
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06935804 6





Jomini
EBY



TRAITÉ

DES

GRANDES OPÉRATIONS MILITAIRES.

Eng[illegible] U.S.A. 1853.

HISTOIRE

CRITIQUE ET MILITAIRE

DES

GUERRES DE FRÉDÉRIC II,

COMPARÉES AU SYSTÈME MODERNE,

AVEC UN RECUEIL DES PRINCIPES LES PLUS IMPORTANTS DE L'ART DE LA GUERRE,

RÉDIGÉE SUR DE NOUVEAUX DOCUMENTS ET AUGMENTÉE D'UN GRAND NOMBRE DE CARTES ET PLANS;

PAR

LE BARON DE JOMINI,

GÉNÉRAL EN CHEF,

AIDE DE CAMP GÉNÉRAL DE S. M. L'EMPEREUR DE TOUTES LES RUSSIES,

GRAND'CROIX DE PLUSIEURS ORDRES.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER,

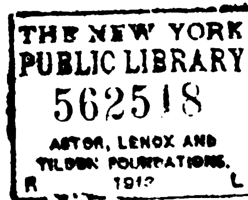
COMPRENANT LES TROIS PREMIERS VOLUMES DE L'ÉDITION DE PARIS.

Bruxelles,

LIBRAIRIE MILITAIRE DE J.-B. PETIT,

RUE MARCQ, N° 1.

1842.



A S. M. L'EMPEREUR

DE TOUTES LES RUSSIES, ROI DE POLOGNE, etc.

SIRE,

J'ai l'honneur de faire hommage à VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE ET ROYALE d'un ouvrage qui a le double but de poser les bases d'une histoire militaire impartiale, et de propager les principes de l'art des combats.

Si, dans les mains des conquérants, cet art est devenu un fléau, il n'en est pas moins vrai que les nations lui sont souvent redevables de leurs succès ou de leurs revers, de leur gloire ou de leur chute.

Je m'estime heureux, SIRE, d'avoir obtenu du plus généreux des princes, des témoignages de bienveillance pour un travail aussi incomplet. J'aurais désiré pouvoir le rendre digne de la protection de VOTRE MAJESTÉ; mais je n'aurais pu y réussir qu'en renonçant à ma carrière, et en me condamnant à un repos qui ne s'accordait ni avec mes goûts, ni avec ma position.

J'ai eu le bonheur de suivre VOTRE MAJESTÉ dans ces dernières campagnes : le plus ardent de mes désirs sera de retracer à la postérité toute l'habileté que je lui ai vu déployer dans les circonstances les plus difficiles.

Il ne me reste plus qu'un vœu à former, celui de voir le temple de Janus fermé par les mains généreuses de VOTRE MAJESTÉ, et le bonheur de ses peuples assuré sur des bases inébranlables, attester à la postérité qu'Alexandre sut réunir tous les genres de gloire, et qu'il mérita vraiment le titre de GRAND, trop souvent prodigué à des princes sans vertus.

Je suis avec respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE ET ROYALE,

Le très-humble et fidèle serviteur,

LIEUT. GÉN. JOMINI.

Vienne, le 20 décembre 1814.

AVERTISSEMENT.

J'offre à mes lecteurs une nouvelle édition d'un ouvrage commencé en 1802; imprimé pour la première fois en 1804, et qui dès lors a été augmenté de plusieurs notes.

Il se compose de deux parties, la première est l'Histoire critique des campagnes de Frédéric II ; la seconde est l'Histoire critique des premières guerres de la révolution.

Les personnes qui lisent pour passer agréablement leur temps, trouvent surtout la guerre de sept ans lourde et minutieuse; loin de les blâmer d'un tel jugement, j'ai balancé longtemps si je ne referais pas entièrement ces campagnes, en ne donnant que les grands traits des opérations.

Mais il m'a paru plus convenable de laisser mon ouvrage tel à peu près qu'il était d'abord; il est destiné aux jeunes gens qui veulent s'instruire, et pour lesquels on ne saurait donner trop de ces détails qui aident à saisir toutes les petites et les grandes combinaisons du métier de la guerre.

On verra donc dans ces détails, fastidieux en apparence, quelle était alors la manière de marcher, de camper, et de subordonner tout à la marche des magasins : ils sont le type des combinaisons de cette guerre.

Quand j'ai publié mes premiers essais, très-jeune encore, je me défiais de mes forces, je voulais détruire le système des vastes champs de bataille de 300 lieues, prôné par des écrivains renommés; celui des longues lignes de feux imaginé par Mack, et les retraites excentriques de Bulow : je présentais des principes qui n'étaient pas neufs sans doute, puisque les principes sont de tous les temps ; mais je les présentais, et les appliquais d'une manière jusqu'alors inconnue. Pour appuyer mes raisonnements, je crus devoir prendre des preuves dans l'ancien et dans le nouveau système.

Les campagnes de 1792 à 1800, étant, à cette époque, les plus récentes, elles ne suffisaient pas, il fallut remonter à celles du grand Frédéric, pour les mettre en opposition aux combinaisons nouvelles. Telle fut la première cause du plan que j'adoptai.

Pouvais-je changer ce plan en 1816, sans dénaturer mon ouvrage, sans lui enlever au moins le mérite d'être le premier, parmi les modernes, qui ait présenté les principes de l'art sous un vrai jour.

Dès lors on a publié des maximes de stratégie, et l'archiduc Charles surtout, après s'être couvert des palmes de la victoire, n'a pas dédaigné de transmettre à ses compagnons d'armes, les fruits de ses études, et de son expérience. Mais j'ai publié mon travail en 1804 et 1805; le prince a publié le sien en 1814; et si son ouvrage est beaucoup plus complet que le mien, je crois pouvoir revendiquer sur lui l'ancienneté et la simplicité. Ses Principes de Stratégie sont faits pour des militaires consommés, les miens sont mis à la portée de tout le monde.

Je dois prévenir mes lecteurs qu'ils trouveront toutes mes observations sur les campagnes de 1792 et 1793, répétées dans un

Tableau des guerres de la révolution, imprimé chez Treuttel et Würtz, et attribué au général Grimoard. Des pages entières de mon tome V, publié chez Michaud, en 1805, se trouvent dans cet ouvrage publié deux ans plus tard. Il est permis de copier des relations, mais non les jugements des autres ; je n'aurai qu'à indiquer ce larcin littéraire, pour qu'on en fasse justice.

Quoique j'aie augmenté l'atlas d'un grand nombre de planches gravées avec soin, je n'ai pu néanmoins donner toute l'exactitude désirable à un travail qui s'est fait si loin de moi. Il serait impossible d'ailleurs d'indiquer tous les villages cités ; les opérations militaires ayant embrassé l'Europe entière, il faudrait pour cela donner la carte topographique de toute cette partie du monde.

Je réclame l'indulgence des militaires, parce qu'un soldat écrit toujours assez bien lorsqu'on peut le comprendre ; celle des littérateurs, parce que je suis étranger. Un travail pareil au mien doit être simple, exempt de phrases, car elles ne tendent qu'à détourner l'attention du but essentiel : les sophismes, parés des fleurs de l'éloquence, n'en sont que plus dangereux ; une vérité nue en est plus belle et plus sensible.

On trouvera dans les chapitres historiques des raisonnements sur les plans d'opérations, qui sont basés sur les calculs les plus stricts des marches de la boulangerie, et sur toutes les dispositions qui peuvent résulter de ce système ; mais on jugera avec moi que si ces raisonnements sont contraires à des maximes consacrées dès lors par une longue expérience, il n'en est pas moins vrai que les combinaisons des généraux ne sauraient être rapportées qu'aux principes reconnus dans le temps où ils opéraient : ces combinaisons, que je m'efforcerai de présenter sous leur vrai point de vue, ne seront donc pas la balance dans laquelle on devra peser mes jugements ; ce n'est que dans les chapitres de mes observations particulières que l'on pourra retrouver les véritables principes qui me servent de guide ; tout le reste de mon ouvrage est relatif aux temps et aux lieux.

INTRODUCTION.

COUP D'OEIL RAPIDE SUR LES PREMIÈRES GUERRES DE FRÉDÉRIC, DEPUIS 1740 JUSQU'A 1745.

Mon plan n'est point de donner ici une relation détaillée et didactique de ces deux guerres, qui ont été fort bien décrites par Frédéric, dans l'ouvrage intitulé *Histoire de mon Temps*.

Pour démontrer des principes, il me fallait une série d'événements qui pussent les justifier; j'ai cru devoir les prendre dans les campagnes les plus récentes, afin d'offrir l'application complète du système de guerre d'invasion, et celle du système des opérations méthodiques, avec tout l'attirail des magasins.

La guerre de sept ans ayant été dirigée par le plus grand capitaine du dix-huitième siècle, c'est là surtout, qu'on pouvait puiser les points de comparaison les plus justes.

Je présenterai donc une histoire complète et critique de cette guerre, en me bornant à faire un tableau rapide des campagnes de 1740 à 1745, afin de réunir dans un même cadre toutes les opérations de Frédéric.

Je ne dirai rien des démonstrations de 1778 et 1779; c'était une parade de part et d'autre; il n'y eut aucune bataille, et jamais les négociations ne furent rompues; elles n'offrent donc aucun intérêt pour l'art militaire.

PREMIÈRE GUERRE.

CAMPAGNE DE 1740 — 1741.

État de la Prusse à l'avénement de Frédéric au trône; invasion de la Silésie; bataille de Molwitz.

A la mort de Frédéric-Guillaume, l'Europe était en paix, à l'exception de l'Angleterre et de l'Espagne qui se faisaient la guerre en Amérique. La Prusse, avec une population de 3 millions d'âmes, entretenait une armée de 76,000 hommes, dont 26,000 étrangers. L'État avait peu de ressources, et ses revenus annuels ne montaient qu'à 30 millions; mais il existait une épargne de 38 millions dans les coffres.

L'empereur Charles VI venait de conclure avec les Turcs le honteux traité de Belgrade, lorsque la mort du prince Eugène plongea l'Autriche, vers la fin de son règne, dans la langueur et le dépérissement. La perte de ce grand homme fut irréparable, ou du moins le souverain ne sut pas lui trouver de successeur.

L'armée, qui par ses conseils avait été portée à 180,000 hommes, fut réduite d'un tiers, à cause du mauvais état des finances, tomba dans un délabrement affreux après la

guerre de 1734, entreprise pour élever l'électeur de Saxe au trône de Pologne. Affaiblie par les pertes qu'elle avait faites à Widdin, à Semendria, à Panchowo, au Timoc, à Crutzka; décimée par la peste, elle était en même temps ruinée et découragée. La majeure partie des troupes resta en Hongrie; mais leur nombre ne dépassait pas 43,000 combattants. L'Empereur n'avait que 16,000 hommes en Italie, 12,000 au plus en Flandre, et 5 ou 6 régiments dans les pays héréditaires. Cette armée, qui aurait dû être de 175,000 hommes, n'en comptait pas 82,000. Cependant l'Autriche, malgré les vices de son gouvernement, figurait, en 1740, au nombre des puissances les plus formidables; car elle était féconde en ressources, et il ne manquait qu'un homme capable de les exploiter.

Charles VI mourut dans ces circonstances, et sa succession devint un sujet de trouble pour l'Europe. Ce prince ne laissait point d'enfants mâles, et la dignité impériale, alors élective, se trouvait convoitée par la maison de Bavière. La longue rivalité de la France et de l'Autriche, suspendue par le traité de Vienne de 1735, devait imposer au cabinet de Versailles l'obligation de soutenir les prétentions de l'électeur palatin, et l'époque semblait venue d'arracher l'Allemagne à l'influence autrichienne.

Le cardinal de Fleury, âgé de 86 ans, n'avait plus assez d'énergie pour concevoir et exécuter ce grand projet; mais quoiqu'il captivât toute la confiance de son maître, on pouvait prévoir que l'intérêt national triompherait de la faiblesse du ministre, et que des démonstrations du moins seraient faites en faveur de la Bavière. Frédéric saisit cet instant pour faire valoir ses droits sur la Silésie, présumant que l'Autriche serait alors plus disposée à les reconnaître, afin de tenir tête à ses autres ennemis.

La mort de l'impératrice Anne de Russie, qui suivit de près celle de l'Empereur, vint encore ajouter aux motifs d'entreprendre la guerre. La rivalité qui subsistait entre la France et l'Angleterre, assurait au roi une de ces deux puissances : et tous les prétendants à la succession de Charles VI devant unir leurs intérêts aux siens, ces alliances lui promettaient des chances de succès.

Campagne d'hiver en Silésie.

Ferme dans la résolution qu'il avait prise, le roi jugea cependant convenable de faire des tentatives d'accommodement avec la cour de Vienne. Il envoya le comte de Grotter avec ordre d'offrir à la reine de Hongrie, son assistance contre tous les prétendants à la succession de Charles, si elle voulait reconnaître ses droits sur la Silésie. Toutefois l'armée prussienne fut plus diligente que cet ambassadeur; 20 bataillons et 36 escadrons entrèrent dans cette province, deux jours avant l'arrivée du comte de Grotter à Vienne : ils devaient être suivis par 6 bataillons destinés à former le blocus de Glogau.

Le roi arriva le 21 décembre, et le surlendemain, l'armée entra en Silésie. Comme la saison rigoureuse empêchait de faire en règle le siége de la forteresse, on se contenta de la bloquer (1). La cour de Vienne avait donné au gouverneur, l'ordre précis de ne point commettre les premières hostilités, aussi se laissa-t-il paisiblement investir.

La plus grande partie de l'armée autrichienne était en Hongrie. Au bruit de l'invasion des Prussiens en Silésie, le général Braun y fut envoyé, et put à peine rassembler 3,000 hommes. Il tenta de s'emparer de Breslau avec ce faible corps; mais ses habitants, qui jouissaient des priviléges des villes impériales, résistèrent à ses sollicita-

(1) Glogau était une mauvaise place, mais l'ignorance des Prussiens dans l'art de diriger un siége, surpassait alors tout ce que l'on pourrait imaginer.

tions. Sur ces entrefaites, le prince Léopold d'Anhalt ayant relevé les troupes du blocus de Glogau avec 6 bataillons et 5 escadrons, le roi partit sur-le-champ, suivi des grenadiers de l'armée, de 6 bataillons et 10 escadrons, pour se rendre devant Breslau où il arriva en quatre marches; le maréchal de Schwérin au même moment longeait le pied des montagnes par Liegnitz, Schweidnitz et Frankenstein, pour expulser les partis ennemis de la haute Silésie.

Le 1er janvier, le roi, après s'être emparé sans résistance d'un de ses faubourgs, fit sommer Breslau, et l'investit sur les deux rives de l'Oder : comme la place était mal approvisionnée, elle entra en accommodement et s'engagea à rester neutre.

A quelques jours de là, les Prussiens prirent Ohlau et bloquèrent Brieg où l'ennemi avait jeté 1,200 hommes. Il ne restait plus que Neiss; mais cette place valait mieux que toutes les autres. On y jeta vainement 1,200 bombes et 2,000 boulets rouges, la fermeté du commandant fit renoncer à cette entreprise.

Pendant que ces tentatives échouaient, Schwérin, à la tête de 7 bataillons et de 10 escadrons, s'étant avancé en haute Silésie, délogea Braun de Jægerndorf, de Troppau et du château de Glatz, et le força à se retirer en Moravie.

Les Prussiens prirent leurs cantonnements derrière l'Oppa, et s'étendirent jusqu'à Jablunka, sur les frontières de la Hongrie.

Dès que les troupes furent entrées dans leurs quartiers, le roi quitta la Silésie, et vint à Berlin où il fit tous les préparatifs nécessaires pour ouvrir la campagne de bonne heure. Un renfort de 10 bataillons et de 25 escadrons partit pour l'armée; et comme les intentions des Saxons et des Hanovriens paraissaient équivoques, il résolut d'assembler, près de Brandebourg, 30 bataillons et 40 escadrons, sous les ordres du prince d'Anhalt, pour les observer.

CAMPAGNE DE 1741.

Les renforts destinés à l'armée de Silésie arrivèrent à Schweidnitz au mois de février.

De leur côté, les Autrichiens se préparaient également à la guerre; le commandement de leur armée fut confié au maréchal Neuperg, qui rassembla ses troupes aux environs d'Olmutz, et détacha le général Lentulus avec un corps pour occuper les gorges de la principauté de Glatz, couvrir la Bohême et joindre ensuite l'armée principale dans les opérations qu'il méditait sur Neiss, contre les cantonnements prussiens : le roi se rendit de Schweidnitz à Franckenstein.

La saison n'étant pas favorable pour le siége de Glogau, on résolut d'emporter la place d'un coup de main, et cette entreprise fut heureusement exécutée, le 9 mars, par le prince Léopold d'Anhalt; en moins d'une heure, Glogau fut au pouvoir des assaillants, et la garnison prisonnière : un régiment en prit possession, et le prince rejoignit le roi avec son corps.

Bataille de Molwitz.

Frédéric, informé que Neuperg menaçait ses cantonnements dans la haute Silésie y accourut, rassembla son armée à Neustadt, le 5 avril, et lui fit passer la Neiss, le 8, à Michelau; à l'exception du corps du duc de Holstein qui resta à Ottmachau.

Il avait résolu de marcher le lendemain sur Ohlau, dont l'ennemi menaçait d'enlever la garnison, mais il tomba une telle quantité de neige, qu'à peine on distinguait les objets. Si ce mauvais temps eût continué, l'embarras des Prussiens serait devenu extrême; les vivres commençaient à devenir rares, l'on était encore loin d'Ohlau, et, en cas de malheur, il n'y avait aucune retraite; mais la fortune suppléa à la prudence. Le 10 avril, le temps fut clair et serein, et quoique la terre se trouvât couverte de deux

pieds de neige, l'armée forte de 27 bataillons et 32 escadrons, se mit en marche à cinq heures du matin sur cinq colonnes. (Pl. 1re, n° 1.) Le roi savait que l'ennemi lui était supérieur en cavalerie, et pour obvier à cet inconvénient, il mêla 2 bataillons de grenadiers entre les escadrons de chaque aile, à l'instar de Gustave-Adolphe qui avait fait une disposition pareille à la bataille de Lutzen. L'armée s'avança dans cet ordre, en suivant la direction du chemin qui mène à Ohlau. Lorsque les colonnes se trouvèrent à deux mille pas environ de Molwitz, elles se déployèrent sans qu'on vît paraître d'ennemis : la droite devait s'appuyer au village de Hermsdorf; mais le comte de Schulenbourg, qui commandait la cavalerie de cette aile, prit si mal ses mesures qu'il n'y arriva point. La gauche le fut au ruisseau de Lauchwitz, dont les bords sont marécageux et profonds ; cependant comme la cavalerie de la droite s'était trop rejetée sur l'infanterie, 3 bataillons furent retirés de la première ligne, pour couvrir le flanc droit : cette disposition accidentelle devint, comme nous le verrons plus bas, la principale cause du gain de la bataille.

Le comte de Rottembourg, avec l'avant-garde, s'approcha de Molwitz, d'où il vit déboucher les Autrichiens. Il convenait de les attaquer dans ce moment décisif; cependant, suivant l'ordre qu'il avait reçu de ne rien engager, il ramena sa troupe à l'aile droite dont elle faisait partie. On pourrait s'étonner qu'un général expérimenté, comme le maréchal de Neuperg, se soit laissé surprendre en marche de cette manière : mais il était excusable, attendu que malgré l'injonction faite à différents officiers de hussards de battre la campagne, le maréchal n'eut des nouvelles de l'approche du roi, qu'en voyant son armée en bataille devant ses cantonnements, et fut réduit à former ses troupes sous le feu du canon prussien.

L'aile gauche de cavalerie autrichienne, sous les ordres de M. de Rœmer, arriva la première. Cet officier, intelligent et déterminé, s'apercevant que l'aile droite des Prussiens était plus avancée vers Molwitz que la gauche, comprit que s'il restait passivement dans sa position, son général en chef risquait d'être battu avant que la cavalerie de l'autre aile fût arrivée ; et sans attendre l'ordre, résolut d'attaquer. Schulenbourg, pour regagner le village de Hermsdorf, avait fait, très-maladroitement, un quart de conversion à droite par escadrons : Rœmer le chargea en pleine carrière et en colonne. Les 30 escadrons qu'il menait, culbutèrent facilement les 10 escadrons prussiens, dont chacun présentait le flanc gauche. Cette cavalerie en déroute passa dans les intervalles des bataillons de grenadiers, et les eût culbutés, s'ils n'avaient fait feu indistinctement sur les fuyards et sur les Autrichiens, qui perdirent leur brave général. Les deux bataillons se soutinrent seuls et rejoignirent, en bon ordre, la droite de l'infanterie.

Entraîné jusqu'au centre de l'armée, le roi parvint à y rallier quelques escadrons qu'il ramena à la droite : mais obligés à leur tour d'attaquer les Autrichiens, ils se débandèrent de nouveau, et Schulenbourg périt dans cette charge. La cavalerie ennemie, victorieuse, se jeta alors sur le flanc droit de l'infanterie prussienne, où se trouvaient les 3 bataillons en potence : ils furent vigoureusement attaqués à trois reprises, et des officiers autrichiens tombèrent blessés dans leurs rangs ; cependant, à force de valeur, ils repoussèrent toutes les charges. Le maréchal de Neuperg saisit ce moment et fit avancer son infanterie pour entraîner la droite des Prussiens abandonnée par ses escadrons : secondé de sa cavalerie, il fit des efforts incroyables et inutiles pour enfoncer les troupes du roi. Cette valeureuse infanterie offrait une barrière d'airain à toutes les attaques ; et son feu nourri, causa des pertes immenses à l'ennemi.

Les affaires allaient un peu mieux à la

gauche des Prussiens ; cette aile était refusée, et s'appuyait au ruisseau de Lauchwitz ; la cavalerie du roi avait battu celle des Impériaux au delà du ruisseau.

Le feu de l'infanterie de la droite durait depuis près de cinq heures avec beaucoup d'acharnement ; et malgré que les munitions fussent épuisées, elle se soutint, et gagna du terrain sur l'ennemi. Dans cet instant le maréchal de Schwérin porta sa gauche sur le flanc droit des Autrichiens : cette manœuvre fut décisive, et la déroute des Impériaux totale. La nuit empêcha les vainqueurs de poursuivre leurs avantages au delà du village de Lauchwitz. Cette journée coûta à l'armée Autrichienne 180 officiers et 7,000 hommes hors de combat, 7 pièces de canon, 3 étendards et 1,200 prisonniers. Du côté des Prussiens, on compta 2,500 morts et 3,000 blessés ; parmi les premiers se trouvait le margrave Frédéric, cousin du roi.

Le duc de Holstein avait eu, mais en vain, occasion de frapper un grand coup : ne recevant point d'ordre du roi, il avait marché, sans trop savoir pourquoi, d'Ottmachau à Strehlen, où il se trouvait précisément le jour de la bataille ; le 11, l'armée autrichienne passa en déroute, à deux lieues de lui, sans qu'il entreprît d'en achever les débris ; et tandis que le maréchal de Neuperg rassemblait ses fuyards en arrière de Neiss, il rejoignit tranquillement le roi à Ohlau. Après sa jonction, et l'arrivée d'autres renforts, l'armée fut portée à 42 bataillons, 66 escadrons de grosse cavalerie et 30 de hussards.

Pour profiter de la victoire de Molwitz, on résolut d'entreprendre le siége de Brieg : le maréchal de Kalckstein fut chargé de le diriger, et l'armée du roi se campa près de Molwitz pour le couvrir. La place mollement défendue par le général Piccolomini, capitula après huit jours de tranchée, avant que son chemin couvert fût emporté, et qu'il y eût aucune brèche aux ouvrages.

Frédéric ne sut pas tirer meilleur parti de ses succès ; il resta trois semaines au camp de Molwitz, *pour donner le temps de réparer les tranchées et de ravitailler la place.*

Mais si l'armée demeura oisive, la politique n'en devint que plus active ; le camp du roi ressemblait à un congrès. Le cabinet de Versailles, entraîné par l'influence du maréchal de Belle-Isle, s'était enfin décidé à entreprendre la guerre ; cependant comme il arrive toujours lorsqu'un ministère caduc dirige un jeune général, il ne prenait que des demi-mesures et ne voulait opérer que comme auxiliaire avec des moyens insuffisants. Le bruit de la victoire de Molwitz annonça bientôt à la France, ce qu'elle pouvait espérer de l'alliance du jeune roi ; on lui dépêcha le maréchal de Belle-Isle, avec lequel, après beaucoup de négociations, il conclut un traité. Les armées françaises durent passer le Rhin, longer le Danube et envahir l'Autriche de concert avec les Bavarois.

En attendant ces mouvements, qui ne pouvaient avoir lieu qu'à la fin d'août, le roi voulut se rapprocher de l'ennemi, et vint à Grotkau. Le maréchal de Neuperg était campé à cinq lieues de là, la droite à Franckenstein, la gauche sur les hauteurs de Silberberg, le front couvert par deux ruisseaux dans une position très-forte. Les Prussiens se portèrent alors sur les hauteurs de Strehlen, d'où ils pouvaient tirer par Breslau leurs vivres et leurs fourrages pour le reste de la campagne. Ce poste également à portée de Brieg et de Schweidnitz, couvrait d'ailleurs toute la basse Silésie. Les deux mois qui s'écoulèrent dans cette position, laissèrent au roi la facilité de recruter l'infanterie et de remonter la cavalerie. Enfin il prit le parti qu'il aurait dû adopter trois mois plutôt ; mais au lieu d'attaquer son adversaire, il manœuvra seulement pour menacer ses communications avec la Moravie.

Neuperg prit alors la route de cette province ; on peut croire qu'il y fut décidé par

l'assurance qu'on lui donna de ne pas inquiéter les États de sa souveraine, qui se trouvaient à cette époque, envahis par une réunion formidable d'ennemis. Dans le fait, il paraît que Frédéric conclut une trêve secrète avec la reine de Hongrie. Le maréchal de Broglie avait conduit en Bohême une armée française et bavaroise, tandis que Maillebois marchait en Westphalie. Auguste III, électeur de Saxe et roi de Pologne, avait fait marcher également ses troupes sur Prague. Lintz était déjà au pouvoir des alliés.

Ce fut donc pour la forme que le siége de Neiss fut entrepris. La ville ne tint que douze jours, et la garnison autrichienne n'en était pas encore sortie, que les ingénieurs prussiens y traçaient les ouvrages, qui devaient la rendre une des meilleures places de l'Europe. L'armée du roi se divisa: une partie marcha en Bohême, sous les ordres du prince Léopold d'Anhalt; quelques régiments furent employés au blocus de Glatz, et le reste, aux ordres du maréchal Schwérin, s'établit dans la haute Silésie.

L'acquisition de cette riche province procura au roi de grands moyens de recrutement et un surcroît de revenus de 15 millions. La plus grande partie de cet argent fut employée à l'augmentation de son armée, ce qui la porta à 106 bataillons et à 191 escadrons.

Cette campagne n'offre aucune combinaison digne de remarque. Le roi n'y fit rien de grand. Neuperg se flattait de couper les cantonnements prussiens, isolés sur une ligne étendue, et il y eût réussi, s'il avait marché plus vivement; mais il semble que dans ce siècle, on se fût étudié à rendre cette opération difficile; et même que, sans le bon mot du maréchal de Saxe et les leçons de Frédéric, on aurait, à cette époque, tout à fait perdu l'usage de marcher à la guerre. Le roi ne manœuvra pas à Molwitz; on se battit en ordre parallèle; ce fut le mouvement de Schwérin qui détermina l'emploi d'une masse sur l'extrême gauche autrichienne, et qui gagna la bataille.

CAMPAGNE DE 1742.

Frédéric, en faisant une trêve avec Marie-Thérèse, avait sans doute pour but d'empêcher la ruine totale de la maison d'Autriche, et une prépondérance trop décisive de la France. Il espérait que cette princesse, pour sauver ses États, consentirait à lui abandonner la Silésie; mais cette cession lui ayant été refusée, le roi résolut de reprendre les armes, et de porter le théâtre de la guerre jusqu'aux portes de Vienne. Il avait laissé des instructions au maréchal Schwérin, qui pénétra en Moravie, et attaqua Olmutz. La garnison, composée de 1,000 Autrichiens, l'évacua le 26 de décembre, et obtint la faculté de se retirer à Brunn.

Frédéric, qui était retourné de Breslau à Berlin, en partit le 18 janvier, se rendit le 19 à Dresde, afin de se concerter avec le roi de Pologne, et continua sa route le lendemain, pour Prague, où l'électeur de Bavière s'était réuni avec les Français et les Saxons. Le 23, le roi en repartit pour Glatz. Le commandant de cette place l'avait rendue aux Prussiens le 9, et s'était retiré avec sa garnison, dans le château, dont le général Derschau continua le blocus.

Le 28, Frédéric se rendit à Olmutz, où il joignit l'armée de Schwérin. Le 9 février, il s'aboucha à Lang-Biliska, avec les généraux français et saxons, et y concerta une entreprise sur Iglau. Le roi fut joint le 14, par un corps de troupes de ces deux nations. Le 15, le prince Thierri d'Anhalt-Dessau s'empara d'Iglau avec les Saxons. Les Français retournèrent peu après en Bohême.

Frédéric se porta le 19, à Znaïm, après avoir ordonné au prince Thierri de diriger sa marche vers les frontières de Hongrie, où la cour de Vienne faisait rassembler un grand nombre de milices qui furent bientôt

dissipées ; ce détachement rejoignit l'armée le 30. L'avant-garde du roi s'étant avancée jusqu'aux portes de Vienne, il voulait la suivre avec toutes ses forces ; mais les Français l'ayant quitté, et les difficultés élevées par les généraux saxons le contrariant sans cesse, il renonça à son dessein.

Le général autrichien de Roth, bloqué dans Brunn, prit le parti de dévaster les environs de cette place et de brûler tous les villages, afin d'empêcher le roi d'entreprendre un siége, dont la rigueur de la saison devait encore augmenter les difficultés. Le 25 avril, les Saxons se séparèrent entièrement de l'armée prussienne, et prirent des quartiers dans les environs de Leitmeritz. Frédéric, qui prévoyait, depuis quelque temps, la défection de ses alliés, avait commencé à se replier vers la Bohême pour rejoindre le prince Léopold d'Anhalt qui s'était avancé à Konigsgratz. Il arriva le 17 à Chrudim.

Sur ces entrefaites, le prince Charles de Lorraine, qui avait rassemblé 30,000 hommes dans la basse Autriche, suivit les Prussiens en Bohême, pour les empêcher de se réunir au maréchal de Broglie, près de Prague, et ruiner, avant leur arrivée, les magasins de Czaslau et de Kollin : le roi pressa le maréchal de lui envoyer des renforts ; mais comme il ne put les obtenir, et qu'il jugea indispensable de sauver ses magasins, il marcha, le 15 mai, avec une partie de ses forces, vers Choltitz et Czaslau. Le prince Léopold le suivit, le lendemain, avec le reste de l'armée. A l'entrée de la nuit, le prince se trouva en présence des Autrichiens qui s'étaient déjà emparés de Czaslau, et campa à peu de distance de cette ville, derrière le village de Chotusitz. (Pl. 1re, n° 2.)

Le roi, qui s'était avancé jusqu'à Kuttemberg, en revint promptement la nuit même, à l'instant où le prince de Lorraine venait attaquer le prince d'Anhalt.

Le 17 mai, à la pointe du jour, l'armée impériale se mit en bataille en face du camp prussien. A son aspect le prince Léopold établit sa grosse artillerie sur une hauteur devant sa droite, et se forma, avec la plus grande promptitude en avant de Chotusitz. Le roi arriva dans ce moment, et les troupes qu'il amenait furent rangées en seconde ligne : les forces du monarque consistaient en 23 ou 24,000 combattants. L'aile gauche de la cavalerie autrichienne essuyait un feu terrible, et tandis qu'elle se mettait en bataille, son flanc exposé fournit à celle du roi une occasion favorable pour l'assaillir et la culbuter. Un incident singulier faillit devenir funeste aux vainqueurs. Quelques régiments prussiens ne connaissant pas un corps de hussards nouvellement levé, le crurent ennemi, et se sauvèrent en désordre, de peur d'être coupés : les Autrichiens en profitèrent pour se rallier et se retirer.

Le début fut également heureux pour la gauche de la cavalerie prussienne, qui culbuta d'abord la première ligne et hacha deux régiments. Mais le comte de Konigseck ayant résolu de faire un effort sur ce point, les Autrichiens, soutenus par le mouvement qui en résulta, se rallièrent, firent plier les escadrons ennemis jusqu'à Chotusitz, et s'emparèrent même de leur camp. L'infanterie impériale s'étant avancée en même temps vers ce village, il s'engagea un combat opiniâtre où le feu supérieur des Prussiens triompha enfin de tous les efforts.

L'aile droite du roi, déjà victorieuse, fixa le sort de la journée en débordant l'ennemi près de Chotusitz : les Autrichiens se rejetèrent sur leur droite, qui se trouvait alors acculée à la Dobroya. Engagés ainsi dans un terrain où ils ne pouvaient combattre, le désordre s'introduisit dans leurs rangs, et bientôt toute la campagne fut couverte de fuyards ; le maréchal Buddenbrock se mit à leur poursuite avec 40 escadrons. Le roi campa près de Czaslau. Les Autrichiens eurent 5,600 tués ou blessés, et 1,200 prisonniers ; ils perdirent 17 canons et 1 drapeau. Les Prussiens comptèrent 3,600 hommes

hors de combat. Le 1er de juin, l'armée victorieuse campa entre Kuttemberg et Maleschau.

Mécontent de ses alliés, ou plutôt satisfait de s'être servi d'eux pour arriver à ses fins, Frédéric résolut de traiter séparément avec la reine de Hongrie par la médiation du roi d'Angleterre. Les preliminaires de paix furent signés à Breslau, le 11. Marie-Thérèse lui céda le comté de Glatz, avec la haute et basse Silésie, à l'exception de la principauté de Teschen, de la ville de Troppau, et de ce qui se trouve situé sur la droite de la rivière d'Oppa, ou enclavé dans la Moravie. Le traité définitif fut signé à Berlin, le 28 juillet. La Saxe y accéda le 2 décembre. Georges II conclut avec le roi de Prusse, le 18 novembre, l'alliance défensive de Westminster, par laquelle ils se garantissaient réciproquement leurs possessions en Europe. La France se plaignit de ce que la Prusse l'avait abandonnée sans ménagement, et Frédéric lui répondit par une plaisanterie qui peint toute l'originalité de son caractère.

Marie-Thérèse continua avec succès la guerre contre la France et la Bavière. Le prince Charles, débarrassé des Prussiens, resserra Prague, où le duc de Broglie était réduit à la dernière extrémité, lorsque le maréchal de Maillebois vint à son secours (1). Le prince Charles ayant marché à sa rencontre jusqu'à Egra, M. de Broglie en profita pour quitter Prague avec une partie de ses forces, en y laissant néanmoins 22,000 hommes sous le maréchal de Belle-Isle. Les Autrichiens en reprirent bientôt le blocus; il fut si rigoureux que la famine fit des ravages affreux et enleva la moitié de la garnison. De Belle-Isle prit enfin la résolution d'en sortir pendant la nuit, et parvint à faire une retraite glorieuse jusqu'à Egra, où il arriva, au milieu de décembre, avec environ 9,000 hommes.

L'électeur de Bavière, élu empereur sous le nom de Charles VII, le 4 janvier 1741, ne trouva pas dans ce titre un préservatif contre les revers. Tandis qu'on le couronnait à Francfort, le comte de Kevenhuller dévasta ses États héréditaires.

La campagne suivante, lord Stairs renforça l'armée autrichienne sur le Rhin, d'un corps nombreux de troupes anglaises et hanovriennes. Marie-Thérèse acquit, par là, une supériorité décidée sur les Français et sur les alliés du prétendant : non-seulement elle ne le reconnut point, mais elle lui enleva tous ses États, et l'obligea à se réfugier successivement à Augsbourg et à Francfort. L'armée combinée, dont le roi d'Angleterre était venu prendre le commandement, gagna, le 27 juin, la bataille de Dettingen sur le maréchal de Noailles, qui fut forcé de revenir sur la rive gauche du Rhin, où les alliés le suivirent.

Tel fut le résultat d'une lutte remarquable par les changements rapides de fortune auxquels les deux partis furent exposés. On combattit successivement, ou en même temps, en Moravie, en Bohême, en Bavière et sur les bords du Rhin. Je n'en ai tracé qu'un tableau rapide pour lier ces premiers événements du règne de Frédéric avec la guerre de sept ans. On ne peut juger de l'ensemble des opérations sous les rapports purement militaires, car on trouverait trop de fautes grossières à relever : dans le fait, la politique eut beaucoup de part dans les

(1) La multiplicité et l'incohérence des entreprises furent, comme dans tant d'autres occasions, la cause des revers que les alliés essuyèrent. Les Français voulurent combattre en même temps en Autriche vers Lintz, en Bohême vers Prague, et garder la Westphalie. Frédéric ne put ou ne jugea pas devoir s'entendre avec eux, et laissa la moitié de ses forces en Silésie, tandis qu'il marchait sur Prague avec un détachement. Si la France avait fait un effort avec toutes ses forces réunies à celles des Bavarois, Marie-Thérèse eût certainement succombé. L'histoire moderne nous offre les mêmes résultats produits par les mêmes causes.

plans du roi. Marie-Thérèse, qui avait vu Frédéric à Znaïm, et les Français à Prague et à Lintz, dut se trouver heureuse d'en être quitte pour la Silésie.

SECONDE GUERRE.

CAMPAGNE DE 1744.

Prague est pris et abandonné.

L'Europe était toujours en combustion; l'Autriche, en paix avec les Prussiens, et secondée par une armée anglaise et hanovrienne, menaçait le territoire français; Marie-Thérèse, naguère tremblante dans sa capitale, croyait déjà disposer des provinces de France, et dicter des lois à ses ennemis : elle refusa de reconnaître la diète de Francfort, qui avait donné la couronne impériale à l'électeur de Bavière.

Louis XV, ne pouvant plus faire agir ses armées dans l'Empire, s'était jeté dans les Pays-Bas. Et tandis qu'il y réduisait des places, l'Autriche prenait l'offensive la plus menaçante; et son armée envahissait l'Alsace.

Le roi de Prusse avait profité de la paix pour consolider sa puissance et augmenter ses forces. Il s'était attaché à former ses troupes à de nouvelles évolutions, dont ses deux campagnes lui avaient fait sentir l'avantage. Mécontent de l'entrée des Anglais dans l'Empire, de leur réunion avec les Autrichiens, et surtout de la triple alliance signée à Worms, le 10 septembre 1743, entre le roi d'Angleterre, la reine de Hongrie et le roi de Sardaigne, il jugea qu'il était temps de s'armer pour le maintien d'un équilibre politique et pour l'indépendance de l'empire germanique; et résolut de recommencer la guerre en faveur de l'Empereur, dont l'élection était en partie son ouvrage. Une nouvelle alliance fut signée, le 12 mai, à Francfort, entre la France, l'empereur Charles VII, l'électeur Palatin, le landgrave de Hesse-Cassel et la Prusse.

Frédéric partit de Berlin, le 13 août, pour se mettre à la tête de ses troupes, montant à 70.000 hommes; il pénétra en Bohême, par la Saxe, tandis que le prince Léopold de Dessau y entrait par la Lusace, et le maréchal de Schwérin par la Silésie. L'armée se réunit devant Prague, le 2 septembre, et l'investit : on y ouvrit la tranchée le 10; et six jours après, le général Harsch, se rendit prisonnier avec sa garnison, forte de 12,000 hommes : les Prussiens se répandirent ensuite dans toute la Bohême.

Marie-Thérèse menacée une seconde fois des plus grands malheurs, en fut préservée de nouveau par son énergie, le peu d'activité de ses ennemis et la divergence de leurs intérêts. Elle rassembla un corps de troupes pour couvrir momentanément l'Autriche et la Moravie, et fit une levée insurrectionnelle de 45,000 Hongrois. Par surcroît de bonheur, Louis XV, qui accourait des Pays-Bas en Alsace, avec un renfort, pour obliger le prince Charles à repasser le Rhin, tomba malade à Metz, et les maréchaux de Noailles et de Coigni laissèrent regagner la rive droite du fleuve aux Autrichiens, qui prirent sur-le-champ la route de Bohême, où Frédéric resta alors exposé seul à tous leurs coups. Le comte de Batyani s'était rendu d'Autriche en Bohême, avec 25,000 hommes, dont il remit le commandement au maréchal de Traun, qui enleva plusieurs quartiers prussiens. Le comte de Palfi lui amena ensuite un renfort de 20,000 Hongrois; mais celui-ci ne se trouvant pas en état de se mesurer avec ces forces, évita constamment de s'engager : enfin, le prince Charles de Lorraine arriva d'Alsace à la tête de 30,000 hommes, et fut joint, peu de jours après, par 24,000 Saxons, aux ordres du duc de Saxe-Weissenfels.

Tant de moyens se trouvant réunis contre le roi de Prusse, il craignit d'être écrasé ou battu en détail; et, après avoir cherché inu-

tilement à livrer une bataille décisive, il se retira en Silésie, laissant dans Prague une garnison d'environ 11,000 hommes. Le général Einsiedel, sentant l'impossibilité de s'y maintenir, l'évacua dans la nuit du 25 au 26 novembre, en abandonnant presque toute son artillerie et ses munitions : il vint passer l'Elbe à Buntzlau, et se dirigea sur Friedland par Leypa et Reichstadt. Arrivé à Reichenberg, et trompé sans doute par ses guides, il tourna à gauche, et rencontra dans les montagnes, sur les frontières de Lusace, un corps Saxon commandé par le général Arnim, qui le resserra d'un côté, tandis que le chevalier de Saxe, qui l'avait poursuivi avec la majeure partie de l'armée du duc de Weissenfels, l'enveloppa de l'autre. Einsiedel n'était pas homme à perdre courage; il se porta près de Hohwald, dans un terrain fort étroit, et persuadé qu'il est toujours assez tôt de se rendre, ses troupes restèrent sous les armes dans la neige jusqu'aux genoux, depuis le 11 jusqu'au 13 décembre, que le comte de Nassau vint le dégager à la tête d'une forte division. Einsiedel gagna alors promptement Friedland, et arriva sur les frontières de Silésie avec 5 ou 6,000 hommes : la misère et la désertion avaient enlevé le surplus.

Ces désastres, essuyés par les Prussiens, firent concevoir à la reine de Hongrie l'espoir de reprendre la Silésie. En effet, ses troupes en envahirent la partie haute ; mais le prince Léopold de Dessau les en chassa, et les força bientôt à rentrer en Bohême.

Cette campagne fit beaucoup d'honneur au maréchal Traun, qui lutta avec sagesse, tant qu'il ne fut pas en forces contre Frédéric, et manœuvra habilement, après la réunion du prince Charles, pour forcer les Prussiens à quitter la Bohême. Alors, sans doute, il aurait pu faire de plus grandes choses ; mais il avait un adversaire qui n'était point comme lui, subordonné au conseil aulique. Frédéric, au reste, lui a rendu justice, convenant qu'il en avait reçu de bonnes leçons.

Tandis qu'il luttait avec si peu de succès contre les forces de l'Autriche et de la Saxe, les Français employaient 70,000 hommes à faire le siége de Fribourg, qui ne pouvait être secouru par aucune armée ; le maréchal de Saxe commandait les troupes de Louis XV, en Flandre, et se maintenait contre l'armée anglo-hanovrienne.

CAMPAGNE DE 1745.

Batailles de Hohenfriedberg, de Soor et de Kesselsdorf; paix de Dresde.

Marie-Thérèse opposa à l'union de Francfort, l'alliance de Varsovie, conclue, le 8 de janvier, avec la Saxe, l'Angleterre et la Hollande. L'empereur Charles VII mourut, le 20, à Munich, où il était retourné. La paix fut signée à Fuessen , le 22 avril, entre le jeune électeur de Bavière et Marie-Thérèse, qui fit élire empereur le duc de Toscane, son époux, sous le nom de François Ier.

Les Autrichiens tentèrent une nouvelle irruption en haute Silésie, et s'emparèrent, par trahison, de la forteresse de Kosel. Wallis pénétra dans le comté de Glatz ; le prince Charles et le duc de Saxe-Weissenfels rassemblèrent, près de Konigsgratz, 92,000 hommes, qu'ils mirent en mouvement peu de jours après ; et le prince d'Esterhazi, avec l'avant garde, marcha à Landshut le 27 mai. Le prince Charles de Lorraine pénétra en Silésie jusqu'à Bolkenhain, tandis que Frédéric rassemblait 60,000 hommes à Frankenstein.

Bataille de Hohenfriedberg.

L'armée prussienne vint occuper, le 29 mai, le camp de Reichenbach, distant d'une petite marche de Schweidnitz. Elle traversa cette forteresse le 1er juin ; les corps de Dumoulin et de Winterfeld, for-

nant l'avant-garde, occupèrent la hauteur le Strigau, en deçà du ruisseau de ce nom. Le comte de Nassau garnit le Nonen-Busch, et l'armée campa dans la plaine entre Jauernick et Schweidnitz. L'avantage de ces positions permettait d'engager une bataille, avec l'espoir fondé d'obtenir de grands succès.

Nadasti et Wallis, qui commandaient l'avant-garde des ennemis, furent les premiers qui se présentèrent sur les hauteurs de Fribourg. Le prince de Lorraine était arrivé en Silésie par Landshut; de là, il avait poursuivi sa marche par Reichenau et Hohen-Hennersdorff, d'où il pouvait descendre dans la plaine par Fribourg, Hohenfriedberg, Schwinahaus et Cander. Le roi alla reconnaître le terrain, et employa trois jours à faire préparer des chemins pour son armée, ôtant ainsi au hasard ce que la prudence pouvait lui dérober.

Le 2 juin, les généraux autrichiens et saxons tinrent conseil. Quoiqu'ils découvrissent la plaine, ils n'aperçurent que des petits corps de l'armée prussienne; la partie la plus considérable se trouvait couverte par le Nonen-Busch et des ravins, derrière lesquels on s'était placé exprès pour les confirmer dans l'opinion qu'ils entreraient dans le pays sans résistance. Le prince de Lorraine résolut de prendre position, le lendemain, près de Langenœls; Wenzel-Wallis eut ordre de s'emparer du magasin de Schweidnitz, avec son avant-garde, et de poursuivre les Prussiens sur Breslau : le duc de Weissenfels devait prendre Strigau, et se porter de là sur Glogau pour en faire le siége. Le prince de Lorraine ne s'imaginait pas qu'il aurait à combattre une armée de 70,000 hommes, résolus à ne pas lui céder un pouce de terrain.

Frédéric était, le 2, sur une hauteur en avant du camp de Dumoulin, d'où on découvrait un bout de celui des Autrichiens près de Reichenau, lorsqu'il remarqua une nuée de poussière descendre des montagnes dans la plaine, et aller en serpentant de Cander à Fregebeutel et Ronstock. Bientôt l'on vit distinctement huit grandes colonnes: leur droite s'appuyait au ruisseau de Strigau, et tirait de là vers Ronstock et Hausdorff. Les Saxons, qui formaient la gauche, s'étendaient jusqu'à Pilgramshain. (Pl. 1re, n° 3.) Dumoulin reçut ordre de lever le camp, à huit heures du soir, de passer le ruisseau de Strigau, et de se porter sur un rocher en avant de la ville. L'armée se mit en mouvement par la droite, sur deux lignes, dans le plus grand silence. La tête des colonnes arriva à minuit auprès des ponts de Strigau, où l'on attendit que tous les corps fussent bien serrés. Le 4 juin, à deux heures du matin, le roi rassembla les principaux officiers de l'armée, pour leur donner les ordres suivants :

« L'armée se mettra incessamment en » marche par la droite, sur deux lignes, » pour passer la Strigau; la cavalerie se » formera vis-à-vis la gauche de l'ennemi, » du côté de Pilgramshain. Le corps de Du» moulin couvrira sa droite. La droite de » l'infanterie se rangera à la gauche de la » cavalerie, vis-à-vis des taillis de Ronstock. » La cavalerie de l'aile gauche s'appuiera » au ruisseau de Strigau, bien en avant de » la ville. Les 10 escadrons de dragons et » 20 de hussards, qui composent la réserve, » se porteront derrière le centre de la se» conde ligne, pour être employés où il » sera besoin. Un régiment de hussards se » formera en troisième ligne, à chaque aile » de cavalerie, pour en couvrir le flanc, ou » servir à la poursuite.

» La cavalerie chargera impétueusement » l'ennemi, portera ses coups au visage, et » ne fera point de prisonniers dans la cha» leur de l'action. Après avoir renversé et » dispersé la cavalerie ennemie, elle re» tournera sur l'infanterie, et la prendra en » flanc ou à dos, selon que l'occasion s'en » présentera. L'infanterie prussienne mar» chera au pas redoublé; et, pour peu que

» les circonstances le permettent, elle fondra sur l'ennemi à la baïonnette. S'il faut » faire feu, elle ne tirera qu'à cent cinquante » pas. Dans le cas où il aurait négligé de » garnir quelques villages sur ses ailes ou » sur son front, les généraux prussiens les » occuperaient et les borderaient d'infanterie, pour s'en servir à le prendre en flanc; » mais ils ne placeront de troupes, ni dans » les maisons, ni dans les jardins, afin que » rien ne les gêne dans la poursuite des » vaincus. »

Au retour des généraux à leurs postes, l'armée se mit en mouvement. A peine la tête commençait à passer le ruisseau, que Dumoulin donna l'avis, qu'ayant aperçu de l'infanterie sur une hauteur en face de lui, il s'était dirigé à droite pour se former sur une autre éminence, d'où il débordait la gauche. Le corps découvert était saxon; il avait eu ordre de prendre la ville de Strigau, et fut fort étonné de trouver des Prussiens devant lui. Le roi se hâta de faire établir, sur le mont Topaze, une batterie de 6 pièces de 24, dont le feu mit le désordre dans les rangs ennemis.

Le duc de Weissenfels s'avançait pour soutenir l'avant-garde; ses troupes furent accueillies par une canonnade à laquelle elles ne s'attendaient pas. En même temps, l'aile droite de la cavalerie prussienne se forma sous cette batterie, les gardes du corps se liant à la division Dumoulin, et la gauche appuyant aux bouquets de bois de Ronstock. Deux charges consécutives culbutèrent la cavalerie saxonne, qui s'enfuit à la débandade; les gardes du corps taillèrent en pièces les deux bataillons qui s'étaient présentés au commencement de l'affaire devant le corps de Dumoulin.

Alors les grenadiers prussiens et le régiment d'Anhalt attaquèrent l'infanterie du duc de Weissenfels dans les bouquets de bois, où elle commençait à se former, la délogèrent d'une digue, et traversèrent ensuite un étang pour attaquer la seconde ligne postée sur un terrain marécageux. Ce combat, plus meurtrier que le premier, fut terminé aussi vite; les Saxons furent mis en fuite. Quelques bataillons se rallièrent en forme de triangle, sur une hauteur, pour couvrir la retraite; mais la cavalerie prussienne de la droite, déjà victorieuse, arriva sur leur flanc, en même temps que l'infanterie déboucha du bois pour les assaillir. Le général Kalckstein vint encore, avec quelques troupes de la seconde ligne, déborder les Saxons, qui, dans cette extrémité, n'attendirent pas l'attaque, et s'enfuirent. Le corps du duc de Weissenfels fut ainsi totalement dispersé avant que la gauche de l'armée fût formée. Il s'écoula encore plus d'un quart d'heure avant que cette gauche s'engageât avec les Autrichiens.

On avertit le prince de Lorraine, à Hausdorf, du feu d'artillerie et de mousqueterie qu'on entendait; mais, croyant que c'était le duc de Weissenfels qui attaquait Strigau, il ne tint aucun compte de cet avis. On lui dit enfin que les Saxons étaient en fuite, et couvraient la campagne; alors il ordonna à l'armée d'avancer. Les Autrichiens marchaient à pas comptés entre le ruisseau de Strigau et les bosquets de Ronstock, dans une grande plaine coupée de petits fosses. Dès que le margrave Charles et le prince de Prusse furent à portée, ils les chargèrent vivement, et les firent plier. Les grenadiers autrichiens se servirent alors avec intelligence des fossés dont nous venons de parler, et auraient opéré leur retraite en ordre, si le régiment des gardes ne les eût chargés deux fois à la baïonnette.

L'aile droite se trouvant ainsi dégagée, le roi lui fit faire un changement de front, pour la porter sur le flanc et les derrières des Autrichiens. Ce mouvement éprouva quelques obstacles; les troupes traversèrent avec peine les bois et les marais de Ronstok; et lorsqu'elles débouchèrent pour attaquer l'ennemi, la gauche des Prussiens avait déjà gagné beaucoup de terrain,

quoique sa cavalerie eût essuyé un contretemps; la brigade du général Kiau, forte de 10 escadrons, s'étant rompue après avoir passé le pont du ruisseau de Strigau. Néanmoins ce général prit le parti d'attaquer la cavalerie ennemie, sans balancer; et, soutenu heureusement par la réserve, il culbuta tout ce qui voulut lui résister, et donna au comte de Nassau, qui commandait la gauche, le temps de faire passer cette aile au gué.

Dès que celui-ci eut formé ses troupes, il chargea le reste de la cavalerie ennemie placée devant lui, et la mit en déroute. Le général Poleatz contribua beaucoup à ce succès, en se glissant avec son infanterie dans le village de Fregebeutel, d'où il fit un feu de mousqueterie qui la prit en flanc, la mit en désordre, et prépara sa défaite. Le général Gesler, qui commandait la seconde ligne, s'apercevant qu'il n'y avait là aucuns lauriers à cueillir, revint sur ses pas, traversa les intervalles de l'infanterie prussienne, se forma ensuite sur trois colonnes, et fondit sur les Autrichiens avec impétuosité. Une partie des régiments de Marshal, Braun, Tungern, Collowrath, Traun et Wurmbrand, furent taillés en pièces; 4,000 hommes se rendirent prisonniers, et les vainqueurs s'emparèrent de 66 drapeaux. Une charge aussi brillante mérite d'être rapportée dans les fastes prussiens. Les dragons de Bareith s'y couvrirent de gloire.

Cette belle action eut lieu à l'instant où la droite des Prussiens se portant sur le flanc du prince de Lorraine, complétait le désordre de ses troupes. Tout se débanda et s'enfuit vers les montagnes; les Saxons se retirèrent par Seiffersdorf: le corps de bataille des Autrichiens se sauva par Cander, où ils s'arrêtèrent pour prendre quelque repos. Les trophées des vainqueurs, dans cette journée, furent 4 généraux, 200 officiers et 7,000 hommes prisonniers; 76 drapeaux, 7 étendards, 8 paires de timballes et 60 canons. Les Autrichiens y perdirent 8,000 hommes tués ou blessés.

L'arrière-garde du prince de Lorraine, composée des corps de Wallis et Nadasti, qui n'avaient point combattu, occupait les hauteurs de Hohenfriedberg, d'où on crut qu'il serait téméraire de vouloir la déloger. Les Prussiens garnissaient celles de Cander; mais les hauteurs de Hohenfriedberg commandaient leur gauche. Frédéric jugea donc qu'il fallait faire un pont d'or à l'ennemi.

L'armée suivit, le 6, le corps de Dumoulin, et se porta sur Landshut, d'où elle prit ensuite le chemin de Friedland et de Nachod. Le camp des Autrichiens était derrière l'Elbe, entre Schmirsitz et Jaromirs.

Les combinaisons de Frédéric pour la bataille de Hohenfriedberg sont, sans contredit, des plus savantes. On doit les plus grands éloges à l'habileté avec laquelle il sut choisir sa position, afin d'attendre l'armée ennemie au débouché des gorges. On voit, par la relation, que l'aile gauche ennemie, formée de Saxons, était déjà accablée avant qu'on eût rien disposé pour la soutenir. Lorsqu'elle eut été mise hors de combat, le centre fut alors attaqué de front et sur son extrême gauche, par une masse de forces imposantes; il était donc difficile qu'il ne fût pas battu et culbuté, avant même que l'attaque bien combinée de la cavalerie commandée par Gesler, ne vînt mettre un terme à sa résistance. Jamais l'emploi des troupes ne présenta une application plus exacte des principes. Si le système des grandes opérations de Frédéric avait été au niveau de son système de bataille, l'armée autrichienne eût été détruite, car celle du roi était une des plus belles qu'il ait jamais eues; mais, à cette époque, on ignorait l'art de profiter de la victoire, et on méconnaissait l'immense avantage de pousser vivement une armée battue.

Frédéric ne jugea pas devoir rester longtemps devant la position formidable que le

prince Charles avait prise près de Konigsgratz. Le manque de vivres, occasionné par les courses des fameux partisans Trenk, Franquini et Nadasti, joint à la saison avancée, engagèrent le roi à se rapprocher de la Silésie. Il vint camper, le 19 septembre, à Staudentz près de Soor. (Pl. 1re, n° 4.)

Par une contradiction singulière, le prince Charles ne crut pas, comme le roi, la saison trop avancée pour opérer; il le suivit, et vint camper, le 29, à Konigshof. L'armée prussienne, réduite à 20,000 hommes, par plusieurs grands détachements qui couvraient la Silésie et ses communications, évita de s'engager, loin de ses frontières, contre des forces trois fois plus nombreuses, et prit le parti de se rapprocher des montagnes.

Bataille de Soor.

Les troupes reçurent ordre de se mettre en mouvement, le lendemain 30 septembre, à dix heures. Mais à quatre heures du matin, pendant que le roi dictait aux généraux les dispositions de la marche, un officier vint l'avertir que les grand'gardes de la droite découvraient une longue ligne de cavalerie, qu'ils jugeaient devoir précéder toute l'armée ennemie. Quelques officiers rapportèrent, l'instant d'après, que plusieurs corps autrichiens commençaient à se déployer vers le flanc droit. Sur ces nouvelles, les troupes prirent les armes, et le roi se rendit aux grand'gardes, pour juger de l'état des choses. Il faut, pour se faire une juste idée de la bataille de Soor, se représenter exactement le terrain sur lequel elle eut lieu. (Pl. 1re, n° 4.) L'armée, avant la bataille, avait sa droite, qui s'étendait de Prausnitz au chemin de Trautenau, appuyée à un petit bois gardé par un bataillon de grenadiers; le village de Burckersdorf, devant elle, n'était point occupé, parce qu'il est situé dans un bas-fond, et que les maisons en sont isolées : ce ravin régnait jusqu'à l'extrémité de la droite, et séparait le camp d'une hauteur assez élevée qui s'étendait depuis le chemin de Burckersdorf jusqu'à Prausnitz, et sur laquelle on avait placé les hussards et les gardes du camp. Le front de l'armée était couvert par le village de Staudentz, au delà duquel régnaient des montagnes et des bois tenant à la grande forêt de Kœnigs-Silva. La gauche de la petite armée prussienne s'appuyait à un ravin impraticable. Deux chemins menaient à Trautenau : l'un, en laissant Burckersdorf à gauche, passait par un petit défilé, et traversait ensuite une plaine; l'autre partant de la gauche de l'armée, suivait une vallée remplie de défilés, et conduisait à Trautenau, plutôt par des sentiers que par une route.

Lorsque le roi arriva à ses grand'gardes, il vit que les Autrichiens commençaient à se former, et jugea plus téméraire de se retirer à travers les défilés, en face d'une armée supérieure, que de l'attaquer, malgré l'extrême infériorité du nombre. Le prince de Lorraine avait compté qu'il prendrait le parti de la retraite, et son plan reposait sur cette supposition. Il voulait engager une forte affaire d'arrière-garde, et il était probable qu'elle lui réussirait; mais Frédéric trouva plus glorieux d'être écrasé en vendant chèrement sa vie, que de périr dans une retraite qui eût assurément dégénéré en déroute.

Malgré le danger de manœuvrer devant un ennemi déjà rangé en bataille, les Prussiens firent un changement de front à droite, pour présenter une ligne parallèle. Cette manœuvre délicate se fit avec un ordre et une célérité inconcevables; mais le roi ne put opposer qu'une ligne aux Autrichiens, qui en avaient trois. Il fallut même que le déploiement s'exécutât sous 28 bouches à feu, et cependant rien ne déconcerta les Prussiens; nul ne quitta son rang. Quelque diligence que l'on employât à se former ainsi, la droite demeura exposée, près

d'une demi-heure, au canon de l'ennemi, avant que la gauche fût entièrement sortie du camp. Cette opération terminée, le maréchal de Buddenbrock reçut ordre d'attaquer avec la cavalerie, ce qu'il exécuta sans balancer. Les Autrichiens avaient mal choisi leur terrain; la cavalerie, acculée à un ravin très-encaissé, était pressée sur trois lignes, à peine à vingt pas de distance l'une de l'autre. Leurs escadrons ayant fait feu, suivant leur usage, ils furent culbutés sur le ravin et sur leur infanterie, avant d'avoir le temps de mettre le sabre à la main. Cela devait arriver, car la première ligne renversée se jetait nécessairement sur la seconde, celle-là sur la troisième, et il n'y avait point d'espace où ces corps, qui comptaient 50 escadrons, pussent se reformer.

La première brigade de l'infanterie de la droite des Prussiens, animée par ce succès, s'étant hâtée imprudemment d'attaquer les batteries autrichiennes dont nous avons parlé, 28 pièces, chargées à mitraille, éclaircirent, dans un moment, ses rangs, et les firent plier : 5 bataillons, dans lesquels consistait toute la réserve, arrivèrent fort à propos; ceux qui avaient été repoussés se reformèrent auprès d'eux; et, d'un effort commun, ces 10 bataillons emportèrent la hauteur et la batterie. Alors on aperçut une grosse colonne d'ennemis qui descendait des hauteurs de leur droite, pour s'emparer de Burckersdorf. Le roi les prévint, en bordant ce village d'un bataillon de Kalckstein; on mit le feu aux maisons les plus éloignées, pour le couvrir, pendant que l'infanterie de la gauche se formait derrière. Ce bataillon ainsi soutenu fit un feu bien nourri, et la colonne se dispersa. La cavalerie de la droite des Prussiens étant devenue inutile à l'endroit où elle se trouvait, à cause du précipice dans lequel elle avait jeté les Autrichiens, on laissa les cuirassiers de Buddenbrock et quelques hussards pour suivre l'infanterie de cette aile en seconde ligne. Vingt escadrons furent portés à la gauche de l'armée pour y renforcer cette aile, tandis que l'infanterie de la droite prenait celle des Impériaux en flanc, et la menait battant devant elle, sur l'extrémité opposée. Les gardes, qui étaient au centre de la ligne, conduites par le prince Ferdinand de Brunswick, attaquèrent alors une hauteur que les ennemis tenaient encore. Ce poste, quoique escarpé et couvert de bois, fut emporté; mais ce qu'il y eut de singulier, c'est que le prince Louis de Brunswick le défendait contre son frère, qui se distingua beaucoup dans cette occasion.

Le terrain n'offrait que des ravins et des hauteurs, ce qui donnait lieu sans cesse à de nouveaux combats, car les Autrichiens s'efforçaient de se rallier dans toutes les positions; enfin, repoussés à plusieurs reprises, la confusion devint générale; et à la retraite succéda la déroute. Tandis que l'armée prussienne, victorieuse, poursuivait les vaincus à grands pas, les cuirassiers de Bornstedt, qui combattaient à la gauche, enveloppèrent le régiment de Damnitz et un bataillon de Collowrath, prirent 10 drapeaux, et firent 1,700 prisonniers. Le reste de la cavalerie de la gauche ne put atteindre les escadrons autrichiens, qui se retirèrent en assez bon ordre dans la forêt de Kœnigs-Silva. La poursuite finit au village de Soor, en arrière duquel se trouve cette forêt, où il eût été imprudent de suivre l'ennemi. C'était bien assez qu'un corps de 18,000 hommes en eût battu au delà de 40,000. Les Prussiens eurent 3,000 hommes hors de combat. Les vaincus perdirent 22 pièces de canon, 10 drapeaux, 2 étendards, 30 officiers et 2,000 prisonniers; le nombre des tués et blessés s'éleva à 6,000.

Cette bataille est sans contredit une des plus glorieuses pour Frédéric. En jetant un coup d'œil sur le plan, on verra que sa disposition de combat fut à peu près oblique, comme à Leuthen, et en échelon sur la droite, comme à Hohenfriedberg. Il mit en action sa droite renforcée contre l'extrême

gauche de l'ennemi, tandis que la gauche, refusée, tint en échec le reste de l'armée. La ligne autrichienne, prise par son extrémité, fut battue successivement comme à Lissa, et le village de Burckersdorf eut la même importance relative que Leuthen : je renvoie donc mes lecteurs aux chapitres VI et VII, qui traitent de cette bataille mémorable. Toutes les observations que j'y ai faites, sont applicables à la bataille de Soor.

La mauvaise saison engagea le roi à prendre ses quartiers d'hiver en Silésie. Il éprouva quelques pertes en repassant les montagnes. (16 octobre.) Après avoir remis le commandement au prince Léopold d'Anhalt-Dessau, il se rendit à Berlin le 28, et il avait conclu, le 26 d'août, avec l'Angleterre, la convention de Hanovre.

Les cours de Vienne et de Dresde projetaient une campagne d'hiver ; le lieutenant général comte de Grune amenait, des bords du Rhin, 10,000 Autrichiens destinés à marcher par la Saxe sur Berlin, tandis que la grande armée du prince Charles s'y porterait par la Lusace.

Frédéric, désespérant de faire rentrer dans son alliance le roi de Pologne, électeur de Saxe, qui fournissait des troupes à la cour de Vienne, avait fait rassembler, dans le duché de Magdebourg, sous les ordres du prince d'Anhalt, une armée qui avait pris ses quartiers dès le 15 d'octobre. Celle des Saxons, postée près de Leipsick, suivit cet exemple, de manière cependant à pouvoir se réunir en vingt-quatre heures.

Le roi, ayant pénétré le dessein des ennemis, résolut d'agir lui-même offensivement. L'armée du prince d'Anhalt, forte de 24,000 hommes, se rassembla aux environs de Halle; et Frédéric partit, le 16 novembre, de Berlin pour la Silésie, où il joignit ses troupes cantonnées le long du Bober, entre Buntzlau et Lœwenberg. Le monarque, sentant tout le prix du temps, prit ses mesures pour opérer sans délai. Il se mit en mouvement le 22, arriva le 23 à Naumbourg sur la Queiss, traversa cette rivière, et pénétra en Saxe, à la tête de 35,000 hommes. Il enleva, le même jour, un quartier de Saxons à Gros-Hennersdorf, leur prit 6 drapeaux, 4 canons et plus de 900 hommes. Le 25, il s'empara des magasins que les alliés avaient rassemblés à Gorlitz pour leur grande expédition.

Le roi de Pologne, alarmé de l'approche des Prussiens, quitta Dresde et se réfugia à Prague. Le prince Charles, ayant perdu ses magasins, rentra en Bohême, le 27, par Gabel ; mais il ne renonça pas à son dessein, et se proposa de revenir en Saxe par Aussig et Peterswald. Frédéric écrivit, à cette occasion, au prince d'Anhalt à Leipsick : « J'ai » frappé mon coup en Lusace, frappez le » vôtre à Leipsick, et je compte vous revoir » à Dresde. »

Le prince d'Anhalt décampe de Halle, la nuit du 28 au 29, pénètre subitement en Saxe, chasse, le 29, le général Sibilsky de Skeuditz, déloge, le même jour, le lieutenant général Renard des retranchements construits près de Leipsick, et force cette ville à capituler le lendemain. Il marche, le 1er décembre, à Eulenbourg ; l'armée arrive le 6 à Torgau.

Le roi, qui était en Lusace, voulant joindre le prince d'Anhalt par Meissen, lui ordonna de s'approcher de cette ville, et fit prendre les devants au lieutenant général Lehwald, avec 40 escadrons et 10 bataillons, faisant environ 10,000 hommes. Alembeck, général-major saxon, qui occupait Meissen avec des grenadiers, fut sommé, le 12, par Lehwald, d'un côté, et de l'autre, par le prince, qui s'était mis en marche la veille. Cet officier se retira pendant la nuit, et joignit l'armée saxonne campée à Kesselsdorf, à une lieue de Dresde, sous les ordres du maréchal Rutowski, au nombre d'environ 25,000 hommes, sans compter le corps autrichien du général Grune. Lehwald passa l'Elbe et joignit le prince d'Anhalt-Dessau. Il semblait pressant d'opérer,

car le prince Charles campait déjà entre Pirna et Plauen, avec la grande armée. Le prince d'Anhalt résolut donc d'attaquer les Saxons, sans attendre l'arrivée du roi, se flattant de les battre avant que la jonction avec les Autrichiens pût s'effectuer. Le général prussien attaqua, près de Wilsdruf, un poste avancé de l'ennemi, qui se retira sur Kesselsdorf. Les Saxons, postés près de cette ville, avaient à leur droite le corps auxiliaire autrichien du général Grune, fort de 10,000 hommes. La gauche de Rutowski était couverte de 30 gros canons, et son centre de 50 pièces de divers calibres, sous le feu desquelles le prince d'Anhalt rangea son armée en bataille, parallèlement à celle de l'ennemi. Trois bataillons de grenadiers et un régiment d'infanterie engagèrent l'action en attaquant le village de Kesselsdorf, défendu par tous les grenadiers saxons. Le feu de leur artillerie obligea les Prussiens d'abandonner une hauteur couverte de glace, dont ils s'étaient emparés. Ils se rallièrent, revinrent à la charge, et furent repoussés une seconde fois avec beaucoup de perte.

Les grenadiers Saxons sortirent alors de Kesselsdorf pour les poursuivre ; mais une division de dragons prussiens fondit sur eux, les repoussa et les força à regagner en désordre leur premier poste. Lehwald, qui conduisait l'aile droite de l'infanterie, les serre de près, s'empare de leurs batteries, occupe les hauteurs voisines de Kesselsdorf ; et, par ce mouvement, tourne le flanc de l'ennemi, qui, enfilé dans toute l'étendue de son front, par le feu des Prussiens, est bientôt mis en déroute. En même temps, le prince Maurice d'Anhalt-Dessau traversait un ravin profond, avec 9 bataillons de l'aile gauche, et enfonçait la droite des Saxons. Ces braves troupes résistèrent vaillamment ; mais, forcées à s'enfuir vers Dresde, elles joignirent ensuite le prince de Lorraine, et se réfugièrent avec lui en Bohême.

Le général Grune prit la même route, sans avoir eu la moindre part à l'action ; et l'armée victorieuse campa, à l'entrée de la nuit, entre Leuteritz et Franken. Elle eut 3,000 hommes hors de combat ; la perte des Saxons fut de 4,500 tués ou blessés, 5 généraux, 300 officiers et 5,000 soldats prisonniers, 48 canons et 8 drapeaux.

Le jour de la bataille, le roi arriva à Meissen ; le 16, ses troupes passèrent l'Elbe, et il marcha avec son infanterie à Wilsdruf. Le lendemain il joignit le prince d'Anhalt devant Dresde, où commandait le lieutenant général Bosc, qui tenta en vain d'obtenir une capitulation, et fut obligé d'ouvrir les portes de la ville, et de se rendre prisonnier de guerre avec 4,000 hommes.

La paix fut conclue le 25, à Dresde, entre l'impératrice, le roi de Pologne, électeur de Saxe, et le roi de Prusse, par la médiation de sir Williers, ambassadeur d'Angleterre. La Silésie et le comté de Glatz furent de nouveau assurés à Frédéric, conformément au traité de Breslau. Pendant que le roi terminait cette campagne glorieuse sans le secours d'aucun allié, les Français restés à peu près oisifs sur le Rhin, portèrent leurs plus grands efforts vers la Flandre, où le maréchal de Saxe gagna la célèbre bataille de Fontenoy, sur l'armée anglo-hanovrienne, conduite par le duc de Cumberland.

La paix de Dresde laissa à Frédéric un repos d'environ dix années, pendant lesquelles il ne se passa aucun événement remarquable. Il avait fini la guerre avec une armée d'environ 90,000 combattants, qu'il augmenta en silence, persuadé que la cour de Vienne saisirait la première occasion de lui arracher la Silésie. Un trésor plein et bien administré concourait, il est vrai, à consolider sa puissance ; mais il sentit que ces moyens ne rempliraient ce but qu'imparfaitement, s'il manquait de généraux instruits dans l'art de la guerre. Il s'attacha donc à les former dans des camps d'instruc-

tion, dont il retira un double avantage; car, en même temps qu'il instruisait ses officiers, ses troupes devinrent les plus manœuvrières de l'Europe. Sa cavalerie, surtout, atteignit un degré de perfection, peut-être, plus étonnant encore que celui de son infanterie. Ce fut dans cet intervalle qu'il rédigea la fameuse instruction à ses généraux qui est entre les mains de tous les officiers.

Je n'étendrai pas plus loin mes réflexions sur ces campagnes, attendu que je ne les rapporte ici que comme accessoires; j'observerai seulement que les projets des généraux autrichiens furent moins compassés que dans la guerre de sept ans, pendant laquelle la science militaire fit réellement un pas rétrograde dans les armées impériales.

TRAITÉ

DES

GRANDES OPÉRATIONS MILITAIRES.

GUERRE DE SEPT ANS.

Coup d'œil sur les motifs et les premiers événements de cette guerre (1).

Les hostilités avaient commencé entre la France et l'Angleterre dès 1755 ; et quelques disputes incidentes furent le prétexte d'une explosion, que la rivalité naturelle des intérêts maritimes pouvait faire regarder depuis longtemps comme inévitable.

Ce n'est point ici qu'il convient d'examiner les fautes graves que le cabinet de Versailles commit depuis Louis XIV, tant sous le régent que sous l'administration du cardinal de Fleury. La rivalité qui prit naissance sous Guillaume aurait dû engager le ministère français à faire les plus grands efforts pour le rétablissement de sa marine ; mais sa fausse politique et celle de la Hollande, préparèrent dès lors la domination des Anglais sur les mers.

Le système de la France pouvait, à l'avénement de Louis XV au trône, se réduire aux axiomes suivants :

1° User de la plus grande modération sur le continent, et prouver que la politique des Anglais était plus à craindre que la sienne ;

2° Maintenir l'équilibre en Allemagne, pour donner un contre-poids à l'Autriche, et ne pas soutenir seule de grandes guerres continentales, tandis qu'elle-même serait engagée avec les Anglais ;

3° Tourner toutes ses vues vers sa marine, et s'assurer par tous les moyens pos-

(1) Dans mes premières éditions j'ai présenté une analyse critique des motifs que Lloyd avait attribués aux différentes puissances ; mais à cette époque n'ayant pas assez médité sur les relations qui existaient entre les différents États, au moment où la rupture éclata, je me suis laissé entraîner par les apparences ; l'expérience acquise depuis m'a mis à même de rectifier mon jugement.

sibles l'alliance de la Hollande et de l'Espagne.

Le cardinal de Fleury prit souvent la faiblesse pour la modération ; cependant à quelques fautes près, il suivit assez bien le premier des principes indiqués plus haut ; mais il négligea entièrement les deux autres. La guerre de 1741, entreprise pour l'élévation de la Bavière et de la Prusse, le fut malgré lui ; elle avait un but raisonnable, mais les opérations furent si mal conduites, que malgré le concours de ces deux alliés, l'issue en fut malheureuse. Toutefois elle contribua à l'élévation de la monarchie prussienne, en lui assurant la Silésie. Le cardinal mourut avant la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748.

Tel était l'état des affaires au dehors en 1755, lorsque le ministère, las des provocations des Anglais, s'engagea dans une lutte imprudente, sans s'être ménagé d'alliés, ni avoir préparé les moyens de relever sa marine.

La guerre se faisait depuis deux ans dans l'Inde entre Dupleix et lord Clive ; le premier avait eu des succès qui lui valurent la vice-royauté du Carnate, et l'appui du Grand Mogol, dont il promettait bientôt la soumission si on lui envoyait quelques vaisseaux et quelques milliers d'hommes ; mais l'inconcevable système du ministère renversa ces belles espérances ; le vainqueur fut bientôt accablé vers Maduré par les Anglais et leurs alliés, qui suivaient un système bien différent de celui de la cour de Versailles. Disgracié, il mourut à son retour en France aussi malheureux que Labourdonnaye auquel il avait succédé : ces deux hommes capables de sauver les affaires de Louis XV dans l'Inde abreuvés de dégoûts, d'humiliations et d'injustices, furent payés de services éclatants par la plus noire ingratitude, et devinrent responsables des fautes et de l'incurie du gouvernement.

Les Anglais voyaient avec un dépit jaloux la France maîtresse du Canada. Cette belle colonie, voisine des États-Unis alors soumis à l'Angleterre, pouvait être attaquée avec succès par une nation qui dominait la mer et avait à la proximité du point d'attaque d'aussi grands éléments de force. Ils commencent à élever le fort de la Nécessité, au revers des Apalaches, sur le territoire français ; un officier, nommé Jumonville, envoyé pour les observer avec 30 hommes, est massacré par eux avec une barbarie dont les Canadiens mêmes sont révoltés. Son frère met le siége devant le fort, le prend, et par une générosité rare accorde libre sortie à la garnison pour la soustraire aux Indiens qui en avaient juré le massacre. Cependant les Anglais arment, les Français n'osent pas même se plaindre d'un attentat inconnu jusque-là dans les temps modernes. Le cabinet de Saint-James négocie pour endormir ses adversaires et voiler ses préparatifs.

Déjà le général Braddock part pour assaillir le Canada, et une escadre se présente à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, qu'à Versailles on ne songe pas même à la guerre. On se livre à des regrets tardifs et à une vaine indignation lorsqu'on voit des escadres sortir de tous les ports anglais, et enlever plus de 300 bâtiments de commerce, richement chargés, de retour des deux Indes. Alors il fallut bien armer pour soutenir un commerce déjà ruiné avant la déclaration de guerre, et cette faiblesse de Mirepoix et du ministère de Louis, porta le coup le plus fatal à la prospérité française.

Le général Braddock fut à la vérité battu et blessé mortellement à l'attaque du fort Duchesne, en 1755. MM. de Vaudreuil et de Montcalm pénétrèrent même dans les provinces ennemies ; mais à quoi servaient ces légers avantages, lorsque tant de moyens se préparaient sur tous les points de la domination anglaise?

L'indignation qui s'était manifestée en France ne contribua pas peu au traité de

Versailles, et à l'alliance avec l'Autriche, à laquelle l'ascendant de Marie-Thérèse sur la favorite avait insensiblement préparé tout le ministère. Cette alliance fut conclue, le 1er mai 1756, par l'abbé de Bernis et M. de Stahremberg.

De grands préparatifs se faisaient dans les ports de France, 15 vaisseaux nouveaux venaient d'être lancés avec une rapidité qui accuse d'autant plus l'inaction antérieure du gouvernement. Pour faire diversion aux escadres ennemies et en occuper une partie dans la Manche, on menaça l'Angleterre d'une descente, ce qui obligea le cabinet de Saint-James d'appeler des Hanovriens et des Hessois à sa défense.

Une expédition importante se prépara à Toulon pour délivrer la Méditerranée.

Le duc de Richelieu partit le 10 avril de la rade d'Hyères avec 12 vaisseaux et 20,000 hommes pour enlever Minorque aux Anglais, et s'assurer la supériorité dans ces parages. La place de Port-Mahon passait pour un second Gibraltar, et l'entreprise était difficile; cependant les Anglais n'y avaient que 4 bataillons, ce qui était peu pour le développement de la place. L'amiral Bing voulut y jeter des munitions et des renforts, et se présenta, devant le port, avec 14 vaisseaux; mais la Galissonière le repoussa avec les 12 qu'il commandait. L'amiral anglais fut jugé et fusillé pour n'avoir pas vaincu : jugement barbare, moins révoltant néanmoins que ceux qui condamnèrent Labourdonnaye et Lally pour avoir osé trop entreprendre à la gloire et à l'avantage d'un gouvernement qui les abandonnait.

Enfin, le 27 juin, l'assaut ayant été donné aux ouvrages extérieurs du fort Saint-Philippe, on enleva 5 redoutes, ce qui décida le gouverneur à capituler. Richelieu alla jouir de son triomphe à Paris, et la Galissonière mourut ignoré dans le courant de la même année; prouvant à la France indignée, que dans l'enceinte du Parc-aux-Cerfs, on s'occupait moins d'une victoire navale que d'une intrigue galante.

Il n'était pas impossible de tirer parti de ces avantages, en intéressant l'Espagne à se venger des revers de la guerre précédente, et à débarrasser pour toujours ses colonies du voisinage de la Jamaïque. Ce moment était encore propice, l'alliance des deux États pouvait tout réparer. Le gouvernement français au contraire s'endormit sur ses premiers succès, par un esprit de vertige difficile à expliquer. Tandis que les Anglais redoublaient d'efforts pour venger cet affront, on oublia à Versailles qu'on avait une guerre maritime, et tout céda au désir d'accabler Frédéric.

Nous allons voir qu'on ne prit pas de meilleurs moyens pour y parvenir, que pour lutter avec succès contre la puissance toujours croissante d'un rival plus redoutable.

La résolution du ministère français de s'allier à la maison d'Autriche, fut signalée comme une faute grave, et cependant en considérant avec plus d'attention ce premier traité de 1756, on est forcé de convenir que son but était sage, et que s'il devint onéreux par la suite, ce fut parce qu'on s'en écarta.

Si jamais alliance entre la France et l'Autriche pouvait être utile, c'était celle de 1756, en modifiant toutefois quelques stipulations; loin de là, on en conclut une seconde bien plus onéreuse en 1758 : cependant, comme les alliances se renouvellent, ainsi que les ministres qui les forment, il était naturel de craindre que l'Autriche, après avoir détruit la Prusse, avec l'assistance des Français, ne dominât en Allemagne et en Italie, et ne tournât alors ses armes victorieuses contre la France elle-même, tandis que celle-ci serait aux prises avec les Anglais.

L'alliance de la Prusse paraissait donc plus naturelle, puisqu'en agrandissant cette puissance aux dépens de l'Autriche, l'équilibre

de l'Allemagne n'en était que mieux établi; et qu'on n'eût jamais été attaqué par l'une de ces puissances rivales, sans avoir l'autre pour auxiliaire.

Les motifs qui firent donner la préférence à l'alliance de l'Autriche, nous sont inconnus; peut-être trouva-t-on des inconvénients à s'unir avec Frédéric, qui avait abandonné légèrement les Français en 1742. Peut-être aussi le ministère jugea-t-il plus avantageux de s'allier avec une puissance du premier rang, sur le continent, afin d'appliquer la plus grande partie de ses moyens à la guerre maritime et dans les colonies. En effet, cette combinaison n'aurait pas manqué de justesse, si les clauses du traité n'eussent été directement contraires au but qu'on devait se proposer. La France, en voulant éviter une guerre continentale, s'obligea à faire marcher 100,000 hommes en Allemagne, où ses armées furent constamment défaites : d'un autre côté, elle ne porta aucun soin vers sa marine, et battue sur mer comme sur terre, il ne lui resta d'autre parti que de signer une paix honteuse.

Madame de Pompadour voulut s'emparer de l'électorat de Hanovre, avec le concours de l'Autriche, comptant trouver, à la paix, dans ce domaine particulier des rois d'Angleterre, une compensation suffisante des îles enlevées à la France pendant la guerre. Ce calcul était faux : les Anglais n'auraient jamais subordonné leurs grands intérêts maritimes à la conservation de cet électorat: d'ailleurs il ne s'agissait pas de l'échange d'un espace de territoire dans les deux Indes contre un équivalent en Allemagne; les vaisseaux capturés, les matelots pris, la confiance des escadres détruite, le commerce ruiné, l'influence maritime anéantie; voilà les suites les plus redoutables qu'une guerre mal conduite devait entraîner; et ce n'était pas la possession du Hanovre qui en aurait garanti la France.

Cet état de choses porte donc à croire, que l'alliance de l'Autriche n'eût été préférable que dans le cas où l'on aurait voulu se contenter d'un rôle passif et purement auxiliaire; mais dès qu'on entreprenait une grande guerre en Allemagne, et qu'on voulait y porter 100,000 combattants, il eût mieux valu la faire de concert avec Frédéric.

Le résultat le plus prochain du traité de Versailles devant être d'humilier la Prusse, de lui arracher la Silésie pour les Autrichiens, et de séquestrer momentanément le Hanovre, il n'y avait rien dans cet acte d'avantageux à la France. Le cabinet de Vienne exerçait une influence décisive sur l'empire germanique, et menaçait de le réduire entièrement sous sa domination : il est incontestable que si cet événement fût arrivé sous le règne d'un monarque faible, paresseux, et livré aux vices d'une cour immorale et efféminée, l'Europe entière eût changé de face, et la France aurait été écrasée sous le poids de ce colosse formidable et de tous les efforts de l'Angleterre (1). Le roi de Prusse était le seul prince qui pût disputer à l'Autriche cette influence sur l'Empire et lutter contre elle en faveur de la gothique constitution germanique.

La conduite de Frédéric dans la guerre de la succession, en 1778, et à l'époque des projets d'échange de la Flandre contre la Bavière, prouve suffisamment mon assertion. Quelle vigueur ne déploya-t-il pas pour déjouer les vues profondes de Joseph, qui menaçait l'indépendance de l'Allemagne! L'Autriche aurait doublé ses forces en les concentrant et couvrant ses frontières du puissant électorat de Bavière, qu'elle eût obtenu en abandonnant la Flandre, possession lointaine, trop coûteuse et toujours en-

(1) Les États héréditaires de la maison d'Autriche et l'empire germanique réunis présentaient alors une population d'environ quarante millions d'habitants, et une force militaire proportionnée.

vabie ; acquérant ainsi au moyen d'un seul échange, l'influence qu'elle n'avait pu obtenir par la force. Frédéric s'éveille, sonne l'alarme dans toute l'Allemagne, prononce son opposition par des manifestes, et provoque une ligue. Il réusssit, et tandis que l'Europe reste dans l'apathie, il est proclamé de nouveau le sauveur de l'Empire ; et c'était pour anéantir ce prince que la France réunissait ses forces à celles de Marie-Thérèse !

Les raisons qui déterminèrent le cabinet de Vienne à faire la guerre, se trouvent dans la nature des circonstances ; ayant perdu la Silésie, sa rivalité avec la Prusse était inévitable. Il avait à sa tête le prince de Kaunitz ; cet habile ministre eut le talent de persuader à toutes les cours qu'il était de leur intérêt d'effacer la Prusse du tableau des puissances, et de reconnaître la prépondérance du cabinet de Vienne ; et il parvint à former une coalition formidable à laquelle on dut présumer que Frédéric ne résisterait pas.

Le roi de Prusse n'avait d'autre but que celui de se défendre ; il est vrai qu'il prit l'initiative de l'attaque ; mais instruit des trames ourdies contre lui, il ne pouvait les déjouer qu'en prévenant ses ennemis, et empêchant la réunion de leurs forces.

Les motifs de la Russie pour combattre le roi, se puisaient dans une politique profonde, dont les vues éloignées paraissaient redouter les barrières que Frédéric allait lui élever en agrandissant la Prusse : un tel voisin devenait importun, même redoutable pour une nation qui comptait se placer un jour au premier rang des puissances de l'Europe.

La Pologne et la Saxe obéirent plutôt à l'impulsion étrangère qu'à leurs véritables intérêts, comme toutes les puissances faibles ou mal gouvernées, lorsqu'elles sont voisines des grands États qui se font la guerre. L'électeur de Saxe en fut la victime ; ce qu'il aurait évité en se rangeant du côté de la Prusse. Mais était-il probable que celle-ci pût résister ? Dans le cas contraire, l'électeur ne devait-il pas tout craindre des vainqueurs, s'il eût combattu pour le roi, ou maintenu seulement sa neutralité ?

La Suède fit également la guerre, parce qu'elle avait plus à redouter de la Russie que des Prussiens, et qu'elle espérait des subsides de la France. Le prétexte de ses hostilités fut la garantie du traité de Westphalie, tandis que la coalition suscitée contre Frédéric devait en détruire tous les principes.

Au surplus, cette masse d'intérêts opposés, fut peut-être la seule cause du salut de la monarchie prussienne ; car l'étonnant résultat de cette guerre fait soupçonner une arrière-pensée dans la conduite de plusieurs cabinets. On a vu de tout temps des ministres engagés dans des guerres contre leur système, s'efforcer de pallier, par des instructions aux généraux qui commandaient leurs armées, la faute qu'ils étaient forcés de commettre. Laissons au temps à dévoiler ce mystère, et passons à la narration des faits d'où doivent découler les principes que nous développerons successivement.

Notes sur le théâtre de la guerre.

Le théâtre principal des opérations du roi étant présenté, par aperçu, dans la carte générale annexée à cet ouvrage, je ne crois pas devoir en faire une description particulière (1). On verra par cette carte, comme par la pl. 20, fig. 2, que la Bohême formait une ligne centrale et saillante, coupée par l'Elbe, qui devenait le point de démarcation

(1) Il faut observer qu'à l'époque de la guerre de sept ans, la grande chaussée qui conduit de Dresde à Prague par Peterswalde et Tœplitz n'existait pas, et que les places de Theresienstadt, Josephstadt et Kœnigsgratz ne furent construites que sous le règne de Joseph II.

des bases d'opérations. La Silésie et la Moravie étaient, pour le roi, la ligne d'opérations de gauche ; la Saxe celle de droite, la Lusace au centre. Ce centre n'avait que deux mauvaises communications, par Zittau, Gabel, etc. Il était ainsi difficile que le roi y marchât avec autant d'avantage que par la gauche sur la Moravie, d'où il pouvait frapper des coups décisifs au cœur des États de ses ennemis. La ligne d'opérations de droite ne menait les Prussiens que sur Prague ; et ne devait être qu'accessoire, parce qu'elle présentait des difficultés presque insurmontables ; qu'elle n'offrait pas, comme la ligne de gauche, une base couverte par de bonnes places, et que les succès sur ce point n'avaient aucun résultat décisif.

Le théâtre des opérations offensives des Autrichiens était naturellement inverse ; leur droite, opposée à la gauche du roi, avait toujours pour obstacles les places de Silésie; des succès sur cette ligne ne les menaient à rien. Ils avaient tous les avantages à porter leurs efforts par leur gauche en Saxe, sur la rive droite de l'Elbe, parce qu'ils attaquaient la partie faible des frontières du roi.

La Bohême offrait aux Autrichiens la ligne défensive la plus avantageuse. Sa configuration saillante au centre de tout le théâtre des opérations, donnait les moyens de rassembler les masses concentriquement sur l'Elbe, et de les porter de même offensivement sur Dresde, ou sur la Silésie avec la même facilité. La chaîne de montagnes qui sépare ce pays de tous ceux qui l'avoisinent, était en majeure partie au pouvoir des Autrichiens, et leur donnait de grands avantages offensifs et défensifs ; il n'y avait qu'une opération en masse sur la Moravie qui pût tourner toutes ces positions, les rendre inutiles, et forcer l'armée autrichienne à venir combattre sur un terrain moins favorable.

Je ne donnerai pas, comme Lloyd, une longue description du théâtre de la guerre; lorsqu'on veut faire de grands mouvements stratégiques, on trouve des chemins partout. Je ne le suivrai pas dans l'énumération des camps qui n'ont point été occupés : un bon camp décide rarement des opérations de la guerre.

La carte générale annexée à cet ouvrage suffira pour donner une idée des lignes de montagnes et de fleuves. J'aurais désiré l'enrichir de toutes celles qui sont nécessaires à l'intelligence des mouvements, mais cette entreprise eût été trop coûteuse; ceux qui voudront les suivre en détail, pourront consulter les cartes de Julien, Muller, Pétri, et surtout celles de Backenberg, où les marches sont indiquées.

Je ne dirai rien non plus de l'importance des forteresses ; tout le monde sait que la Silésie en avait huit assez médiocres, qui eurent une trop grande influence sur les opérations ; mais propres cependant à couvrir des magasins et des dépôts. A cette époque, des armées de 100,000 hommes n'osèrent prendre l'offensive, de peur d'être coupées par la garnison de Schweidnitz, forte de 6,000 hommes.

Neiss et Glatz étaient les places les plus avantageuses pour les opérations offensives du roi. Schweidnitz couvrait faiblement l'issue des défilés qui conduisent de Bohême en Silésie par Friedland. Glatz au contraire avait le même avantage pour les débouchés de Kœnigsgratz sur Neiss. Custrin et Glogau couvraient l'Oder du côté de la Pologne, et donnaient, ainsi que Breslau, Brigg et Cosel, l'avantage d'être maître des ponts et des deux rives de ce fleuve. Stettin et Colberg étaient des points importants relativement à des débarquements russes.

Du côté de la Saxe, les Prussiens tenaient Dresde, le reste du pays était ouvert.

Les Autrichiens ne possédaient sur toutes leurs frontières que Prague et Olmutz : Egra n'eut aucune importance, et Brunn était à peine à l'abri d'un coup de main.

CHAPITRE PREMIER.

Campagne de 1756; invasion de la Saxe; combat de Lowositz; observations.

Frédéric, informé qu'une coalition se formait contre lui, tenta de la dissoudre ou de l'affaiblir en négociant avec la cour de Vienne. Ses propositions ayant été rejetées, il résolut de prévenir ses ennemis, et de porter la guerre dans leur propre pays, avant qu'ils eussent fait leurs dispositions pour envahir le sien.

Le roi avait 120,000 hommes prêts à entrer en campagne; les Autrichiens au contraire commençaient seulement à rassembler, sous Vienne, des troupes rappelées de Flandre, d'Italie et des frontières de la Turquie. Les Russes étaient encore cantonnés derrière la Dwina, ou répandus dans l'intérieur de l'empire.

Frédéric pouvait profiter de ces avantages, pour accabler les faibles corps de Moravie ou de Bohême, et s'emparer ensuite de Vienne et de la ligne du Danube jusqu'à Lintz ou Passau. Il préféra envahir la Saxe, qui lui procurait de grandes ressources, et qui couvrait ses États du côté de l'Elbe, où ils étaient le plus mal gardés. Il s'y crut d'autant plus autorisé, qu'il avait été prévenu de l'adhésion secrète de l'électeur aux projets de ses ennemis.

Une armée forte de 70 bataillons et 80 escadrons entra donc dans cet électorat, le 29 août. L'aile droite, sous les ordres du duc Ferdinand de Brunswick, marcha de Magdebourg par Leipzig, Freyberg et Dippodiswalde, sur Dresde, rendez-vous de l'armée. Le centre, commandé par le roi, marcha de Wittemberg sur la rive gauche de l'Elbe, par Torgau et Kesselsdorf, à Dresde. La gauche, sous le duc de Bévern, de Francfort-sur-l'Oder, par Elsterwarda, Bautzen et Lohmen, où elle campa vis-à-vis de Pirna, sur la rive droite de l'Elbe.

L'armée fut réunie, le 6 septembre. Cette marche paraît fort bien combinée; il ne se trouvait en Saxe que 15,000 hommes disséminés, qui n'auraient pu former qu'un corps d'armée inférieur à chacune des colonnes prussiennes, et s'opposer à aucune d'elles, sans être tourné par les deux autres; on en sera convaincu, en jetant un coup d'œil sur la carte.

L'événement prouva la sagesse de ces dispositions; les Saxons furent obligés d'abandonner le pays, et de se retirer au nombre de 14,000 dans le fameux camp de Pirna. Ils choisirent cette position, parce qu'ils la croyaient imprenable, et qu'elle assurait leurs communications avec la Bohême, d'où ils attendaient des secours, et où ils pouvaient se retirer au besoin. L'électeur, rassuré par ces avantages, refusa toutes les propositions de Frédéric.

Le roi qui n'avait pas prévu cette résistance, et qui méditait l'invasion de la Bohême, avait ordonné au maréchal Schwérin de pénétrer dans ce royaume par Nachod, avec 33 bataillons et 55 escadrons; mais, voyant que les Saxons ne voulaient pas entrer dans ses projets, et qu'ils ne pouvaient être forcés, il fut obligé de changer son plan. Jugeant qu'il serait dangereux de pénétrer en Bohême, en les laissant maîtres de l'Elbe derrière lui, parce qu'il n'avait aucun magasin dans ce pays, et que le défaut de transports ne permettait pas d'emmener le peu de provisions qui restaient, il résolut de réduire les Saxons, avant d'entreprendre d'autres opérations.

A cet effet, le roi détacha le duc Ferdinand de Brunswick à Johnsdorf, avec un corps considérable pour empêcher les Autrichiens de secourir leurs alliés, et s'assurer en même temps des passages de la Bohême. Cette division fut commandée ensuite par le maréchal Keith, et portée successivement jusqu'à 28 bataillons et 69 esca-

drons. Le maréchal Schwérin reçut l'ordre de prendre position à Aujest, vis-à-vis de Kœnigsgratz, afin d'attirer sur ce point une partie des forces des Autrichiens, et d'affaiblir les efforts qu'ils pourraient faire pour débloquer les Saxons.

Soit que l'impératrice voulût cacher ses desseins contre le roi de Prusse, jusqu'à ce que tous les alliés fussent en état de les mettre à exécution, soit qu'elle se laissât guider par les conseils lents et irrésolus de son ministère, elle n'avait encore réuni aucun corps considérable en Bohême. Cependant, aussitôt que l'on eut appris les mouvements des Prussiens, elle ordonna de former deux camps de toutes les troupes qui étaient alors dans les provinces voisines. Le plus petit corps commandé par le prince Piccolomini, devait rester à Kœnigsgratz en opposition au maréchal Schwérin; le plus grand, commandé par le maréchal Brown, assemblé à Kollin, était destiné à marcher le plus tôt possible au secours des Saxons.

Le roi campa à Gros-Zedlitz, près de Pirna; mais comme il ne pouvait attaquer l'ennemi avec apparence de succès, il se borna à le bloquer. L'impératrice, instruite de la situation pénible des Saxons, et assurée que le théâtre de la guerre serait porté en Bohême, aussitôt après leur réduction, ordonna au maréchal Brown de les secourir à quelque prix que ce fût. Celui-ci quitta le camp de Kollin, et marcha le 23 septembre à Budyn sur l'Eger, pour être à portée de concerter ses opérations avec eux, et il y resta jusqu'au 30, pour attendre l'artillerie et les pontons *qu'on préparait à Vienne*.

Pendant ce temps, le roi prenait des positions qui avaient le double avantage de rendre la retraite impossible aux Saxons, et d'ôter aux Autrichiens tout moyen de les secourir. Il arriva le 29 à Aussig, d'où il partit le lendemain, avec une avant-garde de 8 bataillons et 15 escadrons, pour Tirmitz; il s'était fait précéder par un petit détachement, qui éclaira sa marche jusqu'à Lowositz, et reconnut la position occupée par le maréchal Brown ; ce parti ayant rapporté que l'armée autrichienne jetait des ponts sur l'Eger, et qu'elle passerait cette rivière, le roi ordonna de rompre de suite celui d'Aussig, et fit occuper la ville par 2 bataillons; l'armée suivit l'avant-garde sur deux colonnes.

Lorsque les têtes de ces colonnes commencèrent à gagner la hauteur de Tirmitz, Frédéric repartit avec l'avant-garde, le 30, à trois heures du matin, se porta par Staditz à Welmina.

L'armée marcha par la droite, chaque aile formant une colonne. La première était composée de 6 bataillons, 30 escadrons et 30 pièces de canon; la seconde de 12 bataillons, 20 escadrons, et 20 pièces de 12.

Le roi, informé de la présence du général Wied à Lowositz, devait présumer qu'il aurait occupé les hauteurs de Lobosch, Radostiz et Kinitz, ce qui le décida à camper près de Welmina. Cette position, située au pied des montagnes de Pascopol et de Kletchen, couvrant la route d'Aussig et de Tœplitz, est très-bonne; son flanc droit était appuyé au Mittelgeburg, le gauche à l'Elbe, et le front couvert par une petite rivière d'un abord difficile. (*Voyez* pl. 4, n° 1.)

Jusque-là rien ne confirmait que le maréchal Brown eût passé l'Eger, ce qui néanmoins avait eu lieu le 30 au matin. Lorsque le roi arriva avec l'avant-garde sur les hauteurs, entre Aujest et Kottermisch, il découvrit le camp des Autrichiens dans la plaine qui s'étend de Lowositz à Sulowitz, son front couvert par le ruisseau marécageux de Morell. Les hauteurs de Radostiz et la montagne de Lobosch n'étant point occupées, il n'aurait pas balancé à s'y porter avec l'avant-garde; mais, comme la journée se trouvait déjà avancée, et que l'armée était loin de pouvoir le soutenir, il se contenta de prendre position dans le vallon. Les colonnes étant arrivées dans la nuit, les hauteurs de Rechni-Aujest furent occu-

pées par quatre bataillons. Le surplus de ses troupes traversa Welmina, et bivouaqua en avant de ce village.

Le 1er octobre, le roi manda tous les lieutenants généraux, avant le jour, afin de reconnaître l'ennemi avec eux; mais à peine fut-il monté à cheval, qu'on vint lui annoncer le déploiement d'un corps de cavalerie dans la plaine. Il ordonna aussitôt au duc de Bévern de conduire la gauche de l'armée sur la montagne de Lobosch, et au duc de Brunswick de se porter avec la droite sur les hauteurs de Radostiz.

Dès que la gauche fut placée, Frédéric enjoignit au duc de Bévern de ne point quitter son poste : il se proposait de faire une conversion avec toute la ligne, sur le pivot de cette aile, et de s'emparer des villages en avant de son front, ainsi que du mont Homolka. S'apercevant que le terrain destiné à la première ligne était trop étendu, il y fit entrer la seconde; de manière que l'infanterie fut sur une seule ligne, et la cavalerie sur trois autres.

Les dispositions du roi étaient parfaitement adaptées aux localités ; l'ennemi ayant négligé d'occuper les hauteurs dont nous avons parlé, et qui dominent tous les environs, on devait en conclure que son intention était de se retirer ou de passer l'Elbe à la faveur de la nuit; le brouillard épais qui couvrit l'horizon toute la matinée, lui aurait facilité l'une ou l'autre de ces opérations.

Frédéric, qui savait ce que l'ennemi aurait pu tenter sur la rive droite de l'Elbe crut que la cavalerie qui s'était déployée, et les Croates postés dans les vignes, n'étaient qu'une arrière-garde, et le placement des troupes le fortifia dans cette opinion : car, au moment où la gauche se formait sur les hauteurs, elle fut harcelée par le tiraillement de ces Croates; la cavalerie, battue par l'artillerie prussienne, paraissait incertaine dans ses mouvements : jusqu'à midi rien ne devait faire soupçonner la présence de l'armée autrichienne. Pouvait-on prévoir que le maréchal Brown, avec une certaine réputation, exposerait sans objet sa cavalerie aussi longtemps à un feu meurtrier, séparée de sa ligne par un ruisseau marécageux? Son camp offre beaucoup de rapprochements avec celui de Villeroi à Ramilies.

L'occupation des hauteurs par les Prussiens empêchant le maréchal de délivrer les Saxons, et fermant le chemin qui conduisait à leur camp, le but de Frédéric se trouvait rempli. Si Brown avait voulu gagner par des manœuvres ce qu'il ne pouvait obtenir par la force, l'armée prussienne eût occupé plutôt que lui les montagnes qu'il devait traverser.

Ces circonstances justifient la résolution que prit le roi de pousser, par une conversion à gauche, l'arrière-garde des Autrichiens sur l'Elbe, et de la ruiner totalement. La cavalerie prussienne reçut ordre de traverser les intervalles de la droite de l'infanterie, et de charger leurs escadrons dans la plaine, à droite de Lowositz. Elle les culbuta, les ramena sous le feu de l'artillerie et de l'infanterie placée dans les villages et les chemins creux, mais fut enfin forcée de se retirer sur la droite. Loin de se décourager, elle se reforma, attaqua une seconde fois avec plus d'impétuosité, mit en déroute l'ennemi, et le poursuivit jusqu'à son infanterie, malgré les tentatives des hussards autrichiens sur les flancs, qui furent repoussés par les dragons de Bareith; elle ne céda qu'au feu d'artillerie et de mousqueterie des nouveaux renforts envoyés par l'ennemi.

Cette résistance opiniâtre aurait bien fait présumer au roi que toute l'armée était là, si dans ce moment le brouillard ne se fût dissipé.

Le maréchal Brown sentant aussitôt la faute qu'il avait commise, et enhardi par ses succès sur la cavalerie prussienne, résolut de la réparer. Il fit attaquer à cet effet la montagne de Lobosch par 11 bataillons de sa droite et par les Croates, tandis que l'in-

fanterie de la gauche déboucherait de Sulowitz pour les seconder, en emportant le mont Homalka. Cette tentative n'eut aucun succès; la colonne qui devait déboucher par la digue de Sulowitz, sous le feu de la grande batterie prussienne, ne put parvenir à franchir ce défilé. La droite se porta sur le Lobosch, qu'elle attaqua vivement. Les troupes du roi résistèrent d'abord avec vigueur. Quelques bataillons ayant épuisé leurs cartouches, prirent aussitôt l'offensive, se précipitèrent sur l'ennemi, la baïonnette au bout du fusil, et entrèrent pêle-mêle avec lui dans Lowositz. Alors tout ce qui était sur la montagne descendit rapidement sur ce village; les régiments placés plus loin à droite, suivirent le mouvement. Cette ardeur entraina un peu de confusion; plusieurs bataillons se mêlèrent, ce qui a fait croire à plusieurs écrivains, que l'infanterie prussienne marcha sur trois lignes, tandis qu'elle n'en formait qu'une.

Lowositz enlevé, le maréchal prit une nouvelle position un peu plus reculée; la gauche et le centre toujours derrière les ruisseaux marécageux formaient un angle avec la droite, faisant face à l'Elbe et à la plaine en arrière de Lowositz. Par cette disposition, le roi ne pouvait traverser le village pour se former dans la plaine, sans se mettre sous le feu d'une nombreuse artillerie, et l'Elbe à dos; situation d'autant plus dangereuse, qu'il aurait présenté le flanc pendant sa marche. Les Prussiens se contentèrent donc de l'avantage qu'ils venaient de remporter, et restèrent derrière Lowositz.

Tant que les Autrichiens gardaient leur position, l'action n'était pas décisive; et Brown, qui avait perdu moins de monde que les Prussiens, pouvait toujours délivrer les Saxons : le roi ne l'aurait pas attaqué sans rencontrer les mêmes obstacles qui arrêtaient son adversaire; mais ses talents supérieurs le tirèrent de cette situation. Il porta le duc de Bévern avec un corps nombreux à Tschikowitz, pour menacer de tourner le flanc gauche des ennemis, et de les renfermer entre l'Elbe et l'Eger. Brown, craignant les résultats de cette manœuvre, se hâta de repasser l'Eger et alla reprendre sans perte son ancien camp de Budyn.

Ainsi se termina l'affaire de Lowositz, qui commença à sept heures et finit à trois. Les deux partis s'attribuèrent la victoire; mais il faut convenir que les Prussiens y avaient plus de droit que les Autrichiens, si l'on en juge d'après les suites de l'action, qui seules doivent en décider. La perte des Autrichiens montait à 3,000 hommes; celle des Prussiens fut de 3,300 tués, blessés ou prisonniers.

Le maréchal Brown ayant échoué dans le projet de secourir ses alliés par la rive gauche de l'Elbe, résolut de faire la même tentative sur la rive droite. Il fut convenu que les Saxons passeraient l'Elbe près de Kœnigstein, dans la nuit du 11 octobre, et attaqueraient les Prussiens le 12 au matin, pendant que le maréchal en ferait autant à Ratmansdorf et Borsdorf. Brown, à la tête d'environ 8,000 hommes, passa l'Elbe près de Raudnitz, marcha par Neustadtel, Rombourg et Hanspach, et arriva à Lichtenhayn, où il campa en attendant que les Prussiens et les Saxons fussent engagés.

Le temps avait été si pluvieux, que les Saxons ne purent passer l'Elbe que le 13, à quatre heures du matin, avec beaucoup de difficulté. Ce retard donna aux Prussiens le loisir de renforcer tous leurs postes; de sorte que les Saxons y trouvèrent des forces plus nombreuses qu'ils ne pensaient. Le terrain sur la droite de l'Elbe, aux environs de Pirna et de Kœnigstein, est coupé de montagnes couvertes de bois épais et de ravins profonds, où il y a très-peu de chemins praticables; les Prussiens les avaient occupées et fortifiées avec le plus grand soin par des ouvrages, des coupures et des abatis. On distingue parmi ces montagnes le Lilienstein, qui est très-escarpé et si près de

l'Elbe, qu'il n'y a d'espace entre sa base et les bords du fleuve, que celui d'un chemin très-étroit. Les Saxons effectuèrent leur passage vis-à-vis de cette montagne, et tentèrent de se former, mais ils ne purent y réussir, et restèrent en désordre sur un plateau près du village d'Ebenheit.

Sur ces entrefaites, les Prussiens atteignirent l'arrière-garde ennemie dans le camp de Pirna; le pont de l'Elbe ayant été rompu trop tôt, le plus grand nombre tomba entre leurs mains avec beaucoup de bagages. Privée de toutes ressources, mourant de faim et de froid, l'armée, après avoir été sous les armes pendant 36 heures, sans espoir d'ailleurs d'être secourue, capitula.

Brown, de son côté, ayant été deux jours entiers sans nouvelles des Saxons, crut nécessaire de pourvoir à sa propre sûreté, et se retira sans perdre plus de 200 hommes, ce qui doit paraître fort heureux quand on considère que les Prussiens campés à Lowositz auraient pu le couper en passant l'Elbe derrière lui, près de cette ville ou de Leutmeritz.

Pendant que ceci se passait, Frédéric rejoignit, le 14 au matin, son armée de Saxe; et le 18, après plusieurs négociations, il conclut avec le roi de Pologne un traité par lequel l'armée saxonne s'engagea à ne point servir contre le roi de Prusse, laissant celui-ci maître de la Saxe, et le roi de Pologne libre de se retirer dans son royaume.

Frédéric ayant ainsi rempli son but, donna ordre à ses armées de quitter la Bohême. Celle du maréchal Schwérin rétrograda sur la Silésie, et cantonna sur les frontières de la Bohême, depuis Zukmantel jusqu'à Greiffenberg; celle du roi, dans la Saxe, formant un cordon depuis Egra jusqu'à Pirna, et de là, en traversant la Lusace, jusqu'à la Queiss.

Observations sur la campagne de 1756.

Lloyd et Tempelhof ont différé d'opinion sur les combinaisons de cette campagne. Le premier a reproché au roi, avec quelque raison, de n'avoir point su profiter de l'avantage du rassemblement de ses forces, pour entrer en action à la fin de 1755, ou au commencement de 1756, attendu qu'il connaissait déjà à cette époque la coalition méditée contre lui. Par une bizarrerie singulière, il l'approuve en même temps d'avoir envahi la Saxe, tandis qu'il aurait eu bien plus d'avantage à pénétrer en Moravie, et à marcher vivement par Olmutz sur Vienne. On eût par là détaché les Saxons d'une alliance opposée à leurs intérêts, et porté des coups sensibles à la maison d'Autriche, au cœur même de ses États, dans un moment où ses armées n'étaient point rassemblées. L'invasion de la Saxe au contraire devait aliéner cette nation pour jamais, et en la faisant on renonçait à des opérations décisives, pour s'amuser à bloquer des troupes que l'on aurait pu considérer comme neutres.

Quant à l'exécution de cette entreprise, Lloyd prétend qu'elle fut bien conduite sous les rapports politiques et militaires. Le roi connaissait trop bien les dispositions de la cour de Saxe à son égard, pour se fier à aucune de ses offres. Il n'était pas prudent de laisser une armée de 14,000 hommes derrière lui; car, malgré sa promesse, le roi de Pologne pouvait la rassembler, l'augmenter même à son gré, et se trouver bientôt en état de faire repentir Frédéric de sa confiance (1).

La Saxe considérée sous un rapport militaire, lui paraît d'une telle importance, qu'il serait impossible, sans en être le maître, d'attaquer l'Autriche de ce côté, avec la

(1) L'électeur Auguste promettant de ne pas réunir son armée, aurait certainement tenu parole si le roi avait envahi la Moravie et menacé la capitale de l'Autriche. On eut donc tous les torts de ne pas porter, dès le principe, des coups décisifs aux Autrichiens.

moindre apparence de succès. La richesse et la population de cet électorat permettent d'y entretenir 40,000 hommes. On peut former sur l'Elbe des magasins considérables de subsistances pour une armée qui occuperait la Bohême.

Lorsqu'on est maître de la Saxe et de la Silésie, on environne la Bohême; ce qui oblige les Autrichiens à diviser leur armée en plusieurs corps, et les empêche, par ce moyen, de s'opposer en forces à l'invasion de ce royaume; les guerres dont ce pays a été plusieurs fois le théâtre, justifient cette assertion (1). Si au contraire on n'est pas maître de la Saxe, on ne peut entrer en Bohême que par la Silésie, ce qui donne à l'ennemi la faculté de rassembler ses troupes (2); et si elles sont forcées à se retirer, elle peuvent prendre position sous la protection d'Olmutz et de Prague, pour couvrir l'Autriche, ce qui obligerait le roi de Prusse de laisser une armée sur le bas Elbe, pour couvrir son propre pays, de crainte que l'électeur de Saxe ne se joignît de force ou de gré à Marie-Thérèse.

Lloyd, après avoir pensé que Frédéric était trop sage pour laisser derrière lui 14,000 Saxons encore neutres, prétend qu'il aurait dû les laisser dans leur camp de Pirna, et marcher en Bohême, lorsque l'invasion de leur pays en eût fait des ennemis jurés. Il serait difficile d'arranger deux raisonnements aussi contradictoires; je vais au reste continuer l'analyse de ses observations. Suivant cet auteur, le roi devait savoir que l'armée autrichienne n'était pas encore rassemblée; qu'elle manquait d'artillerie et de munitions; enfin qu'elle se trouvait trop éloignée pour s'opposer à l'entrée des Prussiens, ou pour arrêter leurs progrès. Si Brown avait donc été repoussé, il se serait rejeté sur le Danube, autant pour couvrir la capitale, que pour assurer ses communications avec les troupes qu'il attendait de Flandre, d'Italie et de Hongrie.

Le roi trouvant ainsi la Bohême abandonnée, il eût été facile, pendant l'hiver, de réduire Prague et Olmutz, dépourvues d'aprovisionnements. Le général anglais à qui les entreprises les plus gigantesques ne paraissent que des jeux d'enfants lorsqu'elles peuvent donner du poids à ses jugements, affirme que la prise de ces deux places aurait mis les Prussiens en état de commencer la campagne suivante, au moins en Moravie, peut-être même sur le Danube; de faire le siége ou le blocus de Vienne, d'où ils auraient pu, sans danger, envoyer un corps considérable sur les frontières de la Hongrie, et enfin faire avancer dans l'Empire, entre les sources du Mein et le Danube, l'armée destinée à couvrir la Saxe. Le premier de ces corps eût coupé tous les secours que l'impératrice pouvait tirer de la Hongrie; et le second eût empêché les princes ennemis du roi de s'unir contre lui, encouragé ceux de son parti, contenu les Français en Alsace, et sur le Mein, recruté ses ar-

(1) Cette opinion de Lloyd est bien peu conforme aux principes qui paraissent faire la base de tous ses raisonnements. Il a blâmé le roi d'être entré en Bohême sur deux lignes d'opérations, dans la campagne de 1757; et il prétend ici que la position de ce royaume, en donnant la facilité de l'envahir de cette manière, est avantageuse pour une telle entreprise. Sans doute, on est forcé de faire éclairer les frontières d'un pays; mais je ne vois pas la nécessité de les garder partout. Ce système a toujours été celui des Autrichiens, qui s'en sont mal trouvés. Nous verrons, au reste, au chapitre XIV, combien les lignes d'opérations centrales sont avantageuses, et la Bohême en formait une semblable contre la Saxe et la Silésie.

(2) Ce raisonnement n'est pas juste, rien ne peut empêcher une armée chargée de défendre la Bohême de rester dans tous les cas réunie; formant ligne intérieure contre deux autres extérieures; elle serait toujours informée si les forces ennemies sont en Saxe ou en Silésie, pour faire face sur l'une ou l'autre direction; et si ces forces étaient divisées sur deux lignes, l'armée pourrait faire masse sur l'une des deux divisions et les accabler successivement. (*Voy.* chapitre XIV, sur les lignes d'opérations.)

mées, et levé les contributions nécessaires pour les entretenir.

Par ces deux opérations, le roi aurait coupé aux Autrichiens la communication avec la Flandre et la Hongrie, et même avec le Tyrol, si l'armée que l'on supposait dans l'Empire eût détaché un gros corps de troupes pour occuper la ville et le château de Passau au confluent de l'Inn et du Danube. Ce poste, l'un des plus importants sur ce fleuve, intercepte toute communication entre Vienne et l'Empire, et tient en respect la haute Autriche ainsi que le Tyrol. Le peu de ressources qui serait resté à l'impératrice aurait été bientôt épuisé.

Le roi de Prusse, maître de toutes les places sur l'Elbe, en laissant un petit corps pour observer le camp de Pirna, eût mis les Saxons dans l'impossibilité de rien entreprendre contre lui, car lors même qu'ils fussent parvenus à quitter leur camp, enfermés entre l'armée du roi et le corps resté en Saxe, il leur eût été difficile de se porter vers la Bohême pour se joindre aux Autrichiens.

Entraîné par son imagination, l'auteur anglais croit que Frédéric pouvait exécuter ces grandes choses avec 100,000 hommes, dont 20,000 eussent été plus que suffisants pour bloquer les Saxons dans leur camp de Pirna, puisqu'il n'y en avait pas un plus grand nombre sous les ordres du prince Maurice lorsqu'ils furent obligés de capituler. Les 80,000 hommes restants eussent facilement repoussé les Autrichiens sur le Danube.

L'armée aux ordres du maréchal de Schwérin étant fort supérieure à celle du prince Piccolomini, Lloyd pense qu'il aurait dû l'attaquer; s'il jugeait le camp de Kœniggratz trop redoutable, il pouvait l'y laisser et marcher sur la droite de l'Elbe vers Brandeis, ou Prague; cette manœuvre aurait infailliblement forcé le maréchal Brown à quitter sa position sur l'Eger, et à rétrograder pour couvrir cette place. Schwérin n'avait rien à craindre de ce mouvement, parce que Piccolomini était trop faible pour exécuter aucune entreprise importante en Silésie; et, quant aux subsistances, le maréchal n'en eût pas manqué, dans ce pays fertile.

Si ce que nous venons de supposer avait eu lieu, les Autrichiens auraient été forcés d'abandonner les cercles de Saatz, Leutmeritz, Buntzlau, et Kœnigsgratz, afin de rassembler leurs forces aux environs de Prague, et de conserver la communication avec le Danube. Le mauvais état de leur armée peut faire présumer qu'elle eût été repoussée jusqu'en Moravie; de sorte que le roi, sans en venir à une action, se serait rendu maître de la plus grande partie de la Bohême, où il eût pris ses quartiers d'hiver: enfin, les Saxons voyant leurs alliés repoussés, n'auraient fait aucune résistance dans le camp de Pirna.

Lloyd examinant ensuite les fautes des Autrichiens, affirme qu'elles eussent décidé du sort des États de l'impératrice, si le roi de Prusse avait pris les mesures que nous venons d'indiquer.

On savait dès le mois de juin, qu'il voulait attaquer l'Autriche. Ses mouvements de troupes dans le duché de Magdebourg et les pays voisins, donnaient lieu de présumer qu'une partie de ses forces marcherait par la Saxe, ce qui aurait dû déterminer les Autrichiens à y envoyer une armée pour soutenir les alliés, et faciliter leur retraite en Bohême. Cette précaution ayant été négligée, il fallait au moins occuper les défilés d'Altemberg et ceux jusqu'au ravin de Gishubel, par où ils se seraient conservé une communication libre avec eux. La moitié des troupes postée avec intelligence sur ces montagnes, aurait mis les Prussiens dans l'impossibilité de pénétrer en Bohême, et le reste de l'armée, destiné à agir de ce côté, pouvait camper partout, entre l'Eger et les défilés dont on a parlé, jeter les ponts sur l'Elbe pour envoyer des troupes légères sur la droite de cette rivière, jusqu'à Schandau et Hohenstein.

Lloyd ne borne pas là ses suppositions, il va jusqu'à vouloir deviner ce que le roi eût fait si les Autrichiens avaient opéré d'après son idée ; il prétend que ce prince se fût rejeté sur Dresde, et que rencontrant les mêmes obstacles l'année suivante, il eût renoncé à porter la guerre en Bohême, pour se décider à la faire en Silésie. Alors les 20,000 Autrichiens, placés dans les montagnes, réunis avec les 14,000 Saxons, auraient reconquis la Saxe, d'autant plus facilement que l'armée combinée de France et des cercles, y pénétrant en même temps par la Saale, eût pu ensuite opérer sur la Lusace, et même sur le marquisat de Brandebourg.

Ces positions favorites de Lloyd, n'ayant pas été occupées, la seule chose convenable, à son avis, était de laisser 20,000 hommes au camp de Budyn, de porter quelques troupes légères dans les montagnes de Lowositz et d'Altemberg, pour y attirer l'attention des Prussiens, et de marcher ensuite avec le reste de l'armée sur la droite de l'Elbe, par Schandau et Hohenstein, afin d'attaquer les Prussiens postés sur le Lilienstein et à Ratmansdorf. Ces postes n'étant fortifiés que du côté des Saxons, eussent été facilement enlevés, si ces derniers avaient fait une attaque combinée avec celle des Autrichiens.

La jonction des alliés ainsi effectuée, comme ils auraient été maîtres de la rive droite de l'Elbe jusqu'à Pirna, le roi se serait vu forcé d'évacuer les montagnes de la Bohême pour éviter le risque d'y périr de faim. Cette manœuvre n'exposait en rien le maréchal Brown ; car Frédéric, avec la petite armée qu'il avait alors dans ce pays, n'eût pas osé passer l'Eger pour attaquer le camp de Budyn, en s'exposant à se séparer du prince Maurice, et à être battu en détail.

Lloyd passe ensuite à l'examen de la conduite du maréchal Brown dans la bataille ; il le blâme surtout du mauvais choix de son camp. Tout ce qu'il pouvait espérer était de repousser les Prussiens au delà des vignes, sur les monts de Lobosch et d'Homolka, où il n'aurait jamais pu les attaquer, puisque leur armée occupait ces montagnes en forces avec cent pièces de canon. Cette attaque était d'autant moins possible, que les Autrichiens devaient déboucher par les villages de Sulowits et de Lowositz, et se former sur un terrain à portée de mousquet des positions de l'ennemi ; on sait assez combien une telle manœuvre est difficile, pour ne pas dire désastreuse.

Le maréchal ayant négligé d'occuper les monts Lobosch et Homolka, dont il eût pu s'emparer plusieurs heures encore avant l'arrivée des Prussiens, il ne lui restait d'autre parti à prendre que de passer l'Elbe la nuit qui précéda la bataille, laissant quelques troupes légères pour tenir le roi en échec. Par ce moyen, Brown aurait pu diriger sur Schandau, un corps assez considérable pour ouvrir une communication sûre avec les Saxons, et enlever tous les Prussiens qui se seraient trouvés de ce côté de l'Elbe ; le reste de l'armée eût couvert tout le pays.

Le roi se fût bien gardé de passer l'Eger, parce qu'il tirait principalement ses subsistances de la Saxe, et qu'il eût été imprudent de se porter en avant avec 28,000 hommes, laissant un ennemi supérieur maître des défilés entre lui, son autre armée, et la ligne de ses magasins.

La position prise à Lowositz était, suivant Lloyd, aussi mauvaise que possible.

Rien n'est plus contraire à une bonne théorie, que d'occuper un camp commandé par des hauteurs, où il est impossible de mettre en action, au même instant et au même point, autant de troupes que l'ennemi ; or c'est ce qui arriva : les Prussiens pouvaient employer les deux tiers de leur armée à l'attaque de Lowositz, tandis que les Autrichiens ne pouvaient la soutenir qu'avec très-peu de bataillons. Le centre et la gauche étant inattaquables, cette ville

seule restait à défendre. Le maréchal le sentit bien ; mais ne s'aperçut pas qu'il serait difficile de s'y maintenir, et qu'en repoussant les Prussiens, on n'aurait pu les poursuivre, même avec de l'infanterie. Cette position, considérée relativement au projet qu'il avait de secourir les Saxons, était la moins propre à en assurer la réussite, parce qu'il n'aurait pu les délivrer par aucune manœuvre, lors même que l'ennemi eût été battu. Celui-ci avait en effet le choix de plusieurs camps, d'où il aurait empêché toute communication entre les Autrichiens et Pirna.

Tempelhof a employé trois longs chapitres pour détruire les reproches de Lloyd ; ses raisonnements ne sont pas toujours justes. Toutes les opérations ont leur côté faible ; il faut se borner à juger, si les combinaisons ont eu pour but l'application des principes de l'art, et si elles ont produit les plus grandes chances de succès. Sous ce point de vue les raisonnements de Tempelhof sont lourds, compassés, et pour la plupart ne détruisent point ceux de Lloyd.

Il est incontestable que le roi avait 122 bataillons et 211 escadrons prêts à entrer en campagne. En laissant 12 bataillons et 30 escadrons en Prusse ou en Poméranie, outre les garnisons des places, il aurait eu 110 bataillons et 180 escadrons pour envahir la Moravie, où il ne se trouvait pas plus de 30 à 36 bataillons; il n'en serait pas resté davantage en Bohême, et ce faible corps n'aurait eu aucune communication avec le reste des États héréditaires et des forces de l'Autriche. Vienne occupé ou menacé, la ligne du Danube gardée, l'Empire eût été neutre, le roi aurait pu même y lever des hommes et de l'argent : l'exemple de la maison d'Autriche abaissée jusque dans sa capitale, eût fait trembler le reste des coalisés; et n'ayant à craindre aucune force organisée, c'était ce qu'il y avait de plus grand, de plus décisif à tenter. Si cette entreprise eût échoué, on ne devait rien espérer du résultat de la guerre, lorsque toutes les armées autrichiennes seraient réunies, et liées avec celles des Russes, des Français et de l'Empire.

L'invasion de la Saxe, d'un intérêt très-secondaire, fit beaucoup d'ennemis au roi. Tempelhof, voulant en justifier les combinaisons, compte le nombre de charrettes qu'il aurait fallu pour traîner des vivres à la suite de l'armée, si elle eût formé une entreprise en Bohême ou en Moravie : je sais bien, qu'au temps où il écrivait, ce calcul était compté pour tout, et que les projets lui étaient subordonnés ; mais c'est justement une preuve que l'art avait fait un pas rétrograde. *La guerre nourrit la guerre*, disait César ; ses invasions rapides dans les Gaules, dans l'Helvétie, en Italie, prouvent que son armée vivait des ressources du pays. Plusieurs grands capitaines avaient fait aussi des invasions. Les Cimbres, les Huns et les Francs dans les Gaules ; les Maures en Espagne; Gustave-Adolphe et ses successeurs en Allemagne, marchaient sûrement sans boulangerie ni grands magasins. Un génie comme Frédéric pouvait calculer que 90,000 hommes destinés à une offensive rapide, vivraient aisément dans un pays riche, fertile, et nourrissant 5 à 6 millions d'habitants. Il ne s'agissait que de 14 ou 15 marches décisives, sauf à remplir les magasins ensuite.

La campagne de Napoléon en 1809, démontre la supériorité du système de guerre d'invasion sur les opérations méthodiques usitées au temps du roi (1). On en a vu le résultat brillant malgré une position moins

(1) La guerre d'invasion calculée sur une échelle proportionnée aux moyens d'agression et de défense, lorsqu'elle est appliquée surtout aux États limitrophes et non à des distances inouïes, triomphera toujours des autres systèmes qu'on voudrait lui opposer.

avantageuse. Frédéric avait ses masses prêtes, que ses ennemis n'étaient pas rassemblés. Napoléon, au contraire, arriva en Bavière presque sans troupes, et trouva 400,000 Autrichiens sur l'offensive, depuis les rives de l'Adige jusqu'à celles de l'Elbe : on peut juger ce qu'il eût fait dans une position semblable à celle du roi en 1756.

Tempelhof relève le reproche que Lloyd fait à Frédéric de n'avoir pas mis la cavalerie au centre de sa ligne à Lowositz. L'auteur prussien pense que la solidité d'une ligne de bataille dépend de l'union des parties, et que deux ailes d'infanterie seraient isolées, si la cavalerie qui ne peut donner partout, ni soutenir une attaque contre les trois armes combinées, était forcée à se retirer. Il cite la fameuse bataille de Hochstedt, où Marlborough força le centre de la cavalerie française, et obligea les bataillons qui étaient dans Blenheim à mettre bas les armes. En thèse générale ses observations peuvent être justes, surtout si on les applique à une ligne de bataille déployée; mais si on a des corps d'infanterie formés en colonnes d'attaque avec des réserves, la ligne a plus de consistance ; et je crois alors qu'on peut sans inconvénient placer des corps de cavalerie entre ces masses d'infanterie, particulièrement si on ne déploie pas les premiers.

Le reste des observations de l'auteur prussien est relatif aux causes politiques qui empêchèrent Frédéric d'entrer en campagne plutôt, ou aux reproches de Lloyd. Cette lutte hypothétique, basée sur de vieilles maximes, n'est plus d'aucun intérêt, et je ne crois pas devoir la rapporter. Je terminerai ce chapitre, en relevant une assertion de Tempelhof : suivant lui Frédéric, en poussant les Autrichiens sur Vienne, s'éloignait de sa base d'opérations, et s'affaiblissait, tandis que les Autrichiens devenaient plus forts en se rapprochant de la leur. Le principe est juste en général, mais il en fait une application outrée. Une ligne d'opérations lointaine s'affaiblit certainement à mesure de son éloignement des frontières : cela s'applique surtout à des débarquements, à des incursions dans un pays qui n'est pas limitrophe de la nation envahissante. Telles pouvaient être les courses d'Alexandre ; celles de Charles XII en Ukraine, les lignes d'opérations des forces autrichiennes et espagnoles en Flandre, depuis trois siècles, et en général, toutes les expéditions qui conduisent au travers de plusieurs nations plus ou moins étrangères. Mais ce n'était pas ici le cas, il n'y a pas plus de douze marches de Neiss à Vienne ; et, si l'on considérait une opération sur le Danube comme une entreprise lointaine, il faudrait en conclure qu'une armée ne doit jamais dépasser ses frontières. Il s'agissait d'ailleurs d'accabler de petites armées avec une masse, et non pas de les refouler sur le centre de leurs forces. En marchant un peu vivement, les deux corps de Moravie et de Bohême eussent été successivement accablés, poursuivis, et en majeure partie détruits. Censurer une telle entreprise, serait blâmer la conduite du roi à Rosbach, et lui reprocher d'avoir attaqué les têtes de colonnes de Soubise avec sa masse, parce qu'il risquait de refouler ces têtes sur le centre et sur la queue des colonnes qui, par ce moyen, auraient formé elles-mêmes une masse.

Au reste, si les vues de Lloyd étaient dans le fond assez justes, il les a accompagnées de projets inconcevables. Il voulait faire marcher une petite armée en Hongrie, une autre sur le Mein et le haut Danube, tandis qu'on aurait assiégé Vienne, et réduit les princes de l'Empire. On ne reconnaît point là le génie de l'auteur, ni les maximes qu'il a présentées dans d'autres occasions ; on s'étonnera surtout qu'il voulût porter un corps sur le Mein et le haut Danube pour contenir les Français et les princes de l'Empire ; car ces détachements, insuffisants ou compromis si la France était en mesure, et inutiles dans le cas contraire, eussent en-

levé dans un moment important, des forces précieuses au point décisif.

Doué d'un coup d'œil vaste, l'auteur anglais a d'ailleurs jugé habilement toute l'importance du poste de Passau ; mais il lui attribue néanmoins un pouvoir magique en supposant que sa situation au confluent de l'Inn et du Danube suffise pour rendre maître, à l'aide d'un faible détachement, de tout le cours de ces fleuves, et pour couper toute communication entre le cœur de la monarchie autrichienne, la basse Allemagne, la Flandre et même le Tyrol. Un semblable résultat serait à peine atteint par la présence d'une armée considérable sur ce point ; mais quelque stratégique qu'un poste puisse être, son influence n'est proportionnée qu'à raison des masses qui l'occupent et de leurs rapports avec la situation de l'ennemi.

Enfin pour occuper Passau d'une manière convenable, observer le haut Danube, établir un corps sur le Mein, un autre en Hongrie, assiéger Vienne et couvrir cette entreprise ; en un mot pour asseoir sa puissance depuis les cimes des Krapacs jusqu'aux rives du Rhin, le roi n'aurait pas eu trop de 300,000 hommes, car le développement du front de ces lignes d'opérations eût embrassé un espace de 300 lieues au moins.

Comment est-il possible que Lloyd, qui a donné tant de preuves de la profondeur et de la solidité de son esprit, se soit laissé entraîner à ce point ? Comment a-t-il pu comparer le résultat des efforts combinés de l'Empire, de la France et de la Prusse, contre l'Autriche, en 1742, avec celui qu'il devait supposer aux armes isolées de la Prusse contre l'Autriche, alors soutenue de la moitié de l'Europe? Sans doute le maréchal de Belle-Isle avec 100,000 Français, et Frédéric avec autant de Prussiens, pouvaient faire de grandes entreprises contre l'Autriche qui n'avait point d'alliés en 1742. Mais devait-on en attendre autant du roi, lorsqu'il se trouvait seul, que ces 100,000 Français étaient devenus ses ennemis, et qu'un pareil nombre de Russes allait se joindre à eux ?

Enfin Lloyd, dans plusieurs autres occasions se contredit au point qu'on a de la peine à comprendre ce qu'il a voulu dire. Rien n'était plus facile au roi selon lui que de masquer le camp des Saxons, par une petite division, et de repousser sur le Danube l'armée trop faible des Autrichiens. Plus loin, en jugeant les fautes de ces derniers, il dit positivement qu'avec la moitié des troupes réparties dans la Bohême, on aurait arrêté tous les efforts des Prussiens pour pénétrer dans ce royaume, et réduire les Saxons ; il suffisait pour cela d'occuper le poste d'Aussig. Ces jugements forment un contraste frappant avec le reste de l'ouvrage, et prouvent l'imperfection de l'esprit humain.

Je ne m'étendrai pas davantage sur cette campagne, parce que je me propose de réunir au chapitre XIV, des maximes générales sur les lignes d'opérations, et de revenir sur celles suivies cette année.

Les Autrichiens profitèrent du temps que le roi leur laissa, pour mettre leur armée sur un pied formidable. S'il faut en croire les relations du temps, elle devait être de 180,000 hommes, au commencement de 1757.

Frédéric en fit autant de son côté ; il forma plusieurs nouveaux régiments avec les Saxons capitulés à Pirna, au lieu de les amalgamer dans ses cadres : aussi la plupart abandonnèrent ses drapeaux, dès qu'ils en trouvèrent l'occasion.

CHAPITRE II.

CAMPAGNE DE 1757. — PREMIÈRE PÉRIODE.

Invasion de la Bohême; batailles de Prague et de Kollin; retraite du roi.

La coalition formée contre le roi de Prusse était devenue plus formidable depuis que la Suède et le corps germanique y avaient pris part. Les forces des coalisés furent portées à 300,000 hommes au moins, tandis que ce prince, avec tous ses aliés, n'en comptait que 180,000.

Comme plusieurs des ennemis de Frédéric ne pouvaient commencer leurs opérations que dans une saison avancée, à cause de leur éloignement, il résolut d'entrer en campagne le plus tôt possible, pour attaquer, avec ses forces réunies, le plus voisin et le plus redoutable de tous; jugeant bien que, s'il était assez heureux pour frapper un grand coup contre les Autrichiens, au commencement de la campagne, il retarderait et peut-être empêcherait les opérations des autres confédérés.

Ces motifs pour le roi de brusquer un dénoûment, devaient faire adopter un système opposé à l'impératrice Marie-Thérèse, dont l'intention était de rester sur la défensive, jusqu'à ce que ses alliés entrassent en campagne, parce que le roi étant alors obligé de diviser ses forces, se trouverait hors d'état d'opposer une grande résistance sur aucun point.

Afin de mettre toutes les frontières à l'abri des entreprises de l'ennemi, le maréchal Brown divisa son armée en quatre corps. Celui de gauche, commandé par le duc d'Aremberg, prit position à Egra; le second, sous les ordres du maréchal lui-même, à Budyn; le troisième, sous ceux du comte de Kœnigseck, à Reichenberg; et le quatrième en Moravie, sous le comte de Serbelloni, fut ensuite commandé par le général Daun.

Le maréchal croyait ainsi couvrir la Bohême, parce que chacun de ces corps était très-considérable, et qu'ils pouvaient facilement se concentrer, pour arrêter les progrès des Prussiens, s'ils tentaient de s'avancer. Lloyd pense néanmoins que Brown ne leur supposa pas ce dessein; sans cela, il n'aurait pas établi ses magasins sur les frontières, contre toutes les règles militaires.

Frédéric ayant résolu de pénétrer en Bohême, divisa aussi son armée en quatre corps: le premier sous les ordres du prince Maurice, prit position à Chemnitz; le second, commandé par le roi en personne, à Lockwitz; le troisième, sous les ordres du duc de Bévern, à Zittau; le quatrième, sous ceux du maréchal Schwérin, en Silésie.

Ces corps étant nombreux, le roi jugea qu'il pouvait les faire entrer séparément en Bohême; mais, pour ne les pas exposer à être battus en détail, les deux premiers devaient se joindre au moment où ils déboucheraient des défilés, aux environs de Lowositz, et les deux autres sur l'Iser, aux environs de Turnau. Il était probable que les quatres corps, n'en formant alors plus que deux, pourraient sans risque se diriger sur Prague, où ils devaient se réunir (1).

(1) Ce plan du roi est absolument semblable à celui des armées du Nord et de Sambre-et-Meuse, en 1794; du Rhin et de Sambre-et-Meuse, en 1796; du Danube et d'Helvétie, en 1799. On voit donc qu'à ces dernières époques on n'avait pas agrandi l'échelle des combinaisons, comme on a bien voulu le faire croire. Je combattrai, au reste, dans le chapitre XIV, le système de ces doubles lignes sur une même frontière, auxquelles on donne de beaux points de réunion à cent lieues de la base et dans des positions occupées par l'ennemi. De tels plans ne peuvent réussir que dans le cas d'une grande supériorité numérique ou de fautes commises par l'adversaire.

Le roi, craignant que l'ennemi n'envoyât une division d'infanterie pour occuper les défilés entre Lockwitz et Lowositz, ce qui lui aurait rendu le passage difficile et peut-être impossible, ordonna au prince Maurice de pénétrer dans le cercle de Saatz, et d'occuper les revers de ces défilés du côté de la Bohême; il pensait forcer ainsi l'ennemi à les abandonner, pour éviter d'y être enveloppé par les deux colonnes.

Le prince Maurice quitta donc sa position de Chemnitz au commencement d'avril, et marcha par Zwickau et Plauen, vers Egra, pour faire croire qu'il avait le projet d'attaquer cette place, ou de pénétrer en Bohême sur ce point. Afin de fortifier les Autrichiens dans cette opinion, il ordonna à ses troupes légères de faire une démonstration sérieuse sur Wildstein, quartier général du duc d'Aremberg, qui se jeta dans Egra, et y rassembla ses troupes. Au même instant, le prince Maurice se replia vivement sur Auerbach, où il divisa son corps en deux colonnes, en vue d'accélérer sa marche. La première se dirigea par Eibenstock, Schwarzenberg, Gotesgabe et Kupferberg, sur Comotau; l'autre se porta par Schneeberg, Schlettau, Annaberg et Pasberg, également à Comotau, d'où elles marchèrent par Brix et Bilin à Linay, et se réunirent le 23 avril avec le roi, qui avait aussi passé les montagnes sans éprouver de grands obstacles. Le petit corps autrichien posté à Aussig, sous les ordres du général Draskowitz, avait été obligé de quitter cette ville à l'approche de l'armée prussienne.

Le camp de Budyn étant très-fort et couvert par l'Eger, le roi ne crut pas prudent de rien tenter contre son front; il remonta cette rivière, et la passa vers Koschitz, le 26 au matin. Les troupes légères et l'avant-garde donnèrent sur celles du duc d'Aremberg, qui venait d'Egra pour camper à Koschitz, ou aller joindre le maréchal Brown à Budyn : la rencontre du roi l'engagea à se rejeter sur Welwarn.

Brown, instruit que le roi avait passé l'Eger, et qu'il était campé sur son flanc gauche, abandonna sa position, et se retira à Prague, sans perte.

Sur ces entrefaites, Frédéric fit réparer le pont de Budyn, afin de faciliter l'arrivée de ses convois; il se dirigea ensuite vers Prague, où il arriva le 2 mai, et campa sur le Weissenberg, à la gauche de la Moldau. Les Autrichiens, commandés alors par le prince Charles de Lorraine, venaient de quitter ce poste pour se porter sur la rive droite.

Tandis que ceci se passait du côté de la Saxe, le duc de Bévern avait marché, le 20 avril, de Zittau à Reichenberg, où il rencontra le comte de Kœnigseck avec environ 20,000 Autrichiens. Ce corps était campé dans une vallée profonde, dont la largeur n'excède pas une lieue, et au milieu de laquelle coule la Neiss; plusieurs torrents, qui la coupent transversalement, sortent de montagnes couvertes de bois épais, dont le passage est très-difficile pour toutes les armes. (Pl. 4, nº 2.)

La droite et le centre des Autrichiens se trouvaient dans des positions redoutables, qu'on ne pouvait songer à attaquer de front; l'intervalle entre la gauche était rempli par une plaine, où la cavalerie impériale se trouvait formée sur trois lignes. Le duc de Bévern, en prenant cette route, s'était mis dans la nécessité de combattre pour joindre le maréchal de Schwérin; il ne lui restait donc que le choix des moyens. Ses troupes campaient derrière un ruisseau marécageux, si près de la ligne des Autrichiens, qu'il était très-difficile de le passer, et de se former sous leur feu. Le duc de Bévern les attaqua par sa droite, et porta le général Lestwitz sur la droite de la Neiss, pour contenir cette partie de la ligne ennemie. Il ordonna ensuite à sa cavalerie d'attaquer celle des Autrichiens.

Cette charge, exécutée avec valeur, n'eut aucun succès; les Prussiens furent toujours repoussés, parce qu'en approchant de l'ennemi, leur flanc gauche restait exposé au feu de l'artillerie des redoutes et à celui de l'infanterie qui les défendait ; leur droite l'était aussi à celui des bataillons embusqués dans les bois.

Le duc, s'aperçevant enfin qu'il renouvellerait vainement cette charge, tant que l'ennemi serait ainsi protégé par l'infanterie et par l'artillerie qui étaient sur ses flancs, fit retirer sa cavalerie, et porta plusieurs bataillons de sa droite sur la montagne, afin de déborder et de prendre à revers ceux postés dans le bois. Ce mouvement réussit; les Autrichiens furent chassés de la forêt, et l'infanterie prussienne l'occupa sur-le-champ. Alors la cavalerie impériale, à son tour prise en flanc, fut forcée à se retirer. Le duc porta toutes les troupes de sa droite sur le terrain que les Autrichiens venaient de quitter, s'établissant ainsi sur leur front et derrière leur gauche, et ayant de plus l'avantage des hauteurs dominantes, d'où il pouvait aisément balayer toute leur ligne.

Dans cette situation, le comte de Kœnigseck n'avait rien de mieux à faire qu'à se retirer le plus promptement possible, afin que les Prussiens ne pussent le prévenir par Dœrfel, à Liébenau, ce qui était fort à craindre, puisqu'ils avaient débordé l'aile gauche. La retraite se fit en bon ordre, couverte par le comte de Lascy qui commandait la droite. L'armée prit une nouvelle position à Liébenau, où elle fut renforcée par quelques troupes qui avaient quitté les frontières, au premier bruit de la marche du duc de Bévern. Les Autrichiens perdirent environ 1,000 hommes tués, blessés et prisonniers, et quelques pièces de canon. La perte des Prussiens ne fut pas moins considérable.

Le duc de Bévern marcha, le 23, vers Liebenau ; il y trouva l'ennemi si avantageusement posté, qu'il jugea imprudent de l'y attaquer, d'autant plus que le corps du maréchal Schwérin le forcerait nécessairement à se retirer.

Le maréchal avait rassemblé son armée, le 18 avril, à Trautenau, et passé l'Elbe, le 19, à Konigshoff. Son intention était de s'avancer vers Turnau et Liébenau, pour faciliter la marche du corps du duc de Bévern, et de se porter sur Prague après la jonction.

Ce mouvement, combiné sur les mêmes principes que celui du roi, devait empêcher l'envoi d'une forte division sur les frontières de la Lusace, parce que si elle avait eu des succès contre le duc, le maréchal de Schwérin, en marchant sur ses derrières, l'aurait toujours forcée à se retirer pour ne pas être prise entre deux feux. En effet, les Autrichiens quittèrent le camp de Liébenau, le 24, et marchèrent avec précipitation sur Brandeis, et de là à Prague, où ils arrivèrent le 3 mai.

Schwérin se porta en même temps de Konigshoff à Gitchin, où il apprit la nouvelle du combat de Reichenberg et la retraite des ennemis. A cette nouvelle, il changea habilement de route, et marcha sur l'Iser, espérant encore couper aux Autrichiens la communication avec Prague ; s'il n'y réussit pas, il arriva cependant à Jung-Buntzlau assez tôt pour enlever un magasin immense. Le corps du duc de Bévern l'ayant joint, le maréchal, fort de 50 bataillons et 81 escadrons, marcha du côté de Brandeis, passa l'Elbe le 4 mai, vis-à-vis de cette ville, et campa sur la rive gauche de ce fleuve, ne jugeant pas qu'il fût prudent de se porter plus loin, avant d'avoir concerté ses mesures avec le roi.

Bataille de Prague.

Sur ces entrefaites, le prince Charles de Lorraine avait pris le commandement général des troupes autrichiennes réunies. Aussitôt après il passa la Moldau, et campa, la

gauche sur le mont Ziska, la droite au village de Kyge; celui de Maleschitz était derrière la droite de l'infanterie; l'armée formait plusieurs lignes, et, suivant l'usage, la cavalerie était placée sur les ailes : le quartier général se trouvait à Nusl. (*Voyez* planche 5.) Le prince avait pour but de se réunir à la division du comte de Kœnigseck, repoussée par l'armée du maréchal Schwérin, et d'attendre l'arrivée de Daun, qui venait de Moravie avec un corps considérable.

Le camp des Autrichiens était situé sur une chaîne de hauteurs, qui s'étend depuis Hortlorzes jusqu'à Prague, en partie rocailleuses, arides, très-hautes, et en quelques endroits très-escarpées ; en avant de celles-ci, il y en a de plus basses qui sont couvertes de vignes, et longent le cours de la Moldau. Les chemins encaissés par ces dernières sont si étroits et si difficiles, qu'une armée ne peut y marcher en colonne par pelotons.

Les hauteurs commencent à s'abaisser près de Kyge, d'où elles se perdent insensiblement dans la plaine de Sterboholy, de manière qu'entre ce hameau et le village de Dubetsch, Nieder-Micholup et Hostiwortz, la cavalerie peut agir avantageusement.

Sur le flanc droit et plus en avant, on rencontre un grand nombre d'étangs liés par un ruisseau qui prend sa source à Micholup, coule en serpentant par Podschernitz, Kyge, Hortlorzes, Lupetin, Wissozan, et se jette dans la Moldau, près de Lubau.

De l'autre côté, il y a aussi des hauteurs très-élevées, qui commencent près de la Moldau, et suivent le ruisseau par Prosick et Gebel. Ces deux chaînes forment un fond inégal et marécageux, où il est extrêmement difficile de marcher; on ne trouve de passages un peu praticables que dans les endroits où les hauteurs sont moins élevées et moins escarpées, près de Hostawitz, par le village de Kyge, ou entre celui-ci et Hortlorzes.

Au-dessus de ce premier village, on rencontre quelques étangs dégorgés et tapissés d'herbages, de manière qu'à une certaine distance on ne les distingue pas des prés qui bordent le ruisseau. Entre ces étangs, on a pratiqué des digues pour la communication des villages riverains; il existe, outre cela, quelques sentiers où un homme seulement peut marcher de front. Enfin, on trouve plusieurs petits lacs près de Hostawitz et Kyge, et pour arriver à ce dernier village, il faut traverser la digue resserrée entre deux de ces lacs.

D'après cette description du terrain, on jugera que l'aile gauche et le centre de cette première position, déjà couverts par la nature, n'exigeaient qu'un petit nombre de bataillons bien disposés ; l'aile droite et son flanc occupant un poste avantageux, mais susceptible d'être tourné, on devait tout craindre ici d'un ennemi entreprenant.

Le prince Charles avait trop d'expérience pour ne pas sentir l'importance de cette vérité. Dès que le corps de Kœnigseck fut réuni à lui, et qu'il apprit que l'armée du maréchal de Schwérin le suivait de très-près, il changea de camp; la gauche et le centre restèrent sur les hauteurs qu'ils occupaient, mais il retira l'aile droite de manière qu'elle forma un crochet, dont l'angle saillant se trouva sur les hauteurs entre Kyge et Maleschutz ; n'osant point s'écarter de l'ancienne méthode de placer la cavalerie sur les deux ailes, il ne retira pas celle de la gauche, qui s'y trouvait absolument hors d'état d'agir.

Après ce changement l'armée était placée, l'aile droite sur les collines, en arrière de Sterboholi, à une certaine distance de ce hameau. Pour couvrir l'angle du crochet, on plaça quelques bataillons, sur les hauteurs entre Kyge et Loupetin, en deçà du bas-fond; un retranchement y fut construit, et une forte batterie placée. L'artillerie de position et celle de campagne furent répandues sur le front, et si bien disposées sur les hauteurs, que les batteries se flanquaient

réciproquement et battaient tous les environs : on commença même à élever quelques ouvrages, mais ils ne furent point achevés.

Toutes ces mesures défensives étant prises, le prince Charles crut pouvoir braver avec 10,000 hommes les efforts des deux armées prussiennes réunies. Le terrain en avant du crochet figuré par l'aile droite, était très-coupé ; l'ennemi ne pouvait s'y former qu'avec la plus grande difficulté, et sous le feu d'une artillerie formidable. Mais, d'un autre côté, ce crochet présentait un grand inconvénient ; son flanc droit, mal assis, obligeait à ne le considérer comme un bon moyen de défense, que dans le cas où l'ennemi se trouvant déjà en marche pour attaquer, eût été forcé de se diviser pour en atteindre l'extrémité.

Dans toute autre circonstance, un crochet, ou, pour nous servir d'une dénomination plus connue, l'ordre en potence, destiné à couvrir le flanc contre une armée habile à manœuvrer, est un remède pire que le mal. En effet, son extrémité doit être aussi bien couverte que celle d'une ligne droite, et, s'il y a moyen de le tourner, il reste sans utilité. Il présente en outre un inconvénient grave, c'est que les troupes voisines de l'angle saillant ne peuvent rétrograder sans se presser réciproquement, et sans rendre le désordre et la confusion inévitables. Si ces troupes au contraire veulent marcher en avant, elles forment un grand intervalle, ou bien elles sont obligées de se resserrer à droite ou à gauche, ce qui imprime à toute la ligne un flottement qui peut entraîner un grand désordre, et avoir les suites les plus fâcheuses, lorsqu'il a lieu au moment de l'attaque. Enfin, un général habile à saisir toutes les circonstances favorables, trouvera le moyen d'établir, sur les deux côtés de l'angle saillant, un feu croisé pour battre en tout sens les bataillons qui seraient à l'extrémité.

Le général autrichien ne gagna donc, par sa nouvelle position, que l'avantage de forcer les Prussiens à faire un mouvement plus étendu pour l'attaquer.

Lorsque Schwérin eut passé l'Elbe, le 4, à Brandeis, et campé à Prassin et Mischitz, Frédéric conçut le projet hardi de laisser le maréchal Keith sur la gauche de la Moldau, avec 22,000 hommes ; de passer sur la rive droite avec 20 bataillons et 38 escadrons pour se réunir au maréchal Schwérin, et d'attaquer l'ennemi sur ses communications, avec 63,000 combattants, sans égard à la force de sa position. Dans cette intention, ce corps marcha le 4, après-midi, derrière l'aile gauche de l'armée postée à Weleslavin, et y passa la nuit sous les armes.

Le roi se porta le 5 au matin, avec ce détachement, jusqu'à Podbaba, où les hauteurs dominent celles de la rive opposée. Les pontons suivaient la colonne ; on en lança quelques-uns à l'eau avec 2 bataillons de grenadiers et quelques chasseurs à pied, afin d'expulser de la rive droite les ennemis qui auraient pu s'opposer à la construction du pont. Lorsqu'il fut terminé, le roi fit tirer trois coups de canon pour avertir le maréchal qu'il allait effectuer le passage. Ce corps campa effectivement le même soir près de Czimitz.

Le 6, à cinq heures du matin, Frédéric repartit, dans le plus grand silence, pour s'avancer au-devant du maréchal, qui, de son côté, s'était mis en route sur quatre colonnes, un peu après minuit. Lorsque les têtes de colonnes du roi arrivèrent dans les environs de Streziskow, on découvrit l'armée de Schwérin, et la réunion s'effectua : les troupes furent organisées d'après le tableau ci-joint.

Frédéric fit alors former l'armée, la droite à Streziskow, la gauche vers Sattalitze, et se transporta avec le maréchal sur les hauteurs en avant, afin de reconnaître les ennemis. S'apercevant que leur front était

PRAGUE.

Lieutenants génér	VERN,	PRINCE FERDINAND,	PRINCE HENRI,	PENNAVAIRE,
Généraux-majors.	G,	WIED,	MANSTEIN,	BARON SCHONEICH.
	2 — Prince de Prusse.	2 — Winterfeld. 2 — Kannaker.	1 bat. Wreden, grenadiers. 3 — Anhalt. 2 — Margr. Charles.	3 esc. Gardes du corps. 5 — Régiment du corps. 5 — Margr. Frédéric. 5 — Driesen. 5 — Schoneich.
				Cuirassiers.

Flanqueurs. 1 bat. Wedel, grenad. 1 — Finck, *id.* 1 — Kanitz, *id.*

Généraux-major	FRANÇ. BRUNSWICK,	KANNAKER,	INGERSLEBEN,	MEINICKE.
	2 — Wied. 2 — Brunswick.	2 — Manteufel.	1 bat. Wangenheim, gren. 2 — Izenplitz.	5 esc. Meininke, dragons.

. B. Le corps du maréchal
ldau, fort de 26 bataillon
npris dans ce tableau.

Présents à la batail
Sous le maréchal K

inabordable, il fit partir Schwérin au galop, pour savoir s'il y avait moyen de les tourner par leur flanc droit. Le maréchal reconnut que l'aile droite des Autrichiens ne s'étendait point encore jusqu'à Sterboholi, et que son flanc était en l'air, sur de petites collines, qui s'abaissant insensiblement dans la plaine, offraient un accès facile à l'infanterie; il jugea aussi qu'à droite du front de cette aile, se trouvait une plaine où la cavalerie pouvait donner avec grand succès; enfin il aperçut en avant de ce front, une plaine verte, qu'il prit pour des prairies. Comme le terrain était entouré d'étangs qui paraissaient en tirer l'eau, il pensa que cette plaine serait au moins praticable pour l'infanterie, que la cavalerie pourrait suivre plus à gauche, et l'artillerie par la digue. En examinant le plan, on se persuadera que le maréchal calcula bien suivant toutes les probabilités, et qu'on ne peut nullement lui faire de reproche de s'être trompé.

Dès que le roi eut reçu son rapport, il ordonna à l'armée de marcher *par lignes et par la gauche,* ce qui fut exécuté avec promptitude et précision.

Les têtes de colonnes étaient déjà à Nieder-Podschernitz, lorsque les Autrichiens s'aperçurent de ce mouvement; peut-être que la nature du pays en fut la cause, peut-être aussi pensèrent-ils que le roi ne les attaquerait pas le même jour; car l'infanterie était fort tranquille dans son camp, et leur cavalerie au fourrage.

La cavalerie impériale reçut ordre de rappeler ses fourrageurs, de monter de suite à cheval, et de se placer dans la plaine en arrière de Micholup. Celle de l'aile gauche fut retirée et dirigée à la hâte sur le même point : elle s'y déploya sur trois lignes ; et, pour arrêter plus facilement les progrès de l'ennemi, les hussards du général Haddick formèrent un crochet en avant, dont l'extrême droite se rapprochait de l'étang de Nieder-Micholup, et figurait ainsi un angle rentrant avec le reste de la cavalerie. L'infanterie marcha par la droite, et arriva encore sur les hauteurs de Sterboholi avant que les Prussiens ne fussent formés.

Pendant ce temps, l'armée du roi avait toujours continué sa marche. L'infanterie laissa Podschernitz à gauche : une grande partie de la cavalerie et la grosse artillerie passèrent par le village. Dès que l'aile gauche arriva à Sterboholi, le maréchal de Schwérin lui ordonna de se former et de marcher à l'ennemi. Une grande partie de l'infanterie passa la digue, quelques bataillons défilèrent sur de petits ponts et par des sentiers difficiles ; les grenadiers de cette aile, ainsi que les régiments de Schwérin, de Fouquet et de Kreutz, durent traverser la prairie, ce qui ne pouvait s'effectuer sans confusion ; plusieurs bataillons furent obligés de rompre ou de marcher par files. Ceux qui traversèrent cette prairie la trouvèrent plus marécageuse qu'ils ne croyaient; l'étang saigné causa surtout du désordre : les troupes, sur ce point, faillirent rester dans la bourbe; les régiments de Meyerinck et de Treskow y tombèrent jusqu'aux genoux, et eurent une peine infinie à s'en tirer. Les pièces des régiments restèrent presque toutes en arrière, et privèrent ainsi l'infanterie d'un appui dont elle aurait eu le plus grand besoin, puisque ces retards avaient donné à l'ennemi le temps de garnir son front d'une artillerie formidable.

Enfin, cette brave infanterie réussit à se déployer. Il était une heure après midi, et il eût été convenable de la faire reposer un moment; mais son impétuosité était si grande, qu'elle se précipita sur les Autrichiens, qui commencèrent un feu à mitraille terrible. Le roi avait ordonné aux bataillons de ne point s'amuser à tirer, et de culbuter l'ennemi à la baïonnette. Cet ordre fut ponctuellement suivi, mais on s'y prit de trop loin, et les bataillons durent marcher en ligne plus de 400 pas, la baïonnette croi-

sée (1). Le feu de l'artillerie devint si effrayant et si meurtrier, qu'il ne fut pas posble de remplir les vides qu'il occasionnait. Les grenadiers, jusqu'alors inébranlables, furent contraints à se retirer, et les régiments qui les appuyaient en firent autant.

Lorsque les grenadiers autrichiens s'aperçurent de ce mouvement retrograde, ils descendirent vivement des hauteurs, et poursuivirent les Prussiens le sabre à la main. Ils ont souvent employé cette manœuvre, dont ils se sont toujours mal trouvés : ils en faisaient surtout usage lorsque l'ennemi se retirait, parce qu'elle offre alors quelques avantages apparents. Mais si on la compare avec la nature des armes modernes, on trouvera sans doute qu'elle est très-mauvaise; car, pour l'effectuer, il faut jeter son fusil ou le mettre en bandoulière : dans le premier cas, on reste privé de son arme principale, et dans le second, la marche est très-gênée. Les Autrichiens ont pris ce système des Janissaires, sans songer que ceux-ci ne connaissaient point l'usage de la baïonnette ; aussi, dans cette occasion, leurs grenadiers ne blessèrent pas un homme, et les bataillons qui avaient ployé se retirèrent sur l'étang de Dubetsch.

Pendant que ces choses se passaient, la cavalerie prussienne de l'aile gauche, forte de 65 escadrons aux ordres du prince de Schoneich, avait franchi la digue de Sterboholi, et se formait dans la plaine à gauche, appuyée à l'étang de Micholup. Celle des ennemis, forte de 104 escadrons, formés sur trois lignes, l'attendait en arrière de cet étang, sans apporter d'obstacle à son passage. Le général autrichien manquait de coup d'œil, puisqu'il ne profita point de l'embarras des escadrons prussiens. Le prince de Schoneich apercevant la grande supériorité des ennemis, et le risque qu'il courait d'être accablé et débordé, s'il leur laissait le temps de se reconnaître, attaqua aussitôt que ses troupes furent formées, et enfonça la première ligne des Autrichiens ; mais ce mouvement priva de leur point d'appui ses flancs qui se trouvèrent débordés, et la deuxième ligne de l'ennemi ayant chargé au même instant, il fut repoussé. Le prince se reforma pour tenter une nouvelle attaque, qui ne réussit pas mieux que la première.

Le colonel Warnéry (2), posté derrière la gauche de l'infanterie, avança alors avec 5 escadrons de hussards, laissant l'étang de Micholup à droite, et manœuvra si habilement, qu'il tomba sur le flanc du général Haddick, et culbuta plusieurs corps de cavalerie. Dans ce moment, le général Ziéthen amena quelques régiments de l'aile droite, entre autres ses hussards et ceux de Werner; la charge renouvelée fut décisive, la cavalerie autrichienne dispersée, une partie rejetée sur son infanterie, et l'autre poursuivie par Sabiétitz. Les escadrons qui voulurent se reformer, furent culbutés par les dragons de Stéchow, joints au colonel Warnéry ; l'aile droite de l'infanterie ennemie se trouva ainsi ébranlée et mise en désordre.

Pendant ce combat de cavalerie, le maréchal Schwérin faisait les plus grands efforts pour reformer son infanterie ; il ordonna à quelques bataillons de la deuxième ligne d'entrer dans la première, et de repousser l'ennemi, ce qui fut bientôt effectué. Affligé de la retraite de son régiment,

(1) Il est assez étonnant de voir toute une *ligne de bataille déployée*, marcher pendant 400 pas à la baïonnette. C'est probablement le premier exemple de cette nature. Sans vouloir élever des doutes sur cette assertion nous observerons qu'une telle attaque ne peut avoir ni force ni impulsion : il fallait former 20 bataillons de front, chaque bataillon en colonne d'attaque par le centre, et croiser la baïonnette en arrivant sur l'ennemi.

(2) Cet officier, depuis général, était natif du pays de Vaud, en Suisse ; il a laissé un Traité sur la cavalerie, qui est estimé ; il a écrit aussi sur la guerre des Turcs et sur celle de sept ans.

qui avait suivi le mouvement des autres, il mit pied à terre pour le conduire à la charge, prit un drapeau et marcha en avant : c'est dans cet instant que ce héros reçut la mort des braves ; il eut la consolation de voir le régiment et le reste de la ligne suivre son généreux dévouement et marcher à l'ennemi avec enthousiasme.

Plusieurs généraux, à son exemple, conduisirent leurs brigades à pied, en les exhortant à imiter leur chef; et l'ennemi, qui tout à l'heure poursuivait les Prussiens, ne put résister à cette attaque, et fut mis en déroute. Un officier russe, au service de l'Autriche, dit qu'elle fut si complète, que l'armée ressemblait à un troupeau épouvanté, fuyant à la débandade; il était d'autant plus difficile de la reformer, qu'au même instant toute sa cavalerie éprouvait le même sort.

Le mouvement que l'armée autrichienne avait effectué en présence des Prussiens, afin de former le crochet, de gagner du terrain, et de ne pas être pris en flanc et à revers, entraîna nécessairement quelques inconvénients : les colonnes s'allongèrent beaucoup, parce que la marche fut trop rapide, et que les obstacles du terrain la rendirent pénible; il en résulta que les bataillons, s'étant formés sur la droite, laissèrent un grand intervalle près de l'angle saillant ; d'ailleurs la ligne ayant pris sa direction d'alignement à la droite, qui était sur les hauteurs de Sterboholi, l'aile gauche du crochet dut nécessairement se rejeter un peu en avant, et l'espace entre le reste de l'armée, qui en formait alors l'aile gauche, appuyant sa droite à Hortlorzes, se trouva par là agrandi. Il paraît que les Autrichiens comptèrent un peu trop sur les obstacles du terrain, entre Kyge et Hortlorzes, ou sur le corps chargé de défendre cet espace, et qui se trouvait trop faible pour atteindre ce but, s'il n'était suffisamment soutenu.

Le roi s'étant aperçu de cette faute, se hâta d'en profiter; dès que l'armée eut prolongé son mouvement à gauche, assez loin pour que les grenadiers de la droite fussent à la hauteur du chemin qui conduit de Sattalitz à Kyge, il ordonna l'attaque de ce corps. Le général Manstein y marcha aussitôt avec trois bataillons de grenadiers soutenus par la cavalerie, et les régiments Izenplitz et Manteufel. Les grenadiers avaient reçu l'ordre de faire usage de la baïonnette; ils marchèrent à l'ennemi sous un feu terrible, et ne fournirent le leur qu'à bout portant.

Après quelques salves, l'ennemi retira ses pièces des retranchements, et les évacua. L'enlèvement de ce poste était très-important ; parce que ses batteries incommodaient beaucoup les bataillons qui attaquaient au delà de Kyge et de Hoslawitz, en battant leur flanc, et que l'infanterie après l'avoir occupé se trouva en même temps sur le flanc gauche du crochet, et sur le flanc droit de l'aile gauche autrichienne, qui s'étendait jusqu'au mont Ziska : dès lors la victoire fut décidée.

Le roi, pendant ce temps-là, avait traversé Kyge à la tête de l'aile droite ; son but était de pénétrer dans l'intervalle dont nous avons parlé. Tous les obstacles de l'art et du terrain, joints à la résistance de l'ennemi, furent surmontés : les troupes firent des prodiges. Le régiment de Winterfeld attaqua une batterie, où il perdit près de 1,000 hommes, sur 1,400 qui le composaient ; il avançait cependant au milieu d'une grêle de mitraille, comme s'il eût été à une revue. Les grenadiers de Wreden, qui soutenaient ce régiment, n'eurent pas un meilleur sort : malgré cela, l'ennemi fut enfoncé, ses positions enlevées.

Dès que l'armée prussienne fut reformée, autant qu'on pouvait l'attendre dans une bataille et un terrain de cette nature, elle continua d'avancer et de culbuter l'ennemi; celui-ci se réunit de nouveau, sur plusieurs lignes, de manière qu'en le repoussant d'une montagne, on trouvait sur l'autre une nouvelle ligne qui protégeait la retraite des

fuyards; enfin, comme l'aile gauche de l'armée prussienne avait totalement battu la droite des Autrichiens et qu'elle se prolongeait à gauche, par Sabiétiz, sur la direction de la Moldau, le centre et la gauche des ennemis se trouvèrent coupés et forcés à se jeter dans Prague. Le roi avança tellement après la bataille, que sa droite n'était pas loin de la maison des Invalides, et la gauche dans les environs de Wischerad.

Le prince Maurice avait eu ordre de passer la Moldau près de Branick, et de tomber sur les derrières de l'ennemi; mais il ne put exécuter ce passage, faute de pontons. Ce contre-temps sauva les Autrichiens d'une ruine totale; ils essayèrent de sortir par la petite ville, pour se retirer par Schmichow et Kœnigsaal, et furent repoussés par le maréchal Keith; une autre colonne, qui tenta de longer la Moldau du côté de Wicherad rencontra l'aile gauche du roi, qui la fit rentrer.

Ainsi finit la bataille de Prague, dans laquelle les deux partis firent des prodiges de valeur. Les dispositions du roi, pour attaquer l'ennemi sur ses communications, et le rejeter dans la ville, étaient savantes; cependant, par le fait même, elles l'empêchèrent de tirer tout le fruit qu'il aurait pu se promettre d'une victoire aussi complète, s'il l'eût remportée en rase campagne. Nous allons bientôt voir que cette savante combinaison tourna même au préjudice du roi, en donnant le temps à Daun de revenir au secours de l'armée battue.

Les Prussiens perdirent dans cette journée mémorable 3,400 tués, 8,800 blessés, et 1,500 prisonniers. Du côté des Autrichiens, le maréchal Brown fut blessé à mort; leur perte fut évaluée à 12,000 hommes hors de combat, 4,000 prisonniers, et 200 pièces de canon.

Aussitôt après la bataille, Frédéric prit ses mesures pour investir la place où le prince Charles s'était jeté avec l'aile gauche et le centre formant encore près de 40,000 combattants; la droite des Autrichiens parvint à se retirer sur Beneschau. Le maréchal Keith bloqua la petite ville, et fut renforcé : le reste de l'armée bloqua la grande ville sur la droite, deux ponts furent établis au-dessus et au-dessous de Prague, pour la communication des deux corps prussiens. L'armée investie fit quelques tentatives pour sortir, mais elles furent mal combinées, et ne réussirent pas; il ne se passa d'ailleurs rien de bien important durant ce fameux blocus, qui fut levé le 21 juin, par suite des événements que nous allons rapporter.

Bataille de Kollin.

Aussitôt que la direction de toutes les forces prussiennes fut marquée sur la Bohême, le corps de Daun se trouvant inutile en Moravie reçut ordre de laisser les garnisons suffisantes à Olmutz et à Brunn, et de se diriger en toute hâte sur Prague pour y joindre la grande armée. Ce général n'arriva que le 6 mai à Bohmischbrodt, où il apprit la nouvelle de la bataille : il resta encore quelques jours dans cette ville, et se retira ensuite à Kollin, autant pour éviter un combat, que pour joindre l'aile droite qui s'était retirée à Beneschau.

Le roi, craignant que cette armée, forte de plus de 40,000 hommes, ne le troublât dans ses opérations devant Prague, et que, par ses manœuvres, elle ne donnât au prince Charles la facilité de sortir de cette place, jugea nécessaire de la forcer à la retraite, et détacha à cet effet le duc de Bévern avec 25,000 hommes.

Le maréchal se retira, afin de recevoir les renforts qui marchaient pour le joindre, et rétrograda successivement de Kollin sur Kuttenberg, Goltzjenkau et Haber. Cette jonction opérée, Daun quitta le camp de Jenckau, le 12, et arriva le même jour à Janovitzy. Le lendemain, le général Nadasty fut attaqué à Pikau; mais, comme il était soutenu par toute l'armée, les Prussiens

WERN.

DE SCHONEICH.

3 esc. Gardes du corps.

5 — Baron de Schoneich.

furent repoussés avec perte. Ce général ayant été renforcé, eut ordre de se porter par Maleschau à Suchdol, tandis que le général Beck occupait Kuttenberg avec 6,000 hommes. Les Prussiens avaient quitté ce poste le 12, et s'étaient retirés à Kollin. Le 14, le maréchal se porta à Gintitz ; le 16, à Krichenau : il campa dans la position marquée. (AA, *pl.* 6.)

Cette marche, qui avait pour but d'engager le duc de Bévern à une action, avant qu'il ne reçût des secours, fut dirigée avec prudence et vigueur : les Prussiens furent souvent sur le point d'être attaqués, et auraient probablement été battus, à cause de leur infériorité, si les mauvais chemins et les dispositions du duc ne s'y étaient opposés.

Le roi, instruit de l'approche de Daun, quitta l'armée devant Prague, le 13, pour marcher vers Kollin ; il se réunit le 14, avec le duc de Bévern, et campa, la droite à Malohtitz, la gauche à Kaurzim, où se trouvait le quartier général. L'armée séjourna, le 15 et le 16, dans cette position, afin d'y attendre les caissons de vivres qui étaient allés à Nimbourg, et le corps du prince Maurice qui venait de Prague avec 6 bataillons et 10 escadrons. Les troupes légères autrichiennes, qui rôdaient autour du camp, empêchaient de recevoir des nouvelles bien certaines de la position du maréchal Daun ; et le colonel Warnéry, en reconnaissance du côté de la Sassava, ne rentra que peu d'heures avant la bataille. Enfin, les vivres étant arrivés le 17, Frédéric résolut d'occuper les hauteurs de Suchdol, dans l'après-midi ; mais, ce même jour, Daun était parti de son camp de Gintitz, comme nous l'avons déjà dit, et avait pris position, le soir, sur les hauteurs de Krichenau, la droite à Chotzemitz, la gauche à Swoyschitz. La route qui mène directement de Kaurzim à Suchdol, traverse cette position. Le roi, voyant cette route ainsi barrée, changea de projet, et fit marcher l'armée *par lignes et par la gauche* sur la direction de Nimbourg, de manière que Planian se trouvait en avant de la gauche de l'infanterie, et que la droite se prolongeait vers Kaurzim.

Ce mouvement faisant craindre à l'ennemi que le roi ne tournât son flanc droit, et ne l'obligeât à prendre une nouvelle position, Daun ne perdit pas un moment, et changea de camp pendant la nuit, rapprochant sa droite de Krézor. Le corps de Nadasty fut tiré de la gauche, et marcha derrière la ligne pour occuper les hauteurs près de ce village, et renforcer le flanc menacé ; il y arriva au point du jour, et fut ensuite renforcé, vers onze heures, par plusieurs bataillons qui formèrent une espèce de crochet pour couvrir le flanc. La cavalerie saxonne se plaça près de Radowesnitz, et 1,000 chevaux détachés, à la gauche du bois.

Le 18, au point du jour, on n'apercevait plus le camp autrichien ; quelques troupes de cavalerie seulement se montrèrent sur les hauteurs entre Krichenau et Brézan. Comme l'intention du roi était toujours de camper sur celles de Suchdol, il ordonna d'abattre les tentes, et de marcher par la gauche, dans l'ordre suivant. (*Voyez* pl. 7.) Le général Ziéthen formait l'avant-garde avec 55 escadrons de dragons et de hussards, suivis des 3 bataillons de grenadiers, flanqueurs de gauche, et de 4 bataillons de la réserve, sous les ordres du général Hulsen, indiqués au tableau ci-joint. Cette avant-garde marchait sur deux colonnes : la première, par le chemin impérial ; la deuxième, à gauche. L'armée suivit par lignes, la gauche en tête, sur trois autres colonnes. La première, composée de la première ligne d'infanterie, marchait aussi sur la grande route de Kollin à Prague ; la deuxième, composée de la seconde ligne d'infanterie, marchait à gauche de cette route ; la troisième colonne, comprenant tout le reste de la cavalerie, suivait la même direction.

Lorsque les têtes de colonnes eurent dépassé Planian, on découvrit l'armée autrichienne sur les hauteurs entre Krézor et Brézan. Sa première ligne était postée à peu près au milieu du talus des hauteurs, la deuxième, sur leur sommet. Le front, couvert par des villages et des défilés, en partie inaccessibles, avait été hérissé de batteries si bien disposées, qu'elles battaient tous les débouchés praticables. Daun ayant laissé ses troupes sous les armes depuis le jour précédent, faisait augurer qu'il projetait de risquer une bataille, que le roi désirait sans l'espérer, et que sa situation rendait nécessaire. Plus l'ennemi l'eût différée, plus il eût été probable que le prince Charles tenterait enfin de sortir de Prague à tout prix, tandis que l'armée qui le bloquait se trouvait affaiblie par les corps que le roi en avait détachés pour marcher contre Daun.

Frédéric se proposait seulement de gagner les hauteurs ; mais, prévoyant la possibilité d'un engagement sérieux, il donna ses ordres en conséquence. D'abord il fit faire halte aux têtes de colonnes près de Novimiest, et porta l'avant-garde jusqu'à Slatislunz, pour rétablir plus facilement les distances des bataillons, qui s'étaient beaucoup allongées en passant le défilé de Planian. Il attendait en outre les grenadiers de Kahlden, Mollendorff et Wangenheim, partis de Kaurzim le même jour, et destinés à soutenir les attaques de la gauche. Pendant ce temps, le roi, ayant reconnu l'ennemi, fit les dispositions suivantes :

Il fut enjoint au général Ziéthen de marcher avec l'avant-garde jusque sur Kollin, d'attaquer la cavalerie de Nadasty, si elle se montrait, de couvrir ensuite la gauche de l'armée, et de soutenir les attaques que cette aile devait former. L'armée eut ordre de poursuivre sa marche sur trois colonnes : dès que les têtes de ces colonnes auraient dépassé la droite de l'ennemi (ce qui serait arrivé à peu près en face de Krézor), le général Hulsen attaquerait les postes en avant de ce village avec ses 3 bataillons de grenadiers et les régiments de Munchow et de Schultz, soutenus par 5 escadrons placés en troisième ligne. Ce général, ayant débusqué l'ennemi, devait se prolonger toujours à gauche, et le chasser aussi de la forêt de chênes située près de Radowesnitz. Pendant ce temps, l'armée aurait toujours continué sa marche dans la même direction, pour soutenir le général Hulsen, en cas qu'il fût repoussé ; si au contraire son attaque réussissait, les bataillons de l'aile gauche avaient ordre de se former sur la droite des Autrichiens, et de chercher à la culbuter. La ligne eût été ainsi engagée successivement, de manière que la droite, refusée, n'aurait donné que par suite des progrès du reste de l'armée. La cavalerie se serait formée en arrière de la gauche, afin de soutenir au besoin le général Ziéthen, ou l'infanterie, et décider, par une charge faite à propos, les avantages que celle-ci pouvait remporter : il ne resta donc à l'aile droite que 10 escadrons de cuirassiers, destinés seulement à suspendre les entreprises que l'ennemi pourrait tenter sur ce point. Cette disposition du roi était si précise, qu'il est difficile de concevoir comment on a pu l'appliquer si mal. Ce prince connaissait parfaitement le terrain ; le duc de Bévern, et beaucoup d'autres officiers généraux y ayant exécuté divers mouvements pendant six semaines, il devait espérer qu'une combinaison savante des maximes les plus sages avec les localités, serait saisie par tous, et s'en promettre les plus heureux résultats : le sort en ordonna autrement.

Nous avons cru devoir indiquer sur la pl. 6, par la ligne WW, la position que le roi voulait prendre, d'après l'assertion de Tempelhof. Elle consistait à faire l'effort par la gauche renforcée : à cet effet, aussitôt que le général Hulsen aurait chassé l'ennemi du bois, les têtes de colonnes devaient se diriger vers Krézor, et l'armée,

par une simple conversion à droite de chaque peloton, eût formé la ligne oblique projetée ; car sa gauche eût été établie vis-à-vis de Radowesnitz, et sa droite près de l'auberge. Par cette position, le flanc droit de l'ennemi eût été complétement débordé ; ses bataillons n'auraient pu donner que l'un après l'autre, et la moitié de sa ligne aurait été déjà en désordre, dans l'instant où l'armée prussienne se serait engagée en totalité.

Peut-être convenait-il, au lieu de former une ligne contiguë, de l'établir en échelons. Cet ordre offre de très-grands avantages ; l'armée se trouve par là divisée en plusieurs corps, dont chacun présente néanmoins une masse suffisante; ils peuvent manœuvrer isolément, et avec plus de facilité, sans que leurs mouvements cessent pour cela d'être combinés, et de s'exécuter avec l'ensemble nécessaire. Chaque échelon couvre les flancs de celui qui le précède ; le premier seulement doit être bien flanqué, à moins qu'il ne le soit déjà par la nature du terrain auquel il est appuyé. La cavalerie peut être répartie en troisième ligne de chaque échelon, ce qui la met toujours à portée de soutenir l'infanterie, et même de charger l'ennemi, pour achever sa déroute. Cette manœuvre a de plus l'avantage de ne point engager l'armée : si le premier échelon est battu, le deuxième couvre sa retraite, et le général est maître de faire retirer les autres dans le meilleur ordre, ou de les diriger sur le point qui lui paraîtrait le plus convenable. La nature de cet ordre d'attaque démontre qu'il est plus particulièrement avantageux, lorsque le succès d'une bataille dépend de l'enlèvement d'un certain point de la position ennemie : ces points principaux ne pouvant se trouver que sur le front ou sur un des flancs, il est facile de juger si c'est sur le centre ou sur une des ailes que la tête des échelons doit se former. Il est d'ailleurs bien entendu qu'il faut considérablement renforcer celui destiné à la première attaque.

Loin de perfectionner dans l'exécution, l'ordre que le roi avait donné, on le dénatura entièrement, et il paraît que ce fut la faute du prince Maurice ou du général Manstein ; tous deux étaient doués d'une valeur brillante et tous deux susceptibles de se laisser entraîner par trop d'ardeur. Il ne suffit pas, pour un officier général, de connaître les dispositions d'un général en chef; il ne suffit pas même d'être parfaitement en mesure de les exécuter, il faut encore embrasser d'un coup d'œil l'ensemble du plan, saisir le vrai sens de l'opération projetée, prendre alors ses mesures, pour que chaque mouvement, chaque manœuvre de la division qu'on commande, s'accordent parfaitement avec cette opération. Il importe surtout de savoir rattacher aux mêmes vues, les circonstances imprévues qui se rencontrent si souvent à la guerre, et qui ont parfois une influence décisive sur ses résultats (1).

Lorsque le roi eut donné ses ordres, que les bataillons eurent franchi le défilé de Planian, et rétabli leurs distances, l'armée repartit, à une heure après-midi, marchant par pelotons sur trois colonnes le long de la grande route. Le général Nadasty, en ayant été informé, se porta avec sa cavalerie sur Kutlierz, et la plaça sur plusieurs lignes, de manière que le prolongement de son front formait un angle rentrant avec celui du reste de l'armée. Il comptait sans doute, par le choix de cette position, couvrir le flanc droit de l'armée, et agir en même temps sur celui de l'armée prussienne lorsqu'elle attaquerait Daun ; cela aurait pu

(1) Cette idée est, sans contredit, une belle leçon pour les militaires, animés d'une noble émulation, qui se vouent au service des états-majors. L'armée, dont tous les officiers généraux approfondiraient les maximes et les vues du chef, serait la première armée du monde. Le chef, qui aurait de pareils instruments, pourrait tout entreprendre ; il serait invincible.

réussir si les Prussiens l'avaient complaisamment laissé là, et eussent attaqué le front de la ligne ennemie en ordre parallèle; mais le général Ziéthen, ayant fait mine de le charger, il se retira en arrière de Kutlierz, à droite du bois.

A deux heures, les têtes de colonnes arrivèrent à la hauteur de l'extrême droite des Autrichiens; le général Ziéthen se forma à la gauche du général Hulsen; celui-ci plaça les 3 bataillons de grenadiers en première ligne, les régiments de Munchow et Schultz en seconde; et les dragons de Normann en troisième. Tandis que l'avant-garde marchait à l'ennemi, l'armée continuait sa route dans l'ordre arrêté; les Autrichiens fournirent, de la batterie de Krézor, un feu d'artillerie très-nourri, mais sans effet, à cause du trop grand éloignement: les Prussiens n'y répondirent pas. Les sept bataillons de la brigade Hulsen gravirent rapidement les hauteurs, et tombèrent avec impétuosité sur l'infanterie postée à Krézor, la culbutèrent, enlevèrent le village et la batterie; l'ennemi se retira partie sur le bois, partie sur la réserve des Saxons. Le général Hulsen reformait ses troupes pour les mener à l'attaque du bois, lorsqu'il aperçut une grande ligne d'infanterie qui s'étendait depuis ce bois jusqu'en arrière du village. Pour ne pas être débordé sur sa droite, ce général prolongea sa ligne, fit entrer la seconde dans la première, et voyant que l'armée restait en arrière, et qu'il n'était point appuyé, suspendit sa marche pour se borner à maintenir son poste.

Tandis que ceci se passait, le général Ziéthen attaqua la cavalerie de Nadasty, la culbuta, partie sur Kollin, partie au delà de Radowesnitz, et la traita si mal qu'elle ne reparut de la journée. En la poursuivant, le corps de Ziéthen prêta le flanc droit aux batteries et à la nombreuse infanterie que les Autrichiens avaient dans le bois; la cavalerie prussienne fut obligée de revenir sur ses pas; les hussards au delà du ruisseau, les dragons en avant de Kutlierz. Les dragons de Normann, qui soutenaient la brigade Hulsen, se formèrent à gauche, chargèrent l'infanterie qui se retirait, lui enlevèrent 7 drapeaux et culbutèrent les carabiniers saxons.

Pendant ces attaques de l'avant-garde, qui promettaient de bons résultats, le reste de l'armée négligeait les instructions du roi; et en s'occupant de misérables accessoires, on perdit de vue le grand ensemble qui doit nécessairement exister dans une pareille opération. Le front des Autrichiens était couvert par plusieurs villages dont les champs se trouvaient garni de blés très-hauts; les Croates, répandus dans ces blés, tiraillaient sur les flancs des colonnes prussiennes, mais sans faire d'autre mal que de blesser de temps en temps quelques hommes. Un général en fut inquiété, et ordonna au deuxième bataillon de Bornstedt de faire front, pour chasser les Croates. S'il en avait instruit les bataillons qui suivaient, en leur faisant continuer la marche, ce n'eût été qu'un petit mal, mais il ne pensa qu'à l'expulsion de l'ennemi. Comme l'ordre du roi portait de se diriger sur la gauche, il était naturel que dès qu'un bataillon se formerait, ceux qui se trouveraient à droite en feraient autant, et c'est ce qui arriva malheureusement. Toute la partie de l'armée qui venait après le deuxième bataillon de Bornstedt, fit front, et celui-ci ayant déjà pris une position oblique sur laquelle les autres dirigèrent leur alignement, la ligne se trouva ainsi engagée sous le feu de l'ennemi pour appuyer ce bataillon. Cette manœuvre fut jugée d'autant plus nécessaire, que l'on éprouva, principalement à l'attaque de Chotzemitz, une résistance beaucoup plus forte que l'on ne s'y était attendu: en effet une infanterie et une artillerie très-nombreuses garnissaient ce village. Il résultat de cet accident que l'armée forma quatre attaques isolées sur tout le front de l'ennemi,

où les bataillons ne rencontrèrent que des hauteurs presque inaccessibles (1). Jamais il ne se donna de plus grandes preuves de bravoure individuelle, que dans les efforts réitérés de l'infanterie prussienne sur ces positions : elle revint cinq à six fois à la charge, mais toujours sans succès. Cette lutte inégale dura jusqu'à la nuit.

Pendant que ceci se passait à la droite de l'armée, les bataillons en avant du deuxième de Bornstedt, avaient continué leur marche pour soutenir le général Hulsen ; il en résulta un intervalle considérable. Lorsque le général qui les conduisait s'aperçut que le reste de la colonne faisait halte, il crut devoir en faire autant, et commanda *front en avant, marche !*.... sans s'inquiéter de la nature des obstacles qui se trouvaient devant lui.

Tempelhof qui paraît faire consister tout le gain d'une bataille à la conservation d'une ligne contiguë, attribue la perte de celle de Kollin à ces attaques ainsi coupées ; il prétend que les colonnes furent forcées d'escalader des montagnes ou des hauteurs à pic : le fait est que le champ sur lequel elle s'est livrée n'est à proprement parler qu'une grande plaine ; on n'y rencontre que des mouvements de terrain insignifiants, et rien n'empêche d'y manœuvrer aisément sur tout le front avec toutes les armes, il n'y aurait guère que quelques clôtures de jardins et quelques faibles levées de terre autour des propriétés, qui ne peuvent pas même être comptées pour des obstacles.

La droite des Prussiens ne fut pas plus heureuse que leur gauche, quelques bataillons gravirent les hauteurs, mais leurs efforts n'étaient point soutenus, ils furent bientôt repoussés. Quatre régiments de cuirassiers s'avancèrent dans l'intervalle, vis-à-vis de Brzist pour tenter une charge sur l'infanterie, et l'un d'eux se précipita sur une batterie ; tout cela fut infructueux.

Le général Hulsen, voyant arriver quelques bataillons, avait repris son mouvement, et attaqué le bois : il réussit à chasser l'infanterie et les Croates qui l'occupaient, mais l'ennemi fit avancer de nouvelles troupes, et repoussa la gauche de cette brigade ; le reste se maintint sur les hauteurs avec le plus grand acharnement, malgré le feu meurtrier, qui dura deux heures. Les Autrichiens conservant aussi le terrain qu'ils avaient gagné sur la gauche, Hulsen y fit marcher 2 bataillons qui venaient d'arriver, gagna le flanc de l'ennemi, et allait rétablir les affaires, en s'emparant d'une seconde batterie, lorsqu'un incident malheureux vint détruire toutes les espérances.

Il paraît que Daun, inquiet des vives attaques dirigées contre son front, avait déjà ordonné la retraite sur Suchdol ; mais que le général saxon Nostitz, secondé par le commandant du régiment de prince Charles, ne crut pas devoir l'exécuter sans y être forcé, et reprit sa position vis-à-vis du point où s'était avancé la brigade du prince de Brunswick, à droite de Krézor. Cette brigade combattant avec vigueur contre la droite de l'infanterie autrichienne avait mis en désordre le régiment de Salm, lorsque la cavalerie saxonne soutenue, par 1,000 chevaux autrichiens, chargea avec impétuosité sur quelques escadrons prussiens, les culbuta, tourna l'infanterie et se précipita sur les régiments de Bévern, de prince Henri et de Hulsen, engagés de front avec l'infanterie ennemie, et harassés par les difficultés qu'ils avaient surmontées jusque-là.

Dès que le colonel du régiment de Bévern aperçut la cavalerie sur ses derrières, il commanda : *demi-tour à droite, feu de peloton sur la droite, commencez le feu !* ainsi

(1) Je ne sais où Tempelhof a trouvé des hauteurs inaccessibles sur ce champ de bataille. Je l'ai parcouru et n'y ai vu qu'un assemblage de 3 ou 4 grands plateaux d'une pente presque imperceptible. La planche 6 en offre le tracé exact.

que le prescrit l'ordonnance. Le régiment crut être à la revue de Stargard, et fit plusieurs décharges dans la même position ; les régiments de Hulsen et de prince Henri l'imitèrent : entourés d'une cavalerie nombreuse, épuisés de fatigues, ils ne purent l'empêcher de pénétrer, et furent forcés à mettre bas les armes après avoir vendu chèrement leur liberté.

Cette attaque décida la victoire sur le point principal ; car, quoique plusieurs bataillons se fussent reformés, et que le roi se fût mis lui-même à la tête d'une charge de cavalerie, tout fut inutile : les Prussiens se virent forcés d'abandonner le champ de bataille, et de se retirer en désordre sur Nimbourg.

Ce fatal événement ne serait pas arrivé si l'aile droite au lieu d'être engagée se fût trouvée là pour repousser les Saxons.

L'armée prussienne perdit 13,700 tués, blessés ou prisonniers ; les Autrichiens comptèrent près de 6,000 hommes hors de combat.

Levée du siége de Prague ; opérations jusqu'à la prise de Zittau, et à la marche du roi en Saxe.

La perte de la bataille de Kollin, mit le roi dans une situation très-critique. Les Français, commandés par le maréchal d'Estrées, après s'être emparés de ses États de Westphalie, accablaient l'armée du duc de Cumberland, et menaçaient ses États héréditaires. Le prince de Soubise conduisait, dans l'Empire, une seconde armée, qui devait agir de concert avec celle des cercles. Au nord, les Russes dont l'armée était hors de toute proportion avec celle que le roi leur avait opposée, pénétraient dans la Prusse, sous le commandement du maréchal Lehwald. Les Suédois commençaient à opérer en Poméranie ; enfin Frédéric voyait devant lui une armée de 100,000 Autrichiens, qui se renforçait tous les jours. Sa perte paraissait certaine, et personne ne jugeait possible d'arrêter ce torrent menaçant, ou de lui faire prendre un autre cours. La sage et prudente diète germanique crut même pouvoir braver le roi et le mettre impunément au ban de l'Empire. Frédéric seul conservait sa présence d'esprit ; il trouvait dans lui-même cette confiance qu'on ne peut définir, et qui remplaçait d'un côté, tout ce que ses armées perdaient de l'autre.

Sans doute les fautes de ses ennemis contribuèrent beaucoup à le sauver ; mais on doit convenir néanmoins que, si au début de la campagne il ne fit pas tout ce qu'on pouvait attendre de lui, il répara ses désastres avec une grandeur d'âme et une supériorité de génie admirables.

Nous ne répéterons pas toutes les luttes hypothétiques de Tempelhof et de Lloyd, et nous nous bornerons à examiner l'état des deux partis, pour donner ensuite le narré succinct de leurs mouvements.

Le 19 juin, le roi se rendit à Prague, pour en faire lever le siége ; tout le matériel réuni à la gauche de la Moldau, fut évacué sur Leutmeritz ; l'armée marcha à Brandeis. Le 20, le maréchal Keith se porta à Leutmeritz, son arrière-garde vivement attaquée, arriva avec perte de 600 hommes. Le 21, le roi marcha à Lissa pour soutenir les débris de l'armée battue à Kollin depuis trois jours, et que Daun, malgré son énorme supériorité, ne poursuivait pas. Ces débris étaient postés entre Nimbourg et Zdonim.

Frédéric informé de cette inaction de Daun contre l'armée battue, et de la marche du prince Charles, de Prague sur Brandeis ; crut que le projet des deux généraux ennemis était de se réunir par la rive gauche de l'Elbe.

Pour s'opposer à leurs desseins, le roi dirigea le duc de Bévern, de Zdonim sur Leipa, et marcha lui-même avec 14 bataillons et 35 escadrons sur Leutmeritz où il joignit le

corps de Keith. Tempelhof a porté jusqu'aux nues cette opération de Frédéric : il prétend que le but principal du roi devait être de couvrir la Saxe, afin de conserver les ressources de ce riche pays; de protéger en même temps la partie faible de ses États, et d'empêcher la jonction de la grande armée autrichienne avec celle de Soubise. Ce raisonnement est juste, mais la division de l'armée prussienne en deux corps, était-elle bien le moyen d'arriver à ce but?

On peut douter que le roi ait divisé son armée dans l'intention d'attirer tout l'effort des ennemis sur le prince de Prusse et sur la Lusace; car il était tout aussi présumable que les Autrichiens, après la jonction de Daun avec le prince Charles, iraient attaquer le roi à Leutmeritz, afin de l'accabler ou de le pousser avec vivacité jusque dans Dresde; c'est ce que le roi avait de plus à craindre, et ce qu'il provoqua par ses dispositions. Il eût beaucoup mieux atteint le but qu'il se proposait en se retirant à Leipa avec toutes ses forces, ou en les concentrant sur l'Eger.

Quoi qu'il en soit, les Autrichiens n'opérèrent point comme on l'avait supposé. Après la victoire de Kollin, trois partis se présentaient à leur choix; le premier consistait à se jeter par la droite en Silésie pour conquérir cette province, objet constant de leurs désirs; le second à opérer par le centre sur la Lusace; le troisième enfin à opérer sur la rive gauche de l'Elbe, comme le roi le craignait.

Le premier de ces partis eût porté le théâtre de la guerre sur la ligne d'opérations la plus favorable aux Prussiens. La dernière alternative offrait bien plus d'avantages stratégiques; mais d'un autre côté il n'était pas naturel de mettre l'Elbe entre une armée victorieuse et une armée battue, pour donner à celle-ci le temps et les moyens de se retirer en ordre. Les Autrichiens résolurent donc avec raison de la poursuivre par la rive droite de l'Elbe; le seul reproche qu'on puisse leur adresser c'est de l'avoir fait dans les premiers jours avec trop de lenteur: peut-être aussi devaient-ils diriger leur effort vers la gauche, contre le roi à Leutmeritz au lieu de s'étendre par leur droite. Dès qu'on s'enlevait tous les avantages de la poursuite, par une marche lente et compassée, il est certain qu'une marche directe sur Dresde par la gauche de l'Elbe eût mis le roi dans un plus grand embarras. La ligne secondaire de l'armée impériale était celle de Soubise; les Russes dans cette campagne étant encore sur le Niémen. En dirigeant Soubise sur Wittemberg et marchant par Dresde et Torgau, on portait le théâtre des efforts au point décisif; car une bataille perdue par le roi vers cette ville, eût mis tous ses États à la merci de ses ennemis. Il pouvait à la vérité se jeter en Silésie, mais à quoi cela eût-il abouti; vaincu en rase campagne et ses États envahis, de manière à ce qu'il n'en pût retirer aucune ressource, peu importait qu'il trouvât un refuge momentané sous le canon d'une place; sa perte n'en était pas moins inévitable.

Reprenons le fil des événements. Comme nous l'avons dit, le roi s'était porté à Leutmeritz : le duc de Bévern resta impunément jusqu'au 27 juin à Nimbourg, et alla camper ce jour-là à Luttnitz. Le 28, il passa l'Iser à Jung-Buntzlau, et marcha à Scheditz où le prince de Prusse prit le commandement, et où l'armée séjourna de nouveau, jusqu'au 4 juillet, sans être inquiétée par l'ennemi.

C'est à tort que Lloyd vante l'activité des Autrichiens : le prince Charles, au lieu de poursuivre le maréchal Keith, ne partit de Prague, avec toutes ses forces, que le 24. De son côté, Daun rentra, après la victoire, dans son camp de Krichenau pour y faire des réjouissances. Il paraît qu'il livra bataille sans but déterminé, ou qu'il voulut faire un pont d'or à l'ennemi; car il ne fit rien pour profiter de ses succès.

Enfin, l'entreprise sur la Lusace étant réso-

lue, l'armée autrichienne passa l'Elbe le 1er juillet à Czelakowitz et vint camper à Lissa. Les Prussiens en étaient partis le 26 juin pour marcher successivement à Jung-Buntzlau et Schedits, sur la rive droite de l'Iser. Le prince Charles porta Nadasty sur la direction de Melnick, avec une forte division, pour observer les mouvements des Prussiens du côté de Leutmeritz, et couvrir l'armée dans sa marche vers Jung-Buntzlau. Le général Morocz fut aussi détaché sur la rive gauche, pour observer les mouvements du prince de Prusse, et former l'avant-garde de la grande armée.

Nadasty prit poste à Meschno, entre le corps du prince de Prusse et celui du roi, tandis que Morocz passait l'Iser à Bakofen, sur le flanc gauche du prince. Cette manœuvre assez bien combinée eut un plein succès; le prince de Prusse forcé à quitter Schedits, craignant d'être prévenu par l'avant-garde autrichienne sur la route de Hunerwasser à Zittau, ou voulant se rapprocher du roi, crut nécessaire de se retirer par Hirschberg à Leipa : de là il envoya le général Putkammer, avec 4 bataillons, pour occuper le passage important de Gabel.

En même temps, la grande armée des Autrichiens se porta avec lenteur à Hunerwasser. La position des Prussiens à Leipa, couverte par le Poltz, paraissant trop redoutable pour être attaquée, on résolut de tourner leur flanc gauche et d'enlever Gabel, ce qui devait nécessairement les forcer à se retirer et à ouvrir la route de la Lusace : le général Macquire fut chargé de cette expédition, avec un détachement considérable, soutenu par l'avant-garde; l'armée marcha à Nimes pour couvrir ce mouvement. Gabel fut pris le 15 juillet, après une défense de trente-six heures, et aussitôt l'armée passa le Poltz.

Ces manœuvres contraignirent le prince de Prusse à abandonner Leipa; car en perdant Gabel, il perdit sa principale communication avec Zittau, où il avait une forte garnison et des magasins considérables. Pour sauver cette place, il fallut y devancer les Autrichiens, et faire plusieurs marches forcées et difficiles par Kamnitz, Georgenthal, Kreiwitz, Rombourg, etc.

Cette retraite du prince de Prusse, de Leipa sur Zittau, ne fut pas heureuse; plusieurs accidents en augmentèrent la difficulté, et causèrent la perte d'une grande partie de l'artillerie, des pontons et des bagages. Si les troupes qui occupaient Gabel l'avaient évacué à temps, la retraite n'eût pas coûté 100 hommes, et la position de l'ennemi à Nimes n'aurait point été inquiétante; car les Prussiens étaient maîtres de la grande route de Leipa à Rombourg.

Le prince de Prusse voulait bien suivre ce chemin; mais un officier, qui avait sa confiance, lui rapporta que l'ennemi était à cheval sur cette route avec 40 pièces de canon : ce faux rapport venait d'un paysan, gagné vraisemblablement par les Autrichiens; il décida le prince à se retirer sur Kamnitz, en faisant un grand détour.

Un autre rapport de même nature annonçait que l'ennemi occupait Neudorf et Kreiwitz, et avait placé de la grosse artillerie entre ces deux villages : c'est ce qui détermina à brûler inutilement les pontons et les voitures d'équipages. Si les Prussiens avaient suivi la grande route, ils seraient arrivés à Zittau longtemps avant le prince Charles; malgré ces retards, ils y furent assez tôt pour sauver une grande partie des magasins et des troupes qui s'y trouvaient. Ils commirent sans doute des fautes dans cette opération; mais les Autrichiens en firent dix pour une (1).

(1) En jetant un coup d'œil sur la carte, on verra que l'armée autrichienne étant arrivée à Nimes sur l'extrême gauche du prince de Prusse, pouvait facilement marcher sur Zwickau, d'où elle eût coupé ses communications; en marchant à lui, on l'eût alors accablé par des forces triples, et sa perte était probable, car il n'aurait eu pour retraite que les chemins affreux qui longent le Poltz.

L'armée prussienne avait surmonté tous les obstacles, arriva le 21 juillet dans la plaine de Seithennersdorf, elle en repartit le 22, à neuf heures, et marcha sur Zittau, où elle arriva à deux heures. Le général Winterfeld s'y trouvait déjà avec l'avant-garde; l'armée se forma près de Herwigsdorf.

La grande armée des Autrichiens campait sur la rive droite de la Neiss, derrière Zittau; la gauche, appuyée à Krottau, d'où la ligne se prolongeait jusqu'au bois de Richenau. L'intention du prince de Prusse était de s'emparer des hauteurs d'Ekartsberg, afin de déjouer leurs projets sur Zittau; mais quand Winterfeld déboucha dans la plaine avec l'avant-garde, les Autrichiens occupèrent ces hauteurs, ce qui obligea l'armée prussienne à camper, la droite, à Nieder-Herwigsdorf; la gauche, sur les hauteurs de Ober-Herwigsdorf, où elle formait un crochet : Winterfeld s'avança entre la ville et le premier de ces villages, afin de soutenir la retraite du général Schmettau, qui s'effectua heureusement, de manière que 7 bataillons, avec une quantité de voitures de vivres et de bagages, purent rejoindre pendant la nuit; l'armée la passa au bivouac, à cause de la proximité de l'ennemi : mais le 23, il tomba une si grande pluie, que le prince fut obligé de dresser le camp à neuf heures.

Les Autrichiens commencèrent le bombardement de Zittau avec une telle activité, que trois heures après, plus de la moitié de la ville était en feu. Les chevaux de pelotons et tous les chariots de l'armée reçurent ordre d'y marcher, afin de sauver la boulangerie et les magasins; mais ils arrivèrent trop tard, la ville était presque réduite en cendres, et les troupes, entourées de flammes, pouvaient à peine rester dans les rues, lorsque le colonel Dierke, qui y commandait, voulut rejoindre l'armée. La garnison n'était pas encore entièrement sortie, que le général Rebentisch lui apporta l'ordre de tenir jusqu'à la dernière extrémité, ce qui l'obligea à rentrer. Pendant cette évacuation momentanée, les Autrichiens pénétrèrent sur plusieurs points, et les Prussiens furent enveloppés : la plus grande partie se fit jour à travers l'ennemi, qui prit néanmoins le général-major Kleist, le colonel Dierke, et 2 bataillons.

Le prince jugeant alors qu'il était temps de se retirer, fit partir les bagages pour Lœbau le 24; l'armée les suivit le lendemain à deux heures du matin, et arriva dans cette ville à midi : Winterfeld repartit le 26 pour occuper les hauteurs de Hochkirch, afin de protéger la marche de l'armée sur Bautzen, où elle campa effectivement le 27, en attendant l'arrivée du roi.

Le prince de Prusse acquit beaucoup d'honneur, en sauvant une partie de la garnison de Zittau, en présence des Autrichiens, dont la grande supériorité leur permettait de le couper, d'enlever la place et de se rendre maîtres de ses communications.

Tandis que ces choses se passaient, Frédéric était resté vers Leutmeritz avec près de 40,000 hommes. La prise de Zittau, et le mauvais état des affaires sur ce point, lui fit enfin sentir la nécessité de marcher au secours du corps de Lusace. Il vint joindre l'armée à Bautzen le 29, avec 16 bataillons et 28 escadrons; le maréchal Keith le suivit à la tête d'un autre corps qui fut posté à Roth-Naustritz pour couvrir les communications avec Dresde. Le prince Maurice demeura sur la gauche de l'Elbe, près de Cotta, avec 15 bataillons et 20 escadrons.

Frédéric marcha le 30 à Weissenberg, avec un corps considérable, et confia au duc de Bévern le commandement de l'armée de Bautzen. Les choses en restèrent là pendant quinze jours. Le duc de Bévern, qui avait marché le 8 à Nehern, se dirigea le 15 sur Herwigsdorf, près de Lœbau, où le maréchal Keith se porta de son côté et prit le commandement. Le roi marcha avec son corps de Weissenberg à Bernstatdel.

Lorsque le prince Charles fut informé de la marche du roi, il crut qu'il pousserait son mouvement jusqu'à Hennersdorf, et prit position sur la route de Lœbau à Zittau, l'aile gauche à cette dernière ville; mais le maréchal Keith leva le 16 le camp de Herwigsdorf, et se dirigea sur Bernstatdel. Immédiatement après son arrivée, Frédéric se rendit à Hirschfeld avec tous les hussards, les bataillons francs, 10 escadrons de dragons et 5 régiments d'infanterie. L'armée prit la même route, et se trouva, par cette marche savante, sur les derrières de l'ennemi.

Les Autrichiens, informés que l'avant-garde prussienne se montrait déjà dans les bois de Hirschfeld, placèrent aussitôt leur droite sur les hauteurs en avant de Ratgendorf, et l'appuyèrent à la Neiss; la gauche la remplaça sur la montagne de Seyersdorf; le centre fut retiré, de manière que leur ligne forma un arc prolongé sur le sommet des hauteurs. Le profond ravin de Witgendorf, couvrait le front; les abords de la montagne étaient hérissés d'obstacles; une artillerie formidable la défendait, et un essaim de Croates occupaient la forêt qui l'entoure. La réserve aux ordres de Nadasty était sur la rive droite de la Neiss; son aile gauche appuyant à la rivière, sa droite au bois de Reichenau, elle se trouvait de même couverte par un terrain difficile.

C'est là que le roi trouva les Autrichiens, lorsqu'il arriva à Tittelsdorf. Son intention étant de les attaquer de suite, il reconnut la position, pendant que l'armée se formait sur trois lignes. La vallée dont nous avons parlé séparait les deux armées qui se canonnèrent jusqu'à la nuit. Les Prussiens la passèrent sous les armes; et le roi ayant reconnu l'impossibilité d'attaquer, fit dresser le camp le lendemain. Il ne restait d'autre parti à prendre que de forcer l'ennemi à quitter sa position en la tournant: on fit jeter dans ce but des ponts sur la Neiss, vis-à-vis de Hirschfeld, où 10 bataillons et 35 escadrons sous les ordres de Winterfeld passèrent, pour expulser Nadasty de son poste. Celui-ci ayant été successivement renforcé, l'attaque se borna à une vive canonnade. Le roi détacha alors 5 bataillons et 10 escadrons, pour surprendre Gœrlitz; mais la garnison s'était déjà retirée.

Frédéric, voyant l'impossibilité de faire accepter une bataille au prince Charles, retourna le 20 à Bernstatdel; l'ancien camp fut occupé par un corps destiné à marcher au secours de la Saxe, menacée par l'armée combinée de France et d'Empire: la majeure partie de celle du duc de Bévern, campa à Schœna. Winterfeld se retira sur Burha, en longeant la Neiss.

Avant de présenter les opérations du roi, en Saxe, je crois devoir faire quelques observations sur les événements de cette période.

CHAPITRE III.

Observations sur les opérations de la première période; maximes diverses.

Lloyd a fait, sur les fautes des deux partis, des réflexions assez justes; Tempelhof en a réfuté plusieurs, avec habileté. Mais cette discussion est trop minutieuse pour être rapportée ici; j'en développerai ou combattrai seulement les points essentiels. Tempelhof veut prouver que Frédéric n'eut jamais tort, et s'appuie sur des hypothèses à défaut de maximes. Le premier fait des reproches fondés aux généraux autrichiens; le second défend leur cause dans le seul but de relever la gloire de Frédéric; il se formalise de ce que l'auteur anglais attaque la réputation de ces généraux, sans connaître les instructions qu'ils pouvaient avoir de leur gouvernement, et, sous ce rapport, il est injuste. Lloyd blâme avec raison ce qui

a été fait contre les règles militaires, soit que cela provienne de la faute du général ou du cabinet; son ouvrage, conçu sur un bon plan, est une relation critique dans laquelle les combinaisons sont presque toujours rattachées au principe général de l'application des masses. Pour démontrer un principe, on est forcé de censurer tout ce qui lui est contraire, et c'est la marche que je prendrai dans la relation des campagnes suivantes, que cet auteur estimable ne nous a pas données.

Les dispositions de la ligne d'opérations de cette campagne sont assez remarquables; Frédéric forma une ligne d'opérations double, mais concentrique, qui a beaucoup de rapport avec celles des campagnes de 1794, en Flandre, et de 1796, sur le Rhin. Son armée partit de deux points, isolés sur une base de soixante ou quatre-vingts lieues, pour se réunir au point donné de Prague: elle réussit dans cette entreprise, parce que les Autrichiens ne surent point profiter de la position centrale de la Bohême, ou de la ligne de l'Elbe, et qu'au lieu de tenir leur masse vers Budyn ou Melnick, pour attaquer le premier corps qui déboucherait des défilés, ils commirent la faute grossière de vouloir tout couvrir, et de porter un gros corps vers Egra, tandis qu'ils en avaient un non moins nombreux, à cent lieues de là, vers Olmutz. Ce n'est certainement pas le moyen de s'opposer avec succès à une invasion, ni de prouver que les doubles lignes d'opérations sur une même frontière, sont dangereuses. Si une armée réunie dans une position centrale ne peut pas résister à l'ennemi, comment veut-on déjouer ses projets en divisant cette même armée en quatre corps isolés à des distances énormes?

Soit que le cabinet de Vienne voulût prendre l'offensive, soit qu'il résolût d'attendre une diversion de ses alliés, sur la Saxe d'un côté, et sur la Vistule de l'autre, on ne saurait nier que ses troupes ne fussent placées contre tous les principes de l'art de la guerre. La formation d'une petite armée vers Olmutz, était surtout ridicule : la majeure partie des forces prussiennes se trouvant en Saxe et en Lusace, on n'avait rien à craindre pour la Moravie, puisqu'il eût fallu faire de grands mouvements pour s'y porter depuis Dresde par Neiss; le corps de Daun aurait été bien mieux placé vers Kœnigsgratz. Supposons Napoléon à la place de Frédéric, et dans la même position relative avec les quatre corps autrichiens, jamais ces corps ne se seraient réunis; pour s'en assurer, il suffit de jeter un regard sur les brillantes opérations de Lonato et de Castiglione, de Trente et de Bassano en 1796, d'Abensberg et d'Eckmuhl en 1809.

Les Autrichiens furent assez heureux pour réunir leurs troupes, parce que le roi ne marcha pas assez vivement; et qu'au lieu de s'emparer des positions centrales avec la masse de ses forces, il les porta sur les deux extrémités de la ligne morcelée de ses adversaires. Il est vrai que ceux-ci furent forcés par là à une retraite concentrique qui leur coûta la moitié de la Bohême; mais ils devenaient forts par leur réunion (1). Brown et le prince Charles, après leur concentration, ne surent pas profiter de cet avantage pour attaquer isolément le roi ou le maréchal de Schwérin, qui étaient encore bien éloignés, et séparés par l'Elbe.

Nous allons d'abord rapporter les observations de Lloyd. Il blâme avec raison toute la conduite du général autrichien sous Prague : Frédéric, en réunissant la majeure partie de ses forces, le 6 mai, en présence des ennemis, et en laissant le maréchal Keith sur la rive gauche de la Moldau, annonçait très-clairement qu'il avait des desseins sur la rive droite : les Autrichiens n'auraient pas dû, se fiant à leur nombre et

(1) S'ils avaient fait une retraite excentrique d'après le faux système de Bulow, leur armée eût été perdue.

à leur position, envoyer la cavalerie au fourrage, tandis que les Prussiens faisaient des mouvements en leur présence. Lorsqu'ils virent l'armée du roi en marche par sa gauche, ils firent bien de changer de position; mais au lieu de s'en tenir là, ils auraient dû pointer le plus d'artillerie possible contre le village de Podschernitz, attaquer l'ennemi lorsqu'il traversait ce village en colonne, sans lui laisser le terrain nécessaire pour se former.

L'auteur anglais pense également que les Autrichiens devaient placer leur cavalerie sur deux lignes contiguës, afin de prolonger la droite jusqu'aux étangs, de couvrir le flanc par cet obstacle, et d'enlever aux Prussiens le seul terrain où ils pussent former leur cavalerie; il aurait donné à ces deux lignes une disposition ployée sur le centre, de manière à former une ligne concave vis-à-vis de l'ennemi, et à ce que celui-ci ne pût se porter en avant sans prêter le flanc. Il prétend que cet ordre eût paré à tout danger, la droite étant couverte par des étangs, et la gauche par l'artillerie et par leur aile droite d'infanterie. Mais les Autrichiens négligèrent toutes précautions, et se laissèrent même prendre en flanc par la cavalerie ennemie, quoiqu'elle fût moins nombreuse que la leur.

Lorsque le maréchal Brown repoussa et poursuivit les Prussiens, il n'aurait pas dû rompre la ligne, ni se porter en avant comme un soldat qui ne voit que ce qui se passe directement devant lui, sans observer l'ensemble; et quand il fit ce mouvement, il fallait que l'armée l'appuyât : s'il désirait maintenir sa gauche et son centre sur les hauteurs qu'ils occupaient, il pouvait donner à sa droite la direction nécessaire pour former une ligne oblique avec le reste de l'armée (1). Par cette manœuvre, il aurait eu la liberté de disposer de sa réserve et de la droite de la seconde ligne, pour soutenir le point d'attaque duquel la victoire dépendait. En conservant une ligne contiguë, il aurait pu s'avancer à volonté avec sa droite, et poursuivre l'ennemi vers Podschernitz, sans lui donner aucun avantage. Cet ordre oblique lui permettait, en outre, de prendre l'armée prussienne par son flanc, et de la balayer d'un bout à l'autre : le maréchal rompit la ligne en faisant avancer sa droite partiellement, et l'armée fut ainsi enfoncée et défaite.

Il y a dans chaque camp un point qu'on peut en appeler la clef, et de la prise duquel le succès de l'action dépend presque toujours : tant que l'ennemi ne s'en est point emparé, ses avantages sont éphémères; mais s'il parvient à l'emporter, tout est perdu. Le plus rare des talents militaires est peut-être de trouver cette clef, car la science d'attaquer les camps et de les défendre, en résulte nécessairement (2). Dans la bataille de Prague, le point important était, sans contredit, l'espace entre l'aile droite de l'infanterie et l'étang de Sterboholi; c'est là qu'on aurait dû porter la cavalerie, en la faisant soutenir par une batterie sur la hauteur en avant de sa droite, et par de l'infanterie dans le village. Les Autrichiens entendaient si peu la castramétation, qu'ils formèrent leur cavalerie fort loin en arrière.

Les dispositions du roi de Prusse pour l'invasion, paraîtront savantes à ceux qui n'ont qu'une connaissance superficielle des

(1) On fait là un reproche au maréchal Brown, sans savoir si ce fut lui qui ordonna la marche en avant de l'aile droite, qui peut-être fut le résultat naturel des circonstances et de la retraite des Prussiens. Mais, comme je l'ai dit, on ne peut connaître tous ces détails, et on blâme moins le général, que le mouvement qui fut exécuté.

(2) Ces points décisifs ne sont pas si nombreux, ni si difficiles à déterminer. Dans une ligne morcelée, c'est le centre, d'où l'on accable ensuite une des extrémités isolées; dans une ligne contiguë, c'est celle des deux extrémités qui a plus de rapport avec l'ensemble des bases d'opérations.

opérations militaires, ou qui n'ont pas étudié la configuration du théâtre de cette guerre. Les résultats entraînent souvent les opinions sans donner le temps de réfléchir sur les causes qui les ont fait naître, c'est pourquoi les jugements du vulgaire sont rarement fondés.

La marche de Frédéric en Bohême présentait un grand nombre d'obstacles, et l'on pouvait en rendre plusieurs insurmontables. La colonne du prince Maurice était séparée de celle que commandait le roi, par un intervalle de vingt lieues, dans un pays rempli de montagnes, de bois, de ravins, de défilés, etc. L'ennemi avait, dans cet espace de terrain, une armée bien supérieure à chacune d'elles en particulier ; il lui était facile d'occuper cinquante positions qui les eussent empêchées de se joindre, et de les attaquer l'une ou l'autre isolément, avec toutes chances de succès. Même après la jonction de ces deux corps, le maréchal Brown et le duc d'Aremberg, encore égaux en forces, auraient eu, entre l'Eger et Prague, différentes positions pour les empêcher de gagner la Moldau et de joindre le maréchal Schwérin.

Les Autrichiens se trouvant enfin rassemblés à Prague, pouvaient attaquer, avec des forces supérieures, ou le roi ou Schwérin, et comme ils étaient séparés par la Moldau, empêcher leur réunion. Lorsque le roi passa cette rivière, laissant le maréchal Keith sur la rive gauche, les Autrichiens eurent également plus de temps qu'il ne leur en fallait pour détruire l'un ou l'autre de ces corps. De même, le grand éloignement des colonnes du duc de Bévern et de Schwérin permettait à l'ennemi de manœuvrer pour empêcher leur jonction ; et, comme prises séparément, elles étaient inférieures en forces, il aurait pu les attaquer avec succès. On voit par là que le roi, en laissant ses divisions à de si grandes distances, les exposait à être battues en détail.

Passer une rivière comme la Moldau, à la vue d'une grande armée, rester en sa présence pendant dix-huit heures, avec une poignée de monde, est un trait d'audace qui aurait dû être fatal à Frédéric ; s'il ne le fut pas, il doit en rendre grâce à sa bonne fortune. Il n'y avait pas moins de témérité d'attaquer l'ennemi dans sa position, car il n'était pas probable qu'il le battît ; et, dans le cas où cela serait arrivé, il n'en devait pas résulter un grand avantage, puisque les Autrichiens pouvaient toujours se retirer dans Prague, y passer la Moldau, se diriger sur-le-champ contre le corps du maréchal Keith, et l'accabler.

Lloyd ne s'attachant qu'aux combinaisons tactiques d'un champ de bataille, juge imprudent d'attaquer une armée campée sous une forteresse, parce qu'en cas de succès, il est impossible d'employer la cavalerie, qui seule peut achever de détruire une armée battue ; et que l'infanterie, quelque avantage qu'elle remporte, ne peut la poursuivre avec assez de vitesse pour l'empêcher de se rallier et de faire sa retraite. Si le roi avait remporté une semblable victoire, à sept ou huit lieues d'une place, toute l'armée autrichienne eût été détruite. Il pouvait d'ailleurs se dispenser d'attaquer, diriger sa marche vers Kollin et Kuttemberg, où étaient les magasins des Autrichiens, et les forcer à le suivre. Suivant toute apparence, il aurait rencontré et accablé l'armée de Daun, qui venait alors de Moravie.

Quant à l'action même, il n'y avait pas de choix pour l'attaque : elle ne pouvait se faire que par la gauche ; mais, voir et saisir le moment décisif que procura le maréchal Brown en rompant sa ligne, est un de ces coups de génie, dont très-peu de généraux sont capables, et qui fait beaucoup d'honneur au roi. Sa conduite, pendant la bataille, mérite également les plus grands éloges. Ce qui paraît téméraire dans les manœuvres qui la précédèrent, doit s'attribuer sans doute à l'état de ses affaires, et à la connaissance qu'il avait des généraux enne-

mis; Frédéric a été trop grand général pour commettre une faute ordinaire.

Le prince Charles ayant été forcé à se jeter avec environ 50,000 hommes dans Prague, place très-populeuse, le roi forma le projet de la bloquer, espérant l'obliger à se rendre par famine.

Une chose digne de remarque, et que la postérité regardera comme une fable, c'est que 50,000 hommes de bonnes troupes, avec un train d'artillerie considérable, aient été investis pendant six semaines, et réduits à l'extrémité par une armée égale en nombre. En effet, le corps de blocus n'était pas, à la fin de mai, plus fort que les Autrichiens, car les Prussiens avaient perdu beaucoup de monde par la bataille, les maladies et la désertion. Outre plusieurs gros détachements, ils formaient encore une chaîne de postes de plusieurs lieues, divisée par la Moldau, en deux parties qui ne pouvaient communiquer qu'au moyen de deux ponts établis au-dessus et au-dessous de la ville; de manière qu'en sortant de Prague, les Autrichiens n'auraient eu que la moitié de l'armée prussienne à combattre. Les militaires qui ont quelque idée des opérations de la guerre, ne comprendront jamais pourquoi ils ne le firent pas. Un de ces ponts fut entraîné par le courant, sans que le prince Charles profitât de cette occasion favorable.

L'auteur, qui connaît les environs de Prague, est surpris que les Prussiens, ainsi séparés par une grande rivière, n'aient pas été détruits. Il ne trouve pas moins étonnant que le roi ait cru pouvoir réduire, à forces égales, une armée de 50,000 hommes, occupant une ville aussi étendue; l'indolence de ses ennemis justifia seule cette entreprise, et sauva son armée d'une destruction inévitable (1).

Je ne rapporterai pas la réponse de Tempelhof aux observations de Lloyd; elle n'offre, comme les précédentes, que des calculs hasardés. La seule chose digne de remarque dans cette discussion, c'est qu'il soutient que les meilleures positions défensives ne sauraient empêcher l'invasion d'un pays, et que celles proposées par l'auteur anglais n'auraient pas plus atteint ce but que d'autres, si les Autrichiens s'étaient bornés à les occuper. Dans le cas contraire, c'eût été leurs manœuvres, et non les positions qui eussent arrêté l'invasion. Cette vérité est une nouvelle preuve que *l'emploi des masses sur les points décisifs, constitue seul les bonnes combinaisons, et qu'il doit être indépendant de toutes les localités.*

Tempelhof fait ensuite l'éloge des dispositions du roi pour entrer en Bohême. Ce prince forma quatre divisions, parce qu'il savait que les Autrichiens en avaient autant, et qu'il voulait leur faire croire que son projet était d'attaquer partout; il forma ensuite de ces quatre corps deux armées. Cela était bien, puisque le système de l'emploi d'une plus forte masse y fut observé, relativement aux mauvaises dispositions des ennemis; mais, comme nous l'avons déjà dit, cela ne prouve pas qu'une ligne d'opérations double, partant de la Silésie d'un côté, et de la Saxe de l'autre, fût bonne. Le roi, en établissant ses corps, ne pouvait réellement pas compter que les généraux autrichiens s'isoleraient toujours et persisteraient à maintenir leurs fausses dispositions. L'événement prouva seulement qu'un plan combiné contre les principes réussit, lorsque l'ennemi lui op-

(1) Lloyd fait à tort un reproche au roi. Puisque les Autrichiens voulaient bien s'enfermer dans la ville, ne fallait-il pas un corps pour les tenir en échec, plutôt que de leur laisser tenir la campagne? On ne débouche pas facilement d'une place devant 50,000 hommes qui occupent un terrain très-favorable, surtout lorsqu'il faut déboucher sur un seul point. Malgré cette vérité incontestable, on peut reprocher avec raison, aux généraux autrichiens, de n'avoir pas fait les plus vigoureux efforts pour sortir de la place; ils le devaient autant pour leur honneur que pour leur propre conservation. Dans une circonstance semblable, on doit tout tenter, car il est encore honorable de succomber.

pose des manœuvres plus mauvaises encore. Les Autrichiens, loin d'être battus à Abensberg et à Eckmuhl, auraient fait une campagne brillante, si Napoléon, comme Brown le fit devant Frédéric, eût opposé une ou deux armées à chacune des leurs, et qu'au lieu d'opérer en masse contre leur centre morcelé, il eût fait quatre divisions pour déborder deux armées ou couvrir ses frontières. Ainsi, en opérant sur cinquante lieues de front, par un système faux et dangereux, on a pu battre quelquefois l'ennemi qui opérait lui-même sur une ligne de cent lieues. Mais, aux yeux des gens de l'art, cela ne justifie pas un mauvais plan : si l'on a obtenu quelques avantages en s'écartant des principes, on aurait obtenu des succès bien plus assurés et bien plus décisifs, en les observant. En un mot, pourquoi courir les chances d'une faute, lorsqu'on peut l'éviter et obtenir de plus grands résultats?

On ne peut pas approuver le reproche que Lloyd fait au roi d'avoir attaqué le prince Charles, sous le canon de Prague. Sans doute il eût mieux valu, dès le commencement, opérer vivement et en masse sur le centre des divisions isolées de l'armée autrichienne, afin de les enlever, ou d'empêcher leur jonction pendant toute la campagne; mais puisqu'elle était faite, et que le prince Charles allait être encore renforcé par l'armée de Moravie, il fallait bien alors s'empresser de combattre un des deux corps : une victoire contre Daun n'aurait pas produit grand résultat; celle de Prague, au contraire, pouvait avoir les suites les plus brillantes. L'observation de Lloyd, juste en tactique, ne l'était point en stratégie.

Je terminerai cette critique par quelques observations au sujet de la bataille de Prague. On voit, par la relation, qu'elle fut gagnée par un effort concentré de l'armée prussienne sur le centre et la droite des Autrichiens, dont cette aile fut aussi débordée, et que leur gauche paralysée ne prit part au combat que pour protéger la retraite.

Il y a fort peu de chose à ajouter aux réflexions de Tempelhof sur la manœuvre que le prince Charles employa pour garantir son flanc droit, au moyen d'un crochet formant angle saillant. Je crois bien avec lui que rien ne peut empêcher une armée de gagner l'extrémité d'un crochet, comme celle d'une ligne droite, lorsqu'elle manœuvre avec habileté; mais il convient lui-même que cette armée sera forcée de faire un plus grand mouvement; qu'il lui prendra un temps considérable, pendant lequel l'ennemi sera maître de changer son front, et de présenter toute sa ligne, là où l'on ne comptait rencontrer qu'un de ses flancs. Ce raisonnement paraîtra sans réplique, si l'on considère que l'armée qui veut en tourner une autre, opère sur un arc, dont son adversaire forme la corde. Ce dernier, manœuvrant donc sur le côté intérieur, par une ligne droite, le fera plus promptement que l'autre.

De là dérivent les maximes suivantes :

1° *La formation d'un crochet peut s'employer avec succès, entre deux armées également manœuvrières, contre les attaques sur un flanc.*

2° *Pour assurer la réussite de ce mouvement, il ne faut pas se borner à la formation du crochet, qui ne préserve qu'instantanément de danger; mais l'armée changera de front sur la même direction, afin de se présenter tout entière à l'ennemi.*

3° *Enfin, si l'on se croit assez fort pour agir offensivement contre l'armée qui a pris l'initiative, il ne faut point se borner à ce changement de front, qui n'est que défensif. Dès qu'on aura formé rapidement son crochet pour garantir son extrémité menacée, et tenir en échec le front de l'ennemi, le reste de la ligne se mettra en colonnes par le flanc et par pelotons ou divisions; et, se prolongeant dans la direction de la position qu'elle occupait, il tombera à son tour sur l'extrémité de l'ennemi qui attaquait la sienne.*

Pris ainsi en front par le crochet, en flanc et à revers par le reste de la ligne, l'ennemi ne pourra résister. La figure 1re de la planche 14 rendra cette manœuvre plus intelligible : A, est l'armée qui veut tourner le flanc droit du corps B : celui-ci forme le crochet C, sous la protection de cette avant-garde ; il prolonge sa ligne dans la direction E, et se forme sur les flancs de l'armée ennemie. On objectera peut-être que la dernière ne laissera pas effectuer ce mouvement; mais, comme pour l'empêcher, elle devra se retirer ou faire face en changeant de front, cette opération ne sera pas facile en présence du crochet et de la ligne prête à se former en quelques minutes.

4° *Un crochet en avant de la ligne, tel que les Autrichiens en formèrent avec le corps de Haddick à Prague, et avec celui de Nadasty à Kollin, ne couvre pas aussi bien le flanc de l'armée qu'un crochet en arrière.* La raison en est très-simple, puisque l'ennemi, en prolongeant la direction de la division de la tête, prendrait ce crochet en flanc et le culbuterait, tandis que, pour en faire autant au crochet en arrière, l'ennemi serait forcé d'effectuer le grand mouvement dont nous avons parlé, ce qui l'exposerait à être tourné lui-même. (Pl. 14, fig. 1re.)

5° On peut conclure des maximes précédentes, *qu'une armée, immobile dans une position, est susceptible d'être tournée ou accablée sur une extrémité, et que le seul moyen de s'y opposer est de manœuvrer dans le même sens que l'ennemi, c'est-à-dire, offensivement et en menaçant sa propre ligne.*

La journée de Prague offre encore un sujet de méditation, relativement à l'influence qu'un petit intervalle, laissé dans la ligne des Autrichiens, eut sur le gain de la bataille. Cette faute, qui faillit leur coûter 70,000 hommes, jette un grand jour sur les inconvénients des attaques isolées, exécutées avec des divisions éparses sur le front de l'ennemi ; système que la médiocrité introduisit dans le commencement des guerres de la révolution. La même faute, arrivée fortuitement à Kollin, fit perdre la bataille à Frédéric. Comme j'aurai occasion de rapporter quelques événements pareils, je placerai à la fin de l'ouvrage les réflexions qu'ils font naître ; elles seront plus complètes et plus intéressantes qu'une discussion rattachée aux simples preuves de la bataille de Prague.

La charge de cavalerie exécutée par le prince de Schoneich, avec 65 escadrons prussiens, sur 104 escadrons ennemis, offre des circonstances dignes de remarque. Les Autrichiens étaient sur trois lignes, les Prussiens sur deux : ceux-ci, quoique inférieurs, présentaient ainsi un front égal, Lloyd attribuant la défaite des Autrichiens à cette circonstance aurait voulu qu'ils se formassent aussi sur deux lignes pour allonger leur front; nous sommes loin de partager son avis. Cet événement prouve que la cavalerie, formée sur une ligne, avec de fortes réserves en colonnes, peut être utile ; mais que, déployée sur trois lignes, dans un espace flanqué, cette formation offre de graves inconvénients. En effet, les deuxième et troisième lignes, déployées derrière la première, partagent les dangers du feu d'artillerie et d'une déroute, sans pouvoir être mises en action : j'aimerais mieux des divisions de cavalerie disposées en colonnes, par escadrons, et placées suivant le terrain, que trois grandes lignes de cavalerie, qui sont presque toujours immobiles, et très-difficiles à manier.

S'il est avantageux de gagner une extrémité de l'ennemi, il me paraît que, dans une charge, la réserve, ployée en colonnes, par escadrons, derrière la première ligne, pourrait déborder un des flancs de la ligne opposée, prendre ses distances en avançant, se former en bataille par une simple conversion à droite ou à gauche de chaque escadron, et l'attaquer ainsi à revers.

Observations sur les opérations depuis la bataille de Prague jusqu'après celle de Kollin.

Lloyd et Tempelhof sont encore moins d'accord sur la bataille de Kollin que sur les précédentes. Le premier fait des reproches au roi de n'avoir pas soutenu la brigade Hulsen, et Tempelhof cherche à le justifier. J'ai vu des relations de témoins oculaires, qui donnent à croire qu'il y eut beaucoup de la faute du roi; mais cela ne fait rien pour la démonstration des principes de l'art. On peut analyser les mouvements qui furent exécutés, et les rapporter aux principes, sans s'inquiéter de ceux qui les ont ordonnés.

Suivant les idées de l'auteur anglais, le siége de Prague était une entreprise dangereuse; il pense que ces sortes d'opérations entraînent avec elles une si grande perte de temps et d'hommes, que l'on ne doit jamais en former que dans les circonstances suivantes :

1° Lorsque les forteresses sont situées sur des passages qui conduisent dans le pays ennemi, de manière qu'il soit impossible d'y pénétrer, sans s'en être rendu maître;

2° Quand elles interceptent les communications, et que le pays ne fournit pas les subsistances nécessaires;

3° Dans le cas où elles doivent couvrir les magasins formés dans le pays même, afin de faciliter les opérations;

4° Lorsque l'ennemi a, dans ces places, des dépôts considérables dont il ne pourrait se passer;

5° Enfin, lorsque la prise de ces forteresses entraîne la conquête d'une étendue de pays considérable, qui donne la facilité de mettre l'armée en quartiers d'hiver dans le pays ennemi.

Lloyd prétend qu'au lieu d'assiéger Prague, le roi aurait mieux fait d'envoyer 20,000 hommes, le lendemain de la bataille, à la poursuite de l'aile droite des ennemis, qui, comme on l'a dit, avait fui à Beneschau, et de marcher avec le reste contre le maréchal Daun à Bohmischbrodt, afin de détruire ces deux corps, ou de les acculer au Danube. Il pense qu'il aurait pu assiéger ensuite Olmutz, dont la prise l'eût rendu maître de la Bohême, puisque le prince Charles eût été obligé de se retirer aussi sur ce fleuve, pour se joindre aux débris de l'armée de Daun. Dans la situation où ce prince se serait trouvé, sans magasins, sans artillerie, il n'aurait rien entrepris, et ne se serait pas même approché des Prussiens, sans s'exposer à être complétement battu. Le roi, séduit par l'espoir flatteur de faire 50,000 prisonniers, perdit de vue Daun et l'aile droite, et manqua l'occasion de porter un coup décisif. Lorsqu'il fut informé de l'approche de l'ennemi, il avait encore le temps de réparer sa faute, de lever le siége de Prague, et d'attaquer Daun avec toutes ses forces : s'il eût réussi, il est probable qu'il aurait trouvé une occasion favorable d'attaquer le prince Charles, dans sa marche de Prague au Danube, et même de lui en barrer le chemin, en prenant la position de Kollin.

Frédéric, n'ignorant pas que le duc de Bévern se trouvait hors d'état de résister, n'avait aucune raison d'espérer que le renfort de quelques bataillons et escadrons lui donnerait la victoire. Son armée entière suffisait à peine pour se mesurer avec Daun; cependant il persista dans le projet de prendre Prague, et s'exposa à une destruction qui eût été certaine, si les Autrichiens avaient seulement entrepris une partie de ce qu'ils auraient pu aisément opérer, soit avec l'armée assiégée, soit avec celle de Daun. Une des qualités essentielles d'un général, c'est de ne pas s'entêter dans ses projets. On renonce difficilement à une entreprise commencée, parce qu'on encourt le reproche de manque de prévoyance ou de fermeté : néanmoins, il y a plus de gloire à revenir sur ses pas qu'à persister dans ses fautes.

Il semble que Frédéric arrivant à Kaurzim, et trouvant l'ennemi posté avantageusement, aurait pu prendre une autre position, afin de l'engager dans un mouvement, et se procurer par là l'occasion de combattre avec moins de désavantage. Je sais qu'on objectera que le prince Charles, informé de son absence, eût attaqué l'armée laissée devant Prague; mais si le roi en conçut la crainte, cela prouverait qu'il avait exposé cette armée à être détruite, puisque sa conservation dépendait d'un secret que l'ennemi pouvait découvrir de mille manières.

Frédéric ayant résolu de gagner les hauteurs de Chotzemitz, sur le flanc droit des Autrichiens, eut tort de marcher en plein jour, parce qu'il leur était facile de pénétrer ses desseins, et de faire leurs dispositions en conséquence, comme cela eut effectivement lieu. Si le roi, dès la veille, avait envoyé, vers leur flanc gauche, un corps de cavalerie qui lui était inutile dans un pays aussi montagneux, cette manœuvre pouvait attirer l'attention sur ce point, et donner la facilité de s'y porter la nuit, sans être aperçu. Cette entreprise, exécutée en plein jour, devint par cela même impossible. *L'armée prussienne formait, dans sa marche, un arc dont les ennemis figuraient la corde; ils pouvaient donc mettre, en moins de temps qu'elle, un plus grand nombre d'hommes en action, au point d'attaque principal, lors même que les deux armées auraient été égales en nombre :* avantage qui est toujours décisif.

Lloyd dit que Frédéric, étant proportionnellement plus fort en cavalerie qu'en infanterie, aurait dû choisir, sur le front des Autrichiens, le terrain le plus convenable à cette arme; et, comme il leur avait donné le temps de porter les deux tiers de leurs forces à la droite, refuser ses deux ailes, et, avec sa cavalerie, soutenue d'infanterie et d'artillerie, faire un effort entre Chotzemitz et Brzist, où il n'y avait que de la cavalerie.

Déterminé à attaquer l'ennemi avec sa gauche, le roi devait porter son infanterie sur ce point, et laisser sur sa droite, une simple ligne de cavalerie qui eût été suffisante, car l'aile gauche des Impériaux n'eût jamais quitté sa position pour descendre dans la plaine. Par ce moyen, l'armée prussienne aurait été à même de soutenir son avant-garde à une distance convenable, au lieu qu'elle la laissa tout à fait en l'air. Mais plus cette avant-garde eut de succès, plus sa destruction devint certaine, parce qu'elle s'exposa à être attaquée de toutes parts. En effet, après avoir percé la première ligne de l'ennemi, et attaqué le flanc de la seconde, elle fut engagée avec la plus grande partie de l'armée sur son front, débordée par la réserve, et battue par une formidable artillerie ; la ligne n'étant pas à portée de seconder ses attaques, elle dut nécessairement se retirer. Si cette avant-garde avait été soutenue, et qu'on eût placé un corps de troupes en potence, ou en échelon, pour faire face à la réserve ennemie, et l'empêcher de quitter sa position, la bataille aurait été gagnée. Déjà la droite des Autrichiens était rompue; elle n'avait pas derrière elle de terrain pour se reformer; il ne s'en fallut guère que l'armée ne fût prise à revers.

L'auteur anglais admire au contraire la conduite de Daun, qui, avec 40,000 hommes, s'est retiré devant le duc de Bévern, qui n'en avait pas plus de 20,000 ; tandis que le salut de Prague dépendait de la promptitude des mouvements du maréchal. Il lui reproche pourtant d'avoir placé sa ligne trop en arrière, et d'avoir donné, par là, au général Hulsen, la facilité de s'emparer des villages qui couvraient le front, de se former dans cet espace, et de forcer la ligne, ce qui eût certainement entraîné la perte de la bataille, si cette division avait été soutenue.

Avant d'aller plus loin, il me paraît nécessaire d'expliquer, autant que possible, ce que Lloyd a voulu dire dans ses maximes sur l'attaque des villages. Il prétend que leur

occupation est de la plus haute importance, et cite pour preuve de son assertion, un exemple où Marlborough, *méprisant les villages de Blenheim et Oberklaw, rompit la ligne sur un autre point, et prit la prodigieuse quantité d'infanterie qui les occupait;* ce qui prouverait ainsi le contraire de ce qu'il avance, si le traducteur a bien rendu sa pensée.

On peut donc tirer de ses maximes et de l'exemple qu'il donne, la solution suivante :

1° *Qu'une armée, postée derrière des villages, doit en couvrir son front;*

2° *Qu'ils doivent être gardés par quelques bataillons et de l'artillerie;*

3° *Que la ligne doit être à portée de les secourir, et d'en être soutenue à son tour, comme aussi de retirer les troupes qui s'y trouvent, si l'ennemi menaçait de les envelopper par des succès sur un autre point;*

4° *Que la possibilité de tourner ces postes et la nature de leur défense, exige qu'on y mette peu d'infanterie, et qu'on n'attache de prix à leur conservation, que dans le cas où ils seraient la clef d'une position, comme cela arrive quelquefois.*

Ces idées sont justifiées par plusieurs batailles, et surtout par celle déjà citée. Si les généraux français, voyant leur ligne menacée sur un autre point, avaient retiré de Blenheim et d'Oberklaw la plus grande partie de leur infanterie, pour la diriger sur les flancs de cette attaque, ils auraient vraisemblablement gagné la bataille; car, 20 bataillons de plus au point principal, changent souvent le résultat. Mais, en supposant même que les Français eussent perdu le champ de bataille, ils auraient du moins conservé ces 20 bataillons, qui furent pris.

Les éloges de l'auteur anglais sur la conduite de Daun, sont exagérés. Le maréchal manœuvra passablement dans la bataille : il était naturel de porter sa masse sur la droite menacée; mais ce qui prouve qu'il manquait de génie militaire, c'est son indolence à la fin de l'action. Lorsque la victoire fut décidée, il rentra dans son camp, et permit que 15,000 combattants, fatigués par une marche et des efforts inouïs, restassent en sa présence jusqu'à la nuit. A l'exception de 2 ou 3 régiments, l'armée autrichienne était dans le meilleur état; toute la gauche n'avait pas souffert : il devait marcher avec les 45,000 hommes qui lui restaient, pour frapper un coup décisif. On peut juger ce qui serait arrivé, si les débris de Kollin eussent été dispersés, et que Daun, victorieux, eût paru deux jours après devant Prague. Ce résultat n'était pas difficile à obtenir, la bataille ayant été livrée dans une position aventurée. Le roi, en débordant la droite des Autrichiens, s'engagea entre leur armée et l'Elbe, sur la direction de Kollin : dès que la victoire fut prononcée, Daun n'avait qu'à faire descendre sa gauche et son centre sur Planian, pour exécuter ainsi un changement de front décisif; Frédéric eût été rejeté sur l'Elbe, entre Kollin et Nimbourg, sans artillerie et presque sans munitions, sans ponts, sans communications avec le corps qui assiégeait Prague. En se rappelant la disproportion de ses forces, on se demande ce qu'il serait devenu.

La bataille de Kollin fournit encore sujet à deux observations assez intéressantes.

On voit, par la relation de Tempelhof, que l'intention du roi paraissait être de porter toute sa cavalerie sur les derrières de Daun, en suivant, à gauche, le mouvement de la brigade Hulsen; que cette cavalerie, forte de plus de 90 escadrons, devait frapper le grand coup, après avoir dépassé Radowesnitz, où elle aurait trouvé un terrain favorable : enfin que la brigade Hulsen, n'ayant point débusqué l'infanterie autrichienne du bois, par l'accident qui avait arrêté les colonnes, la première ligne de cette nombreuse cavalerie tomba sous un feu terrible parti de ce bois, et que, dès lors, son mouvement fut manqué. Le tiers de l'armée de Frédéric, 10,000 hommes de son excellente cavalerie, furent ainsi paraly-

sés ; un autre tiers fut engagé où il ne devait pas l'être ; le reste, composé de la même brigade Hulsen et de l'aile gauche de l'infanterie, fut attaqué par des forces trop inégales.

Les arguments par lesquels Tempelhof combat l'opinion de Lloyd sur l'attaque de jour, ne détruisent pas l'observation de ce dernier; car, si le roi ne pouvait opérer son mouvement en une nuit, rien n'empêchait de le commencer à midi, de faire halte au delà de Planian à l'entrée de la nuit, et de gagner la hauteur de Krézor, au point du jour ; alors les Autrichiens, surpris et accablés sur leur droite, n'auraient pas disputé longtemps la victoire. De cette vérité dérivent les maximes suivantes :

1° *S'il est reconnu que les attaques les plus avantageuses, sont celles qui s'opèrent par un effort concentré sur une seule extrémité de la ligne ennemie, il devient indispensable de prendre ses mesures pour gagner cette extrémité, en masquant ses mouvements ;*

2° *En négligeant cette précaution, l'ennemi pourra suivre la marche des colonnes qui veulent le déborder, leur présenter toujours son front, ou les prendre elles-mêmes en flanc, ainsi que cela est arrivé à l'armée combinée à Rosbach ;*

3° *On cachera sa marche soit au moyen de l'obscurité, soit à la faveur du terrain, ou enfin par une fausse attaque sur le front de l'ennemi.*

Les deux derniers moyens sont préférables (surtout lorsqu'on peut les réunir), *parce que les mouvements de nuit sont moins sûrs, moins réguliers que ceux de jour.*

Enfin, je pense que, pour inquiéter une plus grande étendue du front, au lieu de le menacer par une avant-garde opérant régulièrement, il faut le faire par des tirailleurs formés en pelotons, dont le nombre, suivant la circonstance, sera porté jusqu'à 6 ou 8 bataillons, qui auront une place de rassemblement, et seront soutenus par de la cavalerie et quelques pièces d'artillerie légère. Ce moyen est en même temps excellent, soit pour donner le change sur la valeur réelle de ces fausses attaques et le nombre des troupes qui y sont employées, soit pour tenir en échec presque tout le front de l'ennemi pendant que les colonnes marchent à leur destination.

Je citerai encore, à l'appui de ces maximes, mes observations sur la bataille de Prague, et les conséquences qui en dérivent : s'il est reconnu qu'une armée doive opposer, à une attaque sur une de ses extrémités, des contre-manœuvres qui aient le même but sur un des flancs de son adversaire, on conviendra également que le mode d'attaque qui lui ôtera cette faculté sera le plus favorable, et qu'un mouvement dérobé est le seul auquel un ennemi habile ne remédiera pas.

La charge de cavalerie, exécutée à Kollin, ressemble beaucoup à celle de Reichemberg, dont nous avons parlé au chapitre II, et à plusieurs autres des dernières guerres. On se rappelle qu'à Reichemberg, la cavalerie du duc de Bévern fournit une charge brillante sur celle des Autrichiens, et la culbuta; mais qu'elle fut elle-même ramenée en désordre, parce qu'elle prêta le flanc aux bois remplis d'infanterie, et gardés par quelques batteries. Cet exemple fut renouvelé à Kollin, avec bien plus d'importance. Les 55 escadrons du général Ziéthen, ayant voulu se prolonger à gauche pour déborder l'aile droite de l'ennemi, et prendre sa ligne à revers, culbutèrent d'abord la cavalerie autrichienne, et continuèrent leur mouvement entre la forêt de Radowesnitz et le ravin, parce que l'infanterie qui était sur ce point devait être attaquée par Hulsen, et mise hors d'état de nuire à ces escadrons. Mais ce dernier, arrêté par le retard des colonnes, n'effectua point son mouvement lorsque la cavalerie longeait le bois ; elle prêta donc les flancs à l'infanterie qui s'y trouvait, et qui dirigea sur elle un feu bien nourri, soutenu de quelques dé-

charges à mitraille; il était naturel qu'elle s'empressât de rétrograder.

A Reichemberg, le duc de Bévern parvint à s'emparer de l'obstacle, en le faisant attaquer plus haut par l'infanterie de sa droite. La charge renouvelée ensuite eut le plus grand succès, parce que la cavalerie autrichienne fut dans la disposition où se trouvait précédemment celle du duc, c'est-à-dire prise en flanc par les troupes postées dans le bois. Le général Ziéthen ne put pas recommencer son mouvement, puisque la forêt ne fut jamais emportée.

On peut alors déduire de ces deux événements, les maximes suivantes :

1° *Pour faire une charge importante de cavalerie le long d'un bois, ou d'un terrain couvert, il faut qu'elle soit précédée, d'un instant, par une vigoureuse attaque d'infanterie sur ces différents obstacles* (1).

2° *S'il y a lieu de présumer que l'ennemi ne les occupe pas en forces, on se bornera à les fouiller avec 2 ou 3 bataillons.*

3° *Lorsqu'on aura de l'infanterie disponible, il faudra les occuper et y placer quelques pièces de canon, afin de seconder la charge de sa cavalerie et en assurer le succès.*

4° *Et en sens inverse, si l'on place sa cavalerie défensivement près d'un bois, il est indispensable de la garnir d'infanterie pour empêcher l'ennemi de faire cette manœuvre.*

Enfin, la bataille dont nous avons fait le récit, prouve qu'un général commandant une attaque aussi importante que celle de Ziéthen, ne doit pas se borner à voir devant lui; mais qu'il doit être instruit des rapports des mouvements de son adversaire avec toutes les attaques secondaires, afin de pouvoir subordonner ses mesures d'exécution, à ce qui se passe autour de lui : il en coûta aux Prussiens 1,600 chevaux et 1,400 cavaliers pour avoir négligé ces principes.

Cette action meurtrière démontre que la bravoure, le dévouement même d'une armée, sont inutiles, lorsqu'il y a dans les dispositions premières ou dans leur exécution, une violation essentielle des règles de l'art. Sans doute le courage d'une troupe est un des plus sûrs garants de la victoire ; mais c'est lorsqu'il est bien dirigé. Une armée moins brave, moins nombreuse, mais conduite par un grand capitaine, manœuvrant comme à Lonato, à Castiglione, à Jéna, etc., vaincra la meilleure armée du monde, commandée par un Soubise, un Marsin, un Tallard : jamais troupes ne combattirent mieux que les Prussiens à Kollin et à Kunersdorf, où ils perdirent la moitié de leurs régiments.

Tempelhof a consacré un chapitre pour réfuter le reproche que Lloyd adresse au roi de n'avoir pas poussé les Autrichiens sur le Danube. Son principal argument est un calcul compassé du nombre de boisseaux de chaque denrée, qu'il aurait fallu pour entretenir l'armée pendant une si longue expédition, et des chariots nécessaires à leur transport. L'auteur nous donne le mécanisme de l'administration prussienne, dont le parc de vivres portait pour six jours de pain, et neuf jours de farine ; il règle le nombre de marches dont une armée peut s'éloigner de sa boulangerie, et conclut que cette expédition n'était pas praticable. Il n'a pas voulu compter que, dans quinze jours, une armée parcourt une ligne de cent lieues ce qui, avec les deux côtés de la route, à une certaine distance, donne un espace de plus de 500 lieues, il n'a pas réfléchi que, sur une aussi vaste étendue, l'on trouve facilement de quoi nourrir 100,000 hommes. Dans l'intervalle de la bataille d'Eylau à la paix de Tilsit, en 1807, Napoléon a fait subsister 120,000 hommes, pendant quatre mois,

(1) Il est entendu que je ne veux pas parler d'une charge d'avant-garde ou de cavalerie légère poursuivant l'ennemi, ni de ces charges décisives un jour de bataille, pour arrêter ou suspendre un mouvement de son adversaire. Je parle d'une attaque sur la ligne ennemie, dans un but offensif, pour laquelle on a le temps de faire ses combinaisons.

dans un pays déjà ravagé. De là on peut conclure que, pour des opérations décisives, il convient de ne pas s'arrêter, pendant 15 à 20 marches, au calcul des boulangeries, pourvu qu'on ait soin de faire suivre, à certaine distance, un approvisionnement de biscuit. Comme je l'ai déjà dit à la fin du chapitre Ier, au siècle de Frédéric, on subordonnait tout à cette prévoyance outrée; lorsque l'expérience et l'exemple des grands hommes de l'antiquité suffisent pour secouer un tel préjugé. Les calculs de son historien justifient d'autant moins Frédéric, que la Bohême est un pays généralement fertile, où l'armée aurait très-bien vécu, jusqu'à la décision des grandes opérations.

Ses observations sur l'intérêt que le roi avait à prendre 50,000 hommes dans Prague, sont mieux fondées. Lloyd assure que Frédéric, par l'espoir chimérique de faire une si bonne prise, perdit de vue l'armée de Moravie et l'aile droite, et laissa passer l'occasion de frapper un grand coup. Mais qu'aurait-il dit, si, pour courir après Daun, le roi avait laissé derrière lui une armée qui eût enlevé ses dépôts, et intercepté ses communications avec la Saxe. Et quel était donc le coup important plus décisif que la prise de cette armée, et celui dont la réussite semblait plus probable?

L'auteur anglais regarde comme une bagatelle de détruire deux grandes armées, d'enlever leur artillerie et leurs bagages, de forcer le prince Charles à chercher un asile de l'autre côté du Danube; il prétend que Frédéric aurait pu obtenir tout cela en envoyant 20,000 hommes à Beneschau le lendemain de la bataille, et qu'au lieu d'assiéger Prague, il se fût porté contre Daun avec le reste de ses troupes. Beau projet!... En jetant les yeux sur la carte, on verra que la ville étant débloquée, le prince Charles pouvait arriver à Beneschau aussitôt que les 20,000 Prussiens, pour les envelopper entre son armée et l'aile droite qui s'y était retirée. Je suis surpris que Lloyd ne propose pas au moins d'opposer quelques divisions au prince, afin de l'empêcher d'agir et de détruire les magasins de l'armée. Il est vrai que pour cela il eût fallu 40,000 hommes; or le roi en détachant encore 20,000 à Beneschau, n'en aurait donc eu que 30,000 pour poursuivre Daun qui en avait autant.

Comme il est incontestable que le roi devait, en tout cas, laisser un corps considérable devant Prague, il était beaucoup plus conforme aux règles de l'art de tenir le prince Charles enfermé, que de le laisser en campagne.

En disant que Frédéric devait lever le siége et accabler Daun, Lloyd a calculé d'après une maxime qui n'a pas encore été clairement exposée, et que je crois ne pouvoir mieux placer qu'ici, avec les corollaires qui en résultent.

1° *L'initiative étant le plus sûr garant de la victoire, une armée qui couvre un siége ne doit jamais se laisser attaquer par l'ennemi; il faut, au contraire, qu'elle le prévienne; car c'est en battant l'armée de secours qu'on fera tomber la forteresse;*

2° *Si l'ennemi se présente devant l'armée d'observation avec une masse imposante, il faut lever le siége, réunir toutes ses forces, l'attaquer suivant les règles, en accablant une extrémité de sa ligne par un effort concentré;*

3° *L'armée de secours battue, on reprendra le blocus ou le siége, tout en la poursuivant de manière à ce qu'elle soit hors d'état de revenir avant la prise de la place;*

4° *Lorsqu'une armée entreprend un siége par suite de mouvements offensifs et de succès antérieurs, elle ne doit pas le couvrir par une position rapprochée, mais pousser son adversaire aussi loin que possible. En effet, plus la ligne à parcourir pour secourir la place sera longue, plus il sera difficile d'y réussir : le temps que l'armée gagnera en défendant pied à pied cette ligne, sera quelquefois suffisant pour prendre la place. Si l'ennemi parvenait enfin assez près pour faire*

présumer le succès de son entreprise, l'armée d'observation attirera promptement les troupes du corps de siége, et de concert avec elles opérera un dernier effort.

Ces maximes ont été suggérées par la conduite savante de Napoléon devant Mantoue ; Frédéric, pour les avoir négligées à Olmutz, perdit tous les fruits du brillant début de la campagne de 1758 ; mais elles ne sont point applicables aux circonstances du siége de Prague ; c'était une armée battue et réfugiée qu'il fallait prendre ; en la débloquant, on perdait tout le fruit de la victoire ; la levée du siége était la dernière chose à laquelle il fallût penser.

Je terminerai ce chapitre par quelques observations sommaires sur les opérations qui suivirent la bataille de Kollin jusqu'au départ du roi pour la Saxe. Il serait inutile de rapporter ici tous les jugements de Lloyd; ils sont trop hypothétiques : on voit, d'ailleurs, dans le cours de l'historique du chapitre II, ce qu'auraient pu faire les deux partis.

Lloyd, oubliant les principes sur lesquels reposent ses meilleures observations, loue les mesures prises par Frédéric pour lever le siége de Prague, et en déduit les maximes les plus fausses. Il prétend que le roi, en divisant son armée en plusieurs corps considérables, facilita beaucoup sa retraite, et mit l'ennemi dans une telle incertitude, qu'il ne sut sur lequel fixer son attention. L'auteur en tire une règle générale pour les retraites : c'est de diviser son armée en autant de corps nombreux que la nature du pays le permettra. Cet ordre présente, suivant lui, plusieurs avantages :

1° Si l'ennemi forme un nombre égal de divisions, il ne peut agir vigoureusement sur aucun point. D'ailleurs l'armée en retraite a la faculté de réunir promptement ses colonnes, et d'accabler isolément celles de l'ennemi ;

2° S'il opère en masse, il ne le fera que sur une division ; les autres alors se retireront sans danger. Cette division, soutenue par une forte arrière-garde, évitant de s'engager sérieusement, et pouvant se mouvoir avec plus de rapidité qu'une grande armée, se retirera à son tour sans perte notable.

Toutes ces idées reproduites par le colonel Bulow, sous le titre de retraites excentriques, n'ont pas fait fortune ; on a jugé qu'une armée en retraite, déjà faible par elle-même, ne devait pas être divisée. Sans doute, on ne ruinera pas toutes ses divisions, mais on en détruira une ou deux, et la retraite concentrique la plus malheureuse, n'aurait pas un résultat si funeste. Lorsque j'aurai comparé les systèmes de Lloyd et de Bulow, avec les événements, et surtout avec les retraites concentriques de l'archiduc Charles, en 1796, je pense qu'il sera permis d'émettre quelques maximes diamétralement opposées aux leurs. Le premier est en opposition formelle avec lui-même ; dès qu'il reconnaît que la division des forces poursuivantes les exposait à être battues, pourquoi conseiller à l'armée en retraite de commettre cette faute ?

L'auteur anglais fait l'apologie du projet des Autrichiens pour entrer en Lusace, et son adversaire le combat. Sans doute, il convenait mieux de descendre l'Elbe. Cependant, quoi qu'en dise Tempelhof, cette ligne centrale leur offrait une chance assez favorable pour diriger leur masse sur le point le plus important des opérations ; mais leurs mouvements furent analogues à l'irrésolution et à la pesanteur qui les caractérisent dans cette guerre.

Ce n'est pas en se dirigeant sur la Lusace qu'ils commirent une faute, mais bien en restant dans une si longue inaction, et ne sachant pas mettre à profit les avantages qu'ils avaient à Nimes et à Gabel ; tandis qu'engageant leur armée à propos, elle eût sans contredit remporté une victoire décisive sur le prince de Prusse, qui avait peu d'espoir de sauver la sienne. Pour obtenir

un grand résultat, il fallait faire dix ou douze marches rapides, s'emparer des communications, combattre ensuite avec l'avantage des combinaisons et d'une énorme supériorité, et se diriger sur Dresde pour se lier aux opérations des armées combinées.

CHAPITRE IV.

Opérations des armées françaises; invasion du pays d'Hanovre; bataille d'Hastenbeck; invasion de la Saxe; bataille de Rosbach.

Conformément au traité de Versailles et à la convention conclue, le 1er mai 1756, avec la cour de Vienne, la France ne devait envoyer en Allemagne qu'un corps auxiliaire de 24,000 hommes; mais, comme elle voulait conquérir les États du roi d'Angleterre, 100,000 hommes s'assemblèrent au commencement d'avril 1757, entre la Meuse et le bas Rhin. La première division, forte de 30,000 hommes, commandée par le prince de Soubise, fut jointe par 3,000 Autrichiens qui se trouvaient dans le Brabant, passa le Rhin à Dusseldorf; et, après s'être emparée, au nom de l'impératrice-reine, des États que le roi de Prusse possédait dans cette partie de l'Allemagne, et qu'il avait fait évacuer, marcha vers la Saxe, tandis que le maréchal d'Estrées, à la tête de 112 bataillons, 119 escadrons et 300 bouches à feu, traversa la Westphalie pour entrer en Hanovre.

Les alliés se rassemblèrent vers le milieu d'avril, entre Nienburg et Hameln, au nombre de 48,000 Hanovriens, Brunswickois ou Hessois, sous les ordres du duc de Cumberland, qui établit son quartier général à Hanovre. Pour empêcher les Français de pénétrer plus avant, ce prince porta vers la fin d'avril son armée dans le camp de Bielfeld, qu'il fit retrancher; mais il le quitta le 3 juin, pour ne pas être tourné, repassa le Weser, et vint camper, le 22, à Hastenbeck; la droite sur les hauteurs d'Ohsen près du Weser, la gauche en arrière de Besthuysen, appuyée à des ravins et des bois presque impraticables. L'armée française ayant passé le Weser, entre Beverungen et Hœxter, se dirigea par Holzmunden, Halle et Heven, d'où elle partit le 24 juillet, sur 6 colonnes pour soutenir un détachement destiné à attaquer le corps qui couvrait la droite des alliés.

Lorsque le duc de Cumberland fut informé de l'approche de l'ennemi, il retira son aile droite derrière des marais impraticables qui s'étendent depuis le village d'Hastenbeck jusqu'au Weser. (Pl. 21.) L'extrémité de l'aile gauche, resta dans la première assiette; on établit seulement sur la hauteur deux batteries de 12, qui furent protégées par les chasseurs et par deux bataillons de grenadiers placés dans les bois. Le front était couvert par des chemins creux; le village de Hastenbeck, en avant du centre de la ligne, fut brûlé. Comme le terrain interdisait l'emploi de la cavalerie, on la forma en potence, face aux hauteurs où se trouvait l'aile gauche : quelques escadrons furent postés à l'aile droite. Les passages et les défilés furent gardés par de forts détachements de grenadiers. Le champ de bataille fort resserré, n'était accessible que sur un front de 300 toises.

Le maréchal d'Estrées voulant le reconnaître, fit donner l'alarme aux deux ailes, pendant qu'il se portait au centre, et le duc de Broglie, qu'il avait laissé sur la rive gauche du Weser, eut ordre de le passer sur la droite de l'ennemi, dès que l'attaque serait commencée. Le duc de Randan, venant d'Eimbeck avec 2 brigades d'infanterie, et 18 escadrons, devait pousser jusqu'au delà de Bisperode, et tourner la gauche des alliés, tandis que le lieutenant général Chevert les attaquerait par les hauteurs.

Le 25, à cinq heures du matin, la divi-

sion de Chevert délogea l'ennemi du village d'Afferde et du bois. Il dut surtout ce succès à son artillerie qui fit taire les deux batteries établies sur ce point. Le duc de Cumberland, sentant l'importance du poste dans le bois, fit soutenir les troupes délogées par deux colonnes d'infanterie, dont l'une fit mine de vouloir tourner les Français. Le maréchal lui ordonna alors de se maintenir dans le village, et d'occuper les défilés par lesquels il avait débouché, pour faciliter ainsi les attaques du lendemain.

Un temps nébuleux avait contrarié la reconnaissance du maréchal, de sorte qu'il était plus de huit heures, quand il donna ordre à l'armée de décamper ; les colonnes n'arrivèrent aux pieds des hauteurs qu'à cinq heures du soir, à cause des défilés étroits qu'elles eurent à passer. S'étant aperçu qu'il ne pourrait jamais combattre, tant qu'il ne serait point maître des hauteurs où l'aile gauche ennemie s'appuyait, il ordonna à Chevert de s'en emparer. Ce général partit à minuit avec les brigades de Picardie, de Navarre, de la Marine et d'Eu, et franchit les hauteurs pour se porter en avant d'Afferde, tandis que le général d'Armentières se mettait à la tête de 5 autres brigades, soutenues par la brigade suisse de Reding et 4 régiments de dragons à pied, pour repousser les postes détachés de l'ennemi. Le reste de l'armée bivouaqua sur plusieurs lignes : la cavalerie derrière l'infanterie de l'aile gauche.

Les batteries des alliés commencèrent à tirer le 26, à cinq heures du matin ; mais, comme il était convenu que Chevert n'entrerait en action qu'à neuf, et que son premier coup de canon servirait de signal à l'aile gauche, l'artillerie française ne répondit que mollement, jusqu'à ce que l'armée fût mise en mouvement ; alors son feu prit une supériorité décidée sur celui des alliés, et l'attaque de la hauteur commença. Elle fut vive ; le duc de Cumberland avait successivement porté sur ce point plus de 10,000 hommes et tous les grenadiers ; leur résistance n'arrêta point Chevert, qui les força à quitter leur position.

Le lieutenant général de Contades dirigeait l'attaque de la gauche contre le village de Hastenbeck. Protégé par la supériorité de l'artillerie, il forma son infanterie sur plusieurs lignes, avec autant de front que le terrain le permettait. Pour arriver aux alliés, il fallait que cette aile passât un défilé formé, d'un côté, par l'étang et le ruisseau marécageux qui s'étendait jusqu'au Weser; et de l'autre, par les hauteurs à droite d'Hastenbeck. Attendu que ce passage n'avait qu'environ 800 toises de front, qu'il se rétrécissait encore à mesure que l'on avançait, et que l'ennemi avait fait mettre le feu au village, il fut difficile de déboucher. Les alliés se défendaient avec acharnement, le combat devint meurtrier. Alors le maréchal d'Estrées fit former sa gauche sur quatre colonnes, les deux premières à gauche de 18 bataillons ; les autres plus à droite, ensemble de 8 bataillons. Dans cet ordre, l'attaque renouvelée avec vigueur, obligea l'ennemi à plier.

Sur ces entrefaites, d'Armentières descendit de la hauteur avec ses quatre brigades, suivies des dragons à pied, tandis que les brigades de Champagne et de Reding longèrent la lisière du bois vers le centre, et s'emparèrent d'une redoute où l'on prit 9 grosses pièces et 2 obusiers. Dans ce moment décisif les grenadiers de France débouchèrent le long des haies du village de Hastenbeck, suivis de la cavalerie sur plusieurs colonnes. Tout présageait une victoire décisive, lorsqu'un événement fortuit sauva l'armée alliée.

Le prince héréditaire de Brunswick, à la tête d'un bataillon de ses gardes, soutenu d'un autre corps hanovrien, gravit les hauteurs à la gauche de Chevert, et vint, par des détours, s'emparer d'une batterie que les Français y avaient établie. La brigade d'Eu, qui la gardait, se défendit assez vive-

ment tant qu'elle n'eut affaire qu'à l'ennemi seul ; toutefois comme cet événement eut lieu dans un terrain très-couvert, où l'on ne pouvait se reconnaître, plusieurs bataillons français tirèrent sur cette brigade, et lui tuèrent beaucoup de monde, ce qui la força de se retirer avec précipitation, et d'abandonner même son artillerie, que le prince fit aussitôt diriger contre l'aile droite ennemie. A la vérité, les Français reprirent leurs pièces un instant après ; mais ce fâcheux contre-temps leur fit croire qu'un corps supérieur s'était emparé des hauteurs et voulait les prendre en flanc. On se le persuada d'autant plus aisément, que le maréchal eut avis qu'un gros corps ennemi se montrait aux environs du camp qu'il venait de quitter, et menaçait de le couper de son extrême droite. Cette erreur l'empêcha de poursuivre l'ennemi, qui en profita pour opérer sa retraite.

Les alliés eurent plus de 3,500 tués ou blessés ; les Français perdirent environ 2,000 hommes.

Je ne ferai pas de longues observations sur cette bataille, livrée en ordre parallèle renforcé sur la droite. Le maréchal d'Estrées fit d'aussi bonnes dispositions que le défaut de connaissance du terrain le lui permit. Les 40 bataillons de Chevert et Armentières, auraient dû être soutenus par de la cavalerie : sans doute cette arme n'aurait pu donner dans le bois ; mais, en débouchant, lorsqu'on se fut emparé des hauteurs, elle aurait eu un vaste champ. Il importait que cette attaque, renforcée par la droite, fût faite avec plus d'ensemble et de vigueur pour accabler la gauche de l'ennemi, qui n'était pas de force à se maintenir contre une aussi grande supériorité. L'attaque de la redoute du centre, par les brigades de Champagne et de Reding, aurait dû être soutenue par la réserve pour être mieux liée avec celle de l'aile droite, et produire un effort simultané, qui eût rompu toute communication entre les ailes des alliés : leur gauche eût été ainsi hors d'état de se retirer sur Hameln.

On pouvait aussi, si on le préférait, porter moins de forces à la droite, et diriger une attaque en masse sur Hastenbeck, pour culbuter le centre ; cette manœuvre eût également assuré la perte de la gauche des alliés, et ne présentait aucun risque, puisque l'artillerie française avait fait taire le feu de l'ennemi. Dans tous les cas, la grande supériorité du maréchal d'Estrées devait produire un résultat plus décisif. On s'étonnera que 1,200 hommes, prenant une batterie au milieu de 40 bataillons, aient pu y porter de l'irrésolution et suspendre l'attaque de ces derniers.

Deux jours après la bataille, la forteresse de Hameln se rendit aux Français.

Les alliés se retirèrent vers Hambourg et Stade. L'armée victorieuse les suivit de près, et manœuvra pour les couper de leurs communications ; elle allait recueillir le fruit de sa victoire, lorsqu'une intrigue de cour donna au maréchal le duc de Richelieu pour successeur.

Enfin, l'armée alliée ne pouvant sans doute pas s'embarquer, et n'ayant d'autre retraite que les États neutres du Danemark, conclut, avec le duc, et sous la garantie de cette cour, une convention par laquelle les Hanovriens se retireraient dans le duché de Lauenbourg, sur la rive droite de l'Elbe, et les troupes de Hesse et de Brunswick dans leurs foyers. Cet événement eut lieu, le 9 septembre, à Closter-Seven, à vingt lieues de Hambourg. (*Voyez* pl. 2.) Richelieu se porta ensuite à Halberstadt, d'où il fit faire des incursions jusqu'aux portes de Magdebourg. On a beaucoup blâmé cette capitulation, et ce n'est pas sans fondement, comme la suite le démontrera. Au moyen de sa grande supériorité, le duc de Richelieu pouvait faire mettre bas les armes à

ces troupes, ou tout au moins détruire et disperser le plus grand nombre, si une partie parvenait à s'échapper. On eut bientôt lieu de se repentir de la légèreté avec laquelle on les laissa aller.

Opérations en Saxe; bataille de Rosbach.

Tandis que ces choses se passaient, le prince de Soubise avait continué sa marche vers la Saxe; et s'était réuni, le 21 août, à Erfurt, à l'armée des cercles, commandée par le prince de Hildbourghausen, forte de 32 bataillons, 42 escadrons avec 52 pièces de canon : ces troupes après leur jonction prirent le nom d'armée combinée.

Leur projet était de chasser les Prussiens de la Saxe, et l'exécution en semblait facile, car ce pays n'était gardé que par quelques garnisons. Le roi paraissait uniquement occupé à observer les Autrichiens en Bohême, et les généraux de l'armée combinée n'imaginant pas qu'il eût le temps, ni les moyens de s'opposer à leurs opérations, résolurent de marcher sur la Saale, et d'ouvrir la campagne par le siége de Leipsick, attendu qu'ils pouvaient être protégés, dans cette opération, par l'armée de Richelieu, qui n'avait plus d'ennemis devant elle. Après la reddition de cette place, l'armée combinée voulait prendre ses quartiers d'hiver aux environs, et envahir, dans la campagne suivante, l'électorat de Saxe, le duché de Magdebourg et le Brandebourg.

Frédéric prévoyant que, s'il n'arrêtait pas les armées de Soubise et de Richelieu, elles seraient bientôt sur l'Elbe, et lui porteraient les coups les plus funestes, laissa une armée d'environ 56 bataillons et 100 escadrons au duc de Bévern, pour défendre la Silésie, et quitta Bernstadtel, le 15 août, avec 16 bataillons et 28 escadrons : il se réunit au prince Maurice, qui couvrait la Saxe, et après avoir laissé 2 régiments à Dresde, se porta au-devant de l'ennemi, avec 28 bataillons et 48 escadrons. A son arrivée à Erfurt, le 12 septembre, les Français s'étaient retirés sur Eisenach; mais le roi ne voulut pas s'éloigner de l'Elbe ni de la Saxe, vu que les Autrichiens pouvaient porter des corps sur ses derrières, tandis que Richelieu pousserait des partis sur Halberstadt et Magdebourg; malgré sa faiblesse, il détacha néanmoins deux divisions pour couvrir ses magasins et ses États. En conséquence, le duc Ferdinand se mit en marche, le 14, avec 8 bataillons et 10 escadrons, vers le duché de Magdebourg, et le prince Maurice, avec 11 bataillons, se dirigea entre l'Elbe et la Mulde, afin d'observer les mouvements des Autrichiens vers la Saxe. Le roi resta à Erfurt avec 18 bataillons et 28 escadrons. L'infanterie fut de nouveau cantonnée; la cavalerie campa en arrière de la ville; le quartier général s'établit à Dittelstadt.

Le 15 septembre, Frédéric se porta avec les hussards et les dragons à Gotha, où il laissa le général Seidlitz avec 15 escadrons; les dragons de Zetteritz restèrent en position intermédiaire entre Gotha, et Erfurt où le roi retourna.

Les généraux de l'armée combinée, informés que les Prussiens avaient fait deux grands détachements, crurent pouvoir en profiter et débuter par la prise du corps de Seidlitz. Les hussards autrichiens et français, tous les grenadiers de l'armée, ainsi que les régiments de cavalerie allemande de Pretlach et Trautmansdorf, furent destinés à cette expédition, à laquelle les princes de Hildbourghausen et de Soubise voulurent assister. Seidlitz était trop vigilant pour se laisser surprendre; mais comme il manquait d'infanterie et d'artillerie, il évacua la ville à l'approche de l'ennemi, et se porta à Sebenleben, où les dragons de Zetteritz reçurent ordre de le joindre. Les généraux alliés firent leur entrée triomphante dans Gotha, et logèrent leurs grenadiers dans le château

Sur ces entrefaites, Seidlitz ayant été joint par les dragons, tenta un coup de main. Il fit reployer les postes ennemis par les hussards, et marcha sur la ville, avec les dragons sur un seul rang. Les généraux en chef de l'armée combinée allaient se mettre à table, lorsqu'on leur annonça cette nouvelle. Bien éloigné de penser que quelques escadrons eussent l'audace de tenter une telle entreprise, Soubise crut avoir affaire à toute l'armée prussienne; et comme il avait négligé de faire des dispositions, en cas de surprise, il donna le signal de la retraite en partant avec toute sa suite. Son exemple fut imité par les autres généraux, l'armée prit la route d'Eisenach dans le plus grand désordre, et les grenadiers, attaqués dans le château, l'évacuèrent. Ainsi Seidlitz, avec 1,500 chevaux réussit à chasser, d'une ville fermée, 8,000 hommes de toutes armes, et prit grand nombre de secrétaires, valets de chambres, officiers de cuisine, comédiens, coiffeurs, marchands de nouveautés, etc. Les bagages des généraux français et saxons tombèrent également en son pouvoir; on y trouva des caisses entières d'eau de lavande, de sans-pareille; des parasols, des manchettes; des singes et des perroquets (1).

Cet événement qui prouve ce que peut un bon partisan, commença la carrière de Seidlitz.

Le roi voyant que l'armée ennemie ne se décidait à aucun mouvement, fit évacuer Gotha, le 22; et se retira lui-même, quelques jours après, à Butstaedt, d'où il répartit ses troupes dans de bons cantonnements, qu'il garda jusqu'au 10 octobre sans être inquiété. Tout annonçait que les généraux alliés avaient résolu de ne rien entreprendre dans cette campagne, et l'armée prussienne se rapprocha de l'Elbe, afin de pouvoir, au besoin, secourir celle de Silésie.

Sur ces entrefaites, les Autrichiens avaient envahi cette province, et repoussé le duc de Bévern sous Breslau, laissant le général Marschall à Lauban en Lusace, avec 6 régiments d'infanterie et autant de cavalerie. Le général Haddick fut porté, avec un corps de troupes légères, entre Dresde et Stolpen : cette position le rendait maître des routes qui conduisent dans la Marche électorale. Comme il n'avait pas un Prussien devant lui, le prince Charles de Lorraine résolut de le pousser sur Berlin, afin de porter la terreur au cœur des États du roi, et de les mettre à contribution. Cette expédition réussit complétement, et prouve qu'un projet téméraire peut avoir parfois à la guerre le plus grand succès. Tempelhof lui attribue tous les avantages que le roi remporta sur la fin de la campagne, en ce qu'elle détermina l'armée française et celle des cercles à opérer plus vigoureusement, et à quitter leur position d'Eisenach.

Le prince Maurice avait été détaché sur l'Elbe, comme nous l'avons dit; dès qu'il apprit cette entreprise de l'ennemi, il passa ce fleuve pour se porter vers Berlin, dans l'espoir d'y prévenir les Autrichiens, ou au moins de leur couper la retraite; mais, en arrivant à Schwelinz, il fut informé qu'Haddick s'était retiré en Lusace, après avoir rançonné la capitale.

Le roi, informé aussi de ce mouvement, crut d'abord que l'ennemi avait concerté un plan plus solide avec les Suédois qui s'avançaient sur le même point, et jugea indispensable d'aller en personne déjouer ce projet. Après avoir laissé à Keith 6 ou 7,000 hommes, pour garder la Saale et observer les alliés, il quitta Leipsick, le 16 octobre, et arriva le 20 à Annaberg, sur la gauche de

(1) Je traduis fidèlement les expressions piquantes de Tempelhof, moins parce qu'elles témoignent contre une cour efféminée et corrompue, dont les vices s'étendaient sur l'armée, que parce qu'elles donnent une leçon aux peuples et aux princes.

la
iée
de
tre

, à
la
le
re-
re,
ent
po-
en-
ca-
lus
lui
ons
er-
si-
pris
çut
m-
ar-
et
or-

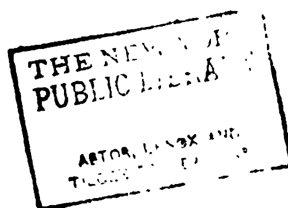
ant
te,
ant
t à
nsi
pas
les
ant
ner
rti
rs.
vec
en-
. A
sur
or-
ait ;
he.
du
t la

pa
fit
sa
gó
de
bl
Bi
di
en
l'a
gl
su
en
fu
pr
dé
le
1,
fe
pr
de
di
té
et
vo
de
de
qu

un
Se

dé
Go
qu
tit
qu
in
all
pr
pr

(
tes
con



PAGE 77.

l'Elbe. Mais apprenant ici la retraite de Haddick, il ordonna au prince Maurice de reprendre sa première position entre l'Elbe et la Mulde, et retourna, avec une partie de ses troupes, à Leipsick.

Les généraux de l'armée combinée, renforcés par le corps nombreux du duc de Broglie, voulant profiter de l'absence du roi, pour pénétrer encore une fois dans la Saxe, passèrent la Saale, le 25, et portèrent leur quartier général à Weissenfels, le 27 ; le comte de Mailly fut chargé de sommer Leipsick, que le maréchal Keith refusa de rendre. Les choses en étaient là, lorsque Frédéric arriva avec 10,000 hommes ; les troupes de Keith et du duc Ferdinand le rejoignirent et portèrent son armée à 22,000 combattants, avec lesquels il résolut de marcher à l'ennemi.

Quoique l'armée combinée fût très-supérieure en nombre, les généraux ne jugeant pas à propos d'engager une action dans une position adossée à la Saale, crurent devoir arrêter un nouveau plan avec Richelieu ; leur armée repassa donc cette rivière, le 29, laissant 4 bataillons et 18 compagnies de grenadiers dans Weissenfels, et 14 bataillons avec de la cavalerie sous le duc de Broglie, à Mersebourg, pour défendre les rives de la Saale.

Le roi quitta Leipsick et arriva, le jour suivant, à Weissenfels qu'il enleva de vive force. Les alliés ayant en grande partie passé la rivière, brûlèrent le pont, et ce qui restait dans la ville fut fait prisonnier. Leur armée fut divisée en deux corps ; le premier, commandé par le prince d'Hildbourghausen, resta vis-à-vis de Weissenfels, et l'autre, sous les ordres du prince de Soubise, s'approcha de Mersebourg pour secourir le duc de Broglie, et couvrir sa retraite, dans le cas où l'on jugerait à propos d'abandonner cette place.

Le roi ne croyant pas prudent de mettre ses troupes en quartiers d'hiver, tant que les ennemis auraient des forces considérables sur les frontières du Magdebourg et de la Saxe, se détermina à livrer bataille à l'armée combinée, et de la contraindre en cas de refus à rétrograder assez loin pour en être débarrassé le reste de cette campagne.

Frédéric fit jeter des ponts sur la Saale, à Weissenfels, Mersebourg et Halle ; et la passa sur trois colonnes qui se réunirent, le 2 novembre. (Pl. 8.) Les ennemis ayant renoncé à défendre les bords de cette rivière, quittèrent Mersebourg et rassemblèrent toutes leurs forces. Le roi examina leur position le 3, et résolut de les attaquer le lendemain matin. Il s'avança à la tête de la cavalerie, afin d'occuper les postes les plus favorables pour couvrir l'infanterie et lui donner le temps de faire ses dispositions pour l'attaque. Arrivé à Schortau, il s'aperçut que les ennemis avaient changé de position pendant la nuit, et qu'ils en avaient pris une autre ; en conséquence, l'armée reçut ordre de marcher par la gauche et de camper, la gauche à Rosbach, le centre en arrière de Schortau, la droite vers Bedra, et la cavalerie en troisième ligne, suivant l'ordre de bataille ci-contre.

Les chefs de l'armée combinée attribuant le mouvement rétrograde du roi à la crainte, sentirent renaître leur courage, et calculant sur leur grande supériorité se décidèrent à attaquer le lendemain matin, et à finir ainsi une campagne dont ils ne semblaient pas faits pour supporter plus longtemps les fatigues. La droite et le centre du roi étant trop avantageusement postés pour donner quelque espoir de succès, on prit le parti d'attaquer l'aile gauche en flanc et à revers. Le comte de Saint-Germain fut détaché avec un corps considérable pour amuser l'ennemi et protéger la marche de l'armée. A onze heures, elle se mit en mouvement sur trois colonnes : la cavalerie allemande formait l'avant-garde, l'infanterie la suivait ; la cavalerie française fermait la marche. Arrivé sur le plateau à la hauteur du flanc gauche ennemi, l'armée fit halte, et la

cavalerie française rejoignit celle qui était en tête.

Lorsque le roi s'aperçut vers deux heures, que l'armée avait dépassé son flanc et continuait son mouvement vers Mersebourg, il donna ordre à Seidlitz de marcher avec la cavalerie, par divisions à gauche, derrière les hauteurs, et d'aller se placer sur celle qui est située entre Lunstedt et Reichertswerben, tandis que l'infanterie suivrait à la hâte.

Les généraux de l'armée combinée, voyant l'ennemi quitter son camp avec une sorte de précipitation, et ne pouvant pénétrer son but, imaginèrent qu'il se retirait. Appréhendant que la fuite du roi ne leur fît perdre le fruit de leurs belles dispositions, ils s'avancèrent précipitamment avec la cavalerie, laissant l'infanterie à une grande distance, en vue d'atteindre l'arrière-garde, de la détruire, ou de forcer Frédéric à une action générale.

En débouchant près de Reichertswerben, ils virent la cavalerie prussienne sur les hauteurs derrière le village, et continuèrent à s'avancer, présumant qu'elle n'était là que pour gagner du temps et protéger la retraite. Cette illusion s'évanouit bientôt. Seidlitz, marchant avec ses 43 escadrons derrière la hauteur de Janus, et déjà arrivé en J, les forma sur deux lignes par une simple conversion (*Voyez* pl. 8 et 9), établit son artillerie sur le mamelon, chargea sur-le-champ les têtes des colonnes ennemies, et les rejeta sur Busendorf.

Les troupes combinées voulurent déployer leurs colonnes sur la tête ; mais ne purent y parvenir, parce que le général Seidlitz se trouvait déjà établi sur leur front et leurs derrières. Les régiments de Pretlach et de Trautmansdorf, qui s'étaient néanmoins déployés en assez bon ordre, furent culbutés avec les autres et rejetés sur leur infanterie, à travers Reichertswerben et Busendorf. Pendant que cette charge s'exécutait, 6 bataillons prussiens se formèrent successivement en arrière. Le prince Henri, marcha à leur tête, au soutien de Seidlitz, qui se disposait à poursuivre son attaque, et obliqua à gauche, afin de tourner plus complétement les colonnes ennemies.

Cependant le prince de Soubise ne regarda pas l'affaire comme perdue. La réserve, consistant en 5 régiments de cavalerie, eut ordre de soutenir l'infanterie pendant qu'elle se déploierait; cette réserve fut aussitôt chargée et culbutée. Alors l'infanterie française prise en flanc par celle de l'ennemi, et exposée à un feu très-vif d'artillerie et de mousqueterie, ne put tenir ni se former sur les têtes de colonnes : elle se retira, où elle essaya ensuite de se déployer sur la queue, entre le village de Busendorf et celui de Lustschiff, sous la protection d'un gros de cavalerie française; mais celle-ci ayant été forcée à se retirer, l'infanterie abandonna précipitamment le champ de bataille. Le comte de Saint-Germain couvrit la retraite.

Telle fut la bataille de Rosbach, où 22,000 hommes, conduits avec prudence et vigueur, en défirent plus de 50,000, sans autre perte que 300 tués ou blessés ; l'armée combinée eut 800 morts, 6,000 prisonniers et perdit 72 pièces de canon. L'armée prussienne campa dans la position R ; son quartier général à Burgwerben.

Observations.

Il paraît que les généraux de l'armée ennemie, se proposaient d'agir suivant les circonstances, et voulaient d'abord envahir la Saxe, s'ils le pouvaient sans risque ; car ils évitèrent pendant la campagne d'en venir aux mains, et tentèrent le sort du combat, au moment le moins favorable.

Lorsque le roi quitta la Saale, c'était l'instant d'attaquer Leipsick ; on aurait pu prendre d'autant plus aisément plusieurs positions pour empêcher les Prussiens de secourir cette place, que Frédéric n'ayant

sous sa main, qu'environ 10,000 hommes, et 6,000 sous le prince Maurice, et que le corps commandé par le duc Ferdinand pouvant être aisément repoussé sous le canon de Magdebourg par un détachement de l'aile droite du maréchal de Richelieu, l'armée combinée n'aurait eu ainsi que ces 16,000 hommes à combattre.

Les troupes combinées ayant laissé réunir les différents corps prussiens à Leipsick, firent sans doute bien de repasser la Saale, puisqu'il est dangereux d'engager une action avec une rivière à dos, mais elles auraient dû en défendre le passage : leur grande supériorité les mettant à même d'en surveiller tous les points. Les princes de Soubise et de Hildbourghausen devaient laisser un fort détachement vis-à-vis de Weissenfels, un autre à Mersebourg, et porter l'armée dans une position intermédiaire pour soutenir ces détachements et arrêter l'ennemi. L'armée du roi passa la Saale sur trois colonnes, distantes de trois lieues, à Weissenfels, Mersebourg, et Halle, qui ne se réunirent qu'à Rosbach. On ne conçoit pas comment les confédérés laissèrent commettre impunément une si grande faute, puisqu'ils pouvaient prendre plusieurs positions pour empêcher la jonction de ces colonnes, et les attaquer séparément avec leurs forces réunies.

Ayant évité pendant toute la campagne d'en venir à une action, les armées combinées devaient persister encore quelques jours dans ce système, 1° parce qu'il était vraisemblable que la situation des affaires en Silésie et en Westphalie forcerait le roi à marcher en personne contre les Autrichiens; 2° parce que, s'il ne prenait pas cette résolution, l'armée de Richelieu, alors disponible, eût opéré de concert avec celle de Soubise et manœuvré sur les flancs de Frédéric, pour le forcer à évacuer tout le pays, ou l'accabler par leur énorme supériorité, dans le cas où il aurait voulu les attendre. Si donc Richelieu et les généraux de l'armée combinée se fussent conduits plus habilement, le roi perdait la Saxe ou la Silésie, et peut-être ces deux provinces.

Le plan d'attaque des alliés contre le flanc gauche des Prussiens, était contraire à toutes les règles ; en cas d'échec, leur retraite devenait impossible, parce qu'ils avaient une rivière à dos et l'ennemi sur leurs communications. Lloyd pense que l'exécution n'est pas exempte de blâme, parce qu'ils tentèrent en plein jour, et en vue de l'ennemi, de déborder son flanc et de gagner le revers de sa ligne pour le couper de la Saale : malgré les avantages d'une telle manœuvre, les alliés pouvaient-ils espérer qu'elle réussît contre Frédéric ? L'auteur juge qu'ils auraient dû faire quelques démonstrations sur l'extrémité opposée pour attirer l'attention du roi, s'approcher de sa gauche par une marche de nuit, et l'attaquer sans lui donner le temps de changer de position : c'était le seul moyen d'exécuter leur plan, celui qu'ils employèrent devait le faire échouer.

Lorsque le roi quitta son camp avec une feinte précipitation, il fallait le faire suivre par le comte de Saint-Germain, et porter une forte division de cavalerie sur le chemin de Mersebourg pour reconnaître ses mouvements : si ces deux corps avaient vu qu'il se disposât à la retraite, ils auraient suffi pour battre son arrière-garde; et si l'on s'était aperçu qu'il ne faisait que changer de position, ils l'eussent inquiété assez longtemps pour que l'armée se formât ou se retirât dans son ancien camp.

Lloyd blâme également les alliés d'avoir marché, sans avant-garde; ce qui ne doit jamais se faire quand on est à proximité de l'ennemi. Il pense, avec raison, qu'ils n'auraient pas dû se former sous le feu des Prussiens, mais plus en arrière.

La conduite de Frédéric fut bien différente; il aperçut toute la matinée les mouvements de l'ennemi, sans en être déconcerté, et aussitôt qu'il eut pénétré leur dessein, il fit

ses dispositions avec beaucoup de sang-froid. Sa marche derrière le plateau de Reichertswerben, lui procura de grands avantages ; cette fuite apparente trompa l'orgueil de ses ennemis, au point de leur faire négliger toutes précautions : ils s'avancèrent avec tant de précipitation que le désordre s'introduisit dans leurs rangs ; les têtes de colonnes se trouvèrent tout à coup sous le feu des Prussiens, et dans l'impossibilité de se former. Le roi saisit ce moment favorable, ordonna à sa cavalerie de charger, et au petit nombre de bataillons qui était arrivé, d'attaquer l'ennemi spontanément. Un pouce de terrain, un instant perdu, auraient donné aux alliés l'espace et le temps nécessaires pour former leur ligne; mais les manœuvres du roi furent si précises qu'elles durent être couronnées par la victoire.

Tempelhof ajoute que les généraux français et impériaux perdirent la bataille pour avoir jugé Frédéric d'après le commun des hommes. Lorsqu'il formèrent leur projet d'attaque, ils étaient éloignés de penser que le roi le devinerait du premier coup d'œil, le déjouerait avec la même promptitude, et que ce n'était pas *son système d'attendre une attaque, mais bien de la prévenir, en prenant l'initiative.* L'histoire de ses campagnes, surtout la bataille de Soor, aurait dû le leur prouver; mais non contents de le battre, ils voulaient le prendre!

L'auteur prussien tire de la conduite du roi dans cette affaire deux maximes générales :

1° *Lorsqu'une armée prévoit une attaque, elle ne doit jamais attendre l'ennemi; il faut au contraire qu'elle le prévienne sans perdre une minute, et l'attaque avec impétuosité;*

2° *Si l'ennemi veut tourner une armée le jour d'une bataille, celle-ci peut toujours l'en empêcher, et même le déborder.* (Cette pensée sera rendue intelligiblement par la figure 3, planche 14.) On a supposé deux armées marchant sur deux lignes qui doivent se rencontrer en C où elles formeront un angle. Il est évident que celui qui aura atteint le premier ce point, sera établi sur le flanc de son adversaire, et pourra le déborder.

L'armée se portant à l'attaque, le fera vraisemblablement par lignes et en colonnes, par pelotons ou par divisions, car cette méthode est la meilleure. Elle détachera en avant, un gros corps de cavalerie, afin de gagner plus rapidement le flanc qu'elle veut attaquer. Si l'armée était bien éclairée, il lui serait facile de déjouer ce projet, et il est certain qu'elle pourrait toujours gagner le point donné avant son adversaire ; puisqu'ayant reçu à temps avis du mouvement de l'ennemi, elle serait en mesure d'arriver avant lui au point de sa direction (1); elle n'aurait pour cela qu'à suivre l'exemple du roi, qui plaça sa cavalerie à l'aile menacée, et la mit de suite en mouvement.

Dès que l'armée B sera donc formée au point C avant l'armée A, cette dernière sera prise en flanc et sans doute battue, si la première profite de cet avantage avec autant de vivacité que le roi le fit à Rosbach. Pour s'en assurer, il faut démontrer la seule contre-manœuvre qui reste à l'armée A, pour arrêter l'ennemi. (Fig. 4, pl. 14.) Dès que la cavalerie est parvenue à la hauteur de C, l'armée A n'a d'autres moyens que de former un crochet, au point de rencontre : ce mouvement, qui doit être exécuté avec rapidité, entraînera quelque désordre ; la ca-

(1) Ces idées de Tempelhof sont justes dans la supposition d'un mouvement fait de jour et à découvert ; dans le cas contraire, elles seraient nulles ; on peut donc les citer à l'appui du chapitre III, et des maximes que j'y ai présentées pour dérober ses mouvements à l'ennemi. D'ailleurs, il n'est pas indispensable de marcher par lignes pour gagner l'extrémité d'une armée ; on peut masquer l'opération par une attaque d'avant-garde, et porter sa masse sur cette extrémité, par des colonnes de bataillons serrés à peu de distance ; de cette manière, il est difficile que l'ennemi le découvre, et puisse s'y opposer à temps.

valerie formée en C, chargeant alors avec ensemble et impétuosité, dans une direction convenable pour déborder l'ennemi, le culbutera, même avant qu'il ne soit déployé. Tempelhof prétend d'ailleurs que la formade ce crochet est sujette à un autre inconvénient : une armée marchant par lignes en colonnes, perd toujours un peu de ses distances, lorsqu'il s'agit de faire une conversion dans laquelle ses colonnes se rapprochent; cela arrive surtout lorsque le crochet forme un angle droit; alors les lignes sont serrées en masse, et il en résulte de la confusion : si la charge de l'ennemi s'effectuait dans ce moment, et que la première ligne fût repoussée, elle entraînerait nécessairement la seconde. La cavalerie des assaillants pourra aisément se reformer et renouveler ses attaques : dans cet intervalle, leur infantérie commencera d'arriver; les bataillons marcheront au soutien, à mesure qu'ils se formeront, parce qu'il est très-important d'agir avec vigueur, sans donner le temps à l'ennemi de se reconnaître; et il est facile de juger qu'ils peuvent le faire sans crainte, puisque l'armée est toujours à portée de les soutenir (1).

Pour rendre ceci plus intelligible, je suppose que l'armée B marche à gauche par pelotons et par lignes, et que sa cavalerie gagne six ou huit cents pas; son aile gauche arrivera au moment où cette cavalerie aura fourni sa charge, et se reformera : les premiers bataillons arrivés se mettront en bataille, et protégeront cette opération ; les deux armées réunies feront alors un effort combiné. L'armée A voyant sa cavalerie culbutée au premier choc, formera sans doute un crochet avec l'infanterie de l'aile droite, en retirant la cavalerie sur la droite, pour qu'elle ne masque pas ce mouvement; mais l'infanterie ennemie B ne lui donnera pas le temps de l'achever ; si elle a continué de marcher rapidement, elle arrivera pendant qu'il s'effectue, et mettra facilement en déroute une troupe ainsi surprise. En supposant même que l'aile gauche de l'armée B eût devancé les autres bataillons de quelques cents pas, ceux-ci arriveraient toujours à temps pour appuyer son attaque et la rendre décisive. Il résulterait de cette manœuvre une espèce d'ordre par échelons, dont chaque échelon prendrait son poste, lorsque celui qui le précède aurait gagné quelques centaines de pas; en observant de les prolonger tous sur la gauche, l'ennemi serait complétement débordé et pris à revers, avant d'avoir pu s'y opposer. Le crochet en D, qu'il voudrait figurer, se trouverait aussi exposé à l'effet de l'artillerie qui battrait les troupes dont il serait formé.

La cavalerie peut beaucoup contribuer au succès de ces sortes d'opérations ; et il faut dire, à la louange de celle des Prussiens, qu'elle prépara tellement la victoire, que l'infanterie put aisément l'achever.

On peut tirer de cette bataille une maxime accessoire, savoir : *Qu'un général, commandant une armée manœuvrière doit, autant que possible, attaquer son ennemi, fût-il même supérieur en nombre, lorsqu'il est en marche.* En parcourant l'histoire de cette guerre, on se convaincra que le roi cherchait toujours à prendre ses ennemis dans un mouvement. Cette manœuvre avait alors plus d'importance qu'aujourd'hui, à cause de la manière de camper et de marcher. Dans les dernières guerres, la moitié des combats n'ont été que des engagements de têtes de colonnes ; le terrain et le système actuel ont également contribué à ce changement.

(1) Tempelhof arrange fort bien cela à sa manière; mais il est dans l'erreur, lorsqu'il prétend que deux colonnes, se rapprochant un peu au moment d'un changement de direction, seraient plus faibles et plus facilement battues à cause de ce rapprochement. D'ailleurs, ce changement de direction n'est pas indispensable dans le cas supposé ; on peut faire exécuter un changement de front à deux brigades, et le refoulement des deux lignes n'aurait plus lieu.

CHAPITRE V.

Observations sur les ordres de marche de Frédéric et sur ceux de Guibert. Maximes sur les magasins et sur les attaques contre une armée en marche.

Avant de donner la narration des événements qui se passaient en Silésie, pendant l'expédition du roi en Saxe, je vais présenter quelques observations justifiées par la bataille de Rosbach, et qui doivent, par conséquent, trouver leur place ici.

Les ordres de marche sont une partie importante de l'art de la guerre, Guibert a consacré plusieurs volumes pour nous en développer les diverses combinaisons : on me permettra de faire ici quelques observations sur ceux que Frédéric a le plus souvent mis en pratique.

Les réflexions qu'on va lire sont relatives à l'ancien système, c'est-à-dire à celui dont on s'est servi jusqu'à la guerre de la révolution. On y suppose deux armées campant à proximité, organisées par lignes, comme elles l'étaient jadis, et fortes d'environ 50 à 60,000 hommes. Depuis 1792, les masses sont devenues plus considérables, on a été forcé pour les faire agir facilement de les subdiviser, et de former dix à douze corps d'armée, agissant chacun vers le but commun ; dès lors les ordres de marche ont changé, et ceux proposés par Guibert, comme ceux de Frédéric, ont subi des modifications nécessitées par la différence de l'organisation des armées, autant que par le changement survenu dans la manière de les employer. Mais si les ordres de marche du roi n'étaient plus praticables pour les armées modernes, ils auront toujours un grand intérêt pour l'art, et conviendront pour un ou deux corps d'armées destinés à manœuvrer en présence de l'ennemi et à gagner une extrémité de sa ligne par un mouvement de flanc.

Sur les ordres de marche.

La clarté des dispositions du roi pour les batailles de Rosbach, Kollin et Leuthen : l'examen de son ordre de marche et de tous ceux qu'il a mis en usage avant et après ces batailles, m'ont également frappé.

J'ai cru y découvrir une des causes principales de sa grande facilité à mouvoir les masses, à les porter vivement sur une extrémité de la ligne ennemie, à les laisser en colonnes ou à les former avec la rapidité de l'éclair, et je dois avouer que j'ai considéré cette cause, comme une de celles qui ont contribué aux succès de Frédéric. Dès lors il m'a paru aisé de saisir tous les rapports de sa tactique avec ses ordres de bataille ; mais, en même temps, j'ai vu combien on l'avait méconnue et défigurée dans toute l'Europe, en croyant l'imiter, et recherchant ses causes dans le maniement des armes, la célérité des feux ou des manœuvres compliquées.

De tous les auteurs militaires dogmatiques, Guibert a seul traité la tactique de Frédéric, car Mirabeau ne nous a donné que son ordonnance d'évolutions, qui n'a rien de commun avec les systèmes de bataille ; c'est l'école de peloton et de bataillon.

Guibert a prouvé, dans l'éloge du roi de Prusse, que sa tactique était ignorée en Europe ; mais, la connaît-il mieux lui-même, lorsqu'il consacre une plume, digne d'un plus grand sujet, à nous enseigner des déploiements que ce grand capitaine ne fit jamais à la guerre, et qu'il nous dit gravement qu'il avait laissé beaucoup à désirer dans le détail des marches ? Pour suppléer à ces lacunes, il emploie un volume entier à nous démontrer qu'une colonne de 8 bataillons, par exemple, doit déployer comme un bataillon de huit pelotons. Qu'on ne m'accuse pas d'être le détracteur de Guibert ; loin de

moi une telle pensée ! Eh ! quel homme n'admirerait pas son génie ! Qui oserait lui contester un rang distingué parmi les écrivains militaires ? C'est justement parce qu'il fit preuve de talents inappréciables qu'il faut regretter qu'il ait vécu un demi-siècle trop tôt, et écrit dans un temps où la tactique de son héros était encore méconnue. Son imagination à la fois brillante et profonde, se serait proposée un objet plus digne d'elle que les détails sur lesquels il s'est appesanti. Dans le premier chapitre de son Traité des marches, il promet un système de guerre complet ; les chapitres suivants ne sont, au contraire, qu'une simple répétition des ordonnances : son second volume n'est qu'une application de l'école de bataillon, au déploiement des colonnes ; mais quel est l'officier supérieur, connaissant l'ordonnance, et sachant manier une troupe, qui ne puisse faire déployer une colonne ? Les bataillons sont à une colonne, ce que les pelotons sont à un bataillon. Les uns et les autres se ploient et se déploient d'après les mêmes principes. Néanmoins on ne saurait nier que ses manœuvres ne soient bonnes dans un camp d'instruction, pour accoutumer les officiers à toutes les combinaisons, et à l'estimation des distances ; mais qu'elles soient praticables à la guerre, et préférables à celles de Frédéric, c'est une question que tous les militaires instruits pourront juger.

En jetant un coup d'œil sur les ordres de marche de l'armée prussienne aux batailles de Kollin, de Rosbach et de Leuthen, on verra qu'elle marchait en colonnes, par le flanc (1), chaque ligne formant une colonne ; qu'elle passait à cet ordre en rompant à droite ou à gauche par pelotons, et qu'elle reprenait l'ordre de bataille, au moyen de la même conversion par peloton sans déploiement (2).

Guibert n'a fait l'application de cette manœuvre qu'au prolongement insignifiant de direction parallèle (4e et 6e manœuvres, pl. 7 et 8 de sa grande Tactique), comme s'il eût été entraîné par son système de déploiement, ou qu'il n'eût pas saisi les facilités qu'elle présente, pour toutes les marches et pour tous les ordres de bataille ; cependant de cette manœuvre dérivent les avantages suivants :

1° *L'armée peut faire tous ses mouvements réunie ; elle ne risque point d'être accablée en détail, puisqu'elle ne forme que deux colonnes, à la distance d'une première ligne avec la seconde ;*

2° *L'ennemi ne peut pénétrer entre ses colonnes, ni les couper ;*

3° *En prenant la direction qu'elle veut donner à sa ligne de bataille, l'armée, en arrivant sur le terrain, pourra être formée dans quelques minutes, ou dans le même espace de temps qu'il faut à des pelotons pour converser* (3). *Cette manœuvre simple est celle de l'article 2, 4e partie de l'école de bataillon. Il sera seulement nécessaire de protéger la marche des colonnes par une avant-garde, qui remplira le double but de les couvrir et de donner le change à l'ennemi.*

(1) Ce n'est pas de la marche par le flanc et par files dont il est ici question, mais de la marche en colonnes par pelotons et par le flanc de l'armée, la droite ou la gauche en tête.

(2) Dans une instruction rédigée pour ses généraux avant la guerre de sept ans, Frédéric recommandait cette méthode de marcher par lignes comme la meilleure ; mais il n'en développait ni le mécanisme ni les avantages : cependant il expliquait parfaitement les marches des ailes. Cette instruction, rédigée après la guerre de 1742, ne fut imprimée qu'après celle de sept ans, en 1766. Elle prouve que, dans la première guerre, le roi lui-même n'avait pas encore saisi tous ses avantages, puisqu'il avoue qu'aux batailles de Soor et de Hohenfriedberg il n'en sut pas profiter.

(3) Je ne prétends pas que tous les pelotons conversent strictement dans la même minute sur tout le prolongement de la ligne ; mais, le signal étant donné, il y aura très-peu d'intervalle pour l'exécution dans les différentes brigades, et la conversion ne durera certainement pas dix minutes.

4° Comme l'armée ne doit observer que deux ou trois cents pas de distance, entre ses colonnes, pour former deux lignes, ou la distance des pelotons entre eux, cette manœuvre sera juste et précise;

5° L'armée ayant atteint la hauteur d'un des flancs de l'ennemi, par un mouvement dérobé, en se formant avec rapidité, ne lui donnera pas le temps de faire un crochet, ni de changer de front; il sera donc accablé successivement sur une extrémité de sa ligne, comme les Impériaux le furent à la bataille de Leuthen.

6° Enfin, si l'armée ne veut pas former deux colonnes aussi longues que sa ligne de bataille ordinaire, elle peut, suivant le terrain, en faire quatre, en doublant sa ligne, ou marchant par ailes, sans augmenter l'embarras de la formation. Ces quatre colonnes étant établies par lignes doublées, arrivées à peu près à la hauteur où elles doivent se former, se dédoubleront; la deuxième fera halte, et protégera le mouvement de la première, laquelle marchera jusqu'à ce qu'elle ait dépassé sa tête qui s'emboîtera alors avec le dernier peloton de la première de manière, qu'au moyen de la simple conversion dont nous avons parlé, elles se trouveront à même de former ligne contiguë.

Si elles sont formées par ailes, elles se retrouveront sur deux lignes par un simple changement de direction, exécuté simultanément par les têtes et les queues de chaque colonne. L'ordre de marche de la bataille de Leuthen (pl. 13) *le démontre clairement.*

Il est bien entendu toutefois que ces ordres de marche ne peuvent avoir lieu que sur un champ de bataille découvert, car dans les pays fortement coupés ces grands mouvements sont impraticables; il faut alors arriver par les débouchés reconnus, et se borner à combattre en colonnes.

Pour rendre ces diverses manœuvres plus intelligibles, j'ai cru devoir joindre, à la fin de ce volume, une planche qui en représente tous les détails; et, pour la rendre plus intéressante, j'ai adopté l'ordre de bataille que Frédéric avait arrêté à Kollin, mais qui ne fut point exactement suivi. (*Voyez* planche 7 et son explication.)

L'examen des ordres de marche de Guibert, va nous convaincre par la difficulté et les inconvénients de leur application, que c'est par un système absolument inverse, que Frédéric faisait mouvoir ses masses avec tant de précision et de facilité.

Guibert a employé plusieurs chapitres, et onze planches, pour donner différents ordres de marche de front, qui ne diffèrent que dans les bataillons de déploiement, ou la direction de droite et de gauche; ainsi comme il sera indifférent de choisir l'un ou l'autre de ces chapitres, je prendrai le sujet de sa planche IX, ou l'ordre oblique simple. L'armée qu'il fait mouvoir est d'abord obligée d'ouvrir cinq marches, et de former cinq colonnes ployées sur la droite ou sur la gauche. Il faut ensuite que ces colonnes exécutent une marche, en conservant parfaitement leurs distances à une demi-lieue, l'une de l'autre. Arrivées au point d'attaque, elles doivent s'y déployer, peloton par peloton, sur celui de la tête, avec assez d'exactitude pour que le premier de la colonne de gauche se trouve appuyé au dernier de la colonne qui est à sa droite; l'inverse se fait à la gauche, si la direction est sur cette aile. Or, je demande aux militaires accoutumés à diriger des troupes :

1° Si, pour marcher à l'ennemi, on peut ouvrir cinq marches jusqu'à sa portée, à travers les obstacles du terrain, sans qu'il s'en aperçoive, et ne repousse l'attaque?

2° En supposant que cela fût possible, le sera-t-il de conduire cinq colonnes hors du rayon visuel, en conservant exactement les distances, de manière à ce qu'elles arrivent, à la minute, sur le front des attaques, principalement lorsqu'une colonne aura la moitié moins de chemin à parcourir qu'une autre?

3° Accordant néanmoins ces deux hypothèses, comment les colonnes formeront-

elles une ligne solide et contiguë, s'il y a le moindre retard dans l'une ou l'autre? Et combien de temps emploieront-elles à se développer sur la tête?

4° Sera-t-il possible de déployer sur le centre pour accélérer le mouvement? Et si, pour l'exécuter, on voulait faire tourner le dos à la tête des colonnes lorsqu'elles seront à portée de l'ennemi, que deviendrait une armée attaquée dans une pareille situation?

5° Quel succès attendre d'une attaque, dont la réussite dépend de la surprise d'un flanc de l'ennemi et où il faudrait une heure au moins pour former la ligne? N'aura-t-il pas le temps de faire son changement de front, d'opposer une ligne égale à la vôtre, même de la déborder, en suivant les principes que j'ai indiqués à la suite de la bataille de Prague?

6° L'ennemi pouvant découvrir la marche, de toute l'étendue du rayon visuel, ne sera-t-il pas à même de renforcer vivement un point de sa ligne, de pénétrer entre les deux colonnes les plus voisines, qui, arrêtées dans leur mouvement, seront prises en flanc, de front et à revers, et vraisemblablement détruites?

7° J'ai cependant supposé, contre toute vraisemblance, la possibilité d'ouvrir des marches; mais s'il est reconnu que cette opération soit inexécutable devant l'ennemi, qu'on juge alors si le système de Guibert pourrait être exécuté par des colonnes marchant au hasard sur des directions vagues, forcées de subordonner leurs mouvements aux accidents du terrain, de s'éloigner souvent à double distance de déploiement, arrivant les unes beaucoup avant les autres, et présentant des attaques isolées, sans force et sans vigueur. Que deviendrait une armée dans cette situation, si elle avait affaire à un Frédéric, à un Napoléon?

Guibert paraît avoir tellement méconnu le simple mécanisme de l'ordre de marche par lignes, que dans la manœuvre où il était le plus naturel de l'employer, dans celle où il tombe sous le sens, en un mot, dans sa planche 15, il s'est servi de l'ordre de front, pour indiquer l'attaque de l'ennemi sur les têtes de colonnes qu'il voulait faire manœuvrer; cette armée avait néanmoins commencé son mouvement par le flanc, ainsi que la même planche le démontre, elle marche d'abord par la gauche et par lignes. Jusque-là, cet auteur judicieux avait suivi l'impulsion de l'ordre naturel; pourquoi donc a-t-il formé, de cette même armée, quatre colonnes de front, pour leur faire exécuter ensuite un long déploiement? tandis qu'en faisant tête de colonne à droite, après avoir passé le village et le bois, et dirigeant ses deux colonnes en arrière du plateau qu'il a figuré, il pouvait les mettre en bataille par une simple conversion de pelotons. Frédéric manœuvra ainsi à Rosbach; et la position est absolument la même que celle supposée par Guibert. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que l'auteur de l'Essai général de tactique ait renouvelé les mêmes erreurs dans sa défense du système moderne, où elles sont encore plus sensibles.

Je n'aurai pas besoin de m'étendre davantage sur ce sujet, ni de citer la malheureuse bataille de Minden; la relation de cette affaire, rapportée dans le chapitre XV, prouve complétement les vices d'un deploiement processionnel.

Si les idées que je viens d'exposer, ne sont pas assez intelligibles, ou assez frappantes, par les ordres de marche annexés à ce volume, on peut consulter encore ceux de Zorndorf et de Kunersdorf, et de tous les mouvements stratégiques de Frédéric: on verra, que c'est à eux seuls qu'on doit attribuer la facilité avec laquelle il manœuvrait sur les flancs de l'ennemi, tenait son armée sous la main jusqu'au moment d'attaquer, et la formait avec rapidité.

Le système de tenir son armée toujours réunie, de présenter une masse à des parties

isolées, une ligne entière à une seule extrémité de ligne ; ces combinaisons justement admirées des gens de l'art, ne pouvaient s'exécuter qu'au moyen d'un ordre pareil, d'un mode de formation qui réunît promptitude, ensemble et simplicité.

Le système de Guibert, celui de Frédéric, et les idées que je viens d'émettre, reposent sur un ordre de combat en ligne déployée ; je pense, au reste, et j'ai déjà eu occasion de démontrer que cet ordre n'est pas de rigueur, et que l'on pourrait employer, avec plus d'avantage, une ligne de bataillons formés en colonne serrée par divisions, à demi-distance de sections. Chaque bataillon ayant trois divisions, ce serait dans le fait une formation sur trois lignes : mais les régiments au lieu d'être déployés, seraient sur trois divisions de front et autant de profondeur,

3me Bon 2me Bon 1er Bon

par conséquent plus concentrés, plus faciles à mouvoir, et plus forts. Au reste, cet ordre n'est pas incompatible avec une marche par lignes.

On ne disconviendra pas néanmoins que cette manière de marcher, si convenable au temps où les armées restaient en présence dans des camps tendus, dont elles avaient tout le loisir de connaître les approches ; convenable encore pour manœuvrer sur le terrain un jour d'affaire, n'ait perdu de son importance par la manière dont on fait la guerre aujourd'hui. Il faut bien se garder aussi d'en confondre le mécanisme avec les profondes combinaisons de la stratégie, ou avec les mouvements nécessaires pour les mettre à exécution.

L'expérience des guerres de la révolution nous avait depuis longtemps engagé à présenter les modifications indispensables à ce système de marche et les maximes qui pouvaient en résulter. Le nouveau plan que nous avons adopté pour cet ouvrage nous détermine à les placer ici.

Il est bien reconnu aujourd'hui que la marche d'une armée en lignes contiguës, par ailes ou par lignes que Frédéric a recommandée comme la plus avantageuse, est sans doute une de celles qui conviennent le mieux lorsqu'une armée est en position de marcher à l'ennemi pour le combattre ; alors elle est considérée comme manœuvre ; mais elle est très-inutile et embarrassante lorsqu'on est à 60 lieues de l'ennemi, qu'il n'a aucune grande armée réunie, et que plusieurs routes se dirigent concentriquement vers le point que l'on veut occuper. On conviendra, en effet, que cinq corps de 20,000 hommes se porteront bien plus rapidement sur un point quelconque, en suivant cinq routes différentes, que ne le ferait une armée de 100,000 hommes marchant sur une seule route, ne pouvant se mouvoir qu'avec la lenteur inséparable des grandes masses, et forcée de traîner tout l'attirail de ses subsistances avec elle. La célérité des mouvements, qui multiplie les forces d'une armée *en portant sa masse alternativement sur tous les points de sa ligne*, est un avantage inappréciable à la guerre : mais il n'est pas le seul qu'offre le système moderne ; il y en a encore deux autres que nous avons indiqués, c'est-à-dire celui de faciliter les subsistances, et celui de diviser l'attention de l'ennemi.

Des corps d'armée de 20,000 hommes peuvent trouver des subsistances dans tout le cours de leur marche, en y faisant contribuer les environs à quelques lieues à la ronde. Il suffira donc qu'ils conduisent avec eux du biscuit pour huit ou neuf jours, c'est-à-dire pour tout le temps où ces corps seraient en position et manœuvreraient devant l'ennemi, sur un espace de terrain resserré, et simultanément avec les autres divisions. Ainsi, les opérations militaires ne seront plus subordonnées aux établisse-

ments de grands magasins et à la marche régulière de la boulangerie (1).

Quant au second point, il est certain qu'une armée qui prend l'offensive et tente une invasion, *a l'initiative de tous les mouvements*, et que ceux de l'ennemi doivent être rapportés aux siens. Si elle occupe donc, par un de ses corps, chacune des grandes communications qui mènent à lui, il sera inquiété à la fois sur tout le développement de sa ligne d'opérations, et il se trouvera embarrassé pour décider sur quel point il doit porter les principaux efforts de sa défense.

Pour s'assurer de la justesse de ces assertions, on n'a qu'à méditer un instant sur les mouvements que la grande armée a effectués, en 1805, depuis le Rhin jusqu'à Donawerth, Zumershausen, Gunzbourg et Memmingen, et ensuite depuis le Danube jusqu'en Moravie.

Il me paraît que ce système d'opérations peut être consacré par les maximes suivantes :

1° *Lorsqu'une armée se décide à effectuer une invasion, ou qu'elle prend l'offensive, elle a l'initiative des mouvements.*

2° *Cet avantage la dispense de marcher en masse, tant qu'elle n'a pas atteint le point où elle doit rencontrer l'ennemi et le combattre. Elle devra, au contraire, former, suivant sa force, plusieurs gros corps d'armée, et les diriger sur les communications qui conduisent concentriquement vers ce point important.*

3° *La direction générale ne peut être donnée que sur le centre, une des extrémités ou les derrières de la ligne ennemie* (2) ; *mais, en thèse générale, il vaut mieux se diriger sur une extrémité ; de là on peut, au besoin, arriver sur les derrières. La direction sur le centre ne convient que dans le cas où la ligne de son adversaire serait disséminée, et ses corps séparés par de grands intervalles.*

4° *Dans ce cas, il faut porter le plus grand nombre de ses corps sur l'une de ces parties isolées, et chercher à l'envelopper ; pendant ce temps, les autres corps gardent le point central, et tiennent en respect l'autre partie de l'armée.*

5° *Lorsqu'on fait avancer la plus grande masse de ses corps sur les derrières d'une armée, en passant par une des extrémités de la ligne ennemie, il faut laisser un corps sur cette extrémité : par ce moyen, on conserve les communications avec sa ligne d'opérations, tandis que l'adversaire est coupé de la sienne ; ce corps sert en même temps à attaquer en flanc, et à empêcher l'ennemi de sortir de sa mauvaise position par un mouvement dérobé.*

6° *Ces opérations sont surtout avantageuses lorsque l'ennemi est à une grande distance de la base d'où elles partent. On peut néanmoins appliquer les mêmes principes à des positions plus rapprochées (deux ou trois marches) ; dans ce cas, il faut que les différents corps n'aient pas plus de chemin à parcourir pour se réunir au point principal, qu'il n'y a de distance entre ces corps et les postes avancés en face de l'ennemi* (3).

7° *Par le moyen de ce système, l'armée embrassant une plus grande étendue de terrain et marchant plus rapidement, pourra trouver une partie de sa subsistance dans le pays*

(1) On sent bien que ce système ne peut être suivi que dans un pays peuplé et cultivé. Il serait, par exemple, impraticable dans la Russie et dans la Suède. (*Note de* 1806.)

(2) Voyez chapitre XIV, *des Lignes d'opérations.*

(3) Il ne faut pas confondre ce système avec celui des divisions isolées sur un front trop étendu. J'ai compris sous cette dénomination, les opérations entreprises sur un front de trente ou de quarante lieues, par des divisions isolées, hors d'état de se réunir dans un jour de combat, et dont les mouvements ne peuvent pas être simultanés sur le point décisif. Il est facile de juger la différence qui existe entre ces opérations et celles de plusieurs corps d'armée qui auraient une position concentrée, dont la profondeur égalerait le front, et qui pourraient ainsi être mis en action simultanément, avant que l'ennemi pût rien tenter sur leur ligne.

même, surtout lorsqu'il s'agira de contrées où la population est nombreuse, et où les villes sont en grand nombre. Il sera seulement indispensable de faire suivre chaque corps par les bestiaux et la quantité de biscuit suffisante pour le nourrir lorsqu'il aura atteint l'ennemi, et sera forcé de séjourner dans un espace resserré, conjointement avec les autres corps. Cet approvisionnement sera suffisant, s'il peut fournir à la subsistance pendant le même espace de temps qui serait nécessaire pour le renouveler.

8° *Les magasins pourront être alors établis sur les derrières à mesure que l'armée avancera. On y procédera par des réquisitions légales, frappées sur toutes les provinces voisines, et appuyées de quelques troupes d'exécution; par des marchés avec les administrations du pays, et par les convois de précaution que l'on pourra tirer de son propre territoire. Les bestiaux, le riz, et le biscuit sont les approvisionnements les plus sûrs et les plus faciles à transporter.*

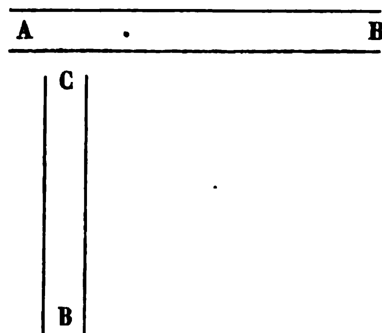
Sur l'attaque d'une armée en marche.

J'ai terminé ce chapitre dans mes premières éditions, par quelques idées sur les attaques contre une armée en marche, dont la bataille de Rosbach offre un exemple si frappant.

Les changements survenus dans l'art de la guerre, et dans l'organisation des armées rendront sans doute de tels événements plus rares. Cependant si l'organisation par divisions et par corps d'armées, semble beaucoup plus propre à arrêter un mouvement dirigé sur la tête d'une colonne; il n'en est pas moins vrai que la bataille d'Auerstedt fut perdue par les Prussiens, et que celles de Marengo, d'Eylau et de Lutzen furent sur le point de l'être aussi par les Français, parce qu'on les attaqua en mouvement, et au moment où ils ne s'attendaient point à une affaire générale.

On peut donc en conclure que les attaques faites contre une armée en marche n'ont rien perdu de leur importance, et je me suis décidé à représenter ici les observations que j'avais déjà faites, en rappelant seulement qu'elles sont basées sur le système des marches, campements, et ordres de batailles en lignes contiguës.

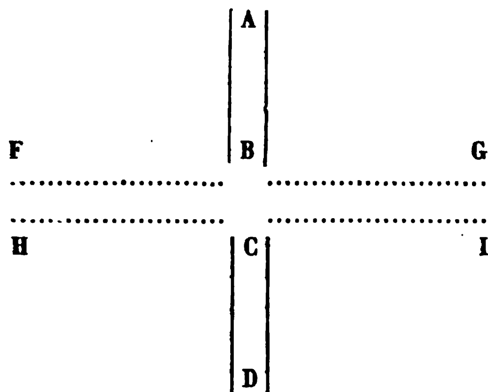
Une attaque contre une armée en marche est avantageuse, par la même raison que l'est celle sur une extrémité de la ligne ennemie, c'est-à-dire, parce que l'armée attaquée sur la tête de ses colonnes se trouve, relativement à l'ennemi, dans la même disposition que si elle était assaillie sur une de ses extrémités. La figure suivante le démontre.



L'armée AB est dans la même position que celle du roi à Rosbach; celle BC dans la même disposition relative que celle des alliés : en les supposant donc toutes deux en bataille, on verra que BC se trouve attaqué en ordre perpendiculaire debordé sur un des flancs, comme il le serait sur la tête de ses colonnes, s'il était en marche.

L'avantage de ces deux manœuvres provient de ce que l'armée attaquée ne peut engager ses bataillons que successivement, et que l'ennemi, opérant avec vigueur, les accable ainsi en détail. Pour obtenir ce résultat, il ne suffit pas d'attaquer une colonne en marche, il faut encore que l'armée AB prenne une direction convenable; par exemple, un prolongement horizontal, si la marche des colonnes est perpendiculaire, et perpendiculaire, si elle est horizontale.

Le but de cette direction doit être de présenter toute sa ligne à une tête de colonne, par conséquent, à une extrémité seule de la ligne ennemie. On conçoit en effet que, si deux têtes de colonnes se rencontraient dans la même direction et déployaient réciproquement, il en dériverait un ordre parallèle, un choc de deux fronts égaux en force, un défaut total de combinaisons; je vais expliquer cette idée par la figure suivante :



L'armée AB marche sur deux colonnes, et rencontre celle CD sur sa direction; la première, craignant d'être attaquée, déploiera sans contredit le plus promptement possible; si la deuxième n'en faisait pas autant, elle serait battue, suivant le procédé de la première figure.

AB formera donc la ligne FG.

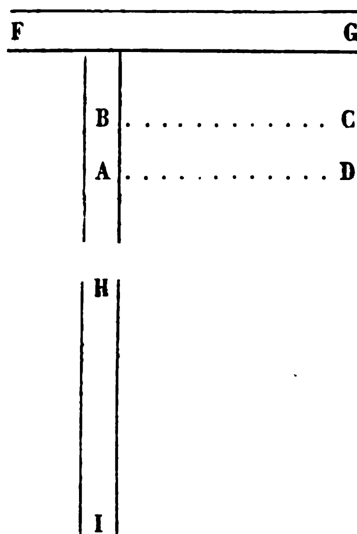
CD formera la ligne HI.

Ce rétablissement de l'ordre parallèle d'un front contre un autre, de bataillon contre bataillon, est, sans contredit, une preuve d'incapacité; les armées ainsi engagées peuvent se détruire sans un grand succès; et, si l'une d'elles remporte la victoire, elle ne la devra certainement pas à son général.

Je crois utile de rappeler ici l'observation faite, au sujet des ordres de marche de Guibert, et notamment à l'égard de celui de sa planche 15, répété dans sa Défense du système moderne : l'auteur voulant faire exécuter à l'ennemi une marche dérobée pour gagner la tête de ses colonnes, fait arriver tête contre tête, suivant la figure ci-dessus; tandis qu'en changeant de direction au delà du village, après le passage du bois, et se prolongeant horizontalement avec distances entières, l'ennemi se serait mis en bataille sur les têtes de colonne par une simple conversion des pelotons; il aurait manœuvré dans le sens de la première figure, et dans celui du roi à Rosbach. Cette nouvelle application prouve combien il a méconnu la tactique de Frédéric, malgré sa simplicité.

La position des armées dans cette bataille, et la démonstration que je viens de faire, justifient mon observation sur les déploiements de l'Essai général de tactique; c'est qu'ils peuvent être indispensables pour une partie d'armée surprise en marche, et forcée de former un crochet. Cette modification ne doit avoir lieu cependant que pour une avant-garde ou les têtes de colonnes attaquées subitement; le reste de l'armée, instruit de cette attaque, pourra manœuvrer sans déploiement dans la direction la plus avantageuse, soit pour protéger la retraite de la brigade qui aura formé le crochet, soit pour agir offensivement sur les flancs de l'ennemi.

Cette dernière supposition fait naître une discussion incidente; Tempelhof est d'avis, et je crois aussi qu'une armée attaquée en marche, formera avant tout un crochet, c'est-à-dire que la brigade, formant tête de colonne, se déploiera à droite ou à gauche de la colonne, en forme de crochet, ainsi qu'on le voit dans la figure suivante.



Si l'avant-garde AB ou tête de la colonne BA HI est attaquée par l'ennemi, elle déploie à droite ou à gauche, suivant la direction de cette attaque, et occupe la ligne pointillée BC, AD qui figure un crochet relativement à la colonne; cette manœuvre est nécessaire, pour opposer une résistance au premier effort de l'ennemi FG; *mais l'armée, étant à l'abri de ce danger, doit-elle suivre le mouvement de la brigade* AB, *et rétablir l'ordre parallèle?* Cette question se lie à la suivante : *une armée, attaquée par un de ses flancs, ayant fait front ou crochet avec la brigade du flanc menacé, doit-elle continuer un changement de front dans la même direction, et se former parallèlement à l'ennemi?*

Ces deux questions, me paraissent inséparables, puisque les positions supposées respectivement, offrent les mêmes causes et les mêmes résultats : je ne craindrai pas de me tromper, en prononçant la négative sur l'une et sur l'autre.

Cette manœuvre paraît bien, au premier abord, la plus naturelle; elle est aussi ordinairement appliquée par les généraux médiocres, mais en est-elle plus sage pour cela? Il est reconnu que l'attaque sur un flanc est des plus favorables; pourquoi une armée, dont l'avant-garde ou la brigade de l'aile seraient engagées de front avec l'ennemi, ne chercherait-elle pas, à son tour, à gagner un de ses flancs, et à changer ainsi la défensive contre l'offensive, une défaite probable contre une victoire presque certaine? Qui empêchera un général attaqué de cette manière, d'ordonner à sa brigade engagée de défendre le terrain pied à pied, en se retirant sur une seconde placée en échelon? Pendant ce temps, ne pourra-t-il pas faire, avec le reste de la colonne ou de l'armée, un changement de direction, en faisant exécuter un quart de conversion à ses pelotons pour se diriger par ce moyen, sur une extrémité de la ligne ennemie? (*Voyez* fig. 5, planche 14, les colonnes DD.)

Il résultera de cette disposition un ordre oblique sur un flanc de l'adversaire, qui n'osera certainement pas poursuivre les brigades en retraite, pouvant être attaqué lui-même avantageusement si le général opère avec vigueur et ensemble. Cette manœuvre est beaucoup plus simple, et plus rapide qu'un changement de front; elle donne l'avantage inappréciable d'établir toute l'armée sur une seule extrémité de la ligne opposée, tandis que le changement de front, qui ne s'achèverait vraisemblablement pas, ne tend qu'à rétablir l'ordre parallèle.

Si cette manœuvre paraît compliquée, on peut lui en substituer d'autres, pourvu que ce soit dans le but d'amener la masse de ses forces contre une seule aile de l'ennemi.

C'est dans des circonstances semblables qu'un général peut apprécier une théorie basée sur les vrais principes. Un homme ordinaire, qui n'a pour lui que sa longue expérience, sera toujours surpris, embarrassé, lorsqu'on lui annoncera que ses têtes de colonnes sont attaquées par une ligne, ou un de ses flancs culbuté; mais s'il connaît la juste valeur de la position où il se trouve, et les contre-manœuvres qu'il peut opposer,

il les ordonnera avec ce calme qui inspire la confiance, et communiquera à son armée toute sa sécurité; l'expérience en pareil cas, ne sert qu'à bien juger les distances, et à adapter des manœuvres analogues au terrain.

Mais il est temps d'abandonner ces réflexions, pour donner la relation de ce qui se passait à la gauche de la ligne d'opérations du roi, pendant que ce prince affranchissait sa droite de l'armée combinée.

CHAPITRE VI.

CAMPAGNE DE 1757. — SECONDE PÉRIODE.

Invasion des Autrichiens en Silésie; bataille de Breslau. Frédéric y revient; bataille de Leuthen.

Nous avons dit que le roi, en marchant contre l'armée combinée, avait laissé un corps sous les ordres du duc de Bévern pour observer le prince Charles, et l'empêcher de faire aucune entreprise sur la Silésie : en conséquence, le duc quitta Bernstadel, et campa sur la montagne de Landscron, près de Gœrlitz; il détacha le général Winterfeld avec une forte division à Moys, entre la Neiss et la Queiss, pour garder le passage de ces rivières.

Le prince Charles s'avança jusqu'à Bernstadel, et porta Nadasty, avec un corps considérable, à Seidenberg, afin d'observer Winterfeld, de s'assurer un passage sur la Neiss, et d'être prêt à suivre ou à prévenir le duc de Bévern, s'il voulait gagner la Silésie.

Les Autrichiens croyaient avoir le plus grand intérêt à porter le théâtre de la guerre sur l'Oder, parce qu'ils y auraient vécu aux dépens de l'ennemi, et que leur supériorité pouvait leur faire espérer, avec raison, de conquérir la Silésie : pour atteindre ce but, il importait de forcer les Prussiens à quitter la position défensive de Gœrlitz, qui aurait pu leur donner le temps d'attendre le retour du roi, et de reprendre l'offensive à la fin de la campagne.

Par la raison inverse, il convenait au duc de Bévern de maintenir les choses dans l'état où elles étaient, et de prolonger les opérations sans laisser remporter d'avantage décisif à l'ennemi. Sa position favorisait ses vues : il jugeait, d'après le système de ces temps-là, que les Autrichiens ne seraient jamais entrés en Silésie, en le laissant derrière eux, parce qu'il eût été à même de rentrer en Bohême, et de les couper de leurs magasins : la division qui gardait Bautzen, liait les deux armées prussiennes et leur facilitait les moyens de se concerter et se soutenir réciproquement. Il suffisait de maintenir cet état de choses jusqu'à ce que le roi eût délivré la Saxe, pour se trouver en mesure de rejeter l'ennemi en Bohême.

Le prince Charles résolut donc de faire évacuer, par ses manœuvres, une position qu'il ne pouvait enlever de force, il détacha une division pour chasser les Prussiens de Bautzen, et couper la communication de la Saxe, tandis que le corps de Nadasty attaquait Winterfeld pour intercepter celle de la Silésie.

Le corps de Nadasty renforcé, attaqua, le 7 septembre, deux bataillons postés sur la montagne de Holtzberg, en avant du camp. Il espérait les accabler avant qu'ils ne pussent se retirer ou recevoir du secours; mais ces braves se défendirent avec tant de courage qu'ils donnèrent le temps à Winterfeld d'accourir : le combat s'engagea avec plus de chaleur qu'auparavant; cependant les Prussiens furent forcés de céder au nombre et de se retirer après avoir perdu leur général et la plus grande partie de leurs troupes. Les Autrichiens prirent possession du Holzberg qu'ils évacuèrent le lendemain, après

avoir eu 2,000 hommes tués ou blessés dans cette affaire.

Le duc de Bévern apprit en même temps l'occupation de Bautzen par l'ennemi ; cet événement lui coupant ses communications avec le roi, lui fit craindre que les Autrichiens, après avoir détruit Winterfeld, ne passassent la Neiss avec leur grande armée pour lui fermer les routes de la Silésie ; il prit le parti d'y marcher sans délai. Cette résolution était d'ailleurs commandée par l'impossibilité de subsister dans la position de Gœrlitz. En conséquence, il descendit la Neiss qu'il passa à quelques lieues de cette ville, et marcha par Naumbourg, Buntzlau, Hainau et Liegnitz, où il arriva le 19.

Dès que le prince Charles fut informé de la retraite des Prussiens, il se dirigea par Lauban, Lowenberg, Golderg, Jauer, Nicolstadt et Greibnig, où il arriva le 26. Cette position coupa à son adversaire la communication de Breslau, de Schweidnitz et de la haute Silésie. Le jour suivant, il fit canonner Barsdorff, où les Prussiens avaient posté quelque infanterie : le feu ayant pris au village, elle fut obligée de se retirer, et occupa une position en arrière, où elle put être soutenue par l'armée. L'intention du prince était de l'attaquer ; mais le duc de Bévern se proposant de regagner, s'il était possible, la communication perdue, quitta Liegnitz dans la nuit du 27, et se dirigea vers Glogau.

Le duc cherchait à y passer l'Oder en sûreté, dans le cas où il serait poursuivi par toute l'armée autrichienne ; mais comme il s'aperçut qu'il n'était suivi que par l'avant-garde, et qu'elle marchait sur la droite de la Katzbach vers Parschwitz, il effectua ce passage le 29 près de Lampersdorff. Après avoir marché sur la droite de ce fleuve, il le repassa à Breslau, et campa le 1er octobre sur les bords de la Lohe, ayant la ville à dos ; rétablissant de nouveau sa communication avec la haute Silésie, et s'appuyant à Breslau.

Le prince Charles croyant que son adversaire se retirait de Liegnitz sur Glogau jugea inutile de le poursuivre, parce qu'il avait un refuge assuré sous le canon de cette ville, où il aurait pu s'approvisionner de tout ce dont il aurait eu besoin ; les Autrichiens, au contraire, sans nuls dépôts sur cette ligne, jugeaient impossible d'en former en face de l'ennemi, qui avait plusieurs places fortes sur ses derrières. Ainsi pour ne point fatiguer ses troupes par une poursuite inutile, le prince Charles se dirigea sur Breslau, espérant sans doute qu'avant l'arrivée des Prussiens il pourrait s'emparer de cette place, très-faible par elle-même, et défendue par une garnison peu considérable. Mais lorsqu'il arriva sur la Schweidnitzwasser, il se trouva prévenu par le duc de Bévern, établi comme on vient de le dire entre son armée et la ville.

Il était difficile aux Autrichiens de rester dans cette position, car le défaut de subsistances et l'approche de l'hiver les eussent bientôt mis hors d'état de tenir la campagne. Le prince Charles ne pouvait pas non plus étendre ses troupes en quartiers d'hiver, au milieu d'un pays où l'ennemi avait une armée et toutes les places fortes : d'un autre côté, il lui paraissait humiliant de se retirer en Bohême sans avoir fait aucune entreprise, et de perdre le fruit de ses opérations précédentes ; cela aurait paru d'autant plus extraordinaire que son armée était supérieure à celle des Prussiens, et qu'il attendait un renfort considérable de Bavarois et de Wurtembergeois (1). Deux partis s'of-

(1) Ces raisonnements, les motifs allégués, et les résultats que l'on se proposait, sont des combinaisons aussi étroites que toutes celles des Autrichiens dans cette guerre : au lieu de chercher les points décisifs, d'y porter ses masses et de combattre, on s'amusait à des calculs sans fin et sans but ; mais je ne puis arranger les raisonnements des généraux de Marie-Thérèse, d'après le système moderne, ni d'après mes propres principes ; je les présente tels qu'ils étaient ; le lecteur saura les apprécier en les comparant aux guerres qui ont eu lieu depuis.

fraient donc au prince, celui d'entreprendre le siége de quelque place, ou d'attaquer le duc Bévern sous Breslau. Son énorme supériorité aurait dû lui faire adopter le dernier, qui promettait les plus grands résultats; mais les conseils autrichiens étaient trop pusillanimes pour arrêter une entreprise qui présentât la moindre chance contraire : ils n'osèrent se décider à celle-ci, de peur d'être inquiétés en cas de revers par la garnison de Schweidnitz, et résolurent de faire préalablement le siége de cette place, 1° parce qu'en la prenant, on se rendait maître des principaux défilés qui conduisent en Bohême, et des villes et villages qui se trouvent en arrière; 2° qu'alors on avait la facilité de tenir une grande partie de l'armée en Silésie pendant l'hiver; 3° que si on parvenait à la faire capituler en peu de temps, on pourrait ensuite attaquer le duc de Bévern, ou former sans crainte toute autre entreprise, puisqu'on aurait une retraite assurée (1).

En conséquence, Nadasty fut envoyé avec un corps considérable pour former ce siége; il fut joint par les troupes de Bavière et de Wurtemberg. La ville de Schweidnitz, située dans une belle plaine, à une lieue des montagnes qui séparent la Silésie de la Bohême, est riche et bien peuplée. Lorsque les Prussiens s'en emparèrent dans la guerre précédente, elle n'était défendue que par un mur gothique avec quelques tours; mais le roi appréciant les avantages de sa position, tant pour faciliter l'exécution des projets qu'il pourrait former contre la Bohême, que pour couvrir la Silésie, résolut de la fortifier. A la fin de la guerre, ce prince ordonna d'y construire plusieurs forts ou redoutes étoilées. On plaça entre ces ouvrages, quelques petites lunettes ou demi-lunes; le tout était entouré d'un fossé et d'un chemin couvert palissadé.

Les plus mauvaises fortifications sont les redoutes étoilées; elles ne peuvent avoir de flancs, et les angles rentrants prennent un si grand espace dans l'intérieur, qu'il est impossible d'y placer la garnison et l'artillerie nécessaires pour les défendre; elles sont de plus exposées à être enfilées d'un bout à l'autre, ce qui les met hors d'état de faire une longue résistance.

Nadasty forma trois attaques, dont deux seulement étaient sérieuses. La tranchée fut ouverte dans la nuit du 27 octobre; l'artillerie ayant fait brèche à trois de ces redoutes, elles furent emportées d'assaut dans la nuit du 11 novembre; le gouverneur capitula le lendemain. La garnison, forte de 6,000 hommes, resta prisonnière de guerre. On trouva dans la place une grande quantité d'artillerie, de munitions et de vivres.

Pendant ce temps, les deux armées restèrent tranquilles près de Breslau, le prince Charles couvrant le siége de Schweidnitz, le duc de Bévern se fortifiant dans son camp qu'il n'osait quitter de crainte de perdre Breslau, et d'être enfermé entre l'armée d'observation et celle de siége.

Le prince Charles, encouragé par la reddition de cette ville, résolut d'attaquer les Prussiens, quoiqu'ils eussent alors fortifié leur position, qu'il eût été beaucoup plus facile d'emporter dès les premiers jours : il ordonna donc à Nadasty de venir joindre la grande armée; ce général arriva le 17, et campa sur la droite. Les jours suivants furent employés aux préparatifs de l'attaque fixée pour le 22 novembre.

(1) Voilà ce qu'on peut appeler une guerre trop compassée : craindre avec une armée de 85,000 hommes, d'en attaquer 30,000, de peur de ne savoir où se retirer! De semblables combinaisons caractérisent l'esprit du siècle; on donnait alors aux armées, aux forteresses et aux magasins, des valeurs de convention, à peu près comme à des pièces du jeu d'échec. Les raisonnements du conseil autrichien ne sont ni d'un prince Eugène ni d'un Montécuculli. Schweidnitz n'eût pas été mis dans la balance par le général le plus médiocre de nos jours.

Bataille de Breslau.

Le duc de Bévern ayant passé la Lohe, prit position, l'aile droite appuyée à Kosel, la gauche à Klein-Mochber, le front couvert par la Lohe et les villages de Pilsnitz, Schmidefeld et Hœfgen. (*Voyez* pl. 10.) Le flanc se prolongeait depuis Klein-Mochber jusqu'au faubourg Saint-Nicolas; l'aile droite était couverte par un abatis qui s'étendait depuis Pilsnitz jusqu'à l'Oder, gardé par les chasseurs à pied et six bataillons de grenadiers.

Les Autrichiens campaient sur la rive gauche de la Lohe, entre Strachwitz et Masselwitz; la réserve s'étendait de Goldschmieden à Stabelwitz; le village de Neukirch fortement retranché couvrait leur front.

Les deux armées restèrent dans ces positions jusqu'après la prise de Schweidnitz. Nadasty rejoignit celle de l'ennemi avec son corps, qui fut placé sur la droite, entre Bethlern et Operau; ce général avait d'abord pris la direction de Brieg, ce qui détermina le duc à y faire marcher le régiment de Neuwied le 17; on éleva aussi quelques redoutes en avant du faubourg d'Ohlau, afin d'empêcher l'ennemi de s'en emparer, et de gagner le flanc gauche de l'armée. Un bataillon fut posté dans le couvent.

Le corps du général Ziethen, consistant en 7 bataillons et 50 escadrons, s'avança sur les hauteurs de Grabischen à Gabitz, afin de faire face au général Nadasty; on éleva une redoute sur la hauteur, en avant de ce premier village, et Kleinbourg fut gardé par un bataillon franc.

L'armée prit les armes le 22 à la pointe du jour; celle des Autrichiens s'approcha de la Lohe, et disposa ses trois attaques. Le corps de Nadasty passa la rivière près de Hartlieb, et marcha en GG. Les bataillons prussiens sortirent du camp, et occupèrent, en avant du front, les postes qui leur étaient assignés. Le général Windersheim, qui se trouvait au delà de l'Oder, fut retiré et placé à l'aile droite. Comme l'on s'aperçut que l'ennemi marchait sur le faubourg, le général Ziethen s'avança par la gauche pour arrêter ce mouvement; il fut renforcé par 4 bataillons 10 escadrons, et prit la position suivante :

Le régiment de Schultz, à la redoute en avant de Grabischen; celui de Lestewitz aux deux autres, entre ce village et Gabitz; les 10 escadrons de cuirassiers Gesler et margrave Frédéric entre ces redoutes pour soutenir l'infanterie.

7 Bataillons et 20 escadrons s'étaient déployés en première ligne entre Neudorf et Herdam.

21 Escadrons en 2e ligne.

Le centre était formé comme il suit :

4 Bataillons en 1re ligne, 10 Escadrons ed 2e ligne,	Entre Grabischen et Klein-Mochber, aux ordres du général Schultz.
10 Bataillons en 1re ligne, 10 Escadrons en 2e ligne,	Entre Hoefgen et Schmidfeld, aux ordres du général de Lestewitz.

La droite était composée de la division du général Brandeis, savoir :

3 Bataillons aux redoutes derrière Pilsnitz.

7 Bat. de gren. en 1re ligne, 15 Escadrons en 2e ligne,	Derrière ce village.

On renforça ensuite le poste de Pilsnitz par 2 bataillons de grenadiers.

Un brouillard assez épais dura toute la matinée. Les Autrichiens établirent à neuf heures plusieurs batteries de gros calibre, pour protéger la construction des ponts et le passage de la Lohe; savoir, à droite et à gauche de Klein-Mochber, 3 batteries de 12 pièces chacune; à Neukirch, une de 10; à Pilsnitz, une autre de même force, sans compter l'artillerie de campagne. Ces batteries firent un feu violent jusqu'à midi : le brouillard s'étant alors dissipé, l'armée s'avança et jeta sept ponts, sous le feu des Prussiens, en moins de trois quarts d'heure.

Le corps de Nadasty passa le premier; les Croates et l'infanterie traversèrent

Woischwitz, afin de tomber sur le flanc gauche de Ziethen. Dès que ce général aperçut les Autrichiens, il les fit canonner, et ordonna aux dragons et hussards d'attaquer les têtes de leurs colonnes. L'infanterie hongroise et celle de Wurtemberg furent culbutées et se retirèrent en désordre sur la Lohe. Au même instant, 12 compagnies de grenadiers, aux ordres du général Wolfersdorf, attaquaient le poste de Kleinbourg; le bataillon d'Angenelly, après une vigoureuse résistance fut forcé à l'évacuer en y mettant le feu pour ralentir l'ardeur des grenadiers; ce bataillon s'arrêta à quelques pas plus loin, et se reforma derrière un fossé, où il se maintint jusqu'à l'arrivée du premier bataillon de Lestewitz, conduit par le jeune prince de Bévern. Un terrible combat s'angagea alors; les grenadiers de Schenkendorf et de Rosenberg, les hussards de Werner et de Ziethen, furent envoyés successivement au soutien; ces derniers chargèrent avec impétuosité les grenadiers autrichiens, et en sabrèrent 4 compagnies; le village fut repris avec 12 pièces de canon : cet effort vigoureux étonna Nadasty, qui resta dans sa position jusqu'à la nuit : Ziethen conserva le champ de bataille.

Pendant que ceci se passait à la droite des Autrichiens, le prince Charles avançait avec le reste de l'armée, et tentait de passer la Lohe, sur trois colonnes. Il réussit en effet à jeter, sous la protection d'un feu d'artillerie très-vif, plusieurs ponts vis-à-vis de Klein-Mochber et à droite de Schmidefeld. L'artillerie prussienne n'était pas en état de répondre à celle des ennemis, dont l'infanterie franchit rapidement les ponts, et chercha à se former. Le premier passage eut lieu à Mochber, et fut exécuté par 35 compagnies de grenadiers et 12 escadrons de carabiniers, soutenus par les deux lignes d'infanterie de l'aile droite, aux ordres des généraux Andlau et Stahremberg, et par le corps de réserve des généraux Wied et Esterhazy. L'aile droite de la cavalerie devait ensuite passer sur le même point, où le prince Charles de Lorraine et le maréchal Daun se trouvaient en personne.

Lorsque quelques bataillons autrichiens eurent franchi le pont, le général Pennavaire avança, pour les charger, avec les 10 escadrons de cuirassiers de Schœneich; mais outre qu'il fut accueilli par une grêle de mitraille et de mousqueterie, le terrain était si humide et si glissant que les chevaux pouvaient à peine marcher : il fut forcé de se retirer. Au même instant le général Schultz aborda l'ennemi avec les régiments du prince de Prusse et Ferdinand : les Autrichiens déployés n'avaient d'autre alternative que de vaincre où d'être culbutés dans la rivière; leur défense fut opiniâtre; protégés par leur nombreuse artillerie, ils attendirent avec sang-froid cette charge de l'infanterie prussienne, qui n'eut aucun succès, parce que les régiments exposés longtemps à la mitraille, arrivèrent sans vigueur, et déjà en désordre sous le feu des bataillons ennemis. En vain le prince Ferdinand de Prusse s'élança, avec un drapeau à la main, pour renouveler l'attaque, il fut également repoussé.

Une autre circonstance, non moins malheureuse, fut l'évacuation prématurée de la redoute en avant de Grabischen. Le colonel de Schultz, afin de soutenir les régiments du prince de Prusse, et Ferdinand, ordonna aux deux bataillons formés devant le village, de marcher contre la colonne qui défilait sur le pont de Mochber : le major croyant que la garnison de cette redoute appartenant à son corps, devait être retirée, lui donna ordre de se joindre à lui; cet événement fit une telle impression sur le régiment, composé de recrues du canton même, qu'il prit la fuite et retourna à Grabischen. Il fallut le courage et l'habileté du colonel Lindstedt pour le rallier. L'ennemi profita de cette faute, occupa la redoute et y plaça du canon et des obusiers qui battaient les flancs de la ligne; plusieurs bataillons au-

trichiens avancèrent en même temps et s'emparèrent du village.

Tandis que ceci se passait, le pont de Schmidefeld s'achevait, et le centre de l'ennemi composé des divisions d'infanterie d'Arberg et Maquire, soutenues de la première ligne de cavalerie de l'aile gauche aux ordres du général Stampach, y avait passé la Lohe.

Les généraux d'Arberg et Maquire attaquèrent les redoutes près de Schmidefeld : le régiment de Manteufel, qui gardait le village, s'y défendit jusqu'à l'entier épuisement de ses munitions. Le comte de Wied vint de l'aile droite, avec la réserve, pour attaquer Hœfgen que le régiment du prince Henri défendit avec la même bravoure ; il ne quitta ce poste qu'après l'enlèvement de Grabischen et de Mochber, par la droite de l'ennemi, ce qui le débordait et menaçait sa retraite. Le général Lestewitz était resté, avec sa division, en arrière de Schmidefeld et Hœfgen, afin de ne pas l'exposer inutilement au feu de l'artillerie; il la fit alors avancer, et reprit Schmidefeld; mais comme la ligne se trouvait battue en flanc et à revers par la redoute de Grabischen, quelques bataillons ployèrent, et il fut forcé à se retirer pour les reformer. Ce mouvement rétrograde permit aux Autrichiens de s'établir aussi dans Klein-Mochber.

Le duc de Bévern n'avait cependant point encore envie de renoncer à la partie ; à quatre heures et demie, les 10 régiments d'infanterie aux ordres des généraux Schultz et Lestewitz, s'étaient formés de nouveau, ainsi que plusieurs régiments de cuirassiers. La ligne se porta alors sur Schmidefeld, Hœfgen et Mochber, poussant les Autrichiens jusque sur la Lohe. Mais, peu après, le feu cessa, et la nuit étant survenue, la plus grande partie des troupes se retira sans aucun motif sur le faubourg Saint-Nicolas ; le duc les trouva là en revenant de l'aile gauche, où il s'était rendu pour combiner avec Ziethen les moyens de surprendre l'ennemi à minuit, comptant que Lestewitz et Schultz avaient repris Klein-Mochber (1).

La troisième attaque, dirigée contre la droite à Pilsnitz, fut plus vive et plus longue que les autres. Ce village, d'un accès naturellement difficile, était encore défendu par des redoutes ; la Lohe dont les rives y sont très-escarpées, le partageait en deux. Le général Keuhl, avec l'aile gauche de l'armée autrichienne, soutenue par la gauche de la seconde ligne de cavalerie, eut ordre d'attaquer ce poste et les ouvrages aux environs ; mais, par la difficulté du terrain, la force de ces ouvrages et la bravoure de l'ennemi, il fut repoussé trois fois avec une très-grande perte. Enfin, lorsqu'il fut nuit, les Prussiens se retirèrent : la relation autrichienne dit qu'ils y furent contraints ; Tempelhof, témoin oculaire, assure qu'ils le firent volontairement, ou par ordre, ou par suite des mouvements du reste de l'armée. Cet auteur n'a jamais pu comprendre pourquoi on abandonnait ainsi un poste, dont l'évacuation resta même ignorée de l'ennemi; elle fut d'autant plus étonnante que toutes les troupes étaient animées de la plus vive ardeur, et qu'on leur avait annoncé des avantages remportés par la gauche.

Les Prussiens perdirent environ 6,000 hommes tués, pris ou désertés. Les Autrichiens eurent environ 4,000 hommes hors de combat.

Bataille de Leuthen.

Le lendemain de la bataille de Breslau,

(1) L'historien prussien cherche ici à excuser la défaite du duc, en lui supposant des causes singulières ; mais si l'attaque du centre sur Mochber devait décider la bataille, pourquoi le duc allait-il courir ailleurs avant qu'elle fût exécutée? on ne quitte pas le point décisif pour aller conférer ailleurs.

le duc de Bévern voulant faire une reconnaissance, tomba dans un parti ennemi et fut fait prisonnier. Le général Ziethen prit le commandement du corps, le conduisit à Glogau, y repassa sur la rive gauche de l'Oder, et marcha au-devant de celui que le roi amenait de Saxe.

Les Autrichiens, fiers de leur victoire, se reposèrent sur leurs lauriers. Au lieu de poursuivre l'armée de Bévern, qu'ils avaient à peu près coupée, ils restèrent huit à neuf jours devant Breslau, et se préparaient, après la reddition de cette mauvaise place, à prendre des quartiers d'hiver, lorsque l'arrivée du roi vint déranger ce projet.

Frédéric ayant terminé heureusement l'expédition contre l'armée combinée, par la bataille de Rosbach, et n'ayant plus rien à craindre pour la Saxe, résolut de marcher rapidement en Silésie, pour arrêter les progrès des Autrichiens. Il partit de Leipsick, le 2 novembre, avec 18 bataillons et 28 escadrons.

Ce corps arriva le 28 à Parchewitz, et y séjourna jusqu'au 3 décembre. Il fut logé et entretenu, pendant la marche, par les communes où il passa. Cette mesure, nécessitée par l'impossibilité de transporter autre chose que les munitions les plus indispensables, et par le défaut de magasins sur la route, fit d'ailleurs supporter plus facilement aux troupes, les fatigues d'une marche forcée aussi longue (1). Le roi, craignant que la division autrichienne restée en Lusace, sous les ordres des généraux Marschal et Haddick, ne l'inquiétât dans sa marche, porta le maréchal Keith avec un petit corps par les hautes montagnes sur Marienberg, Pasberg, et de là en Bohême, afin d'attirer l'attention de l'ennemi sur cette province. Le maréchal exécuta cette entreprise avec succès, poussa par Commotau et Laun jusque sur Leutmeritz, détruisit le magasin qui s'y trouvait, brûla le pont sur l'Elbe, leva de fortes contributions, se retira en Saxe à l'approche du général Marschal, et y prit ses quartiers d'hiver.

Pendant sa marche sur Parchewitz, le roi avait appris les nouvelles les plus désastreuses; celle de la prise de Schweidnitz fut immédiatement suivie de celle de la bataille de Breslau, de la prise du duc de Bévern, de la reddition de cette place et de la défection des régiments silésiens; la désertion s'était manifestée au point qu'en sortant de la ville, 11 bataillons se trouvèrent réduits en tout à 400 baïonnettes. De même les régiments de cavalerie silésienne ne présentaient pas le tiers de leur force au complet. Cette armée du duc de Bévern, réduite à 15,000 hommes, sous le commandement de Ziethen, fit sa jonction le 3 à Parchewitz avec celle du roi. Ces forces réunies s'élevaient donc à peu près à 30,000 combattants. L'armée autrichienne pouvait en compter 80,000. Enorgueillie de ses succès, et d'une telle supériorité, elle donnait, par dérision, à l'armée du roi, le nom de *parade de Potsdam*.

Une suite d'événements heureux engourdit quelquefois les plus grandes âmes, semble les priver de leur vigueur naturelle, et les abaisser au niveau des esprits ordinaires : l'adversité est, au contraire, le seul tonique capable de rendre à ces âmes l'énergie et l'élasticité qu'elles avaient perdues. Frédéric était surtout dans ce cas. Il assembla ses généraux et officiers d'état-major, leur fit connaître tous ses revers, leur déclara qu'il comptait plus que jamais sur le zèle, la constance inébranlable, le courage et l'amour de la patrie qui les

(1) Ce n'était pas la première fois que les troupes prussiennes vécurent aux dépens des cantonnements et sans distributions. Cela aurait dû suffire pour prouver qu'une armée, marchant à des entreprises importantes, peut bien trouver du pain dans sa marche, jusqu'à ce qu'elle ait décidé du succès d'une opération, comme nous l'avons dit au chapitre précédent.

avaient toujours animés, pour arracher à l'ennemi les avantages remportés. Il les chargea de communiquer toutes ces choses aux officiers et même aux soldats de l'armée, pour les préparer aux grandes actions qui ne tarderaient pas à avoir lieu (1); les prévenant qu'il fallait attaquer les Autrichiens partout où on les rencontrerait, sans égard à la supériorité du nombre; enfin que leur bravoure, capable de surmonter tous les obstacles, d'emporter tous les retranchements et toutes les positions, lui garantissait un heureux résultat, aussi bien que le souvenir de la bataille de Rosbach, lui était d'un heureux présage (cette bataille avait été gagnée jour pour jour un mois auparavant). Quel homme aurait pu rester insensible à un discours aussi énergique, à une telle confiance, et n'eût brûlé de marcher de suite à l'ennemi, afin de prouver qu'il en était digne? En effet le courage de l'armée fut exalté jusqu'à l'ivresse; toute idée de danger s'évanouit, et fit place au sentiment qui promet la victoire.

Aussitôt après la réunion de Ziethen, les troupes furent disposées conformément à l'ordre de bataille ci-contre.

Le 4 décembre, à la pointe du jour, l'armée partit de Parchewitz et marcha dans l'ordre suivant à Neumarck.

L'avant-garde était composée de 800 volontaires, de 10 bataillons, des campements, des chasseurs à pied et bataillons francs, de tous les hussards de l'armée, excepté Werner; des dragons de Zetteritz, Norman et Jeune-Krokow, tirés de l'aile droite de la cavalerie; et enfin d'une batterie de 10 pièces de 12.

L'armée suivait sur quatre colonnes. Elle marcha par ailes et par la droite. (*Voyez* la planche 13.) La première était composée des deux lignes de cavalerie de l'aile droite. La seconde comprenait les deux lignes d'infanterie de l'aile droite. La troisième trouvait formée par l'aile gauche de l'infanterie. La quatrième par l'aile gauche de cavalerie, également sur deux lignes. L grosse artillerie fut divisée en deux brigades à la suite des deux colonnes d'infanterie.

L'avant-garde rencontra, à Neumarck, un corps de 4,000 Croates, dont 200 furent sabrés et 600 faits prisonniers; le reste fut dispersé, et toute la boulangerie tomba entre les mains des Prussiens. Le quartier général fut établi, dans cette ville, avec 10 bataillons; l'infanterie de l'avant-garde cantonna à Kemmendorf; la cavalerie campa en avant, l'infanterie de l'armée campa en arrière de ce village, et la cavalerie en deçà de Neumarck; la grosse artillerie traversa la ville, et se rangea de l'autre côté. Le roi apprit le même soir que le prince Charles avait quitté son camp de Breslau, passé la Lohe et la Schweidnitz, et qu'il campait en deçà de cette rivière. (*Voyez* pl. 12, AB.)

L'armée se mit en route, le 5, avant le point du jour; les grenadiers de Burgdorf occupèrent le château de Neumarck; ceux de Plœtz et Ostreich restèrent aux bagages et avec le train d'artillerie. D'ailleurs la marche fut conforme aux dispositions du jour précédent. L'avant-garde se forma devant Kemmendorf, la cavalerie en première ligne; l'infanterie sur les hauteurs, en deuxième. La batterie de dix pièces de 12 en avant de cette position, où l'avant-garde attendit le jour et l'arrivée de l'armée. On annonça aux troupes que l'ennemi était en présence; cette nouvelle causa une joie universelle: on lisait dans les yeux de ces braves combien ils étaient impatients de se mesurer avec lui, et tout leur promettait la victoire. Un temps nébuleux empêchait l'ennemi de

(1) Qu'elle était sublime et touchante cette pensée de Frédéric, d'associer ainsi ses officiers, ses soldats mêmes, à la grandeur de ses sentiments! Quel homme ne payerait pas de mille vies cette confiance d'un héros.

THEN.

KALKREUTH.

1	1	1
'edel, *id.*	Haak, gren.	Manteufel, gren.

LE DROITE.

utenants génér
néraux majors

1 bat. Unruhe, grenad. } flanqueurs
1 — Kleist, *id.* } de droite.

WURTEMBERG.

BARON SCHONEICH,

5 — Prince Schoneich, *id.*

ZIETHEN.

SCHMETTAU,

5 — Seidlitz, *id.*
5 — Frédéric, *id.*

LENTULUS.

3 esc. gardes du corps.
5 — gendarmes, cuirassiers.

ZETTRITZ.

5 esc. Normann, dragons.
5 — Zettritz, *id.*

découvrir leur marche ; la cavalerie de l'avant-garde surprit le corps du général Nostitz, composé de 3 régiments de dragons saxons, de deux régiments de hussards autrichiens, postés près Borna ; on en tua une partie ; on prit 11 officiers et 540 soldats ; le reste fut poussé sur l'armée. L'infanterie de l'avant-garde s'était jetée dans les broussailles en avant de Polkendorf, Lampersdorf et Katlau, afin de protéger cette attaque. Pendant ce temps, les colonnes poursuivirent leur marche dans le meilleur ordre ; jamais on ne vit un plus beau coup d'œil ; les têtes conservaient toujours la même hauteur et les distances nécessaires pour se former. L'armée était ainsi à même de presser son mouvement.

L'enlèvement de Borna donna au roi la facilité de reconnaître l'ennemi ; sa ligne appuyait la droite au bois de Nipern, le flanc couvert par des étangs et le village ; elle s'étendait de là en arrière de Frobelwitz et de Leuthen ; l'aile gauche postée entre Sageschutz et ce dernier village ; le corps de Nadasty appuyait à cette aile, et formait un crochet prolongé jusqu'aux marais de Gohlau ; une division de cavalerie liait ce corps avec la gauche de la grande armée, qui se trouvait à Leuthen.

L'apparition de l'avant-garde prussienne vers Lampersdorf, et le combat contre le corps de Nostitz, qui se replia sur l'aile droite des Autrichiens, firent croire au comte de Luchesi, qui la commandait, que le roi allait l'attaquer ; il sollicita plusieurs fois des renforts. A la fin, le maréchal Daun ne pouvant découvrir les mouvements du roi, qui étaient cachés par les hauteurs, fut ébranlé par ces sollicitations, et marcha lui-même à l'aile droite avec la réserve.

Frédéric connaissait trop le terrain pour ne pas saisir, au premier coup d'œil, le côté faible des Autrichiens ; la droite de leur position étant trop bien couverte pour l'attaquer, il résolut de porter tous ses efforts sur la gauche, et, à cet effet, il refusa la sienne. Dès que les têtes de colonnes eurent dépassé Borna, elle firent changement de direction à droite, et se formèrent avec la plus grande simplicité sur deux lignes, par une seule conversion des pelotons de la tête en F (1) ; l'avant-garde resta à gauche, et fut destinée à commencer l'attaque.

L'armée, qui marchait alors sur deux lignes dans son ordre de bataille, la cavalerie aux ailes, l'infanterie au centre, arriva un peu après midi sur les hauteurs entre Lobetintz et Kartechutz ; on était déjà si près de l'ennemi, que Tempelhof lui-même découvrit toute sa ligne depuis le moulin à vent de Lobetintz : l'avant-garde reçut ordre d'attaquer. Aussitôt qu'elle eut laissé à droite les villages de Kartechutz et Strigwitz, elle se forma ; 6 bataillons de sa droite se placèrent en potence pour couvrir le flanc gauche de la cavalerie, et les quatres autres attaquèrent le village sous la protection de la batterie de 10 pièces de 12.

Nadasty avait été placé sur l'aile gauche, afin de déborder les flancs de l'armée prussienne : on vit en effet sa cavalerie déboucher en arrière du bois et attaquer celle des Prussiens. Elle réussit d'abord à la faire ployer ; mais les bataillons de l'avant-garde, formés en H, dirigèrent sur elle un feu nourri qui la força de se retirer précipitamment. Alors le feu d'artillerie et de mousqueterie commença des deux côtés ; il était une heure ; les 6 bataillons indiqués ci-dessus attaquèrent l'abatis gardé par les grenadiers wurtembergois, et les en délogèrent. Le général Wedel, avec les 4 autres bataillons de l'avant-garde, marcha sur la grande batterie ennemie placée sur les hauteurs de

(1) Cette manœuvre est indiquée sur l'ordre de marche de l'armée. (Pl. 13.) On a mal à propos pointillé quatre colonnes sur les plans de cette bataille qui ont été publiés. Ces quatre colonnes cessèrent d'exister par le changement de direction qui eut lieu en *g g*.

Sagschutz, et l'enleva après une courte résistance. Toute la division de Nadasty fut mise par là dans le plus grand désordre; quelques bataillons seulement tentèrent de se reformer en arrière d'un fossé, mais ils furent bientôt culbutés.

Cependant Daun qui avait détaché mal à propos sa réserve pour soutenir sa droite, découvrant les colonnes du roi sur sa gauche, y dirigea la cavalerie d'Esterhazy, et la seconde ligne d'infanterie sous les ordres des généraux Maquire et Angern; l'armée prussienne avançait toujours, en se prolongeant à droite, et comme l'avant-garde suivait la même direction, l'ennemi se trouva constamment débordé sur son flanc gauche, tandis que les 6 bataillons de droite de l'avant-garde le prenaient à revers par la disposition de leur marche. De cette manière, les corps de la ligne ennemie qui arrivaient successivement au soutien, étaient battus aussitôt qu'ils voulaient se former. Leur aile gauche se retirant ainsi en désordre, le roi ordonna à la grande batterie de l'avant-garde de se diriger à gauche et de suivre le mouvement de l'armée : cette précaution fut très-utile. Les Autrichiens voulurent établir, en arrière de Gohlau, une ligne en potence, afin de couvrir leur flanc; mais la batterie la prit d'écharpe, tandis que son front fut exposé au feu de la mousqueterie; il fut impossible aux troupes de s'y maintenir.

La cavalerie prussienne de l'aile droite, qui avait été jusqu'alors paralysée par les broussailles, haies et fossés, trouva enfin en arrière de Gohlau un terrain favorable pour agir. Les hussards de Ziethen (1) tombèrent sur l'infanterie de Bavière et de Wurtemberg qui se retirait en désordre, en sabrèrent une grande partie et firent 2,000 prisonniers.

Dans cet intervalle, les généraux autrichiens formaient, avec le reste de leur armée, un crochet, dont l'angle saillant appuyait à Leuthen, et plaçaient toute l'artillerie qu'ils purent réunir, sur les hauteurs en arrière de ce village; on l'avait occupé dès le commencement par une division d'infanterie, à laquelle se réunirent successivement la réserve venue de la droite, et les fuyards qui se jetèrent dans le cimetière et dans les maisons : tous paraissaient résolus à s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. L'armée prussienne arrivée en L, n'était pas moins résolue d'emporter ce poste à tout prix. Les deux bataillons de la garde et un de Retzow donnèrent directement sur le village, où s'engagea alors le plus terrible combat qu'on ait jamais vu. Les ennemis se défendirent avec acharnement; Frédéric fit avancer sur eux toute son infanterie, de manière que l'aile gauche qui devait être constamment refusée, se trouva aussi engagée, et prit une part très-active au combat.

Enfin, la garde pénétra dans Leuthen et força les Autrichiens à l'abandonner. Cet événement contribua beaucoup à la victoire; néanmoins, ils ne paraissaient pas disposés à céder entièrement le champ de bataille; ils se défendirent encore longtemps de l'autre côté du village derrière quelques ravins, où les grenadiers et d'autres corps d'infanterie tinrent ferme; mais le désordre se manifesta bientôt dans l'armée, et elle commença à prendre la fuite.

Pendant l'attaque du village, le général Driésen chargea en front avec la cavalerie de l'aile droite, celle de l'aile gauche des Autrichiens, tandis que les dragons de Bareith, se dirigeaient à droite pour la prendre en flanc. Quoique les Prussiens fussent exposés à un feu de mitraille très-meurtrier, ils parvinrent cependant à culbuter

(1) Tempelhof a laissé une lacune dans sa relation; c'est le défaut d'indication de la destination et de l'emplacement de la cavalerie qui était à l'avant-garde; les hussards de Ziethen en faisaient partie; je suppose de là que cette cavalerie se réunit à celle de la droite, et qu'elle formait une des trois lignes portées sur le plan de la bataille.

ce corps ennemi, et à l'expulser du champ de bataille. Driésen porta alors sa division sur l'infanterie autrichienne, la chargea avec impétuosité, et lui prit des bataillons entiers.

La droite des Impériaux n'eut pas un meilleur sort; elle avait quitté sa position pour se prolonger à gauche, pendant que le reste s'étant reformé à Leuthen y tenait encore; elle se porta en P; la cavalerie de l'aile gauche du roi, qui était jusqu'alors restée à Lobetintz, s'apercevant de ce mouvement, marcha de suite à l'ennemi, le chargea, déborda ses flancs, et après l'avoir culbuté, tomba sur l'infanterie. Ces deux attaques contribuèrent à accélérer l'évacuation de Leuthen.

Les Autrichiens tentèrent enfin de se reformer, pour la troisième fois; mais l'armée prussienne continuant vivement sa marche dans la même direction, ils furent encore débordés sur leur droite: leur cavalerie ayant d'ailleurs quitté la partie, celle du roi chargea l'infanterie et fit un grand nombre de prisonniers; il ne leur resta alors d'autre parti que de se retirer derrière la Schweidnitzwasser, par les trois ponts de Rathen, Lissa et Goldschmiede; les Prussiens prirent, après la bataille, leur dernière position entre Gukerwitz et Lissa.

L'armée ayant fait halte, Frédéric accourut à cheval devant le front, et demanda si quelques bataillons avaient envie de le suivre jusqu'à Lissa. Les grenadiers de Manteufel, de Wedel, et le régiment de Bornstedt prirent aussitôt les armes et le suivirent. Les maisons du village étaient encore remplies d'Autrichiens, parmi lesquels se trouvaient beaucoup de blessés. Le roi se rendit au château, accompagné de quelques officiers de son état-major, et passa au milieu d'un grand nombre d'officiers autrichiens pour occuper l'appartement qui lui était préparé; mais lorsque les grenadiers entrèrent dans le village, on tira sur eux de toutes les maisons; ils ne balancèrent pas un instant, s'y précipitèrent, et passèrent au fil de l'épée tout ce qui résista. Lorsque les généraux prussiens furent arrivés à Lissa, le roi leur dit d'un air satisfait, qu'il convenait de se reposer après des travaux aussi pénibles; les remercia dans les termes les plus obligeants, des nouvelles preuves de zèle et de bravoure qu'ils venaient de lui donner, et les chargea de donner à toutes les troupes des témoignages de sa satisfaction.

L'armée marcha le 6, *par lignes et par la droite*, et passa la Schweidnitzwasser. L'ennemi s'était retiré derrière la Lohe, et avait réuni ses débris aux environs de Breslau. Le général Buccow occupait Hœfgen et Mochber avec l'arrière-garde; il se retira à l'approche des hussards prussiens. Le prince Charles partit à trois heures après-midi, et se retira successivement par Borau sur Schweidnitz, et de là en Bohême.

Ziethen fut chargé de le poursuivre, le 7, avec 11 bataillons et 65 escadrons; il le força à quitter la Silésie en quatorze jours; la garnison de 3,000 hommes, que les Autrichiens avaient laissée à Liegnitz, capitula avec la faculté de se retirer, ce qui paraît inconcevable, puisque les Prussiens pouvaient la forcer de se rendre. Les armées prirent alors les quartiers d'hiver.

Tempelhof fait le calcul suivant des pertes que les Autrichiens essuyèrent par les résultats de cette bataille mémorable :

6500, tués ou blessés, mais attendu que la plupart des derniers furent pris à Breslau il n'en compte que.	3,000
Prisonniers (1).	21,500
Pris à Breslau, d'après un état nominatif.	17,146
A reporter.	41,646

(1) Ceci parait exagéré; d'autres relations ne portent que 5,000 prisonniers faits le jour même de la bataille, et 17,000 à Breslau.

Report.	41,646
Pris par Ziethen dans la poursuite.	2,000
Mis hors de combat à Neumarck, la veille de la bataille.	800
Déserteurs au moins.	6,000
TOTAL.	50,446

D'après des rapports exacts le prince Charles rentra en Bohême avec

Infanterie réglée.	9,000
Cavalerie et troupes légères. . .	28,000
Ce qui porterait la force de l'armée le jour de l'action, à.	87,446

L'auteur considère cette bataille comme faisant époque dans les annales de l'art militaire, et renfermant non-seulement la théorie, mais encore le développement pratique d'un système dont Frédéric est l'auteur. En jetant un coup d'œil sur les dispositions de l'armée prussienne, on verra qu'elle formait un angle aigu avec celle des ennemis; sa ligne était donc en direction oblique relativement à celle des Autrichiens: cet ordre oblique, au jugement de bien des militaires instruits, devait décider de la victoire; jusque-là on n'avait eu qu'une idée imparfaite de son application et de ses dispositions, aucun général n'avait saisi tous ses avantages; dès lors les généraux allemands en ont fait pendant longtemps la base de tout ordre de bataille. Tempelhof le compare au sabre de Scanderberg, dont lui seul pouvait se servir avec succès, et imagine complaisamment que Frédéric eut le droit exclusif de l'employer (1).

La nature de cet ordre indique assez que l'attaque doit s'effectuer sur l'une des ailes de l'ennemi, et qu'il faut renforcer la partie de la ligne qui doit opérer, afin de pouvoir le déborder et le prendre en flanc et à revers; cependant, comme l'ennemi a aussi les moyens de porter des renforts au point menacé, il importe de lui donner le change, de manière à le laisser dans l'incertitude sur le choix de ce point, jusqu'à ce qu'on y soit formé; alors seulement il convient de marcher sur lui avec impétuosité, pour le surprendre, lui ôter tous moyens de combiner sa défense, et le culbuter sans tirer un coup de fusil.

(1) On a fait un grand mot technique de cet ordre oblique; on a voulu prouver qu'Épaminondas en fut l'inventeur, et s'en servit à Leuctres. On l'a appliqué aux plans de Pharsale pour l'armée de César; j'aurai occasion de développer, dans le chapitre suivant, le véritable avantage d'un pareil ordre, et ses rapports avec les principes de l'art.

CHAPITRE VII.

Observations sur les événements de cette seconde période. Maximes sur les lignes d'opérations et l'ordre oblique. Principe fondamental de toutes les combinaisons de la guerre.

Lloyd fait de grands reproches aux deux partis, tant sur les marches qui ont précédé la bataille de Breslau, que sur cette bataille même; les premiers, souvent justes, quelquefois exagérés, mais toujours relatifs aux convois de pain, sont tellement fondés sur des suppositions, que je ne crois pas devoir les rapporter tous. Il voulait, par exemple, que le duc de Bévern, au lieu de se porter sur Gœrlitz se rejetât plus à gauche, et vint prendre position vers Greifenberg, parce que cette position, qui ne fut point occupée, n'aurait pu être tournée par la droite. Comment a-t-il prétendu que 80,000 hommes victorieux ne puissent tenter de gagner l'extrémité d'une armée de 40,000, et de s'établir ainsi en masse sur ses communications, de peur qu'elle leur enlevât des farines, tandis qu'ils se seraient trouvés dans un pays fertile comme la Silésie?

Lloyd pense que le duc de Bévern aurait dû prendre, dès le commencement, une direction plus divergente de l'armée du roi, afin d'aller couvrir l'Oder. Ce raisonnement est contraire aux principes. *Les lignes d'opérations ont leur clef, ainsi que les champs de bataille : dans les premières, les grands points stratégiques sont décisifs, comme les points qui dominent la partie faible le sont dans une position de combat.* Le duc, en tenant les sources de la Neiss et de la Sprée, tenait le point intermédiaire le plus favorable pour se lier avec le roi, ou se porter, au besoin, sur Breslau. En se dirigeant sur Schweidnitz, il eût mis, au contraire, un intervalle immense entre les deux armées; le prince Charles, laissant alors 30,000 hommes devant le duc, aurait pu en conduire 50,000 à Dresde pour achever la défaite de Frédéric, pressé déjà par 60,000 Français et Impériaux. Le corps opposé au duc de Bévern, ayant direction intérieure avec ces 50,000 hommes, il aurait pu, au besoin, se retirer sur eux, ou les joindre, lorsqu'il eût été question de frapper un coup décisif. Dans tous les cas, il valait bien mieux laisser courir le prince Charles devant les forteresses de Silésie, que de lui abandonner la ligne centrale qui couvrait le cœur des États du roi, et assurait la communication de ses deux armées. Ces erreurs font présumer que malgré son génie, Lloyd méconnut l'avantage des positions centrales et des lignes d'opérations intérieures, et m'engagent à présenter, à la fin de ce chapitre, quelques maximes justifiées par l'expérience des événements les plus remarquables de l'histoire moderne.

L'auteur reproche plus justement, au duc de Bévern, deux fautes qui eurent un grand résultat. La première est d'avoir quitté trop tôt le camp de Bernstadtel, d'où il couvrait mieux l'Oder et les communications avec l'Elbe; car malgré ce qu'en dit Tempelhof, on pouvait y tenir encore quinze jours en vivant des ressoures du pays : la seconde faute est, d'avoir attendu une attaque dans son camp de Breslau, au lieu de marcher contre le prince Charles lorsqu'il couvrait le siége de Schweidnitz, et que Nadasty ne l'avait pas encore joint.

Nous avons dit dans le chapitre IV, que Frédéric, pour empêcher la réunion de ses ennemis, devait détourner les Autrichiens de toute entreprise contre la Saxe, et attirer leur attention sur la Silésie; qu'il avait laissé à cet effet une armée sous les ordres du duc de Bévern au camp de Bernstadtel, pendant qu'il marchait contre l'armée combinée pour affranchir sa ligne de droite, et s'opposer aux tentatives de l'ennemi pour le renfermer dans un petit espace, où leurs efforts eussent été simultanés, et par conséquent décisifs. Afin de mieux juger les reproches de Lloyd et la réfutation de son commentateur, il importe de considérer l'ensemble du plan des Prussiens, et la part que le duc de Bévern devait avoir à son exécution.

L'intention de Frédéric était de donner, aux lignes d'opérations des coalisés, *une direction extérieure*, et à celle de ses deux armées, *une direction intérieure*, pour les mettre à même de se soutenir et de se réunir au besoin : outre cela, le duc devait, autant que possible, empêcher les Autrichiens de faire de grands progrès en Silésie, afin qu'au retour du roi, on pût les rejeter en Bohême. Il exécuta assez bien cette première partie du plan qui lui était confié, mais les opérations du roi ayant été prolongées par la constance de Soubise à refuser une bataille, le duc ne put s'acquitter de même de la seconde. Les progrès que firent les Autrichiens doivent donc être attribués à la longue absence du roi, et prouvent que, pour opposer avec succès deux lignes intérieures à l'ennemi, il ne faut pas trop éloigner ses deux armées, parce qu'il pourrait tomber sur celle qui serait affaiblie et destinée seulement à observer, et avoir le temps de faire des conquêtes solides, dont

on ne serait pas dédommagé par les avantages obtenus sur un autre point.

L'armée du duc de Bévern était composée de 28 bataillons et 110 escadrons, qu'on ne peut estimer qu'à 40,000 combattants : après la perte de deux batailles et la désertion, il ne paraissait pas possible, avec des forces aussi inférieures, de lutter avec avantage contre 80 à 85,000 combattants, de conserver en même temps les communications de l'Elbe et de la Silésie ; si cela eût été faisable pour un moment, ce ne pouvait être qu'en prenant la position de Gœrlitz, d'où l'on arrivait également à Liegnitz et à Dresde aussitôt que l'ennemi.

Les détachements, que Lloyd aurait voulu placer à Lauban et à Bautzen, eussent mal rempli son but ; car composés en grande partie de cavalerie, les Autrichiens les auraient facilement expulsés, en employant contre eux les deux armes supérieures en nombre. Une armée plus faible que celle qu'elle a en tête ne saurait faire de détachements sans s'exposer à être battue en détail. La position du duc était même un peu hasardée : Winterfeld campait en deçà de la Neiss, entre Radmeritz et Buhra, avec 15 bataillons et 45 escadrons, ayant devant lui le général Nadasty : le prince François de Brunswick était à Bautzen avec 10 bataillons et quelques escadrons pour couvrir la boulangerie et les convois de Dresde : le duc se trouvait au centre avec le reste, entre Schœnau et Bernstadtel : son armée était donc disséminée sur une ligne de 10 lieues, et chaque corps trop faible pour opposer une résistance efficace, si l'ennemi avait profité de sa supériorité pour en accabler un, pendant qu'il aurait fait inquiéter les autres.

Il est une maxime incontestable pour les petites armées, *c'est d'agir toujours en masse ;* par son application seule, elles peuvent former quelque entreprise importante, en renonçant à tout couvrir pour ne viser qu'au but principal. Le chef d'une petite armée doit avoir les yeux constamment fixés sur son adversaire ; non-seulement pour profiter de ses fautes, mais encore pour chercher à les provoquer, en l'engageant soit à des entreprises sur des forteresses, soit à des diversions qui affaiblissent ses forces en les disséminant.

Une armée qui se trouve dans ce cas peut encore, par un mouvement dérobé et rapide, tomber sur un de ces détachements, et le ruiner avant qu'il ne soit soutenu. Le prince Henri en a donné deux exemples en 1759, près de Hoyerswerda, contre le général Wehla, et dans la même campagne, près de Dommitsch, contre le corps de Gemmingen. De pareilles opérations rétablissent l'égalité numérique, et doublent les forces morales d'une armée inférieure.

Il semble donc que le duc devait chercher à réunir ses trois corps, dès que les circonstances le permettraient. Le roi lui avait recommandé de prendre un bon camp dans les environs de Gœrlitz, aussitôt qu'il aurait consommé des fourrages qui se trouvaient à Bernstadtel.

Lloyd donne des louanges, bien peu méritées, à la conduite du prince Charles : il convient cependant qu'il aurait dû attaquer les Prussiens à Liegnitz, ou du moins envoyer 20,000 hommes pour assiéger Breslau, défendu à cette époque par une faible garnison, tandis que son armée eût couvert le siége.

Mais si les Impériaux furent blâmables de n'avoir pas attaqué le prince de Prusse à Leipa, au mois de juillet, ils commirent une plus grande faute de se porter en Silésie, au mois de septembre, lorsque Frédéric était parti pour la Saxe, et que le sort de la campagne devait se décider sur l'Elbe ; ils auraient dû manœuvrer vivement de Zittau sur Lœbau, contre la droite du duc de Bévern, pour le couper d'avec le roi, et marcher sur Dresde, de concert avec l'armée combinée. On a prétendu faussement qu'on avait agrandi l'échelle des combinaisons de la guerre, dans les campagnes de la révolu-

tion ; car, déjà dans celle de 1757, on combattit, depuis la Moravie jusqu'à l'embouchure de Weser, sur une ligne circulaire de trois cents lieues ; toutefois en donnant une telle extension à l'échelle des projets, on n'opéra point de concert; la médiocrité des résultats paya l'incohérence des entreprises. Pour faire la guerre en grand, il n'est pas nécessaire que l'échelle soit si étendue, ni qu'on l'embrasse dans tout son développement. Napoléon n'occupait pas une ligne si longue de Jéna à Naumbourg, de Donaverth à Ulm ; revenons aux observations de Lloyd.

Lorsque le duc de Bévern quitta Liegnitz et marcha vers Hainau sur l'Oder, le prince Charles aurait dû le faire suivre par une forte division, porter le reste de l'armée sur Dyrenfurth, y jeter plusieurs ponts, afin de pouvoir agir sur les deux rives avec la même facilité : il eût ainsi couvert le siége de Breslau.

On a peine à concevoir comment les Autrichiens éloignés de Breslau de 10 lieues, y laissèrent arriver le duc de Bévern, qui avait une marche de vingt lieues et deux passages de l'Oder, à effectuer. Rien ne peut être comparé à leur lenteur et à leur irrésolution dans cette occasion, si ce n'est celle qu'ils montrèrent les campagnes suivantes. Le prince Charles avait le plus grand intérêt à profiter de la marche du roi en Saxe, pour combiner des mouvements hardis, rapides et décisifs contre le duc de Bévern, et risquait tout en agissant avec lenteur, parce qu'il donnait au roi le temps de revenir au soutien du duc. Néanmoins, le prince resta dix à douze jours à s'amuser à des accessoires ; loin de profiter de son succès contre Winterfeld à Moys, il fit évacuer la position enlevée.

Lloyd, qui juge beaucoup mieux les batailles que les grandes opérations, blâme avec raison le prince Charles d'avoir attaqué le camp de Breslau sur ses trois points les plus forts, ce qui ne pouvait avoir lieu qu'en faisant passer les troupes à travers mille obstacles, et sous le feu des ouvrages prussiens. Il pense qu'il eût agi plus efficacement, en faisant de fausses attaques au centre et à la droite des ennemis, plaçant à cet effet sa gauche à Neukirch, avec de la grosse artillerie et des obusiers, et prolongeant sa ligne sur la droite, près de Gros-Mochber, entre Operau et la Lohe, appuyant le corps de Nadasty à son aile droite. Cette position circulaire offrait l'avantage d'éviter les ouvrages et les villages qui formaient la principale défense des Prussiens, et de les forcer à les évacuer, pour faire face sur leur flanc débordé ; alors l'artillerie placée à Neukirch et à Gros-Mochber eût enfilé toute cette nouvelle ligne.

Enfin Lloyd croit que l'attaque principale aurait dû se faire par le corps de Nadasty, afin d'éviter les obstacles que l'on rencontra, et que ce général, au lieu d'étendre sa droite, devait se lier par sa gauche avec le reste de l'armée.

L'auteur a raison dans cette occasion, mais il ne donne pas une démonstration bien claire des motifs de son jugement, et ne le rattache pas aux grandes combinaisons de l'art. En jetant un coup d'œil sur la position des Prussiens, il est facile de voir que les Autrichiens l'attaquèrent de la manière la moins convenable. S'ils avaient eu quelque idée du principe de l'emploi des masses sur les points décisifs, ils auraient fait canonner Schmidefeld par une division, montré quelques troupes légères vers Pilsnitz, tandis que le reste serait passé vers Gros-Mochber et Klettendorff. Le prince Charles aurait pu ainsi lier le gros de l'armée avec Nadasty, attaquer en masse la gauche des Prussiens formée par le corps de Ziethen, établir ensuite une ligne depuis Grabischen à Gabitz, pour culbuter l'armée du duc de Bévern dans toute l'étendue de sa ligne, et empêcher son centre et sa droite de gagner Breslau. Jamais occasion ne fut plus favorable pour opérer un effort général sur

l'extrémité d'une armée : car les Prussiens eussent été acculés à l'Oder et perdus sans ressource.

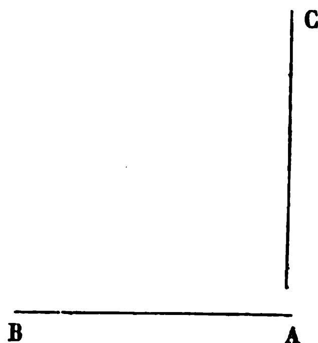
Les fautes reprochées aux Prussiens, sont moins graves que celles de leurs adversaires ; les divisions du centre étaient un peu trop en arrière des redoutes et des villages de Schmidefeld et Hœfgen, et auraient dû manœuvrer plus concentriquement avec le corps de Ziethen. L'intervalle laissé vers Grabischen ayant été occupé par les Autrichiens, cet événement leur assura la victoire, comme un incident pareil décida la bataille de Prague en faveur du roi.

Les dispositions des deux généraux, dans la journée de Breslau, démontrent évidemment que le succès d'un affaire dépend ordinairement de la première attaque, surtout dans les passages de rivière et tout autre opération où l'on est forcé de ne mettre ses troupes en action que successivement. Lorsque les premières colonnes, qui débouchent d'un pont ou d'un passage, peuvent se former et se maintenir jusqu'à ce que l'armée soit arrivée et en état de les soutenir, le succès de l'entreprise est assuré. De là on doit conclure que l'essentiel étant d'empêcher la formation des premières colonnes, il ne faut pas balancer à se précipiter sur elles, et que la moindre incertitude perdrait tout; car si l'attaque vient à être repoussée, l'on n'a rien à espérer d'une seconde tentative. Si Lestewitz avait observé ces maximes, il est probable que la bataille de Breslau n'aurait pas été perdue par les Prussiens.

Le plus grand défaut des dispositions du duc de Bévern, était celui d'être défensives; si une armée, égale en nombre, ne peut obtenir de succès qu'en prévenant son ennemi, afin de l'accabler au point principal de l'attaque, il est d'autant plus certain qu'une armée inférieure, lorsqu'elle prévoit une bataille, ne doit jamais attendre l'ennemi, mais suivre le bel exemple que Frédéric donna à Leuthen et à Rosbach.

Ces idées justifient les maximes que j'ai exposées à la suite de la bataille de Prague. (chapitre III.)

Le duc de Bévern, qui voulut atteindre les Autrichiens sous la protection de Breslau, avait sa gauche découverte, et pour l'appuyer, il fut obligé d'étendre sa ligne et de laisser un intervalle considérable entre cette aile et le reste de l'armée ; cette disposition forma une espèce d'ordre en potence semblable à celui des Autrichiens à Prague, il causa la même ouverture qui leur devint fatale, ainsi que la figure suivante le démontre :



Ces intervalles, toujours dangereux dans une ligne, le sont bien davantage dans une ligne angulaire ; parce que si l'ennemi parvient à s'établir au point A, il est constant que les deux ailes AC, AB de l'armée seront battues dans tout leur prolongement, et forcées à rétrograder. Outre cela, l'une ou l'autre de ces parties peut être prise en flanc et à revers par l'ennemi, ce qui arriva aux Autrichiens à Prague, et aux Prussiens à Breslau.

Le duc de Bévern n'avait d'autre moyen de suppléer à cette disposition, que de gagner le flanc de l'ennemi, soit à la faveur de la nuit, soit par un mouvement dérobé, et d'attaquer, avec ses forces réunies, le corps de Nadasty qui formait l'extrémité droite des Autrichiens. Il le pouvait d'autant mieux, que la place de Breslau l'eût protégé dans ce mouvement : il aurait ainsi accablé une

partie faible, et culbuté la ligne d'un bout à l'autre, comme le roi le fit à Leuthen quelques jours plus tard.

Observations sur les lignes d'opérations du roi, depuis la bataille de Kollin.

Cette période est, à mon avis, une des plus brillantes de l'histoire de Frédéric; elle offre même un contraste frappant avec les débuts de la campagne et celle de 1758, que nous rapporterons. En examinant attentivement la conduite de ce prince, on est forcé de convenir qu'il ne montre point un caractère soutenu. L'adversité produisait chez lui une vigueur étonnante; jamais il ne fut plus grand, et son génie ne se développa avec plus d'éclat que dans le moment où toutes ses facultés morales auraient dû être anéanties par la perspective d'une ruine inévitable. Les succès qui enhardissent le commun des hommes, semblaient produire en lui un effet tout contraire; et les revers le rendaient audacieux, entreprenant, infatigable (1).

Le roi entra en campagne avec près de 100,000 hommes, avant que les alliés ne fussent en mesure, et n'ayant à combattre que l'armée autrichienne, inférieure en nombre; cependant, après deux mois d'opérations et deux batailles fameuses, il est obligé de se retirer. Les Autrichiens reçoivent alors de nombreux renforts, qui portent leur armée à 100,000 hommes environ : la ligue formée contre le roi, déploie en même temps une masse formidable ; 100,000 Français, 70,000 Russes, 20,000 Suédois, 20,000 hommes des cercles commencent leurs opérations, tandis qu'au contraire ses forces se trouvaient réduites à 100,000 hommes, en y comprenant l'armée qui défendait le royaume de Prusse au delà de la Vistule. Le général Lehwald est accablé par les Russes; Winterfeld tué à Holzberg; la Lusace envahie; le roi mis au ban de l'Empire; tous ses États sur la Lippe, le Weser et l'Ems envahis; Magdebourg et la Marche menacés ; enfin sa capitale prise et rançonnée. Assailli ainsi de toutes parts, il semblait devoir succomber, à en juger par les proportions de forces et les résultats de l'ouverture de la campagne; mais loin de là, il nous présente le spectacle étonnant d'un homme luttant, pour ainsi dire, contre la nature et tous les obstacles; c'est le lion assailli par les chasseurs, dont l'énergie augmente en raison de la force des attaques.

Par ses dispositions savantes, Frédéric engage les Autrichiens à suivre la ligne d'opérations sur sa gauche, à perdre dans les défilés et les montagnes un temps précieux, pendant lequel il vole en Saxe ; il affranchit ensuite sa ligne de droite, revient sur sa gauche par la Lusace, bat complétement l'armée du prince Charles et la rejette en Bohême (2).

Avec une masse d'environ 60,000 hommes, habilement mise en action, il fit de bien plus grandes choses contre 150,000 hommes, fiers de leurs succès et de leur nombre, qu'avec 95,000 contre une armée inférieure, abattue par le sentiment de sa faiblesse, et par les victoires continuelles du roi dans les deux guerres précédentes.

On me demandera peut-être pourquoi, après avoir blâmé les lignes d'opérations

(1) Cette vertu sublime, digne apanage des grands hommes, a été taxée quelquefois de témérité et de folie par le vulgaire, incapable d'apprécier, de sentir, et par conséquent de juger. Mais cette liberté d'esprit, indépendante des événements, n'appartient qu'aux êtres supérieurs, dont le génie enchaîne les résultats, et dont les grands sentiments acquièrent plus d'essor par les dangers.

(2) Frédéric ne força point les Autrichiens à aller courir en Silésie; ils y marchèrent parce qu'ils le voulurent bien, et ce n'est pas la moindre des fautes qu'ils eurent à se reprocher dans cette guerre.

sur un front trop étendu, j'ai pu admirer ces mouvements qui exposaient les deux colonnes du roi à être battues en détail. La réponse ne sera pas difficile. *Il ne présenta pas une ligne double à une simple; une ligne étendue à une ligne concentrée;* il forma deux corps qui pouvaient se soutenir; le plus considérable devait attirer l'attention du prince Charles sur la ligne de gauche; l'autre attendre que les armées combinées fussent assez avancées pour que le mouvement qu'il voulait diriger contre elles ne fût pas trop long, et ne donnât aux Autrichiens, le temps de faire des progrès alarmants. Sa division en deux corps avait pour but de sonder le système des ennemis, et de détourner leur attention de ce qu'il craignait le plus : *leur réunion, et la concentration de leurs efforts sur une seule ligne.* Si le prince Charles avait fait le moindre mouvement du côté de la Saxe, où cette réunion pouvait s'effectuer, le roi eût bientôt rappelé le prince de Prusse, et présenté la masse de ses forces aux Autrichiens et aux Français successivement; mais comme il vit que le prince Charles donnait dans le piége et manœuvrait contre la Silésie, il maintint ses deux divisions pour les réunir, dans le cas seulement où une des deux armées entreprendrait quelque opération décisive.

Frédéric n'en présentait pas moins une ligne attaquée sur ses deux extrémités, à une grande distance, dont les mouvements pouvaient être beaucoup plus rapides sur l'un ou l'autre des points menacés, que ceux de ses adversaires. Il offrait donc une masse à des parties isolées. Son mouvement n'était point trop étendu, mais il engageait l'ennemi à en faire un de cette nature; et si l'armée combinée n'eût pas tant différé l'invasion de la Saxe, il est certain qu'il aurait vu ses dispositions couronnées du plus brillant succès, et eût été de retour en Silésie avant la prise de Schweidnitz et la bataille de Breslau.

La conduite de Frédéric et les événements que nous rapporterons ensuite, s'accordent à prouver les maximes suivantes :

1° *Une ligne d'opérations double est bonne, lorsque l'ennemi en a formé une pareille; pourvu que les parties de celle-ci soient extérieures, et à une plus grande distance que les vôtres, et ne puissent se réunir qu'en les combattant;*

2° *Une armée dont les lignes sont intérieures et plus rapprochées que celles de l'ennemi, peut, par un mouvement stratégique, les accabler successivement, en y réunissant alternativement la masse de ses forces* (1);

3° *Pour assurer la réussite de ce mouvement, on laissera une petite division devant celle de l'ennemi que l'on veut tenir en échec, avec ordre de ne point engager d'affaire, de se borner à arrêter sa marche, en profitant des défilés, hauteurs, rivières, etc.; et en lui traçant une direction de retraite sur l'armée;*

4° *Il suit de là, qu'une ligne d'opérations double, contre les parties d'une armée ennemie plus rapprochées, sera toujours funeste, à forces égales, si l'ennemi profite des avantages de sa position, et manœuvre avec rapidité dans l'intérieur de la sienne;*

5° *Une ligne d'opérations double contre une simple sera bien plus dangereuse, quand ses parties seront éloignées de plusieurs journées de marche;*

6° *Et réciproquement, les lignes d'opérations simples et intérieures sont toujours les plus sûres, car elles permettent d'agir en masse contre les divisions isolées de l'ennemi, s'il a l'imprudence de les engager;*

7° *Une ligne d'opérations double peut au contraire s'employer avec succès, quand on a des forces tellement supérieures que l'on soit assuré de pouvoir présenter sur les deux*

(1) Si des maximes et des vérités si simples avaient besoin de preuves, on en trouverait dans les habiles manœuvres de Napoléon à Lonato et Castiglione, Trente et Bassano, Abensberg et Ekmühl.

parties, des masses plus fortes que l'ennemi;

8° Enfin, la conduite du roi démontre la justesse de deux autres maximes. *La première, que deux lignes intérieures se soutenant réciproquement, et faisant face à deux lignes extérieures à une certaine distance, doivent éviter d'être resserrées par l'ennemi dans un espace trop étroit, où ses divisions puissent donner simultanément.*

La seconde, qu'elles doivent éviter de même le danger de pousser leurs opérations trop loin, afin de ne pas laisser à l'ennemi le temps d'accabler la division qui aurait été affaiblie pour présenter une masse sur l'autre point, et de faire des progrès dont les suites seraient irréparables (1).

J'ignore si ces idées paraîtront neuves; mais il est certain qu'aucun auteur n'a traité cette matière importante sous le même rapport.

Lloyd qui a fait reposer quelques-uns de ses jugements sur les mêmes principes, ne les a point développés, et s'en est souvent écarté dans sa critique.

Bulow a établi un système contraire dans ses lignes concentriques et ses retraites excentriques; les événements dont nous avons donné la relation, et les campagnes de 1792 à 1809, prouveront qu'il n'a démontré que des sophismes. Je me propose, au reste, de traiter cette matière avec plus de développement dans le chapitre XIV.

Observations sur la bataille de Leuthen et sur l'ordre oblique. Principe fondamental de l'art de la guerre.

Parmi les reproches faits aux Autrichiens, le plus notable est celui de leur inaction après la bataille et la prise de Breslau; ils avaient des forces suffisantes pour anéantir les débris du duc de Bévern, en le poursuivant, et le mettant dans l'impossibilité de joindre le faible corps que Frédéric amenait à son secours; mais, à cette époque, des plans vastes, des opérations vigoureuses et hardies, étaient aussi rares que les grands résultats.

Il n'est pas moins étonnant de voir une armée de 85,000 hommes, se mettre en ligne devant 30,000, les laisser manœuvrer à leur aise, et attendre qu'ils se portent en masse contre sa gauche. *C'est une faute capitale lorsqu'on est supérieur en nombre, d'attendre l'ennemi en position, et surtout de déployer la totalité de ses forces : on fera bien mieux de ne lui présenter en ligne que ce qu'il faut pour contenir la sienne, et de tenir tout le reste en 3 ou 4 grosses colonnes, prêt à frapper des coups de vigueur ou à manœuvrer sur l'extrémité de l'ennemi pour gagner des points décisifs. En effet, une grande armée déployée n'est plus mobile comme des colonnes; et rendre immobiles des forces non engagées, c'est oublier les premières maximes de tactique : il ne faut tout au plus que déployer une partie de la réserve quand on veut imposer à l'ennemi par un grand appareil de forces.*

Les Autrichiens commirent également la faute de faire marcher leur ligne par le flanc, pour soutenir leur aile gauche; les troupes vinrent ainsi l'une après l'autre se faire battre par une masse.

Lloyd applaudit avec raison à la manœuvre du roi; c'est une de ses plus savantes. Elle fut basée sur les principes les plus incontestables de l'art de la guerre : il porta au point d'attaque un plus grand nombre d'hommes que l'ennemi, ce qui est décisif lorsque les troupes sont à peu près égales en valeur.

En temps de paix, les généraux devront s'étudier à des évolutions qui facilitent les grandes manœuvres des armées; et en temps de guerre, à choisir des champs de bataille qui cachent une partie de leurs

(1) La malheureuse issue de la bataille de Breslau prouve cette assertion.

mouvements. Si la nature du terrain, ou la vigilance de l'ennemi, ne le leur permet pas, ils parviendront au même but avec des troupes manœuvrières. L'avantage de la supériorité numérique consistant à faire combattre un plus grand nombre de soldats, non-seulement il disparaît lorsque les troupes sont mal disposées ou employées, mais il devient même à charge en augmentant le désordre.

Les maximes tirées de la conduite du roi à Leuthen, renferment, selon moi, le principe de toutes les combinaisons de la guerre, *qui consiste à mettre en action, au point le plus important d'une ligne d'opérations ou d'une attaque, plus de forces que l'ennemi. L'on y parvient par les marches ou les mouvements stratégiques et par les manœuvres ou le choix des ordres d'attaque.*

Il paraît incontestable que toutes les règles de l'art, comme toutes les fautes qu'on peut commettre à la guerre, se rattachent ou s'éloignent de cette maxime. On s'en convaincra, en jetant un coup d'œil sur les rapports des principales combinaisons, avec l'application du système des masses dirigées aux points décisifs.

Dans les lignes d'opérations, deux ou trois parties isolées sur une direction extérieure, égalant entre elles les forces d'une seule ligne ennemie, n'obtiendront pas de succès, si elles ne donnent simultanément sur cette masse; attendu que l'ennemi mettra en action deux ou trois fois plus de monde que chacune de ces parties : ainsi deux lignes intérieures sont avantageuses, parce qu'elles donnent la faculté de se concentrer à volonté et plus rapidement que l'ennemi; qu'elles l'accableront avec toutes leurs forces réunies. Les lignes simples, dont les parties sont unies, et se soutiennent réciproquement, sont par la même raison les meilleures.

Sur les champs de bataille, les divisions isolées, les mouvements trop étendus qui privent une armée d'une partie de ses forces, et mettent l'ennemi à même d'accabler le corps principal ou le détachement; les lignes de batailles affaiblies par une trop grande extension; les obstacles entre les ailes ou les colonnes, qui empêchent leur réunion et donnent les moyens de les battre séparément : sont, par le même principe, des fautes graves qu'il faut éviter.

En sens inverse, on peut dire des plus belles combinaisons, que leurs avantages dérivent de la même cause. Les ordres obliques, les attaques renforcées sur une aile, celles qui débordent un flanc; enfin les ordres perpendiculaires sur l'extrémité d'une ligne de bataille, ou sur un centre morcelé et isolé, sont avantageux et presque toujours couronnés de succès, parce qu'ils présentent une ligne entière à une seule extrémité ou à une partie de ligne, par conséquent une masse plus considérable que celle de l'ennemi.

Les hommes, qui veulent tout attribuer au génie, ou au hasard, citeront peut-être quelques événements qui ont réussi contre ces principes : ils sont dans l'erreur, parce qu'ils auront confondu *les masses présentes avec les masses agissantes. Ce ne sont pas les troupes portées sur les tableaux d'une armée, ni même celles rendues sur le terrain, qui gagnent les batailles; mais celles-là seules qui sont mises en action.* A l'appui de ces vérités, viennent toutes les opérations de Frédéric, de Napoléon, et des plus grands hommes de guerre.

Sans doute le génie a une grande part aux succès, puisqu'il préside à l'application des règles reconnues, et qu'il saisit toutes les nuances dont cette application est susceptible; mais, dans aucun cas, l'homme de génie n'agira contre ces règles : un général inhabile peut remporter une victoire contre les principes de l'art, cela se voit quelquefois, car il faut bien que de deux partis engagés un la remporte; mais un pareil événement ne prouve que l'incapacité réciproque, ou le défaut total de tactique dans les deux chefs. Telles furent les batailles du moyen

âge, où la qualité des troupes, la bravoure des chefs étaient les causes ordinaires de succès.

L'idée de réduire le système de la guerre à des combinaisons naturelles, à une théorie simple et exacte, présente une foule d'avantages ; elle rendrait l'instruction plus facile, le jugement des opérations toujours juste, et par conséquent les fautes moins fréquentes, puisqu'elle dirigerait tous les généraux dans leur conduite.

Si le Directoire exécutif avait connu et bien saisi cette combinaison fondamentale, il n'aurait pas formé cette ligne d'opérations double sur une direction extérieure, qui obligea les armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse à abandonner rapidement l'Allemagne en 1796, et celles du Danube et d'Italie n'eussent pas été en 1799 victimes d'une fausse conception, et des attaques isolées et multipliées qu'elles effectuèrent, par suite de cette faute. Si Wurmser eût profité des leçons sublimes de Frédéric, il n'aurait pas sans doute formé, de son armée, deux corps séparés par un lac, qui furent battus l'un après l'autre; et dans l'espoir de tout couvrir, il ne se serait pas exposé aux résultats terribles de la marche de Napoléon sur Trente et Bassano. Enfin l'on sait qu'Alvinzy, Cobourg, le prince de Lorraine, et Brown, opérant contre ces préceptes furent accablés en détail (1).

Les annales militaires offrent beaucoup d'exemples semblables, preuves indubitables que les revers, comme les succès, ont les mêmes causes primitives, sous différentes formes, avec les modifications produites par les accidents du terrain, la position respective des armées, les manœuvres analogues à ces positions. On ne pourra donc nier que le principe unique auquel se rapportent ces causes de succès ou de revers, ne soit la base de toutes les combinaisons de l'art, et la seule mesure par la quelle on jugera de leur justesse ou de leur fausseté.

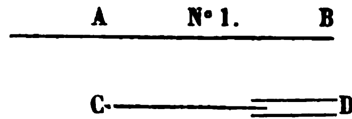
L'opinion hardie que je viens d'émettre, trouvera un grand nombre de censeurs : cependant, je suis persuadé que cette classe d'hommes studieux, de militaires instruits, dont j'ambitionne les suffrages, y reconnaîtra une grande vérité.

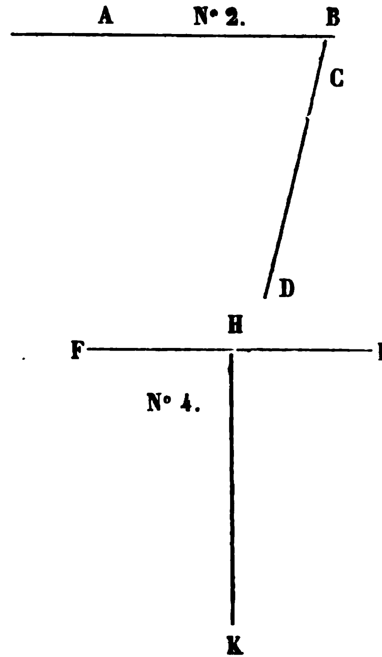
Mais, pour ne pas anticiper davantage sur la discussion qui fera l'objet des volumes suivants, nous allons soumettre quelques observations sur l'article inséré au Mémorial du dépôt de la guerre, et sur l'ordre oblique.

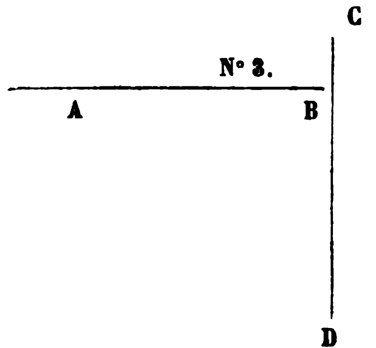
La définition qu'en a donnée Guibert, et que l'auteur de cet article a répétée, ne me paraît point strictement juste, principalement dans la disposition de la bataille de Leuthen.

Les figures suivantes le démontrent :

(1) J'ai écrit ce chapitre en 1804 : depuis l'Europe a changé de face par les mêmes causes. Les gouvernements ne se sont pas contentés, en politique, de se faire accabler successivement, leurs armées ont toujours suivi les mêmes errements : la dispersion des forces de Mack, les fausses dispositions de Weyrother à Austerlitz, les trois corps de Jéna, de Weimar, d'Auerstedt, l'isolement de Buxhowden et Beningsen à Pultusk, celui des deux armées autrichiennes à Abensberg, Eckmülh et Ratisbonne, sont des preuves évidentes de ces vérités. (*Note de* 1810.)

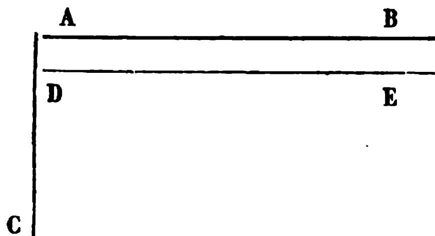






Une armée peut être hors de portée de l'ennemi, par conséquent refusée, en ligne à peu près parallèle et très-renforcée sur une aile, sans être oblique (n° 1). Elle peut encore être en ligne très-inclinée sur la tête des attaques, et former une diagonale positive, sans être renforcée (n° 2), ou perpendiculaire sur les flancs comme celle du roi à Kunersdorf, avec une aile renforcée (n° 3). Enfin, horizontale sur la tête des colonnes, sans être oblique (n° 4).

Il y a plusieurs modifications de ces quatre ordres, entre autres du troisième, comme, par exemple, le crochet perpendiculaire en avant, formé par les Autrichiens, à Prague et à Kollin.



Le crochet AC étant perpendiculaire à l'armée ennemie DE, renforce l'aile droite de la ligne AB, sans être oblique : il en est de même du crochet en arrière.

Je crois qu'en général les anciens ont plutôt suivi l'ordre parallèle renforcé que l'ordre oblique. Turenne fit usage du premier à Ensheim, et du second à Sinzheim par sa droite ; mais ces manœuvres exécutées lentement à la vue de l'ennemi, avec une seule division, donnèrent le temps à celui-ci d'établir une ligne parallèle et de la renforcer au même point. Tempelhof pouvait donc dire avec raison, que Frédéric avait apprécié, le premier, tous les avantages d'un ordre pareil à celui de la bataille de Leuthen, parce que jusqu'alors il n'avait point reçu une application semblable. Ces avantages sont supérieurs à ceux des autres ordres de batailles que nous venons de citer, et je crois qu'on ne les a pas encore présentés d'une manière bien intelligible.

Une ligne parallèle, considérablement renforcée au point le plus important des

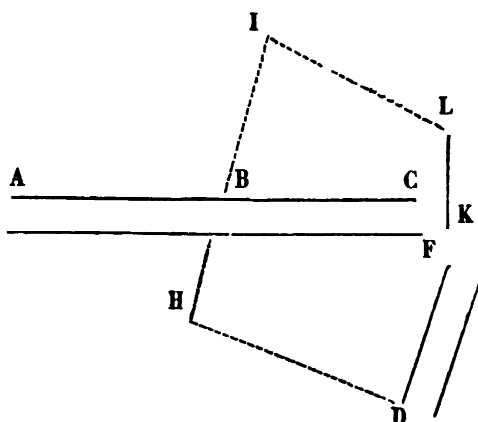
attaques, est bonne sans contredit, puisqu'elle est conforme au principe que nous avons posé pour base de toutes les opérations ; néanmoins elle offre plusieurs inconvénients. La partie faible de la ligne étant trop rapprochée de l'ennemi, peut se trouver engagée malgré elle, et battue ; ce qui balancerait et arrêterait les avantages remportés sur un autre point. L'aile renforcée peut battre celle qui lui est opposée, mais ne parviendra pas à prendre la ligne ennemie en flanc et à revers, sans faire un grand mouvement qui la séparerait des autres divisions, dans le cas où celles-ci se trouveraient engagées. Si ces divisions, au contraire, n'étaient pas en action, et qu'elles pussent suivre le mouvement de l'aile renforcée, ce mouvement serait nécessairement circulaire ; celui que l'ennemi lui opposerait, formant la corde de l'arc, serait beaucoup plus rapide, et lui donnerait les moyens de prendre l'offensive au point principal, en y portant le premier la masse de ses forces.

Il en est bien autrement de l'ordre du roi à Leuthen ; l'extrémité de l'aile attaquée n'est pas seulement accablée par une ligne entière, le flanc de cette aile se trouve continuellement débordé, et sa ligne prise à revers, sans manœuvre, sans prolongement de direction, mais par une simple marche en avant de la ligne oblique. L'éloignement des divisions qui ne sont pas destinées à la principale attaque, leur ôte le danger d'être engagées avec un ennemi supérieur, et les met à portée de soutenir successivement l'aile agissante.

Ces résultats de l'ordre oblique ouvert, quoique connus, ne sauraient être soumis trop souvent à la méditation des militaires ; cet ordre présente encore un avantage plus décisif, c'est que l'extrémité de l'aile attaquée (je suppose les deux dernières brigades) reçoit successivement la charge de la moitié de l'armée ennemie, sans pouvoir arrêter sa marche par aucune contre-manœuvre. Quelle est la troupe capable de soutenir une telle lutte, lorsqu'outre cela elle se trouve débordée et prise à revers ? Le trouble et l'épouvante ne seront-ils pas semés dans toute une ligne ainsi culbutée sur les flancs, et menacée d'une destruction entière par la direction de l'ennemi sur ses derrières ?

Telles seront les suites infaillibles d'une attaque en ordre oblique, lorsqu'on sera parvenu à gagner le flanc de son adversaire sans être aperçu, suivant les procédés que j'ai indiqués au chapitre V, et lorsqu'on formera rapidement sa ligne par la méthode simple de Frédéric, développée dans le chapitre VIII.

La figure suivante le démontrera d'une manière plus claire :



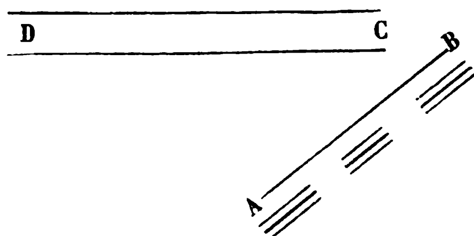
L'aile gauche BC de l'armée AC recevra le feu de la deuxième brigade de l'armée DKL, tandis que la première brigade, formée en colonne par peloton, la débordera, afin de décider vivement cette première attaque.

La deuxième brigade, en suivant son prolongement oblique, se trouvera immédiatement appuyée par la troisième, qui fera son attaque sur l'extrémité de la ligne, et continuera à la déborder en marchant droit devant elle. Lorsqu'elle aura dépassé cette extrémité, la quatrième brigade la remplacera et en fera autant. En supposant l'armée DF, KL arrivée à la ligne pointillée HI, on la

verra totalement engagée avec le quart ou le tiers tout au plus de l'armée ennemie, dont les bataillons, successivement écrasés, seront presque enveloppés.

Cette démonstration suffira, sans doute, pour faire saisir les avantages de l'ordre oblique ouvert; j'ai qualifié ainsi toute disposition pareille à celle du roi à Leuthen, parce qu'elle formait presque angle droit avec la ligne des Autrichiens, et qu'elle diffère absolument d'une disposition parallèle: le propre du premier est, que l'aile refusée se trouvant plus rapprochée de l'aile ennemie sur laquelle on dirige ses efforts, que du reste de sa ligne, elle peut soutenir le point principal de l'attaque, sans laisser l'ennemi maître de l'engager dans une affaire où il aurait la grande supériorité numérique.

Tous ces avantages de l'ordre oblique, quoique rapportés à l'hypothèse d'une armée attaquant en ligne de bataille déployée, sont également applicables aux masses concentrées sur l'extrémité que l'on voudrait accabler, comme cela est indiqué par la figure suivante :



L'armée AB, au lieu de former deux lignes, comme l'armée DF, KL, dans la figure qui précède, pourra ne donner cet ordre qu'à la moitié de ses forces, le surplus sera disposé en colonnes serrées, à demi-distance, sur les deux ailes et le centre, pour manœuvrer, ou frapper au besoin des coups de vigueur. Ces colonnes rendront ainsi, bien plus mobile, la partie des troupes qui n'est pas destinée à la première attaque; et les couvrent contre tous les mouvements de l'ennemi.

La bataille de Leuthen fournit encore une maxime importante : c'est qu'une armée dont les flancs sont appuyés à un obstacle, tel que le grand étang de Gohlau, qui couvrait le crochet de Nadasty, peut être également débordée au moyen d'une attaque oblique. Il suffira, pour cela, de faire observer la brigade ennemie qui s'y trouve, et de disposer la ligne, de manière à diriger l'effort principal contre la deuxième brigade : on comprend que, la ligne étant rompue, et ayant perdu son appui, ces obstacles du terrain ne lui seront d'aucune utilité, et pourront même contribuer à faire prendre la première brigade, si elle tentait de s'y maintenir (1).

Cette manœuvre ne vaut pas, sans doute, une attaque sur un flanc mal appuyé, ou facile à déborder; mais elle est bonne néanmoins, et prouve qu'aucune position ne garantit une armée contre un ennemi habile; que le seul moyen de lui résister est de manœuvrer dans le même sens que lui; enfin elle justifie les maximes indiquées à la suite de la bataille de Prague.

Toutes ces considérations prouvent, que l'auteur de l'article susmentionné a contesté sans motif, à Frédéric, la gloire de sa disposition oblique, différente de tout ce qui avait été écrit sur cette matière. Il a trop accordé d'influence au détail de l'instruction des troupes; ces dénominations vagues de troupes manœuvrières ne disent rien. *Le secret de la guerre ne sera jamais dans les jambes, il est tout entier dans la tête qui les fait mouvoir; une armée fera vainement des marches forcées toute une campagne, si leur direction est fautive, elle n'en sera pas moins perdue.* Cette vérité a été prouvée par les

(1) Je crois cependant devoir rappeller ici qu'il ne faut jamais diriger ses efforts sur celle des extrémités qui serait appuyé à un obstacle insurmontable, tel qu'un grand fleuve ou une mer.

dernières guerres : les troupes prussiennes, si manœuvrières, n'ont pas tenu tête aux milices françaises, qui n'avaient pas les premiers éléments d'instruction, mais qui furent conduites par des chefs habiles. Le seul avantage de l'armée du roi provenait de la manière de marcher et de se former, qui a été déjà développée. Ce mécanisme, quoique l'ouvrage du grand homme, n'aurait pas gagné des batailles sans le génie qui en calculait les effets. Je crois que Napoléon n'eût rien fait de plus avec les armées les mieux exercées, comme Frédéric n'eût rien fait de moins dans l'hypothèse contraire. Il n'est pas probable, d'ailleurs, qu'après six campagnes, où tous ses régiments furent renouvelés, ils fussent très-manœuvriers; et cependant il gagna des batailles célèbres, en 1760.

Mais en nous élevant contre le trop grand degré d'importance qu'on attachait à l'instruction des troupes à toutes sortes de manœuvres, nous devons observer qu'il ne faut pas confondre des soldats aguerris avec des soldats exercés; on sait toute la supériorité que les premiers ont ordinairement sur les autres.

CHAPITRE VIII.

Opérations contre les Russes et les Suédois; bataille de Jœgerndorf. Maximes sur les attaques isolées.

Frédéric, informé que l'impératrice Élisabeth avait adhéré au traité de Versailles, fit marcher une armée d'environ 30,000 hommes aux frontières de Prusse du côté de la Russie. Le maréchal Lehwald, qui la commandait, rassembla ses troupes dans le courant du mois de juin, s'avança jusqu'à Insterbourg, et poussa un détachement sur Mémel afin d'observer l'ennemi.

L'armée russe était composée d'environ 40,000 hommes d'infanterie et 10,000 de cavalerie, sans compter les Cosaques et autres troupes irrégulières. Elle se mit en mouvement dans le mois de mai, et marcha sur quatre colonnes contre les frontières de Prusse : trois de ces colonnes traversèrent la Pologne, et la quatrième se porta sur Mémel, dont elle devait former le siége, sous les ordres du général Fermor. L'amiral Lewis fut chargé de protéger cette entreprise, avec une flotte qui portait 9,000 hommes de débarquement, destinés à bloquer la ville par mer. L'un et l'autre arrivèrent à la fin de juin devant Mémel.

La place capitula le 5 juillet; elle procurait des avantages considérables aux Russes, en leur donnant une place d'armes pour y former des dépôts, qu'ils alimentaient facilement par le moyen de leur flotte. Ils furent ainsi à même de poursuivre leurs opérations avec vigueur, ce qui, sans cela, eût été impossible. Toute l'armée se réunit ensuite sous les ordres du maréchal Apraxin, sur les rives de la Russ, et pénétra jusque sur le Prégel.

Le maréchal Lehwald quitta alors Insterbourg, se retira derrière le Prégel le 8 août, et campa entre Ranglach et Buschdorf, avec 22 bataillons et 50 escadrons. En avant de sa position se trouvait une forêt épaisse coupée par trois routes, qui conduisaient au camp des Russes; la première gardée par les hussards de Malachouski, longeait le fleuve; les deux autres étaient si larges qu'on y pouvait marcher sur front de division : la lisière du bois entre ces routes, quoique très-touffue et impénétrable, fut néanmoins surveillée par des piquets. (*Voyez* pl. XI.)

L'armée russe passa le Prégel près de Norkitten, et campa entre ce village et le bois, dans un ordre assez irrégulier; la cavalerie de l'aile droite en avant de Weinoten, jusqu'à Mischullen; la droite de leur infanterie à Weinoten; le front suivait de là en arrière et au travers du taillis jusque

sur Schlosberg, de manière que l'aile gauche de l'infanterie appuyait au petit ruisseau d'Auxine, dont les rives sont escarpées et difficiles : la cavalerie de l'aile gauche, et leurs troupes légères se trouvaient entre Sitterfeld et le bois de Norkitten. Dès que l'ennemi eut occupé ce camp, le maréchal Lehwald le reconnut avec une petite escorte : mais comme il lui fut impossible de découvrir autre chose que le camp des Cosaques, celui de la grande armée étant hors de vue ; il envoya les généraux Schorlemmer et le prince de Holstein, avec 35 escadrons et 2 bataillons de grenadiers, par le chemin d'Almenhausen, afin de prendre des renseignements exacts sur cette position. Les bataillons furent placés à l'issue de la route, un peu en arrière dans le bois, et la cavalerie avança dans la plaine. Pendant cette expédition, l'armée resta sous les armes : la reconnaissance ne put se faire avec toute la précision nécessaire, et l'on prit le camp de Sitterfeld pour celui de l'aile gauche ennemie, quoiqu'il n'y eût que des troupes légères. L'attaque fut fixée au lendemain, et ses dispositions reposèrent sur ces mauvais renseignements.

Tandis que ceci se passait, le maréchal informé qu'on apercevait un grand nombre de fourrageurs sur la droite, résolut de les couper, et marcha à cet effet avec quelques troupes, pour renforcer le général Schorlemmer. L'armée, par un malentendu, et contre le véritable esprit de ses ordres, se mit aussi en marche, et se forma même dès qu'elle eut débouché du bois. Les Cosaques s'aperçurent bientôt de ce mouvement; on tira plusieurs coups d'alarme dans le camp des ennemis qui prirent les armes; mais comme ils restèrent dans l'inaction, le maréchal eut le temps de faire rentrer l'armée. Le général Schorlemmer tint encore en avant du bois, et fut salué de quelques coups de canon.

On a prétendu que le maréchal aurait mieux fait d'attaquer l'ennemi ce jour-là que de renvoyer l'affaire au lendemain. Tempelhof est d'un avis contraire, et pense qu'il ne faut jamais précipiter une telle opération lorsqu'on est trop inférieur en nombre.

Le maréchal avait présumé de la reconnaissance faite, que l'aile gauche des Russes était la plus faible, et présentait le plus d'avantages pour une attaque; la droite se trouvait effectivement couverte par un grand nombre d'étangs et de marais saignés, que l'on ne pouvait passer que sur des chaussées longues et étroites.

On fixa donc cette attaque au lendemain 30 août. L'armée se forma en trois colonnes serrées sur le centre, pour déployer. La première, composée de la droite de l'infanterie, marcha par sa gauche. La deuxième, composée de la gauche de l'infanterie, marcha par sa droite. Ces deux colonnes précédées de 15 escadrons, se dirigèrent ensemble sur la route d'Almenhausen, laissant ce village à droite. La troisième colonne, composée de 35 escadrons, se dirigea à gauche par l'autre route.

Dès que l'armée eut passé le bois, elle déploya la première colonne à droite, la deuxième et la troisième à gauche. Après la formation elle fit halte un instant. L'ennemi restait absolument tranquille, on n'aperçut pas même une védette; il tira, peu de temps après, le coup de réveil, et l'armée prussienne marcha en bataille jusque devant Jægerndorff.

Pendant ce temps, les Russes avaient un peu changé leur position, et rapproché leur gauche de Sitterfeld ; on a su depuis qu'ils comptaient l'abandonner, et se porter sur Allenbourg, faute de vivres. Dans ce dessein, le général Liewen occupa Sitterfeld, le 29, avec une division, en attendant que l'armée eût fait ses dispositions pour le suivre le 30 au matin. Le maréchal Lehwald, qui projetait d'attaquer l'aile gauche, rencontra ainsi le milieu de la ligne ennemie, et fit prolonger la direction de l'armée à

droite pour atteindre cette aile gauche. La cavalerie de l'aile droite attaqua, sur ces entrefaites, les Cosaques qui étaient devant elle, et les culbuta sur leur infanterie. Les dragons de Holstein percèrent même cette infanterie, enlevèrent une batterie de huit pièces, et sabrèrent tout ce qui opposait de la résistance; mais ils se trouvaient trop éloignés de la ligne pour pouvoir se maintenir. Le maréchal, qui avait placé presque toute la cavalerie sur sa gauche, sans qu'on pût en pénétrer le motif, s'aperçut alors qu'il en manquait à la droite, et ordonna seulement à 5 escadrons de s'y porter rapidement. L'ennemi ayant dirigé son artillerie et des renforts contre cette cavalerie de la droite, la força à la retraite.

Sur ces entrefaites, l'infanterie prussienne pénétra dans le bois, et enleva plusieurs batteries : l'aile gauche s'empara de la grande batterie, et poursuivit l'ennemi la baïonnette au bout du fusil. Cette infanterie rencontrait toujours de nouveaux obstacles, de nouvelles batteries : le comte de Romanzow étant arrivé dans le même instant avec la réserve des Russes, à travers les bois, décida enfin un mouvement rétrograde.

La cavalerie de l'aile gauche avait aussi obtenu de grands succès au commencement de l'action : dès que les hussards de Malachousky eurent reconnu le bois, une partie de la cavalerie le traversa, le reste en longea la lisière, attaqua les escadrons russes, les jeta sur leur infanterie, et les poursuivit; mais elle tomba alors sous le feu d'une nombreuse artillerie, qui l'obligea à revenir; elle protégea ensuite la retraite de l'armée, qui s'effectua sans être inquiétée.

Les Prussiens, comme les vaincus le font ordinairement, ont cherché à voiler leur défaite en l'attribuant en grande partie à la fumée des villages incendiés qui les empêchaient de distinguer les objets, et qui fit que la seconde ligne tira sur la première; ils auraient mieux fait d'avouer que la valeur opiniâtre des troupes russes triompha des efforts de l'armée prussienne.

Les Russes évaluèrent leur perte à 800 tués et 4,260 blessés. Les généraux Lapuchin, Sybin, Kapenist étaient au nombre des premiers, et les généraux Liewen, Tolstoi, Bosquet, Villebois, Manteufel, Weiman, Plemanikow, parmi les derniers. Ils estimèrent celle des Prussiens à 3,000 tués, blessés ou prisonniers.

Le maréchal Lehwald se retira à Wehlau, son adversaire resta dans son camp jusqu'au 6 septembre, et fit ensuite quelques démonstrations pour tenter le passage de l'Alle à Friedland, contre la droite des Prussiens; mais elles furent sans succès. L'armée russe se mit alors en marche le 11, et évacua entièrement la Prusse, à l'exception de Mémel; sans qu'on en pût pénétrer le motif : le résultat de sa courte campagne, et celui des opérations des Français, ferait croire que ces deux puissances étaient entrées dans la coalition, plutôt pour sauver Frédéric que pour hâter sa ruine.

Les Suédois firent encore moins que ces deux alliés. Le général Urgern passa la Peene à la tête de 17,000 hommes, s'empara de Demmin, Anclam, des îles Usedom et Wollin, et pénétra dans la Poméranie prussienne, où il n'avait devant lui que la garnison de Stettin, forte de 2 à 3,000 hommes; mais Lehwald étant arrivé au secours de la place, les repoussa sous le canon de Stralsund avant la fin de décembre.

Observations sur la bataille de Jægerndorf.

La discussion de Tempelhof relative à la reconnaissance de la position des Russes, est à mon avis incompréhensible. Si leur armée occupait celle dont l'auteur a fait la description, il est certain que l'extrême gauche appuyait près de Sitterfeld, et la reconnaissance était juste; car on ne cherchait pas la gauche des troupes réglées, mais celle de la ligne. Or, cette extrémité se trouvant

fort au delà de Sitterfeld, il faut nécessairement qu'on ait pris le centre pour la gauche, ou que l'armée ait fait un mouvement pendant la nuit.

Quoi qu'il en soit, cette bataille offre une nouvelle preuve que l'instruction des troupes prussiennes, sans le génie de Frédéric, était un bien faible moyen de victoire. Elle intéresse parce qu'elle vient à l'appui de plusieurs maximes présentées dans le cours de cet ouvrage. L'armée exécuta un des déploiements combattus dans le chapitre V, et dont elle aurait pu se dispenser, si les combinaisons premières eussent été meilleures. En jetant un coup d'œil sur l'ordre de marche, on verra que les deux colonnes principales se déployèrent en ordre d'attaque sur les 2 bataillons du centre, qu'elles marchèrent l'une contre l'autre, et évitèrent ainsi les inconvénients des colonnes séparées de Guibert ; il faut convenir, cependant, que si le maréchal n'avait eu pour se former qu'un terrain parallèle à sa première position, et de même front, il eût fort bien appliqué cette manœuvre ; d'où l'on conclut qu'elle n'est bonne que dans un pareil cas.

Les dispositions du maréchal Lehwald caractérisent sa médiocrité, il paraît n'avoir pas eu de but déterminé ; car on ne saurait prendre pour une combinaison de l'art, la démonstration de deux régiments sur la gauche de l'ennemi, surtout en considérant leur isolement du reste de la ligne.

Enfin, les circonstances de cette journée offrent de grands rapprochements avec celle de Kollin. Dans toutes les deux, les attaques furent isolées, les armées engagées sur tout leur front, et les troupes destinées à gagner les flancs, trop éloignées de la ligne. La seule différence, c'est que le nombre de ces troupes fut beaucoup plus faible à Jægerndorf, et qu'à l'autre bataille, les fautes provinrent de l'exécution, et non des combinaisons.

Ce fut la même cause qui fit perdre à Jourdan la bataille de Stockach en 1799, tandis que le corps de Saint-Cyr était engagé dans un mouvement beaucoup trop étendu sur le flanc des Autrichiens. En attendant que ces preuves puissent être mieux développées par l'historique des dernières campagnes, j'exposerai quelques idées relatives aux différentes actions de la campagne de 1757.

La bataille de Kollin, celles de Leuthen et de Jægerndorf, ainsi que la discussion sur l'ordre oblique, insérée au chapitre précédent, prouvent que, *pour assurer le succès d'une attaque bien combinée et renforcée au point le plus essentiel, il importe de refuser l'aile affaiblie.* Cette manœuvre est non-seulement nécessaire, pour tenir hors de portée de l'ennemi, la partie faible de la ligne ; mais encore, parce qu'elle donne la facilité de faire soutenir le point d'attaque principal par les troupes qui composent cette partie. Ainsi, au lieu d'envoyer cette aile échouer contre des forces supérieures, on a l'avantage de l'employer à décider la victoire.

Il résulte de la même cause, *qu'il est dangereux d'attaquer une ligne par ses deux extrémités, à moins qu'on ne soit très-supérieur en nombre,* attendu que, si une colonne était renforcée, l'ennemi pourrait accabler l'autre et rétablir l'équilibre des chances ; d'ailleurs, on ne saurait déborder les extrémités d'une ligne, égale en force, avec des divisions suffisantes, sans étendre beaucoup la sienne, et isoler les attaques ; c'est ce qu'ont également prouvé les batailles de Neerwinden, en 1793, et de Stockach, en 1799.

Enfin, on doit poser en principe, *qu'une attaque de front est toujours inutile, lorsqu'on peut établir un effort concentré sur l'extrémité d'une ligne, car alors de simples démonstrations suffisent.*

Nous terminerons ici la relation de la campagne de 1757, dans laquelle Frédéric frappa deux coups de maître, et déploya

une grande vigueur. Il y exécuta des mouvements multipliés, et occupa 107 camps. Les combinaisons de sa première ligne d'opérations ne furent pas exemptes de blâme; il ne choisit pas la plus convenable et l'embrassa avec deux armées isolées à une grande distance, comme nous l'avons déjà dit : cette faute lui serait devenue funeste s'il avait eu affaire à un général qui eût su appliquer les principes des masses centrales. Ses lignes secondaires après les batailles de Kollin, de Rosbach, ainsi que ses manœuvres dans cette bataille et dans celle de Leuthen, seront, sans contredit, un digne sujet d'étude pour les militaires de tous les siècles.

Je ne reviendrai plus sur la conduite des Autrichiens, on a vu à la suite de chaque chapitre combien ils commirent de fautes. Les plus notables sont :

1° D'avoir disséminé leurs forces sur cent lieues pour couvrir leurs frontières, depuis Olmutz jusqu'à Egra ;

2° De s'être laissé bloquer par Prague avec des forces aussi imposantes ;

3° De n'avoir pas poursuivi le roi dans la soirée de la bataille de Kollin, en portant leur masse par leur gauche sur Planian ;

4° De n'avoir pas marché concentriquement sur la Saxe avec l'armée de Soubise ;

5° D'avoir négligé toutes les occasions d'accabler le duc de Bévern.

Ces fausses combinaisons tiennent à la direction des grandes opérations, et les généraux de cette puissance n'en eurent aucune idée dans tout le cours de cette guerre, comme on le verra par les événements des campagnes suivantes. Leur pusillanimité devant le prince de Prusse à Leipa ; la manière fautive dont ils opérèrent contre le duc de Bévern vers Gœrlitz, au lieu de manœuvrer contre sa droite pour le couper d'avec le roi et marcher ensuite sur l'Elbe; l'inaction dans laquelle ils restèrent devant lui pendant le siége de Schweidnitz, et surtout après la victoire de Breslau, attestent leur défaut de vigueur et de génie militaire. Un général ordinaire de nos jours, qui se fût trouvé dans la situation de Daun après Kollin, ou du prince Charles à Nimes, à Gœrlitz et à Breslau, aurait anéanti son adversaire et envahi la monarchie prussienne.

FIN DU PREMIER VOLUME

(ÉDITION DE PARIS).

TRAITÉ

DES

GRANDES OPÉRATIONS MILITAIRES.

GUERRE DE SEPT ANS.

CAMPAGNE DE 1758.

CHAPITRE IX.

Situation des puissances belligérantes à l'ouverture de la campagne ; opérations des armées françaises et alliées ; bataille de Creveldt.

Les batailles de Rosbach et de Leuthen avaient renversé les espérances des ennemis du roi. L'armée combinée était dispersée, et la grande armée autrichienne de Silésie détruite, celle des Russes avait évacué la Prusse, les Suédois étaient repoussés sous le canon de Stralsund. Les Français seuls conservaient l'électorat d'Hanovre, mais le duc Ferdinand de Brunswick ayant pris le commandement de l'armée alliée, la scène changea de face sur ce point comme sur les autres.

Cependant si les victoires de Frédéric avaient amélioré sous un rapport l'état de ses affaires, et sa position militaire du moment, elles n'apportèrent aucun changement dans les projets politiques de Marie-Thérèse, ni dans les plans des coalisés pour la campagne qui allait s'ouvrir.

L'Autriche, jouant le rôle principal dans cette guerre, fondait ses espérances sur les forces colossales de son alliance et sur l'hypothèse que le roi, après avoir épuisé tout ce que l'énergie, la constance et l'activité pouvaient lui procurer de moyens, finirait par laisser ses États à la merci de ses ennemis. L'impératrice fut sourde à toutes les propositions de paix.

La Russie lui donnait l'assurance de redoubler ses efforts. La czarine, irritée de la retraite de son armée, ordonna une enquête sur la conduite du général Apraxin. Le général ayant exhibé les ordres du premier ministre Bestuchef, celui-ci fut destitué et renfermé; le comte Woronzow lui succéda, et le général Fermor, qui commanda l'armée, reçut ordre de rentrer sur-le-champ en Prusse : la conquête n'en fut pas difficile, puisque le maréchal Lehwald s'était dirigé contre les Suédois; et avant la fin de janvier, les Russes devinrent maîtres de tout le pays.

La France et la Suède se montraient également disposées à redoubler d'activité pour atteindre le but qu'elles se proposaient. Les mesures de la cour de Vienne, pour compléter son armée, furent conformes à la grandeur de ses moyens.

D'après un plan qui reçut plusieurs modifications par la tournure des affaires, l'armée principale sous le maréchal Daun, devait être de 64 bataillons, 45 compagnies de grenadiers, et 17 régiments de cavalerie.

Une autre, sous le maréchal Bathiany, de 30 bataillons, 28 compagnies de grenadiers, 40 escadrons.

Un troisième corps, sous le général Nadasty, de 6 bataillons, 4 compagnies de grenadiers et 24 escadrons.

Dans ce nombre n'étaient pas comprises les troupes légères, qu'on devait porter à 60,000 hommes, Croates, Bosniaques, Italiens, Dalmates, Tyroliens, etc.

Le roi, de son côté, recompléta les cadres que la sanglante campagne de 1757 avait réduits des deux tiers, et augmenta son armée de 4 bataillons francs ; ses alliés se trouvaient également dans le meilleur état.

Néanmoins la position de Frédéric était plus critique qu'à l'ouverture de la campagne précédente. Ses ennemis bien plus en mesure et bien plus rapprochés, occupaient plusieurs de ses provinces, ce qui les mettait à même de l'attaquer simultanément au cœur de ses États ; dès lors, il paraissait probable qu'il y aurait de l'ensemble dans leurs opérations, et qu'ils les pousseraient avec plus d'activité et de dévouement pour l'intérêt général.

Le sort de la monarchie prussienne eût dépendu en effet d'un simple mouvement concerté par toutes les masses coalisées, qui pouvaient en peu de marches se réunir au centre de sa puissance, et anéantir d'un même coup son armée et les moyens de la recréer. Frédéric n'avait que deux chances de succès, la pusillanimité de ses ennemis et le peu d'accord qui devait exister dans une coalition composée d'intérêts aussi opposés ; ces deux chances se trouvant réunies dans cette occasion, décidèrent la campagne en sa faveur.

Le système du roi était au fond défensif ; mais chaque moment devait être mis à profit pour écraser une des parties faibles et isolées avec une masse de forces imposantes, afin de la mettre hors de lice pour le reste de la campagne. On résolut en conséquence d'attaquer les Français au milieu de l'hiver, et de les chasser de leurs conquêtes.

Pour suivre ces opérations, il faut remonter plus haut. Après la bataille d'Hastembeck, le duc de Cumberland cédant aux forces supérieures dont il était entouré, conclut le 9 septembre la fameuse convention de Closter-Seven (*Voyez* chap. IV), par laquelle les hostilités devaient cesser sous vingt-quatre heures. Les Hanovriens se retirèrent à Stade et au delà de l'Elbe, dans le duché de Lauenbourg; les troupes de Brunswick, de Saxe-Gotha, de Buckebourg et les Hessois eurent la faculté de retourner dans leur patrie sans être considérés comme prisonniers. Il serait assez difficile d'indiquer la cause qui porta le duc de Richelieu à cette démarche précipitée (1).

(1) Le ministère n'approuva par les termes de cette convention, et voulut que les troupes déposassent les armes; mais il n'était plus temps.

Quoi qu'il en soit, cette convention amena des débats pour la répartition des cantonnements; la cour de Londres refusa de la ratifier. Quand on commet de telles infractions on a toujours quelques motifs pour en voiler l'odieux ; les alliés prétendirent que le premier article de ce traité portant que les hostilités cesseraient dans vingt-quatre heures, semblait avoir pour but d'améliorer le sort des pays ravagés par la guerre ; car si l'armée française devait y être entretenue, on croyait du moins être à l'abri du pillage à main armée et de toutes vexations. Tempelhof accuse le général français d'en avoir donné l'exemple en voulant profiter de cette occasion pour rétablir sa fortune, dissipée par le luxe et les plaisirs ; il imposa de fortes contributions, ne mit aucun frein au brigandage des employés aux vivres, et laissa l'armée dans la disette au milieu des contrées les plus riches et les plus fertiles; les chétives rations qu'elle recevait ne se composaient que d'articles dont on ne pouvait faire un trafic.

Ce désordre eut les suites les plus funestes. L'indiscipline étant portée à son comble, le soldat autorisé par l'exemple commettait partout des dévastations. Les efforts de quelques chefs étaient inutiles; car lorsqu'ils voulaient punir, le soldat se soustrayait au châtiment par la désertion. Ce fut ainsi que la brillante armée du maréchal d'Estrées se trouva considérablement affaiblie, et hors d'état d'entreprendre une opération importante.

Les alliés, indignés des traitements qu'ils éprouvaient, reprirent les armes, et se réunirent de nouveau. Richelieu après la signature du traité, avait mis ses troupes en quartier d'hiver dans le Hanovre, en Westphalie et dans la Hesse. Il apprit à Brunswick la nouvelle de la bataille de Rosbach et le rassemblement des troupes alliées, ce qui lui faisait craindre la rupture de la convention, il rassembla le corps du marquis de Villemur à Soltau, pour le diriger sur Harbourg, et marcha lui-même, avec une autre division, par Gifforn à Lunebourg, où il établit son quartier général le 24 novembre.

Le duc Ferdinand de Brunswick arrivé le même jour à Stade, y ayant pris le commandement de l'armée alliée, manda au maréchal de Richelieu que le roi d'Angleterre lui avait confié le commandement de ses troupes, et que sans pénétrer les motifs de la rupture, il s'efforcerait de mériter l'estime même de ses ennemis.

Richelieu hors de lui, en apprenant cette nouvelle menaça de réduire tout en cendres si la convention n'était pas respectée; et le duc jugeant plus convenable de répondre l'épée à la main, redoubla d'activité pour profiter de *la dissémination des troupes françaises*. Il partit de Stade le 26 novembre, laissant le lieutenant général Hardemberg, avec 2,500 hommes, pour s'emparer de Harbourg; détacha le général Diepenbrock sur Brémen et Verden, et marcha lui-même avec 25,000 hommes, au-devant du maréchal, qui avait établi son quartier général à Winsen, sur la Luhe, et réuni une partie de son armée à Zell.

Le duc Ferdinand arriva le 13 décembre à Altenhagen, d'où il observa son adversaire jusqu'au 24 décembre, que la rigueur de la saison les força l'un et l'autre de prendre leurs quartiers d'hiver.

Le duc de Richelieu avait réparti ses troupes dans toute la Westphalie; le Weser et l'Aller couvraient le front de son aile gauche ; les villes de Zell, Brunswick, Wolfenbutel, Hanovre, Hildesheim, se trouvaient au centre de ses cantonnements ; sa droite s'étendait jusqu'au Mein, par Cassel et Fulde. Comme sa gauche n'était pas très-bien appuyée, il crut devoir occuper Brémen, ville impériale et libre, jusque-là respectée. Le duc de Broglie s'en empara le 16 janvier.

Effrayé de la situation de l'armée, le maréchal demanda sa démission, et ne fit

que devancer les intentions du ministère, qui le remplaça par le comte de Clermont-Condé.

Le comte arriva à Hanovre le 14 février, au moment où l'armée alliée se mettait en mouvement. Le duc Ferdinand renforcé par 15 escadrons, que le duc de Holstein lui amena de Poméranie, partit de Lunebourg le 17 avec son armée, et établit son quartier général à Amelinghausen. Les troupes qui se trouvaient dans le duché de Brémen formèrent 2 divisions sous les ordres des généraux Wangenheim et Diepenbrock. D'un autre côté, le prince Henri détacha 10 bataillons et 15 escadrons de la Saxe, afin de décider le premier succès du duc Ferdinand, dont le plan basé sur la répartition fautive des troupes françaises était de s'emparer de Brémen, et par là de la ligne du Weser, de couper de cette ligne la grande armée ennemie, et d'enlever les troupes qui occupaient la Westphalie. A l'exception de Brémen, la rive gauche du Weser et de l'Aller n'était gardée que par de faibles détachements, en avant desquels se trouvaient de petits postes à Rothenbourg et Ottersberg.

Le duc voulant profiter des fautes de son adversaire, ne perdit pas un instant, et partit le 18 d'Amelinghausen, prenant la route de Verden; il se porta par Neukirchen à Wisselhovede le 19. Le duc de Holstein le flanquait à gauche avec 4 bataillons, et un gros corps de cavalerie, pour le couvrir du côté de Zell. Wangenheim se porta à droite sur Rothenbourg, et Diepenbrock marcha directement sur Brémen.

Le duc détacha, dans la nuit du 20 au 21, le prince héréditaire avec 8 régiments, pour se réunir à Wangenheim et surprendre Verden; mais le marquis de Saint-Chamand, qui y commandait, l'avait évacué. L'armée y arriva le même jour, et prit position aux environs.

La retraite de Saint-Chamand fut prématurée et le comte de Clermont, qui l'avait ordonnée, la contre-manda lorsqu'il n'était plus temps. Sur la nouvelle que l'armée alliée se rassemblait à Lunebourg, et que le prince Henri se trouvait à Halberstadt avec une division, le comte jugea que le duc Ferdinand chercherait à gagner la gauche de ses cantonnements, tandis que le prince la percerait au centre, répandu dans les grandes villes de Brunswick, Hanovre et Wolfenbutel. Il ordonna, en conséquence, aux troupes qui occupaient la Westphalie et le pays d'Eichfeld, de soutenir la garnison de Brémen et le cordon sur l'Aller. Mais comme l'armée alliée se dirigeait sur Verden, et non sur Brémen, le comte craignit que ces troupes ne fussent battues isolément et coupées, et donna l'ordre à Saint-Chamand de se préparer à évacuer Verden. Lorsque celui-ci aperçut les hussards du duc de Holstein, il crut devoir effectuer sa retraite, et reçut en route l'ordre de tenir jusqu'à la dernière extrémité.

Le duc Ferdinand projetait de passer l'Aller à Verden; mais la fonte des neiges avait tellement enflé cette rivière, que le pont en était couvert et les campagnes inondées à une grande distance, depuis son embouchure dans le Weser jusqu'à Zell. Il chercha donc un autre point de passage, et le trouva vis-à-vis du bourg de Ahlden, où l'Aller se divise en trois bras. L'avant-garde, renforcée de tous les chasseurs et hussards, se mit en mouvement le 22 au matin, passa sur des embarcations, et occupa le château de Ahlden pour protéger la construction des ponts.

Le lendemain, le prince héréditaire passa l'Aller près de Verden, avec trois régiments, pour s'emparer de Hoya, gardé par une forte garnison sous les ordres du comte de Chabot. Une partie de l'avant-garde se porta par Rethen sur Eystrup, pour seconder cette entreprise, et l'armée s'avança jusqu'à Hudemuhl. En attendant, le prince héréditaire poursuivit sa marche jusqu'à Barmen. Il résolut de diviser ici son détachement, et de

passer le Weser avec deux régiments, pour attaquer l'ennemi sur la rive gauche, le reste du corps devait suivre son mouvement sur l'autre rive.

Chabot n'était pas homme à se laisser surprendre facilement; il savait que l'ennemi n'avait pas passé l'Aller, le 22 ; que le débordement de cette rivière présentait des difficultés presque insurmontables, et il ne supposait pas qu'en les surmontant même, il fût possible de franchir encore, dans la même journée, un fleuve aussi considérable que le Weser; mais c'est ainsi que le génie rencontre, dans les obstacles mêmes, les moyens d'exécuter de grandes entreprises.

Le prince héréditaire ne trouva à Barmen qu'un bac, et quelques misérables barques de pêcheurs ; ce qui devait rendre son opération extrêmement lente. La moitié des troupes destinées au passage venait de l'effectuer, lorsqu'il s'éleva une violente tempête qui mit le reste dans l'impossibilité de suivre. Cette position critique, loin d'effrayer le prince, lui fit prendre une résolution digne de lui, et qui peut servir d'exemple dans toutes les occasions semblables. Il marcha, avec son faible détachement, sur Hoya, où il arriva à six heures du soir, tandis que le reste longeant l'autre rive, vint attaquer ce poste de front. Il avait ordonné de ne pas tirer un coup de fusil; mais sa troupe ayant rencontré une patrouille près du moulin à vent de Wulzen, fit feu, et donna l'éveil à l'ennemi. Pour réparer cette faute, elle se précipita sur le bourg, où il s'engagea un combat d'infanterie vif et meurtrier. Une partie de la garnison tirait des fenêtres, tandis que l'autre se rassemblait dans les rues, et se dirigeait vers le pont ; son occupation étant le but important du prince, il s'y porta par le chemin le plus court, et allait en couper l'ennemi, lorsque celui-ci s'enfuit dans le château. Pendant ce temps, l'autre section du détachement ayant pénétré dans la ville ; le comte Chabot capitula, et sortit librement avec sa troupe. Le même jour la cavalerie prussienne surprit les hussards de Poleretzky et de Fischer dans leurs cantonnements.

Le prince Henri poussa sa division sur l'Ocker. Ce mouvement et la prise de Hoya, valurent une victoire. Le comte de Saint-Germain, craignant d'être coupé, se retira sur Osnabruck, après avoir évacué Brémen, que le général Diepenbrock occupa. Le comte de Clermont fit alors évacuer Zell, Brunswick, Wolfenbutel, et l'électorat d'Hanovre, pour se concentrer sous le canon de Minden et de Hameln. Cette retraite précipitée occasionna une désertion générale, la perte de tous les magasins, de plusieurs milliers de prisonniers, et des bagages (1).

Ferdinand passa l'Aller à Riedhagen, le 25 ; et marcha à Drakenbourg, pour couvrir le siége de Nienbourg, qui capitula le 28. Le prince Henri passa l'Ocker, le 27, et occupa ensuite Goslar, Brunswick, Wolfenbutel et Hildesheim. Les dragons de Meinike firent 200 prisonniers à l'arrière-garde ennemie.

Il ne manquait aux alliés que Minden pour être maîtres des deux rives du Weser. Cette place importante défendue par une garnison de 5,000 hommes, sous le lieutenant général Morangie, était soutenue par l'armée du comte de Clermont ; mais le mécontentement et le découragement que les troupes manifestaient faisaient craindre au comte de ne pouvoir se mesurer avec l'ennemi, il repassa le Weser, le 3 mars, se retira sur Hameln, et abandonna la place à ses propres

(1) Tel fut le résultat de la répartition fautive de l'armée française dans ses cantonnemens, et d'une ligne trop étendue; j'aurai occasion de faire quelques observations sur ces fautes, en les réunissant avec d'autres événements semblables. Le prince héréditaire à qui ce coup de main fait honneur, est le même qui était généralissime en 1792 et 1806.

forces ; sans doute, dans l'espoir qu'elle se défendrait vigoureusement, et que la rigueur de la saison empêcherait d'en faire le siége.

Mais le duc Ferdinand, *qui croyait n'avoir rien fait, tant qu'il lui restait quelque chose à faire,* s'avança sur les deux rives du Weser, et l'investit le 8. Le prince Henri campa à Hildesheim ; Wangenheim fut placé, avec 8 bataillons et 8 escadrons, aux environs de Bukebourg, pour couvrir les communications avec sa division ; des brigades détachées éclairaient les environs et observaient Osnabruck, que le comte de Saint-Germain occupait avec 12 bataillons et autant d'escadrons. L'armée et le corps du général Oberg, destinés pour l'attaque, cantonnèrent en arrière de la ville.

Le comte de Clermont resta tranquille spectateur du siége, avec 80 bataillons et 75 escadrons, qu'il pouvait faire opérer à volonté sur les deux rives du Weser. La place se rendit après une faible défense, et la garnison, forte de 4,500 hommes, fut prisonnière.

La prise de Minden devint le signal de la déroute : le comte de Clermont, qui s'était flatté d'avoir le temps de se reconnaître, fut saisi d'une terreur panique ; ne voyant autour de lui que désastres, il se figura qu'il allait être coupé du Rhin ; que les places sur ce fleuve étaient prises, et ses troupes en Westphalie cernées. Le comte de Saint-Germain abandonna Osnabruck, attira à lui la garnison de Munster, et se réunit à l'armée ; le duc de Broglie eut ordre de quitter le pays de Hesse, pour la joindre, et l'Oostfrise fut évacuée.

On s'étonnera toujours qu'avec de bonnes troupes, et des officiers généraux distingués, tels que Randan, d'Armentières et Saint-Germain, le comte de Clermont qui se renforçait par l'arrivée successive des différents corps, n'ait pas eu l'idée de tenir dans une seule position ; qu'il ne se crut en sûreté que derrière le Rhin, et perdit ainsi, sans combattre, des provinces immenses, une grande partie de son armée et de son artillerie. La bataille la plus sanglante, la défaite la plus complète n'aurait pas entraîné de suites plus funestes. Le général français devint l'objet des plus amers sarcasmes. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il n'avait que ce point de ressemblance avec le grand Eugène ; ses troupes disaient en plaisantant qu'il prêchait comme un soldat et se battait comme un apôtre. Mais s'il perdit réellement la tête, on ne peut se dissimuler néanmoins que l'indiscipline de son armée, n'ait contribué pour beaucoup à augmenter ses terreurs et à rendre ainsi ses revers plus désastreux.

L'armée française passa le Rhin, le 3 avril, près de Dusseldorf, et prit ses quartiers entre ce fleuve, la Roer et la Meuse. Le seul corps de Broglie resta sur la rive droite, occupant Francfort, Hanau, et la Lahn : il fut joint plus tard par le prince de Soubise.

Les troupes alliées cantonnèrent, depuis le 6 avril jusqu'au 29 mai, pour se reposer des fatigues éprouvées pendant cette campagne d'hiver et attendre l'arrivée du contingent anglais qui venait d'appareiller ; le le prince Henri retourna en Saxe.

Les Français de leur côté mirent aussi ce temps à profit pour rétablir leur armée : de nombreux corps de milices vinrent compléter les cadres ; cependant on crut nécessaire d'en tirer un corps de 15,000 hommes, pour observer la Flandre que l'expédition anglaise menaçait d'un débarquement. Toutes les parties du service se réorganisaient, quoique avec lenteur, lorsque l'ennemi prenant de nouveau l'initiative, sema encore une fois le désordre et l'épouvante.

Passage du Rhin, bataille de Creveldt.

Le duc Ferdinand autorisé à mépriser son adversaire ne songeait à rien moins qu'à l'expulser du territoire allemand, et à porter le théâtre de la guerre sur ses propres

3e D…		
	Lieut. génér. WUTGENAU.	
	1 bat. Prince d'Anhalt	à Appenhulsen.
	1 — Capellan	à Bosenseele.
	1 — Grenadiers	à Sende.
	1 — Régiment du corps hessois	à Venne.

CORPS DÉTACHÉS

SOUS LES ORDRES DU DUC DE HOLSTEIN.

Lieut. génér. PRINCE DE HOLSTEIN. PRINCE D'ISENBOURG.	
1 bat. Gardes hessois	à Dulmen.
1 — Prince Charles	
3 esc. Prince Holstein, dragons	
Major général, BANDEMER.	
1 bat. Halberstadt	à Haltern.
1 — Hanau	
2 esc. Prince Holstein, dragons	
1 bat. Prince Isenbourg	à Werne.
1 — Canitz	
2 esc. Finckenstein, dragons	
Major général, FINCKENSTEIN.	Cappenberg et Brock.
3 — Finckenstein, dragons	
Major général, D'EINSIDEL.	Seperat et Ludinghausen.
4 — du corps hessois	
2 — Pruschenck	Olphen.
3 — Ruesch, hussards prussiens	Lembeck.
2 — Malachousky, *dito*	Engelradinck.
Train des vivres	Paroisse de Creven.

TOTAL . . . . . . 38 bataillons. 75 escadrons. } Indépendamment de l'armée an

frontières. Les Français occupaient les duchés de Juliers et de Clèves, la Gueldre autrichienne et l'électorat de Cologne. Le corps de Soubise était derrière la Lahn; le quartier général du comte de Clermont à Wesel, les places de Dusseldorf et de Kayserswerth, étaient dans le meilleur état de défense.

L'armée alliée cantonnait comme on le voit dans le tableau ci-contre : outre ces forces, les Hessois levaient plusieurs corps pour défendre leur pays, et on peut estimer à 50,000, le nombre des troupes alliées disponibles.

Pour exécuter son projet, le duc avait deux moyens, celui d'attaquer l'armée de Soubise sur le Mein, ou de porter ses efforts sur la grande armée.

S'il avait choisi le premier parti, le comte de Clermont en opérant avec la grande armée, eût été à même de lui arracher ses conquêtes, en le forçant à voler au secours de la Westphalie et du Hanovre.

Le duc préféra passer le Rhin, s'établir sur la gauche des Français, et manœuvrer entre la Meuse et le Rhin, de manière à porter le théâtre de la guerre sur les frontières de France. Les panégyristes du général prussien en ont élevé jusqu'aux nues ce plan, dont le plus grand mérite consistait dans la témérité; car il l'eût exposé aux plus grands dangers avec un ennemi entreprenant et actif, qui renforçant l'armée de Broglie dans la Hesse, lui eût fait descendre le Rhin, par la rive droite, et coupé toute retraite aux alliés. La connaissance des généraux français rassura le duc sur ce point : il demeura convaincu que le comte de Clermont une fois battu, Soubise s'empresserait d'évacuer la Hesse, pour venir à son secours. Si le projet de passer le Rhin, devant une armée de 60,000 hommes, était audacieux, la conduite du général ennemi au passage de l'Aller pouvait donner l'espoir de le faire réussir complétement.

Ferdinand, craignant toutefois une diversion du côté du Mein, détacha, le 9 mai, le prince d'Ysenbourg, avec une petite division, pour observer les Français dans le comté de Hanau, et y arrêter leurs progrès par une sage défensive. L'armée, elle-même, reçut ordre le 16, de quitter ses cantonnements, et le 26 elle marcha de Notteln à Dulmen.

Après cinq jours de préparatifs et de mouvements, dont le but était de donner le change à l'ennemi, par des détachements multipliés, le duc se porta le 30 avec l'avant-garde, à Emerich; le corps, sous le prince héréditaire, campa à Vrasselt; le général Wangenheim marcha de Duisbourg à Rattingen, à une lieue de Dusseldorf; le gros de l'armée qui était à Lembeck, y séjourna, sous le général Sporken, et détacha seulement une brigade à Kosfeld, sur la direction de Wesel.

Tous les militaires instruits saisiront l'habileté de ces dispositions. Les divisions, quoique isolées, étaient à même de se soutenir réciproquement, et tous leurs mouvements combinés de manière à se réunir au besoin (1). Il y eut quelques petites affaires, que je crois inutile de rapporter, la prise de Kaiserwerth, par le major Scheiter, fut la plus remarquable.

L'armée française restait tranquille dans ses cantonnements. Le comte de Clermont se reposant sur la force de son front, les difficultés que présentait le passage du Rhin, et la bonté de ses dispositions, ne crut pas même nécessaire de rassembler ses troupes, lorsqu'il apprit l'arrivée du duc près d'Emerich ; il se contenta d'envoyer quelques renforts d'infanterie et d'artillerie aux divi-

(1) Sans doute les divisions isolées sont moins dangereuses lorsqu'elles peuvent se soutenir et former, dans une marche, un corps d'armée réuni; mais ce qui justifie mieux encore le système du duc dans cette occasion, c'est l'emplacement des forces ennemies, qui n'étaient point concentrées de manière à l'inquiéter, et dont il se trouvait d'ailleurs séparé par le Rhin.

sions Randan et Villemur, qui bordaient le Rhin de Xanten aux frontières de Hollande, et cantonnaient dans Clèves, Calcar, Xanten et les villages riverains, sous la surveillance de postes fixes de cavalerie et d'infanterie qui s'éclairaient la nuit par de fréquentes patrouilles.

Pendant ce temps, le duc Ferdinand ayant rassemblé ses embarcations sur le canal de Pandern, résolut de passer le Rhin dans la nuit du 31 mai au 1er juin. A cet effet, les troupes postées à Emerich se mirent en mouvement après midi, et l'avant-garde se porta jusqu'à Lobith et Tholhuis. Les bateaux n'étant pas encore arrivés, le duc fut obligé de la faire rétrograder et de la placer dans un camp masqué par les hauteurs de Nieder-Elten. Tous les obstacles ayant été levés dans la journée suivante, le passage s'effectua dans la nuit du 1er au 2 juin.

L'avant-garde partit à l'entrée de la nuit, et se porta à Tholhuis; 7 bataillons et 15 escadrons furent réunis sur le rivage, avant le point du jour. Le prince héréditaire s'embarqua avec quelques centaines de volontaires formés en bataillons et 4 pièces de campagne, pour protéger le passage. Dès qu'il eut mis le pied sur la rive opposée, il fut soutenu par 300 volontaires tirés des dragons et hussards prussiens.

Lorsque cette cavalerie fut débarquée, elle se précipita sur les cantonnements ennemis, et en culbuta plusieurs. L'alarme se répandit aussitôt sur toute la ligne, et les postes se retirèrent en désordre sur Clèves, place de rassemblement de la division Villemur. Pendant ce temps, l'avant-garde continuant son passage, tout le corps se trouva réuni à midi sur la rive gauche. Le duc de Holstein marcha rapidement sur Clèves, avec les dragons et les hussards, pour soutenir les volontaires de la cavalerie; le prince héréditaire avança avec l'infanterie, sur la digue du Rhin, jusqu'à l'écluse du canal de Spoy.

Le marquis de Villemur, ayant réuni sur ce point le régiment de la Marine et quelques autres troupes, paraissait résolu de s'y maintenir; mais le prince, s'étant dirigé par Rindern sur Clèves, pour menacer son flanc, le général ordonna l'évacuation de cette ville, et la retraite sur Calcar.

Pendant ces succès de l'avant-garde, le pont de Herven avait été achevé, l'armée fila dans la nuit, avec toute l'artillerie et les bagages, et se rassembla aux environs de Dusselwerth. Le 3, elle campa entre Clèves et Griethausen. Le duc de Holstein, en se portant sur Goch, força Villemur à se retirer de Calcar à Xanten. Le pont fut levé et remonté jusqu'à Rées, pour accélérer la jonction des troupes qui se trouvaient encore sur la rive droite du Rhin. Du camp de Clèves l'armée se porta à Goch, et l'avant-garde poussa des partis sur Wesel, Gueldres et Venloo.

Le comte de Clermont ne songeait à se garantir d'une défaite totale, qu'au moment où il avait tout à craindre des suites de son imprévoyance. Il expédia ordre sur ordre aux troupes qui étaient entre la Meuse et le Rhin, de marcher en avant, et de se réunir à Rhinberg, où il établit son quartier général. Ferdinand ne crut pas devoir l'y attaquer, parce que la moitié de ses forces campait encore sur la rive droite du fleuve.

Les généraux Sporken et Wutgenau se réunirent enfin à l'armée. Le général Imhoff resta, avec un détachement, à Meer, pour couvrir le pont de Rées, et observer la garnison de Wesel. Le général Wangenheim occupait Kaiserwerth avec 4 bataillons et 4 escadrons.

Le duc calculant que l'armée ennemie pouvait être rassemblée le 10, marcha le même jour à Sonsbeck.

L'armée française campait, l'aile droite au Rhin et la gauche au canal de Gueldres : occupant les hauteurs de Closterkamp. Le duc reconnut cette position, mais sans la juger parfaitement, parce qu'elle était couverte par un terrain fourré.

Le jour suivant, l'armée alliée campa à Issum; Sporken occupa les hauteurs d'Alpen, et le duc de Holstein couvrit le flanc droit entre Issum et Hetgen, en s'emparant du pont sur la Swaath.

Le comte de Clermont, qui n'avait pas la théorie raisonnée de son métier, était tourmenté par des inquiétudes continuelles, et hors d'état de prendre un parti décisif; il changea aussitôt sa position, retira sa gauche sur les hauteurs en avant de Rhinberg, de manière qu'elle fut couverte par le canal de Gueldres, prolongea sa droite au delà de Millengen, et porta le corps du marquis de Voyer à Klosterkamp. Cette position ne remplissait aucune de ses vues; elle ne couvrait pas un pouce de terrain, et par une seule manœuvre contre son flanc droit, le comte était exposé à perdre ses magasins du haut Rhin. S'il avait été battu dans cette situation, il ne lui serait resté d'autre parti que celui de se jeter sur Wesel, en perdant ses communications avec l'armée du Mein et tous ses dépôts. Le canal de Gueldres, au lieu de couvrir son flanc, lui aurait été funeste si l'ennemi se fût emparé de Klosterkamp, et eût établi un corps vis-à-vis de ce flanc.

Le succès du combat dépendait du poste de Klosterkamp, si éloigné de l'armée qu'on ne pouvait le soutenir efficacement, et que l'ennemi s'y serait facilement établi. Une armée qui est forcée de rester spectatrice d'un tel événement est à moitié battue; Tempelhof en conclut qu'il ne faut jamais prendre un poste semblable, à moins qu'il ne soit inabordable sur tout son front, et que ses flancs ne soient bien soutenus par l'artillerie de la ligne; il ne doit pas être éloigné au delà de mille pas.

Le duc ayant reconnu de nouveau la position des Français, s'aperçut de leur faute, et résolut de les attaquer sur-le-champ. L'armée se mit en marche de front, dans la nuit du 11 au 12 juin, en colonnes par bataillons (1); et se mit en ligne avec le corps de Sporken, tandis que le duc de Holstein marchait sur Kampen.

A six heures du matin, l'armée fut en présence de l'ennemi, sur les hauteurs d'Alpen et de Saalhoof, formée sur quatre lignes; l'infanterie composait les deux premières, et la cavalerie les deux dernières. Les Français la canonnèrent vivement, mais sans effet, à cause du grand éloignement.

Sporken s'empara du débouché qui conduit à la plaine de Eil, chassa l'ennemi des taillis, et fit placer une batterie sur les hauteurs d'Alpen, afin de tenir en respect la cavalerie française qui s'était formée à l'aile gauche. Alors Ferdinand détacha le prince héréditaire, avec 5 bataillons, pour s'emparer du défilé de Saalhoof, chasser l'ennemi du village, et tomber ensuite sur son flanc droit par les hauteurs de Kampen, tandis que le duc de Holstein, renforcé, attaquerait le couvent. La cavalerie de l'aile gauche fut placée derrière cette batterie pour observer les mouvements de l'aile droite ennemie. L'action fut vive, la défense opiniâtre. Voyer défendit chaque pouce de terrain, et n'abandonna les hauteurs qu'après midi, pour se retirer sur l'armée. On découvrit alors un grand mouvement dans le camp du comte de Clermont; mais on ne put en connaître le but, à cause de la disposition du terrain. L'aile droite de l'armée continuait d'avancer; elle passa la nuit sous les armes dans la position qu'elle venait d'enlever au corps de Voyer. Le duc voulut re-

(1) Ce combat de Kampen est, je crois, la première action où une armée ait marché en colonnes par bataillons, sur le développement de toute sa ligne. Cette méthode n'est pas mauvaise, surtout si on forme chaque bataillon en colonne d'attaque sur la deuxième division : c'est à peu près comme si on marchait en bataille, car il est facile de se former quand on approche de l'ennemi, ou de l'aborder en colonnes avec plus de vigueur.

nouveler l'attaque au point du jour ; mais le comte de Clermont ayant aperçut la faute qu'il avait commise, s'était retiré précipitamment sur Moers, et de là par Creveldt sur Nuys.

Par ce mouvement sur le flanc gauche de l'ennemi, les alliés s'emparèrent de Rhinberg, de tout le pays jusqu'à Gueldres, et des magasins qui s'y trouvaient.

Le général français comprit enfin qu'aussi longtemps qu'il resterait sur la défensive, toutes les positions qu'il prendrait entre la Meuse et le Rhin n'arrêteraient pas les progrès des alliés; en effet, en voulant conserver son appui au Rhin pour couvrir ses grands magasins et ses communications avec l'armée de Hesse, sa gauche risquait d'être débordée et écrasée; s'il appuyait cette aile à la Meuse, sa droite courait les mêmes risques, et ses magasins étaient perdus. Il résolut donc de reprendre l'offensive, porta le comte de Saint-Germain sur Creveldt, avec une division de 10,000 hommes, et le suivit, le 19, avec toute l'armée, qui campa derrière les lignes, entre Vicheln et Anradt. (Pl. 15.)

Le duc, de son côté, avait campé à Altenkirchen. Dès qu'il fut informé du mouvement des ennemis, il rassembla ses détachements, même celui du général Wangenheim, qui était resté sur la droite du Rhin. L'armée, forte de 30 bataillons et 52 escrdrons, marcha sur quatre colonnes, et campa en vue des Français entre Kampen et Hulsen.

Son apparition dans la plaine plongea le comte de Clermont dans la plus grande stupeur; il renonça à tout projet offensif, et résolut d'attendre l'ennemi dans sa position, où il ne croyait pas qu'on osât l'attaquer. Elle était en effet très-avantageuse. Le camp se trouvait derrière les lignes AA, Creveldt couvrait le front de l'aile droite, et Saint-Antoine celui de l'aile gauche, qui se prolongeait jusqu'à Anradt.

Ces lignes sont un rempart assez élevé et fort épais, environné de deux fossés larges et profonds ; elles servent de démarcation aux territoires des villes; on y a pratiqué quelques ouvertures pour la communication des villages. Tous les chemins qui conduisent à ces passages sont bordés d'arbres; les environs couverts d'habitations isolées, de métairies dont les jardins et possessions sont séparés par des fossés, des haies et des enclos. Le terrain est ainsi tellement coupé, que dans beaucoup d'endroits on avait de la peine à marcher sur front de sections. Entre Creveldt et les lignes se trouve une plaine ouverte, mais susceptible d'être battue par l'artillerie avec le plus grand effet. En avant des ouvertures de Hukesmey et Stœken, la plaine est couverte d'un taillis et de landes qui longent la ligne et s'étendent jusqu'auprès d'Anradt, où se réunissaient d'autres accidents de terrain, qui rendaient la marche très-difficile jusqu'à Vicheln, ainsi qu'on le verra par le plan de la bataille.

Il ne paraissait pas possible d'attaquer le front; le flanc droit était couvert par un grand marais, et le gauche semblait hors de danger, à cause des obstacles sans nombre qui s'y trouvaient accumulés. Le duc Ferdinand présumait que la position qu'il avait prise dans la plaine engagerait le comte de Clermont à quitter la sienne pour l'attaquer; il savait que ce général en avait reçu l'ordre positif de sa cour; mais voyant que son système était changé, il résolut de tenter lui-même cette opération scabreuse. Lorsqu'il eut parfaitement reconnu la position, il réunit ses généraux, et leur donna ses ordres.

L'armée fut divisée en trois corps. Le premier, commandé par le duc en personne, était composé de 16 bataillons et 26 escadrons de l'aile droite; le second, sous le général Oberg, avec 6 bataillons et 6 escadrons du centre; et le troisième, conduit par le général Sporken, consistait en 16 bataillons et 28 escadrons de la gauche. Le projet du duc était de déborder l'aile gauche des Français, de la prendre en flanc et

à revers. Oberg devait seconder son attaque par des démonstrations sur les passages de Stœken et Hukesmey. Sporken devait tenir en respect le reste de l'armée ennemie jusqu'à ce que l'attaque sur la gauche eût pris une tournure favorable; alors les deux derniers corps, en appuyant à droite, se seraient réunis au duc pour compléter la victoire.

L'armée prit les armes, le 23 juin, à une heure du matin; le corps du duc marcha sur quatre colonnes, et celui du général Oberg sur une seule; ils se dirigèrent en F derrière Saint-Antoine, place de rassemblement de l'aile droite. La gauche marcha sur deux colonnes, en longeant les marécages de Kleud, pour se rendre à la place de rassemblement.

Lorsque toutes les colonnes furent arrivées, on fit halte, et le duc reconnut encore une fois l'ennemi depuis la tour de Saint-Antoine, d'où l'on découvrait toute sa position, tandis que la marche des alliés lui était dérobée par les taillis, les landes et les métairies dont tout ce pays est couvert.

Le comte de Clermont instruit de leur approche à midi, fit mettre aussitôt les troupes sous les armes, et les plaça en bataille devant le front du camp; la digue était occupée par l'infanterie jusqu'à la métairie de Stœken; une réserve de carabiniers et de dragons formait une potence sur l'aile gauche; les grenadiers de France et royaux se trouvaient en réserve à l'aile droite, et la brigade de Navarre au centre. La cavalerie fut placée sur deux lignes derrière l'infanterie; la légion royale en avant d'Anradt, et un détachement de 800 hommes à Creveldt; la légion fut retirée un instant après, et réunie à l'aile gauche.

Pendant que le général français prenait ces mesures, le duc, par un changement de direction à droite, se porta sur Anradt à la faveur des broussailles et des taillis. Ce mouvement éprouva de grandes difficultés. Les colonnes furent obligées de s'ouvrir un chemin à travers les bois, et d'y marcher par quatre, la cavalerie de franchir des haies et des fossés, et l'artillerie de se frayer une route avec la hache et la pioche: enfin, elles donnèrent sur le défilé de Borselsbaum, où elles défilèrent homme par homme. Heureusement qu'il ne parut pas un Français pour défendre ce terrain et arrêter la marche.

Clermont s'apercevant enfin du projet de l'ennemi, porta les brigades de la Marine, de Touraine et deux régiments suisses, formant 15 bataillons, sous les ordres du comte de Saint-Germain, dans les taillis et les métairies; 30 escadrons furent disposés en échiquier pour les soutenir.

Après avoir franchi le défilé et le bois près d'Anradt, et s'être d'abord formé, le duc se remit en marche *par lignes et par la droite*. L'infanterie se déploya en N; la cavalerie se prolongea un peu plus loin, à l'exception des dragons de Bork, qui restèrent derrière la droite de l'infanterie. Les hussards de Malachousky se portèrent à Willich pour couvrir le flanc de la cavalerie.

Une canonnade vive et soutenue commença l'action; au même instant les généraux Oberg et Sporken marchèrent à l'ennemi. Le prince héréditaire se mit à la tête de l'infanterie, et pénétra dans le bois. Les Français, qui avaient tout l'avantage du terrain, se défendirent avec vigueur. Le comte de Clermont jugeant bien que le succès de la bataille dépendait de ce point, y dirigea la réserve des grenadiers royaux et de France, ainsi que la brigade de Navarre; mais il était trop tard. Après trois heures d'un combat meurtrier, ses troupes commencèrent à se retirer du bois. Le duc ordonna alors à la cavalerie d'attaquer celle des ennemis qui avançait au galop au secours de son infanterie; il détacha en même temps 3 bataillons hanovriens pour soutenir cette cavalerie, et attaquer en flanc l'ennemi qui fuyait. Les dragons de Holstein franchirent le défilé, se formèrent en présence de la

cavalerie française, et se jetèrent sur elle par escadrons. Les avantages qu'ils remportèrent leur furent bientôt arrachés par la supériorité du nombre; ils furent repoussés avec perte. Les 8 bataillons hanovriens s'étant avancés dans la plaine pour les soutenir, les carabiniers français les chargèrent impétueusement, mais ces bataillons attendirent la cavalerie avec sang-froid jusqu'à la distance de vingt pas, et lui fournirent une salve si meurtrière qu'elle prit la fuite: un seul escadron perça, et fut presque entièrement détruit.

Pendant ce combat, le reste de la cavalerie alliée s'étant formé au delà du défilé, chargea celle des Français et la culbuta; le jeune duc de Gisors, voulut la rallier; mais victime de ses généreux efforts, il fut blessé mortellement. Lorsque l'infanterie du duc Ferdinand eut réussi à chasser l'ennemi du bois, elle avança dans la plaine pour attaquer les bataillons qui arrivaient au soutien.

Le général Oberg avait pénétré jusqu'à l'entrée de la ligne à Hukesmey; l'ennemi voyant sa droite menacée par Sporken, et son flanc gauche tourné, abandonna ce poste; Oberg franchit alors la ligne à Hukesmey avec son infanterie, à Stœken avec la cavalerie, et rejoignit le duc.

Pour ne pas exposer son armée à une défaite totale, le comte de Clermont se retira à Nuys, et de là à Wohringen. L'armée alliée, trop fatiguée pour le poursuivre, campa sur le champ de bataille. La perte des Français fut estimée à 7,000 hommes; la cavalerie et surtout les carabiniers souffrirent considérablement: ce dernier corps perdit 500 hommes et 60 officiers.

Tempelhof fait un pompeux éloge des combinaisons du duc Ferdinand dans cette journée, et les cite comme modèle. Une armée, de moitié moins forte que son adversaire, qui se divise en 3 corps pour l'attaquer et qui remporte la victoire, présente en effet un résultat étonnant, mais je crois qu'il serait dangereux d'en faire une règle ou un exemple.

L'auteur reproche au comte de Clermont, qui avait des forces supérieures, de ne pas avoir porté sur Anradt un corps suffisant pour repousser les tentatives de l'ennemi; loin de là, le comte en retira la légion royale; cette irrésolution ne provient que du défaut de maximes solides. Les dispositions du comte, supposées pour la défense exclusive de son front, étaient d'ailleurs assez bonnes; mais lorsqu'il fut convaincu, par le mouvement sur Anradt, que son flanc gauche et même le revers de sa ligne se trouvaient menacés, il n'aurait pas dû se borner à faire marcher 15 bataillons, il fallait y diriger toutes les réserves; la lenteur des attaques de Sporken et d'Oberg, indiquait assez qu'elles étaient simplement démonstratives, et qu'il pouvait porter la majeure partie de ses forces sur le flanc menacé. La cavalerie tarda trop à marcher: aussitôt que l'infanterie commença son mouvement, elle aurait dû la suivre et se placer entre Willich et le bois, pour attaquer celle des alliés lorsqu'elle parut.

Tempelhof observe en outre très-sagement, que si un terrain coupé et fourré offre de grands avantages pour la défensive, il donne aussi à l'assaillant la facilité de cacher le point sur lequel il veut faire son plus grand effort, et que lorsqu'il est parvenu à y porter la majeure partie de ses forces, l'ennemi n'est plus en mesure de lui résister.

La manœuvre la plus efficace que le comte de Clermont aurait pu opposer au mouvement du duc Ferdinand sur Anradt, eût été d'appliquer les maximes données dans les chapitres III et V, sur le danger d'attendre une attaque dans sa position, et les avantages de l'initiative contre des troupes en mouvement; il n'avait qu'à faire marcher son armée par lignes et par la gauche, et la prolonger sur la direction que prenait le duc; la belle plaine et le terrain entre Wil-

lich et Anradt lui eussent facilité une telle manœuvre, ainsi que l'emploi de sa nombreuse cavalerie. Un général qui aurait réfléchi sur les combinaisons des batailles de Soor et de Rosbach, et opéré sur des principes solides, n'eût pas manqué de prendre ce parti, dont il se serait certainement bien trouvé.

Je ne partage pas, d'ailleurs, l'admiration de Tempelhof pour les dispositions du duc, qui reposaient sur une triple attaque. Cet auteur manque ici lui-même de solidité dans ses principes, car il a attribué la perte de plusieurs batailles, notamment celles de Kollin et de Prague, à l'intervalle qui existait dans les divisions : ce jugement est évidemment contradictoire avec celui qu'il porte sur la bataille de Creveldt. Sans doute l'ordre du duc, qui tendait à accabler une extrémité de la ligne ennemie, était bien combiné et absolument conforme aux premières règles de l'art, mais il employa un moyen dangereux et le seul point de vue sous lequel on puisse lui faire grâce, c'est qu'il était basé sur la connaissance du caractère du comte de Clermont. La conduite de ce général, pendant toute la campagne, garantissait qu'il ne se déciderait point à un mouvement offensif contre les corps laissés en observation devant lui, et je doute beaucoup que le duc eût osé faire une semblable manœuvre devant un grand capitaine ; mais dans cette hypothèse, il était encore inutile d'employer à des démonstrations un plus grand nombre de troupes qu'à l'attaque principale, et si l'on avait la certitude que le comte resterait dans sa position, au lieu de le faire inquiéter par 22 bataillons et 26 escadrons, on pouvait laisser le tiers de ces forces avec de l'artillerie sur son front, et lier le reste à la colonne dirigée sur Anradt, de manière que 14 bataillons et 16 escadrons eussent attaqué l'aile gauche, tandis que le duc débordait son flanc, et la prenait à revers. Au reste on doit rendre justice à l'exécution des mouvements que les 3 colonnes effectuèrent, il y régna l'ensemble le plus parfait.

Une circonstance remarquable, c'est que le duc marcha en plusieurs colonnes disposées pour déployer, aussi longtemps qu'il fut hors de portée de l'ennemi ; mais, arrivé en M, il marcha par lignes et par la droite, avec distances entières, de manière qu'il put se former dans un instant, par une simple conversion de pelotons.

Les opérations qui eurent lieu après la bataille, furent peu importantes. Les troupes légères poursuivirent l'ennemi le long du Rhin, et s'emparèrent du grand magasin de Nuys. Le duc de Holstein se porta dans le duché de Juliers, avec 13 escadrons ; poussa des détachements jusqu'aux portes de la capitale, et mit à contribution le pays entre la Meuse et l'Erft.

Le prince héréditaire fut détaché, le 27, avec une division, pour s'assurer de la Meuse et de la rive droite du Rhin, en s'emparant de Ruremonde, place revêtue d'un simple rempart de terre. Après avoir rempli cette mission, le prince avança jusqu'à Wassenberg, pour s'opposer, de concert avec le duc de Holstein, aux entreprises de l'ennemi sur la Meuse, couvrir le flanc droit, et faciliter les incursions qu'on voulait entreprendre dans le Brabant.

D'un autre côté, Dusseldorf fut investi et capitula le 7 juillet. Le duc campa, dès le 2, sur les hauteurs de Hausdik, afin de menacer le flanc gauche de l'ennemi, et s'emparer de Juliers. Le prince héréditaire, réuni au corps du duc de Holstein, fut posté, à cet effet, le 7 juillet, à Fitz, à une lieue de cette ville, et l'armée suivit, le 9, jusqu'à Grevenbrock ; d'un autre côté, la place de Wesel, gardée par 4,500 français, fut bloquée (1).

Tel fut le résultat des premières opérations sur le Rhin ; elles furent si étroitement liées à celles du roi, qu'elles empêchèrent

(1) L'armée française campait près de Cologne.

le prince de Soubise d'agir contre lui en Bohême avec 25,000 hommes ; et contribuèrent ainsi aux premiers succès de cette campagne.

Il faut convenir que ces opérations intéressent sous bien des rapports. Une des plus belles armées que la France ait mises sur pied, perdit, dans quelques mois, des provinces immenses ; fut à moitié détruite, pour s'être répandue sur une ligne de 80 lieues, depuis Cassel jusqu'à l'embouchure du Weser, et laissée attaquer dans une situation pareille, par un ramassis de troupes de dix princes différents, loin d'avoir les qualités des troupes manœuvrières de Fréderic.

L'armée soutint ces revers avec une constance d'autant plus admirable, que généraux, officiers et soldats en connaissaient la source, et n'en pouvaient trouver le terme dans leur dévouement et les efforts de leur bravoure. Le Français en lisant ces pages fatales de son histoire militaire, sentira en les comparant avec les dernières guerres, ce que peut la nation lorsqu'elle combat pour une cause digne d'elle, et que ses armées sont dirigées par des hommes capables.

Opérations des Français. — Seconde période.

Le duc Ferdinand avait poussé ses succès aussi loin que le permettait la faiblesse de son armée. Il était en possession d'une étendue de pays considérable, qui subvenait à tous ses besoins ; mais ses mouvements ultérieurs se trouvaient gênés par les forteresses de Wesel et de Gueldres, encore entre les mains des ennemis. La possession de la première lui était surtout nécessaire, pour le rendre maître des deux rives du Rhin, et le garantir des suites d'une défaite, si la fortune lui devenait contraire. D'un autre côté, le siége de cette place présentait des difficultés à cause du grand éloignement des dépôts d'où il fallait tirer tous les objets nécessaires, et il exigeait de plus un corps de troupes considérable pour le couvrir.

Les ministres anglais, persuadés que les victoires du général prussien seraient aussi avantageuses à leur nation que leurs succès maritimes, avaient fait décider l'envoi d'un corps considérable sur le continent. Douze mille hommes d'élite, commandés par le duc de Marlborough, étaient depuis longtemps embarqués et s'ils fussent arrivés au commencement de juillet, le duc Ferdinand se serait vraisemblablement maintenu sur la gauche du Rhin.

D'un autre côté, la France voyait enfin le maréchal de Belle-Isle à la tête du département de la guerre. Ses talents, son patriotisme parvinrent à cicatriser les plaies que l'administration précédente avait ouvertes. L'armée fut rapidement réorganisée et portée à 80,000 hommes ; le marquis de Contades en prit le commandement : celle du prince de Soubise fut mise sur un pied respectable. La France entière fixait ses regards sur le premier, espérant qu'il effacerait, par ses exploits, les taches que ses prédécesseurs avaient imprimées à l'honneur national. Ce devoir était d'autant plus difficile à remplir qu'il laissait à la cour l'intrigue et l'envie, deux ennemis encore plus redoutables que ceux qu'il allait combattre.

Dès que Contades eut pris le commandement, il abandonna le système de ses prédécesseurs, et résolut de marcher à la rencontre des alliés, avant qu'ils eussent reçu des renforts suffisants pour mener à bien leur entreprise sur Juliers. Son plan était néanmoins d'éviter une bataille, qu'il ne lui convenait point de hasarder ; en conséquence, l'armée quitta, le 12 juillet, son camp de Cologne et vint se placer à Bedbourg, sur l'Erft.

Aussitôt que le duc fut informé de ce

mouvement, il fit passer cette rivière, le 18, aux corps du prince de Holstein et du prince héréditaire ; et les suivit le lendemain avec le reste de l'armée, dans l'intention d'attaquer les Français ; mais les trouvant trop bien postés, il se décida à repasser l'Erft pour camper à Nuys. D'Armentières, qui poursuivit l'arrière-garde, fut repoussé.

Le marquis de Contades résolut alors de manœuvrer en vue de couper l'armée alliée de la Meuse, d'où elle tirait toutes ses subsistances : cela n'était pas facile devant un général comme Ferdinand, qui pénétrait tous les projets de son adversaire et connaissait aussi ses moyens d'exécution.

Le duc prolongea sa direction à droite, pour s'opposer au passage de l'Erft, et porta son quartier général à Bedburdick, le 17 juillet. Le long séjour des armées, ayant épuisé les environs, il résolut enfin de se rapprocher de la Meuse ; à cet effet, il renforça la garnison de Dusseldorf qui allait être abandonnée à elle-même. L'armée partit dans la nuit du 24 au 25, et vint occuper, le 26 au matin, le camp de Wassenberg. Le duc marcha, le 30, à Hellenrodt, en présence de l'ennemi, qui ne l'inquiéta point. Il reçut la nouvelle de la défaite du prince d'Isenbourg qu'il avait laissé pour couvrir la Hesse, circonstance qui aggravait le danger de sa position, et justifie ce que nous en avons dit.

L'armée de Soubise, qui se trouvait dans le comté de Hanau, avait d'abord été destinée à former le contingent que la cour de France devait fournir à l'Autriche, en vertu du traité de Versailles ; mais on décida, avec le consentement du cabinet de Vienne, qu'elle opérerait dans la Hesse contre les alliés, devenus formidables depuis que le duc Ferdinand était à leur tête. Cette armée avait été portée à 25,000 hommes par la réunion de 6,000 Wurtembergeois. Le corps du prince d'Isenbourg, détaché pour l'observer, était de 5,000 hommes.

L'armée de Soubise quitta ses cantonnements dans les premiers jours de juin, et se rassembla à Hanau et Hoechst. Le prince d'Isenbourg, ne pouvant se mesurer avec de si grandes forces, se retira de Marbourg à Cassel et fut suivi par un corps de 14 bataillons, autant d'escadrons, et 28 pièces de gros calibre aux ordres du duc de Broglie.

Informé que l'ennemi se mettait en mouvement pour se retirer sur Minden, le duc de Broglie fit aussitôt passer la Fulde à ses troupes. Le prince d'Isenbourg, craignant d'être pressé trop vivement, crut devoir tenir ferme dans la position de Sandershausen, dont il fut repoussé, après un combat meurtrier, où les alliés perdirent 1,000 hommes, tués, blessés et prisonniers. Cet événement, qui, dans toute autre circonstance, eût été peu important, rendit les Français maîtres de la Hesse, et les mit à même de pousser leurs succès jusque dans le Hanovre et la Westphalie.

Ferdinand devait supposer que les ennemis sauraient en profiter, et il ne lui restait d'autre parti que de les attaquer, ou de repasser le Rhin. Cette alternative, offrait peu de chances favorables ; car Contades, voulant éviter une bataille, prenait des positions pour ainsi dire inattaquables, et le Rhin avait été tellement enflé par les grandes pluies, que tous les environs, depuis Rhées, étaient inondés. Contades ne l'ignorait pas, et forma un projet dont la réussite eût mis les alliés dans le plus grand embarras ; celui de surprendre la division Imhof, postée à Meer, pour couvrir le pont et les magasins de Rhées, et entretenir les communications avec le corps qu'on attendait d'Angleterre. Le lieutenant général Chevert, connu par son activité et sa bravoure, fut chargé de cette opération, et partit, le 30 juillet, avec la majeure partie de la division qui était restée près de Cologne, pour couvrir le pont jeté sur le Rhin, entre Mulheim et Deutz : il passa le fleuve près de Dusseldorf, fit mine d'assiéger cette place, et repartit brus-

quement le 1er août; arrivé le 2 à Duisbourg, il changea de direction à droite, passa la Roer à Mulenheim, et parvint le 24 à Wesel.

Pendant ce temps, Contades manœuvrait pour forcer le duc Ferdinand à repasser la Meuse, le couper ensuite du Rhin. En conséquence, l'armée française se porta du camp d'Erkelens, à celui de Dulmen, afin de s'assurer de la petite rivière de Niers, que les alliés étaient forcés de traverser, au-dessus de Gueldres, lorsqu'ils voudraient se rapprocher du Rhin.

Informé à temps de ce mouvement, Ferdinand résolut sur-le-champ de prévenir les Français à Dulmen, et de les attaquer s'il les rencontrait en marche; l'armée alliée partit après la retraite, et marcha sur trois colonnes par Bruggen : ici, l'avant-garde, conduite par le prince héréditaire, donna sur les grenadiers de France, commandés par le comte de Chabot, qui avait déjà fait occuper toutes les hauteurs par une chaîne de postes; ceux-ci firent une résistance opiniâtre, mais inutile, et l'armée alliée gagna, à six heures du soir, avec beaucoup de peine, les plaines entre Wallmiel et Dulmen. Contades s'arrêta à Gladebach, et les deux armées se trouvèrent en présence.

Le 3 au matin, le duc fit ses dispositions d'attaque; mais l'ennemi ayant déjà pris une position plus reculée : le duc résolut alors de se rapprocher du Rhin. L'avant-garde partit après-midi pour Wachtendonk, petite ville située dans une île de la Niers, très-propre à couvrir la retraite, où l'ennemi avait établi un poste de 500 hommes. Le prince héréditaire trouva le pont levé, et pour ne pas laisser à l'ennemi le temps de se reconnaître, ils s'élança dans la rivière. On sait qu'un tel exemple est toujours suivi avec enthousiasme; le poste fut enlevé, l'armée passa la rivière au coucher du soleil, et continua sa marche, le 4, jusqu'à Rheinbergen; l'arrière-garde, sous le duc de Holstein, était à Klostercamp. Par cette brillante manœuvre, le duc Ferdinand se tira d'embarras et recouvrit toutes ses communications avec le Rhin.

Ces mouvements s'effectuaient en même temps que celui de Chevert sur Wesel. Le général Imhof soupçonnant quel était son projet, se rapprocha d'abord de Rhées pour mieux couvrir le pont. Cependant ne voyant pas arriver l'ennemi, il reprend son camp de Meer le 5 juillet. A peine ses postes sont-ils placés qu'ils annoncent l'approche d'une forte colonne. Malgré les avantages défensifs de sa position, ce général juge sagement que s'il y attend l'ennemi, il sera sans doute battu, et que pendant le combat même l'ennemi pourrait filer sur son flanc et détruire le pont : alors il prend sans balancer le parti d'aller à la rencontre des Français, quoiqu'il n'eût que 3,000 hommes à opposer aux 10,000 de M. de Chevert, et il les attaque avec autant de vivacité que d'audace. Cette résolution hardie obtint le plus heureux résultat. Chevert se retira après avoir perdu 400 prisonniers, autant de tués et blessés, et 11 pièces de canon.

Il est incontestable qu'au moyen de sa grande supériorité sur les alliés, Contades aurait pu détacher une division plus nombreuse pour cette opération. On ne devait pas mesurer la force de cette division à celle du corps chargé de couvrir le pont, mais bien à l'importance de l'expédition et aux suites incalculables qu'elle pouvait entraîner. Il n'est pas moins vrai que Chevert commit une faute grossière en employant toutes ses troupes pour attaquer le général Imhof; il fallait détruire le pont avant de songer à se battre, et pour y parvenir il convenait de faire marcher 3,000 hommes sur Rhées, tandis qu'avec les 7,000 qui restaient on eût attaqué et contenu le général Imhof. Lors même que Chevert aurait remporté la victoire, il n'eût point réussi dans son projet, parce que le général ennemi pouvait se retirer, lever le pont et conserver les bateaux, qui assuraient le salut de l'ar-

mée alliée. On peut encore reprocher au général français de n'avoir pas renouvelé ses efforts après ce premier combat, se trouvant encore assez fort pour tenter quelque chose.

Ferdinand craignant qu'il n'en eût l'envie, détacha, le 6, la division Wangenheim au soutien du général Imhof; et marcha lui-même avec l'armée du camp de Rhinbergen, à Xanten; l'arrière-garde, sous le duc de Holstein, à Sonsbeck. La marche continua, les jours suivants, par Calcar, sur Griethausen, où l'armée arriva le 8. L'arrière-garde se porta par la rive droite de la Niers et par Wées sur Clèves, afin de couvrir le flanc droit et de protéger le passage. Le pont de Rhées étant impraticable à cause des inondations, on le rompit, et on en construisit un de 100 bateaux, au-dessous d'Emmerich, vis-à-vis des hauteurs d'Elten; un autre de 28 bateaux fut jeté près de Griethausen, où le passage était le plus facile. L'armée exécuta cette opération le 9 et le 10, sans obstacle; mais ne pouvant emmener les bateaux, on les brûla. Dusseldorf, fut évacué en même temps, et la garnison se rendit à Lipstadt, afin de mettre cette place à l'abri de tout danger.

Après l'échec essuyé par Chevert, M. de Contades ne crut pas devoir mettre de plus grands obstacles à la retraite des alliés, et ne quitta le camp d'Erkelens que le 8 juillet, pour prendre celui d'Alpen le 10; l'avant-garde, commandée par d'Armentières, se porta sur Clèves; Dusseldorf fut occupé après la retraite de la garnison. L'armée passa le Rhin le 11 et les jours suivants, et vint camper sur les bords de la Lippe. D'Armentières passa à Wesel, et joignit l'armée.

Le duc Ferdinand alla camper successivement à Willingen et Kosfeld, où il se réunit, le 21, à la division anglaise, ce qui le mit en état de résister aux entreprises de l'ennemi.

Avant de suivre les opérations, je crois devoir ajouter quelques observations à celles qui ont déjà été faites. Malgré les qualités qui distinguaient le marquis de Contades des généraux qui l'avaient précédé, on peut lui reprocher des fautes essentielles et une pusillanimité inconcevable. Ses plans renfermaient de grandes vues; mais comme la plupart des généraux de ce temps-là, il manquait *d'énergie.*

Il paraît certain qu'il ne recevait aucune instruction de sa cour, et le système qu'il suivit lui appartient tout entier. Ses projets, d'acculer Ferdinand à la Meuse, de le couper de la ligne du Rhin, et de détruire le seul pont qu'il y eût sur cette ligne, lui font honneur; mais à quoi servent des plans bien combinés, lorsque le défaut de résolution et d'activité préside à leur exécution? Ce n'est pas du manque de courage dont il est ici question, c'est de la force d'âme, de l'énergie dans le caractère. Quel ménagement doit observer un général commandant une armée de 60,000 hommes aguerris contre un ennemi qui lui est inférieur de moitié? Est-ce la crainte de compromettre sa réputation? Mais une telle crainte n'est-elle pas l'aveu le plus formel de sa médiocrité? Les gens de l'art et la postérité n'en feront-ils pas justice, et ne le blâmera-t-on pas d'avoir manqué les occasions d'attaquer l'ennemi avec de grandes chances de succès, uniquement pour éviter un échec facile à réparer le lendemain au moyen de sa supériorité numérique? Dans tous les cas, ces marches sans combat dénotent la faiblesse d'un chef d'armée, elles donnent la mesure de son énergie.

Résolu d'opérer offensivement, le marquis, devait au moins apporter de plus grands obstacles à la retraite de l'ennemi; il lui importait d'autant plus d'agir avec vigueur, qu'il savait que le duc serait joint par un corps anglais; que si ce renfort lui arrivait sur la rive gauche du Rhin, on ne pourrait facilement le pousser au delà de ce fleuve, et qu'il fallait par conséquent

brusquer cette opération. La diversion du prince de Soubise dans la Hesse et l'expédition de Chevert visaient bien à ce but; mais ces mesures étaient incohérentes, tant que la grande armée ne les secondait pas; *aucun projet ne réussit à la guerre, sans l'ensemble dans les mouvements, sans l'accord qui doit en lier toutes les parties, et les conduire simultanément au même but.* Cette grande maxime a toujours été négligée; elle rentre dans le principe général présenté dans le chap. VII, *de mettre ses forces en action, au même instant, sur des parties isolées, ou faibles, d'un front d'opérations ou d'une ligne de bataille.*

Le marquis de Contades, outre sa supériorité, avait encore une chance en sa faveur; la ligne d'opérations du duc Ferdinand se trouvait en quelque sorte interceptée par les forteresses de Gueldres et de Wesel, qui étaient entre les mains des Français: une victoire pouvait donc avoir pour eux des suites brillantes. La première marche du marquis, sur Bedbourg, annonçait des projets plus vastes; mais il ne fallait pas aller de là camper à Erkelens, pour se porter ensuite sur Dulmen; en manœuvrant rapidement à droite, on pouvait gagner ce point, communiquer avec la place de Gueldres, la soutenir, empêcher la réunion des Anglais, et surprendre le pont de Rhées. Le duc se serait trouvé dans la position de Mélas à Marengo; car il n'aurait plus eu de pont, et l'ennemi se fût emparé des deux rives du Rhin et de sa ligne d'opérations (1).

La conduite de Soubise est bien plus répréhensible; après le combat de Sanderhausen, il n'avait plus d'ennemis devant lui, *et il resta un mois entier au camp de Zweeren, près de Cassel!* Tandis que rien ne l'empêchait de s'emparer des évêchés de Munster et de Paderborn, même de tout le pays entre le Weser et le Rhin; d'opérer ensuite à la hauteur de l'armée de Contades, de se concerter avec lui, et de former une ligne intérieure, dont toutes les parties eussent été liées depuis Wesel jusque dans l'électorat d'Hanovre. Il semble difficile de comprendre comment 40 à 50,000 hommes de différentes nations, triomphèrent de deux corps formant une masse de 90,000 combattants, aguerris et bien organisés; mais cela s'explique naturellement par l'incohérence et la lenteur des mouvements de ces deux corps.

Opérations des Français depuis le passage du Rhin.

Contades ne devait ses succès qu'à l'insuffisance des moyens du duc Ferdinand, et ils eussent été bien peu importants si les évêchés de Paderborn, Munster, Osnabruck et Hildesheim étaient restés au pouvoir des alliés.

Il paraît que l'objet essentiel de ce général, fut de conserver ses communications avec le prince de Soubise (2). Il quitta le camp de Wesel, le 19 août, et alla camper successivement à Schermbeck et Recklinghausen. La division Saint-Pern fut portée à Luhnen, pour éclairer et couvrir le flanc droit; celle du duc de Chevreuse campa vis-à-vis de Haltern, afin de couvrir l'aile gauche. Soubise reçut ordre de quitter enfin la position de Zweeren, pour se diriger sur Lipstadt.

Ferdinand jugeant par les mouvements de Contades, que celui-ci projetait de donner,

(1) Depuis que ce chapitre a été composé, des événements bien plus importants encore ont justifié cette vérité; je renvoie mes lecteurs à ce que j'ai dit au sujet de ce théâtre de guerre dans les chapitres XIV et XXXI.

(2) Tel est le résultat nécessaire d'une ligne d'opérations double sur une seule frontière; un des corps principaux est presque toujours inutile, ou en danger d'être battu, pourquoi donc en faire deux, puisqu'on est ensuite embarrassé d'effectuer leur réunion?

à ses deux corps d'armée, une direction concentrique sur Lipstadt, détacha le général Oberg avec 7 bataillons et 10 escadrons, pour couvrir la place et arrêter les progrès de l'ennemi; le général Zastrow devait le soutenir, et couvrir, en même temps, les magasins de Wahrendorf. D'un autre côté, le prince d'Isenbourg, renforcé de quelques chasseurs hanovriens, avait occupé de nouveau Gœttingen, et marché, le 9 septembre, d'Eimbeck à Mohringen. Les deux armées principales s'observaient toujours sur les bords de la Lippe; celle de France fut renforcée d'un corps de 12 régiments Saxons qui avaient abandonné les drapeaux prussiens, et dont le prince Xavier, qui prit le titre de comte de Lusace, eut le commandement.

Quoique Soubise fût très-supérieur au général Oberg, dès qu'il apprit son arrivée, il renonça à son projet de marche sur Lipstadt, résolut de faire des incursions dans l'électorat de Hanovre, et de surprendre le corps du prince d'Isenbourg. La vigilance de celui-ci ne fut pas mise en défaut; il attira à lui la garnison de Gœttingen, et transporta son camp à Eimbeck, d'où il se rapprocha de Hameln.

Oberg fit mine de passer le Weser, et de se porter au soutien du prince d'Isenbourg; mais le duc Ferdinand, trop habile pour ne pas profiter de la faute que Soubise avait commise, en laissant sans défense Cassel, qui renfermait tous ses dépôts, prescrivit à Oberg de redoubler ses démonstrations de passage du Weser, et de se diriger brusquement sur cette place, afin de l'enlever. Cette division marcha, le 17, à Paderborn, tandis que celle de Zastrow se réunissait au prince d'Isenbourg, à Koppenbrugge. Un pont fut jeté à Holzminden, pour simuler un passage; mais Oberg se dirigea sur Warbourg, où il arriva le 20. Si de là il se fût porté vers Cassel en une marche forcée, il n'eût trouvé dans le camp retranché qu'un détachement préposé à sa garde; il n'y arriva que le 26, et remit l'attaque au lendemain, sans doute afin d'attendre le prince d'Isenbourg, qui était en marche pour le rejoindre.

Le 27 au matin, la brigade suisse de Waldener et celle de Bentheim entrèrent dans la place, suivies par l'avant-garde de Soubise; le reste de son armée, arriva le 28. Oberg ayant été joint, le 27, par les corps d'Isenbourg et de Zastrow, campa avec 18 bataillons et 22 escadrons, la droite sur les hauteurs en arrière de Harthausen, la gauche sur celles de Munchoff.

Soubise ne croyant pas ses forces suffisantes pour résister à un adversaire inférieur, demanda des secours à M. de Contades, qui, pendant tout ce temps, était resté tranquillement à Rechlinghausen. Le maréchal détacha 31 bataillons et 34 escadrons sous les ordres des lieutenants généraux Chevert et Fitz-James, afin de renforcer l'armée de Hesse, et se porta lui-même, le 7 octobre, à Hamm, d'où il dirigea à Soest une forte division sous le duc de Chevreuse. Le but de ce mouvement était sans doute une tentative sur la place de Lipstadt, nécessaire aux Français pour l'établissement de leurs quartiers d'hiver.

Soubise, ayant reçu ses renforts, attaqua le général Oberg établi à Luternberg, dans une position trop étendue, formant potence, et dont la gauche était facile à tourner. Je ne pourrais entrer dans les détails de ce combat, sans dépasser les bornes de mon ouvrage; je dirai seulement que Soubise combina assez bien cette attaque, en dirigeant le corps de Chevert sur cette aile gauche; mais il aurait pu tirer un plus grand parti de sa supériorité, s'il ne fût pas resté dans l'inaction avec la majeure partie de l'armée à Nordheim, tandis que les corps de Broglie et de Chevert se trouvaient engagés dans un mouvement qui pouvait leur devenir funeste. L'intrigue et l'intérêt particulier contribuèrent au salut d'Oberg, qui, inquiété dans sa retraite, eut grand tort de

s'engager ayant la Fulde sur un flanc et la Werra à dos; sa ruine paraissait inévitable, et il en fut quitte pour la perte de 1,210 hommes et 28 pièces de canon.

Dès que Ferdinand fut informé de cet événement, il résolut de manœuvrer sur-le-champ pour s'opposer à la réunion des deux armées françaises, et empêcher celle de Soubise de faire des progrès dans l'électorat de Hanovre (1).

Nous avons vu précédemment que Chevreuse avait été détaché, avec une forte division, à Soest, pour communiquer avec Soubise, et préparer l'investissement de Lipstadt. Le duc Ferdinand, dans l'intention de surprendre cette division, partit de Munster, le 15, et marcha, avec une si grande rapidité, par les bois de Telligt, qu'il arriva près de Lipstadt le 17. L'avant-garde renforcée passa la Lippe à Benninghausen, et marchant le lendemain sur deux colonnes, arriva à Soest au point du jour; mais Chevreuse, informé de son approche, se retira à temps; on ne put lui faire que 260 prisonniers. L'armée vint ce jour-là, à Benninghausen, et le 19 à Soest; l'avant-garde se porta à Werle.

La nouvelle de ce mouvement causa au maréchal de Contades quelques inquiétudes sur le sort de la division Chevert qui avait quitté le prince de Soubise après le combat de Luternberg, pour revenir à l'armée. Le maréchal partit alors de Hamm, le 19, et marcha à Wambeln; d'Armentières fut porté à Werle; le prince héréditaire se retira à Klosterparadis.

Ferdinand partit de Soest le 21, se rapprocha de la Lippe, et prit l'excellente position d'Hovestadt, où il fut joint, le 22, par le corps d'Oberg.

Contades, ne pouvant espérer de prendre ses quartiers d'hiver au delà du Rhin, tant que le duc conserverait cette position, résolut de tenter un coup de main, et de s'emparer de Munster, sur les derrières de l'ennemi; d'Armentières fut chargé de cette entreprise, et passa la Lippe à Lunen avec 17 bataillons et 26 escadrons. S'il eût réussi, l'armée alliée, menacée sur un de ses flancs et sur ses derrières, se serait vraisemblablement retirée sur le Weser, et eût abandonné Lipstadt à ses propres forces : les communications avec le corps de Soubise auraient été rétablies, et les Français à même de prendre leurs quartiers d'hiver dans l'évêché de Munster, la Westphalie et la Hesse.

D'Armentières parut devant Munster, le 25 octobre; mais le général Kielmanseg s'y étant jeté avec 3 bataillons et 4 escadrons, il fallait se résoudre à un siége ou à la prendre de vive force. Les Français firent de vaines démonstrations d'escalade, et se retirèrent le 27. Il est certain que d'Armentières aurait dû tenter le coup de main, parce que la prise de cette place était de la plus haute importance : un général énergique ne balance jamais en pareil cas à faire le sacrifice de quelques hommes.

Ferdinand ayant eu avis, le 25, du projet de l'ennemi, détacha le général Imhoff, à Wahrensdorf pour y couvrir le magasin. Le 26 au matin, il partit lui-même avec l'armée, et passa la Lippe. Le duc de Holstein et Wangenheim, suivirent successivement la colonne d'Imhoff, et se portèrent à Rheda : le gros de l'armée, arriva à Munster le 30.

Le maréchal de Contades, après s'être réuni à Chevert, persuadé qu'il ne lui restait d'autre parti que de prendre ses quartiers d'hiver sur la rive gauche du Rhin, se mit en marche, le 13 novembre, pour Wesel, d'où il répartit ses troupes en cantonnements entre la Meuse et le Rhin.

Soubise, contenu après l'affaire de Lutern-

(1) Cette manœuvre du duc Ferdinand prouve les défauts du plan français, et ceux de toute ligne d'opérations double contre une simple. Si les efforts du duc tendaient à tenir les armées françaises séparées, c'est que cet état d'isolement lui convenait; dès lors c'était un vice dans le plan de ses adversaires.

berg, et le départ de Chevert, par les mouvements du duc Ferdinand sur la Lippe, et par la position du prince d'Isenbourg à Mohringen, cantonna ses troupes aux environs de Cassel : ne pouvant se maintenir seul sur cette ligne, il fut obligé de songer à prendre ses quartiers d'hiver : son armée se retira sur Hanau, d'où elle fut répartie le long du Rhin et du Mein.

Je ne ferai pas de nouvelles observations sur cette campagne ; on les trouve à la suite de chaque événement. Quant à l'ensemble du plan et du choix des lignes d'opérations, je me réserve de les analyser dans les chapitres XIV et XXXI, parce que toutes les années de cette guerre offrirent à peu près les mêmes combinaisons. Enfin, je comparerai la manière fautive dont ces opérations furent conduites, avec le système qui a été consacré depuis, par une série d'événements dont l'histoire offre peu d'exemples.

Les chances de la guerre maritime dans cette campagne furent contraires à la France, et il était aisé de le prévoir d'après le système de son ministère. S'épuisant pour une guerre fatale sur les rives du Wesel, il ne portait que des soins insuffisants vers sa marine. Ses flottes négligées, se présentaient partout avec le sentiment de leur infériorité ; aucune alliance convenable n'était ménagée pour remédier à ces fautes intérieures.

Pendant qu'une maîtresse, un cardinal faible ou complaisant, et le défaut d'esprit public, ruinaient la considération de la France, l'Angleterre venait de voir un grand homme succéder au duc de Cumberland ; Pitt (lord Chatam) avait pris les rênes des affaires.

La rupture de la convention de Kloster-seven fut son coup d'essai ; son vaste génie, sa fermeté, son patriotisme se déploient à l'envi dans tous les actes de son ministère : les efforts redoublent dans les ports, l'offensive la plus redoutable se prépare sur terre comme sur mer : des armements considérables vont porter des renforts à l'armée hanovrienne ; une autre expédition est projetée sur les côtes de cette France, qui a tant de ressources et en fait un si mauvais usage.

La Galissonnière, qui avait vaincu les Anglais dans la Méditerranée, meurt oublié ; le pusillanime Conflans lui succède, et la marine déjà inférieure en matériel est désormais perdue.

Les Anglais, animés par les succès du duc de Brunswick en Westphalie, redoublent d'audace ; ils se présentent inutilement vers Rochefort, descendent sous les ordres du célèbre Anson, près de Saint-Malo, et y brûlent des chantiers, des frégates et des bâtiments : ils viennent ensuite débarquer à Cherbourg pour en combler le beau bassin, et mettent le sceau à leur témérité en jetant environ 10,000 hommes à terre, sur la côte de Saint-Brieux.

Mais de toutes parts les troupes accourues à temps fondent sur eux ; quelques régiments de ligne, soutenus des braves milices bretonnes, les accablent à Saint-Cast et les forcent à regagner leurs vaisseaux, avec perte de 3,000 hommes.

Plus heureux dans les autres parties du monde, ils vainquirent dans l'Inde à Plassey ; à Gorée sur la côte d'Afrique et au cap Breton.

En Canada le génie et la bravoure de Montcalm luttent avec succès contre les difficultés d'une position désespérée ; il remporte sur les insulaires une victoire importante à Ticonderago, le 8 juillet 1758. Mais privé de communications et de secours, malgré la constance héroïque qu'il oppose à tous les efforts, il doit succomber à la longue, par les avantages que l'empire de la mer assure dans une expédition si loin de la métropole.

La Hollande, bientôt attaquée dans son commerce, vit élever dès lors ces prétentions contre les neutres qui ont encore redoublé de nos jours ; elle réclama et se borna à des

menaces ; l'amirauté de Londres promit des enquêtes, arma et continua ses captures ; l'Europe s'endormit au moment où elle aurait dû combattre avec force un système qui menaçait de la rendre un jour tributaire et qui n'a que trop bien atteint ce résultat.

A tous ces maux le gouvernement français n'opposait que des mesures propres à les aggraver. Le duc de Choiseul venait de remplacer le cardinal de Bernis aux affaires étrangères ; soit qu'il sentît la nécessité d'abonder dans le sens de la marquise de Pompadour pour arriver au rôle de premier ministre qu'il ambitionnait ; soit qu'il agît par conviction et d'après de faux calculs, il étendit encore les dispositions du traité de Versailles en promettant à Marie-Thérèse, outre le corps auxiliaire de 24,000 hommes, de porter jusqu'à 100,000 combattants en Allemagne, pour couvrir les Pays-Bas et les États de l'Empire ; clause monstrueuse, que l'auteur ne répara que trois ans plus tard par la conclusion du pacte de famille.

Mais nous nous laissons entraîner à des aperçus étrangers à ce traité didactique, en oubliant que nous n'avons pas voulu écrire l'histoire générale de ce règne malheureux. Revenons aux armées de Frédéric.

CHAPITRE X.

Opérations du roi sur la ligne de gauche ; prise de Schweidnitz ; invasion de la Moravie ; opérations du prince Henri en Saxe, sur la ligne de droite ; siége d'Olmutz ; retraite du roi par la Bohême (1).

Les Autrichiens, évacuant la Silésie, après la bataille de Leuthen, avaient conservé Schweidnitz, que le général Thierheim défendait avec 8,000 hommes. La place fut mise par ses soins dans le meilleur état de défense, et comme il s'aperçut que c'était à l'isolement de ses ouvrages, qu'il fallait attribuer sa perte, il les fit lier par un fort rempart, avec des bastions et des courtines.

Le 15 mars, Frédéric partit de Breslau pour joindre l'armée destinée à couvrir le siége, et qui se trouva réunie le même jour près de Landshut : cette armée était composé de 42 bataillons et 65 escadrons. Le général Fouquet, chargé jusqu'alors du blocus, en fit la remise au général Treskow, et partit avec 16 bataillons et 15 escadrons, pour expulser les Autrichiens du comté de Glatz.

Le corps de siége était de 18 bataillons et 25 escadrons incomplets. Le dépôt d'artillerie à Jauernick, le parc à Sabischdorf. La tranchée fut ouverte dans la nuit du 1er au 2 avril, contre un des forts. Le colonel Balby, qui dirigeait cette opération, ayant proposé quelques jours après de tenter l'escalade, le roi y consentit, et envoya à cet effet les grenadiers de Diringshofen et de Benkendorf. Ces bataillons, et les troupes destinées à les soutenir, furent réunis dans la tranchée, le 15 avril au soir, et divisés en trois corps : une partie des deux premiers devait longer la Schweidnitz, tandis que le reste contiendrait l'ennemi, et l'empêcherait d'envoyer du secours. Le fort fut enlevé en moins d'une demi-heure ; le gouverneur étonné, capitula, et la garnison mit bas les armes.

Frédéric ayant terminé cette entreprise aussi promptement, n'avait que deux partis à prendre, celui de défendre ses États, ou d'envahir les provinces autrichiennes. Nous avons déjà observé que le système défensif ne convenait point dans la situation où se trouvaient ses affaires : il en est d'une

(1) Si nous présentons, dans ce chapitre, des détails minutieux sur les opérations du roi, c'est moins pour leur donner un intérêt historique, que pour développer à nos lecteurs toutes les combinaisons de marches et de campements usités à cette époque.

guerre pareille comme d'une forteresse ; à force de sagesse et de bravoure, on peut en retarder la prise, mais, si elle n'est pas secourue, elle finit par capituler. Il est vrai que le roi pouvait prolonger la défense de la Saxe et de la Silésie, et que les Autrichiens n'étaient pas encore en état d'entrer en campagne. Cependant on leur eût donné le temps de se renforcer, d'établir des magasins sur leur ligne d'opérations, de combiner leurs mouvements avec les Russes et les troupes de l'Empire ; en un mot, d'envahir les États prussiens. D'ailleurs, la Silésie avait supporté tout le poids de la campagne précédente, et le roi aurait été forcé de faire la guerre à ses frais. Enfin, une bataille perdue dans ses États, pouvait avoir des suites plus funestes qu'une défaite sous les murs de Vienne ; puisqu'elle l'eût laissé sans moyens de se relever.

L'offensive, au contraire, présentait une foule d'avantages à Frédéric ; par ce système, il éloignait le théâtre de la guerre de ses frontières, au moins pour un certain temps ; épargnait son pays, et vivait aux dépens de l'ennemi. D'un autre côté, en prévenant les Autrichiens, par l'ouverture prématurée de la campagne, le roi avait l'espoir de faire de grands progrès avant qu'ils fussent en état de l'arrêter. Enfin il était probable que le maréchal Daun risquerait une bataille dont le gain eût permis à Frédéric de s'opposer avec plus de vigueur aux opérations des Russes, et de l'armée des cercles, ou de poursuivre ses avantages sur l'Autriche. En cas de revers, il ne courait d'autre risque que celui d'être réduit à une guerre défensive.

De toutes les provinces appartenant à la maison d'Autriche, nulle n'offrait plus d'avantages pour les opérations du roi, que la Moravie. Cette fertile contrée et la Silésie autrichienne n'avaient point souffert de la guerre, et une armée ne pouvait y manquer de subsistances (1) ; en supposant même que les provisions de la récolte précédente fussent consommées, il suffisait de se maintenir jusqu'à la prochaine, pour assurer entièrement ce service. La position de cette province était également la plus favorable, pour porter rapidement le théâtre de la guerre dans le cœur des États héréditaires de l'Autriche ; et si le roi avait eu le bonheur de gagner une grande bataille, il est probable que rien ne l'eût empêché de pousser jusqu'à Vienne. Outre cela l'invasion de la Moravie forçait les Autrichiens à venir occuper la ligne du Danube pour couvrir la capitale, et d'abandonner la Bohême aux Prussiens. Si, au contraire, le roi avait perdu une bataille sur cette ligne, il se serait retiré plus facilement sur la Silésie, qu'en la perdant en Bohême.

Enfin, à toutes ces considérations importantes se joignait la facilité d'envahir cette province entièrement négligée par les Autrichiens. Le général Deville se trouvait à Troppau avec 4 à 5,000 hommes seulement, tandis que la grande armée cantonnait dans le cercle de Konigsgratz, couvrant tous les passages qui conduisent de Silésie en Bohême. La route d'Olmutz est d'ailleurs beaucoup plus facile que les défilés de la ligne d'opérations du centre. Dans celle de droite, les montagnes commencent à décliner, et se perdent insensiblement, de manière qu'elles sont plus praticables ; elle n'offrent pas non plus de fleuve difficile à passer.

La cour de Vienne ne paraît pas avoir eu la moindre idée de ces avantages, car elle ne prit aucune mesure pour s'opposer à la conquête de la Moravie, et n'y établit pas même de magasins, ce qui devait encore apporter de grands obstacles aux opérations

(1) Tempelhof, en voulant justifier le roi sur la ligne d'opérations choisie en 1756 et 1757, a émis une opinion tout à fait opposée à celle-ci ; il confirme, par cette dernière, le jugement que j'ai porté sur ces deux campagnes.

de Daun, forcé de tirer toutes ses subsistances de la Bohême, au travers d'une ligne hérissée de difficultés.

Tempelhof trouve encore un autre motif puissant pour déterminer le roi à une entreprise sur la Moravie; c'est que les succès du duc de Brunswick, en attirant sur lui l'attention de l'armée des cercles, auraient permis au prince Henri, resté en Saxe, de seconder les opérations contre les Russes pour les empêcher de faire des progrès alarmants. La guerre aurait pris ainsi la direction la plus favorable aux intérêts de Frédéric.

Le plus grand obstacle à l'exécution de ses projets était Olmutz, forteresse qui ne peut être investie que par un corps considérable à cause de l'étendue de ses ouvrages et de la bonté de sa position. Comme elle est située sur les routes qui conduisent de la Silésie en Moravie, le roi devait se résoudre à l'assiéger, s'il voulait conserver ses communications avec les frontières de ses États.

On fit pendant l'hiver, dans toutes les forteresses de Silésie, les préparatifs de cette entreprise sur laquelle il importait de donner le change aux Autrichiens. Il fallait aussi investir la place avant qu'ils pussent s'y opposer, ce qui n'était pas facile : l'armée de Daun se trouvait répartie dans ses cantonnements, de manière à pouvoir couvrir Olmutz en occupant Littau avant le roi; cette dernière ville est éloignée de Konigsgratz d'environ 27 lieues; les Prussiens, au contraire, avaient une marche de 50 lieues à faire pour se porter de Landshut dans les plaines d'Olmutz. Il est vrai que les dispositions du maréchal annonçaient des vues exclusivement dirigées vers la défense de la Bohême, ayant ajouté toutes les ressources de l'art, aux obstacles que la nature a multipliés sur cette ligne : ses places de rassemblement étaient des postes choisis et fortifiés avec soin; de plus, une chaîne de troupes légères, répartie sur la ligne des frontières, mettait l'armée à l'abri de toute surprise. Mais ces précautions n'auraient pas empêché le maréchal d'en prendre d'autres, aussitôt que la direction des entreprises du roi eût été connue. Frédéric résolut donc de manœuvrer dans le double but, de pénétrer en Bohême, si Daun quittait sa position avantageuse, ou en Moravie s'il persistait à y rester.

En conséquence l'armée leva ses cantonnements de Landshut, le 19 avril, et se rapprocha de Schweidnitz. Le corps de Fouquet partit le même jour de Braunau, retourna à Glatz, cantonna à Wallisfort et aux environs. Ziethen fut reporté à Landshut pour couvrir les montagnes contre les incursions des troupes légères.

Le 25, le roi entra à Neiss avec l'avant-garde, et le maréchal Keith cantonna aux environs avec le reste de l'armée. Pendant ce temps on répara les chemins qui conduisent de cette forteresse dans le comté de Glatz, on jeta plusieurs ponts sur la rivière, et on rassembla quelques milliers de chariots, en faisant répandre le bruit qu'ils étaient destinés à transporter des fourrages et des vivres à Glatz, où Frédéric s'était rendu le jour précédent pour inspecter la ligne des postes.

Daun prit toutes ces démonstrations pour une ruse dont le but était de le faire sortir de sa position; il se rappelait que le roi avait employé les mêmes moyens dans la campagne précédente, afin de donner le change aux généraux autrichiens, sur la véritable direction de ses mouvements; il regardait l'invasion de la Moravie comme une opération trop téméraire, puisqu'on ne pouvait s'y maintenir que par la prise d'Olmutz. Cette place était dans le meilleur état de défense, et le général Marshall, qui y commandait, réunissait les talents les plus éminents à une bravoure éprouvée. Enfin le maréchal ne pensait pas que Frédéric pût hasarder des opérations aussi éloignées du centre de ses affaires, tandis que la formi-

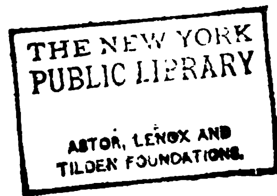
ar Neu-
taillons
aréchal
lommes
' à Hei-
ait tou-

f, et le
ait avec
té placé
adrons,
. L'in-
valerie
a route
armée
rtit de
t mar-
, à Jæ-

ans le
ons et
ace de
mar-
iau et
rps un
rcs se
envi-
4 à

Keith
e qui
avait
cava-
s dé-
avec
sait à
ision
e re-

oyée
Au-
: fai-
ude
ritz,
e de
ba-



de Daun
tances d
hérissée
Temp
puissant
treprise
du duc
l'attenti
permis
second
pour le
mants.
rection
Frédéri
Le p
ses pro
peut ét
rable à
et de l
est situ
la Silés
soudre
ses co
ses Éta
On
forter
cette e
donne
aussi
s'y op
de Da
tonne
Olmut
cette
gratz
contr
à fair
plain
sitior
exclu
Bohê
de l'
tiplic
blem
fiés
trou

Feld-maréchaux. . . . .
Lieutenants généraux. . . . .
Généraux-majors . . . . s

Géné
Lieu
Géné

Nota. Dans ce tableau ne sont pas compris les hussards de Seidlitz, les 16 bataillons et 15 escadrons qui firent le siége, ni le corps de Ziethen; en les comptant, l'armée était forte de 74 bataillons et 128 escadrons.

ée des Russes, menaçant ses États
es, le forcerait d'abandonner ses
pour les secourir. Il redoubla en
nce de vigilance et d'activité sur
i paraissait être menacé.
éral autrichien n'avait peut-être
car on ne devait pas présumer que
rès avoir négligé l'invasion de la
ans les deux campagnes où il pou-
ter avec le plus d'avantages, l'en-
ait alors. Tempelhof néanmoins
cette invasion comme un chef-
, tandis qu'elle a été blâmée par
t tous ses contemporains. Dans le
l'a trop vantée et trop critiquée;
lle ne présentait plus de grandes
favorables, elle n'en faisait point
ndre de fâcheuses. Avant de passer
ation des opérations du roi, nous
onner un état de la distribution des
avec lesquelles il devait faire face
redoutables ennemis.

Gén mée de Moravie consistant en 49 ba-
Lie s 103 escadrons fut répartie dans l'or-
Gén u tableau ci-contre.

corps de Fouquet composé de 16 ba-
ns, 15 escadrons, était destiné à escor-
s équipages de siége et à former l'in-
issement.

La division de Ziethen de 10 bataillons, escadrons, fut postée à Landshut pour rder les montagnes.

L'armée de Saxe, sous le prince Henri, près l'arrivée des renforts, se trouva omposée de 33 bataillons, 40 escadrons. Elle était opposée aux forces combinées de l'Empire, commandées par le duc de Deux-Ponts.

L'armée de Dohna, opposée aux Russes, avait 20 bataillons, 35 escadrons.

A l'armée des alliés, en Hanovre, 15 escadrons; et dans les places de Silésie, 31 bataillons.

L'invasion de la Moravie étant résolue, le roi partit le 27 avril, de Neiss pour Neustadt, avec une avant-garde de 17 bataillons et 33 escadrons. Le même jour, le maréchal Keith entra à Neiss avec 10,000 hommes d'infanterie, et la cavalerie campa à Heidendorff; le reste de l'armée restait toujours dans ses cantonnements.

Le roi marcha le 28 à Jægerndorf, et le lendemain à Troppau, où il se réunit avec le prince de Wirtemberg, qui avait été placé à Neukirch, avec 5 bataillons et 25 escadrons, pour observer le général Deville. L'infanterie cantonna dans la ville, la cavalerie dans les villages qui se trouvent sur la route d'Olmutz, entre la Mora et l'Oppa. L'armée aux ordres du maréchal Keith partit de Neiss un jour après l'avant-garde, et marcha sur 2 colonnes à Neustadt le 28, à Jægerndorf le 29.

L'armée en repartit le 1er mai dans le même ordre : le roi avec 22 bataillons et 58 escadrons la précédait à une distance de quelques lieues, et se porta en quatre marches à Zeschdorf, Domstadel, Starnau et Littau. Le maréchal Keith avec un corps un peu moins nombreux et tous les parcs se porta le 1er à Bens et Hartau, le 2 aux environs de Behrn, le 3 à Sternberg, et le 4 à Starnau.

Le 5 mai, 10 bataillons du corps de Keith se réunirent au roi : le général Deville qui s'était retiré devant l'armée prussienne avait jeté son infanterie dans Olmutz et la cavalerie vers Prosnitz. Le roi voulant l'en débusquer, détacha le général Werner avec 20 escadrons de hussards, et se disposait à le soutenir en personne avec une division d'infanterie, lorsque les Autrichiens se retirèrent jusqu'au défilé de Predlitz.

Le commandant d'une patrouille envoyée à Muglitz, fut enlevé ce jour-là par les Autrichiens près de Lostitz. Cette nouvelle faisant soupçonner l'approche de leur grande armée, le roi fit camper le 6, à Aschemeritz, 23 bataillons et 43 escadrons : le prince de Wirtemberg s'établit à Prosnitz avec 2 ba-

taillons de grenadiers et 30 escadrons. Avant d'aller plus loin, il faut reprendre les mouvements de l'armée autrichienne.

Le départ des Prussiens de Landshut, fut, pour les troupes légères ennemies, le signal d'entrer en mouvement. Le 20 avril, le général Buccow détacha le colonel Brentano, pour surprendre le bataillon franc d'Angenelly à Liébau ; mais cette expédition n'eut pas une réussite complète, car les Croates ne firent que quelques prisonniers.

Le général Laudon, fameux par son audace et son habileté dans les coups de main de cette nature, échoua aussi dans l'attaque des magasins de Gottesberg, et se retira en Bohême, par Schonberg.

Le maréchal Daun, qui regardait une invasion dans ce royaume comme la seule opération probable, ordonna enfin à son armée de quitter les cantonnements, et de camper à Scalitz, le 29 avril. Les corps détachés furent également rassemblés : celui de Buccow à Trautenau ; Laudon à Lewin ; Janus à Grulich ; le duc d'Aremberg à Nachod avec la réserve. Ces dispositions étaient excellentes dans l'hypothèse supposée par le maréchal. En effet, l'on ne pouvait pénétrer en Bohême, sans qu'il n'en fût instruit assez tôt pour soutenir ces différents corps placés en observation. La position de Scalitz, située au centre de toutes les communications de la Silésie avec la Bohême, permettait de porter la masse de ses forces, avec promptitude sur tous les points, et quoique déjà très-forte par sa nature, elle avait été encore retranchée.

Le maréchal ayant reçu la nouvelle des mouvements du roi contre la Moravie, se décida à changer de suite tout son plan, et à se porter au secours de cette province. Laudon devait couvrir la marche de l'armée, en se dirigeant par Reichenau et Wildenschwert, sur Hohenstadt, où il arriva le 5 mai. Le général Janus le suivit. On laissa le général Kalnocki en opposition au corps de Ziethen, et le prince d'Esterhazy resta à Nachod, avec quelques hussards, pour couvrir les magasins de Konigsgratz. L'armée impériale se mit en mouvement, le 3, marcha par Wodierad et Chotzen, et prit, le 5, l'excellente position de Leutomischel, l'aile gauche à cette ville; la droite en avant de Friedrischshof.

Le général Harsch fit une démonstration sur le comté de Glatz, pour empêcher Fouquet d'inquiéter la marche ; mais cette précaution devint inutile, puisque la division de ce général était déjà partie, le 1er mai, pour Neiss.

Le mouvement de l'armée autrichienne sur Leutomischel était d'autant plus nécessaire, que le seul grand magasin qu'elle eût aux frontières de Moravie, se trouvait dans cette ville ; elle couvrait, en même temps, la Bohême de ce côté, et ce but paraissait être le seul que Daun eût en vue.

Il est vraisemblable que le maréchal ne pénétrait point encore les desseins du roi, et qu'il considérait ses mouvements vers la Moravie, comme une démonstration ou une menace sur les magasins ; il comptait *sans doute, que sa marche déjouerait les projets des Prussiens et les forcerait à se retirer.* Tempelhof pense qu'il serait difficile d'expliquer autrement l'inaction du maréchal dans le camp de Leutomischel, et de découvrir la cause qui l'empêcha de pousser, au moins, jusqu'à Muglitz, d'où il aurait pu inquiéter vivement les communications de l'armée prussienne, en portant des partis sur la droite de cette armée, par Hof et Sternberg. Cette opération n'exposait les Autrichiens à aucun danger, puisqu'ils auraient toujours conservé leurs communications avec la Bohême, et leurs grands magasins ; tandis que le moindre de ses résultats était de forcer le roi à s'affaiblir par des détachements, et à rester sur la défensive. Malgré le non-complet des régiments qui composaient l'armée ennemie, elle était encore supérieure aux Prussiens, et le grand nombre de ses troupes légères lui

assurait le succès de cette guerre de détail.

Cependant ses corps détachés s'approchaient toujours du roi. Le général Janus campa sur la montagne des Saints, près de Muglitz, occupa Lexen, Lostitz et le château de Busow. Laudon se porta à Konitz, étendant ses partis pour communiquer avec le général Deville à Predlitz. La division de ce dernier fut renforcée par 6 régiments de cavalerie.

La position de ces différents corps ne servait qu'à préserver l'armée d'une surprise; et quoiqu'ils resserrassent celle du roi, souvent inquiétée dans ses fourrages, ils ne pouvaient néanmoins apporter aucun empêchement aux opérations du siége. Enfin ils étaient tellement éloignés de leur armée, que le roi aurait pu les débusquer facilement, s'il n'avait cru devoir épargner ses troupes, et ne pas les exposer à des pertes et à des fatigues sans résultat.

Dès que Frédéric fut informé de ces mouvements, il changea ses positions.

Le gros de son armée campa d'abord jusqu'au 10, à Achmeritz, avec des divisions détachées à Neustadt, à Starnau, et une avant-garde à Prosnitz. Mais de faux avis appuyés de toutes les probabilités, ayant fait croire au roi que l'armée de Daun s'approchait; il prit le 11 mai, les positions suivantes :

Au camp de Prosnitz, sous le roi.	21 bat.	63 esc.
A celui d'Achemeritz ou Littau, sous le prince Maurice.	15	15
A Neustadt, le margrave Charles.	7	19
A Starnau et Bauniovitz, le général Meyer.	2	16
A Sternberg.	2	0

Telle était la position de l'armée prussienne pour couvrir le siége et empêcher l'ennemi de rien entreprendre d'important sur les convois attendus de la Silésie. Les Autrichiens, en effet, ne pouvaient détacher une forte division sur le flanc droit des troupes postées à Neustadt pour inquiéter la grande route de Troppau, sans l'exposer au danger d'être coupée. Celle du général Deville, à Predlitz, pouvait seule pousser sur les frontières de Silésie, par Prerau, Leipnick et Fulneck, un corps de cavalerie qui eût intercepté les communications avec cette province.

Le roi résolut en conséquence, de faire enlever toutes les subsistances qui se trouvaient sur cette direction, et porta le général Seidlitz, le 12 mai, avec 15 escadrons, 1 bataillon de grenadiers et une partie des transports de l'armée sur Kremsir et Tobitschau, tandis que le roi marchait sur Wischau contre Deville. Ces deux détachements reprirent ensuite leurs positions à Schmirsitz et Prosnitz.

Pendant que l'armée exécutait tous ces mouvements et resserrait Olmutz, le général Fouquet partait, le 1er mai, avec sa division, des cantonnements de Glatz, et occupait les environs de Neiss, où tous les attirails de siége étaient préparés. Afin de faciliter leur transport, on divisa le convoi et l'escorte en quatre sections qui devaient marcher à un jour de distance : elles arrivèrent au camp de Krenau, du 16 au 20 mai, sans éprouver d'autre accident qu'une petite escarmouche du général Putkamer avec les troupes légères du colonel Lanius, près de Lobnick et de Friedland.

Il est convenable avant de nous engager dans le récit du siége et des événements décisifs qui en résultèrent, de ramener un moment le lecteur à ce qui se passait à l'armée du prince Henri, en Saxe, sur l'extrême droite du front d'opérations des Prussiens.

Opérations en Saxe.

Nous avons vu dans le chapitre précédent, que par suite des avantages d'une ligne d'opérations intérieure, le prince Henri avait détaché un corps de troupes pour seconder les entreprises des alliés contre l'armée française, et leur donner la

première impulsion offensive. Après la reddition de Minden, ce corps ayant rempli son but, revint dans ses quartiers d'hiver en Saxe. Pendant ce temps, le prince faisait des dispositions pour entrer en campagne.

La faiblesse de son armée qui ne consistait qu'en 22 bataillons de campagne et 20 escadrons, ne lui permit pas de songer à des entreprises bien importantes ; il se borna donc à inquiéter les ennemis par des coups hardis, et chargea le général Grabow de surprendre Hof ; mais la garnison ayant eu vent de l'approche des Prussiens, se retira laissant seulement 166 prisonniers et quelques provisions.

La cour de Vienne craignant une invasion de la Bohême du côté de la Saxe, et ne croyant pas ses forces suffisantes pour l'arrêter, attira de bonne heure l'armée des cercles en Bohême, et fit aussi marcher les troupes aux ordres du général Dombale, qui jusque-là avaient été réunies aux Français. Le duc de Deux-Ponts venait de succéder au prince de Hildbourghausen dans le commandement de l'armée des cercles qui cantonnait en Franconie ; sa gauche liée par la Thuringe et le pays de Fulde aux frontières de Hesse et à l'armée française ; sa droite appuyant aux troupes autrichiennes qui couvraient la Bohême. Le duc fit camper le 19 avril à Bareith, 18 bataillons et 26 escadrons. Les hussards autrichiens de Spleny occupaient Hof.

L'armée prussienne ayant été renforcée par 2 bataillons et 20 escadrons, envoyés de la Silésie, et par 6 bataillons venus de Berlin, le prince Henri résolut d'aller au-devant de l'ennemi ; il fit camper le général Hulsen à Friedbergsdorfs avec 8 bataillons et 15 escadrons pour couvrir les débouchés de la Bohême, et se porta lui-même par Zwickau sur Hof, avec 18 bataillons et 27 escadrons qui cantonnèrent de Plauen à Taltitz.

Pendant ce temps l'armée des cercles avait quitté le camp de Bareith le 15 mai, afin d'en prendre un autre à Egra, laissant un petit corps pour couvrir la Franconie et le magasin de Bamberg, elle repartit de cette position le 22, et se réunit le 28 à Saatz, au camp des Autrichiens commandés par le général d'Andlau.

Le duc de Deux-Ponts prit alors le commandement supérieur en Bohême ; son armée, en y comprenant les divisions autrichiennes de Serbeloni à Laun et de Haddick à Brix, était forte de 53 bataillons, 36 compagnies de Croates et 80 escadrons. Malgré cette supériorité des ennemis, le prince Henri ne s'occupa nullement de leurs démonstrations sur les montagnes de Pasberg et du côté de Tœplitz, mais résolut de manœuvrer à droite pour menacer la Franconie, et la mettre à contribution. Il détacha à cet effet le général Driesen sur Bamberg, avec deux bataillons et 150 hommes tirés de chaque régiment. Bamberg fut fortement imposé ainsi que le reste du pays, et le grand magasin enlevé, vendu ou détruit. Ce mouvement du prince était hasardé ; l'armée confédérée campée à Saatz aurait pu dans deux ou trois marches, se jeter par Pasberg, entre lui et le général Hulsen, les accabler ensuite séparément, et couper le prince de toutes ses communications ; mais les généraux des cercles laissèrent paisiblement mettre leurs provinces à contribution. Le prince effrayé cependant du danger qu'il courait, fit marcher Hulsen à Tschôpau, renforcé par la division Assebourg. Une telle mesure n'eût servi qu'à aggraver le mal, si on avait eu affaire à d'autres hommes ; heureusement l'armée combinée parut décidément vouloir se borner à défendre la Bohême, jusqu'à ce que la tournure des affaires en Moravie fût prononcée ; ce système s'accordait fort mal avec le titre menaçant d'armée d'exécution de l'Empire, qu'on lui avait donné.

Après quelques affaires, dont la plus importante fut la destruction d'un carré d'infanterie autrichienne, par les hussards de

Zekuli, le prince fit revenir le général Driesen de Bamberg, se réunit au corps de Hulsen, et porta le général Jtzenplitz sur Zwickau, avec 8 bataillons et 9 escadrons, pour observer le général Dombasle, qui était enfin arrivé de l'armée de Westphalie, et menaçait d'envahir le Voigtland; cette position du général Jtzenplitz avait encore pour but de couvrir le flanc droit de l'armée, alors composée de 21 bataillons et de 40 escadrons. Le général Knobloch fut. ensuite porté à Freyberg avec 3 bataillons, pour couvrir la communication de Dresde. *Les armées restèrent dans leurs positions jusqu'au milieu de juillet.* Et avec des ennemis guidés par un système semblable il n'était pas difficile au roi de défendre ses États.

Siége d'Olmutz. Opérations de Daun pour le faire lever.

Nous avons laissé les affaires devant Olmutz, au moment où le général Fouquet arrivait le 16 mai vers cette ville, avec tout l'attirail nécessaire pour en faire le siége, et les 16 bataillons destinés à cette opération.

Le maréchal Keith vint prendre ensuite le commandement de ce corps. Le roi s'y rendit bientôt lui-même, inspecta les ouvrages, et donna ses ordres. Une division investit aussitôt la place du côté de Prosnitz, et s'étendit de manière à embrasser tout le terrain. La droite appuyait à la Morava, ayant Neustift devant son front, et Nimlau à dos. Le quartier général du maréchal était établi à Schnabelin. A droite de ce village se trouvait le parc d'artillerie, et celui de toutes les munitions et des équipages de siége; le parc des vivres et l'ambulance à Horke. On jeta un pont sur la droite, afin d'établir les communications avec l'autre rive de la Morava, où la brigade Meyer gardait les postes de Lodenitz, Starnau et Bauniovitz.

Nous avons déjà indiqué la position de l'armée d'observation, aussi bien que celle des Autrichiens; Daun était toujours avec la grande armée, à Leutomischel; Harsch à Nickels; Laudon à Konitz; Janus près de Muglitz; Lanius à Friedland et Lobnick; Deville, couvrant la route de Brunn.

Une quantité de troupes légères, composées d'hommes sûrs et aguerris, procure aux généraux autrichiens des avantages auxquels ils doivent le succès de plusieurs entreprises; ils en forment une chaîne de postes et même de grands détachements, qui met leur camp à l'abri de toute surprise, et sous la protection de laquelle ils peuvent dérober leurs mouvements à l'ennemi. Elles les garantissent, par la même raison, du danger d'être surpris en marche, puisqu'elles sont toujours disposées de manière à pouvoir rendre compte à temps des mouvements de leur adversaire. Celui-ci est au contraire exposé à des inquiétudes perpétuelles; il doit prendre les plus grandes précautions pour conserver ses communications avec les corps détachés et avec les magasins. Comme ces troupes légères sont toujours les plus voisines de l'ennemi, elles apportent une grande attention dans le choix de leurs postes, évitant les plaines qui sont peu favorables à leur manière de combattre, et faisant plutôt un grand détour pour gagner les montagnes, les bois et les défilés. Leur coutume est de placer les gardes de cavalerie aussi en avant que l'ennemi le permet, et de les soutenir avec de l'infanterie. Elles sont toujours prêtes à combattre, puisqu'elles n'ont ni tentes, ni bagages. Leur devoir n'est point d'engager une affaire sérieuse avec de l'infanterie réglée; lorsque cela arrive, on peut compter qu'elles sont bien soutenues; leurs chefs ont au contraire pour maxime de se retirer devant l'ennemi et de reprendre leurs postes dès que l'occasion s'en présente. On ne peut qu'applaudir à ce système, et toutes les fois qu'ils s'en sont départis, ils en ont été sévèrement punis : par exemple, à Schandau,

en 1756, à Bunzlau et Neumarck, en 1757, à Hoyerswerda, en 1759 : dans toutes ces occasions, ce fut la cavalerie qui les sabra. Il n'est pas difficile en effet, pour peu que le terrain soit favorable, de détruire des hommes disséminés : ainsi, lorsque ces troupes occupent un poste qui les oblige en le quittant à traverser une plaine, on peut les attaquer avec certitude de succès, en combinant la disposition des différentes armes, de manière à les débusquer avec de l'infanterie, et à les faire charger dans leur retraite par la cavalerie. La connaissance exacte du terrain, un coup d'œil juste, et l'ensemble nécessaire dans toutes les opérations, sont des qualités indispensables pour une guerre de cette nature (1).

L'intervalle qui existait entre le corps du prince Maurice à Littau et l'armée du roi à Prosnitz, avait donné au général Laudon le moyen d'inquiéter les communications par les détachements qu'il poussait sur Willimow et Namiest. Cela était d'autant plus dangereux que la consommation de la boulangerie du camp de Prosnitz devait être successivement remplacée du magasin de Littau, par des transports journaliers. Frédéric résolut de débusquer le général Laudon, et partit dans la nuit du 21 au 22 mai, avec une forte division, sur trois colonnes. Pendant ce temps, le prince Maurice devait envoyer de son camp le prince Charles de Bévern, avec 3 bataillons et 50 hussards, pour tourner les Autrichiens, en se portant droit sur Willimow et Namiest. Toutes ces colonnes devaient combiner leur marche de manière à être rendues à leurs postes respectifs au même instant et à la pointe du jour. Le résultat ne répondit point aux dispositions ; le général Laudon fut informé à temps de l'approche du roi ; outre cela, la colonne du prince de Bévern arrivant avant les autres, donna l'éveil aux ennemis (2), et Laudon eut ainsi le temps de gagner sans perte les hauteurs de Konitz.

Dès que le maréchal Daun fut instruit des dispositions faites pour le siége, il pensa qu'il était temps de s'approcher de l'armée du roi, et de songer aux moyens de secourir la place. Il leva le camp de Leutomischel, le 23, marcha à Zwittau, et prit, le 24, l'excellente position de Gewicz. La division des

(1) Dans les guerres précédentes, les troupes légères remplissaient un rôle bien différent de celui qu'elles ont eu depuis. Les Autrichiens avaient seuls ce qu'on nommait des partisans, troupes sans discipline, sans constitution, levées dans la Croatie, la Dalmatie, la Hongrie, et même en Allemagne ; leur nombre a été porté dans les tableaux militaires jusqu'à 70,000 hommes. Dans le commencement de la dernière guerre, on en faisait encore l'épouvantail des lâches ; mais elles ont successivement perdu de leur qualité et de leur importance. Ce changement est provenu, ou du défaut d'un chef qui sût les employer comme Laudon, ou de la différence apportée dans leur constitution. En tout cas, il ne faut pas les confondre avec les corps réguliers d'infanterie qui en font le service ; encore moins avec des régiments d'infanterie légère, organisés de manière à être utilisés en tirailleurs et en ligne. Au reste, avec de bons bataillons, quel que soit le nom qu'on leur donne, on peut faire tous les genres de petite guerre ; et les dernières campagnes ont prouvé que l'infanterie de ligne devait être également formée et employée pour ce qu'on appelait assez vaguement guerre de parti, puisqu'elle n'a jamais été distinguée de l'infanterie légère que par le nom et l'uniforme. Guibert avait desiré ce changement, qui a été exécuté. Mais dans la cavalerie, au contraire, les partisans ou corps irréguliers qui agissent de leur propre impulsion, qui peuvent se transporter rapidement sur toutes directions, se soustraire à toutes les poursuites, couper les communications sur mille points sans jamais être coupés eux-mêmes ; sont aussi utiles à celui qui les emploie, que désastreux pour celui qu'ils harcèlent ; c'est ce que les Cosaques ont prouvé en 1813 et 1814.

(2) Cette action et la bataille de Torgau sont les seules de la guerre de sept ans, où Frédéric ait combiné la marche de plusieurs colonnes à une grande distance les unes des autres, avec l'intention de leur faire opérer une attaque simultanée ; ce projet manqua dans ces deux circonstances et nous avons eu dans les dernières guerres de nombreux exemples des inconvénients de ce système.

grenadiers et carabiniers occupa les hauteurs entre Jarmerietz et Biskupitz; la division Harsch avançait en même temps de Nickels à Muglitz : Janus marcha à Lostitz, et resserra les postes du prince Maurice : Deville se reporta à Wischau, et le général Esterhazy fut posé à Ptin avec quelques troupes légères, afin de couvrir les communications de cette division avec la grande armée : l'avant-garde de cette dernière fut placée à Konitz pour soutenir le général Laudon, qui continuait ses courses malgré le petit revers qu'il avait essuyé.

Le général Marshall, commandant d'Olmutz, poursuivait avec la plus grande vigueur ses préparatifs de défense, faisant raser et brûler les faubourgs ; il augmentait et réparait les ouvrages, et prenait les mesures de police intérieure les plus sages pour régler la conduite de la bourgeoisie dans les événements divers qui pourraient survenir. L'armée de siége non moins active, avait déjà préparé toutes les fascines, gabions, etc., et tiré une ligne de circonvallation autour du camp, depuis la Morava jusqu'au bois de Horka. Les ingénieurs ayant découvert que tous les environs de la place pouvaient être inondés, à l'exception du terrain entre Hatschin et Neustift, qui s'élève insensiblement, on décida que les attaques se feraient sur ce point, sans fixer néanmoins contre quelle partie des ouvrages elles seraient dirigées.

Je ne suivrai pas l'historien prussien dans les détails de ce siége ; ces sortes d'opérations qui n'intéressent que les officiers appelés à les diriger, ont d'ailleurs perdu de leur importance dans le nouveau système de guerre ; je me bornerai à citer les causes auxquelles cet auteur attribue la longueur du siége et sa non-réussite. La première est que la tranchée fut ouverte à droite du Tafelberg, et présentait ainsi le flanc à l'angle saillant du fort de l'île : la deuxième raison est que la première parallèle fut établie à une trop grande distance. Tempelhof donne une série de raisonnements à l'appui, et pense qu'on attachait trop d'importance au feu des batteries. Il résulte de ses calculs que, dans les siéges précédents comme dans celui-ci, on ne perdit pas plus d'un homme sur 300 coups de canon : le premier jour, après l'établissement de la parallèle, on tira 1,220 boulets et 306 bombes sans atteindre une pièce de l'ennemi : la place fournit un feu au moins égal, sans tuer plus de 4 hommes et en blesser davantage. Cette dissertation est appuyée d'un autre calcul sur ce qu'on appelle un feu d'artillerie bien nourri, et sur les munitions nécessaires pour un siége. L'auteur établit pour base que chaque pièce tire 8 coups par heure, ce qui, donne dans les plus longs jours, un résultat de 128 coups par jour, ou 2,560 dans vingt jours. Il est de fait qu'aucun canon ne peut le supporter. Enfin, il présente un aperçu des munitions qu'il faudrait ; en supposant le terme moyen de 100 coups par pièce, et, en comptant seulement sur 80 pièces en batterie, un siége de trente jours exigerait près de 9,000 chariots et 30,000 chevaux. Ce résumé comparé aux approvisionnements ordinaires et à l'usage des pièces, qui est de 1,400 à 1,500 coups, prouve qu'il faut se garder de croire que le feu d'artillerie puisse jamais être sans interruption.

Malgré la mauvaise direction des attaques d'Olmutz, la place touchait au terme de sa défense lorsque d'autres événements en firent lever le siége. Je vais donner une relation succincte de ces événements, qui appartiennent aux opérations des armées.

Quelle que fût sa supériorité sur l'armée prussienne divisée en plusieurs corps, Daun avait résolu de ne point se mesurer avec le roi avant l'arrivée des nombreux renforts qu'il attendait. Frédéric, à son approche, ne fit d'autres changements dans ses positions, que de couvrir la communication avec le prince Maurice à Littau, en détachant le général Wedel avec 3 bataillons et les hussards de

Putkamer, pour camper en intermédiaire sur la montagne de Hrad, entre Namiest et Laskow. Il ordonna à ce prince et au margrave Charles de se retirer en cas d'attaque sur l'armée, qui, à son tour, en aurait fait autant sur eux, si elle eût été attaquée isolément : enfin, si on avait été instruit à temps du projet de l'ennemi, les trois corps eussent marché en même temps pour se réunir à Gros-Jenitz, et lui présenter une masse imposante (1).

Le général Putkamer arriva au camp, le 8 juin, avec un transport de farines, 3,000 convalescents, le bataillon Kleist et le bataillon franc Rapin, nouvellement formé. Le premier retourna à Troppau ; le dernier fut placé à Holitz, en deçà d'Olmutz. Il y eut à cette occasion un petit combat au défilé de Siebenhufen, où le colonel Lanius surprit deux bataillons francs et leur fit 300 prisonniers.

Toutes ces chicanes de postes ne pouvaient avoir aucune influence sur le sort d'Olmutz, qui aurait été bientôt décidé si Daun eût attaqué le roi avec ses forces réunies ; mais il était plus conforme à son système de chercher d'autres moyens de secourir la place. Il s'en présentait deux ; le premier de s'ouvrir une communication avec les assiégés, sans s'exposer à être attaqué en marche ; le deuxième d'enlever le grand convoi de munitions et de vivres que Frédéric attendait de la Silésie, et dont la perte mettrait ce prince hors d'état de continuer le siége.

La communication avec Olmutz ne pouvait s'ouvrir que par deux mouvements ; pour l'exécution du premier, il fallait que le général Harsch marchât sur Sternberg, en tournant au loin les flancs du camp que le margrave Charles occupait à Neustadt, et que Daun le suivit avec la grande armée par Muglitz, pour se réunir à lui entre Sternberg et Olmutz. Cette manœuvre aurait forcé le roi à se porter au secours du prince Maurice avec la majeure partie du camp de Prosnitz ; en rendant les Autrichiens maîtres de toutes les routes de la Silésie, elle eût mis les Prussiens dans la nécessité de livrer bataille : c'était justement ce que Daun voulait éviter. Ce général résolut donc de se poster vis-à-vis du roi, jusqu'à ce qu'il trouvât l'occasion d'exécuter son projet par l'autre route, sur Kremsir et Prerau. Ce projet n'exposait le maréchal à aucun danger. J'ai déjà observé qu'il avait tiré depuis Muglitz jusqu'à Wischau, un cordon impénétrable de troupes légères qui occupaient toutes les montagnes et les défilés, de manière que la grande armée pouvait manœuvrer très-facilement en arrière de cette ligne, sans crainte d'être inquiétée, et avec tous les avantages du terrain. Les seuls inconvénients qu'il pût redouter étaient les difficultés inséparables d'une marche dirigée à travers les montagnes et les défilés.

Le 16 juin, l'armée autrichienne partit du camp de Gewicz dans le plus grand silence, et marcha sur cinq colonnes à Predimanow ; le général Harsch se porta de Muglitz à Konitz. Le 17, au point du jour, l'armée se mit en mouvement, et campa entre Ewanowitz et Predlitz, où elle se réunit au corps de Deville ; ce général avait détaché, quelques jours auparavant, le général Saint-Ignon au delà de Prerau, pour observer les Prussiens, avec 5 régiments de cavalerie, ce dernier ayant appris que les dragons de Bareith à Bistrowan, et 2 escadrons de Seidlitz à Wisternitz, ne devaient être soutenus que par 2 bataillons, résolut de les surprendre. Le maréchal Keith, instruit de ce

(1) Ces excellentes dispositions ne ressemblent guère aux retraites excentriques du colonel Bulow, système contraire aux premières règles de l'art ; j'ai eu déjà occasion de faire remarquer combien il est opposé aux opérations les mieux combinées, mais je le traiterai plus à fond lorsqu'il sera question de la dernière guerre.

projet, en prévint le général Meyer, qui fit rester sa troupe toute la nuit sous les armes, et attira à lui un des bataillons. A quatre heures et demie du matin, on n'avait aperçu aucun ennemi, et les patrouilles de nuit n'étaient pas encore rentrées ; contre toutes les règles de la prudence, Meyer en conjectura que n'ayant rien rencontré, elles auraient poussé leur reconnaissance trop loin ; il renvoya l'infanterie dans ses cantonnements, et ordonna aux dragons de fourrager. Mais à peine les grenadiers furent-ils entrés que l'ennemi se jeta sur les dragons, s'empara de leur camp, en tua ou prit une partie, et rejeta l'autre sur l'infanterie. Ils perdirent ainsi par la faute de leur chef, 150 tués ou blessés et 300 prisonniers.

A la nouvelle du mouvement général exécuté le 16 juin par les différents corps de l'armée autrichienne, le roi craignant pour les troupes qui investissaient Olmutz, les fit renforcer par la division du margrave Charles, campée à Neustadt et qui marcha le 18 à Bistrowan. Il fit également lever le camp d'Aschemerith ; le prince Maurice vint joindre l'armée d'observation à Prosnitz avec 10 bataillons ; le reste de son corps fut destiné à renforcer différents postes établis pour maintenir la communication avec les troupes de siége, et pour contenir Laudon vers Konitz.

En attendant, Daun, qui avait reçu l'ordre de secourir la place, cherchait de plus en plus à atteindre ce but. Le moyen ordinaire de ravitailler et de renforcer la garnison lui paraissait d'autant préférable, qu'il était conforme à son système, et que la position disséminée des Prussiens sur la rive gauche de la Morava en facilitait l'exécution. Il détacha à cet effet le général Bulow, le 19 juin, avec 1,200 fantassins et une trentaine d'artilleurs, et le fit soutenir par le corps de Saint-Ignon, qui était à Prerau. Le 22 au matin, ce renfort se jeta dans Olmutz, entre Lodenitz et le Heiligenberg. Le général Saint-Ignon, pour détourner l'attention des Prussiens, parut jusqu'à Gros-Teinitz.

Frédéric ne fut pas plutôt informé de cet événement, qu'il fit marcher Ziethen, le 1er juillet, pour attaquer le général Saint-Ignon avant qu'il ne reçût des secours et ne pût accabler le général Retzow ; mais il arriva trop tard, et l'ennemi s'était déjà rétiré. Ziethen, après s'être réuni à la division Retzow, revint aux environs d'Olmuz, d'où il se porta ensuite au-devant du grand convoi qui était parti de Cosel et de Neiss le 21, sous les ordres du colonel Mosel, escorté par 8 bataillons, 3,000 recrues ou convalescents divisés en 4 bataillons, et 1,100 cavaliers. Le transport consistait à peu près en 4,000 chariots, dont 818 se trouvaient chargés de munitions indispensables pour la continuation du siége.

La position du colonel Lanius à Sternberg et du général Saint-Ignon à Prerau, permettait aux Autrichiens de pousser des patrouilles jusqu'aux environs de Troppau ; d'un autre côté, chaque habitant du pays leur servait d'espion, tandis que le roi ne recevait que des rapports incertains et presque toujours contradictoires. Dès que le maréchal Daun fut informé de la marche du convoi, il ne lui restait d'autre parti à prendre que de chercher à le ruiner, en profitant de tous les avantages que ses troupes légères, la nature du pays, et les dispositions de ses habitants, lui procuraient pour une telle entreprise. Il ordonna au général Laudon de se porter par un grand détour au delà de Muglitz, de s'approcher, par les montagnes, de la route de Hof ; là de se réunir avec le détachement de Lanius, et d'y attendre le transport. D'un autre côté, le général Ziskowitz passa la Morava, attira à lui le corps de Saint-Ignon, placé à Prerau, et marcha par les bois aux environs d'Altliebe, où il dut se tenir caché jusqu'à ce qu'il trouvât l'occasion d'attaquer le convoi. Pendant ce temps, le général autrichien avait donné le change au roi, en manœuvrant de manière

à lui faire croire qu'il voulait risquer une bataille, et que les Autrichiens devaient surprendre Prosnitz; ses troupes légères inquiétèrent souvent les hussards de Ziethen à Kostelctz. Le maréchal reconnut la position des Prussiens, et changea la sienne le 27, l'aile droite appuyée à Klenowitz, et la gauche au delà de Dobromielitz, paraissant vouloir gagner le flanc gauche du roi. D'un autre côté, le général Buccow se portait à Ptin contre le flanc droit, avec quelques mille hommes de troupes légères; le poste de Tobitschau fut renforcé; mais tous ces mouvements n'avaient d'autre but que de cacher à l'ennemi la marche du général Ziskowitz, et de l'empêcher d'envoyer des troupes au-devant du convoi.

Le colonel Mosel partit de Troppau, le 26, et arriva à Bautsch avec la tête du transport. Sa marche était lente et pénible; les chemins, déjà abîmés par le passage des armées avaient été achevés par les grandes pluies, de manière qu'à chaque instant les chariots restaient embourbés; cet inconvénient retardait le convoi et le disséminait. Il fut forcé de faire séjour, le 27, pour se réunir, et, malgré cette précaution, on ne put en rassembler que les deux tiers; la queue était répandue sur la route jusqu'à Troppau : cet incident décida de son sort. Le général Laudon eut le temps d'occuper Sternberg et autres postes, pour empêcher le roi d'en recevoir des nouvelles; il s'assura, par l'apparition du colonel Werner avec un détachement, que les Prussiens envoyaient des secours, ce qui le décida à brusquer son opération, et à marcher sur Gundersdorf, où il arriva le 28 au matin; il occupa les hauteurs qui dominent le défilé entre Bautsch et Altliebe, où le train devait passer, jeta ses Croates et ses Hongrois dans les bois qui le bordent; et forma sa cavalerie, à droite dans la plaine, afin d'être à cheval sur la route, et d'attaquer des deux côtés.

Mosel, qui s'était mis en marche de bonne heure, ne tarda pas à rencontrer, avec son avant-garde, le corps de Laudon, qu'il résolut d'attaquer sur-le-champ. Quatre bataillons franchirent le défilé, et se formèrent malgré un feu d'artillerie très-vif. L'ennemi avait établi une batterie qui enfilait le flanc droit. Les grenadiers de Billerbeck, qui le formaient et souffraient le plus de ce feu, se jetèrent dans le bois, en expulsèrent les Croates et les Hongrois et marchant à la batterie, ils enlevèrent le poste, 1 canon et 200 prisonniers. Le régiment Jeune Kreutz et les recrues de Prince Ferdinand en firent autant de leur côté, ce qui obligea Laudon à se retirer sur Bæhrn, avec perte de 500 hommes. Le colonel Mosel, envoya l'adjudant Béville au roi pour l'informer de son succès, réorganisa son convoi, se mit en marche, et arriva à Neudœrfel où il rassembla tout ce qu'il put.

Le général Ziethen était parti d'Olmutz, le même jour, avec sa division, à laquelle il réunit 2 bataillons de grenadiers, et ensuite le corps du colonel Werner qu'il trouva encore à Gibau; il fit sa jonction, le même soir, avec le colonel Mosel. La moitié des transports était restée en arrière, ce qui força le général à séjourner le lendemain, pour faire joindre le reste par des piquets de hussards.

Le train se remit en marche, le 30, au point du jour, sur la route de Domstædtel, sans découvrir la moindre trace de l'ennemi; mais à peine 120 chariots eurent-ils franchi le défilé, que les Autrichiens parurent sur les hauteurs à gauche, et dirigèrent sur son issue un feu d'artillerie très-violent, tuèrent quelques chevaux, brisèrent quelques chariots, et suspendirent ainsi la marche du transport. Le général Ziethen fit alors ranger les chariots en avant du défilé, au fur et à mesure qu'ils arrivaient, et marcha à l'ennemi avec 2 bataillons de grenadiers. L'affaire prit d'abord une tournure favorable, on avait culbuté plusieurs bataillons et enlevé du canon, lorsque les

dragons saxons, qui étaient embusqués dans les taillis, chargèrent sur les flancs de ces grenadiers et les ramenèrent jusqu'à la barricade de chariots.

Le général Ziskowitz dirigea tous ses efforts vers le milieu du convoi ; en même temps, Laudon forma, de son côté, une nouvelle attaque ; le combat fut très-opiniâtre ; l'escorte devant tout couvrir, était disséminée, tandis que l'ennemi attaquant en ligne serrée, pénétra sur plusieurs points, et dispersa tout le train. Quelques bataillons prussiens gagnèrent le défilé de Domstædtel ; mais le général Ziethen fut coupé avec le reste, et forcé de se retirer sur Troppau en combattant. Le général Krokow, qui commandait l'avant-garde, gagna les ponts de la Morava avec les 250 chariots de la tête, parmi lesquels se trouvaient heureusement ceux qui étaient chargés d'argent. Il amena les débris de 6 bataillons de grenadiers, le régiment Jeune Kreutz et 10 escadrons.

Les recrues de Prince Ferdinand, qui n'avaient jamais vu l'ennemi, se couvrirent de gloire : jamais les vétérans de Rome et de Sparte ne combattirent pour leur patrie, avec plus d'intrépidité que n'en déployèrent ces jeunes gens de 17 à 20 ans ; de 900 qu'ils étaient, 65 seulement furent pris, quelques blessés revinrent à Troppau ; les autres, ainsi que le capitaine Pirch qui les commandait, résolus de se défendre jusqu'au dernier soupir, emportèrent au tombeau les lauriers qu'ils avaient cueillis : tous étaient couchés au poste qui leur avait été assigné (1).

On ne peut faire aucun reproche aux troupes prussiennes ni à leurs chefs, car l'ennemi réunissait tous les avantages ; il est toujours facile de prendre ou de détruire un convoi de 3 à 4,000 chariots, dans un terrain resserré, où ils ne peuvent marcher qu'à la file. Lors même que l'escorte serait de 10,000 hommes ; répandue sur un espace de deux ou trois lieues, il est impossible qu'elle mette en action plus de 3,000 combattants ; dans le cas même où l'ennemi serait repoussé, il aurait l'occasion de détruire, pendant le combat, une très-grande partie du train. Sans compter les avantages du terrain et d'une surprise, il suffit qu'il ait celui de l'offensive pour assurer son succès.

Le maréchal Daun, inquiet sur le sort d'Olmutz, dont la conservation était étroitement liée avec celle de sa réputation, manœuvra pour s'approcher de la place avec toute son armée. Il parut en deçà de Prosnitz avec une forte division, faisant mine de vouloir attaquer cette position, tandis que le général Buccow inquiétait les hussards de Ziethen à Kosteletz ; d'un autre côté, il faisait retrancher son camp, comme s'il eût été résolu de s'y maintenir.

Le roi, qui venait d'apprendre les premiers succès du colonel Mosel contre Laudon, crut devoir attribuer à ce revers, les dispositions défensives de Daun, qui dès lors devait s'attendre à être attaqué. Mais au même instant, le maréchal ayant fait jeter plusieurs ponts sur la Morava, entre Kremsir et Kogetin, partit de Dobromielitz dans la nuit du premier juillet, passa cette rivière, et marcha avec une telle rapidité, qu'il arriva le même soir sur les hauteurs de Gros-Teinitz, à trois quarts de lieues

(1) Je crois qu'en général on a conçu une opinion très-fausse sur les nouveaux soldats : dans une armée où il existe un motif quelconque d'*enthousiasme*, un jeune soldat vaut souvent mieux qu'un autre. Il faut seulement qu'il soit homme fait, assez robuste pour supporter les fatigues, et mêlé avec d'anciens soldats qui lui donnent l'exemple. La bonté des troupes dépend du génie qui sait faire naître ces motifs d'enthousiasme. Frédéric fit écharper sa cavalerie pour une dragone blanche ou une dragone rouge.

d'Olmutz (1). Pour empêcher que le roi ne fût instruit de ce mouvement, il resserra tellement la chaîne de ses postes qu'aucun déserteur ne pouvait la franchir. Le général Buccow tenta encore de surprendre les hussards de Ziethen dans la même nuit.

Les avant-postes prussiens annoncèrent le matin que l'ennemi avait quitté son camp, et un instant après on reçut la malheureuse nouvelle de la destruction du convoi.

Levée du siége d'Olmutz; marche du roi en Bohême.

La position de Frédéric était délicate; resserré sur ses flancs par un corps nombreux, d'autant plus dangereux qu'il occupait un pays très-montagneux, où l'avantage du nombre devenait plus embarrassant qu'utile, il voyait encore devant lui une armée supérieure. Le choix de ses points de retraite se bornait à deux routes, celle de Silésie ou de Bohême.

Daun, en s'appuyant sur la droite pour soutenir les corps qui enlevèrent le convoi, avait dégarni cette dernière province : imprudence qu'il eût pu réparer en s'y portant vivement après la réussite de ce coup important, qui lui garantissait la levée du siége. Il ne le fit point, et le roi, dont la conception rapide prenait un essor proportionné aux dangers qui le menaçaient, se décida à y marcher avec son armée.

Ce projet, bien conçu, réunissait une foule d'avantages, 1° celui de vivre encore toute la campagne aux dépens de l'ennemi; 2° de se raprocher des corps qu'il avait laissés en Saxe, contre l'armée de l'Empire; 3° d'éloigner de la Silésie le fardeau de la guerre; 4° de couvrir néanmoins cette province contre toutes les entreprises des Autrichiens.

Frédéric rassembla tous ses généraux au quartier général de Schmirsitz, le premier juillet, leur annonça la perte du grand convoi que l'armée attendait, et la nécessité de renoncer au siége, ajoutant : « que si les » circonstances exigeaient d'attaquer l'ennemi partout où on le trouverait, il comptait sur le dévouement et la bravoure si » souvent éprouvée de ses troupes; qu'il espérait le culbuter, supposé même qu'il » fallût le chercher au sommet des montagnes les plus escarpées, ou aborder son » front hérissé de batteries. »

Il donna en même temps des ordres pour lever le siége avec toutes les précautions d'usage.

Le prince Maurice se dirigea, le 2 juillet, avec l'avant-garde de l'armée, vers le défilé de Netztrowan et Gevicz. Le roi conduisit le reste du corps d'observation, au camp en arrière de Brzeskow.

Le maréchal Keith fut chargé de lever le siége d'Olmutz. Cette opération devait s'effectuer en présence d'une garnison brave et nombreuse, et de la grande armée de Daun postée à Gros-Teinitz, ce qui la rendait scabreuse; mais le maréchal prit ses mesures avec tant de célérité et de sagesse, qu'elle réussit complétement. Les bataillons de service à la tranchée furent relevés comme à l'ordinaire, et l'artillerie fit un feu nourri de toutes les batteries jusqu'à la nuit; alors les pièces furent retirées; et après avoir évacué les munitions, les blessés et les malades; les grenadiers, bataillons francs et hussards se rassemblèrent au quartier général, où ils passsèrent la nuit sous les armes.

Le 2 juillet, à deux heures du matin, tous les parcs se trouvèrent réunis au nombre de 5,000 chariots, à Krenau, place de rassemblement indiquée. Le corps de siége se

(1) Une marche de huit lieues et demie en quinze heures n'est plus chose étonnante, aujourd'hui qu'on fait douze lieues dans le même espace de temps; mais il s'agissait de faire marcher 60,000 hommes ensemble, avec tout l'attirail du campement.

mit en marche, à cinq heures, sur trois colonnes. Le convoi marcha sur la grande route d'Olmutz, à Littau, et les deux autres colonnes le flanquèrent. Les troupes, qui s'étaient rassemblées au quartier général, formèrent, avec les dragons, l'arrière-garde commandée par le prince François de Brunswick. La retraite s'effectua avec fermeté, ordre et prudence, les Autrichiens ne l'inquiétèrent point, et l'armée arriva ainsi à temps près de Littau, où elle campa.

En jetant un coup d'œil sur la position des généraux Daun, Laudon et Ziskowitz, il paraîtra surprenant qu'ils n'aient pas déployé plus d'activité et de résolution. La communication avec Olmutz étant rétablie, ils pouvaient, dans la nuit du 1er au 2 juillet, faire avancer un corps nombreux près de la ville, attaquer l'arrière-garde aussitôt après la levée du siége, à laquelle on devait s'attendre. Le commandant, dont la conduite fut d'ailleurs exemplaire, aurait pu, en même temps, faire une sortie vigoureuse. L'activité étonnante avec laquelle les Prussiens évacuèrent tout, dans le cours d'une seule nuit, aurait eu un résultat moins brillant, si la garnison avait agi vigoureusement, à la faveur des ténèbres, et dans le désordre inséparable d'une telle opération.

La négligence des Autrichiens rappelle une maxime importante à la guerre, *c'est qu'il ne faut jamais renvoyer au lendemain.* Combien de généraux trouveraient, dans son application ou son oubli, la cause de leurs succès ou de leurs revers! Daun, au lieu de faire tirer en signe de réjouissance trois salves générales d'artillerie et de mousqueterie, et d'ordonner des chants de victoire, aurait mieux fait de poursuivre l'ennemi, et de profiter de sa position critique. J'aurai occasion de rappeler, plus loin, quelques fautes semblables, et de comparer le système lent et pusillanime du maréchal, avec celui des grands capitaines du siècle.

Néanmoins les généraux Laudon et Ziskowitz reçurent l'ordre de se rapprocher sur la droite de la route qui mène de Littau, dans le comté de Glatz, ils occupèrent Eulenbourg et Langendorff; le 3, les généraux Ziskowitz et Saint-Ignon avancèrent jusqu'à Blandendorff, observant la route d'Habelswerdt et celle de Neiss par Zuckmantel. L'armée resta dans son camp de Gros-Teinitz, à l'exception des grenadiers et carabiniers, sous le général Lascy, qui passèrent la Morava et campèrent à Krenau, à une demi-lieue de la place.

Je ne donnerai pas tous les détails de cette marche, dont il ne résulta rien de remarquable; elle offre un nouvel exemple de la tranquillité imperturbable de Daun, et du bonheur avec lequel Frédéric parvint, avec un train immense, à franchir tous les défilés qui conduisent de Moravie en Bohême, tandis qu'il était suivi, sur ses flancs et en queue, par des corps considérables.

Je me bornerai donc à présenter un tableau des mouvements des deux partis; cette pièce, jointe à la planche 16, suffira pour l'intelligence de toute l'opération.

Tableau des journées de marche des deux armées.

Prussiens.	Autrichiens.
	Le 30 juin, *Daun*, à Dobromielitz.
Le 1er juillet, *le roi*, à Pronitz. *Keith*, devant Olmutz.	Le 1er juillet, *Daun*, à Gros-Teinitz.
Le 2 au matin, même position; marche sur Brezeskow et Littau.	Le 2, même position.
Le 3, *le roi*, à Tribau.	Le 3, *Laudon*, à Eulenbourg.

PRUSSIENS.	AUTRICHIENS.
Le 3, *Keith*, à Muglitz. *Prince Maurice*, à Krenau.	Le 3, *Ziskowitz*, à Blandendorf. *Daun*, à Gros-Teinitz. *Lascy*, à Krenau, près d'Olmutz. *Buccow*, à Johnsdorf.
Le 4, *le roi* séjourna à Tribau. *Keith*, se réunit à lui.	
Le 5 au matin, *prince Maurice*, à Leutomischel. *Le roi*, en route de Krenau à Zwittau. *Keith*, halte à Tribau.	Le 5, *Buccow*, à Politzka. *Laudon*, à Tribnitz. *Ziskowitz*, à Sichelsdorf. *Daun*, à Olschau. *Grenadiers*, à Konitz.
Le 6, *le prince Maurice*, à Leutomischel. *Le roi*, à Leutomischel. *Keith*, première division, à Krenau. Deuxième / Troisième } à Tribau.	Le 6, *Laudon*, à Wildemschwerd. *Saint-Ignon*, à Wildemschwerd. *Ziskowitz*, à Tribel. *Daun*, à Konitz. *Grenadiers*, à Gewicz.
Le 7, *le roi*, à Leutomischel. *Keith*, 1re, à Leutomischel. 2e, à Greifendorf. *L'arrière-garde*, 3e, à Krenau, d'où elle est forcée de chasser l'ennemi.	Le 7, *idem*.
Le 8, réunion, la 3e division de *Keith* à Zwittau; combat.	Le 8, *Grenadiers*, à Krenau, où ils percent entre les 2e et 3e colonnes de Keith.
Le 9, au matin, réunion totale. *Le roi*, à Hruschova. *Le prince Maurice*, à Tissova. *Keith*, à Leutomischel.	Le 9, *Laudon*, à Chotzen. *Ziskowitz*, idem. *Daun*, à Polizka.
Le 10, *le roi*, à Holitz. *Transp. artill.* à Tignisko. *Keith*, à Leutomischel.	Le 10, *Laudon* et *Ziskowitz*, même position. *Daun*, à Polizka. *Buccow, Esterhasy* et *Kalnoky*, à Konigsgratz.
Le 11, *le prince Maurice*, à Pilletitz. *Le roi*, à Lhotka. *Keith*, 1re, attaquée à Wostrzettin.	Le 11, *Laudon*, *Ziskowitz* et *Saint-Ignon*, à Holitz et Wlezkowitz, attaquent Keith. *Daun*, à Sebranitz.
Le 12, *prince Maurice*, à Konigsgratz. *Le roi*, à Rokitna. *Keith*, 1re, combat près Holitz et Rezetize. 2e, la joignant près Holitz.	Le 12, *Laudon et les précédents*, combattent à Holitz. *Daun*, à Hohenmauth.
Le 13, *prince Maurice*, à Konigsgratz. *Le roi*, à Rokitna. *Keith*, 1re, à Konigsgratz. 2e, à Lhotka.	Le 13, *Laudon*, à Opotschna. *Zischowitz*, à Tinischt. *Daun*, à Hrochow-Teinitz.
Le 14, *toute l'armée*, à Konigsgratz.	Le 14 et 15, même position. Le 16, *Laudon*, repoussé sur Reichnau. Le 17, *Laudon*, à Reichnau. *Daun*, à Pardubitz. Le 18, *Daun*, à Dobresenitz.

On voit par ce tableau que Frédéric exécuta sa retraite, escorté pour ainsi dire par l'armée autrichienne, puisque le corps de Bucoow, et plus tard ceux de Kalnoky et d'Esterhazy, se trouvaient en tête de sa colonne, tandis que Laudon et Ziskowitz marchaient à hauteur de son flanc, et que Lascy même, avec les grenadiers réunis, augmentait le nombre des poursuivants : enfin Daun, avec le gros de son armée, fermait lentement le

cortége en suivant la queue des colonnes prussiennes à distance d'une ou deux journées.

Le lecteur jugera, d'un coup d'œil, la profondeur de la ligne de marche que le roi fut forcé de prendre à cause de son énorme train et de la nature du pays. On se convaincra que le maréchal agissant plus vivement dès les deux premiers jours, aurait pu prévenir le roi à Zwittau, et supposant même le contraire, ce rapprochement convaincra que l'armée prussienne, une fois engagée dans les montagnes, Daun pouvait l'attaquer sans avoir plus du tiers des forces ennemies à combattre, et que dès lors il avait le plus grand intérêt à brusquer ses mouvements.

Toute cette retraite ne donna cependant lieu qu'à deux ou trois petits combats; le premier eut lieu le 3 et 4 juillet, entre le prince Maurice qui devait ouvrir la marche, et le général Buccow qui s'était jeté avec ses Croates dans les montagnes de Johnsdorf, lesquelles séparent la Bohême de la Moravie, et où il voulait disputer le passage. Dès son arrivée à Krenau le prince s'engagea avec les coureurs autrichiens, mais la résistance devint plus vive dans la montagne, où Buccow se couvrait d'abatis : l'issue du combat ne pouvait pas être douteuse ni longue, puisque les Prussiens se renforçaient successivement.

Le roi sentit toute la difficulte qu'il éprouverait si l'ennemi conservait l'avantage d'avoir un corps devant lui pour retarder ses mouvements, tandis qu'il se trouverait pressé de toutes parts; il ordonna donc au prince Maurice de masquer le corps de Buccow, et de prendre une autre route pour forcer de marche, et gagner Leutomischel avant l'ennemi, ce qui fut exécuté avec tant de rapidité et de bonheur, qu'on y enleva les restes du grand magasin autrichien.

Lascy atteignit Krenau, le 8, avec ses grenadiers, avant que la dernière colonne de Keith y eût passé; il en résulta un engagement très-vif; mais les Autrichiens furent repoussés.

Le 12, Keith eut un engagement plus sérieux vers Holitz avec Laudon et Ziskowitz; le général prussien y déploya son habileté ordinaire, et força l'ennemi à se rejeter sur Boruradeck.

Pendant que Buccow combattait vivement à Johnsdorf, le maréchal était tranquille à Gros-Teinitz, et au moment où Laudon disputait le passage de Keith à Holitz, personne ne paraissait sur la queue des colonnes prussiennes, qui eussent été détruites si elles avaient été suivies par la grande armée avec la même activité que Laudon déployait dans la conduite de ses corps détachés. Une armée poursuivante a tous les avantages imaginables pour forcer de marche; à chaque pas qu'elle double, elle multiplie l'embarras et les pertes de l'ennemi, et augmente le nombre de ses trophées; elle n'a rien à craindre d'aller le plus vite possible, surtout quand aux attaques sur les derrières de l'ennemi, on en ajoute d'autres dirigées perpendiculairement sur le flanc de sa ligne de retraite; par ce moyen on arrête des corps entiers qui, coupés du reste de l'armée, n'ont aucun moyen de salut.

Enfin, le 14, toute l'armée du roi se trouvait au delà de l'Adler, et occupa le camp avantageux de Konigsgratz; l'aile droite appuyant à Russeck et couverte par l'Elbe, le centre derrière la montagne des Pandours, la gauche à Slatina, couverte par l'Adler, dont tous les ponts furent détruits. Le corps du général Fouquet, qui devait conduire l'artillerie de siége et autres trains inutiles, à Glatz, et en ramener un transport de vivres, campa la droite à Swinarka, la gauche à Hohenbruck. L'occupation de ce camp, où le roi séjourna jusqu'à ce que les progrès des Russes exigèrent sa présence dans la Nouvelle-Marche, termina, grâce à l'insouciance de Daun, cette opération difficile.

Le roi évacue la Bohême et marche contre les Russes (1).

On vient de voir que l'armée prussienne se concentra près de Konigsgratz, le 14 juillet; que Daun restait à Hrochow-Teinitz, et que Laudon et Ziskowitz, après avoir été repoussés à Holitz, s'étaient portés à Opotschna, et à Tinischt. La position du premier, à Opotschna, sur le flanc gauche et presque sur les derrières du roi, était aventurée, mais elle inquiétait les communications de la route de Glatz, sur laquelle tous les convois se dirigeaient. Dès que Frédéric eut connaissance de cette position de Laudon, il marcha, le 16, avec 7 bataillons et 15 escadrons, par Mistitz; tandis que le général Fouquet, avec son corps et le train des vivres, se portait par Meserisch à Dobruska, pour lui couper la retraite sur Neustadt. Le général autrichien s'aperçut qu'il était temps de se retirer, et fila sur Reichenau avec perte d'une centaine d'hommes. Le roi occupa Opotschna; le général Fouquet continua sa route sur Neustadt, et le 17, il campa sur les hauteurs en arrière de Nachod.

Pour déjouer les projets des troupes légères ennemies, postées à Gishubel, il échelonna son corps et couvrit la route par une chaine de brigades détachées à Schwedelsdorf, à Reiner, à Rukerts et au mont Humel qui borde la chaussée. Les généraux Fouquet, prince de Bévern et Golz, restèrent à Nachod pour y attendre le général Lattorf, qui devait amener la grosse artillerie et son parc, du camp de Konigsgratz. Ce dernier étant arrivé, Fouquet partit le 19, pour Glatz, avec tout son corps et tout le train. Lattorf resta à Nachod pour attendre son retour.

Dès que Laudon apprit le mouvement du convoi, il renforça le poste de Gishubel par 1,000 Croates, sous le colonel Brentano; mais les mesures étaient si bien prises, qu'ils restèrent simples spectateurs de sa marche. Daun passa l'Elbe, le 17, à Pardubitz, et campa, le 18, à Dobresenitz. Son armée était forte de 72 bataillons de fusiliers, 12 bataillons de grenadiers et 126 escadrons de grosse cavalerie, sans compter les hussards, croates et autres troupes légères; il resta quatre jours dans cette position sans rien tenter, se bornant à détacher Janus près de Kwalkowitz, pour inquiéter la route de Silésie.

Le maréchal Daun reconnaissait tous les jours le camp du roi, et inspectait les environs, afin de prendre une nouvelle position conforme à son système; toujours tremblant devant un ennemi inférieur, au lieu de l'attaquer, il cachait sa marche derrière un rideau défensif, et vint camper à Urbanitz et Chlom, en face de l'armée du roi qui était alors absent. Les deux armées se trouvèrent si près l'une de l'autre que l'on distinguait les rues du camp autrichien.

Frédéric, informé de ce mouvement, partit, le 22, à trois heures, pour revenir au camp avec les dragons de Normann, laissant le reste du corps aux ordres du prince François de Brunswick, à Librefitz, pour y attendre le convoi de vivres ramené par Fouquet de Glatz à Nachod, et qui devait venir de là avec le général Lattorf. Ces deux généraux arrivèrent le même jour à l'armée avec le transport, amenant quelques régiments de renfort du corps de Fouquet. Le roi ayant alors 51 bataillons et 119 escadrons, se proposait d'attaquer Daun, malgré sa grande supériorité, et fit jeter des ponts sur l'Elbe; mais la position de l'ennemi, déjà si forte par elle-même, avait été retranchée. D'un autre côté, la nouvelle des progrès des Russes dans la Nouvelle-Marche, décida Frédéric à renoncer à son pro-

(1) Cette retraite offrant des mesures d'exécution intéressantes, je l'ai rapportée avec des détails fastidieux pour le plus grand nombre des lecteurs, mais qui seront appréciés par les militaires qui savent combien on néglige aujourd'hui ces détails d'exécution, si nécessaires pour bien servir.

jet, et à évacuer la Bohême pour marcher contre eux.

A cet effet, le général Rebentisch partit, le 25 juillet, avec tout le train, sous escorte de 6 bataillons et 10 escadrons, passa la Mettau, et rangea son convoi à Dolskow. Le prince de Wurtemberg se porta à Schibus pour observer l'avant-garde ennemie, et couvrir la retraite avec un bataillon de grenadiers et 28 escadrons; le régiment de Pannewitz occupa le faubourg au delà de l'Elbe. Afin de dégager la marche, qui fut fixée au lendemain, les bagages se rassemblèrent à l'entrée de la nuit à l'aile gauche, et partirent pour Nachod, sous l'escorte de 4 bataillons de grenadiers.

La grande proximité des camps donnant occasion à Daun d'être instruit à temps du mouvement que préparait le roi, il fit attaquer le faubonrg de Konigsgratz par le général Wehla; le bataillon Pannewitz, forcé de se faire jour, réussit à gagner avec peu de perte le pont de l'Elbe et à le couper; cependant le général Saldern, qui était accouru à la première alerte, fut tué, ainsi que le colonel Blankenbourg; le pont fut rompu. Le 26, à trois heures et demie du matin, l'armée se mit en route par pelotons à gauche; l'infanterie de la deuxième ligne, dont la moitié était détachée sous les généraux Rebentisch et Lattorf, occupa le taillis derrière elle, jusqu'à ce que la première ligne eût défilé; Seidlitz se plaça avec toute la cavalerie dans la plaine de Diwetz pour protéger la marche; le corps du prince de Wurtemberg formait la première colonne, et couvrait l'armée du côté de Jaromirs; l'infanterie formait les deux colonnes du milieu, et toute la cavalerie la quatrième du côté de l'Adler; l'arrière-garde était composée des hussards de Putkamer, de tous les bataillons francs et chasseurs de l'armée.

Le maréchal Daun fit inquiéter la retraite par le corps des grenadiers à cheval qui passa l'Elbe; il resta lui-même dans sa position avec la grande armée, et fit rentrer les corps détachés de Ziskowitz et Saint-Ignon. L'armée du roi arriva à Jassena après quelques escarmouches insignifiantes, et campa, la droite à ce village, la gauche à Bohuslawitz. Deux régiments postés à Slawietin gardèrent le pont de la Mettau; les hussards de Ziethen couvrirent le flanc droit, et un bataillon de grenadiers le flanc gauche de la cavalerie, établie en seconde ligne.

Le corps des grenadiers et carabiniers autrichiens prit poste sur les hauteurs de Czernilow, en face du roi, et détacha quelques escadrons à l'appui de Laudon qui avait réoccupé Opotschna, dès que les Prussiens en furent partis. Ce général, aussi actif qu'audacieux, portait toujours ses vues sur le flanc gauche ennemi et la route de Glatz, sans que nul revers fût capable de le faire renoncer à ses projets : Daun restait toujours tranquille dans son camp.

La retraite de Frédéric, que les opérations des Russes rendaient néanmoins très-urgente, semblait menacée par toutes ces positions des Autrichiens, puisqu'ils avaient sur chacun de ses flancs et presque sur ses derrières, des corps nombreux de troupes légères, et que celui des grenadiers se trouvait devant son front. Ces divisions, commandées par des hommes tels que Laudon et Lascy, et soutenues par une armée de beaucoup supérieure, apportaient les plus grands obstacles à sa marche.

Les routes par lesquelles le roi pouvait se retirer en Silésie, sont : 1° celle qui va de Jaromirs par Trautenau, à Landshut; 2° celle de Nachod par Roketnick et Friedland, à Landshut; 3° celle de Nachod par Braunau, à Reichembach; 4° celle de Nachod, Levin, Reinerz et Glatz.

Toutes sont extrêmement difficiles à cause des hautes montagnes et des défilés qu'elles traversent; la première était occupée par le général Janus, qui se trouvait à même de la défendre vigoureusement; d'un autre

côté, Laudon, en manœuvrant de concert avec le corps des grenadiers, pouvait couper la route de Konigsgratz sur Nachod, où aboutissent les trois autres, et s'opposer au passage de la Mettau. Le roi détacha, en conséquence, le général Retzow, le 28 juillet, avec 10 bataillons et 20 escadrons, pour attaquer Laudon, et s'établir sur les hauteurs de Neustadt. Cette opération fut exécutée sans combat, parce que les Autrichiens se retirèrent à l'approche du général Retzow. La brigade Lattorf passa la Mettau avec les caissons des vivres; et marcha à Nahorzan, où elle fut jointe, le 29, par tous les trains d'équipages et le parc d'artillerie.

Après-midi, le roi donna l'ordre de marche, qui s'effectua sur quatre colonnes par ailes et par la droite; l'armée passa la Mettau sur quatre ponts. Afin de couvrir le mouvement, Frédéric garnit d'infanterie le bois de Jassena, y plaça en embuscade les hussards de Ziethen, avec les dragons de Wurtemberg et Zetteritz, outre cela le dernier bataillon de chaque colonne resta sur les hauteurs jusqu'à ce que tout eût défilé. Les hussards de Putkamer et de Seidlitz avancèrent sur l'ennemi pour l'engager au combat. Le roi prit ces mesures dans la persuasion que Laudon et le corps des grenadiers poursuivraient vivement son arrière-garde; mais, soit qu'ils arrivassent trop tard, soit que ce rusé général eût pénétré les intentions de son adversaire, pas un Autrichien ne parut. Lorsque le passage fut achevé, on leva le pont, et l'armée campa à Jessenitz; la droite au bois près de Dobrawitz, couverte par l'Aupa; l'infanterie en première ligne, la cavalerie en seconde.

Le général Retzow marchant de Neustadt à Studenitz, fit craindre à Daun que le roi ne gagnât la route de Trautenau, pour vivre aux dépens du pays situé sur la gauche de l'Elbe, entre Jaromirs et Arnau; ou même qu'il ne passât l'Elbe et ne portât la guerre au cœur de la Bohême. Le maréchal ordonna alors, au corps des grenadiers et carabiniers de passer ce fleuve sur-le-champ et de se rendre à Smirsitz; lui-même marcha avec l'armée sur la rive gauche, et campa la droite à Rodow, la gauche à Ertina. Le 31 juillet, les carabiniers se prolongèrent à gauche, et prirent position vis-à-vis du couvent de Kukus.

Le roi restait tranquille dans son camp, où il fut joint par Ziethen, avec 4 escadrons coupés à la prise du grand convoi près de Domstædtel. La position des divisions ennemies ne l'inquiétait nullement; et Daun, de son côté, trouvant le rôle de Fabius plus beau que celui d'Annibal, persistait à ne rien entreprendre d'important. Ce système, il est vrai, empêche l'ennemi de frapper de grands coups, mais lorsque cet ennemi vit aux dépens de notre propre pays, il ne s'inquiète guère d'un pareil résultat.

Le 2 août, Laudon marcha d'Opotschna à Weldorf, et le colonel Wehla à Rostoch; l'armée autrichienne se prolongea un peu à gauche.

Le même jour, le roi fit partir à midi les pontons et la grosse artillerie pour Wissoka; les caissons de vivres et les bagages se mirent en route, à deux heures, sous l'escorte de Lattorf, et furent parquer à Kleny; le jour suivant, à la pointe du jour, l'armée se mit en mouvement sur 4 colonnes. Le général Forcade forma l'arrière-garde avec la seconde de l'infanterie, et attendit que les autres eussent passé la digue; il se retira ensuite successivement au camp, dont la droite s'appuyait à Scalitz, la gauche à la chapelle de Saint-Wenzel. Le général Retzow, qui devait couvrir la marche, leva son camp, le 4, pour aller s'établir à Kosteletz. Janus poussa des partis sur les derrières de l'armée prussienne, et Laudon avança jusqu'à Horsitzka.

Ce général, instruit du mouvement que préparait le roi, se mit de fort bonne heure en devoir d'en profiter, et poussa, le 4, jusque vis-à-vis de Scalitz, ce qui donna lieu

à un petit combat où il fut repoussé avec perte.

A huit heures, Forcade partit avec les parcs pour Politz; Ziethen et Seidlitz le suivirent à midi, avec les cuirassiers qui se trouvaient à l'armée, et bivouaquèrent à côté du train. A cinq heures du soir, le roi rapprocha sa droite, et lui fit évacuer Scalitz, afin que l'ennemi ne pût troubler le passage de l'arrière-garde au défilé de Nachod. Les équipages se rassemblèrent pour prendre les devants avec les régiments de Forcade et Manteufel; les administrations se rendirent de Nachod à Glatz, sous escorte; de manière que l'armée fut débarrassée de tout attirail.

Le 5, au point du jour, 4 bataillons, et les dragons de l'armée, partirent avec les bagages pour Politz. A six heures, l'armée les suivit sur deux colonnes par le centre; chacune d'elle avait une arrière-garde de 5 bataillons, 100 hussards et 8 pièces de 12.

Frédéric resta lui-même avec les bataillons de grenadiers, et les plaça sur les hauteurs en avant du défilé de Nachod; alors les régiments de hussards passèrent ce défilé suivis par les deux colonnes d'infanterie. Aussitôt que celles-ci l'eurent franchi, les arrière-gardes firent demi-tour à droite et descendirent la montagne. Parvenues à l'obstacle, celle de droite rompit par pelotons à gauche, et celle de gauche par pelotons à droite, pour le passer ensemble. Un peloton de chaque bataillon fut détaché pour flanquer la marche sur les hauteurs des deux côtés de la route. L'armée marcha sans être inquiétée et campa à Radesch; l'infanterie sur deux lignes et les dragons en troisième. Pendant qu'elle traversait le défilé, Fouquet garda le château, le pont sur la Mettau et les hauteurs de Nachod: dès qu'elle l'eut franchi, il se mit en route, joignit les généraux Golz et Schenkendorf, et prit position à Rukertz avec ses 15 bataillons et 5 escadrons. Retzow se porta, le même jour, de Kosteletz à Starkstadt. Je vais rapporter succinctement les mouvements ultérieurs de l'armée dans cette retraite.

Le 6, le roi prit position à Rukertz.
Ziethen, avec les cuirassiers, et Forcade avec les bagages, à Wernersdorf.
Retzow, avec son corps, à Niederwekelsdorf.
Fouquet à Wallisfort.

Le 7, le roi s'établit à Wernersdorf.
Ziethen à Wiesse.
Retzow, réunit à son corps les troupes qui formaient l'escorte de Forcade à Wiesse, et campa à Grissau.

Le 8, le général Fouquet à Braunau.

Le 9, le roi se fait joindre par les bagages, et s'établit à Grissau.
Le général Retzow à Ziéder.
Le général Seidlitz à Gottesberg, avec 18 escadrons de cuirassiers.

Le roi, instruit alors que les Russes ravageaient la nouvelle Marche et assiégeaient Custrin, résolut de voler au secours de la place et de ses provinces envahies. Le corps destiné à sauver la patrie, composé de 14 bataillons et 38 escadrons, arriva le 10 à Landshut; Fouquet se porta à Halbstadt avec le corps sous les ordres de Ziethen. L'armée de Silésie resta sous le commandement du margrave Charles. Avant de suivre les opérations contre les Russes, je vais faire quelques observations sur celles dont je viens de rendre compte.

Observations sur les opérations en Moravie.

La discussion sur le choix de la ligne d'opérations aura lieu, avec les autres, au chapitre XIV; je me bornerai donc à examiner l'exécution du plan de campagne de Frédéric, et à lui appliquer les idées que j'ai déjà présentées, sur les siéges et les convois.

Il est incontestable qu'en couvrant le siége d'une place à une petite distance, il est

presque impossible d'empêcher qu'elle ne soit ravitaillée et secourue; l'histoire de toutes les guerres l'a prouvé. Cette vérité en fait naître une autre que j'ai présentée comme maxime : *c'est que le meilleur moyen de couvrir un siége, est d'agir offensivement, et de donner, à la ligne d'opérations de l'ennemi, toute la profondeur possible, afin qu'il ait un espace de pays beaucoup plus considérable à parcourir pour sauver la place.*

En jetant un coup d'œil sur la carte, on conviendra que, le roi étant campé à Pronitz, et Daun à Predlitz, il était impossible, au premier, d'embrasser toute l'étendue du terrain par lequel on pouvait arriver à Olmutz ; 100,000 hommes n'eussent pas suffi pour garder ce terrain sur une seule ligne ; mais dans tous les cas cette ligne eût été trop faible pour empêcher une division de s'ouvrir un passage, et pour résister à l'armée ennemie qui aurait pu l'accabler en détail.

Sans doute Frédéric ne devait pas s'aventurer plus loin, tandis que Daun était en Bohême sur son flanc droit ; mais dès que celui-ci fut arrivé à Predlitz, tout lui prescrivait de réunir ses forces, et de marcher sur lui pour l'obliger à combattre ou à se reléguer dans les montagnes de Haradisch. Le roi, en divisant ses forces et en laissant opérer Daun, s'ôta tous les avantages de l'offensive (1).

Lorsque ce prince fut informé que l'armée autrichienne approchait, il ne lui restait que l'alternative d'agir, ou de voir la place secourue sans qu'il lui fût possible de s'y opposer. Dans le premier cas, il fallait réunir toutes ses forces, au risque de laisser détruire les travaux du siége et ravitailler la garnison ; car il valait mieux courir ces deux chances, pour se donner l'avantage de battre ou de repousser la grande armée ennemie, que d'y rester exposé par l'inaction.

De ces deux partis, Frédéric choisit certainement le plus mauvais. Il eût mieux fait d'opérer comme Bonaparte le fit à Mantoue, dans une occasion semblable ; et j'observerai, pour point de comparaison, que les forces réunies de Frédéric étaient plus considérables que celles du général français ; que le pays lui aurait permis l'emploi de sa cavalerie, supérieure sous tous les rapports; que Bonaparte, au contraire, débordé sur sa gauche, pris à revers, et presque enveloppé par des forces supérieures, n'ayant qu'un petit espace de terrain pour manœuvrer, et pouvant être inquiété par une garnison nombreuse, abandonna tout, même son artillerie de siége, pour frapper le coup décisif. Cette opération, les batailles de Lonato et Castiglione, sont des modèles que les généraux de tous les siècles doivent imiter.

D'un autre côté, Frédéric ne peut être blâmé de la prise de son convoi, mais bien de ce que 20,000 hommes manœuvrèrent longtemps sur ses flancs et ses derrières, sans qu'il en fût instruit : ce qui serait pardonnable à un général médiocre, ne l'est pas à un grand capitaine. Depuis trois mois le roi était en campagne, et depuis six semaines, le siége consommait une grande quantité de munitions : s'il avait pourvu à leur remplacement, au fur et à mesure, par de petits transports, il n'eût pas attiré l'attention des Autrichiens; et lors même qu'un de leurs corps se serait glissé sur la route de Troppau, il n'aurait jamais pu s'y maintenir pour enlever plus d'un convoi. Ce système offre moins d'embarras, et il expose à moins de dangers.

(1) Il pouvait tirer quelques bataillons du corps resté à Landshut, en laisser 7 ou 8 devant Olmutz avec 20 escadrons, et réunir 60 bataillons et 100 escadrons à Pronitz; ces forces étaient suffisantes pour repousser Daun dans les montagnes, et empêcher la prise du convoi; au lieu de cela, le roi n'avait à Pronitz que 26 ou 27 bataillons, avec lesquels il ne bougea pas.

Si Frédéric se montra réellement au-dessous de sa réputation au camp de Prosnitz, sa marche en Bohême répara tout. Un général ordinaire, voyant son armée dénuée de munitions, sa ligne d'opérations menacée, et la nécessité de faire une retraite difficile, se serait empressé de regagner ses frontières, et les boulevards qui lui offraient l'asile le plus voisin et le plus sûr. Au lieu de se retirer sur la Silésie, le roi ne vit, dans sa position, qu'un motif de changer le théâtre de la guerre, et il envahit une province ennemie beaucoup plus importante que celle qu'il quittait. Le choix de cette ligne d'opérations accidentelle, est une très-belle manœuvre ; elle prouve *qu'une armée, en se retirant, n'est pas toujours obligée de regagner ses frontières; qu'elle peut, par une marche parallèle à sa ligne de défense, changer la direction des opérations, et éloigner le théâtre de la guerre de son propre pays.*

Quant à la conduite de Daun, on doit convenir que ses manœuvres, pour la ruine du convoi, sont aussi belles que son système de guerre pouvait le permettre. A l'exception d'une bataille, il n'y avait que ce moyen de faire lever le siége; mais je crois que, sous tous les rapports, une bataille était préférable. Le général autrichien pouvait-il, de bonne foi, espérer que le roi laisserait 20,000 hommes au milieu de sa ligne d'opérations; et ne devait-il pas craindre que les deux corps de Ziskowitz et de Laudon ne fussent enlevés par ce prince, si habile à profiter de toutes les fautes ? Une bataille n'offrait pas de chance plus funeste que la perte de ces deux corps, surtout en la supposant offensive de la part des Autrichiens. Daun ne dut son succès qu'au hasard qui, à la guerre, fait si souvent pencher la balance.

D'autre part, en considérant les positions respectives des armées, les difficultés que la nature du pays opposait à la marche d'un train immense, et d'une cavalerie qui formait le tiers de l'armée prussienne, on doit convenir que Daun pouvait rendre cette retraite funeste au roi, et que sa lenteur est inexcusable; il perdit une des plus belles occasions de mettre à profit la supériorité du nombre, l'avantage du terrain et de la constitution de ses troupes légères.

CHAPITRE XI.

Opérations contre les Russes; bataille de Zorndorf. Observations

L'armée russe, destinée à opérer contre les États du roi de Prusse, était très-nombreuse. Elle consistait en 20 régiments de cavalerie, 32 d'infanterie, 4 de grenadiers, 14,000 Cosaques et 2,000 Kalmoucks : elle était munie de 242 bouches à feu de tous calibres. Outre cela, l'impératrice avait ordonné la levée d'un corps d'observation, composé de 5 légions, de 4 bataillons chacune : la force au complet aurait dû être de 100,000 hommes, non compris l'artillerie; mais on ne peut guère la porter qu'à 70,000 combattants. Ces troupes, à l'exception de quelque cavalerie et du corps d'observation, étaient déjà rentrées, au mois de février, dans le royaume de Prusse, comme nous l'avons vu au chapitre IX.

Fermor, voulant se rendre maître du cours de la Vistule, détacha sur Elbing un corps considérable commandé par le général Soltikow, qui arriva le 3 mars, tandis que le prince Galitzin décidait le magistrat de Thorn à recevoir garnison russe. Ces mesures étaient nécessaires pour couvrir les quartiers, et établir des places d'armes et des magasins, dans un pays dont les communications sont si difficiles. La seule rivière navigable qui s'y trouve est la Vistule; elle coule parallèlement à la Poméranie, à la Marche de Brandebourg et à la Silésie; ainsi, à partir de cette ligne, les transports devaient s'effectuer par charrois : on sait combien

ces opérations rencontrent d'obstacles, lorsque la ligne est étendue.

Le général russe ayant achevé ses premières dispositions, établit son quartier général à Marienwerder, fit cantonner ses troupes aux environs, et tirer de Prusse les provisions nécessaires pour remplir les magasins, afin de pouvoir ouvrir la campagne de bonne heure. L'armée conserva cette position jusqu'au mois de mai. De leur côté, les Prussiens, sous les ordres du maréchal Lehwald, tinrent l'armée suédoise bloquée dans Stralsund, jusqu'au milieu de juin.

Le 10, la majeure partie des troupes russes avait passé la Vistule; le général Romanzow était à Konitz, avec une forte division de cavalerie; le corps principal à Dirschau, et une autre division à Thorn.

La Marche et la Poméranie se trouvant menacées, le comte de Dohna, qui avait succédé au maréchal Lehwald, fut obligé de laisser échapper les Suédois, pour s'opposer aux Russes. Il partit en conséquence le 18 juin, arriva le 3 juillet à Betzien, et campa le 6 à Schwedt. Son armée, comme nous l'avons vu au chapitre X, était composée de 20 bataillons, 35 escadrons.

Le mois de juin s'écoula sans que Fermor pût commencer ses opérations, à cause des immenses préparatifs qu'il devait faire. La Vistule ne servait qu'à couvrir les magasins et à faciliter l'arrivage des subsistances jusqu'à Thorn; mais, pour pénétrer en Silésie ou dans la Marche de Brandebourg, il fallait être maître de la Wartha. L'armée se mit en mouvement le 27, sur Posen, où elle campa le 1er juillet. Romanzow resta avec son corps à Schneidemuhl, et le général Rezanow à Marienwerder, pour couvrir les magasins, et garder le passage de la Vistule. L'occupation de Posen, capitale de la Grande-Pologne, était de la plus haute importance pour les Russes; elle leur donnait une excellente place de dépôt, où ils pouvaient s'appuyer et former une nouvelle base pour les opérations ultérieures sur la Marche ou la Silésie.

La position de l'armée russe ne permettait pas de juger vers quel point elle porterait ses pas; la direction que prenaient les troupes légères n'en donnait aucun indice, car elles répandaient la terreur sur tous les points, et agissaient souvent sans ordres de leurs chefs. Dohna, pour parer à tout événement, porta successivement 7 bataillons et 10 escadrons à Landsberg, où ils trouvèrent les débris du corps franc de Hordt, dont une partie était passé à l'ennemi, à l'évacuation du petit fort de Driesen. Il partit lui-même avec l'armée du camp de Schwedt, le 11, et arriva le 20 à Gusow, où il apprit que l'ennemi se dirigeait vers Francfort sur l'Oder. Le général Kanitz fut rappelé avec la division de Landsberg; le général Malaschousky se porta à Francfort avec son régiment, et les hussards de Belling, qui arrivaient de Saxe. L'armée prit position à Lebus, le 24, où elle fut successivement renforcée par 7 bataillons venant du corps de Silésie, et 10 escadrons de cuirassiers, détachés de l'armée de Saxe.

Fermor campa le 26 à Meseritz. Le comte de Dohna, pour arrêter ses progrès, fit marcher le maréchal Manteufel avec un corps nombreux à Reppen, où il devait encore être joint par les troupes venant de Silésie; l'armée campa elle-même le 6 août, à droite de Francfort.

Le général russe ayant été joint par le corps d'observation dont nous avons parlé, se dirigea sur Landsberg, où il passa la Wartha le 10. Ce mouvement annonçait clairement qu'il voulait porter le théâtre de la guerre dans la Poméranie prussienne et dans la Vieille-Marche; mais il restait à savoir s'il dirigerait ses efforts sur Custrin ou Stettin : chacune de ces deux lignes d'opérations avait ses avantages, et se trouvait également battue par ses troupes légères.

Dès que Dohna fut informé du passage de la Wartha, et de l'apparition des parti-

sans ennemis devant Custrin, il détacha, le 14, le lieutenant général Schorlemmer, avec 4 bataillons et 16 escadrons, pour les observer. Ces troupes arrivèrent dans la place le même soir ; l'infanterie la traversa, et campa entre la ville et le petit faubourg. Le corps du général Manteufel reçut ordre de rejoindre l'armée à Francfort.

Fermor arriva sur ces entrefaites, à Camin : bien qu'il n'eût aucun attirail de siége, il résolut d'entreprendre celui de cette place, malgré la situation et les secours qu'elle pouvait recevoir de l'armée de Dohna. Le quartier-maître général Stoffel reçut ordre de marcher contre Custrin avec 20 compagnies de grenadiers, les Cosaques de Tschojujew, un régiment de hussards, 4 licornes (1), 2 obusiers et 10 pièces de canon. Le bombardement commença aussitôt, et fut poussé avec tant de vivacité, que le lendemain, à neuf heures, la ville fut réduite en cendres, à l'exception du collége, et de l'église.

Pendant ce temps l'armée russe, forte de 40 bataillons, 25 escadrons de grosse cavalerie, plusieurs régiments de hussards et un grand nombre de Cosaques, s'établit militairement. Dohna quitta Francfort et vint prendre poste, le 16 au matin, près de Reitwen où il fut joint par le général Manteufel.

Le commandant de Custrin, se défendit avec vigueur. Fermor paraissait vouloir passer l'Oder aux environs de Schaumbourg ; mais le comte de Dohna s'en étant aperçu, détacha Manteufel avec 4 bataillons et une batterie de gros calibre, pour se porter derrière la digue de l'Oder, et s'opposer au passage. L'ennemi continuant ses démonstrations, l'armée se rapprocha de la place, et campa, le 17, entre Manchenow et Gurgast : on jeta un pont de bateaux pour ouvrir les communications avec la forteresse, et on renforça la garnison de 3 bataillons qui se relevaient tous les jours.

Le 20, le commandant de Custrin fit brûler le petit faubourg, qui protégeait les travaux de l'assiégeant.

Le 21, le roi arriva enfin à l'armée, et le 22, à cinq heures du matin, il fut suivi par le prince Maurice, avec le corps qui, parti le 11 de Landshut en Silésie, avait fait des marches forcées par Lignitz, Wartenberg, Krossen, Ziebigen et Francfort.

Le roi porta Manteufel avec l'avant-garde plus près de l'Oder, vis-à-vis de Schaumbourg, afin de faire croire à l'ennemi qu'étant trop faible pour lui livrer bataille et agir offensivement, on se bornerait à lui en disputer les rives ; tandis que d'un autre côté il détacha le général Kanitz, avec 4 bataillons et 200 hussards à Writzen, pour prendre les embarcations qu'on y avait rassemblées.

Après avoir reconnu, depuis Custrin, la position de l'ennemi, et parcouru les rives de l'Oder, Frédéric, pour mieux assurer le secret de son entreprise et tromper les espions, annonça un séjour, mais prescrivit à ses lieutenants généraux les dispositions de passage. L'armée se mit en marche à 10 heures du soir, *par lignes,* et arriva le 23 à la pointe du jour, vis-à-vis de Gustebise. Kanitz s'y était rendu avec les bateaux destinés à la construction du pont, qui fut commencée à neuf heures ; en attendant, l'infanterie de l'avant-garde avait été passée sur de grandes barques ; le roi s'embarqua le premier avec les grenadiers de Wedel, les plaça lui-même sur les hauteurs, et ordonna de faire arriver de suite un escadron des hussards de Ziethen ; il poussa une reconnaissance avec ce détachement, sans rencontrer un Cosaque. Cependant l'infanterie avait presqu'entièrement effectué son passage lorsque le pont fut terminé. La cavalerie et l'artillerie défilèrent après midi. L'armée continua sa marche et campa le

(1) La licorne est une espèce d'obusier dont les Russes faisaient grand usage ; elle lance également les boulets, la mitraille et les obus horizontalement.

soir, la droite à Zellin, la gauche à Klossow ; elle était répartie dans l'ordre de bataille ci-contre. Tous les bagages restèrent sur la rive gauche de l'Oder, et le bataillon Hordt à la garde du pont.

Le général Fermor sachant enfin que le roi avait passé l'Oder et coupé ses communications avec Romanzow, posté à Schwedt avec une forte division de cavalerie, ordonna à Brown, dont le corps d'observation arrivait à l'instant même à Landsberg, de venir le joindre en toute hâte; il leva le siége et détacha les bagages et le train d'artillerie à petit Kamin, sous l'escorte de 4,000 grenadiers, qui formèrent une barricade de chariots. (*Voyez* pl. 17.) L'armée russe prit, le 24, position dans la plaine, ayant à dos le grand vallon de Quartschen et Zorndorf, la droite à la Mutzel et la gauche à la forêt de Drewitz. Le général Brown arriva après-midi et s'établit en potence sur le flanc, faisant face à Quartschen; son corps consistait en 5 légions, 8 régiments d'infanterie et 16 escadrons.

L'armée du roi, fatiguée de la grande marche et des opérations du jour précédent, se reposa la matinée, et suivit à deux heures, sur deux colonnes, l'avant-garde qui était partie à une heure : la première colonne longea le bois de Furstenfeld, qu'elle conserva toujours à sa droite, la deuxième marcha par Neudam, et campa, couverte par la Mutzel. Le roi passa la nuit au moulin; l'avant-garde ayant rétabli le pont, bivouaqua en demi-cercle, en avant de la rivière, ayant ses flancs appuyés sur ses bords. Les grenadiers de Wedel et le régiment de Forcade occupèrent Darmutzel, dont le pont fut coupé ; pendant cette marche, les patrouilles tiraillèrent avec les Cosaques.

Jusque-là Fermor s'attendait à être attaqué du côté de Kutzdorf; mais lorsqu'il vit le roi déjà prolongé au delà de son flanc droit, il fit faire demi-tour à droite pour prendre une nouvelle position, tandis que le général Brown se rapprochait de Wilkersdorf. Pendant la nuit, il en changea de nouveau, mit les meilleurs régiments de la première ligne dans la seconde qui faisait face à l'ennemi, et plaça l'armée sur les hauteurs de Quartschen, formant une espèce de quadrilatère avec des angles rentrants et saillants, où la cavalerie et les petits bagages furent renfermés ; les Cosaques seuls étaient en dehors. Les Russes conservaient cet ordre de bataille, auquel ils étaient accoutumés contre la cavalerie des Turcs, dans les plaines de la Moldavie. On en a attribué la raison à ce que leur général ignorait de quel côté le roi l'attaquerait, et à son attachement pour un système auquel on avait dû plusieurs victoires.

Le 25, à trois heures et demie du matin, l'armée prussienne se mit en marche ; l'infanterie passa la Mutzel sur le pont du moulin, et la cavalerie sur celui de Kersten. Les bagages et les chevaux de pelotons furent renvoyés vers Neudam sous escorte. Alors l'armée continua son mouvement *par lignes et par la gauche,* sur trois colonnes, les deux premières composées de deux lignes d'infanterie, et la troisième de la cavalerie; elle se dirigèrent par la forêt sur Batzlow, où elles firent changement de direction à droite; lorsqu'elles furent sorties du bois, les 8 bataillons de l'avant-garde, formèrent, avec les hussards de Ziethen et de Malachousky, une quatrième colonne à droite de la première. La marche fut ainsi continuée sur Zorndorf, au milieu des Cosaques, qui venaient jusque dans les rangs tirer des coups de pistolets, auxquels le roi avait défendu expressément de riposter; dans leur retraite sur l'armée, ils brûlèrent Zorndorf, sans espoir d'en tirer aucun avantage.

Le premier projet de Frédéric lorsque l'armée russe eut fait demi-tour à droite, était d'attaquer son flanc gauche, de la rejeter sur les marais de Quartschen, et de lui couper sa retraite sur Landsberg. Ce projet avait l'avantage d'assurer celle du roi sur

SEIDLITZ.

BREDOW,

5 — Seidlitz.
5 — Carabiniers.

LENTULUS.

5 esc. Zetteritz, dragons.
3 — Gardes du corps.
5 — Gendarmes.

RUESCH.

7 esc. Ruesch, hussards.


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

Custrin, dans le cas d'une défaite; tandis qu'en attaquant sur l'autre point par Zicher, il perdait ses communications avec cette place, et courait risque d'être inquiété dans sa retraite par le corps de Romanzow, qui venait de Schwedt (1).

Pendant la marche le roi reconnut l'ennemi, avec les hussards de l'avant-garde. Lorsque les têtes de colonnes furent arrivées aux étangs situés au delà de Zorndorf, il se persuada que l'attaque sur le flanc gauche des Russes ne pourrait s'effectuer avec succès, à cause du vallon marécageux qui le couvrait, et résolut d'attaquer l'extrémité droite du carré. En conséquence, l'armée eut ordre de se former, ce qui fut exécuté dans un clin d'œil par une conversion de chaque peloton. L'aile gauche se trouvait alors derrière Zorndorf; la droite s'étendait jusqu'à huit cents pas de Wilkersdorf; cet espace fut rempli par les dragons de Normann et les hussards de Ruesch de la deuxième ligne. Le reste de la cavalerie se plaça à l'aile gauche; 2 régiments de hussards et 6 de cuirassiers, sur une ligne vis-à-vis de l'infanterie, ayant les dragons derrière eux; les 8 bataillons de l'avant-garde, à deux cent cinquante pas en avant de l'aile gauche de la première ligne : ayant sur chacune de leurs ailes une batterie de 10 pièces de douze; 91 pièces ou obusiers étaient distribués sur le reste du front, sans compter les pièces des bataillons.

Toutes ces dispositions étant terminées, à neuf heures l'avant-garde se mit en mouvement, à droite et à gauche de Zorndorf. Les batteries furent placées sur de petites collines en avant de ce village, et commencèrent une canonnade assez vive, à laquelle les Russes ripostèrent avec une artillerie deux fois plus nombreuse. Le feu des Prussiens fit néanmoins plus d'effet que celui de l'ennemi, parce que sa direction était concentrique sur l'extrémité du carré, où la cavalerie et les bagages présentaient plus de surface. Le désordre se mit bientôt dans les bagages, et Fermor fut forcé de les retirer en arrière du carré, ainsi que la cavalerie.

Peu après, le général Manteufel se remit en marche avec l'avant-garde, dont l'artillerie continua de tirer. L'aile gauche de l'infanterie des deux lignes appuyait ce mouvement. La cavalerie se prolongea à gauche de Zorndorf, sous le feu des batteries ennemies, et se forma sur une ligne, appuyant à la première de l'infanterie, à l'exception de 2 régiments, qui se portèrent à l'aile droite.

Suivant les dispositions du roi, l'avant-garde devait marcher à deux cent cinquante pas en avant de l'extrême gauche de l'infanterie, ainsi que cela est indiqué au plan, première position : l'aile droite devait être refusée et hors de portée du feu. Mais lorsque la première ligne eut longé le village de Zorndorf à droite, l'avant-garde continua son mouvement, de manière qu'on n'eut plus le temps de gagner assez de terrain pour s'emboîter derrière elle, et que l'aile gauche ne forma qu'une même ligne avec l'avant-garde, ce qui priva celle-ci d'un soutien d'autant plus nécessaire que la cavalerie avançait très-lentement pour éviter le feu de l'ennemi. En marchant, la gauche de l'avant-garde devança aussi sa droite, et lorsqu'on en vint au feu de mousqueterie, elle gagna encore davantage, en sorte qu'elle conversa presque entièrement, et prêta le flanc à l'ennemi. Ceci n'aurait eu aucune suite, si la première ligne d'infanterie eût été à même de la soutenir; mais la cavalerie russe apercevant ce vide, chargea les batail-

(1) Cette combinaison prouve qu'une armée peut en tourner une autre, sans être tournée elle-même, suivant la direction des lignes secondaires. Frédéric, en attaquant sur la droite de l'ennemi, avait, en cas de revers, Custrin pour retraite; et s'il remportait la victoire, les Russes se trouvaient coupés de leur ligne d'opérations; la bataille de Marengo est une plus forte preuve encore de cette assertion.

lons du flanc, et les ramena jusque devant Zorndorf. Fermor ordonna alors à son infanterie de rompre le carré et de poursuivre les Prussiens, ce qu'elle effectua en jetant de grands cris; cependant à peine eut-elle fait quelques cents pas, que le désordre s'introduisit dans sa ligne.

Dès que Seidlitz s'aperçut que l'avant-garde avait ployé, il avança à la tête de la cavalerie; et quoique le terrain ne fût pas des plus favorables, les hussards et les cuirassiers de Seidlitz, culbutèrent les escadrons russes, pendant que les gendarmes et les gardes du corps se jetaient sur l'infanterie. Les hussards débarrassés de la cavalerie ennemie, se reformèrent, et chargèrent alors en flanc et à revers ces mêmes bataillons, dont ils firent un horrible carnage. Un instant auparavant le roi avait tiré les dragons de Platten et de Plettenberg de l'aile gauche pour les faire marcher à la droite. Ces régiments ayant reçu contre-ordre retournaient à leur poste, quand le prince Maurice disposa du premier, et le fit charger sur l'infanterie russe; celui de Plettenberg continua sa marche; et lorsqu'il fut arrivé, il soutint également les attaques de Seidlitz.

Il serait difficile de trouver dans les guerres modernes, une bataille où la cavalerie ait combattu avec plus de bravoure et d'acharnement, et où l'ennemi se soit défendu plus opiniâtrément. Les hussards de Ziethen traversèrent plusieurs fois les bataillons qui les entouraient; les cuirassiers semblaient acquérir une nouvelle vigueur dans la mêlée. L'aile droite des Russes, jusqu'au Galgengrund, fut en partie hachée et le reste jeté sur les marais de Quartschen, le désordre devint si grand, que la seconde ligne tirait sans distinguer les siens. Il fut porté à son comble, lorsque les fuyards tombant sur les bagages, eurent enfoncé les tonneaux d'eau-de-vie, alors ils parcoururent les campagnes entraînant avec eux généraux et officiers : à une heure, la cavalerie, lassée de carnage, se rapprocha de Zorndorf pour se reformer et combiner une nouvelle attaque.

Pendant ce temps, les brigades de l'aile droite n'avaient presque pas bougé. Le roi leur ordonna d'avancer et d'attaquer l'ennemi : un bataillon de Kreutz fut tiré de la deuxième ligne, et porté avec la batterie de cette aile, sur une hauteur en avant de l'extrême droite. Tandis que cette aile avançait avec calme, la gauche se remettait un peu du désordre qui s'y était introduit; toutes deux marchèrent ensuite en ligne, et l'artillerie recommença son feu.

La cavalerie russe voulut profiter de cette occasion pour enlever les batteries; elle parvint en effet à s'emparer de celle que défendait le bataillon de Kreutz et à l'envelopper. Les charretiers, en prenant la fuite avec leur train, se jetèrent sur le deuxième bataillon Prince de Prusse, qui fut obligé de leur laisser passage. Alors, la cavalerie russe attaqua le premier bataillon de ce régiment qu'elle chercha à tourner par sa gauche; mais le dernier peloton se forma en potence, tandis que les autres lui fournirent à 50 pas une salve si bien dirigée, qu'elle fut culbutée. En même temps les cuirassiers du prince de Prusse et du prince Frédéric, les dragons de Zettritz et Normann, les hussards de Ruesch chargeant avec impétuosité, délivrèrent le bataillon Kreutz, reprirent la batterie, et jetèrent les Russes par Zicher sur le marais, où plusieurs restèrent embourbés. Les Cosaques incendièrent ce dernier village; mais les troupes qui l'avaient déjà entouré, sabrèrent ceux qui voulurent en sortir; les autres, victimes de leur barbarie, furent brûlés dans les maisons où ils cherchaient un asile.

L'infanterie de l'aile droite continua à marcher en avant; mais les affaires allaient d'autant plus mal à la gauche que les Russes venaient d'attaquer derechef avec audace. Les bataillons qui se trouvaient à cette aile,

et qui avaient combattu avec tant de courage à Jægerndorf dans la campagne précédente, lâchèrent le pied devant quelques escadrons et quelques bataillons à moitié rompus, par suite d'une impression morale dont il serait impossible de se rendre compte; ils ployèrent en désordre jusqu'en avant de Wilkersdorf, sous les yeux même de leur roi, exposé à tous les dangers, et malgré les efforts des généraux et officiers qui voulaient les rallier.

On eût dit qu'il était réservé à la cavalerie de prouver, dans cette journée, tout ce qu'elle peut faire, lorsqu'elle est brave et bien commandée. Seidlitz, dont le coup d'œil semblait acquérir plus de vivacité et de pénétration dans le danger, accourut avec les escadrons de l'aile gauche, remplit aussitôt l'intervalle que la retraite des bataillons venaient de laisser, et chargea de nouveau la cavalerie russe, avec tant de vigueur, qu'il la chassa jusque dans les marais de Quartschen. Ce mouvement eut lieu, au moment où les régiments de la droite, rompaient l'aile gauche des Russes, et la jetaient sur les troupes de Seidlitz, qui conversa à droite, et chargea sous une grêle de mitraille l'infanterie russe qui tenait encore près du Galgengrund. Ici le combat devint terrible, et la mêlée affreuse : infanterie, cavalerie, tout était confondu. Le feu cessa entièrement, on se battit au sabre, à la baïonnette et à coups de crosse, avec un acharnement difficile à dépeindre (1). Le désordre était égal dans les deux armées; mais les Prussiens avaient conservé plus d'ensemble, par leur supériorité dans les manœuvres.

Aprés une résistance héroïque, les Russes furent enfin repoussés, à droite par le Hofbruch sur Darmutzel, et à gauche, vers Quartschen et Zorndorf (2). Les régiments Forcade et Prince de Prusse donnèrent sur la caisse, les bagages et l'artillerie de l'ennemi, dont ils prirent la majeure partie. Durant cette attaque, l'aile droite des Prussiens changea de front à gauche, et fit face au vallon de Quartschen; la cavalerie descendit à gauche sur Zorndorf, pour couvrir le champ de bataille contre les Cosaques.

Des bandes considérables rôdaient dans le bois, entre Darmutzel et Quarschen, et en arrière du vallon de cet endroit jusqu'à Kutzdorf. Mais le plus grand nombre se précipitait vers les ponts de la Mutzel, qui se trouvaient coupés. Cet incident sauva l'armée russe d'une défaite totale; car ces troupes n'ayant d'autre parti à prendre, que de se défendre ou de se noyer, les généraux parvinrent à en former plusieurs masses. Le général Demikow rassembla quelques milliers d'hommes en arrière du Galgengrund, un autre corps se rallia sur la hauteur, en arrière du Hofbruch, entre Darmutzel et Quartschen (3).

Comme il était tard, le roi ne voulut pas poursuivre ses avantages plus loin; cependant en apprenant que l'ennemi se ralliait, il ordonna à l'aile droite de l'infanterie d'avancer contre le vallon, tandis que la gauche, sous le général Rauter, tomberait sur le flanc droit des Russes. Trois régiments pénétrèrent dans le taillis, malgré la plus vive résistance; mais lorsqu'ils voulurent en déboucher pour gravir les hauteurs op-

(1) Les charges à la baïonnette et les grandes mêlées n'ont lieu ordinairement que dans les relations; à Zorndorf elles furent réelles, mille témoins l'ont assuré.

(2) La ligne ayant changé de front, la droite en avant, Zorndorf ne se trouvait plus occupé par les Prussiens.

(3) Cette relation prussienne est rédigée avec trop de partialité : elle présente les Russes dans un désordre complet, et la résistance qu'ils opposèrent ensuite prouve que s'il y eut en effet quelque confusion elle ne dégénéra point en déroute. Au reste la résistance d'une armée ainsi pêle-mêle, lui fait d'autant plus d'honneur que cela est fort rare chez les autres troupes européennes.

posées, ils furent reçus par une grêle de mitraille qui les força d'y rentrer. Privés d'artillerie, ayant épuisé toutes leurs cartouches, ils s'y maintinrent fort longtemps; toutefois les bataillons de la gauche ayant ployé, ils furent obligés de céder le taillis à l'ennemi. Trois autres régiments avaient soutenu le combat avec des succès variés; lorsque la chute du jour décida le roi à faire cesser ces attaques, il ordonna à cette infanterie de se former suivant l'ordre de bataille en GG, l'aile droite couverte par les étangs, la gauche près de Zorndorf. Tous les grenadiers furent ensuite portés à la droite, sous les ordres du général Dohna, et l'armée passa la nuit sous les armes.

Les généraux ennemis rassemblèrent aussi leurs troupes, qui campèrent pêle-mêle, en arrière du vallon de Quartschen. Les Cosaques brûlèrent les villages de Darmutzel, Quartschen et Wilkersdorf. Au point du jour, les généraux employèrent tous leurs efforts pour débrouiller ce chaos et reformer les régiments; ils y réussirent enfin, et l'armée campa alors en face de celle du roi; la droite vers Zorndorf, et la gauche à la Bergerie, Fermor demanda au comte de Dohna une suspension d'armes pour enterrer les morts, qui fut refusée.

Le 26 au matin, Frédéric après avoir reconnu la position de l'ennemi, fit avancer la droite vers le vallon; la gauche se prolongea jusque vers Wilkersdorf; on se canonna jusquà onze heures aux environs de Zorndorf; les Russes se retirèrent un peu plus près du bois; l'armée prussienne ayant enfin reçu ses bagages, dressa ses tentes dans la même position; la gauche seulement un peu retirée, et la cavalerie derrière les hauteurs, qui se trouvaient gardées par 2 régiments de cette arme.

Le défaut de munitions et la fatigue excessive de la cavalerie, ne permirent pas à Frédéric d'en venir ce jour-là à une nouvelle action. La force des deux armées dans cette bataille est estimée par Tempelhof, comme il suit :

Celle des Russes, soustraction faite des détachés, à 44,000 hommes.

L'armée du roi consistait en 38 bataillons et 83 escadrons, forts de 32,000 hommes. Les pertes des deux partis se sont élevées suivant les états officiels, savoir.

Celle des Russes à 18,000 tués ou blessés, et 2,800 prisonniers; celle des Prussiens à 10,000 tués ou blessés, et 1500 prisonniers, pertes énormes en proportion du nombre des combattants. Les Prussiens prirent 103 canons et obusiers, 27 drapeaux, des tymbales, la caisse et des bagages immenses. Ils perdirent dans la retraite de la gauche, 26 canons et quelques drapeaux.

Le roi se servit, pour son attaque, de l'ordre oblique, dont nous avons donné la définition au chapitre VII; et, à l'exception de la bataille de Leuthen, il n'en est aucune qui prouve mieux ses avantages que celle de Zorndorf. L'aile gauche, qui devait attaquer, possédait toute la force qu'il est possible de donner à un corps militaire; toutes les armes y étaient habilement combinées : elle avait une nombreuse artillerie, trois lignes d'infanterie se soutenant bien; à côté et derrière ces lignes presque toute la cavalerie, pour compléter la victoire lorsque l'infanterie en aurait ouvert la route, ou rétablir le combat s'il prenait une mauvaise tournure.

Suivant toutes les règles de l'art, de telles dispositions devaient réussir si l'exécution eût été exactement suivie par les généraux qui en étaient chargés, d'autant plus que l'ennemi attendit tranquillement l'attaque dans sa position. Le refus total de l'aile droite procura un grand avantage : la retraite de l'avant-garde et ensuite celle de la gauche, n'eurent aucune influence sur les autres parties de l'armée, car on trouva toujours de nouvelles troupes pour recommencer le combat et le rétablir au point princi-

pal (1). Au reste, il faut convenir que la victoire fut principalement due aux charges multipliées de la cavalerie prussienne et au coup d'œil du général Seidlitz, qui réparèrent les fautes commises et l'inexécution du plan du roi.

Comme nous l'avons déjà observé, Fermor suivit un système reçu dans l'armée russe, en formant un carré. Cet ordre est dangereux avec des troupes déployées, parce que celles des flancs sont peu mobiles, inutiles, et naturellement enfilées par l'artillerie; que les angles sont sans défense; enfin que les troupes de la dernière face sont trop éloignées pour soutenir celles de la ligne attaquée. Néanmoins la bravoure de l'infanterie russe aurait bien remédié à ces défauts, si elle ne s'était imprudemment abandonnée à la poursuite des Prussiens. La même faute fit perdre les batailles de Prague et de Kesselsdorf; d'où je conclus qu'*un moyen d'attirer l'ennemi hors d'une position avantageuse, serait de le faire attaquer par quelques bataillons, qui se retireraient en désordre derrière une troupe disposée pour les soutenir.*

La position que l'armée russe avait prise, reposait sur l'hypothèse d'une attaque de front, et sous ce rapport on conviendra qu'elle était très-forte; mais comme elle pouvait être tournée sur les deux flancs et prise à revers, et que le terrain était sur ces points très-avantageux à la cavalerie, elle n'en devenait que plus dangereuse. Il est certain que Fermor ne comptait point d'être attaqué sur ses derrières; car il n'eût pas détaché 4,000 grenadiers, ses gros bagages et le train des vivres à Kamin, puisqu'il en fut coupé par la marche des Prussiens. Ce fut un très-grand bonheur pour les Russes que le roi ignorât ce détachement, attendu qu'au lieu d'attaquer l'ennemi le même jour, il se serait porté sur Kamin, et eût enlevé l'escorte et la barricade; ce qui aurait valu une victoire en mettant le général russe dans un grand embarras pour rejoindre ses magasins en Pologne. Enfin Tempelhof pense que pour l'intérêt des coalisés, il convenait au général Fermor d'éviter une bataille, pendant que Daun opérait en Saxe, puisqu'en la livrant, il mettait le roi à même d'exécuter son plan, et de retourner sur les Autrichiens avant qu'ils eussent obtenu de grands succès.

Dans la nuit du 26 au 27, les Russes se rapprochèrent de leur barricade de Kamin. Afin de cacher ce mouvement, les Cosaques attaquèrent les gardes avancées de cavalerie, à deux heures du matin, avec leurs cris accoutumés; l'armée prussienne prit les armes, le roi monta à cheval pour reconnaître le camp russe, et trouva effectivement l'armée en marche sur plusieurs colonnes; il ordonna à la cavalerie de se mettre aussitôt en devoir de l'observer, et la fit suivre du reste de l'armée. Les Russes élevèrent d'abord une batterie sur les hauteurs de Wilkersdorf, et canonnèrent la cavalerie; mais un brouillard épais qui survint protégea leur retraite sur Kamin.

Le 31, les Russes se remirent en route, et campèrent à Landsberg; le roi prit position à Blumenberg, d'où il détacha le général Manteufel avec 10 bataillons et 20 escadrons à la suite de l'ennemi. Le 2 septemcre, ayant appris que le maréchal Daun venait d'envahir la Saxe, et faisait mine de se diriger sur Dresde, il partit dans l'après-midi pour cet électorat, avec 15 bataillons et 38 escadrons.

Il fut précédé en Lusace par 10 escadrons de hussards et 6 bataillons, destinés à arrêter les incursions du corps de Laudon sur les frontières de la Marche. Le reste de l'armée, composé de 21 bataillons et 35 escadrons, resta sous le commandement de

(1) Cette pensée justifie les maximes que j'ai données dans le chap. VII, à la suite de la bataille de Jægerndorf, sur les avantages de refuser l'aile affaiblie.

Dohna, pour observer celle de Fermor. Avant de suivre les mouvements du roi et de reprendre le récit de ce qui s'était passé sur les différentes lignes d'opérations, je crois devoir faire quelques observations sur la bataille de Zorndorf.

Observations.

Cette action mémorable, est, sans contredit, aussi intéressante pour l'art, que pour l'histoire. Frédéric, par la position de ses États, son habileté, la combinaison intérieure de ses lignes et les mauvais plans de ses ennemis, leur présenta successivement une masse de forces imposantes. Forcé de laisser quelques succès aux Autrichiens, afin de se débarrasser des Russes, de chercher à les rejeter en Pologne, et de les paralyser pour le reste de la campagne, il marche contre ces derniers avec la rapidité de l'éclair, et passe l'Oder avant même qu'ils soient instruits de son arrivée. Ses dispositions pour la bataille reposent sur des principes également grands. L'idée de prendre une position qui lui conservait une communication avec Custrin, et qui tournait en même temps l'armée ennemie, en la séparant de sa principale ligne d'opérations, est une de ses plus belles combinaisons ; elle menaçait les Russes d'une ruine complète s'il remportait une victoire décisive, et ne l'exposait lui-même à aucun danger ; mais il semble que les dispositions secondaires n'ont pas tout à fait répondu à ce grand but.

En examinant le carré des Russes, on conviendra qu'il était plus avantageux de l'attaquer par l'angle aigu vis-à-vis de Zicher. Cette extrémité était, à mon avis, le point où les troupes pouvaient être le moins promptement soutenues ; mais les deux longs côtés du carré se seraient trouvés pris dans leur prolongement, comme la ligne des Autrichiens l'avait été à Leuthen. Le roi aurait donc atteint le but qu'il se proposait, et même avec plus d'espoir de succès, s'il eût attaqué par sa droite renforcée de l'avant-garde et de toute la cavalerie, tenu la gauche en arrière de Zorndorf, et dirigé ses efforts sur l'extrémité mentionnée. Sa meilleure infanterie était sur cette aile, où il plaça les braves régiments qui avaient combattu à Prague, à Rosbach, à Leuthen. Au milieu de l'action le roi fut forcé d'en revenir à une attaque par la droite ; les seuls régiments qui s'y trouvaient, culbutèrent la ligne ennemie et l'extrémité du carré dont nous venons de parler ; on peut juger ce qu'ils auraient fait si l'avant-garde et la cavalerie eussent été là, et si l'aile gauche, au lieu d'être rompue, eût été à même de soutenir successivement l'attaque. L'armée russe eût été fortement compromise si l'action avait commencé par où elle finit. Ces deux lignes prises dans leur prolongement, attaquées en flanc et à revers, battues successivement, et hors d'état de se rallier, auraient eu bien de la peine à se faire jour.

Le roi, dans cette position, ne risquait pas davantage de perdre ses communications avec Custrin ; la gauche appuyant obliquement à Zorndorf, aurait reçu la droite repoussée, et pris la route de cette place aussi facilement que si l'ennemi eût débordé la gauche dans l'emplacement qui lui fut assigné par son premier mouvement. On voit par là qu'il ne suffit pas toujours de suivre un système reconnu pour bon, mais qu'il faut encore le coup d'œil, le tact, le jugement rapide, pour l'appliquer au point convenable. Si Frédéric eut le bonheur de pouvoir sans inconvénient changer ses dispositions au fort de l'action, il en fut redevable à sa cavalerie et au général Seidlitz ; d'ailleurs, quelle différence n'y eut-il pas dans les résultats de la victoire ?

Ces observations n'ôtent rien au mérite d'une attaque oblique sur la gauche renforcée ; si l'on avait suivi exactement les ordres du roi, il est très-vraisemblable qu'elle eût réussi ; mais elle était dans tous les cas moins avantageuse que l'autre.

Quant à la conduite de Frédéric après l'action, il n'est pas difficile d'en pénétrer les motifs ; la relation qu'on vient de lire prouve, que l'élite de son armée rétablit le combat, par des efforts inouïs et au prix de 11,000 braves : il ne lui restait donc qu'environ 20,000 hommes, dont la moitié de troupes sur lesquelles il ne pouvait guère compter ; l'ennemi en avait le double en comprenant les Cosaques ; outre cela la position du roi sur les derrières des Russes, en assurant leur ruine, s'ils essuyaient une défaite, les eût fait battre en désespérés. Il est donc incontestable que le parti le plus sage était de leur faire un pont d'or, et de les laisser retourner en Pologne. Le roi avait atteint son but, et la situation de ses affaires en Saxe et en Silésie lui conseillait de ne pas risquer une bataille dont la perte aurait pu lui être funeste, et dont le gain ne lui promettait que de faibles avantages.

Cette circonstance fit que les deux partis s'attribuèrent la victoire, et si elle fut réellement indécise sur le champ de bataille, le roi y eut plus de droits par les suites qu'il sut en tirer.

CHAPITRE XII.

Opérations en Saxe, Frédéric y revient; bataille de Hochkirch.

Nous avons vu dans le chapitre X, que l'armée de l'Empire, réunie à un corps autrichien au camp de Saatz en Bohême, avait résolu d'y attendre le résultat des opérations de Moravie avant de former aucune entreprise. Lorsqu'elles eurent pris une tournure favorable pour la maison d'Autriche, l'armée du duc de Deux-Ponts se mit en marche pour se rapprocher de l'Elbe ; le but de ce mouvement était sans doute de seconder les opérations du maréchal Daun, qui devait prendre la même direction avec la grande armée afin de porter le théâtre de la guerre en Saxe.

Le duc de Deux-Ponts vint donc camper le 21 à Brix et le 28 à Tœplitz, poussant des corps détachés à Reichembach et à Plauen.

Le prince Henri s'apercevant que les Autrichiens voulaient pénétrer en Saxe par la grande route de Gottleuben, et prévoyant que Daun seconderait leurs entreprises, résolut de se rapprocher de l'Elbe pour couvrir Dresde et Pirna. Afin de cacher son mouvement et de faire craindre à l'ennemi une invasion de la Bohême, il fit attaquer les retranchements de Pasberg ; les Autrichiens se maintinrent dans ce poste parce qu'une des colonnes d'attaque n'arriva pas. L'armée prussienne occupa, le 12 août, les positions suivantes : un régiment en garnison à Pirna et au fort de Sonenstein ; 2 bataillons aux retranchements de Kohlberg : la division Knobloch sur les hauteurs de Maxen. Le prince Henri avec 12 bataillons, 10 escadrons au camp de Dippodiswalde : Hulsen avec une division à Hilbersdorf : celle du général Assebourg à Waldenbourg : enfin 2 bataillons à Freiberg. Ces positions disséminées qui semblaient couvrir la Saxe, n'eussent rien couvert si l'ennemi se fût présenté ; mais il serait difficile de dire ce qui était plus singulier, des dispositions partielles et défensives du prince, ou des mouvements incertains et pusillanimes de ses adversaires ; ils se bornèrent à s'étendre par leur droite et à porter leurs grenadiers par Aussig à Schandau, tandis qu'ils couraient en même temps par leur gauche jusqu'au delà de Chemnitz, et que leur corps de bataille venait camper entre Peterswalde et Schonewalde. Le prince Henri changea sa position ; il s'établit le 20 à Grossedlitz avec 8 bataillons et 12 escadrons : le général Hulsen remplaça, à Maxen, le corps de Knobloch qui campa entre Maxen et Gamich.

Après quelques petites chicanes de postes, les généraux autrichiens rassemblèrent leurs détachements et se préparèrent aux opérations plus sérieuses qui devaient avoir lieu à l'arrivée de Daun, dont l'armée était entrée en Lusace et se trouvait le 20 à Gorlitz. Le corps de Dombasle marcha à Frauenstein et Freiberg, celui de Kleefeld à Liebstadt, pour se réunir au général Haddick ; la division de Trautmansdorf, les grenadiers et la réserve, sous le général Maquire, se portèrent sur Pirna. L'armée vint camper, le 27, à Stroupen, et jeta un pont sur l'Elbe à Ober-Raden pour communiquer avec Daun qui était arrivé à Bautzen.

Nous allons reprendre les opérations du maréchal, depuis le départ du roi de la Bohême pour marcher contre les Russes. Cette retraite et les progrès du général Fermor, avaient donné à la guerre une tournure différente. Frédéric se trouvant réduit, au moins pour quelques temps, à des opérations défensives ; le général autrichien aurait eu un beau champ pour se distinguer, s'il se fût formé la moindre idée des avantages d'un système offensif. La supériorité de ses forces devait lui assurer un brillant succès ; il ne s'agissait que de choisir les moyens d'exécution les plus prompts. La Silésie était bien l'objet des désirs de l'impératrice ; mais les défenses que l'art et la nature ont prodiguées à cette province, soutenues par l'armée du margrave Charles, auraient contenu les Autrichiens assez longtemps pour donner au roi le temps de revenir à son secours : la prise d'une place ou deux ne pouvait d'ailleurs remplir les vues qu'on se proposait, parce que les préparatifs nécessaires pour un siége eussent conduit jusqu'à la fin de la campagne. La Saxe au contraire était le point faible des frontières prussiennes et une des principales sources où le roi puisait ses moyens de guerre : sa conquête paraissait moins difficile, puisqu'elle dépendait de la prise de Dresde, qui n'est pas une place du premier ordre. Daun résolut d'y marcher ; ce plan n'eût pas été mauvais, si au lieu d'avoir pour objet des mouvements méthodiques et le siége de Dresde, il avait été combiné de manière à porter vivement la masse des deux armées de Daun et du duc de Deux-Ponts sur le faible corps du prince Henri, afin de l'accabler et de se porter ensuite contre le roi dans le cœur de ses États. Nous allons voir quel fut le résultat des calculs compassés et de la lenteur du maréchal.

Dès que Frédéric eut quitté la Bohême, Laudon marcha, le 7 août, avec une forte division, par Arnau, sur la haute Lusace. La grande armée quitta Horzinowes, le 10, campa le 17, à Zittau, pendant que Laudon poussait jusque sur Seidenberg. Le général Harsch resta sur les frontières de Silésie avec un corps de 10 à 12,000 hommes ; et le général Deville avec une forte division de cavalerie et de troupes légères, bloquait Neiss depuis le 4 août. Cette place pouvait être en effet plus facilement assiégée qu'aucune autre, parce que les Autrichiens tiraient d'Olmutz tout ce qui était nécessaire à une telle entreprise.

Le margrave Charles instruit, le 10, des mouvements de l'armée de Daun, détacha le général Putkamer, pour observer l'ennemi. Craignant ensuite que les Autrichiens ne portassent un corps considérable sur la Marche, il fit aussi partir le général Ziethen, pour Lowenberg, où il s'établit derrière le Bober, près de Plachwitz : ce dernier porta alors le détachement de Putkamer à Greifenberg. Il paraît que le margrave considéra d'abord les mouvements de l'ennemi comme une ruse ; il pensa que Daun voulait lui faire abandonner sa position afin de pénétrer alors en Silésie par Landshut et de le couper de Schweidnitz, où il se fortifiait avec soin ; mais dès qu'il apprit l'arrivée du

général autrichien à Zittau, il résolut de prendre un nouveau camp intermédiaire, sur les frontières de Saxe et de Silésie, pour couvrir ces deux provinces. Afin de faciliter sa marche il envoya d'avance à Lowenberg, sous escorte, les gros bagages, l'artillerie et le train. Le général Fouquet quitta le camp de Halbstadt, et vint occuper celui de Grussow.

Le 20, l'armée prussienne partit de Landshut, sur deux colonnes, et campa à Fischbach; les chemins étaient si difficiles que la deuxième colonne n'arriva que le lendemain. Le margrave marcha, le 22, à Oberlangenau, et le 23, à Lowenberg; où il occupa les hauteurs en arrière du Bober.

Le général Fouquet, après le départ de l'armée, prit la bonne position de Landshut, où il resta fort tranquille jusqu'au 4 novembre; son corps était composé de 11 bataillons et 10 escadrons.

Sur ces entrefaites, Daun avait marché de Zittau à Gorlitz, où il s'établit le 20 août, afin de couvrir la diversion que Laudon devait faire en faveur des Russes, en pénétrant dans la Marche. Ce dernier partit en effet de Seidenberg, et se trouvait à Peitz, le 25. Dès que le général Ziethen eut avis de ce mouvement, il se porta, le 23, de Lowenberg à Buntzlau, où il fut forcé de séjourner pour attendre ses vivres, ce qui permit à Laudon de pousser des partis jusque sur Francfort; mais le général Ziethen se remit en route, le 28, par Sagan et Naumbourg, et arriva, le 31, à Liberose, position qui couvrait entièrement la Marche.

Pendant ce temps, Daun songeait à exécuter son plan principal; il voulait passer l'Elbe à Meissen, afin de couper les communications de Dresde, Leipsig et autres places occupées par les Prussiens, et d'attaquer ensuite le prince Henri à revers, tandis que l'armée des cercles l'attaquerait de front. A cet effet, il laissa le prince de Dourlach à Schonberg avec 27 bataillons et 9 régiments de cavalerie pour couvrir la Lusace, la Bohême et les magasins de Zittau; la grande armée partit, le 26, de Gorlitz, et arriva, le 1er septembre, à Nieder-Rodern, où elle fit séjour. Daun reçut ici plusieurs nouvelles qui dérangèrent son plan; Laudon lui annonçait que son coup sur la Marche était déjoué par la position de Ziethen, et que les Russes devaient avoir été battus; le prince de Dourlach le prévenait que l'armée du margrave Charles se dirigeait le long du Bober sur Sagan; et le duc de Deux-Ponts, qui commandait l'armée des cercles, lui apprenait que le prince Henri s'était posté à Gamich, de manière qu'en passant l'Elbe à Meissen, on ne pourrait plus l'attaquer de concert avec cette armée.

En effet, le prince, dont la situation était extrêmement délicate, jugea qu'il courrait des dangers en restant à portée de canon du camp de Stroupen, et si Daun, se portant sur ses derrières, l'obligeait à une retraite précipitée pour gagner Dresde; il savait combien ces sortes d'opérations sont désastreuses, lorsqu'on a une armée nombreuse sur les talons, et une plus nombreuse encore devant soi. En conséquence, le prince avait quitté le camp de Grossedlitz dans la nuit du 31 août, et pris position sur les hauteurs de Gamich, derrière la Muglitz. Pour mieux cacher son mouvement, il s'était entretenu jusqu'après la retraite avec le général Mitrousky, qu'il renvoyait sur parole, et l'avait laissé passer librement à travers tous les postes, pour lui persuader que les Prussiens ne songeaient point à quitter leur position; mais dès qu'il eut atteint les vedettes ennemies, l'armée se mit en marche sur deux colonnes dans le plus grand silence; les grand'gardes et vedettes restèrent à leurs postes jusqu'à ce que les colonnes eussent fait une partie de la route; alors elles commencèrent à se retirer; il était deux heures du matin; les hussards conservèrent une

petite chaîne de postes qui furent sur le qui-vive jusqu'à quatre heures.

Aussitôt que le prince Henri eut fait ce mouvement, le duc de Deux-Ponts fit investir le fort de Sonnenstein : le colonel Grappe le rendit sans résistance, avec 1,442 hommes qui furent prisonniers; après cette opération, l'armée des cercles occupa le fameux camp des Saxons à Pirna.

Le maréchal Daun, convaincu que son premier projet n'était plus exécutable, envoya le général Lascy, le 3 septembre, auprès de l'armée des cercles, afin de reconnaître la position des Prussiens, et de combiner de nouvelles opérations avec le duc de Deux-Ponts; le général Laudon fut porté à Hoyerswerda pour couvrir la communication avec le corps de Dourlach qui s'établit à Lœbau ; le général Wehlau fut détaché à Gorlitz pour couvrir la Lusace. Le 9, Daun se transporta à Lohmen, en vue de donner au duc de Deux-Ponts les instructions nécessaires pour l'attaque qu'il méditait sur le camp du prince Henri ; l'armée des cercles devait former cette attaque de front le 10, tandis que celle des Autrichiens passerait l'Elbe entre Pirna et Dresde, prendrait à revers la position des Prussiens, et les couperait de Dresde. Le duc de Deux-Ponts, pénétré de la grandeur de ce projet, et voulant y concourir de tout son pouvoir, demanda le temps de s'y préparer, et de différer l'attaque jusqu'à la nuit du 10 au 11. Tout était prêt, lorsque le bruit de l'arrivée de Frédéric déjoua ces combinaisons : *le roi vient*, faisait sur Daun l'effet de la tête de Méduse; il se hâta de mander au duc, dans la même nuit, que l'attaque n'aurait pas lieu. Tempelhof pense, au reste, que ce projet, qui a été attribué à Daun par les écrivains de son parti, n'a jamais existé que dans leur imagination. Quoi qu'il en soit, le génie, l'activité et la vigueur du roi y avaient pourvu, et il ne resta à ce général, pour dédommagement, que de voir les entreprises de ses lieutenants sur la Silésie, favorisées par la réunion des troupes prussiennes en Saxe.

Frédéric partit de Custrin le 3 septembre, et après avoir fait quarante-quatre lieues en six jours, il était arrivé à Gros-Dobritz. Le général Ziethen le suivit sur son flanc droit, et se réunit, le 9, à l'armée, ainsi que le margrave Charles, qui, ayant quitté, le 28 août, le camp de Lowenberg, par ordre du roi, avait poussé devant lui le corps de Laudon : celui-ci se posta sur les hauteurs de Radeberg, derrière la Rœder, où il fut observé, le 10, par la brigade du général Putkamer. L'armée se trouva réunie, le 11, au camp de Reichenberg; le roi se rendit à Dresde, pour conférer avec le prince Henri, qui conservait sa position de Gamich.

Tant de forces en présence, annonçait des événements importants et des actions sanglantes ; cependant il semble que l'intérêt de Daun lui commandât de ne rien entreprendre, et de se borner à conserver sa position de Stolpen, pour forcer le roi à rester en Saxe, et favoriser les entreprises que le général Harsch faisait sur la Silésie. Cette position le rendait effectivement maître de toutes les routes qui conduisent de Dresde en Silésie ; et, quel que fût le chemin que le roi eût pris pour s'y rendre, Daun pouvait toujours arriver avant lui à Bautzen, à Lœbau, à Reichenberg, à Gorlitz et à Lauban, et partout, prendre un poste où il eût été presque impossible de l'attaquer avec espoir de succès. D'un autre côté, il importait à Frédéric d'avoir ses communications libres avec la Silésie, afin de s'y porter, si les opérations y prenaient une tournure sérieuse, et d'occuper une position qui empêchât le maréchal de remporter un succès majeur sur le prince Henri en Saxe. Le résultat de cette campagne déjà avancée, dépendait donc de la première faute qui serait commise, et le roi avait besoin de toutes les ressources de son génie pour s'en tirer glorieusement, et faire abandonner à Daun un

système réellement favorable à ses opérations actuelles.

Le camp des Autrichiens à Stolpen, à l'abri de toute insulte était un des plus forts de la Saxe ; le front et le flanc droit étaient couverts par les rives marécageuses de la Wesnitz, dont l'encaissement est très-escarpé; le fort de Stolpen couvrait la gauche, devant laquelle coulait également un ruisseau fort encaissé. Tous les chemins qui conduisaient à ce camp, traversaient des défilés profonds, flanqués par les hauteurs opposées, ou par les forêts touffues qui parsemaient le front; l'armée elle-même occupait des hauteurs presque inaccessibles. Le corps de Laudon, campé à Radeberg, augmentait la difficulté d'en approcher de front. Le corps du prince de Dourlach, qui s'était porté de Willen à Lœbau, couvrait Zittau, et une chaine de troupes légères communiquait avec l'armée des cercles, par un pont jeté sur l'Elbe près de Pirna. Le roi se décida donc à manœuvrer sur le flanc de Daun, et à inquiéter ses communications avec les grands magasins de Zittau; mais comme il ne pouvait menacer l'extrême droite par Grossenhayn, sans s'exposer à être coupé lui-même de Dresde, d'où il tirait ses munitions, il résolut d'opérer sur la gauche de l'ennemi, par la route directe de Bautzen ; par ce moyen, il conservait toujours la facilité de soutenir le prince Henri, au besoin. A cet effet, il importait de déloger Laudon de Radeberg, parce qu'il aurait pu se porter sur le flanc, et même sur les derrières de l'armée. Le général Retzow fut chargé de ce soin, avec 14 bataillons et 15 escadrons, renforcés par la brigade du général Putkamer. Ces troupes passèrent la nuit du 12, sous les armes, près de Langenbruck. Le 13, l'armée partit de Reichenberg, et fut camper à Schœnfeld sur quatre lignes. Deux ponts furent jetés sur l'Elbe, à Pilsnitz, pour communiquer directement avec l'armée du prince Henri.

Le général Retzow, qui avait bivouaqué avec sa division, fit dresser son camp dans la matinée, et reconnut l'ennemi. Mais Daun ayant ordonné aux généraux Laudon et prince de Dourlach, de se rapprocher de l'armée; le premier campa à Arensdorf, et le second à Putzka, pour couvrir la droite; les grenadiers et carabiniers se rapprochèrent de Lohmen sur la gauche; la réserve se plaça, pour les soutenir, près de Starza, et 5 régiments de hussards campèrent sur les hauteurs de Dure-Rohrsdorf, sous les ordres du général Esterhazy, à dessein de couvrir le flanc gauche et les communications avec l'armée des cercles. Le général Wehla était à Bautzen, d'où il poussait des patrouilles sur Camenz et Elster. Le pont de Pirna fut transféré à Ober-Raden.

Le 14, le général Retzow se porta à Radeberg, où il fut encore renforcé par 10 escadrons. La nouvelle position de Laudon, quoique plus reculée, fermait néanmoins la route de Bautzen ; le roi résolut de l'ouvrir l'épée à la main, et de livrer, à cet effet, un bataille générale, si Daun voulait le soutenir. En conséquence, le général Retzow se rapprocha, le 15, de l'ennemi ; le 16, tout se mit en mouvement pour l'attaque; Laudon avait été renforcé de 5 régiments; mais malgré cela, ce général, aussi prudent que brave, se retira promptement sur l'armée, avec perte de 369 Croates, faits prisonniers. Le maréchal ne parut point disposé à risquer la bataille, et resta spectateur de cet événement. Le général Retzow, auquel s'étaient joints quelques renforts, prit poste à Arensdorf, avec 23 bataillons et 40 escadrons.

Pendant ce temps, l'armée des cercles restait également tranquille dans son camp de Pirna. Le roi détacha le général Wedel avec 8 bataillons contre les Suédois.

Frédéric, jugeant impossible d'engager Daun à une bataille, crut devoir faire reposer ses troupes qui, depuis le mois de juillet, avaient marché de Moravie en Bohême, de Bohême en Silésie, de là au fond de la

Marche contre les Russes, enfin en Saxe, et qui vraisemblablement allaient encore retourner en Silésie.

Deux mois s'étaient écoulés, sans que les Autrichiens eussent rien entrepris contre cette province; et, malgré leur grande supériorité, ils avaient laissé le général Fouquet dans sa position de Landshut; Neiss était toujours bloqué, mais les préparatifs du siége peu avancés. Le roi, calculant combien de marches il lui fallait pour arriver à son secours, ne se pressait point, et laissait Daun dans la persuasion que rien ne s'opposerait à la réussite de son plan; en attendant, il manœuvrait contre Zittau, dans le but de faire évacuer la Saxe par les Autrichiens, et de gagner la route de Bautzen.

Le 26 septembre, le roi vint camper à Ramenau, près de Bischoffswerda. Laudon avait été posté, le jour précédent, non loin de cette dernière ville, et le prince de Dourlach, à Witten, pour garder la route de Lœbau. Frédéric reconnut le camp de Laudon, le 27, et donna ses ordres pour l'attaquer le lendemain; mais cet habile général pénétrant les desseins du roi s'était retiré dès quatre heures du matin. Le même jour 28, le prince de Dourlach se porta à Lœbau, le général Retzow marcha avec 14 bataillons et 30 escadrons sur Bautzen, où il arriva le lendemain : le roi aurait pu le suivre, avec toute l'armée, couper Daun de Zittau, et le forcer à combattre ou à se retirer en Bohême; mais le défaut de vivres l'obligea d'attendre plusieurs jours pour en recevoir de Dresde. Le maréchal crut alors qu'il était temps de quitter Stolpen.

Le 1er octobre, le général Wehla se retira de Weissenberg à Hohenkirch; le général Retzow marcha aussitôt à Weissenberg, avec 6 bataillons et 15 escadrons; le reste de son corps campa à Bautzen, sous le prince de Wurtemberg.

Daun attira encore à lui 5 bataillons et les cuirassiers de Portugal, qui faisaient partie du corps autrichien réuni à l'armée des cercles. Le 4, il assembla un conseil de guerre, auquel le duc de Deux-Ponts assista, et où il fut résolu de quitter le camp de Stolpen, pour en prendre un autre près de Lœbau. A cette fin, le duc d'Ursel partit, le 5, avec l'aile gauche de la seconde ligne, pour occuper les hauteurs de Tautewalde; le reste de l'armée se mit en mouvement après midi, et campa à Krusta; le duc d'Aremberg forma l'arrière-garde avec le corps de Laudon, la réserve, et les hussards aux ordres du général Esterhazy. Le roi, instruit par les déserteurs du départ de Daun, fit poursuivre l'arrière-garde, qui repoussa les Prussiens avec perte de 400 hommes.

Dans la nuit du 6 au 7, le général autrichien Wehla occupa le Stromberg, hauteur très-élevée, qui domine tous les environs; le général Retzow, au lieu de la garder en forces, n'y avait placé qu'un poste de cavalerie qui se retirait pendant la nuit. L'armée ennemie se mit en marche le 7, et campa à Kittlitz, la droite en arrière de Stromberg, la gauche derrière les hauteurs boisées de Hohenkirch. Les grenadiers et carabiniers campèrent à la gauche; le général Laudon, qui couvrait le mouvement, se posta entre Klein-Postewitz et Schirgiswalde, pour observer le roi; le prince de Dourlach passa la rivière de Lœbau, et prit poste à Rosenhayn.

Le roi se porta à Bautzen, d'où le prince de Wurtemberg partit pour rejoindre le général Retzow; celui-ci s'établit alors entre Weissenberg et Krischau. Lorsque le convoi de vivres fut arrivé de Dresde à Bautzen, le 10, le roi en partit avec l'armée et marcha sur quatre colonnes à Hohenkirch. Ce mouvement avait été décidé sur la nouvelle que les ennemis se retiraient en arrière de Lœbau; mais lorsque l'avant-garde arriva à Hohenkirch, et que le brouillard fut un peu dissipé, on les trouva en bataille devant le front de leur camp de Kittlitz; cela n'empêcha pas le roi de s'établir en leur présence,

quoique leur artillerie battît les campements. Les troupes y furent disposées dans l'ordre de bataille indiqué au plan.

Les bataillons francs étaient détachés dans les taillis au pied de la montagne, à une certaine distance de l'aile droite. (*Plan* 18, n° 1, 2, 3.) Les hussards de Ziethen et dragons de Normann se trouvaient disposés pour les soutenir; 3 bataillons de grenadiers formaient le flanc droit en potence, en avant de Hohenkirch; ce village était gardé par les régiments Margrave Charles et Geist. La ligne coupée par 4 régiments de cuirassiers, placés au centre, suivait de là par Rodewitz où elle formait un angle rentrant jusqu'auprès de Lauske; la seconde ligne était vers Pomeritz; le corps de Retzow, à Weissenberg, toujours fort de 14 bataillons et 30 escadrons, outre le camp qu'il occupait, gardait cette petite ville par un bataillon de grenadiers, et le village de Krischau par 3 bataillons. Le prince de Hesse-Cassel était resté avec une division à Bautzen pour couvrir la boulangerie.

Le camp des Autrichiens en avant de Kittlitz, naturellement très-fort, avait encore l'avantage de dominer entièrement celui du roi; la droite était derrière Nostitz, la gauche en arrière de Lehna et des montagnes boisées vis-à-vis de Hohenkirch; le revers de ces hauteurs, du côté du camp prussien, était gardé par les Croates et les hussards du corps de Laudon, ainsi que les villages de Wuischka, Rachlau et Meschwitz; le Stromberg se trouvait occupé par 5 bataillons de grenadiers avec une nombreuse artillerie; le général Esterhazy posté à Nostitz avec ses hussards, faisait front vers le corps de Retzow; tous les villages et les bois devant le front étaient garnis de troupes légères, et le comte de Brown se jeta dans le village de Glaussen avec 4 bataillons de grenadiers.

Frédéric fut très-mécontent que le général Retzow eût négligé d'occuper le Stromberg : et en effet ce petit incident devint cause des événements importants dont nous allons rendre compte, car Daun n'aurait pas campé dans la position où il se trouvait, si le Stromberg, qui dominait toute sa ligne, depuis le flanc droit jusqu'à l'extrême gauche, eût été fortement gardé par les Prussiens. Le roi ordonna d'attaquer cette hauteur dans la nuit du 10 au 11; mais comme elle pouvait alors être soutenue par toute l'armée autrichienne, cet ordre fut révoqué, et le général Retzow mis aux arrêts.

Bataille de Hohenkirch.

Jamais deux armées ne campèrent plus près qu'à Hohenkirch, avec autant d'avantage d'un côté et de circonstances défavorables de l'autre. Daun qui avait vu déjouer tous ses projets, et qui se voyait sur le point d'être rejeté en Bohême, malgré la supériorité de ses forces, sentant enfin qu'il fallait agir avec plus de vigueur, résolut d'attaquer le roi, puisque d'ailleurs les succès récemment obtenus par Laudon et Lascy, lui faisaient penser qu'il était facile de surprendre les Prussiens.

Tempelhof, toujours persuadé que l'infanterie légère est une troupe d'une nature toute différente que les autres, pense que le grand nombre qu'en avaient les Autrichiens leur donnait beaucoup d'avantage pour une telle entreprise (1). Ils en eurent encore un plus grand dans cette occasion, parce que l'aile droite de l'armée prussienne fut inquiétée pendant plusieurs jours par le tiraillement des Croates, qui sortaient régulière-

(1) J'ai déjà fait observer, dans le chapitre X, que cette idée me paraît peu fondée; si Frédéric avait eu un plus grand nombre de bataillons, il aurait bien su en employer quelques-uns pour former des chaînes de postes en opposition aux postes ennemis; un fantassin est toujours propre à ce service; le nom de corps franc ne constitue pas l'infanterie légère.

ment du taillis vers les quatre à cinq heures du matin : le soldat, habitué à ces événements, finit par n'y faire aucune attention (1). Il était donc très-possible de changer un jour une de ces pandourades en bataille décisive.

Inaccessibles à la crainte, les grands hommes sont ordinairement calmes au milieu du danger : Alexandre et Condé, la veille des batailles d'Arbelles et de Rocroi, dormaient si profondément, qu'il fallut les éveiller pour combattre. Un sentiment intérieur de leur force, de leur supériorité, et la confiance qu'ils ont dans la fortune et leur génie, sont souvent cause qu'ils se mettent peu en garde contre de petits incidents qui dérouteraient une tête plus faiblement organisée ; ils cherchent moins à eviter les écueils, qu'à les braver et à les surmonter ; ils veulent commander aux événements et non les éviter ; ils commettent des fautes, les réparent, en font de nouvelles et les effacent alors par de grandes actions. Le roi connaissait le côté faible de sa position, mais le danger ne lui parut pas assez grand pour se retirer devant l'ennemi ; il avait l'intention néanmoins d'en prendre une autre, aussitôt qu'il aurait reçu des vivres, et détacha, le 13, la brigade Lattorf à Bautzen avec tous les caissons. Ce général avait ordre de revenir par Burschwitz à Weissenberg ; le général Kannaker marcha à Dresde avec 3 bataillons et 200 hussards, pour y charger de la farine. Le roi se proposait de quitter sa position par un mouvement de nuit, de passer la Lœbau à Graditz, de repousser le prince de Dourlach, et de camper à Schœps sur le flanc droit des Autrichiens. Dans ce dessein, il se transporta à Weissenberg, sous escorte de 2 bataillons, pour reconnaître le terrain et la position du prince ; enfin il fixa la nuit du 14 au 15 pour exécuter cette entreprise. Ainsi le résultat de toute la campagne et le sort de 10,000 braves, dépendit de la différence d'un jour.

Daun, en effet, continuait ses préparatifs de défense, et fit construire encore, le 13, une nouvelle batterie devant son centre. Tous ces mouvements étaient connus ; on les considérait comme préparatifs d'une marche rétrograde. Mais aussitôt, après le coucher du soleil, l'armée autrichienne se mit en mouvement sur plusieurs colonnes, qui, à la faveur de la nuit, arrivèrent aux postes qui leur étaient assignés : on détacha quelques hommes de chaque bataillon pour entretenir les feux du camp ; les tentes restèrent dressées jusqu'au point du jour, et furent conduites alors avec les bagages, sur les hauteurs de Herrenhout. La principale attaque fut dirigée sur le flanc droit de l'armée prussienne. Comme les troupes légères de Laudon se trouvaient établies sur ce flanc et même sur les derrières, on pouvait s'en promettre un heureux résultat. Le maréchal Daun fit les dispositions suivantes : Le corps du général Laudon fut d'abord renforcé par 4 bataillons, 15 escadrons et toute la cavalerie de l'aile gauche, excepté les 16 escadrons de grenadiers à cheval détachés de l'avant-garde. Ce renfort marcha derrière les hauteurs par Halben et Dahle, et se réunit à Laudon qui prit position à Soritz derrière le ravin de Steindorfel. L'aile gauche de l'armée impériale marcha sur trois colonnes pour suivre le corps de Laudon.

La première, avant-garde, sous le général Odonell, était de 4 bataillons et 36 escadrons de grosse cavalerie.

La deuxième, sous le général Sincère, de 12 bataillons de fusiliers, 4 de grenadiers.

La troisième, sous le général Forgatsch, de la même force.

(1) Cette assertion paraitra juste, sans doute, si on observe que, depuis le commencement de la guerre, le roi n'avait jamais été attaqué par les Autrichiens ; il en devait résulter une confiance poussée jusqu'à l'aveuglement.

Ces colonnes passèrent la montagne par les routes qu'on avait pratiquées dans le bois, et se formèrent auprès de cette montagne, entre Wuischka et Sornzig, vis-à-vis du flanc droit des Prussiens. Ce mouvement, exécuté dans le glus grand silence, malgré l'obscurité, fait honneur aux généraux et aux officiers qui le dirigeaient : pour le favoriser, on avait employé pendant la nuit un grand nombre d'ouvriers, à construire des abatis dans la forêt, et il leur fut enjoint de faire un grand bruit entre eux, outre celui que produisait naturellement la chute des arbres qu'ils coupaient.

L'aile droite de l'armée autrichienne, sous les ordres du duc d'Aremberg, marcha sur deux colonnes. La quatrième, aux ordres du duc d'Aremberg était de 14 bataillons dont deux de grenadiers. La cinquième, commandée par le général Buccow, comptait 10 bataillons et 32 escadrons.

La quatrième colonne et la cavalerie de la cinquième, se formèrent derrière Koditz, la gauche au Stromberg et la droite à Weiche, l'infanterie de la dernière colonne se plaça entre Serka et Tschorna. Ce corps était destiné à attaquer l'aile gauche du roi, lorsque sa droite serait battue, et à l'empêcher, dans tous les cas, de porter du secours à celle-ci. Le général Colloredo s'avança derrière Kolwesa avec 8 bataillons et 5 escadrons, pour inquiéter le centre des Prussiens. Le général Okelly gardait le Stromberg et Glosen, avec 6 bataillons ; le général Wiese avec 600 fusiliers détachés et 10 escadrons, était au défilé de Ploetzen pour couvrir le flanc droit des attaques de la gauche. Enfin le prince de Dourlach devait attaquer le corps de Retzow à Weissenberg.

Tous ces corps arrivèrent à leurs postes pendant la nuit, sans qu'on s'en aperçût. Le 15 octobre, à cinq heures du matin, on entendit quelques coups de fusil du côté des bataillons francs dans les buissons en avant du flanc, et l'on n'y fit pas plus attention qu'à l'ordinaire ; mais le feu s'étant prolongé, les 3 bataillons de grenadiers Direngshofen, Benkendorf et Platow s'élancèrent de leurs tentes à moitié habillés, et marchèrent du côté de l'ennemi, malgré un brouillard épais qui couvrait l'horizon et empêchait de rien distinguer. A peine étaient-ils formés qu'ils se trouvèrent enveloppés et forcés de se faire jour l'épée à la main, ce qu'ils exécutèrent avec intrépidité quoique le plus grand nombre y fût tué ou blessé ; le bataillon de Benkendorf fut surtout maltraité par les escadrons du corps de Laudon, qui le chargèrent dans sa retraite.

Alors toutes les troupes se rangèrent en bataille. Le régiment de Forcade, placé en deuxième ligne en arrière de Hohenkirch, avança le premier au soutien des grenadiers, culbuta tout ce qui se trouvait devant lui, et rejeta quelques bataillons jusque dans les taillis où les bataillons francs étaient postés au commencement ; mais il se vit bientôt entouré comme les grenadiers, et il aperçut, sur ses derrières, les dragons de Lowenstein prêts à le charger, ce qui le força à revenir promptement en arrière d'Hohenkirch. Les hussards de Ziethen et les dragons de Zetteritz, furent surpris, malgré toutes les précautions qu'ils avaient prises, et néanmoins ils parvinrent à se retirer en bon ordre pour attendre le jour.

L'aile gauche de l'ennemi, conduite par le maréchal Daun, avait ainsi gagné les hauteurs de Hohenkirch, et le corps de Laudon celles de Steindorfel sur les derrières du roi. Le maréchal fit arrêter ses troupes pour les remettre un peu en ordre et se réunir à Laudon, afin de poursuivre plus vigoureusement ce premier avantage. Les Autrichiens se portèrent alors sur la batterie de 10 pièces de 12, défendue par le premier bataillon de Margrave Charles ; ce bataillon fut entouré, et forcé, après une résistance opiniâtre, d'abandonner son poste et la batterie. Le jour commençait à paraître, mais le

brouillard ne permettait pas de reconnaître la force de l'ennemi, ni ses dispositions. Le roi était monté à cheval à la première alerte, et se trouvait avec le régiment de Wedel, lorsqu'on lui annonça la défaite des grenadiers et l'enlèvement de la batterie ; il ordonna de suite au prince François de Brunswick, de marcher par sa droite avec sa brigade, et de chasser l'ennemi des hauteurs.

Sur ces entrefaites, le deuxième bataillon de Margrave Charles s'était jeté dans le cimetière de Hohenkirch, le premier de Geist dans les jardins, et le second, en longeant le village à gauche, attaquait la batterie avec la plus grande impétuosité ; cependant l'ennemi considérablement renforcé, rendit ces efforts inutiles. Le maréchal Keith qui arriva au même instant, se mit à la tête du régiment de Kannaker et de tout ce qu'on put réunir des bataillons qui avaient déjà donné, et marcha à l'ennemi à gauche du village. Ce mouvement eut d'abord un résultat heureux ; il fut culbuté et poursuivi jusque sur la hauteur où les 2 bataillons de grenadiers avaient été postés ; mais le régiment fut bientôt entouré et forcé de se faire jour avec la baïonnette, au travers des grenadiers autrichiens. Le maréchal Keith criblé de balles resta près du village. Les hussards de Ziethen et dragons de Zetteritz, qui se trouvaient à droite de Hohenkirch, soutenus des cuirassiers de Schoeneich, et dragons de Normann, chargèrent alors sur les grenadiers autrichiens, et en firent un grand carnage ; les cuirassiers de Schoeneich se distinguèrent particulièrement, et culbutèrent, malgré un feu meurtrier, une ligne d'infanterie que l'ennemi avait formée : la cavalerie fit 500 prisonniers, et plus de 1,000 hommes désertèrent. Cependant tous ces efforts partiels ne pouvaient produire de résultat, car l'ennemi ayant entièrement gagné les derrières, il arrivait sans cesse de Steindorfel de nouveaux régiments de cavalerie, qui, au moment où les Prussiens étaient engagés, les chargeaient en flanc et à revers, et les forçaient d'abandonner leurs avantages.

Le combat devenait de plus en plus meurtrier ; les forces des Autrichiens s'étant beaucoup augmentées sur les hauteurs, ils dirigèrent tous leurs efforts sur Hohenkirch, dont la prise devait décider du succès de cette journée : le feu prit au village, et les troupes postées dans les jardins, furent forcées de se retirer. Malgré cela, le second bataillon de Margrave Charles, qui occupait le cimetière, s'y défendait en désespéré. Daun, voulant, à tout prix, emporter ce poste, y fit marcher successivement 7 régiments pour soutenir ses grenadiers presque détruits. Lorsque le second bataillon de Margrave Charles eut épuisé toutes ses cartouches, le major Lange, qui le commandait, conçut encore le projet hardi de se faire jour pour rejoindre l'armée; la mêlée fut terrible, enfin une partie de la garnison du cimetière parvint à percer, mais le plus grand nombre fut tué avec ce brave officier. L'ennemi resta ainsi maître de Hohenkirch.

Onze bataillons et 25 escadrons de l'armée du roi se trouvaient seulement engagés, quand la brigade du prince François arriva enfin, ayant à sa tête le margrave Charles, le prince Maurice et le prince François de Brunswick. Le régiment Prince de Prusse avança à droite de Hohenkirch; celui de Itzenplitz se porta sur le village, le margrave Charles le soutint avec le régiment de Kannaker, qui s'était reformé; le prince Maurice se mit à la tête de Forcade, et le mena à l'ennemi. Cet effort vigoureux eut d'abord un très-bon résultat; le village fut emporté, et l'ennemi chassé jusque sur les hauteurs. Les gendarmes, les hussards de Ziethen et les dragons de Normann, chargèrent de nouveau l'infanterie, tandis que les cuirassiers gardes du corps, carabiniers et Bredow, repoussaient la cavalerie autrichienne. Mais Daun avait déjà obtenu trop

d'avantages ; lorsque quelques-uns de ses régiments étaient enfoncés, il s'en trouvait d'autres sur les flancs et les derrières des Prussiens ; la cavalerie du roi fut donc de nouveau repoussée, et ne put empêcher celle des Autrichiens de charger sur les régiments Prince de Prusse et Itzenplitz ; Hohenkirch fut évacué, le prince François tué, et le prince Maurice blessé mortellement de deux coups de feu, qu'il reçut en galopant dans l'obscurité devant la ligne ennemie. Dans cet instant, le roi se mettait lui-même à la tête des régiments Wedel, Retzow, Bornstedt, et du second bataillon des gardes. Ces braves corps firent des efforts incroyables pour arracher la victoire aux Autrichiens; ils pénétrèrent ensuite à droite de Hohenkirch, contre les hauteurs où le flanc droit avait été campé, et repoussèrent l'ennemi. Peut-être l'attaque serait-elle devenue décisive, si à l'instant où ils chargeaient, ils n'eussent été de nouveau pris en flanc et à revers par une nombreuse cavalerie.

Enfin le brouillard se dissipa, et l'on put reconnaître la position des Autrichiens en deçà de Hohenkirch. Leurs généraux reformaient sur plusieurs lignes, entre le village et Steindorfel, l'infanterie qui rôdait en groupes. Le roi était partout, rassemblait les bataillons repoussés, et les rangeait en bataille (*bb*). Le troisième bataillon des gardes, conduit par le major Moëllendorf reçut ordre d'occuper les hauteurs de Dresa, qui dominent tous les environs entre Belgern et Klein-Bautzen ; il y arriva une demi-heure avant que les Autrichiens eussent repris Hohenkirch, et il était temps ; car une colonne d'infanterie, venant de Steindorfel par Waditz, gagnait au même instant le pied de ces hauteurs, pour couper à l'armée, par le défilé de Dresa, la seule retraite qui lui restât, depuis que le défilé de Steindorfel était au pouvoir de Daun. Le major Moëllendorf fit de si sages dispositions, et sut tirer un si bon parti de son artillerie, que les Autrichiens renoncèrent à cette entreprise, et le poste fut conservé.

Pendant que ceci se passait, le général Saldern se postait avec sa brigade sur les hauteurs, entre Rodewitz et Pommeritz. Les grenadiers de Piwer se placèrent sur celle de Kupritz, et ceux de Manteufel sur les hauteurs de Niethen ; ils empêchèrent la colonne du général Colloredo, de déboucher du ravin situé entre Kupritz et Plotzen. Les troupes battues eurent ainsi le temps de se rallier, et le roi forma, avec son infanterie, une nouvelle ligne, qui s'étendit depuis Dresa, en arrière de Pommeritz, jusque sur les hauteurs de Kupritz : une partie de la cavalerie était en seconde ligne ; le reste sous les ordres du général Seidlitz, se posta dans la plaine de Belgern pour repousser celle des Autrichiens, qui faisait mine de vouloir hasarder une nouvelle attaque. Le roi fit faire un feu violent d'artillerie dans cette position, où il attendit l'arrivée du corps de Retzow.

Les avantages que le maréchal Daun avait remportés jusqu'alors, devaient être attribués à la surprise, et au brouillard épais qui la favorisa ; mais actuellement il voyait devant lui une armée en bon ordre, qui l'attendait de sang-froid, et paraissait résolue à lui arracher la victoire : il jugea prudent de ne pas pousser ses succès plus loin, et arrêta son armée, la droite à Hohenkirch, et la gauche en arrière de Steindorfel ; la cavalerie se forma à gauche, dans la plaine, entre ce dernier village et Jenkwitz, pour inquiéter la retraite du roi. Ce fut dans cette position que le maréchal attendit le résultat des attaques du duc d'Aremberg sur l'aile gauche des Prussiens, et du prince de Dourlach sur le corps de Retzow dont il convient de reprendre les mouvements.

L'extrême gauche de Frédéric se composait de 5 bataillons de grenadiers et de la moitié du bataillon Unrouhe ; le reste de ce dernier et celui de Kleist étaient au delà du défilé, et si éloignés, qu'ils pouvaient être

facilement enlevés. Lorsque Saldern eut tiré de cette aile le régiment de Vieux-Brunswick pour le porter sur les hauteurs de Pommeritz, les grenadiers de Rathenow traversèrent Rodewitz, et se placèrent sur les hauteurs près de ce village; le bataillon de Heyden couvrit le défilé ; Wangenheim occupa la batterie de 22 pièces en avant de son front; le reste des troupes resta dans la ligne déjà indiquée.

Telle était la position de l'aile gauche, lorsque le duc d'Aremberg l'attaqua; le maréchal Daun, en lui communiquant ses dispositions, lui avait ordonné de ne rien entreprendre avant que l'aile droite des Prussiens ne fût battue; alors il devait porter le dernier coup à l'armée du roi; et, pour assurer le succès de cette entreprise, sa division, composée de 23 bataillons, fut encore renforcée par 7 bataillons de la division du prince de Dourlach. Lorsque le duc d'Aremberg eut jugé, d'après la durée du feu et sa violence, que l'attaque de Daun avait réussi, il forma son corps en deux colonnes, la première conduite par lui-même, devait s'emparer du défilé de Koditz, la seconde sous le duc d'Ursel, attaquer Lauschke. Deux bataillons prussiens s'étant retirés un peu à la hâte sur Rodewitz, et les hussards ayant été forcés d'abandonner la partie, le bataillon de Kleist se vit accablé vers Koditz et forcé à mettre bas les armes. La seule compagnie de chasseurs parvint à se faire jour.

Alors les Autrichiens tombèrent avec toutes leurs forces, sur les grenadiers de Wangenheim et de Heyden qui se retirèrent sous un feu continuel, et se placèrent sur les hauteurs, en arrière de Rodewitz, à côté des autres bataillons qui s'y étaient de nouveau formés; la grande batterie de 22 pièces fut ainsi abandonnée aux Autrichiens, sans qu'il y eût moyen de la sauver. Ce fut le dernier succès du duc d'Aremberg, comme la prise de Hohenkirch fut le *nec plus ultrà* du maréchal Daun. Le premier se forma sur le terrain où la gauche des Prussiens avait été établie, et, au lieu de chercher à pousser ses avantages, il resta paisible spectateur de la savante retraite du roi.

Le prince de Dourlach devait attaquer le corps du général Retzow. Celui-ci, d'un autre côté, reçut l'ordre de venir joindre le roi. Au moment où il allait l'exécuter, le prince de Lowenstein parut avec 4 bataillons et 3 régiments de cavalerie sur son flanc gauche, qui appuyait à Krischau; le prince de Wurtemberg traversa ce village à la tête des dragons de Bareith et des hussards de Werner, chargea la cavalerie autrichienne, et la culbuta en partie dans un marais. Quoique cet événement déjouât les projets de l'ennemi, celui-ci réussit néanmoins à empêcher le général Retzow de se porter promptement au secours du roi. Ce général accéléra sa marche autant qu'il le put, et se retira d'abord derrière la rivière de Lœbau. Le prince de Wurtemberg prit les devants avec 4 bataillons et 15 escadrons : il fut attaqué au passage, près de Nehern, par le général Buccow et 2 régiments de cuirassiers, qu'il repoussa; il fut également inquiété par les 7 bataillons détachés du corps de Dourlach; mais il ne s'arrêta point. Trop faible cependant pour percer la ligne ennemie et arriver à l'aile gauche du roi, il fit un détour et se dirigea sur la plaine de Burschwitz. Lorsque le prince y parvint, il aperçut la cavalerie de l'armée de Daun qui se mettait en devoir de gagner le flanc droit du roi, et de se porter sur Belgern, où se trouvaient tous les bagages de l'armée; en conséquence, il prit, sur le flanc gauche de cette cavalerie, une position qui la força de se retirer sur Steindorfel. Le prince posta alors ses 4 bataillons sur les hauteurs de Dresa, et se réunit ainsi avec l'aile droite de l'armée, qui était en mesure de faire tête à l'ennemi.

Sur ces entrefaites, le général Retzow avait continué sa marche et passé la Lœbau à Graditz; les troupes légères du prince de

Dourlach et le corps du prince de Lowenstein le poursuivirent sans succès. Ce général plaça un bataillon et 2 pièces de 12 au défilé de Regemuhl; 4 bataillons occupèrent les hauteurs entre Kannewitz et Wurschen. Le prince de Dourlach voulut alors renouveler ses attaques; mais il fut forcé de se retirer sur Weiche.

Dès que Retzow eut passé la rivière de Lœbau, et que les parties de l'armée se trouvèrent de nouveau liées, le roi ordonna la retraite. Elle fut effectuée avec un ordre si imposant, que Daun ne se hasarda pas à l'inquiéter; il est vrai que ses régiments étaient tous pêle-mêle et dans la plus grande confusion, et que d'un autre côté, calculant sur la vigueur des attaques isolées des régiments prussiens, les suites que pourrait avoir une nouvelle tentative de l'armée réunie, il désirait ardemment de la voir en retraite. Pour couvrir ce mouvement rétrograde, Frédéric plaça la cavalerie avec de grands intervalles dans la plaine, entre Krechewitz et Belgern les bagages défilèrent derrière sa ligne, par le débouché de Dresa; l'infanterie suivit, traversa Burschwitz et Petit-Bautzen, et prit une nouvelle position sur les mamelons nommés Spitzbergen (1). Huit bataillons de l'aile gauche furent détachés pour renforcer l'infanterie du général Retzow, dans le cas où il eût été serré de près par l'ennemi.

Dès que le roi eut pris cette position, le général Retzow se retira par Kannewitz, et en prit une en arrière de Belgern, où il posta les bataillons francs. Il marcha de là par Klein-Bautzen et Burschwitz, laissant 3 bataillons en arrière-garde, dans le retranchement des Suédois. La cavalerie, qui avait couvert tous ces mouvements, restait encore et devait traverser ces villages que le roi fit prudemment occuper par 2 bataillons. Lorsqu'elle les eut passés dans le plus grand ordre, l'arrière-garde du général Retzow évacua aussi le retranchement des Suédois, et forma celle de toute l'armée. Cette manœuvre, exécutée avec sang-froid et fermeté, imposa tellement à l'ennemi, que l'armée arriva dans son nouveau camp, sans être inquiétée.

Le roi s'établit sur les mamelons de Spitzbergen, le front couvert par un ruisseau qui traverse les villages de Burschwitz, Klein-Bautzen et Preititz; l'aile gauche et son flanc garantis par une chaîne d'étangs qui sont entre Preititz et Malchewitz. L'aile droite, couverte par la Sprée, était postée en avant de Doberchutz, où se trouvait le quartier général, le centre sur les hauteurs, entre Krekwitz et Burschwitz, de manière que la ligne formait un angle saillant. La cavalerie campait en seconde ligne; les hussards de Ziethen en avant de l'aile droite, ceux de Putkamer et Werner en avant du flanc gauche. Les villages devant le front furent garnis d'infanterie.

L'armée avait perdu la majeure partie de son artillerie et de ses bagages, épuisé ses munitions : malgré cela, Daun ne se hasarda pas même à rester sur le champ de bataille; il n'y laissa que le corps des carabiniers, et se retira dans son camp de Kittlitz; le prince de Dourlach campa entre Graditz et Weisemberg.

Cette bataille coûta beaucoup de monde aux deux partis. Tempelhof estime que l'armée du roi, forte de 29,000 hommes, en perdit 8,000 environ; les Autrichiens avouèrent 5,314 tués et blessés, sans parler des prisonniers ni des déserteurs, et il en infère que leur perte dut être au moins égale à celle des Prussiens.

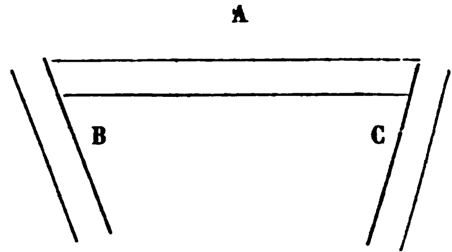
(1) Par une circonstance remarquable, ce fut sur le même terrain et par une manœuvre semblable que l'armée alliée exécuta sa belle retraite de Bautzen, en 1813. Il est vrai qu'elle fut bien facilitée par un faux mouvement de la gauche des Français; néanmoins, il faut rendre justice aux généraux Barclai et Kleist, dont la bonne contenance contre des forces doubles, sauva les alliés d'une grande défaite.

Observations.

On ne sait ce qui doit étonner le plus, de la vigueur que le roi déploya pour marcher aux Russes et revenir en Saxe, ou de la lenteur et de l'irrésolution de Daun pendant l'absence de Frédéric. Il eût suffi de trois ou quatre marches rapides pour faire engager et battre avec une masse formidable, la faible armée du margrave Charles ; en la poursuivant ensuite vigoureusement le long du Bober, on l'eût anéantie, et Frédéric aurait peut-être été isolé pour jamais de l'armée qui gardait Dresde, tandis que la totalité des forces ennemies se serait établie au centre de ses États, qui en était la partie la plus faible.

La bataille de Hohenkirch fait époque dans les fastes militaires de l'Autriche. Si le lecteur a partagé mon opinion sur la pusillanimité du système de Daun, blâmé la lenteur de ses opérations, et reconnu les inconvénients du système défensif ; plus juste que Tempelhof, il accordera au maréchal la portion de gloire qui lui revient pour les combinaisons de cette victoire, qui justifient plusieurs maximes importantes.

On a sans doute remarqué que toutes mes observations précédentes reposaient sur le principe d'une attaque générale sur une seule extrémité de la ligne ennemie ; il s'applique surtout à une armée inférieure en nombre, et j'en ai indiqué les raisons dans le 1er volume. Si 50,000 hommes, pour en attaquer 60,000, se divisent en deux corps à peu près d'égale force, et que, pour embrasser les deux extrémités de la ligne ennemie, ils étendent et isolent leurs attaques, il est certain que ces 60,000 hommes pourront se mouvoir plus rapidement dans l'intérieur de leur ligne, que ne le feraient deux corps isolés ayant cette masse entre eux. La figure suivante démontre cette proposition.



Il est possible que les deux corps B et C gagnent quelque terrain momentanément ; mais l'armée A laissant une division d'observation devant C, sur le terrain le plus avantageux à la défensive, elle portera sa masse sur le front, les flancs et les derrières de B, qui sera infailliblement perdu. Si B et C faisaient un troisième détachement sur le centre, le résultat serait encore plus funeste ; car partout où ces divisions se présenteraient, elles donneraient sans vigueur ni ensemble contre une masse imposante qui ne manquerait pas de les accabler ; c'est ce qui arriva à l'armée prussienne à Kollin, pour n'avoir pas suivi les ordres du roi, et à l'armée du Danube à Stockach, en 1799, pour avoir voulu trop entreprendre avec des forces insuffisantes. Cette vérité est si frappante, que l'on pourrait même en faire l'application à une armée supérieure en nombre. Je suppose, par exemple, que 50,000 hommes en attaquent 40,000 sur les deux extrémités : si l'armée attaquée est sur ses gardes, qu'elle ait une position militaire, elle trouvera, dans l'étendue de cette position, un terrain favorable pour la défensive, où quelques régiments, suffiront pour suspendre la marche de la première division ennemie ; alors l'armée pourra porter au point principal une masse supérieure à celle de la seconde division. Cette masse opérant offensivement, et ayant l'initiative des mouvements, peut gagner les flancs, prendre à revers la seconde division et la battre complétement : si les deux colonnes ennemies avaient entre elles un obstacle de terrain insurmontable, il serait même pos-

sible de les anéantir successivement : Napoléon en a donné un grand exemple dans les batailles de Lonato, Castiglione, Abensberg, Eckmühl et Ratisbonne.

Je crois que l'application de ces principes n'est pas strictement nécessaire, lorsque l'armée qui attaque est deux fois plus nombreuse, comme celle de Daun à Hohenkirch, parce que, dans ce cas, elle peut mettre partout une plus forte masse en action. Je pense même qu'il serait contraire à ses intérêts de ne prendre qu'un seul point d'attaque, car toutes ses troupes ne pouvant y être employées au même instant, l'ennemi se trouverait à même de lui opposer sur ce point une résistance égale, et de se maintenir. On peut conclure de là qu'il sera plus avantageux dans une circonstance pareille, de manœuvrer en même temps sur les deux extrémités et sur le centre de son adversaire, parce qu'il sera accablé sur tous ces points par une masse deux fois plus forte que la sienne. Mais pour atténuer les inconvénients de la division des forces, il importe d'avoir l'initiative du mouvement, et de le dérober, de manière que l'attaque commence à peu près au même instant sur les deux extrémités, et que l'ennemi soit engagé sans pouvoir porter des troupes d'un point sur l'autre ; à cet effet, il faut éviter de mettre un obstacle insurmontable entre les attaques, ou de les éloigner trop, ce qui donnerait à l'ennemi les moyens de manœuvrer sur l'une d'elles, avant que l'autre pût donner simultanément.

Ainsi, deux maximes, contradictoires en apparence, dérivent néanmoins du même principe, dont l'application est adaptée aux circonstances.

1° *Une armée qui en attaque une supérieure en nombre, ou d'égale force, ne le peut avec certitude de succès, que par un effort concentré sur un seul point d'une ligne affaiblie, ou sur une extrémité de ligne qui se trouverait hors d'état d'être promptement soutenue, puisque ses bataillons seraient engagés l'un après l'autre ;*

2° *Une armée qui en attaque une autre très-inférieure, doit, au contraire, former deux ou trois divisions, afin de mettre toutes ses masses en action contre des masses moins fortes ; tandis que si elle se bornait à un seul point principal, la totalité de ses forces ne pourrait y être employée, et que l'ennemi, en y portant toutes les siennes, rétablirait la balance et se maintiendrait ; mais il est indispensable que les mouvements et l'emploi de ces divisions soient combinés sur le même terrain, et au même instant, pour produire l'unité d'action sans laquelle on risquerait de se faire battre partiellement et successivement ;*

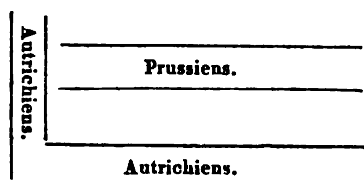
3° *Il est entendu que ces maximes sont surtout applicables aux batailles et non aux opérations stratégiques ; car dans celles-ci, il n'est pas nécessaire que des corps agissant à la distance de plusieurs marches s'engagent à la même heure, et il serait impossible qu'ils le fissent sur le même terrain ; mais si le principe doit être appliqué différemment, il n'en existe pas moins dans toute sa force.*

4° *Comme dans chaque front d'opérations ou dans chaque ligne de bataille, il existe néanmoins un point décisif ; il importe que les forces soient réparties de manière qu'indépendamment de la supériorité générale qu'on aurait sur l'ennemi, le corps destiné à agir sur ce point soit appuyé par une bonne réserve.*

Si l'on pensait que, dans la base des raisonnements, tout est accordé à la supériorité locale des forces physiques ; en approfondissant la combinaison de leur emploi, on se convaincra, au contraire, que j'attribue tout à cette combinaison. Les discussions précédentes et le récit des événements ont assez prouvé, qu'il ne suffit pas d'avoir 30,000 hommes pour en battre 15,000, que les premiers peuvent être battus, si, dans leur emploi et dans le choix du terrain, il y a un vice de disposition qui leur arrache l'avantage du nombre, et le change en désavantage réel, comme les Autrichiens l'éprouvèrent dans les défilés de Hohenlinden.

Après la bataille de Leuthen, il n'en est point qui démontre d'une manière plus frappante que celle de Hohenkirch, les terribles effets d'une armée qui se trouve établie sur l'extrémité d'une ligne, sans que l'ennemi s'en soit aperçu. Cette dernière action présente en même temps les funestes résultats des efforts opérés successivement par de braves régiments, qui viennent se faire écraser les uns après les autres.

En suivant la relation de Tempelhof, on voit en effet comment les Prussiens furent surpris sur leur extrême droite, par une armée établie presque perpendiculairement sur ce flanc, avec une forte division sur leurs derrières, dans la disposition suivante :



On voit par cette relation que les Prussiens ont dû soutenir les premiers corps du flanc culbuté, et que les régiments les plus près s'y étant portés successivement, furent battus les uns après les autres. C'est pour parer à cet inconvénient, que j'ai démontré dans le chapitre V, la nécessité de ne pas engager toutes ses troupes à la fois, mais de faire soutenir l'attaque, par une brigade en échelon, et de manœuvrer avec le reste de l'armée de manière à l'établir à son tour sur l'extrémité de la ligne ennemie. La conduite du roi fut contraire à cette règle, car il n'aurait pas dû diriger toutes ses troupes vers Hohenkirch, où les masses autrichiennes pouvaient les attaquer en tout sens, et les accabler. Il eût manœuvré avec beaucoup plus d'avantage, en se rapprochant de l'attaque du duc d'Aremberg, et en y faisant marcher le corps de Retzow; par ce moyen il eût arrêté les succès momentanés de Daun, et se serait mis à même d'opérer sur la droite des Autrichiens pour communiquer avec la Silésie, comme il en avait eu d'abord le projet. A la rigueur on ne peut lui reprocher sa conduite comme une faute, vu que le brouillard et l'obscurité ne lui permirent pas de juger de la force, des projets et de la position de l'ennemi. Il n'est pas blâmable non plus d'avoir pris une mauvaise position, car il en connaissait les inconvénients. On cite à ce sujet une anecdote qui fait honneur à son discernement. Le maréchal Keith lui dit, deux jours avant la bataille : *Si Daun nous laisse dans ce camp, il mérite d'être pendu*. Le roi ajouta en riant : *Il faut espérer qu'il aura plus peur de nous que de la corde*. On doit d'ailleurs se rappeler que l'armée prussienne, en marche par un brouillard épais, supposait l'ennemi campé à Lœbau. Frédéric le trouvant devant lui, ne crut pas de sa dignité de rétrograder; dans toute cette guerre, il n'avait jamais été attaqué par les Autrichiens, et ce souvenir justifie en quelque sorte une résolution qui prouve combien il comptait sur les ressources de son génie au cas que Daun l'attaquât en rase campagne. Mais si Frédéric n'avait rien à craindre d'une attaque de vive force, il semble qu'il devait d'autant plus se tenir en garde contre une surprise, que sa position n'en était pas à l'abri. On concevra difficilement que ce grand capitaine n'ait pas fait observer les hauteurs boisées en avant de Hohenkirch; s'il y avait placé un bataillon et cent chevaux, il n'aurait pas perdu cette bataille. Loin de là, il souffrit que les Croates occupassent non-seulement les revers de la montagne, mais encore tous les villages qui aboutissaient à son camp, et que son flanc droit fût ainsi enveloppé avant de combattre ; ce fut par une faute semblable que les Autrichiens perdirent la fameuse bataille de Leuthen ; en jetant un instant les yeux sur la relation et le plan que nous en avons donnés, on verra que Daun et le prince Charles n'avaient point fait éclairer les hauteurs

en avant de leur ligne, et que le roi leur déroba la manœuvre qu'il méditait pour accabler l'aile gauche. Les Autrichiens avaient à la vérité poussé des corps nombreux en avant sur Neumarck ; mais ils furent battus et rejetés sur l'aile droite : la force même de ceux-ci était contraire à leur but, car l'on observe mal avec de petites armées. Ces deux actions mémorables justifient les maximes suivantes :

1° *Lorsqu'une armée occupe un camp sur des hauteurs, ou tout autre terrain propre à lui servir de champ de bataille, elle doit faire éclairer le terrain en avant de son front et de ses flancs, afin d'empêcher l'ennemi de gagner une extrémité de la ligne par un mouvement dérobé ;*

2° *Attendu que des corps nombreux, disséminent inutilement les forces, éveillent l'attention de l'ennemi et ne garantissent pas mieux contre une surprise, on fera bien de placer dans ces accidents de terrain, de petits postes d'observation indépendants, qui puissent aussi bien communiquer entre eux qu'avec l'armée ou les corps intermédiaires.*

Je terminerai en observant, qu'on confond trop souvent le mot de surveiller avec celui d'occuper militairement ; des armées ont été battues pour avoir détaché des divisions où il ne fallait que des partis.

La conduite de Daun dans cette bataille mérite des éloges : il paraît néanmoins qu'il commit une imprudence en ne faisant donner sa droite qu'à huit heures, tandis que la gauche était vivement engagée depuis cinq. L'attaque de la première ayant pour but d'empêcher la gauche du roi de se porter au secours du point principal, devait être simultanée : bien que le maréchal eût des raisons puissantes pour n'engager sérieusement cette aile qu'après le succès de l'attaque de Hohenkirch, cela n'empêchait pas de faire les démonstrations nécessaires pour tenir de ce côté les ennemis en échec. Enfin, le dernier reproche fondé qu'on est en droit de lui faire, c'est de n'avoir pas poussé l'armée prussienne plus vivement, lorsque déjà engagée et battue, il n'avait rien à risquer en marchant sur elle. Le fruit d'une victoire dépend de savoir en profiter, c'est le talent le plus désirable dans un général ; c'est aussi en cela que l'art a fait les plus grands progrès de nos jours, et que plusieurs capitaines ont donné les plus belles leçons à la postérité. Je me propose, au reste, de revenir sur ce chapitre, en traitant des dernières guerres.

CHAPITRE XIII.

Suites de la bataille de Hohenkirch; belle marche du roi; fin de la campagne sur cette ligne. Observations.

A peine Frédéric eut gagné le camp de Doberschutz, qu'il dit à ses généraux : *Daun nous a laissé sortir de l'échiquier ; la partie n'est pas perdue ; nous nous reposerons ici quelques jours, et nous irons ensuite en Silésie délivrer Neiss.* Ce prince, en effet, ne parut jamais plus grand qu'après sa défaite; songeant alors à la réparer, il ordonna au prince Henri de lui amener sur-le-champ des renforts de Gamich.

Daun, toujours fidèle à son système, fit un pont d'or au roi ; au lieu de le poursuivre sans relâche, il perfectionna les retranchements du camp de Kittlitz, où il n'aurait jamais dû rentrer; et ne le quitta que le 17, pour en prendre un plus rapproché (*Voyez* planche 19) : l'aile droite était sur les hauteurs de Belgern, couverte par la rivière de Lobau et des étangs; les grenadiers et les carabiniers à cheval furent postés sur ce plateau. La ligne se prolongeait de là sur une chaine de hauteurs, jusqu'au défilé de Jenkowitz, auquel l'aile gauche était appuyée. Le corps de Laudon se plaça sur les hauteurs de Weissitz, en avant de cette aile.

La majeure partie du corps de Dourlach se réunit à l'armée; le reste, sous les ordres de Wehla, occupa le Schaafberg, couvrant le flanc droit et la route de Gœrlitz. Ce camp, pour ainsi dire inaccessible, fut encore fortifié par toutes les ressources de l'art; mais, pendant qu'on perdait ainsi un temps précieux, le prince Henri rejoignit le roi avec 8 bataillons, 5 escadrons, et un train considérable d'artillerie.

Immédiatement après la bataille, Daun avait envoyé un officier au général Harsch, pour lui en porter la nouvelle, et lui donner l'ordre de pousser le siége de Neiss avec activité; ce général avait reçu de nombreux renforts, et fait tous les préparatifs nécessaires pour ouvrir la tranchée.

La position de Frédéric était difficile; la prise de Neiss aurait rendu les Autrichiens maîtres de toute la haute Silésie, et même de Kosel; événement inévitable s'il restait en Saxe. D'un autre côté, en marchant au secours de cette place, l'armée stationnée dans cette dernière province, affaiblie par le détachement du prince Henri, eût été accablée par Daun, réuni à l'armée des cercles; la prise de Dresde paraissait alors certaine, et, de toute manière, l'ennemi pouvait s'établir dans le cœur des États prussiens, à l'issue de la campagne. Cette alternative qui eût mis un homme ordinaire dans le plus grand embarras, ne fut, pour ce monarque, qu'un motif pour prendre promptement son parti : convaincu qu'en voulant tout conserver on s'exposait à tout perdre, il saisit d'un coup d'œil le plan d'opérations le plus favorable à l'ennemi, et les moyens de le faire échouer. Ce double calcul reposait à la fois sur la connaissance du caractère et des principes du maréchal Daun, sur la rapidité ordinaire des mouvements de l'armée prussienne, et enfin sur l'espoir assez fondé que Dresde tiendrait au moins trois semaines, et que le petit corps chargé de couvrir la Saxe, pourrait, à la dernière extrémité, se jeter dans la place. Ce temps était suffisant pour débloquer Neiss, et revenir. Les mouvements des Russes et des Suédois faisaient aussi présumer qu'ils se préparaient à évacuer les États prussiens pour prendre leurs quartiers d'hiver; du moins le grand éloignement de ses frontières et le défaut de subsistances devaient forcer l'armée russe à cette résolution. Déjà même le général Fermor était parti le 16, de Stargard, pour Reetz. Les Suédois, de leur côté, avaient quitté le camp de Ruppin, et s'étaient retirés jusqu'à Boitzenbourg. Le général Palmbach assiégeait, il est vrai, encore Colberg; mais tout donnait lieu de croire que ce siége ne tarderait pas à être levé. Frédéric résolut, en conséquence, de ne laisser sur cette partie de ses frontières, qu'un petit corps de 8 bataillons, sous le général Manteufel, et de diriger en Saxe, les corps de Dohna et de Wedel.

La plus grande difficulté consistait à se rendre maître de la route de Silésie, et d'atteindre Gœrlitz avant l'ennemi. Or le chemin qui conduit directement à cette ville, passant par Weissenberg et Reichenbach, se trouvait entièrement fermé par l'armée autrichienne. Frédéric ne pouvant y arriver que par un grand détour, sa première marche devait être forcée et cachée, de manière que dans la seconde, il eût moins de terrain à parcourir que l'ennemi, qui était à même d'atteindre Gœrlitz dans une seule journée. Le maréchal ayant une division sur le flanc gauche du roi, et beaucoup de troupes légères sur ses derrières, il paraissait impossible de lui cacher le moindre mouvement, à moins de lui donner le change sur le véritable plan d'opérations; c'est ce que Fréderic fit en maître.

Il fallait d'abord se débarrasser de tous les attirails, et des malades et blessés dont le camp se trouvait rempli. On rassembla, en conséquence, un grand nombre de chariots du pays, sur lesquels tous les blessés qui pouvaient supporter le transport furent chargés. Ce convoi partit de Bautzen, le

22 octobre au soir, sous l'escorte de 2 bataillons et 5 escadrons, et prit la route de Dresde par Camenz, Konigsbruck et Radeberg. Arrivé à Camenz, le commandant du convoi apprit que le général autrichien Nauendorf s'était avancé avec quatre régiments d'infanterie jusqu'à Konigsbruck, où Daun l'avait porté pour intercepter la route de Dresde. Le roi en ayant été informé, ordonna au convoi de repartir dans la nuit même, et de marcher par Hoyerswerda, directement sur Glogau, ce qui fut heureusement exécuté. Il restait encore le train des vivres et munitions de toute espèce; leur évacuation était de la plus haute importance dans la position actuelle, puisqu'il n'y avait rien à attendre de longtemps des magasins de Silésie, ni de ceux de Dresde. Le général Bornstedt partit, le 23, à dix heures du soir, avec ces trains et le reste des blessés, sous l'escorte de 4 bataillons et 5 escadrons; côtoya la rive gauche de la Sprée jusqu'à Kumerau, où il passa sur la droite.

L'ennemi informé de la marche de ces deux colonnes, conclut que l'armée ne tarderait pas à se mettre en mouvement; mais la direction qu'elle prendrait était encore un problème. La seconde colonne semblait vouloir gagner par Sagan la route de Glogau qu'avait prise la première; et les Autrichiens occupant en forces celle de Gœrlitz, Daun crut avoir forcé Frédéric d'abandonner la Saxe, pour se retirer sur cette place de seconde ligne; l'on croit aisément ce qu'on désire, et il faut convenir que ce jugement du maréchal était justifié par les apparences. Mais quel dut être son étonnement, lorsque, le 25 à midi, il découvrit, sur ses derrières, toute l'armée prussienne en possession de la route directe de Gœrlitz, et lui donnant de vives inquiétudes pour ses magasins de Zittau!

Le 24, à six heures du soir, le général Braun partit avec 6 bataillons et 5 escadrons, conduisant les bagages par Salza et Leichnam à Neudorf, où il passa la petite Sprée, et parqua son convoi. L'infanterie qui occupait les villages en avant du front et sur les flancs, se retira au camp à dix heures, dans le plus grand silence, laissant les gardes avancées de cavalerie jusqu'au lendemain. A dix heures du soir, les tentes furent abattues, et l'armée se mit en marche *par lignes et par la gauche*. Les hussards de Werner, le bataillon franc de Salenmon, et les 8 bataillons que le prince Henri avait amenés, formèrent l'avant-garde, qui marcha par Drehsa, passa la Sprée à Geilitz, changea de direction à droite, et se porta par Gros-Raditz et Diesa, au camp d'Ullersdorf. La première colonne, composée de toute l'infanterie, suivit la même route : la seconde colonne, formée de la cavalerie, passa la petite Sprée à Neudorf, fut suivie par le convoi de Braun, et se dirigea par Tauban et Kolm, au camp d'Ullersdorf. Le général Bornstedt partit le même soir de Kumerau, avec le parc des vivres, et se porta par Tauen et Sproitz, à Jenkendorf, où il arriva le 25 à midi. Le prince Henri commanda l'arrière-garde, formée de 11 bataillons, 20 escadrons et des gardes de cavalerie. Dès que l'armée eut levé son camp, il occupa les mamelons nommés Spitzbergen, et suivit au jour la route des colonnes. Le roi campa la droite à Diesa, la gauche à Baarsdorf, et transféra son quartier général à Ullersdorf. (Pl. 19.)

L'apparition subite des Prussiens dans ces contrées, donna lieu à l'enlèvement de plusieurs détachements du corps de Wehla, et à la retraite de ce général sur la grande armée. Les Autrichiens occupèrent Bautzen après le départ du roi, et y trouvèrent les blessés intransportables, au nombre desquels étaient le prince Maurice et le général Geist, qu'ils traitèrent avec les plus grands égards.

En jetant un coup d'œil sur la position respective des armées, il paraîtra étonnant que le roi ait pu gagner une marche sur ses adversaires. La vigilance de leurs nombreuses

troupes légères fut mise en défaut, et ils n'apprirent le départ des Prussiens, qu'au moment où les têtes de leurs colonnes avaient déjà gagné Gros-Radits. Si Daun se fût aussitôt mis en marche avec son armée sur la route directe de Gœrlitz, il est probable qu'il eût encore prévenu le roi dans cette ville ; mais il se contenta d'envoyer le général Caramelly à la poursuite de l'arrière-garde, et ne détacha que le 25 après midi, les grenadiers, la réserve, et deux régiments de hussards, à Reichembach, pour observer la marche de l'armée prussienne. Lascy qui commandait ce détachement voyant Frédéric au camp d'Ullersdorf, ne douta plus de son projet, et résolut en conséquence de repartir dans la nuit pour occuper Gœrlitz et les hauteurs de Landskrone.

Si le général autrichien avait atteint ce point, le roi courait risque de perdre le fruit de sa belle marche ; il repartit donc à deux heures du matin avec l'avant-garde renforcée de tous les dragons et hussards de l'armée, et afin de mieux cacher sa marche, il quitta la grande route, et se dirigea par un chemin de traverse sur Ober-Rengersdorf, d'où longeant le fossé neuf, il arriva dans la plaine de Gœrlitz. L'armée le suivit à trois heures ; la première et la seconde colonne marchèrent dans la même direction ; la troisième, composée du train, passa par Sarichen, Groskrauschke et Ludwigsdorf : comme elle pouvait être inquiétée, elle fut renforcée par les bataillons francs et les chasseurs à pied.

Sur ces entrefaites, les Autrichiens avaient pris possession du Landskrone. Les hussards étaient en avant dans la plaine, soutenus par les carabiniers ; l'infanterie et les grenadiers à pied en troisième ligne sur les hauteurs. Lorsque le roi arriva avec l'avant-garde, dans les environs d'Ebersbach, il donna sur la cavalerie légère. Après avoir reconnu la position, il ordonna au général Werner, qui avait marché un peu en avant avec ses hussards et ceux de Putkamer, d'occuper les hauteurs opposées, pour masquer l'arrivée du reste de la cavalerie, d'engager ensuite le combat, et de tomber sur les Autrichiens avec la masse de ses forces. Lorsque les dragons furent formés derrière la hauteur, les hussards s'engagèrent et culbutèrent ceux du général Esterhazy sur les carabiniers, qui accouraient au galop. Ce corps, l'élite de la cavalerie autrichienne, accoutumé à mépriser les hussards, se jeta sur eux avec impétuosité, et franchit un fossé marécageux pour les poursuivre. Au même instant, les dragons de Zetteritz et 8 escadrons de Normann, masqués par les hauteurs, tombèrent sur lui en même temps que les hussards firent volte-face. Les carabiniers autrichiens forcés de repasser le fossé marécageux, y furent culbutés et sabrés. Leur perte en tués et blessés fut énorme : on leur fit 426 prisonniers. Ce qui échappa se replia sur l'infanterie ; les Croates évacuèrent Gœrlitz à la hâte.

Frédéric voulait d'abord attaquer le Landskrone, mais comme l'ennemi y était trop avantageusement posté, il abandonna ce dessein ; l'armée campa dans la plaine, la droite à Ebersbach, la gauche à Gœrlitz ; le village de Gierbigsdorf, en avant de l'aile droite, et celui d'Ebersbach, furent occupés par 10 bataillons. La partie basse du premier village, qui s'étend jusqu'au Landskrone, resta au pouvoir des Croates. La ville où le quartier général vint s'établir, fut gardée par 17 bataillons. Ceux de Lenoble et Duverger cantonnèrent, avec les chasseurs, dans les métairies situées sur la rive opposée de la Neiss, sur laquelle on jeta plusieurs ponts.

Par cette marche savante, Frédéric ravit à Daun tous les avantages qu'il se promettait de sa victoire, et de la position qu'il avait prise après la bataille. Le général autrichien trompé dans son espoir, vint prendre le 26 un nouveau camp près de Gœrlitz, la droite

sur le Burgberg, près de Jauernick, le centre sur le Landskrone, la gauche à Markersdorf. Le corps de Laudon, qui avait suivi l'arrière-garde et la colonne du train, vint camper, le 27, sur les hauteurs de Konigshain, sur le flanc droit des Prussiens.

Daun désespérant de couper le roi, de la Silésie, à moins de livrer une nouvelle bataille, résolut de se borner à retarder sa marche, en la faisant inquiéter par de forts détachements; il espérait par là donner au général Harsch le temps de prendre Neiss, et lui envoya à cet effet, le 28, un renfort de 11 bataillons et 4 régiments de cavalerie. Cette division, aux ordres du général Wied, marcha par Zittau et Frankenstein. L'armée de siége fut ainsi portée à 40 bataillons, sans compter la cavalerie, les Croates et autres troupes légères. Le général Wehla fut détaché pour occuper les montagnes de Schœnberg, et Laudon se prépara à poursuivre vigoureusement l'arrière-garde. Daun, alors, forma le projet de tenter un coup de main sur Dresde, aussitôt que le roi continuerait sa marche.

L'armée prussienne ayant été suffisamment pourvue de pain, Bornstedt partit, le 29 après midi, avec le parc des vivres pour Gruna. Le général Braun, avec le train d'artillerie et les bagages, escortés par 4 bataillons, se rendit à Leopoldshain; le pont fut levé, et son équipage suivit cette colonne. L'avant-garde se mit en mouvement à l'entrée de la nuit; passa la Neiss, et se forma sur la rive opposée, afin de couvrir la marche de l'armée. Les bataillons qui cantonnaient dans les villages s'en retirèrent à minuit; les tentes furent abattues; l'infanterie passa la Neiss sur les ponts de chevalets, et la cavalerie la traversa à gué. Au point du jour toute l'armée avait passé, et continua sa marche; le roi se porta avec l'avant-garde à Schœnberg, afin d'expulser le général Wehla; mais celui-ci s'était déjà retiré, et l'avant-garde poussa jusqu'à Lichtenau. La première colonne, composée de toute l'infanterie de l'armée, suivit la même route par Pfaffendorf et Nieder-Geilsdorf. La deuxième, formée de la cavalerie, se porta au camp par Hermsdorf et Lauterbach. La troisième consistant dans le parc et les bagages, suivit la route directe de Leopoldshain par Lichtenberg à Lauban; l'ambulance sous le général Bornstedt forma la quatrième colonne, et marcha de Gruna à Windschdorf.

Aussitôt que Laudon fut informé du départ de l'armée, il traversa Gœrlitz avec 2 régiments de cavalerie, et prit les devants. Le reste de son corps le suivit de près, afin de harceler l'arrière-garde; celle-ci commandée par le prince Henri, était composée de 6 bataillons et de 10 escadrons de hussards. Le retard, occasionné par le défilé d'Ober-Schœnborn, donna le temps à Laudon de réunir son corps, et d'engager une canonnade, qui demeura sans effet. Le prince Henri continua sa marche sans s'arrêter; après avoir mis le feu au village pour chasser les Croates, qui suivaient trop vivement les bataillons francs. Wehla se réunit à Laudon dans les environs de Pfaffendorf, où l'engagement devint plus sérieux, et se prolongea jusqu'au soir; le roi revint sur ses pas avec quelques régiments de cavalerie pour faire jour à son arrière-garde; Pfaffendorf fut également incendié.

L'armée prussienne campa sur les hauteurs en arrière de Geilsdorf; l'aile droite appuyait à un bois occupé par les troupes légères; le quartier général fut établi à Lauban.

Laudon se posta à peu de distance dans les bois, entre Pfaffendorf et Heidersdorf. Le maréchal Daun fit passer la Neiss, le 31, au duc d'Aremberg avec la réserve, qui campa entre Moys et Leopoldshain, afin de soutenir Laudon. La grande armée ne fit aucun mouvement.

Frédéric séjourna dans sa position, et résolut de diviser ses forces, de marcher

au secours de Neiss, avec 29 bataillons et 68 escadrons, et de détacher le prince Henri avec 25 bataillons et 45 escadrons, par Hirschberg, dans les montagnes, afin d'empêcher Daun d'envoyer des renforts à Harsch. Le 1er novembre, les bataillons cantonnés à Lauban, partirent avant le jour, et se formèrent sur la rive gauche de la Queiss, pour couvrir le passage de l'armée. L'infanterie se mit en mouvement à sept heures, et passa la rivière sur quatre ponts de chevalets; la cavalerie le traversa sur plusieurs gués. Laudon se mit en marche, mais n'entreprit rien avant que l'armée ne fût entièrement passée; alors seulement il fit amener 16 bouches à feu sur les hauteurs entre Geilsdorf et Lauban, d'où il canonna l'arrière-garde; celle-ci, dirigée par le roi en personne, se retira dans le meilleur ordre, et manœuvra comme à l'exercice. Dès qu'elle eut passé la rivière, Laudon dirigea promptement son artillerie sur le Streitberg, et accompagna d'une canonnade très-vive les derniers bataillons du corps que le prince Henri conduisait à Greifenberg. Il y a des circonstances à la guerre où il faut faire beaucoup de bruit, quand bien même on a la certitude de brûler de la poudre inutilement: le roi fit répondre à cette canonnade; mais comme elle ne tua pas un seul homme, il y mit bientôt fin, et continua sa route par Lœwenberg. Le parc des vivres du prince Henri se rendit de Greifenberg à Hirschberg. Laudon passa la Queiss, et campa à une petite distance du roi.

Le 2 novembre, Frédéric se mit en route au point du jour, et vint auprès de Jauer. Le corps cantonna à Conradswalde, Pomsen et environs. Laudon réussit à prendre 11 pontons et une centaine d'hommes à la colonne du train. Le prince Henri se porta sur deux colonnes à Hirschberg.

Le 3 novembre, l'armée du roi arriva dans les environs de Schweidnitz, où elle cantonna.

Le 4, le prince Henri se porta à Landshut, et laissa Ziethen à Hirschberg avec 7 bataillons. Fouquet, qui était depuis trois mois à Landshut, en partit à l'arrivée du prince pour se réunir au roi à Waldenbourg et Freibourg. Laudon suivit l'armée à Jauer, et campa à Peterswitz; son corps poussa des partis jusqu'aux environs de Breslau et de Hirschberg.

Sur ces entrefaites, Harsch ouvrit la tranchée contre le fort de Prusse, et un feu violent contre ce fort et la place de Neiss; mais, informé que le roi s'approchait de la Silésie, il fit évacuer toute son artillerie de siége, dans la nuit du 1er novembre, par la route de Zuckmantel, tout en gardant fortement la tranchée. Le renfort envoyé par Daun, arriva le 4 novembre, et porta son armée à 30,000 hommes; malgré cela, il ne crut pas devoir risquer une bataille, et se prépara sérieusement à lever le siége; une forte division passa la Neiss, le 5, et le reste se disposait à la suivre, lorsque le général Treskow, commandant de la place, fit une sortie dans laquelle il prit 458 hommes. Frédéric s'était réuni, le même jour à Fouquet, entre Nimptsch et Reichembach. Ziethen se porta au camp de Thomasdorf, pour couvrir les communications de Schweidnitz avec l'armée du prince Henri. Laudon se retira à Lahn.

Le roi marcha le 6, à Munsterberg, où l'on apprit la levée du siége de Neiss, la retraite de Harsch en Moravie par Zuckmantel, et l'arrivée du général Deville à Troppau, avec 18 bataillons et 8 régiments de cavalerie. Frédéric se rendit en personne à Neiss, le 7, y examina les travaux, et détacha 18 bataillons et 20 escadrons, sous Fouquet, à Glumpigau pour observer les deux divisions ennemies. L'armée repartit le lendemain pour la Saxe.

Telles furent les suites de la marche hardie, rapide et savante de Frédéric. La cour de Vienne, se flattait déjà de reconquérir la Silésie, et, par cette seule combinaison, elle fut plus éloignée que jamais de réussir dans

ce projet. Il est vrai qu'elle eût pu s'en dédommager largement, si Daun avait su profiter de l'absence de l'armée prussienne pour opérer vivement sur Dresde, Torgau et Wirtemberg. Le maréchal voyant enfin que tous ses efforts pour arrêter le roi seraient infructueux, porta bien ses vues sur Dresde, mais il le fit avec tant de lenteur et de mollesse qu'il n'en obtint aucun succès. Il envoya, le 27 octobre, le général Tillier au duc de Deux-Ponts, pour combiner la part que l'armée des cercles prendrait à l'exécution de son projet. Afin de donner le change aux Prussiens, il fit jeter un pont sur la Neiss, et ordonna à l'armée de se préparer à marcher le 3 novembre, comme s'il eût voulu poursuivre le roi; mais, le 4 au matin, il prit la direction de Bautzen, laissant le général Okelli à Lauban, pour soutenir Laudon au besoin. L'armée des cercles, qui avait quitté, le 14 octobre, son fameux camp de Pirna, pour occuper celui de Gieshubel, se porta, le 3 novembre, à Lauenstein, et le 4, à Hermsdorf; il ne resta qu'une brigade, pour la garde du pont de bateaux de Pirna.

Frédéric ordonna au général major Finck de prendre, après le départ du prince Henri, une part active aux délibérations du conseil, quoique ce petit corps d'armée eût les lieutenants généraux, Hulsen et Itzenplitz. Ces derniers avaient une manière de penser si noble, qu'il vécurent avec lui dans la meilleure intelligence, et le secondèrent de tous leurs moyens (1).

Les mouvements de l'armée des cercles et de la grande armée autrichienne, engagèrent les Prussiens à quitter le camp de Gamich, le 5 novembre, et à se retirer derrière le Val de Plauen, afin de ne pas être attaqués de front par la dernière, et pris à revers par la première. Cette nouvelle position appuyait sa droite vers Zolmen, sa gauche à Postewitz.

Le roi avait donné avis à Finck, de l'ordre expédié aux corps de Dohna et de Wedel, de se porter en Saxe à marches forcées. Il savait, en outre, que Frédéric reviendrait dans ce pays, aussitôt que la Silésie serait délivrée; il n'avait, en conséquence, qu'à se maintenir, jusqu'à cette époque, en évitant de se laisser entourer. Si cela ne pouvait s'opérer que par une retraite, il fallait la diriger de manière à conserver ses communications avec les corps qui devaient le renforcer, à soutenir Dresde, et empêcher les Autrichiens de s'établir solidement en Saxe.

Le choix des mesures tendantes à un tel résultat, devait être déterminé sur les mouvements ultérieurs du maréchal Daun; or celui-ci était parti, le 6, de Ditersbach, avait passé l'Elbe à Pirna, le 7, et campé à Lockwitz, pendant que l'armée des cercles prenait position à Frieberg.

Dès que les généraux prussiens en furent informés, ils se réunirent, dans la nuit du 7 au 8, et résolurent de se mettre en mouvement au point du jour, pour se porter à Meissen, avant d'être entièrement cernés. On expédia deux officiers au général Schmettau, commandant de Dresde, pour l'en prévenir, et l'engager à se défendre vigoureusement jusqu'à l'arrivée des secours. Ces officiers étaient chargés de ramener les équipages du prince Henri, les conseillers du cabinet du roi, et les chiffres. On peut se faire une idée de la sensation que cette évacuation causa dans la capitale. La majeure partie des habitants n'était pas portée pour

(1) Cette bizarrerie ne pouvait manquer d'arriver dans un État où l'avancement était exclusivement réservé à l'ancienneté, où le merite le plus transcendant était condamné à la nullité, à moins qu'il ne fût mis en scène par un événement de cette nature. Il faut convenir qu'il aurait mieux valu créer un lieutenant général avant son tour, que d'exposer ces deux généraux à un affront semblable; leur dévouement est sans contredit louable; mais osait-on espérer de leur part un désintéressement dont l'histoire offre si peu d'exemples?

les Prussiens; aussi Daun fut-il bientôt instruit du projet de leurs généraux. C'est justement ce que désirait Finck, dont le dessein n'était pas d'aller à Meissen; mais de gagner quelques jours, en donnant à Daun un avis qui l'engageât à ralentir les préparatifs d'une conquête qui lui paraissait dès lors facile.

Finck se rendit à Dresde au point du jour, et fit part de son projet au commandant; il mit à l'ordre de l'armée, de cuire les vivres et de se tenir prêt à marcher. Le capitaine de pontonniers fut chargé de jeter, dans le plus grand silence, un pont au-dessous de la ville, vers lequel on ouvrit de la porte de Wildsruf et du camp trois débouchés. Daun fit après midi une légère reconnaissance.

Le 9 novembre, à six heures du matin, le parc d'artillerie et les équipages filèrent sous l'escorte d'un détachement de trente hommes par bataillon (1). A deux heures, on apprit que l'armée ennemie était en mouvement, Finck fit prendre les armes, replia les avant-postes, et se mit en marche sur deux colonnes qui traversèrent Dresde et allèrent camper sur la rive droite de l'Elbe. Leur mouvement fut couvert par 6 bataillons que Finck conduisit à Plauen. Le colonel Meyer posté dans le grand parc, y fut attaqué, et disputa le terrain jusqu'au soir qu'il se retira dans le faubourg, où il fut faiblement poursuivi. Cependant Schmettau avait fait garnir les faubourgs de matières combustibles. Informé que Daun faisait élever des batteries, et voulait s'y loger, il y fit mettre le feu le 10 novembre, et ses troupes l'évacuèrent au milieu des flammes. Daun connaissait trop bien les lois de la guerre pour désapprouver cette mesure; mais comme il prévit le résultat qu'aurait son entreprise, il envoya un parlementaire au commandant, pour lui demander s'il avait l'ordre d'agir d'une manière aussi contraire aux usages des nations policées, et le rendre responsable des événements ultérieurs. Schmettau lui répondit : qu'ayant ordre de défendre la ville jusqu'à l'extrémité, si l'ennemi s'en approchait davantage, il ne ferait pas seulement brûler le reste des faubourgs, mais encore qu'il défendrait toutes les rues, se retrancherait, s'il le fallait, dans le château électoral (2). Daun à couvert par cette réponse martiale, déclara qu'il préférait les devoirs de l'humanité, aux lauriers achetés à un tel prix; il forma le blocus de la place, et se borna à détacher le général Odonel à Gersdorf, de l'autre côté de l'Elbe, afin d'observer les Prussiens.

Tandis que ces événements se passaient, les généraux Wedel et Dohna s'étant réunis à Berlin, conformément aux ordres du roi, se dirigèrent sur Torgau avec 23 bataillons et 32 escadrons.

L'armée des cercles, avait détaché du camp de Frieberg le général Haddick pour s'emparer de cette place, qui renfermait un des grands magasins du roi; on savait qu'elle n'était ceinte que d'un simple retranchement, et gardée par 2 bataillons. Le général Wedel s'était fait précéder sur la rive droite de l'Elbe par un détachement sous le major Lossow. Cet officier, instruit par quelques prisonniers du projet de Haddick, en rendit compte à Wedel, qui arriva, le 10 décembre, à Hertzberg. A l'approche

(1) Cette méthode de tirer les détachements de tous les corps, est très-avantageuse, surtout pour une armée inférieure; un bataillon de 600 hommes rend pour un instant les mêmes services qu'un de 700 hommes. En détachant l'excédant, on ne s'affaiblit point; car on ne diminue point le nombre des corps organisés, qui constitue la force réelle d'une armée.

(2) Autant on a loué Schmettau de cette conduite énergique, autant on a blâmé Davoust d'en avoir tenu une pareille à Hambourg; l'esprit de parti dénature tout. Je suis loin d'avoir aucun motif d'être l'apologiste du dernier, mais je me suis fait un devoir d'être toujours juste.

des Impériaux, devant Torgau, le colonel Grolmann, commandant de la place, prit la résolution de sortir à leur rencontre, persuadé qu'il leur en imposerait assez pour gagner quelques heures, et donner le temps à l'armée d'arriver. Cette ruse réussit, Haddick n'imagina pas qu'une simple garnison osât venir au-devant de lui; il crut que Wedel était à Torgau, et suspendit l'attaque. Sur ces entrefaites, 5 escadrons entrèrent dans la place, où le reste du corps ne tarda pas à les suivre. Dohna y arriva, le 14. Le lendemain, Haddick fut attaqué à Eulenbourg, battu et repoussé avec perte sur Grimma; il attira à lui les généraux Kleefeld, Lichtenstein, Ried et Luzinsky, qui se trouvaient à Meissen. La petite armée prussienne campa alors près d'Eulenbourg.

L'armée des cercles, qui devait concourir au grand projet de Daun, et débuter par la prise de Leipsig, s'était dirigée, le 12, sur cette ville, que bloquaient les généraux Kleefeld et Lichtenstein; elle se porta, le 15, à Kolditz, où elle apprit la défaite de Haddick. Cet événement et l'approche des renforts déterminèrent le duc de Deux-Ponts à renoncer à ses projets de conquêtes, et à prendre ses quartiers d'hiver aux environs de Chemnitz.

Nous avons vu que Frédéric, après avoir visité Neiss, le 7 septembre, en était reparti, le 8, pour la Saxe; ses troupes marchèrent avec une telle rapidité, que le 15 il fut de retour à Lauban. Le prince Henri chargé de couvrir la Silésie fit observer les corps de Kalnocky et de Laudon par des divisions laissées à Landshut et Greifenberg. Laudon convaincu qu'il ne lui restait rien de bon à entreprendre, évacua la Silésie, et se retira sur Zittau.

Daun jugeant par le retour du roi que son entreprise était manquée, leva le blocus de Dresde, le 16, et se retira à Pirna. Frédéric en fut informé à Weissemberg, où il passa la Lœbau le 17; il prit alors les 8 bataillons tirés de l'armée de Saxe après l'affaire de Hohenkirch, y joignit 20 escadrons, et marcha à Dresde avec le prince Henri. Le reste de l'armée retourna en Silésie, sous les ordres du margrave Charles, et cantonna, le 23, près de Naumbourg. Le corps de Finck leva son camp, le 20, et prit ses quartiers dans les environs de Dresde.

Le 21, le roi apprit que Daun, après avoir rasé le fort de Sonenstein, se retirait en Bohême; l'armée reçut ordre de prendre ses quartiers d'hiver, et d'expulser les détachements autrichiens restés en Saxe. Le général Widersheim se porta à Pirna avec 2 bataillons et 5 escadrons; Hulsen, à Frieberg, avec 5 bataillons et 5 escadrons; la cavalerie quitta ses cantonnements autour de Dresde, pour s'étendre dans les belles contrées de Leipzig et de Halle; les généraux Itzenplitz et Knoblock se dirigèrent avec 13 bataillons, dans le Voigtland, pour le faire évacuer, et prendre leurs quartiers à Zwickau et Géra. Wedel et Dohna quittèrent les environs d'Eulenbourg; le premier alla renforcer la division du Voigtland, et le dernier retourna par Leipzig, en Poméranie, afin d'en chasser les Suédois. Le corps de Margrave Charles quitta aussi ses cantonnements de Naumbourg, et prit ses quartiers d'hiver le 1er décembre, ainsi que celui de Ziethen. Frédéric partit de Dresde, le 10, pour retourner en Silésie, il arriva, le 14, à Breslau.

En partant de Neiss, le roi avait laissé Fouquet avec 13 bataillons et 20 escadrons, pour tenir tête à Deville. Après quelques petites opérations, Fouquet ayant reçu, le 9 décembre, des renforts du margrave Charles, força son adversaire à retourner en Moravie. Les armées prussiennes occupèrent alors leurs quartiers d'hiver dans l'ordre suivant, à partir de la gauche.

1° Le corps de Fouquet de 25 bataillons et 30 escadrons, aux environs de Ratibor, Zulz, Ottmachau et Oberglogau;

2° Celui de Ziethen, consistant en 36 bataillons et 35 escadrons, dans les mon-

tagnes de Greifenberg, Hirschberg, Lœwenberg jusqu'à Silberberg;

3° Seize bataillons et 30 escadrons dans l'intérieur de la Silésie, vers Breslau, Sagan, etc.;

4° L'armée de Saxe avait 41 bataillons, cantonnés dans les environs de Meissen et Dresde et en Voigtland; sa cavalerie forte de 30 escadrons dans le voisinage de Leipzig;

5° Enfin, 3 bataillons et 30 escadrons, se trouvaient répartis dans les différents postes de l'intérieur et des montagnes.

On sait que Dohna était retourné en Poméranie avec ses 21 bataillons et 35 escadrons.

L'armée autrichienne prit ses quartiers dans les cercles de Saatz, Leutmeritz et Bunzlau : le quartier général était à Prague, le corps de Harsch dans le cercle de Kœniggratz, celui de Deville en Moravie, l'armée des cercles en Franconie.

Avant de passer à la relation des opérations contre les Russes et les Suédois, je ne puis me dispenser de faire quelques observations sur les précédentes.

On ne peut trop admirer la conduite de Frédéric après la bataille de Hohenkirch. La rapidité avec laquelle il conçut, pour ainsi dire, un nouveau plan de campagne, et la profondeur de ses combinaisons, sont un monument éternel de son génie. La campagne était à peu près terminée, lorsque Frédéric fut surpris et battu; toute balance entre ses forces et celles des Autrichiens se trouvait rompue; Daun, en profitant de sa supériorité, pouvait expulser les Prussiens de la Saxe, y prendre ses quartiers d'hiver et bloquer Dresde. Le roi ainsi privé d'une province, si nécessaire à l'entretien et au recrutement de ses armées, eût commencé la campagne suivante en Brandebourg. D'un autre côté pendant qu'il aurait vainement lutté contre la supériorité de Daun, le général Harsch eût pris Neiss et se fût établi en Silésie.

Frédéric jugea en maître que Daun n'étant point pourvu d'équipage de siége, le petit corps de Finck rendrait en Saxe, les mêmes services qu'une armée; qu'il tiendrait la campagne jusqu'au dernier moment et se jetterait enfin dans Dresde, plus aisément qu'un corps nombreux. Il pénétra, avec la promptitude de l'éclair, ce qui lui restait à faire; et résolut de porter le théâtre de la guerre en Silésie. Si Daun le suivait dans cette province, la Saxe était sauvée; s'il se contentait de l'y faire suivre par de forts détachements, il ne conservait plus assez de nerf pour ses opérations principales, et Dresde était également sauvé, parce que la direction intérieure de ses lignes, y ramènerait promptement la grande armée prussienne et les corps opposés aux Suédois et aux Russes, et qu'avec ses trois armées réunies, le roi accablait celle des Autrichiens affaiblie par ses détachements. Ainsi, avant que les Russes eussent pu rassembler leurs quartiers dispersés en Pologne, pour profiter de l'absence de Dohna, le siége de Neiss était levé, la Saxe délivrée, et l'armée de son lieutenant de retour sur les frontières de la Poméranie.

Tels furent en effet les brillants résultats des lignes intérieures du roi, et de l'heureux choix d'une ligne d'opérations accidentelle. La postérité admirera toujours l'armée battue, qui change deux fois en six semaines au cœur de l'hiver la direction de la guerre, délivre deux places du premier rang, arrache, à une armée supérieure, tous les fruits de sa victoire, et la rejette au delà de ses frontières. Un semblable résultat prouve mieux que tous les raisonnements systématiques, l'avantage des lignes-manœuvres intérieures contre les extérieures.

La conduite de Daun offre un grand contraste avec celle de Frédéric. Il est deux maximes reconnues à la guerre : *la première est de ne livrer bataille que lorsqu'il en peut résulter un grand avantage, ou que la posi-*

tion des armées la rend indispensable; la seconde est, qu'après la victoire, on ne doit pas laisser aux vaincus le temps de se remettre; mais qu'il faut les poursuivre sans relâche. Le maréchal avait su profiter de sa supériorité et de la mauvaise position de l'armée ennemie pour l'attaquer, la surprendre et la battre. Son plan étant de chasser les Prussiens de la Saxe et de prendre Dresde, ce n'était certainement pas en rentrant au camp de Kittlitz qu'il eût forcé le roi d'évacuer ce pays. S'il osa se décider à attaquer 30,000 hommes avec 60,000, pourquoi craignait-il d'en attaquer les débris après les avoir battus? Ses troupes avaient acquis une force morale précieuse à la guerre; celle des ennemis était au contraire détruite, et leur nombre se trouvait réduit à 22,000. Qui l'empêchait donc de renouveler l'attaque le lendemain, de marcher sur Dresde, ou partout où l'ennemi eût porté ses pas? N'était-il pas ridicule de se retrancher devant une armée vaincue, inférieure de moitié à la sienne? En comparant cette conduite à celle du roi, la situation du maréchal à celle du héros prussien, on aura la mesure des avantages que la guerre de vigueur a sur celle de position (1).

Le système de la plupart des généraux autrichiens, offre les mêmes défauts, la même pesanteur. Le prince de Lorraine, dans la campagne de 1757, se conduisit avec autant d'irrésolution. Dans la campagne de 1793, on a vu le prince de Cobourg, s'arrêter aux frontières de France devant une poignée d'hommes désorganisés qu'il venait de chasser de la Belgique. Ce prince, renforcé par trois corps, anglais, hollandais et hanovrien, n'en fut pas plus entreprenant, le reste de la campagne. Clairfayt, en 1795, s'arrêta devant l'armée du Rhin, qu'il avait battue deux fois. L'archiduc Charles, ce prince qui a donné des preuves de génie, resta pendant trois mois, devant l'armée de Masséna, qu'il avait repoussée d'une partie de la Suisse, et qui était trop faible pour garder la ligne du Gothard au confluent de l'Aar et du Rhin. Quand on réfléchit à l'importance de la conquête de la Suisse, et qu'on compare cette conduite avec la vigueur et les talents que l'archiduc a déployés en d'autres occasions, n'est-on pas autorisé à croire que le cabinet de Vienne y eut une grande part? L'attachement à ce système, justifie cette opinion, car il ne peut être commandé que par l'autorité qui décide des opérations politiques et militaires.

Fin de la campagne contre les Russes.

Les entreprises des Russes, après la bataille de Zorndorf, ne présentent que lenteur et faiblesse. Sans doute, cette lenteur était un peu excusable par le grand éloignement où l'armée se trouvait de sa base et de ses moyens de guerre; mais elle aurait pu opérer un peu plus vigoureusement après le départ du roi. La seule entreprise, digne de remarque, qu'elle forma, fut le siége de Colberg : cette place était alors très-mauvaise; mais la garnison composée de 2 bataillons d'invalides, formant 700 hommes, était commandée par un brave. Le major Heyden organisa la bourgeoisie en compagnies pour la garde de l'intérieur, tandis que sa petite garnison se réserva la défense du chemin couvert et des ouvrages extérieurs. Il n'y avait, dans la ville, que 14 canonniers, mais on instruisit bientôt assez 130 hommes, pour leur confier le service de l'artillerie. Le général Palmbach bombarda vivement, depuis le 3 octobre jusqu'au 9, qu'il reçut l'ordre de lever le siége; mais

(1) Si la faiblesse de Daun, après la bataille de Hohenkirch est inconcevable, on peut encore moins se rendre compte de l'emploi qu'il fit de ses forces en Saxe, tandis que Frédéric courait à Neiss.

renforcé presqu'aussitôt, il reprit le bombardement le 11; quatre jours après, les Russes, maîtres du chemin couvert, sommèrent le commandant, qui loin de se rendre, redoubla d'activité. Sur ces entrefaites, Dohna s'étant avancé le 22 octobre, jusqu'à Stargard, poussa l'armée russe jusqu'à Drambourg, et résolut de dégager Colberg, ou du moins d'y jeter du secours : il détacha, à cet effet, le général Wopersnow, avec 5 bataillons et 9 escadrons. A l'approche de ces troupes, qui surprirent un poste de 300 grenadiers à cheval, Palmbach crut avoir l'armée entière sur les bras : il chercha, mais inutilement, à surprendre la place, et ses tentatives ayant échoué, il leva le siége dans la nuit du 1er novembre.

Telle fut l'issue de la campagne des Russes, dont l'armée se retira en Pologne, par Tempelbourg, le 3 novembre. Dohna avait reçu, le 27 octobre, l'ordre de retourner en Saxe, en laissant seulement 8 bataillons sous les ordres du général Manteufel, pour contenir les Suédois, ce qu'il exécuta heureusement, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, grâce au départ de ses adversaires.

Opérations des Suédois.

Je ne parlerai de ces opérations que comme objet de rapprochement, car elles sont d'ailleurs dénuées de tout intérêt. Le marquis de Montalembert en a donné, dans sa correspondance, tout ce qu'il faut pour les dépeindre.

L'armée du général Hamilton, n'ayant pas d'ennemi devant elle, pénétra dans le Brandebourg, afin de se rapprocher de l'Oder, et d'agir de concert avec l'armée russe; quoique aucun obstacle ne s'opposât à sa marche, elle n'arriva, à Prenzlow, que le 6 septembre : c'est alors que le roi détacha Wedel avec un petit corps de 8 bataillons et 5 escadrons pour la contenir, ou du moins suspendre ses opérations. Le seul événement qui peut être cité, est l'attaque d'un carré d'infanterie suédoise, par les hussards de Moring et les dragons de Plettenberg, qui furent repoussés avec perte, malgré plusieurs charges renouvelées avec acharnement. La défense, vraiment héroïque de cette infanterie, est d'autant plus louable, qu'elle avait une plaine à traverser, et que les Prussiens venaient de détruire, sous ses yeux, la cavalerie qui devait la protéger. Hamilton campa à Rupin jusqu'au 11 octobre, Wedel prit position à Dechtow, en face de l'ennemi.

L'armée suédoise, qui manquait de tout et se trouvait dans un état vraiment pitoyable, se retira le 18, sur Prenzlow : elle fut poursuivie par les Prussiens qui surprirent un de ses détachements à Boitzenbourg. Le corps de Wedel ayant été appelé en Saxe, fut remplacé par une partie de l'armée de Dohna, aux ordres du général Manteufel. Les opérations n'offrent plus d'intérêt pendant cette période; elles se ressentent de la position de l'armée suédoise (1); mais lorsque Dohna, après avoir atteint son but en Saxe, revint avec son corps, le général Lattingshausen, qui avait succédé à Hamilton, se retira jusqu'à Stralsund, en laissant 1,300

(1) Je crois devoir citer la délibération d'un conseil de guerre qui peut faire connaître la situation de cette armée. Ce conseil avait été assemblé pour délibérer sur les quartiers d'hiver à prendre, lorsque le pays serait épuisé. Tous les membres déclarèrent qu'on n'avait point eu d'instruction, et qu'on s'en référait à celles données précédemment au maréchal Unger. Or ces instructions portaient de rester dans le pays. Le général Hamilton observa que l'intention du roi ne pouvait être de tenir l'armée dans une contrée où elle mourût de faim. *Les membres répliquèrent que le roi n'avait pas ordonné d'empêcher l'armée de mourir de faim, mais bien de la tenir dans le pays ennemi, et qu'il fallait obéir à la lettre.* Cette décision fait croire qu'ils n'étaient pas à jeûn, et qu'ils eussent mieux raisonné en se décidant à attaquer l'ennemi, lorsqu'ils en eurent de si belles occasions.

hommes dans Demmin et 1,400 dans Ancklam, qui tombèrent peu de jours après au pouvoir des Prussiens. Dohna répartit alors ses quartiers d'hiver dans la Poméranie et le duché de Mecklenbourg.

L'expulsion des Suédois mit fin à la campagne de 1758, qui eut d'ailleurs moins de changements de fortune que la précédente, mais fut bien plus savante, car les marches y furent mieux combinées et plus rapides ; les positions mieux choisies. Le roi forcé d'évacuer la Moravie, se jette en Bohême et donne à sa retraite tous les avantages et la vivacité d'une invasion ; il l'effectue, sans être entamé, devant des forces supérieures et dans un pays extrêmement difficile. Arrivé sur la ligne de ses frontières, il vole à l'armée russe, la repousse et la met hors d'état de rien entreprendre. Pendant cette marche, Daun, plus sage que l'année précédente, sent tous les avantages de la conquête de la Saxe et l'envahit ; Frédéric y revient comme l'éclair, et déjoue les projets des Autrichiens. Mais ici la scène change de nouveau ; il est surpris et battu à Hohenkirch ; son camp tombe au pouvoir de l'ennemi ; il est coupé de la Silésie. Le héros embrasse, d'un coup d'œil rapide, l'ensemble de ses différentes lignes d'opérations ; il trompe Daun, gagne plusieurs marches sur son flanc droit, vole en Silésie, rejette en Moravie l'armée qui menaçait cette province, dirige les corps opposés aux Russes et aux Suédois sur la Saxe, au moment même où il y retournait; et force aussi son adversaire à se retirer en Bohême. Mettant ainsi en action l'élite de ses troupes sur tous les points de ses frontières, il les sauva successivement. Les mêmes braves qui combattirent sous les murs d'Olmutz en Moravie, se retrouvèrent en Bohême et au fond de la Marche ; réunis en Saxe, ils retournèrent en Silésie, pour revenir dans cette première province d'où ils vont en Silésie pour la troisième fois ! Quel contraste entre la fin de cette campagne et les débuts de celle de 1756. En payant le tribut d'éloges que mérite l'activité du roi, il faut convenir néanmoins qu'il fut puissamment secondé par la singulière inaction et le manque d'énergie de ses adversaires ; les généraux les plus médiocres du 19e siècle auraient mis, par une invasion hardie et rapide, le roi hors d'état de soutenir la guerre plus longtemps, pourvu que leurs cabinets eussent agi de bonne foi et de concert.

La conduite du duc Ferdinand mérita aussi les plus grands éloges. Placé à la tête d'une armée qui venait de poser les armes et qui était composée de dix nations différentes, il parvint, par la supériorité et la vigueur de ses manœuvres, à chasser une armée nombreuse de provinces immenses, et à s'emparer de toutes les places fortes qui s'y trouvaient. Obligé de céder à son tour, à la trop grande disproportion de forces, il repassa le Rhin, défendit savamment les rives de la Lippe, et arracha, par ses combinaisons, tous les avantages que les ennemis avaient remportés sur des divisions de son armée. Il donna, en un mot, le véritable modèle d'une guerre défensive. Nous allons passer maintenant à l'examen du choix des lignes d'opérations du roi, et comparer celles de 1756 et 1757, à celles de 1758 ; et nous terminerons par une revue générale de toutes les lignes d'opérations suivies dans les guerres de la révolution jusqu'à la campagne de 1800 (1).

(1) Je rappelle à mes lecteurs que ce chapitre fut rédigé en 1804, ainsi que le suivant, et que la dernière campagne, dont on pût faire alors mention, était celle de 1800.

CHAPITRE XIV.

Observations générales sur les lignes d'opérations. Maximes sur cette branche importante de l'art de la guerre (1).

En donnant la relation des campagnes de 1756 et 1757, j'ai émis quelques maximes qui dérivaient immédiatement des événements. Mais il m'a paru nécessaire de réunir en un chapitre toutes les combinaisons qui se rattachent à l'établissement des lignes d'opérations.

Cette tâche devrait sans doute être réservée à un homme plus exercé que moi, à un de ces militaires qui joignent à une instruction profonde, le talent de faire disparaître la sécheresse du sujet par le charme du coloris. Pénétré de toute mon insuffisance, j'ai prévenu que ma seule ambition était de donner des points de comparaison, des rapprochements intéressants pour l'art, puisés dans ces deux périodes les plus importantes et les plus célèbres. Sous ce rapport, j'ose espérer d'atteindre mon but. Avant de passer à une discussion sur les combinaisons des lignes d'opérations, définissons ce que l'on doit comprendre sous cette dénomination.

Les lignes d'opérations doivent être considérées sous deux points de vue. 1° *Celui des lignes territoriales; 2° celui des lignes-manœuvres*. Cette distinction sera peut-être mal accueillie, parce qu'elle est nouvelle; je m'efforcerai de la justifier.

J'entends par lignes d'opérations territoriales, celles que la nature ou l'art ont tracées pour la défense ou l'invasion des États. Les frontières couvertes de forteresses, celles qui sont défendues par la nature, des chaînes de montagnes, des grands fleuves, la mer, ou autres obstacles insurmontables, forment à mon avis la première combinaison des lignes d'opérations; les dispositions du général pour les embrasser dans leur développement, les parcourir offensivement et les couvrir défensivement, exigent une seconde combinaison plus importante encore, et presque toujours décisive; elle est sans contredit liée avec la précédente, mais comme elle présente un point de vue tout différent, j'ai cru pouvoir la désigner exactement par le titre de *lignes-manœuvres*, parce qu'elle est réellement la base de la stratégie. Quelques exemples ne seront pas inutiles pour rendre mon idée plus intelligible.

Les trois grandes lignes d'opérations de la France contre l'Autriche, sont : l'Italie à droite; la Suisse et le Tyrol au centre; l'Allemagne à gauche : celles qui sont les plus naturelles pour entrer en Allemagne, sont celles du Mein et du Danube : voilà le matériel des lignes, qu'on ne peut soumettre qu'à un petit nombre de règles, dictées pour ainsi dire par la nature.

Frédéric est entré en Bohême, par sa ligne du centre, sur quatre points. Les armées françaises ont envahi l'Allemagne en 1796 et 1799, sur deux lignes subdivisées. Napoléon n'a jamais opéré que sur une ligne principale : voilà des combinaisons de lignes-manœuvres. Cette dernière partie de l'art militaire, n'a jamais été réduite en principes; ses rapports avec les autres branches n'ont point été établies, et je vais essayer de le faire aussi bien qu'il me sera possible.

(1) J'ai longtemps balancé sur la place et les bornes que je donnerais à ce chapitre. Si je l'avais placé au commencement, on n'aurait pas saisi aussi bien les événements auxquels il se rapporte, puisqu'on n'en avait pas encore la relation, si je l'avais mis à la fin de l'ouvrage, il eût pu être conçu sur un plan plus étendu, mais on aurait lu la relation de vingt campagnes sans connaître le principe auquel les observations et les jugements se rattachaient. Je me suis enfin décidé à le placer à la suite de l'invasion de la Moravie.

Définition des lignes d'opérations considérées comme manœuvres.

Les rapports de ces lignes avec celles que la nature a tracées, les positions de l'ennemi, et les vues d'un général en chef, forment autant de classes différentes qui reçoivent un nom du caractère de ces mêmes rapports; il est important d'établir cette classification avant de passer plus loin.

Nous appellerons *lignes d'opérations simples*, celles d'une armée agissant sur la même direction d'une frontière, sans former de grands corps isolés.

Les lignes doubles et multipliées sont celles d'une armée qui opère sur la même frontière, en formant deux ou trois corps agissant isolément vers un seul ou vers plusieurs buts.

Les lignes d'opérations intérieures sont celles qu'une armée forme pour s'opposer à plusieurs lignes de l'ennemi, et auxquelles on donne une direction telle qu'on puisse rapprocher les différents corps et lier leurs mouvements, sans que l'ennemi ait la possibilité de leur opposer une plus grande masse.

Les lignes extérieures présentent le résultat opposé; ce sont celles qu'une armée formera en même temps sur les deux extrémités d'une ou de plusieurs lignes ennemies.

J'appellerai *lignes d'opérations sur un front étendu*, celles qui seront entreprises sur un grand développement contigu, par des divisions isolées, mais appartenant à la même masse et marchant au même but. On comprendra aussi sous cette dénomination les lignes formées, par deux corps séparés, sur une seule étendue donnée; elles formeront alors lignes doubles sur un grand front.

Les lignes profondes sont celles qui, partant de leur base, parcourent une grande étendue de terrain pour arriver à leur but.

Les lignes d'opérations concentriques sont plusieurs lignes ou une seule divisée, qui partent de deux points éloignés, pour arriver sur un même point, en avant ou en arrière de leur base.

On entend par *lignes excentriques* celles que parcourt une seule masse qui part d'un point, et se divise pour se porter sur plusieurs points divergents.

Enfin, les dernières combinaisons que nous présentent les opérations générales des armées sont, *les lignes secondaires* et *les lignes accidentelles*. Les premières servent à désigner les rapports de deux armées entre elles, lorsqu'elles agissent sur un même développement de frontières; ainsi l'armée de Sambre-et-Meuse était, en 1796, *ligne secondaire* de l'armée du Rhin. Les *lignes accidentelles* sont celles qu'amènent des événements qui font changer le plan primitif de campagne, donnent une nouvelle direction aux opérations : ces dernières sont rares et de la plus haute importance; elles ne sont ordinairement découvertes que par un génie vaste et actif.

En jetant un coup d'œil sur ces diverses combinaisons, on se convaincra combien mes idées diffèrent de celles des auteurs qui ont écrit sur ce sujet jusqu'à ce jour. En effet, on a considéré ces lignes sous les rapports matériels seulement. Lloyd et Bulow, ne leur ont donné qu'une valeur relative aux magasins et aux dépôts des armées. Le dernier a même avancé *qu'il n'y avait plus de lignes d'opérations lorsque l'armée campait près de ses magasins*. L'exemple suivant suffira pour détruire ce paradoxe. Je suppose deux armées campées, la première sur le haut Rhin, en avant de Brisach, et l'autre sur le bas Rhin, en avant de Dusseldorf, ou tout autre point de cette frontière; j'admets que leurs grands dépôts sont immédiatement au delà du fleuve, ce qui est sans contredit, la position la plus sûre et la plus avantageuse. Ces armées auront un but offensif ou défensif; dès lors elles auront *lignes territoriales* et *lignes manœuvres*. 1° Leur ligne territoriale défensive partira

du point où elles se trouvent jusqu'à celui de seconde ligne qu'elles doivent couvrir; or elles en seraient coupées l'une et l'autre si l'ennemi venait à s'y établir. L'armée de Mélas aurait eu pour dix ans de munitions dans Alexandrie, qu'elle n'était pas moins coupée de sa ligne, dès que l'ennemi victorieux occupait celle du Pô. 2° Leur ligne-manœuvre serait double contre une simple, si l'ennemi concentrait ses forces pour accabler une de ces armées : elle sera double extérieure contre double intérieure, si l'ennemi fait aussi deux corps, mais qu'il leur donne une direction telle qu'il pût les réunir plus promptement.

On voit donc que Bulow est parti d'un principe absolument faux; son ouvrage a dû nécessairement s'en ressentir, et renfermer des maximes dangereuses.

Nous allons passer maintenant à l'examen des lignes d'opérations les plus importantes, qui ont eu lieu depuis la guerre de sept ans, en 1756, jusqu'en 1800. Nous les appliquerons aux différentes classes que l'on vient de lire; et après en avoir comparé les résultats avec les causes, nous justifierons par cette masse de preuves, les maximes posées dans le chapitre VII.

Observations sur les trois lignes d'opérations de Frédéric en 1756, 1757, 1758, *et les lignes défensives qu'il adopta les campagnes suivantes.*

Un plan de campagne repose sur six combinaisons essentielles : 1° La situation politique des deux partis; 2° la situation du moment; 3° la force relative et les moyens de guerre; 4° la répartition et l'emplacement des armées; 5° la ligne d'opérations naturelle; 6° la ligne la plus avantageuse.

Je ne prétends pas qu'il faille arrêter un plan de campagne uniquement d'après une balance exacte des moyens de guerre; on m'accordera seulement, qu'ils y entrent pour beaucoup. Ces plans, qui ne sont autre chose que le choix des lignes-manœuvres, sont soumis à beaucoup de considérations accessoires; mais je pense qu'elles doivent être subordonnées aux règles de l'art, aux principes invariables, reconnus pour en faire la base. La hardiesse, l'audace même, ces qualités, souvent nécessaires et décisives, sont toujours compatibles avec leur application. Les plus grandes preuves que l'histoire puisse nous en fournir, sont les opérations de l'armée de réserve, en 1800. Aucune entreprise ne fut plus hardie, aucune ne fut plus riche en grandes combinaisons, aucune n'était plus prudente et plus sage, puisqu'elle menaçait l'ennemi d'une ruine totale, sans courir d'autre risque que le sacrifice de l'extrême arrière-garde.

En appliquant ces maximes aux différentes lignes d'opérations de Frédéric, on sera forcé de convenir que les plans accidentels qui lui furent inspirés, dans le cours d'une campagne, par la tournure des événements, l'emportèrent de beaucoup sur ses plans primitifs.

On a vu, par la description du théâtre de la guerre, que la Prusse avait trois lignes d'opérations contre l'Autriche, celle de gauche contre la Moravie, celle du centre sur la Bohême, celle de droite sur la Saxe. La première était la plus favorable aux opérations, sous le rapport militaire, parce que les communications y étaient moins pénibles : si Frédéric poussait ses vues jusqu'à Vienne, centre de puissance de ses ennemis, elle l'y conduisait plus rapidement et avec moins de difficultés; mais bornait-il au contraire ses projets aux provinces limitrophes de ses États, elle se trouvait alors la plus longue des trois, parce qu'elle était plus éloignée du Brandebourg, centre de sa propre puissance.

Le roi savait bien qu'il existait une coalition contre lui; et s'il n'en connaissait peut-être pas tous les membres, il ne doutait pas qu'elle fût formidable. Les préparatifs de

l'Autriche avaient donné lieu à quelques communications diplomatiques, et Frédéric, persuadé qu'on le jouait, résolut de prévenir ses ennemis, et d'attaquer le plus redoutable de tous. Mais le choix de sa ligne ne répondit pas à son intention : il espérait porter à l'Autriche un coup terrible et effrayer assez les autres pour les empêcher d'entrer en action simultanément. Cependant il ne fit rien pour obtenir ce résultat. Il était plus probable que Frédéric pousserait jusqu'à Vienne, avec 105 bataillons et 160 escadrons, dans la stupeur de ses autres ennemis, qu'il ne résisterait dans ses États, avec 80,000 hommes, comme il le fit ensuite, lorsque les Russes furent maîtres de la Prusse, les Suédois de la Poméranie, les Français de la Saxe, et les Autrichiens de la moitié de la Silésie. Devait-il redouter 20,000 Saxons qu'il laissait au loin sur son flanc droit, et qui n'étaient pas en guerre avec lui? S'il avait poussé aux rives du Danube, comme on ne peut en douter, l'électeur de Saxe, intimidé, n'aurait-il pas brisé les liens forcés qui l'attachaient à l'Autriche? il se serait bien gardé de rien entreprendre contre un prince qui eût fait trembler la première puissance de l'Europe jusque dans sa capitale.

Lorsque Frédéric médita l'invasion de la Saxe, il est certain qu'il n'y avait pas 30,000 Autrichiens en Bohême, et 20,000 en Moravie. S'il eût exécuté, à cette époque, la marche rapportée dans le chapitre X, c'est-à-dire qu'il eût rassemblé son armée à Neiss, pour menacer les deux provinces à la fois, et maintenir la division des forces impériales, et qu'il eût opéré vivement à gauche, il eût incontestablement détruit l'armée de Moravie, avant qu'elle pût être soutenue. Dans quinze jours, 80 bataillons et 120 escadrons prussiens se seraient facilement avancés aux portes de Vienne, couverts par le reste de l'armée qui eût masqué Olmutz. Les troupes qui gardaient la Bohême, eussent été embarrassées de trouver une issue pour se réunir aux forces qui devaient secourir la capitale. Qu'eût risqué Frédéric à cette entreprise? Rien, que de dicter des lois à l'Autriche, ou de battre en retraite avec perte de quelques milliers d'hommes; cette différence de chance était le plus puissant motif pour la tenter.

On objectera peut-être que les 30,000 Autrichiens, stationnés en Bohême, auraient pu compromettre le salut de l'armée; mais croit-on, qu'ils seraient restés tranquillement dans ce royaume, pour couper la retraite aux Prussiens, tandis que Vienne était près de succomber? Cependant en admettant cette supposition invraisemblable, les 25 bataillons et 40 escadrons que le roi eût laissés en Moravie, n'étaient-ils pas plus que suffisants pour couvrir sa ligne d'opérations? Ne fallait-il pas, pour lui couper la retraite, garder les lignes de la Saxe, de la Bohême et de la Moravie, sur un front de 150 lieues? On ne coupe pas aisément 100,000 hommes d'une frontière aussi étendue, lorsqu'ils sont conduits par un Frédéric. Si les 30,000 Autrichiens s'étaient retirés sur le Danube, le roi eût pu attirer le corps de Moravie, et livrer, avec la masse de ses forces, sous les murs de Vienne, une bataille qui décidait du sort de l'Autriche, et dont la perte n'eût entraîné que l'évacuation des provinces conquises.

Au commencement de la campagne de 1757, le roi pouvait encore tenter cette entreprise avec succès. Les Autrichiens étaient divisés. Les Français n'étaient pas en action contre lui; les Russes se tenaient toujours sur leurs frontières; l'armée des cercles n'existait pas. Celle des Prussiens était forte d'environ 100,000 hommes, dont 30,000 de la meilleure cavalerie du monde; Frédéric, en laissant quelques-uns de ses bataillons de garnison en Saxe, n'avait rien à craindre; il aurait pu se porter en masse sur l'extrême droite de la ligne autrichienne, dont le front partait des frontières de Saxe, longeait celles de la Bohême, de la Silésie

et de la Moravie, et ne présentait, nulle part, d'obstacles insurmontables.

Le grand homme sentit enfin, en 1758, que sa ligne naturelle, et la plus avantageuse, était la Moravie; qu'en envahissant cette province, il obligerait les Autrichiens à découvrir la Bohême pour voler au secours de leur capitale. Il entreprit cette invasion avec une armée bien moins forte que celle campée à Konigsgratz, et qui se trouvait plus à portée de soutenir cette ligne, que dans les campagnes précédentes. Outre cela, la présence des Russes, sur l'Oder, et de l'armée des cercles en Saxe, l'avait obligé à diviser ses forces, et devait l'empêcher de trop s'éloigner de son centre. Malgré cette énorme différence de circonstances, si le roi n'avait pas mis autant de lenteur dans le siége d'Olmutz; qu'il eût réuni ses forces pour attaquer Daun, lorsqu'il prit position à Predlitz; enfin, qu'il n'eût pas aussi imprudemment exposé toutes ses ressources dans un seul convoi, il aurait vraisemblablement rejeté les Autrichiens sur le Danube; mais il fallait, pour cela, combattre Daun, ou le harceler, sans le laisser respirer une minute. Cette guerre de vigueur n'était pas alors très-bien connue; on s'exagérait la consommation d'hommes qu'elle entraînait, et le roi n'avait pas, à cette époque, de moyens suffisants pour renforcer son armée, à mesure qu'elle embrasserait une ligne plus profonde, et qu'elle s'affaiblirait. Tels furent vraisemblablement les motifs qui tinrent Frédéric dans l'inaction dans les plus beaux moments de cette campagne.

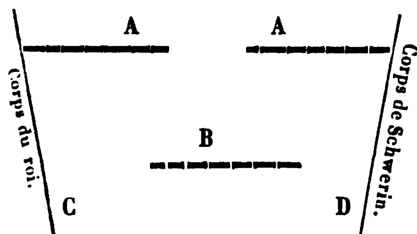
Quoi qu'il en soit, le choix de la ligne de Moravie était commandé en 1756 et 1757, 1° par la situation politique des deux partis; 2° par la force relative des moyens de guerre, puisqu'au lieu de quatre armées, on n'en avait qu'une à combattre; 3° par la répartition et le placement des forces ennemies, car elles étaient disséminées, et ne couvraient pas cette province; 4° par la ligne d'opérations naturelle; 5° parce qu'elle offrait, dans le moment, les chances les plus avantageuses au roi.

Lorsque Frédéric y porta le théâtre de la guerre, en 1758, ce choix n'était motivé, au contraire, que sur la considération des lignes naturelles, car les autres chances avaient tourné en faveur des ennemis. S'il avait fait, en 1756, ce qu'il projeta en 1758, il est indubitable que l'Autriche aurait été envahie, et à deux doigts de sa perte; qu'une partie de ses provinces aurait payé les frais de la guerre, et que la Prusse eût acquis la supériorité sur sa rivale. On verra, par la suite, quelques exemples aussi frappants de l'importance du choix des lignes d'opérations, et de son influence sur le sort des armées et des empires.

Après avoir examiné ce que Frédéric aurait pu et dû faire dans ces trois campagnes, jetons un peu les yeux sur ce qu'il fit. L'invasion de la Moravie n'ayant point été tentée en 1756, celle de la Saxe était, sans contredit, la plus belle opération à entreprendre, non pas tant sous le rapport militaire et topographique, que pour les résultats politiques. En effet, si la Saxe eût été province autrichienne, il eût beaucoup mieux valu envahir la Bohême, parce que la disposition des frontières est telle, que la Saxe est nécessairement au pouvoir des Prussiens, dès qu'ils sont maîtres de la Bohême. Mais il n'était pas uniquement question de faire évacuer la Saxe par une armée autrichienne; le projet de conquête de ce pays se présentait sous un aspect tout différent : Frédéric, en le méditant, voulut s'emparer du pays qui couvrait la plus faible de ses frontières; mettre ses États héréditaires à l'abri d'invasion; renforcer ses armées des troupes saxonnes, les recruter de la population de cet électorat, l'administrer, en former en un mot une colonie prussienne. Sous ce rapport, on ne saurait disconvenir, qu'une invasion *momentanée* de la Bohême n'entrait pas en balance avec les avantages de la conquête de ce pays.

Mais lorsque le roi s'en fut rendu maître, en 1756, rien ne l'empêchait d'entrer en Moravie l'année suivante, comme il le fit lorsqu'il n'était plus temps. Il livra inutilement les sanglantes batailles de Prague et de Kollin, tandis qu'en se portant alors de Neiss sur Olmutz, il eût battu Daun avant que le prince Charles arrivât à son secours; et si ce prince était accouru pour couvrir Vienne et le Danube, Prague et toute la Bohème auraient été à la disposition des Prussiens, comme les opérations que nous avons rapportées dans le chapitre X l'ont prouvé.

Il résulte de tout cela, que le roi choisit, dans cette seconde campagne, une mauvaise ligne territoriale : les manœuvres par lesquelles il en embrassa le développement, et que je nommerai *lignes-manœuvres*, étaient également hasardées; car elles étaient *doubles*, à un grande distance, comme la figure suivante le démontre :



Un grand fleuve (l'Elbe) se trouvait entre les deux corps d'armée, séparés au moins de quinze marches; si les Autrichiens avaient occupé une des deux positions A ou B, qu'ils eussent porté la masse de leurs forces sur l'une des deux rives de l'Elbe, en C ou en D, en détruisant les ponts, et éclairant le cours de ce fleuve, on peut assurer qu'ils auraient accablé un de ces deux corps. Que serait alors devenu l'autre? n'aurait-il pas été forcé à la retraite, comme l'armée du Rhin le fut dans une situation absolument pareille en 1796?

La seule hypothèse, qui eût mis en défaut les dispositions de Frédéric, était le rassemblement des Autrichiens; mais ils suivirent un système absolument inverse; leur armée, voulant tout couvrir, forma quatre grandes divisions, dont les extrémités étaient beaucoup plus éloignées que les deux lignes des Prussiens entre elles. Ces quatre divisions formant ainsi ligne extérieure, leur réunion ne put avoir lieu que sur un point concentrique, fort en arrière des frontières. Aussi Frédéric sut-il mettre à profit les fautes du maréchal Brown. Une preuve que ce grand homme regardait, en tout autre cas, une ligne double comme vicieuse, c'est qu'il a toujours blâmé les grands détachements, et qu'il mit toute sa science à forcer les Autrichiens et leurs alliés à suivre ce système.

Les lignes territoriales que le roi prit, dans les campagnes, de 1759 à 1762, furent constamment les mêmes, parce qu'elles ne furent que défensives. Les Russes agissant de concert avec les Autrichiens, il n'aurait pas continué sans danger une guerre d'invasion qui, l'éloignant de son centre de puissance et de moyens, eût permis à l'une des trois armées ennemies, de lui porter des coups irréparables, il opéra toujours sur trois lignes intérieures, portant successivement sa masse sur chacune d'elles, tandis que les deux autres se maintenaient par une défensive bien combinée.

La figure 1re de la planche 20 démontre l'avantage de ces dispositions. Les trois lignes intérieures A indiquent les trois corps d'armée prussiens; les quatre lignes extérieures B ceux des ennemis. Le roi se portait rapidement avec la masse de ses forces sur celui des trois points A, où le danger était le plus pressant. Il y rétablissait ses affaires, et volait sur un autre. Après la bataille de Hohenkirch, il sut, par un vrai coup de maître, réunir ses trois corps en Saxe, et arracher à Daun les fruits de sa victoire. Ainsi, depuis 1758, le roi opéra successivement en Saxe, en Silésie, et dans

le Brandebourg. Il avait laissé échapper, en 1757, le moment de faire la guerre d'invasion; il le sentit, et c'est peut-être pour avoir changé de système qu'il s'est maintenu avec tant de gloire contre des forces aussi disproportionnées.

En se reportant aux différentes époques de la guerre de sept ans, on demeurera convaincu que, si le roi manqua ses premières lignes d'opérations et ses plans primitifs, le choix de ses lignes accidentelles fut toujours habile. En effet les marches contre l'armée combinée, et son retour en Silésie, en 1757; l'invasion de la Bohême après la levée du siége d'Olmutz; les mouvements qui suivirent la bataille de Hohenkirch; enfin, sa marche en Silésie, en 1760, sont des chefs-d'œuvre de l'art.

Il y a sans doute du mérite à bien combiner un plan de campagne; mais il est rare qu'on puisse l'exécuter entièrement; un événement imprévu, tel que la perte d'une bataille, change quelquefois complétement la direction de la guerre : c'est dans ces occasions importantes, dans ces moments de crise, que le génie se développe avec plus d'éclat. Un général ordinaire est presque toujours embarrassé; Frédéric ne le fut jamais, et ses opérations inopinées sont autant de leçons pour les gens de l'art. Nous avons déjà observé, dans le chapitre précédent, qu'il a justifié par sa marche en Bohême, une maxime importante, celle *de diriger les retraites parallèlement à la ligne de ses frontières;* par son application, l'armée prussienne, au lieu d'attirer le théâtre de la guerre en Silésie, le porta dans les provinces ennemies. Si les Autrichiens avaient profité de cette leçon dans les guerres de la révolution, ils n'auraient probablement pas abandonné tant de pays, et le théâtre des opérations n'eût pas été transféré en deux campagnes, des rives de l'Oise sur les bords du Danube, au cœur de l'Allemagne. C'est assez de preuves pour démontrer l'importance des lignes accidentelles; il serait inutile d'en fournir un plus grand nombre. Je vais maintenant analyser les lignes d'opérations des Autrichiens et des Français sur le Rhin.

Observations sur les lignes d'opérations choisies par les Autrichiens et les Français dans la guerre de sept ans.

Nous avons déjà donné la description des lignes d'opérations territoriales des Autrichiens; il reste à examiner les manœuvres au moyen desquelles leurs généraux en embrassèrent le développement, soit dans la défensive, soit pour l'invasion des provinces ennemies.

Un coup d'œil sur la carte générale, fera voir que la Bohême était le point central d'où les Autrichiens pouvaient diriger la masse de leurs forces avec le plus d'avantage.

Les frontières des trois lignes forment presque un angle saillant. (*Voyez* pl. 20, fig. 2.) J'aurai occasion de démontrer plus tard combien cette configuration est avantageuse à la Bohême, quoique Lloyd ait prétendu le contraire; mais il faut observer ici que, par cette position, les Prussiens étaient forcés d'agir sur deux lignes extérieures, tandis que leurs ennemis pouvaient les faire intérieures, ou même n'en avoir qu'une simple : en effet, si les premiers avaient laissé la Saxe ou la Silésie à découvert, rien n'eût empêché la grande armée autrichienne de s'emparer, en manœuvrant avec vigueur, de celle qui aurait été abandonnée. Cette position *centrale* de la masse de ses forces devenait d'autant plus avantageuse, qu'un grand fleuve partageait l'angle saillant et coulait diagonalement vers la Saxe et le centre des États prussiens; ses opérations sur l'une ou l'autre de ces provinces étaient donc favorisées par la ligne de l'Elbe, au moyen de laquelle une division aurait contenu un des corps ennemis, au moins assez longtemps pour que l'armée

pût accabler l'autre. Le roi dut son salut à la manière vicieuse dont les généraux ennemis opérèrent.

En 1756, l'armée autrichienne n'étant pas en mesure, ne chercha qu'à délivrer les Saxons. En 1757, les dispositions du maréchal Brown, sous les rapports offensifs et défensifs, furent également vicieuses; au lieu de profiter de sa position centrale pour tenir ses forces réunies, il forma quatre grandes divisions sur un développement de quatre-vingts lieues; un système pareil n'est bon ni pour l'attaque ni pour la défense. Après la bataille de Kollin, au lieu d'opérer en masse sur l'Elbe et sur la Saxe, où l'armée française marchait, le prince Charles fit des efforts loin du but principal, et perdit un temps précieux devant les places de la Silésie.

En 1758, Daun fut plus sage; après la levée du siége d'Olmutz, et la marche du roi contre les Russes, il se dirigea sur Dresde; mais alors l'armée française n'était plus en Saxe, et le maréchal perdit son temps dans des positions inabordables; il détacha même 20,000 hommes sur Neiss, quoique cette expédition n'offrît qu'un faible intérêt, lorsqu'on pouvait accabler le prince Henri, et porter rapidement le théâtre de la guerre dans le Brandebourg. La formation de cette double ligne et la lenteur firent perdre au maréchal le fruit d'un bon plan; elles permirent au roi de réparer les pertes de la bataille de Hohenkirch, par la manœuvre suivante, rapportée dans le chapitre XIII.

En 1759, Daun prend Dresde et manœuvre en Lusace; les Russes gagnent la bataille de Kunersdorf, et marchent vers la même province. Cette combinaison concentrique des opérations, la seule qui eût lieu dans cette guerre, met Frédéric à deux doigts de sa perte; la lenteur compassée du maréchal autrichien gâte tout, et l'expérience prouve que : *deux armées, qui manœuvrent sur une même frontière, sous des chefs différents, ne valent pas mieux que deux lignes d'opérations extérieures.* Les Russes retournent en Pologne, sans avoir pu convenir d'un plan d'opérations.

En 1760, les premières dispositions des coalisés ne sont pas mieux combinées. Le roi, en marchant trop tard en Silésie, attire toutes les forces ennemies sur cette province; mais il conserve une position centrale, et bat Laudon à Liegnitz. Les armées russe et autrichienne, distantes seulement de quelques marches, ne peuvent s'entendre, ni combiner un mouvement. Les Russes marchent excentriquement, en s'éloignant de leurs alliés, pour descendre l'Oder, et faire une diversion sur Berlin. Daun isolé, est repoussé dans les montagnes de la haute Silésie. Lorsque les Russes retournent en Pologne, les opérations deviennent plus actives; les armées des deux partis marchent en Saxe, où le roi gagne la bataille de Torgau sur une partie des forces autrichiennes.

En 1761, les efforts principaux se font en Silésie, quoique la possession de Dresde permît de les diriger, avec beaucoup plus de succès, en Saxe et même sur le Brandebourg. Le roi, par ses dispositions et le camp de Buntzelwitz, arrête Laudon et les Russes qui, malgré leur énorme supériorité, se bornent à des parades, à des démonstrations qui n'aboutissent à rien. Daun reste toute la campagne à Dresde, sans tirer parti de sa situation.

En 1762, Frédéric débarrassé des Russes, reprend Schweidnitz, et repousse Daun dans les montagnes. Le prince Henri bat la double ligne d'opérations en Saxe, et l'Autriche fait la paix après sept campagnes, où ses généraux gagnèrent plusieurs batailles sans en obtenir le moindre résultat.

Les généraux français ne furent ni plus habiles ni plus heureux.

Dès la campagne de 1758, ils formèrent deux lignes d'opérations, en Hesse et sur le Weser, dans un développement de 100 lieues. Ferdinand, en manœuvrant sur l'ex-

trémité gauche de cette ligne, n'eut à combattre que des corps isolés, qu'il força à se retirer derrière le Rhin.

Contades, qui prit le commandement après la bataille de Creveldt, saisit les avantages de la ligne du Rhin dont il tenait toutes les places, et que son adversaire avait eu la témérité de franchir par sa droite, en venant se placer entre la mer du Nord, une armée supérieure, et les frontières de France. Nous avons vu, dans le chap. IX, combien le maréchal aurait pu tirer parti de toutes ces chances, s'il avait opéré, par sa droite, avec un peu plus de rapidité et de vigueur. Il tenait une position semblable à celle de Napoléon sur la Saale, en 1806, avec encore plus d'avantage, puisque Wesel, qui était à la ligne du Rhin ce que Magdebourg était à celle de l'Elbe, se trouvait en son pouvoir; tandis que Bonaparte n'avait pas Magdebourg.

A la fin de la campagne, les deux armées françaises perdirent tous les fruits de leurs succès partiels, parce que le duc, en prenant une position centrale, rompit le concert de leurs opérations; elles perdirent ainsi leur temps à des mouvements décousus, à une correspondance sans fin, à des mémoires et des plans sans résultat.

A l'ouverture de la campagne de 1759, Ferdinand voulant profiter des avantages de sa ligne intérieure, résolut d'accabler le corps qui se trouvait dans le pays de Hesse, pendant que la grande armée restait tranquille dans ses quartiers d'hiver; la réussite de ce plan aurait amené la ruine totale de l'armée de Broglie; la bataille de Bergen en décida autrement, parce que le duc n'était pas assez fort pour remplacer ses pertes et renouveler une attaque le lendemain d'un échec. Enfin les Français comprirent qu'il était plus avantageux d'opérer réunis, et leurs armées se concentrèrent en Hesse; la conquête de ce pays et celle d'une grande partie de la Westphalie furent le résultat de cette combinaison; la perte de la trop fameuse bataille de Minden, qui aurait eu des suites incalculables si les armées eussent été isolées, n'en eut de fâcheux que par la retraite précipitée de Contades, qui repassa le Weser, tandis qu'il pouvait facilement se maintenir sur la rive droite; sans cet incident, l'armée battue aurait conservé ses conquêtes, et en eût peut-être fait de nouvelles par le seul effet de sa concentration.

En 1760, Broglie réunit toutes ses forces dans l'électorat de Hesse. Ce système valut une campagne honorable et avantageuse aux armées françaises : quoique le maréchal ne sût pas profiter de sa supériorité, et ne formât aucune entreprise importante, son armée fit des conquêtes, et s'y maintint.

En 1761, la scène changea de face; on eût dit que le cabinet de Versailles se lassait de bien combiner ses plans. Les armées furent renforcées et portées à 199 bataillons et 197 escadrons; jamais la France n'en eut de plus formidable sur une seule frontière; *mais on forma deux corps à une grande distance*, l'un commandé par Broglie, et l'autre par le prince de Soubise. On fit la guerre à coup de plume; un des généraux formait des plans qui ne convenaient pas à son collègue; les mémoires remplaçaient les combats; car lorsqu'ils étaient d'accord sur une opération, l'ennemi avait eu le temps de les prévenir et en changeant ses dispositions, il les mettait dans la nécessité d'avoir recours à de nouveaux mémoires. Enfin, il fallut bien se réunir; mais le commandement resta partagé. Les deux armées attaquèrent Ferdinand; celle de Broglie commença ses opérations trop tôt, et au jour fixé pour l'effort combiné, le prince de Soubise s'engagea trop tard : on fut battu; pouvait-on ne pas l'être? Les mêmes causes produisent les mêmes effets.

En comparant les lignes-manœuvres des Autrichiens, des Russes et des Français avec celles de Frédéric, on voit qu'elles étaient

combinées contre tout principe, et l'on expliquera facilement la différence de leurs résultats. Si le roi de Prusse, dans ses premières campagnes, avait possédé l'art de profiter de ses victoires, au même degré que cela s'est vu de nos jours, ces effets auraient été plus décisifs.

Observations sur les lignes-manœuvres de la dernière guerre.

Au commencement de cette lutte terrible, qui eut des chances si variées, la Prusse et l'Autriche étaient les seuls ennemis connus de la France, et le théâtre de la guerre ne s'étendait en Italie, que pour s'observer réciproquement, attendu que ce pays était trop éloigné du but. Le développement des lignes d'opérations comprenant l'espace qui s'étend depuis Huningue jusqu'à Dunkerque, présentait trois divisions principales : celle de droite renfermait la ligne du Rhin, depuis Huningue jusqu'à Landau, et de là à la Moselle ; celle du centre était formée de l'intervalle entre la Moselle et la Meuse ; celle de gauche de l'étendue des frontières, de Givet à Dunkerque.

Lorsque la France déclara la guerre à l'Empereur, son intention était de prévenir la réunion de ses ennemis. Elle avait alors 100,000 hommes sur l'étendue des trois lignes dont nous venons de parler, et les Autrichiens pas au delà de 35,000 dans la Belgique. Il est donc impossible de pénétrer le motif qui empêcha les Français de conquérir cette province, où rien ne leur aurait résisté. Il se passa quatre mois entre la déclaration de guerre, et le rassemblement des forces alliées. N'était-il pas probable, néanmoins, que l'invasion de la Belgique eût empêché celle de la Champagne, en donnant au roi de Prusse la mesure des forces de la France, et l'engageant à ne pas sacrifier ses armées pour un intérêt secondaire, tel que celui d'une forme de gouvernement ? et si cette invasion de la Champagne n'a pas eu les suites que tout le monde s'en promettait, à quoi a-t-il tenu qu'elle ne changeât la face de l'Europe? Cette question facile à résoudre, mais qu'il n'entre pas dans notre plan de raisonner, est une grande preuve de l'importance du choix des lignes d'opérations.

Lorsque les Prussiens arrivèrent, à la fin de juillet, à Coblentz, il est certain que les Français ne pouvaient plus faire la guerre d'invasion, et que ce rôle était destiné aux armées coalisées. Voyons de quelle manière elles s'en acquittèrent.

Les forces des Français, sur le développement des frontières dont nous avons parlé, s'élevaient alors à 115,000 hommes environ. Répandues sur un front de 140 lieues, divisées en cinq corps d'armée, il était impossible que ces forces pussent présenter une résistance bien efficace; car pour les empêcher d'agir, il suffisait d'opérer sur le centre et de s'opposer à leur jonction. A cette raison militaire venaient se réunir toutes les raisons d'État; le but qu'on se proposait était entièrement politique; on ne pouvait l'atteindre que par des opérations rapides et vigoureuses. La ligne territoriale située entre la Moselle et la Meuse, qui formait celle du centre, moins fortifiée que le reste de cette frontière, présentait en outre aux alliés l'excellente place de Luxembourg, pour base. Elle fut donc choisie avec discernement; nous allons voir que l'exécution ne répondit pas au plan.

La cour de Vienne avait le plus grand intérêt à cette guerre, à cause de ses relations de famille et des dangers auxquels ses provinces eussent été exposées en cas de revers. Par une spéculation politique, dont il serait difficile de rendre raison, le rôle principal fut néanmoins abandonné aux Prussiens; la maison d'Autriche ne coopéra à l'invasion qu'avec une trentaine de bataillons : 45,000 hommes restèrent en observation dans le Brisgau, sur le Rhin et en Flandre. Où se tenaient donc cachées les forces imposantes

que cette puissance déploya dans la suite ? Quelle destination plus utile à leur assigner que celle d'assurer les flancs de l'armée d'invasion ? Ce système étonnant, que l'Autriche a payé d'ailleurs très-cher, n'expliquerait-il pas la résolution des Prussiens, de sortir, dès la première campagne, d'une scène où ils n'auraient jamais dû figurer.

Si je me suis laissé entraîner à cette discussion étrangère à l'art, c'est qu'elle est étroitement liée avec l'existence d'un corps qui aurait dû, non pas couvrir le Brisgau, mais le flanc des Prussiens, en faisant face à la Moselle, et contenant Luckner au camp de Metz. Il faut néanmoins convenir, que l'armée prussienne ne mit pas dans ses opérations toute l'activité nécessaire pour en assurer la réussite; elle resta huit jours dans son camp de Kons assez inutilement; si elle avait prévenu Dumouriez aux Islettes, ou qu'elle eût tenté plus sérieusement de l'en chasser, elle aurait eu encore tout l'avantage d'une masse concentrée contre plusieurs divisions isolées, pour les accabler successivement, et rendre leur réunion impossible. Je crois que Frédéric, en pareil cas, eût justifié le propos de Dumouriez. Celui-ci disait à Grandpré, que s'il avait eu affaire au grand roi, il se trouverait déjà repoussé bien loin derrière Châlons.

Les Autrichiens prouvèrent, dans cette campagne, qu'ils n'étaient pas revenus de la manie de tout couvrir pour tout garder. L'idée d'avoir 20,000 hommes dans le Brisgau, tandis que la Moselle et la Sarre restaient dégarnies, démontre qu'ils ont toujours eu peur de perdre un village, et que ce système les a engagés à former ces grands détachements qui plaisaient tant à la plupart de leurs généraux. Ils n'ont jamais pensé que les gros bataillons eurent toujours raison; ils ont cru qu'il fallait occuper tout le développement des frontières, pour qu'elles ne fussent pas envahies, tandis que c'est un moyen de les rendre accessibles sur tous les points.

Je ne m'étendrai pas davantage ici sur cette campagne. J'observerai seulement que Dumouriez abandonna sans motif la poursuite de l'armée alliée pour transférer le théâtre de la guerre, du centre à l'extrême gauche de la ligne générale d'opérations : d'ailleurs il ne sut pas donner un grand but à ce mouvement, et alla attaquer de front l'armée du duc de Saxe-Teschen, tandis qu'en descendant la Meuse sur Namur, avec sa masse, il aurait pu la refouler sur la mer du Nord, vers Nieuport ou Ostende, et l'anéantir entièrement, par une bataille plus heureuse que celle de Jemmapes.

La campagne de 1793 offre un nouvel exemple de l'influence du mauvais choix des lignes. Les Autrichiens remportèrent des victoires, et reprirent la Belgique, parce que Dumouriez étendit maladroitement le champ de ses opérations. Jusque-là, on ne saurait leur faire aucun reproche; le désir de reconquérir ces riches contrées justifie cette entreprise, sagement dirigée contre l'extrême droite du grand front de Dumouriez. Mais, lorsqu'ils eurent repoussé l'armée française sous le canon de Valenciennes; que, désorganisée, livrée à tous les ravages de l'anarchie qui désolait l'intérieur, elle se trouvait hors d'état de résister, pourquoi rester onze mois devant quelques places, et laisser aux républicains le temps de former de nouvelles armées ? Lorsqu'on se rappelle la situation déplorable de la France et l'état de dénûment des débris de l'armée de Dampierre, peut-on concevoir quelque chose aux parades des alliés devant les places de Flandre ?

La guerre d'invasion est surtout avantageuse, lorsque l'empire qu'on attaque est tout entier dans la capitale. Sous le gouvernement d'un grand prince et dans les guerres ordinaires, le chef-lieu de l'empire est au quartier général; mais sous un prince faible, dans un État démocratique, et plus encore dans une guerre d'opinion, la capi-

tale est ordinairement le centre de la puissance nationale (1).

Si cette vérité avait pu être mise en doute, elle eût été justifiée dans cette occasion. La France était tellement dans Paris, que les deux tiers de la nation avait levé l'étendard contre le gouvernement qui l'opprimait.

Si après avoir battu l'armée française à Famars, on eût laissé les Hollandais et les Hanovriens en observation devant ses débris, que les Anglais et la grande armée autrichienne eussent dirigé leurs opérations sur la Meuse, la Sarre et la Moselle, de concert avec l'armée prussienne, et une partie de l'armée inutile du Haut-Rhin, il est certain qu'une masse de 120,000 hommes aurait pu agir avec deux corps de flancs pour couvrir la ligne d'invasion. Je pense même que sans changer la direction de la guerre, ni courir de grands risques, on aurait pu laisser aux Hollandais et Hanovriens, le soin de masquer Maubeuge et Valenciennes, et poursuivre avec le gros de l'armée les débris de celle de Dampierre. *Mais après plusieurs victoires, 200,000 hommes furent occupés pendant six mois à faire des siéges, sans gagner un pouce de terrain.* Au moment où ils menaçaient d'envahir la France, ils établirent 15 ou 16 corps dans des positions défensives pour couvrir leurs propres frontières! Ne semble-t-il pas voir le prince Charles de Lorraine, en 1757, décider dans un conseil de guerre qu'il n'attaquera pas Breslau avec 90,000 hommes, de peur que la garnison de Schweidnitz, forte de 6,000 hommes, ne lui coupe la retraite!

Il n'est pas moins étonnant, qu'après avoir fait, au commencement de la campagne, les plus grands efforts sur la droite de la ligne générale, on les ait portés ensuite sur l'extrême gauche; ainsi, tandis que les alliés agissaient en Flandre, les forces imposantes qui étaient sur le Rhin, ne les secondaient point; lorsque ces forces opérèrent offensivement à leur tour, les alliés restèrent dans l'inaction. Ces fausses combinaisons ne ressemblent-elles pas à celles de Soubise et de Broglie, en 1761, et à toutes les doubles lignes de la guerre de sept ans?

En 1794, la scène change totalement de face. Les Français passent d'une défensive pénible, à une offensive brillante. Les combinaisons de cette campagne ont été sans doute bien établies; mais on les a exagérées, en les présentant comme un nouveau système de guerre.

Pour s'assurer de la justesse de mon assertion, jetons les yeux sur la position respective des armées dans cette campagne et en 1757, on voit qu'elle était à peu près la même, et que la direction des opérations se ressemble absolument. Les Français avaient quatre corps qui se réunirent en deux grandes armées, comme le roi de Prusse avait quatre divisions qui formèrent deux armées, au débouché des montagnes. Les deux grands corps prirent à leur tour une direction concentrique, en 1794, sur Bruxelles, comme Frédéric et Schwerin l'avaient prise, en 1757, sur Prague. La seule différence qui existe entre ces deux plans, c'est que les troupes autrichiennes, moins disséminées, avaient en Flandre une position moins étendue que celle de Brown en Bohême; mais cette différence n'est certainement pas en faveur du plan de 1794. Ce dernier avait de plus contre lui la position de la mer du Nord; on fut forcé, pour déborder la droite des Autrichiens, de faire filer le général Pichegru entre les rives de

(1) La prise de Paris par les alliés décida du sort de Napoléon; mais cette circonstance ne détruit pas mon assertion. Napoléon, sans armée, avait toute l'Europe sur les bras, et la nation française, elle-même, avait séparé sa cause de la sienne. Avec 50,000 hommes de plus, on eût bien vu que sa capitale était vraiment au quartier général.

cette mer, et la masse des forces ennemies : direction la plus dangereuse et la plus fautive, que l'on puisse donner aux grandes opérations. Ce mouvement est absolument le même que celui de Beningsen sur la basse Vistule, qui faillit compromettre l'armée russe en 1807.

Le sort de l'armée prussienne, rejetée sur la Baltique après avoir été coupée de ses communications, est une autre preuve de cette vérité.

Si Cobourg avait opéré comme on l'a fait de nos jours, il eût aisément fait repentir Pichegru, qui exécuta cette manœuvre audacieuse un mois avant que Jourdan ne fût en mesure de le seconder.

La grande armée autrichienne, destinée à l'offensive, était au centre, devant Landrecies; elle se composait de 106 bataillons et 150 escadrons; elle avait sur son flanc droit le corps de Clairfayt, pour couvrir la Flandre, et à sa gauche, le corps du prince de Kaunitz. Le gain d'une bataille sous les murs de cette place lui en fit ouvrir les portes. On trouva sur le général Chapuis le plan de la diversion en Flandre, et l'on envoya à Clairfayt *douze bataillons!* Longtemps après, et lorsqu'on eut connaissance des succès des Français, le corps d'York marcha à son secours. Mais que faisait alors le reste de l'armée devant Landrecies, puisque le départ de ces forces l'obligeait à retarder son invasion? Le prince de Cobourg ne perdit-il pas tous les avantages de sa position centrale, en laissant battre successivement tous ses gros détachements et consolider les Français en Belgique? Enfin, l'armée se mit en mouvement, après avoir envoyé une partie de ses forces au prince de Kaunitz, et laissé une division à Cateau. Si, au lieu de morceler cette grande armée, on l'eût dirigée de suite sur Turcoing, on pouvait y réunir 100 bataillons et 140 escadrons. Quel résultat eût alors obtenu la fameuse diversion de Pichegru, coupé de ses frontières, et resserré entre la mer du Nord et deux forteresses ennemies? Le plan d'invasion des Français n'eût pas seulement le défaut radical de toutes les lignes extérieures, il pécha encore dans l'exécution : la diversion sur Courtray eut lieu le 26 avril, et Jourdan n'arriva à Charleroy que le 3 juin, plus d'un mois après. Quelle belle occasion pour les Autrichiens, de profiter de leur position centrale!

Je pense que si l'armée prussienne avait manœuvré par sa droite, et l'armée autrichienne par sa gauche, c'est-à-dire toutes deux sur la Meuse, les affaires auraient pris une tournure bien différente; en effet, s'établissant sur le centre d'une ligne disséminée, leur masse aurait certainement empêché la réunion de ses différentes parties. Il peut être dangereux d'attaquer en bataille rangée, le centre d'une armée en ligne contiguë, qui a la facilité d'être soutenue simultanément par ses ailes; mais il en est bien autrement d'une ligne de cent trente lieues.

En 1795, la Prusse et l'Espagne se retirèrent de la coalition; le théâtre de la guerre sur le Rhin se rétrécit, et l'Italie ouvrit aux armées françaises un nouveau champ de gloire. Les lignes d'opérations de cette campagne, furent encore doubles. On voulut opérer par Dusseldorf et Manheim; Clairfayt, plus sage que Cobourg, porta alternativement sa masse sur ces deux points, et remporta des victoires si décisives à Manheim, et dans les lignes de Mayence, qu'elles forcèrent l'armée de Sambre-et-Meuse à repasser le Rhin pour couvrir la Moselle, et ramenèrent Pichegru sous Landau.

En 1796, les lignes d'opérations sur le Rhin sont calquées sur celles de 1757, et celles de Flandre en 1794, mais obtiennent, comme l'année précédente, un résultat bien différent. Les armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse partent des deux extrémités de la base, pour prendre une direction concentrique sur le Danube. Elles forment, comme en 1794, deux lignes extérieures. L'archiduc Charles, plus habile que Cobourg, pro-

fite de la direction intérieure des siennes, pour leur donner un point de concentration plus rapproché, et saisit l'instant où le Danube couvre le corps de Latour, pour dérober quelques marches à Moreau, et jeter toutes ses forces sur la droite de Jourdan, qu'il accable; la bataille de Wurtzbourg décide du sort de l'Allemagne, et force l'armée de Moreau, étendue sur une ligne immense, à faire sa retraite.

Bonaparte, en Italie, commence sa carrière extraordinaire. Son système est d'isoler les armées piémontaise et autrichienne; il réussit, par la bataille de Millésimo, à leur faire prendre deux lignes extérieures, et les bat ensuite successivement à Mondovi et à Lodi. Une armée formidable se rassemble dans le Tyrol, pour sauver Mantoue, qu'il assiége; elle commet l'imprudence d'y marcher sur deux lignes *séparées par un lac.* L'éclair est moins prompt que le général français ; il lève le siége, en abandonnant tout; se porte, avec la majeure partie de ses forces, sur la première colonne, qui débouche par Brescia, la bat et la rejette dans les montagnes. La seconde colonne arrivée sur le même terrain, y est battue à son tour, et forcée de se retirer dans le Tyrol pour communiquer avec sa droite. Wurmser, pour qui ces leçons sont perdues, veut couvrir les deux lignes de Roveredo et de Vicence; Bonaparte après avoir accablé et repoussé la première sur le Lawis, change alors de direction à droite, débouche par les gorges de la Brenta, sur la ligne de gauche, et force les débris de cette belle armée à se sauver dans Mantoue, où ils sont enfin contraints à capituler.

En 1799, les hostilités recommencent; les Français, punis pour avoir formé deux lignes extérieures en 1796, en ont néanmoins trois, sur le Rhin et le Danube. Une armée de gauche observe le bas Rhin celle du centre marche sur le Danube; la Suisse, qui flanque l'Italie et la Souabe, est occupée par une troisième armée aussi forte que les deux autres. *Les trois corps ne pouvaient être réunis que dans la vallée de l'Inn, à quatre-vingts lieues de la base de leurs opérations !* L'archiduc a des forces égales; mais il les réunit sur le centre, qu'il accable à Stockach, et l'armée d'Helvétie est forcée d'évacuer les Grisons et la Suisse orientale. Les coalisés commettent à leur tour la même faute, et au lieu de poursuivre la conquête de ce boulevard central, qui leur coûta si cher ensuite, ils font une double ligne en Suisse et sur le bas Rhin. Leur armée de Suisse est accablée à Zurich, tandis que celle du Rhin s'amuse, vers Manheim. En Italie, on forme la double ligne de Naples, où 32,000 hommes sont occupés inutilement, tandis que sur l'Adige, où doivent se porter les plus grands coups, l'armée, trop faible, essuie des revers accablants. Lorsque cette armée de Naples revient au Nord, elle commet encore la faute de prendre une direction opposée à celle de Moreau; Suwarow profite habilement de la position centrale qu'on lui laisse, marche à la première de ces armées, et la bat à quelques lieues de l'autre.

En 1800, tout change de face, Bonaparte est revenu d'Égypte, et cette campagne présente une nouvelle combinaison des lignes d'opérations (1); 150,000 hommes filent sur les flancs de la Suisse, débouchent d'un côté sur le Danube, et de l'autre sur le Pô; cette marche savante, assura la conquête de contrées immenses. L'histoire moderne n'avait offert jusqu'alors aucune opération semblable. Les armées françaises forment deux

(1) Ce chapitre a été écrit en 1803 : depuis nous avons été témoins d'événements aussi brillants, mais qui ne furent pas plus savamment combinés. Les manœuvres des Français devant Ulm et Iéna; la marche des Russes sur Kaluga et la Beresina : celle des alliés sur Leipzig en offrirent une nouvelle application avec de plus grands résultats encore.

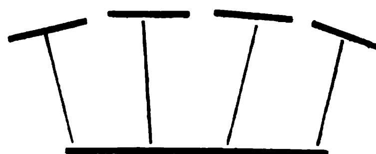
lignes intérieures qui se soutiennent réciproquement; les Autrichiens sont forcés, au contraire, à prendre une direction extérieure, qui les met hors d'état de communiquer. Par cette manœuvre, l'armée de réserve coupe l'ennemi de sa ligne d'opérations, et conserve elle-même toutes ses relations avec ses frontières et l'armée du Rhin, qui forme sa ligne secondaire. La fig. 3, pl. 20, démontre cette vérité, et présente la situation respective des deux partis. AA indiquent les armées de réserve et du Rhin; BB celles de Mélas et de Kray; CCCC les passages du Saint-Bernard, du Simplon, du Saint-Gothard et du Splugen. On voit par cette figure, que Mélas est coupé de sa base, et que le général français, au contraire, ne court aucun risque, puisqu'il conserve toutes ses communications avec les frontières et sa ligne secondaire.

L'analyse des événements mémorables dont nous venons d'esquisser l'ensemble, suffira pour convaincre de l'importance du choix des lignes-manœuvres dans les opérations militaires. En effet, c'est de lui que dépend le salut et la perte des empires. Il peut réparer les désastres d'une bataille perdue, rendre vaine une invasion, étendre les avantages d'une victoire, assurer la conquête d'un pays.

En comparant les combinaisons et les résultats des plus célèbres campagnes, on verra aussi que toutes les lignes d'opérations qui ont réussi se rattachaient aux principes généraux présentés dans le chapitre VII, *car les lignes simples et les lignes intérieures ont pour but de mettre en action, au point le plus important, et par le moyen des mouvements stratégiques, un plus grand nombre de divisions, et par conséquent une plus forte masse que l'ennemi*. On se convaincra également que toutes celles qui échouèrent, renfermaient les vices opposés à ces principes, puisque les lignes doubles extérieures et toutes les lignes multipliées tendent à présenter des parties faibles et isolées, à la masse qui doit les accabler.

Il me reste maintenant à démontrer l'influence de la configuration des frontières sur la direction des grandes opérations, et à soumettre quelques réflexions sur les lignes excentriques.

Lloyd et Bulow les ont appliquées aux retraites; le dernier surtout a prétendu qu'une retraite, pour être bonne, devait être excentrique, comme la figure suivante :



c'est-à-dire, que l'armée, commençant cette opération d'un point donné, doit suivre plusieurs lignes divergentes, pour couvrir une plus grande étendue de frontières, et *menacer les flancs de son adversaire par ses deux extrémités*.

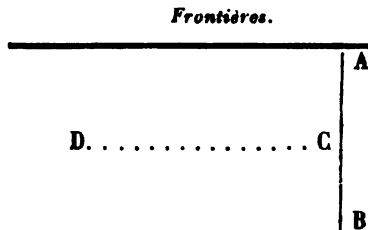
Avec ces grands mots de flancs, on donne un air d'importance aux systèmes les plus contraires aux principes de l'art. Une armée en retraite est toujours inférieure physiquement et moralement, parce qu'elle ne se retire que par suite de revers, ou de son infériorité numérique. Faut-il donc l'affaiblir encore plus en la disséminant? Je ne combats pas les retraites exécutées sur plusieurs colonnes pour les rendre plus faciles, lorsque ces colonnes pourront se soutenir; je parle de celles qu'on effectuerait sur des lignes d'opérations divergentes, que la figure définit. Je suppose une armée de 40,000 hommes en retraite, devant une autre de 60,000. Si la première forme quatre divisions isolées, d'environ 10,000 hommes, l'ennemi, en manœuvrant sur deux lignes d'opérations de 30,000 hommes chacune, ne pourra-t-il pas tourner, envelopper, disperser, et ruiner successivement toutes ces

divisions? Quel moyen auront-elles d'échapper à ce sort? *celui de se concentrer*. Or, ce moyen étant opposé à la proposition de l'auteur, son système tombe de lui-même.

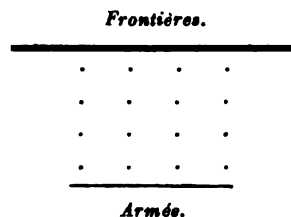
J'invoquerai, à l'appui de mon raisonnement, les grandes leçons de l'expérience. Lorsque les premières divisions de l'armée d'Italie furent repoussées par Wurmser, Bonaparte les rassembla toutes à Roverbella, et quoiqu'il n'eût que 40,000 hommes, il en battit 60,000, parce qu'il n'eut à combattre que des colonnes isolées. S'il avait fait une retraite excentrique, que seraient devenues son armée et ses conquêtes? Wurmser, après ce premier échec, fit une retraite excentrique, en dirigeant ses deux ailes vers les extrémités de sa ligne de défense. Qu'arriva-t-il? la droite, quoique favorisée par les montagnes du Tyrol, fut battue à Trente; Bonaparte se dirigea ensuite sur les derrières de la gauche, et la détruisit à Bassano et à Mantoue.

Lorsque l'archiduc Charles céda aux premiers efforts de deux armées françaises, en 1796, aurait-il sauvé l'Allemagne par une manœuvre excentrique? N'est-ce pas, au contraire, à la direction concentriqne de sa retraite que l'Allemagne dut son salut? Enfin, Moreau, qui avait marché sur un développement immense, par divisions isolées, s'aperçut que ce système inconcevable était bon pour se faire détruire, lorsqu'il était question de combattre et surtout de se retirer; il concentra ses forces disséminées, et tous les efforts de l'ennemi se brisèrent devant une masse, qu'il devait observer sur tous les points d'une ligne de quatre-vingts lieues. Après de tels exemples, il n'y a, ce me semble, rien à répliquer.

Bulow a encore commis une grande erreur, en appelant retraites parallèles, celles qui ont lieu directement, d'un point donné, à la ligne des frontières; ce sont, au contraire, des retraites directes ou perpendiculaires. Les lignes de retraite sont parallèles, lorsqu'elles parcourent une étendue de pays située le long des frontières, comme fit le roi de Prusse, en marchant de Moravie en Bohême; alors la ligne de bataille de l'armée est perpendiculaire à celle des frontières, ainsi que la figure suivante le démontre :



AB représente la ligne de bataille de l'armée. CD indiquent celle qu'elle va parcourir en retraite. Mais, lorsque l'armée et les frontières sont parallèles, la ligne de retraite est nécessairement perpendiculaire; la figure donnée par Bulow en est une preuve.



Résumant les différentes idées renfermées dans ce chapitre, on voit que :

1° *Pour manœuvrer convenablement, il ne faut jamais former deux armées sur la même frontière.*

2° *Les lignes doubles, contre une simple, échoueront toujours à chances égales, par les raisons indiquées au chapitre VII.*

3° *Les lignes intérieures résisteront avec avantage aux lignes extérieures, soit sur la même frontière, soit sur deux frontières différentes.*

La réussite de tous les grands mouve-

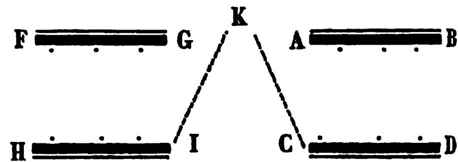
ments stratégiques de Frédéric, principalement celui qui suivit la bataille de Hohenkirch; les revers des Autrichiens dans la guerre de sept ans; ceux des Français dans la guerre de Hanovre; sur le Rhin et le Danube, en 1796 et 1799; enfin, l'immortelle campagne de 1800, prouvent concurremment la vérité de cette maxime. L'invasion de la Belgique, en 1794, qui réussit contre ces principes, ne peut être présentée comme exception, puisque les Autrichiens ne profitèrent pas de leur position centrale pour fondre en masse sur la gauche des Français, hors d'état pendant quinze jours d'être soutenue.

4° *La direction la plus avantageuse d'une ligne-manœuvre, est le centre quand les forces ennemies sont divisées sur une ligne trop étendue; mais dans toute autre hypothèse, c'est sur une des extrémités, et de là sur les derrières de la ligne de défense de l'ennemi. Les combinaisons de la campagne de* 1800 *ont prouvé cette vérité* (1).

L'avantage de cette direction ne provient pas seulement de ce qu'en attaquant une extrémité, l'on n'a à combattre qu'une partie des forces ennemies; il en dérive un plus grand encore, de ce que leur ligne de défense est ainsi menacée d'être prise à revers. L'armée du Rhin, après avoir fait des démonstrations contre l'aile gauche de Kray, marcha rapidement le long de la Suisse, et se trouvant ainsi sur l'extrémité droite de sa ligne de défense, conquit, sans combat, la majeure partie de la Souabe. Les résultats de la combinaison, qui porta l'armée de réserve sur les derrières de Mélas en lui coupant sa ligne, ne furent pas moins brillants.

5° *La configuration des frontières peut être d'une grande importance dans la direction de ces lignes. Les positions centrales, qui forment angle saillant vers l'ennemi, comme la Bohême, la Suisse* (Voy. la fig. 3, pl. 20), *sont les plus avantageuses, parce qu'elles sont naturellement intérieures, et qu'elles conduisent sur les derrières, ou sur une des extrémités de sa ligne de défense. Les côtés de cet angle saillant sont donc si importants, qu'il faut joindre toutes les ressources de l'art à celles de la nature pour les rendre inattaquables.*

6° *Au défaut de ces positions centrales, on pourra y suppléer par la direction relative des lignes-manœuvres, comme la figure suivante le démontre.*



CD manœuvrant sur le flanc droit de l'armée AB, et HI se portant sur le flanc gauche de FG, formeront les deux lignes intérieures CK, IK sur une extrémité de chacune des lignes extérieures AB et FG, qu'ils pourront accabler l'une après l'autre, en y portant alternativement la masse de leurs forces. Cette combinaison présente les résultats des lignes d'opérations de 1800 et de 1809.

7° *La configuration du théâtre de la guerre*

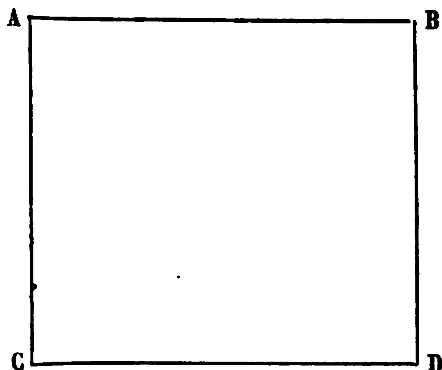
(1) J'ai cru devoir donner cet article tel que je l'ai écrit au camp de Boulogne avant les campagnes de 1805, 1806 et 1809. C'est une grande satisfaction pour moi d'avoir découvert, dans les premières opérations de Napoléon, les causes du système qu'il a suivi dès lors.

La marche de la grande armée française sur Donauwerth, où elle s'établit sur l'extrême droite de Mack, dont elle coupa ensuite les communications avec sa base et sa ligne secondaire, le mouvement exécuté en 1806 par les sources du Mein et de la Saale, contre l'extrême gauche de l'armée prussienne, tiennent aux mêmes principes, et procurèrent les mêmes résultats. Enfin, les victoires mémorables d'Abensberg et d'Eckmühl nous offrent les preuves les plus incontestables de la supériorité des masses centrales ou des lignes intérieures habilement mises en action contre des corps divisés, lorsque toutes chances sont d'ailleurs égales.

peut avoir la même importance que celle des frontières (1).

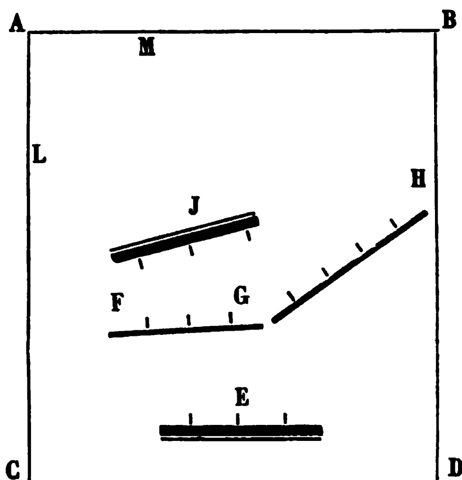
En effet, tout théâtre de guerre forme une figure à quatre faces.

Pour faire mieux saisir cette idée, je citerai le théâtre de la guerre des armées françaises, en Westphalie, depuis 1757 jusqu'à 1762, et celui de Napoléon en 1806.



Dans le premier de ces théâtres de guerre, le côté AB était fermé par la mer du Nord; le côté BD par la ligne du Weser, base de l'armée du duc Ferdinand. La ligne du Mein formait le côté CD, base de l'armée française; et la face AC était formée par la ligne du Rhin, également gardée par les armées de Louis XV.

On voit donc que les armées françaises opérant offensivement, sur deux faces, avaient en leur faveur la mer du Nord formant le troisième côté; et que par conséquent, elles n'avaient qu'à gagner le côté BD par des manœuvres, pour être maîtresses des quatre faces, c'est-à-dire de la base et de toutes les communications de l'ennemi, comme le démontre la figure suivante :



L'armée française E, partant de la base CD, pour gagner la position FGH, coupait l'armée alliée J du côté BD qui formait sa seule communication et sa seule base : cette dernière aurait donc été rejetée sur l'angle LAM qui était formé, vers Embden, par la ligne du Rhin, de l'Ems et par la mer du Nord, tandis que l'armée française E, pouvait toujours communiquer avec le Mein.

La manœuvre de Napoléon sur la Saale, en 1806, fut combinée absolument de même : il vint occuper à Jéna et Naumbourg, la ligne FGH, et marcha ensuite par Halle et Dessau pour rejeter l'armée prussienne J sur le côté AB formé par la mer. Le sort que les débris de cette armée éprouvèrent à Erfurt, Magdebourg, Lubeck et Prenzlow, est assez connu. Le grand art consiste donc à combiner ses marches, de manière à s'emparer des communications de l'ennemi, sans perdre les siennes; on voit aisément que la ligne FGH, par sa position prolongée, et le crochet laissé sur l'extrémité de l'ennemi, conserve toujours ses communications avec la base CD; c'est l'application exacte des manœuvres de Marengo et de Jéna.

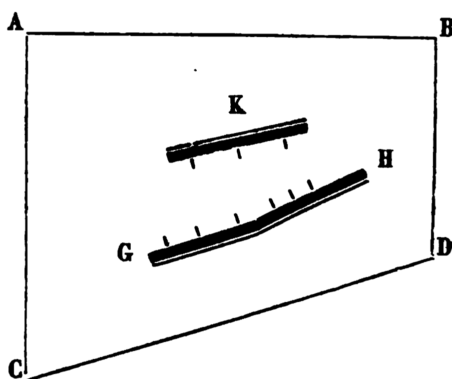
Lorsque le théâtre des opérations ne sera pas voisin d'une mer, il sera toujours borné par une grande puissance neutre, qui gardera

(1) Cet article 7 est le seul du chapitre qui ait été ajouté depuis la première édition; tous les autres ont été écrits en 1804.

ses frontières, et fermera un des côtés du carré. Sans doute ce n'est jamais une barrière équivalente à une mer; mais, en thèse générale, on doit toujours la considérer comme un obstacle sur lequel il est dangereux de se retirer après avoir été battu, et avantageux de pousser son adversaire. On ne viole pas impunément le territoire d'une puissance qui a 200,000 hommes, et si une armée battue prenait ce parti, elle n'en serait pas moins coupée de sa base. Si c'est une petite puissance qui limite le théâtre de la guerre, alors elle y serait englobée, et la face du carré reculerait jusqu'aux frontières d'une grande puissance ou d'une mer.

Pour s'assurer de la justesse des idées que je viens de présenter, il suffit de jeter les yeux sur le théâtre de la campagne de Pologne en 1806 et 1807. La mer Baltique et les frontières de la Gallicie autrichienne formaient les deux faces AB et CD du carré ci-dessus. Je crois qu'il importait beaucoup aux deux armées de ne pas se laisser rejeter sur l'un ni sur l'autre de ces obstacles.

La configuration des frontières modifiera quelquefois celle des faces du carré. Il pourra avoir la forme d'un parallélogramme, ou d'un trapèze, comme dans la figure suivante :



Dans ce dernier cas, l'armée GH, qui serait maîtresse des faces AC et CD, aurait encore bien plus d'avantages, puisque la base de son adversaire se rétrécissant vers BD, il aurait bien moins de facilité à regagner ses communications : le front de cette base offrant moins de développement, présenterait aussi moins de ressources pour manœuvrer; il donnerait au contraire à l'armée GH, le moyen d'opérer avec plus de succès, puisque la direction de sa ligne CD, la mènerait naturellement sur les communications de l'ennemi, et que l'espace dont elle aurait à s'emparer pour les couper, serait moins étendu, par conséquent plus facile à garder par des forces concentrées.

Le théâtre de la guerre de Prusse et de Pologne dont nous venons de parler, était absolument semblable à cette figure; les frontières de Gallicie s'étendant jusqu'à la Narew, formaient par la ligne de la Vistule, le côté rétréci BD. La manière dont Napoléon embrassa cette ligne à Pultusk et à Eylau, fut absolument la même que celle qui se trouve tracée.

Cependant cette opération offrait aussi ses chances défavorables ; la première fondée sur le peu de confiance qu'on pouvait accorder à la neutralité autrichienne, la seconde sur le grand éloignement de la base des armées, livrant ses communications avec l'Oder à la merci du cabinet de Vienne : il n'eût tenu qu'à celui-ci de mettre, dès cette époque, un terme à ces invasions démesurées. La manœuvre du général français était bonne ; l'opération de l'homme d'État n'était qu'audacieuse.

Voilà assez d'exemples, j'espère, pour démontrer que la manière d'embrasser un théâtre de guerre, se réduit à un très-petit nombre de combinaisons découlant du même principe et qui sont,

1° *De diriger ses masses vers les points décisifs de la ligne d'opérations, c'est-à-dire sur le centre, si l'ennemi a commis la faute de se morceler, ou sur une de ses extrémités s'il reste en ligne contiguë ;*

2° *De faire effort, dans ce dernier cas, sur celle des extrémités opposée à un obstacle in-*

surmontable ou qui conduirait sur la communication de l'ennemi, sans nous faire perdre les nôtres.

CAMPAGNE DE 1759.

CHAPITRE XV.

Préparatifs d'entrée en campagne; opérations des armées françaises et alliées; combat de Bergen; bataille de Minden.

Les armées passèrent tranquillement l'hiver dans les cantonnements indiqués aux chapitres IX et XIII. Il y eut seulement en Saxe et sur le Rhin quelques mouvements sans but, dont les principaux furent l'occupation de Francfort, par le prince de Soubise, et celle d'Erfurt par le général Knobloch, de l'armée du prince Henri.

Les puissances belligérantes profitèrent de ce repos précaire pour s'apprêter à des combats plus sanglants ; elles firent de nouveaux efforts pour compléter leurs armées, établir leurs dépôts, et mettre plus d'ensemble dans leurs plans qu'il n'y en avait eu jusqu'alors.

La tournure de la guerre maritime entre l'Angleterre et la France, attachait de plus en plus le cabinet de Versailles au système d'alliance qui semblait lui promettre un meilleur avenir, ne voyant de compensation pour ses colonies, que dans la ruine du roi de Prusse, et dans la conquête du Hanovre : il ne s'apercevait pas qu'en remédiant à un petit mal, il sapait dans leurs fondements les intérêts nationaux, et donnait à la politique des gouvernements européens, la direction la plus opposée à leur conservation. Nous l'avons déjà dit plus haut, l'alliance de la France et de l'Autriche présentait des avantages ; mais ce ne devait être qu'un traité de défense réciproque, tel qu'il le fallait pour diriger tous les moyens de la première vers une guerre maritime ; et non une alliance d'invasion qui employât les armements considérables de Louis XV, à rompre l'équilibre de l'Allemagne en faveur de la maison d'Autriche.

Le spectacle de la lutte victorieuse de Frédéric, avait dévoilé aux alliés tous les défauts de leurs plans : mais d'accord sur ce point, ils ne l'étaient guère sur les moyens d'y remédier. Le gouvernement français crut y parvenir et centraliser en quelque sorte les opérations des armées, en envoyant des hommes d'un mérite reconnu dans les camps des confédérés. M. de Montalembert fut envoyé auprès des Russes, le comte de Montazet à l'armée autrichienne, et le marquis de Caulaincourt au quartier général. Ces généraux-ministres eussent atteint le but de leur mission, s'ils avaient eu des pouvoirs illimités de tous les souverains ? Réduits au rôle d'observateurs et de conseillers, ils contribuèrent seulement à mettre plus d'ensemble dans les opérations.

L'Autriche, témoin impassible des efforts que les alliés faisaient pour soutenir une lutte qui la regardait bien plus qu'eux, trompée par les calculs d'une politique tortueuse, perdit les avantages qui lui assuraient la suprématie en Europe.

L'Angleterre désirait la prolongation de la guerre, et se trouvait en état de la soutenir ; ses flottes victorieuses lui procuraient des ressources incalculables ; ses armées et celles de ses alliés avaient à leur tête deux hommes d'une grande réputation, et dont les succès donnaient chaque jour plus de poids à ses prétentions. Le cabinet de Saint-James avait renouvelé les traités de subsides avec le roi de Prusse et les Hessois, et l'on vit bientôt l'armée du duc Ferdinand portée à 70,000 hommes.

A l'ouverture de la campagne, la position des armées françaises ne différait guères de l'année précédente; c'était une ligne d'opé-

rations double, embrassée par des forces supérieures. Le marquis de Contades commandait l'armée du bas Rhin, vers Wesel. Le duc de Broglie commandait celle du Mein, et se liait avec l'armée des cercles, qui occupait avec une forte division, depuis l'évacuation d'Erfurt par les Prussiens, l'évêché de Fulde et plusieurs postes importants sur la Werra.

Le duc Ferdinand ayant l'avantage d'une position centrale, tenta de faire face aux deux armées. Sa tâche était difficile; en se portant en masse sur l'une d'elles, il s'exposait à une invasion dangereuse de la part de l'autre : le duc prit le bon parti, de former une ligne d'opérations double et intérieure, renforcée au point décisif. L'absence du maréchal de Contades faisant présumer que son armée ne se trouvait pas en mesure, l'embarras du choix n'existait pas, et il était naturel de profiter de ce moment pour chercher à rejeter l'armée de Broglie au delà du Mein, ou même du Rhin. Les alliés firent, à cet effet, les préparatifs nécessaires.

Le duc communiqua d'abord son plan au prince Henri, afin qu'il fit une petite diversion du côté de la Saxe, pour empêcher les troupes de l'Empire d'inquiéter l'expédition : il laissa aux généraux Sakwille et Sporken le commandement du corps d'observation du bas Rhin, et se dirigea, le 21 mars, avec les divisions du prince de Holstein et du prince héréditaire, sur Cassel, où le corps du prince d'Isenbourg se réunit, le 24. L'armée arriva, le 30, à Fulde, l'avant-garde à Gersfeld.

Sur ces entrefaites, le prince Henri détacha les généraux Knobloch et Lindstet sur la Franconie, pour attirer l'attention des troupes de l'Empire, tandis que le prince héréditaire les attaquait du côté de la Hesse. Ce dernier, dans son mouvement, s'empara de Meinungen et de Wasungen, fit 2,000 prisonniers, et détermina la retraite des Autrichiens sur Bamberg.

Le duc séjourna à Fulde, jusqu'au 10 avril, tant pour assurer ses communications par Cassel, que pour établir les dépôts nécessaires à son opération. La perte de ces moments précieux démontre les vices de ce système de guerre : elle donna au duc de Broglie le temps de prendre ses mesures. Les troupes françaises furent cantonnées de manière à pouvoir être réunies, dans deux marches, à Bergen; une chaîne de troupes légères s'étendait assez loin pour que le rassemblement pût s'effectuer à temps, et n'être pas troublé.

Pendant que ces choses se passaient, le marquis d'Armentières, qui commandait sur le bas Rhin, se mettait en devoir de tirer d'embarras le duc de Broglie : il forma, sous les ordres du comte de Saint-Germain, un corps d'élite d'environ 10,000 hommes, qui se porta sur la Lahn, mais qui arriva trop tard pour prendre part à l'action.

L'armée alliée partit enfin, le 10, de Fulde, et campa, le 12, à Windeken. Le duc de Broglie instruit, dès la veille, de ce mouvement, prit ses mesures pour recevoir le combat à Bergen. (Pl. XXI, n° 2.) Cette position était excellente; le bourg, qui couvrait la droite, est situé sur le revers d'une chaîne de hauteurs, qui se prolonge à droite de la chaussée de Francfort à Bischofsheim, et qui est très-escarpée aux environs de Bergen. Une belle plaine, en avant du bourg et à gauche descend jusqu'au bois de Wilbel; mais elle est coupée transversalement par un chemin creux qui conduit à ce village. Bergen est entouré d'un mur et de jardins garnis de haies vives; il fut occupé par 8 bataillons. On plaça, plus en arrière, les régiments de Piémont, Royal-Roussillon et Alsace; et, derrière ceux-ci, 4 bataillons suisses, avec les régiments de Rohan et de Beauvoisis, disposés en colonnes par bataillons, pour soutenir les troupes qui occupaient Bergen, ou filer à gauche et déborder l'ennemi. La gauche, formée par le corps saxon, se trouvait dans

une position inabordable. Entre cette aile et la droite, on avait aussi placé 11 bataillons en colonnes. Une réserve intermédiaire de 31 escadrons fut établie, sur trois lignes, en arrière de la tour de Berg-Warthe. L'artillerie enfilait toutes les avenues par des feux croisés.

Le 13 avril, au point du jour, l'armée alliée s'avança sur 5 colonnes, directement sur Bergen, et se forma, entre huit et neuf heures, au revers des collines qui s'étendent entre Bischofsheim jusqu'à Wilbel. Pendant ce temps, le duc de Broglie avait réuni ses généraux à la tour de Berg-Warthe, et leur donna ses ordres, en insistant particulièrement sur une défense opiniâtre du poste de Bergen.

De son côté, le duc Ferdinand jugea que le seul point attaquable était susceptible d'une résistance vigoureuse, et ne voulant pas remettre le sort de la campagne au résultat d'une action qui lui offrait si peu de chances favorables, il se décida à n'engager d'abord que ses brigades de gauche, sous le prince d'Isenbourg, et à les faire soutenir ensuite par le prince héréditaire qui avait passé par Bischofsheim pour tourner l'ennemi. La droite, sous le général Grandby, fut refusée.

Ce mouvement commença à dix heures. Dès que le duc de Broglie s'en aperçut, il fit porter en avant de Bergen, les 6 bataillons français et les 4 bataillons suisses, qui s'y formèrent à l'instant où les grenadiers hessois attaquaient avec vigueur : ce combat d'infanterie fut meurtrier, et continua, sur le même terrain, jusqu'à l'entier épuisement des munitions.

Sur ces entrefaites, la division du prince héréditaire longeant le bourg à droite, allait déborder le flanc gauche du corps français qui le défendait, à l'instant où le prince d'Isenbourg, le faisait plier. Le moment était décisif : le duc de Broglie fit soutenir les troupes, en avant de Bergen, par le régiment de Beauvoisis, et conduisit, en même temps, celui de Rohan sur la droite du prince héréditaire, tandis que deux régiments du centre bordaient la gauche des Hessois. Cet effort simultané, exécuté à l'instant où le prince d'Isenbourg venait d'être tué, força les alliés à un mouvement rétrograde. Les régiments de Rohan et de Beauvoisis, qui s'abandonnèrent trop vivement à leur poursuite, furent chargés et entamés par la cavalerie, que le terrain avait, jusqu'alors, empêchée d'entrer en action.

Le duc n'avait été que repoussé, et rien n'était perdu s'il eût attiré les Français hors de leur position; il se retira dans ce but, d'abord dans le vallon où l'armée s'était formée le matin, puis reparut bientôt après sur la hauteur, faisant quelques démonstrations contre Wilbel et le corps saxon, tandis qu'à la gauche il engageait une vive canonnade. Mais le duc de Broglie, inébranlable, se borna à poster sa réserve de manière à soutenir les deux ailes au besoin, en sorte que son adversaire fut obligé de regagner, dans la nuit, sa position de Windeken.

Les suites de ce combat n'offrent rien d'important. Le comte de Saint-Germain joignit l'armée le lendemain, sans que ce renfort pût déterminer le duc de Broglie à changer de rôle et à poursuivre ses succès. Bien que le duc semblât l'y provoquer en faisant mine d'assiéger le château de Marbourg avec le corps du général Hardenberg. Broglie, fidèle à son système, inquiéta seulement les arrière-gardes, et, après quelques escarmouches, voyant que le duc cantonnait son armée; aux environs de Fritzlar, établit la sienne, derrière la Lahn.

Le marquis de Contades, était encore à Paris, lorsqu'on apprit la nouvelle du combat de Bergen; il en partit, dès qu'il eût reçu ses dernières instructions, et arriva à Creveldt le 4 mai. Son premier soin fut de jeter un pont sur le Rhin, entre Wesel et Rhées, pour donner le change à l'ennemi, tandis que l'armée se rassemblait, près de Cologne et de Dusseldorf. Ce mouvement

attira l'attention du duc Ferdinand sur la Westphalie; car ce prince ne laissa au général Imhof que 12,000 hommes, pour couvrir la Hesse, et se porta en toute diligence à Lipstadt.

Le marquis de Contades savait maintenant, par expérience, que l'établissement d'une double ligne d'opérations sur la Lippe et sur le Mein, n'était pas propre à donner de grands avantages; il paraissait évident que Ferdinand, maître des places de Munster, Lipstadt et Hameln, pouvait envisager sans crainte les progrès momentanés de l'armée française de Westphalie, et profiter de la position centrale de Fritzlar et Cassel, pour opérer successivement contre celle des deux qui lui offrirait les chances les plus favorables. Il résolut donc d'agir en masse par la Hesse, en descendant le Weser, afin de forcer les alliés à repasser ce fleuve, et à évacuer ainsi la Westphalie, dont le duc d'Armentières aurait pris possession en assiégeant Munster avec 25,000 hommes.

L'armée française partit, le 20 mai, de ses quartiers, pour se rassembler à Giesen; elle occupait, le 3 juin, les positions suivantes :

82 bat.	54 esc.	à Marbourg.
18 —	31 —	réserve sous le duc de Broglie, sur l'Hom, vers Hombourg.
19 —	20 —	sur le bas Rhin, aux ordres du duc d'Armentières.
7 —	» —	à Francfort et Hanau.
» —	20 —	carabiniers et gendarmes, sous le général Poyanne, à Cologne, devant se réunir à l'armée.
126	125	non compris quelques corps francs ou légions.

Ferdinand voyant les projets de son adversaire aussi prononcés, chercha à gagner du temps pour réunir ses troupes; et, dans cet espoir, il poussa le prince heréditaire, avec 3,000 hommes, en partisans sur Dusseldorf, afin de donner aux Français des inquiétudes sur leurs communications et leurs magasins. Mais ce faible moyen eut le résultat que l'on devait en attendre : tandis que le duc rassemblait ses forces au camp de Werle, le marquis de Contades profita de son éloignement pour envahir la Hesse, avec toute l'activité que l'on mettait alors dans les opérations.

L'avant-garde, de 14 bataillons, dont 10 de grenadiers, partit, le 5, de Marbourg, et se porta, le 9, vers Corbach. La réserve partit, en même temps, de sa position de Jantershausen, et arriva, le 9, à Niederurf. La grande armée campa, le 8, à Sachsenberg. Ce mouvement paraissait avoir aussi pour but d'isoler le corps d'Imhof; mais l'exécution n'en fut pas assez prompte, car ce général, instruit de la marche des Français, se porta, le 9, à Warbourg, et se réunit, le 11, à Buren au corps du général Wutgenau. Le duc de Broglie entra ainsi, sans opposition, à Cassel, le 11, et n'y rencontrant point l'ennemi, il poussa de suite son avant-garde sur Minden.

Pendant que ces choses se passaient, le maréchal de Contades avait porté l'armée, le 10, à Corbach, avec le projet de s'emparer des défilés de Stadt-Bergen, ou de soutenir au besoin l'expédition de son lieutenant. Ces défilés, si importants et si faciles à défendre, furent abandonnés par Wutgenau, et le marquis de Contades, instruit de l'occupation de Minden, les fit passer à son armée, le 13 au matin. Elle campa en arrière de la Dimel, et le marquis d'Auvet la couvrit, en prenant poste à Essen, sur la rive gauche, avec 4 bataillons soutenus de 2 brigades. Le duc de Broglie reçut ordre de se diriger sur Paderborn. Ferdinand, de son côté, se réunit, le 11, avec les corps des généraux Sackville et Sporken, à Soest où il séjourna le 12, campa, le 14, à Buren, et

s'y réunit aux corps d'Imhof et Wutgenau. Il paraît que le duc se proposait de prévenir les Français au passage de la Dimel; mais Contades, ne voulant pas exposer le corps du marquis d'Auvet à combattre seul, avait passé cette rivière, avec toute son armée, sur 6 colonnes, le 14 au matin.

Ferdinand voyait bien que le but des Français était de le couper de Minden et du Weser; toutefois ne pouvant diriger ses marches vers le fleuve, sans perdre ses communications avec Munster, Lipstadt, et surtout avec le corps de Wangenheim, resté au camp de Dulmen, sur le bas Rhin, il persista à se retirer parallèlement au Weser.

Abrégeons, par un tableau, les marches qui résultèrent de ces combinaisons.

	Le 18 juin, *Le duc de Broglie* à Etteln et Paderborn, *le corps de Fischer* vers Ruden, *l'armée* à Meerhof. *D'Armentières* au camp de Schembeck. Séjour pour attendre les convois de vivres qui venaient encore de la Hesse.
Le 19 juin, *Le duc*, se retira entre Lipstadt et Ervitte. *Le général Wangenheim* à Dulmen. Le 20, *Le duc* à Rittberg. Séjour.	
	Le 23, *Le duc de Broglie* à Neuhaus. Le 24, *L'armée* à Paderborn. *Le corps de Chevreuse* à Buren; *la légion de Fischer* à Dettmold.
Le 29, *Wangenheim* à Wolback.	Le 29, *Le duc de Broglie* à Osterhold. *L'armée* à Ostschlagen. *Le corps de Chevreuse* à Neuhaus, pour couvrir Paderborn et les dépôts.
Le 29 au soir, *Le duc* fait partir son avant-garde.	
Le 30 au matin, *l'armée* la suit et campe à Marienfeld.	
	Le 2 juillet, *Le duc de Broglie* à Orlinghausen. *L'armée* à Struckenbruck, près de Bielefeld.
Le 3 juillet, *Le duc* à Dissum, pres de Ravensberg. *Wangenheim*, à Ladberg, se réunit ensuite à l'armée.	Le 3, *Le duc de Broglie* à Heppen et Hervorden.
	Le 4, *L'armée* à Bielefeld. Le 6, *D'Armentières* investit Munster.
Le 7, *Le duc* à Osnabruck.	Le 7, *Le duc de Broglie* à Engern. 3 brigades d'infanterie à Hervorden. 1 de cavalerie, *idem*. Le 8, *L'armée* à Hervorden.

On voit par ce tableau avec quelle lenteur les armées opéraient de part et d'autre, et que les Français se trouvaient depuis le 24 juin, en mesure de s'emparer de toutes les communications des alliés. Enfin, lorsque le duc fut décidément en retraite, Broglie résolut de tenter un coup de main sur la place de Minden, dont le mauvais état et la faiblesse de la garnison devaient faire présumer le succès. Il avança, le 9 à midi, à deux portées de canon de cette ville, et la fit sommer. Le général Zastrow, qui y commandait, méprisa la sommation et se disposa à se défendre. Déjà même il avait fait détruire toutes les embarcations qui se trouvaient sur le Weser: heureusement pour les Français qu'un paysan leur indiqua la seule petite barque qui existait à quelques lieues de là. Le duc de Broglie s'en servit pour jeter sur la rive droite, pendant la nuit, les volontaires de Lanoue et le corps de Fischer. Ces troupes assaillirent l'ou-

vrage à cornes qui couvrait le pont du Weser, tandis qu'une batterie établie sur la rive opposée, battait à revers et enfilait le pont. L'attaque, d'abord repoussée, fut renouvelée avec succès. La légion de Fischer, après avoir emporté l'ouvrage, poursuivit la garnison sur le pont, en força l'entrée, se répandit dans la ville, et en ouvrit les portes aux grenadiers qui y entrèrent sans coup férir.

Cette opération, exécutée avec vigueur, valut aux Français une place importante et 1,200 prisonniers.

Là se termine la première période de la campagne en Westphalie. Avant d'aller plus loin, je crois devoir faire quelques observations.

Rien ne prouve d'une manière plus frappante les avantages d'un choix heureux des lignes d'opérations, que les progrès des armées françaises pendant cette période. La combinaison qui porta l'armée de Contades sur la Lahn, perpendiculairement au Rhin, et la poussa ensuite par sa droite vers le Weser, aurait produit des événements de la plus haute importance, si ce général, au lieu de menacer les communications des alliés, s'en fût emparé.

Le secret le plus important de la guerre consiste à se rendre maître des communications (1). Si Contades avait connu cette vérité, il est vraisemblable que l'armée alliée eût été anéantie. Il est difficile de concevoir pourquoi ce général combinant si bien, agit si mal. Dès qu'il fut maître de Minden et des défilés de Stadt-Bergen, il était sûr de gagner les communications de Ferdinand; pour tourner les chances de son côté, il suffisait de changer de direction à gauche, et de marcher vivement sur Buren et Geisecke, afin de couvrir sa propre ligne d'opérations, et de serrer le duc de si près, qu'il ne lui fût plus possible de gagner une marche à droite ou à gauche. Le maréchal de Contades aurait ainsi tourné, et tenu le duc entre le Rhin, la mer du Nord et l'armée française. Il convenait alors d'attaquer vivement les alliés, puisqu'il pouvait les accabler d'un seul coup. Telle était la position où Napoléon sut mettre Brunswick à Jéna, Mack à Ulm, Mélas à Marengo, Wurmser à Bassano, et où il se laissa jeter lui-même par les Russes, à la fin de la campagne de 1812.

Si la première combinaison de Contades eut quelque apparence d'habileté, son exécution ne répondit pas à l'attente qu'on s'en était formé. Après que le duc de Broglie eut enlevé Minden, le 9, c'est-à-dire dans l'instant le plus favorable pour marcher au duc et l'attaquer, le général français resta cinq jours dans son camp d'Hervorden, et souffrit que le duc rétablit ses communications, en prenant position, le 14, à Stolzenau sur le Weser.

Des hommes qui nient l'influence de l'art pour se dispenser de l'étudier, m'ont objecté qu'il n'existait pas de principes, puisque le plan de Contades, si bien combiné, ne produisit que des revers : argument pitoyable auquel il faut pourtant répondre.

Sans doute il importe que les bases d'un plan de campagne soient assises sur les principes, puisque c'est de là que dépendent les grands résultats : ainsi la marche concentrique de Napoléon sur Géra, en 1806, était par elle-même une victoire, car elle en assurait tous les avantages. Mais à quoi sert un bon plan, lorsqu'on s'écarte des principes dans l'exécution, et qu'aurait produit cette belle marche, si l'armée française, après avoir gagné les communications des Prussiens, fût restée à Salfeld et Schleitz, jusqu'à ce qu'ils les eussent recouvrées en

(1) Napoléon s'exprima ainsi dans une audience qu'il me donna à l'ouverture de la campagne de 1806 : cette vérité fut démontrée, peu de jours après, d'une manière bien éclatante, par la marche sur Géra et la Saale, qui produisit tous les résultats de la bataille de Jéna.

se portant à Géra, entre l'Elster et la Mulde? Un plan fondé sur les grands principes, et dont l'exécution s'y rattache sans cesse, produit les victoires remarquables, les résultats décisifs : telles fut les guerres de Napoléon avant qu'il fût enivré par dix ans de succès; telles furent aussi celles de ses ennemis, lorsqu'éclairés par l'expérience, ils surent faire l'application des principes qu'il avait consacrés.

Une nouvelle preuve en faveur de l'application des principes, c'est la bataille de Waterloo. Napoléon ayant habilement concentré ses forces à l'insu des généraux anglais et prussiens, eût accablé Blücher à Ligny, si les ordres qu'il avait donnés aux corps d'armée de sa gauche, eussent été exécutés, et si le comte d'Erlon eût débouché par Bry, comme il le devait. Malgré l'inexécution de ces ordres, il remporta, le 16, une grande victoire; mais deux jours après il fut battu pour avoir méprisé son ennemi, et ordonné à Grouchy un mouvement contraire aux principes, tandis que les alliés, laissant courir le maréchal, débouchaient sur les derrières de Napoléon par une marche hardie et des mieux combinées. S'il donna, le 17 au soir, l'ordre à Grouchy de se rabattre sur lui, comme on l'affirme, il répara sa faute, et sa défaite fut alors le résultat des accidents fortuits qui empêchèrent l'exécution de ce mouvement. Ce fut un arrêt du destin qui fait si souvent la part de la victoire.

Quant au duc Ferdinand, Tempelhof a beaucoup admiré sa persévérance à rester aux environs de Lipstadt; cependant c'était une faute tout comme la marche des Prussiens sur Gotha et Eisenach en 1806. L'auteur allemand la justifie, en disant qu'il voulait sauver le corps de Wangenheim, campé à Dulmen; mais, pour sauver un détachement qui ne court aucun danger, doit-on perdre ses communications et peut-être toute l'armée? Il paraissait bien plus simple d'envoyer à ce détachement l'ordre de se porter à marches forcées sur Munster, Osnabruck ou Minden, pour lui donner ainsi une direction concentrique assurée vers les points où l'armée devait se porter.

Ferdinand ne réussit que par un hasard sur lequel il ne pouvait compter, puisque le plan primitif des généraux français annonçait de plus grandes vues, et plus de résolution que dans les campagnes précédentes. Si le duc avait eu affaire à un général actif et entreprenant, ses manœuvres, tant vantées par Tempelhof, eussent causé sa ruine.

Bataille de Minden.

La prise inattendue de Minden, en procurant aux Français une place d'armes sur le Weser, assurait l'arrivage des subsistances tirées de Paderborn, et les mettait à même d'agir vigoureusement contre l'électorat de Hanovre dont la conquête paraissait immanquable.

Le maréchal de Belle-Isle, ministre de la guerre, vivement pénétré de cette idée, ne s'entretenait absolument dans sa correspondance avec Contades, que des moyens de conserver cet électorat et d'empêcher une nouvelle évacuation. Mais les choses en étaient au point qu'une bataille seule pouvait décider du succès de cette campagne.

Songeant à prévenir les suites funestes que pourrait avoir la prise de Minden, Ferdinand quitta le camp d'Osnabruck dans la nuit du 10 au 11 juillet, et se porta en trois marches à Stolzenau.

L'armée alliée n'ayant aucune place sur le Weser où elle pût établir ses dépôts en sûreté, le duc jeta les yeux sur Bremen, et se crut autorisé à s'en emparer, par l'exemple que l'ennemi lui en avait donné dans la campagne de 1758. A cet effet il détacha le général Drewes avec quatre régiments d'infanterie par Vechte. Ce détachement y arriva dans la nuit du 14 au 15, s'assura, au point du jour, de toutes les issues, surprit la garde des ouvrages avancés sans donner la

moindre alarme, et pénétra dans la ville par stratagème.

De son côté, Contades ne perdait pas de temps. La réserve du duc de Broglie se porta, le 12 juillet, à Minden, et fut remplacée au camp d'Engern par deux brigades d'infanterie, les grenadiers de France, les grenadiers royaux, et la brigade de cavalerie, Duménil. Une autre division d'infanterie et une de cavalerie, se portèrent à Goofeld, le 13, et passèrent le Weser près de Minden le 14; elles remplacèrent la réserve du duc de Broglie dans le camp qu'elle venait de quitter pour se porter à Bukebourg, à deux lieues de là.

La grande armée partit de Hervorden le 14, et campa le lendemain près de Minden, l'aile droite à cette ville, la gauche à Hartenhausen; le flanc droit couvert par le Weser, le front par le ruisseau de Barte, et la gauche par le marais qui s'étend jusqu'au delà de Lubeke, ayant à dos la chaîne de montagnes qui longe la Verra. (Pl. XXII.) Le comte de Rougrave fut placé en avant dans la plaine entre Minden et Kuttenhausen, avec une forte division pour observer les alliés. Le comte de Saint-Germain, qui se trouvait à Bielefeld avec la brigade d'Auvergne et un régiment de cavalerie, marcha contre Hameln, pour en contenir la garnison, et couvrir les convois qui venaient de Cassel à l'armée par Paderborn et Hervorden. Lubeke, à l'extrémité du marais, fut occupé par les hussards de Berchini et Turpin; Hille par les volontaires de Hainaut et de Haller. Vis-à-vis de ce dernier village et et au delà du marais, on avait posté à Eichorst le petit corps du général Andlau, soutenu par la division Brissac campée à Kofeld, dont l'objet était de couvrir la route de Hervorden. Le corps du duc de Broglie était de l'autre côté du Weser à Bukebourg; les partisans de Fischer battaient le pays et répandaient l'épouvante jusqu'aux portes de Hanovre, tandis que les volontaires du Dauphiné faisaient des courses sur la rive droite jusqu'à Nienbourg. On avait jeté plusieurs ponts pour faciliter les communications de la grande armée avec le duc de Broglie. Le duc de Chevreuse bloquait Lipstadt, et d'Armentières assiégeait Munster.

La position du duc de Broglie rendait les communications, avec Hanovre, très-difficiles, et permettait aux Français de s'emparer de cette capitale. Leurs généraux jugèrent que Ferdinand passerait le Weser, ou qu'il détacherait, au moins, un corps considérable pour prévenir ce malheur, et la construction de plusieurs ponts près de Stolzenau, les confirma dans cette opinion. Mais ce prince trop habile pour adopter un tel système, aima mieux laisser à son adversaire quelques succès éphémères sur la rive droite du fleuve, que d'exposer son armée à une défaite en l'affaiblissant par des détachements qui n'ont jamais une influence décisive sur les opérations. Il concentra, au contraire, ses forces, se proposant même d'attirer à lui les corps isolés pour frapper un coup décisif à la première occasion; et dans la nuit du 15 au 16, il se porta contre Minden sur trois colonnes, et campa en arrière de Petershagen, la droite à Brunikostige, et la gauche au Weser : 13 bataillons et 18 escadrons de dragons hessois et hanovriens, composaient l'avant-garde, commandée par le prince héréditaire de Brunswick, qui vint camper sur deux lignes devant Petershagen.

Le duc, qui désirait en venir aux mains dans une situation défavorable aux Français, resserra leur position, persuadé qu'ils en sortiraient pour l'attaquer. Le prince de Brunswick campa, le 17, en avant de Tonhausen et Hammern; l'armée fut divisée, en neuf colonnes, et se plaça, la droite au village de Sudfeld, la gauche au bois en arrière de Tonhausen près du Weser.

Ce mouvement fit une grande impression sur les Français. Le corps de Rougrave, qui se trouvait dans la plaine en avant de Minden, se retira sous le canon de la place, et

toutes les troupes prirent les armes. Le maréchal de Contades, ne s'estimant pas assez fort, ordonna au corps du duc de Broglie de se réunir à l'armée.

La position des ennemis était néanmoins trop formidable pour que le duc de Brunswick pût les attaquer avec succès ; aussi tous ses efforts tendaient à les en arracher ; s'aperçevant qu'il ne réussirait pas facilement, il revint, à quatre heures du soir, dans son camp de Petershagen, le duc de Broglie en fit autant de son côté.

Ferdinand voyant que sa première tentative avait échoué, fit occuper les villages de Kuttenhausen, Hemmern et Friedwald par de forts détachements d'infanterie, et pratiquer de grandes ouvertures dans la digue de Tonhausen, afin que l'armée pût avancer dans la plaine de Minden, par divisions et par escadrons, et porta son avant-garde à Tonhausen.

Munster s'étant rendu le 23, Ferdinand résolut de prendre l'offensive sans délai : il porta le général Drewes sur Osnabruck, pour s'emparer du magasin qui s'y trouvait. Le prince héréditaire marcha, le 27, sur Lubeke avec 6 bataillons ; le 29, sur Hervorden, et campa en face de cette ville à Rissel, où le général Drewes arriva, après avoir repris le magasin d'Osnabruck. Le même jour, le duc Ferdinand, instruit de ce succès, fit marcher l'armée par lignes et par la droite, sur trois colonnes : la première était composée de la première ligne, la seconde de l'artillerie et des bagages, la troisième de la deuxième ligne : elles campèrent, la droite à Hille, la gauche à Friedwald. Le quartier général fut dans le premier village, gardé par 2 régiments anglais. Le général Gilse occupa Lubeke avec 3 bataillons.

Le 30, le duc rassembla ses généraux, leur recommanda d'étudier particulièrement les chemins et tous les accidents du terrain, afin de pouvoir conduire leurs colonnes respectives de manière à former, avec ordre et promptitude, une ligne contiguë. Il leur renouvela cette invitation, le 31, et leur prescrivit en outre d'examiner scrupuleusement les environs du moulin à vent de Hemmern, pour employer toutes les armes avec le plus de succès. En considérant la sagesse de ces mesures, et leur à-propos avec l'heure, l'instant même auxquels les généraux français se mirent en mouvement pour se former dans la plaine de Minden, on serait tenté de croire que le duc présidait à leur conseil de guerre.

Les détachements que les alliés avaient faits, décidèrent enfin le maréchal de Contades à l'attaque, qui fut fixée au 1er août, et pour laquelle il donna l'ordre suivant (1).

« La réserve, sous les ordres du duc de » Broglie, formant l'aile droite de l'armée, » marchera de front sur le village de Ton- » hausen, et attaquera, en même temps, le » camp du prince de Bévern sur la route de » Petershagen. Son attaque sera brusque et » vigoureuse, afin de le culbuter et de lui » couper sa retraite sur l'armée, et d'y jeter » l'épouvante et la confusion.

» Afin d'assurer le succès de cette opéra- » tion, la réserve sera renforcée des grena- » diers de France et Royaux ; 6 pièces de » canon et 4 obusiers augmenteront son » artillerie ordinaire. Le duc de Broglie

(1) Cet ordre, traduit de l'allemand, doit sans doute différer un peu de l'original. On verra, par la lecture de cette longue pièce (dont j'ai cependant supprimé quelques passages), qu'elle renfermait très-peu d'instructions pour l'attaque, et qu'elle était presque entièrement destinée à faire sortir l'armée de sa position, à la mettre en colonnes, et à la déployer devant l'ennemi. Je prie mes lecteurs de jeter un coup d'œil sur le chapitre V, où je discute les ordres de marches de Frédéric ; ils saisiront au premier coup d'œil la différence qui existe entre la combinaison et l'exécution de ses manœuvres, et celle du général français. Je les renvoie d'ailleurs à la fin du présent chapitre pour les observations que j'ai faites.

» fixera le rassemblement de l'artillerie, et » transmettra les ordres nécessaires aux » grenadiers. On emploiera tous les moyens » pour faire réussir cette attaque, qui doit » nous rendre maîtres du flanc gauche de » l'ennemi, et de laquelle dépend le succès » de la journée.

» La retraite remplacera la générale. » Aussitôt qu'elle aura été battue, la réserve » lèvera son camp, passera le pont et tra- » versera la ville, et en sortira par la porte » qui conduit au camp des grenadiers; ses » gros bagages seront transférés à Reh- » men, où se trouvent ceux de l'armée; ils » y passeront le Weser sur le dernier pont » de bateaux, afin de ne pas gêner la mar- » che des troupes.

» Le terrain où l'armée doit se former » étant fourré et coupé, son ordre de ba- » taille ne pourra être conforme aux usages » reçus. On placera donc au centre de la » première ligne les brigades de cavalerie » Colonel général, Cravates et Mestre de » camp, sous les ordres du duc de Fitz- » James, des lieutenants généraux Vogué et » Castries, et des maréchaux de camp Lut- » zelbourg, St.-Chamand, Vilbonne et Cour- » mainville. Les quatre brigades d'infan- » terie, Picardie, Belsunce, Touraine et » Rouergue, sous les lieutenants généraux » Nicolaï, Beaupréau, et les maréchaux de » camp Planta et Monty, formeront l'aile » droite de la première ligne, et auront » 34 pièces de gros calibre. L'aile gauche de » cette ligne sera composée des quatre bri- » gades d'infanterie, Condé, Aquitaine, le » Roi et Champagne, sous le lieutenant gé- » néral de Guerchy, et les maréchaux de » camp duc de Laval et Maugiron; elle sera » pourvue de trente pièces d'artillerie de » position que le chevalier Pelletier placera » sur le front des deux ailes, de manière » à couvrir celui de la cavalerie par un feu » croisé au centre.

» Le 1er bataillon de chaque brigade sera » formé en colonne, les autres marcheront » suivant l'usage (*en bataille*). La brigade » d'Auvergne, placée à la gauche de l'in- » fanterie de l'aile droite, se formera en » ordre inverse, afin que son 1er bataillon » soit formé en colonne, appuyant à la bri- » gade de cavalerie Colonel général; la » brigade de Condé infanterie, postée à la » droite de l'aile gauche, sera formée » comme les autres, c'est-à-dire que son » 1er bataillon, en colonne, appuiera à Mes- » tre de camp cavalerie.

» La deuxième ligne marchera dans le » même ordre que la première : les briga- » des d'infanterie Auvergne et Anhalt, sous » le lieutenant général de Saint-Germain, et » les maréchaux de camp Leyden et Glau- » bitz auront la droite. Les brigades de » cavalerie du Roi, Bourgogne et Royal » étranger, sous les lieutenants généraux » Dumesnil, Andlau, et les maréchaux de » camp Orlick et Galfeld, occuperont le » centre; la gauche sera composée des » brigades saxonnes, aux ordres du mar- » quis de Lusace.

» Cette seconde ligne étant beaucoup » moins forte que la première, et devant » néanmoins occuper le même front, les » bataillons dont elle est composée s'éten- » dront beaucoup plus qu'à l'ordinaire (1). » La réserve, formée de la gendarmerie et » des carabiniers, sous le lieutenant général » Poyanne et les maréchaux de camp Belle- » fond et Bissy, se placera en troisième » ligne derrière le centre de la cavalerie.

» Les brigades Navarre et Lowendahl re- » cevront une destination particulière.

(1) C'était une étrange disposition que celle d'étendre une seconde ligne qui, destinée à servir de réserve, devait perdre toute sa force en s'allongeant. Si la seconde ligne fût restée en colonnes d'attaque, la bataille n'eût pas été perdue : on ne doit la déployer que dans le cas où il s'agit de la laisser en poste défensif pour en imposer à l'ennemi par l'appareil du nombre.

» L'armée ainsi formée prendra sa pre-
» mière position ; la gauche en arrière du village de Hahlen, appuiera au marais; la droite prolongera en arrière des maisons rouges dans la plaine de Minden jusqu'au bois ; les lignes marcheront à 400 pas de distance ; le corps du duc de Broglie appuiera sa droite aux rives escarpées du Weser, faisant front à Tonhausen ; liant sa gauche avec la droite de l'armée ; l'infanterie en première ligne, et la cavalerie en seconde. Cette division recevra les ordres du duc de Broglie, ainsi que les grenadiers Royaux et de France.

» Tandis que ces troupes attaqueront Tonhausen et le camp de Petershagen, l'armée déploiera et marchera en bataille à l'ennemi. Si cette marche ne pouvait s'effectuer de suite, les brigades d'infanterie et de cavalerie continueront leur mouvement en colonne sur front de bataillon et d'escadron, en conservant les distances nécessaires pour se former.

» Le premier bataillon de chaque brigade, qui doit rester en colonne, se maintiendra dans cet ordre pendant la marche et durant la bataille; les brigades d'infanterie seront précédées de cent travailleurs, avec les chariots d'outils nécessaires.

» Comme la droite de l'ennemi se trouve à Hille, et la gauche derrière Holzausen, la marche sera dirigée sur son flanc gauche. Si l'attaque du duc de Broglie réussit, il cherchera à gagner ce flanc, afin de l'envelopper. Les autres manœuvres de l'armée dépendent de celles que fera l'ennemi. Le maréchal de Contades lui donnera, dans tous les cas, des ordres adaptés aux circonstances.

» La brigade de Navarre, les volontaires de Hainaut, Dauphiné et Muret, sous les ordres du lieutenant général duc d'Havré, feront une fausse attaque sur la digue qui conduit à Hille à travers le marais.

» Le parc d'artillerie leur fournira à cet effet un supplément de quatre pièces de huit. Le duc d'Havré dirigera un feu très-vif sur la redoute ennemie qui bat la digue ; mais il ne franchira le marais que dans le cas où l'armée aurait pénétré aux environs de Hille, et où il pourrait se réunir avec elle. Jusque-là, il se bornera à l'empêcher d'appuyer sa droite au marais. Ce corps devra, au besoin, couvrir la retraite de l'armée en tenant la digue, et défendant le passage. Il devra aussi avoir soin de couronner les hauteurs en arrière avec de l'infanterie et des troupes légères, pour tenir tête aux partis que l'ennemi pourrait détacher de Lubeke; cette précaution est importante.

» Le duc d'Havré est prévenu que le duc de Brissac occupe Goofeld, afin d'observer le prince héréditaire. Il communiquera avec lui par le vallon de Bergkirchen, et emploiera à ce service la cavalerie des volontaires de Dauphiné qui connaît le terrain et les routes. Les postes de Kolhof et Hartenhausen seront maintenus, parce qu'ils éclairent les environs du marais.

» La brigade Lowendahl, sous le maréchal de camp de Bisson, entrera à Minden aussitôt que la retraite sera battue; elle occupera les remparts et les trois têtes de pont. La majeure partie de la grosse artillerie sera placée sur les cavaliers, afin de couvrir au besoin la retraite de l'armée. On placera aussi quelques pièces dans l'ouvrage qui couvre le pont de pierre, afin de défendre les approches des têtes de pont contre les tentatives des troupes légères qui infestent la rive gauche du Weser.

» La retraite qui tiendra lieu de générale, comme nous l'avons dit, sera battue à l'heure ordinaire.

» L'armée prendra aussitôt les armes en avant du camp, et marchera sur 8 colonnes. Sa première, aux ordres du comte de Guerchy, sera composée des brigades

» d'infanterie de Champagne et du Roi; elle » laissera le bois situé près d'Amelbeck à » gauche, passera la Barthe sur le dernier » pont, près du marais, et marchera jus- » qu'aux dernières haies en avant de Hal- » len, où elle restera en colonne jusqu'au » point du jour. Alors l'armée se formera; » la gauche appuyée aux haies sus-men- » tionnées, et la droite dans la direction » des maisons rouges qui se trouvent dans » la plaine. Huit pièces de gros calibre ar- » riveront le soir à ces deux brigades, » et resteront devant leur front pendant la » bataille. M. de Sainte-Ville, aide-major » général des logis, dirigera cette divi- » sion.

» La deuxième colonne qui consiste dans » les brigades d'Aquitaine et de Condé, » sous les ordres de M. de Maugiron, sera » conduite par l'aide-major des logis Bau- » douin, qui lui enseignera le pont où elle » doit passer la Barthe, le lieu où elle res- » tera en colonne derrière la hauteur, jus- » qu'au jour, et celui où elle devra ensuite » se former. Cette colonne aura six pièces » de grosse artillerie.

» La troisième composée des deux briga- » des saxonnes, sous les ordres du comte » de Lusace, sera conduite par l'aide-major » des logis Montant, qui leur désignera l'en- » droit où elles devront rester en colonne » derrière la hauteur, en attendant le jour, » pour se former alors en deuxième ligne, » à quatre cents pas de la première.

» La quatrième colonne comprendra les » brigades de cavalerie Mestre de camp, » Cravates et Royal-étranger, sous les or- » dres du duc de Fitz-James. Elles seront » dirigées par l'aide-major des logis An- » gers, qui leur assignera le lieu où elles » attendront le jour. Lorsqu'elles se forme- » ront, la brigade Mestre de camp appuiera » sa gauche à la brigade Condé, infanterie; » celle de Cravates donnera, à sa droite, la » direction des maisons rouges; et celle de » Royal-étranger se placera en deuxième » ligne de Mestre de camp, à quatre cents » pas de distance.

» La cinquième colonne consistant dans » les brigades de cavalerie Colonel-géné- » ral, le Roi et Bourgogne, sous les ordres » du lieutenant général Dumesnil sera con- » duite par l'aide-major des logis Dumay, » qui lui indiquera le lieu où elle restera » pour attendre le jour. Dès qu'il commen- » cera à paraître, la brigade Colonel-géné- » ral se formera en première ligne, ap- » puyant à celle de Cravates, et prenant sa » direction aux maisons rouges; les briga- » des du Roi et de Bourgogne se formeront » en deuxième ligne derrière celle de Cra- » vates et de Colonel-général.

» La sixième colonne, sous le lieutenant » général Beaupréau, sera composée des » brigades de Touraine et de Rouergue, in- » fanterie, qui passeront la Barthe sur le » pont qui leur sera indiqué par l'aide-ma- » jor des logis Germain, marcheront jus- » qu'à la redoute qui est en avant de Picar- » die, et y attendront le point du jour, pour » se former à droite de la brigade de Colo- » nel-général. Cette division prendra huit » pièces de position qui resteront en avant » de son front pendant la bataille.

» La septième colonne, sous les ordres » du lieutenant général de Saint-Germain, » comprendra les brigades d'Auvergne et » d'Anhalt. La première passera le pont qui » lui sera indiqué par M. d'Ouné, officier » d'état-major, et ira, jusqu'au camp de la » seconde, dans les jardins en avant de la » ville. La brigade d'Anhalt se placera en » deuxième de celle de Picardie et de Bel- » sunce.

» La huitième colonne, sous le chevalier » Nicolaï, consistant dans les brigades de Pi- » cardie et de Belsunce, dirigera sa marche » sur les maisons rouges, et y restera jus- » qu'au jour; alors elle se formera, éten- » dant sa droite jusqu'au bois, et prenant » sa direction sur la gauche de la réserve » aux ordres du duc de Broglie. L'aide-ma-

» jor des logis Grandpré, conduira cette » colonne ; le parc enverra, vers le soir, 8 » pièces de canon qui resteront à ces brigades pendant l'action.

» Le corps du duc de Broglie formera la » neuvième colonne. Les gendarmes et les » grenadiers monteront à cheval et resteront en avant du front de leur camp, jusqu'à ce qu'ils reçoivent l'ordre de se placer, en troisième ligne, derrière le centre.

» On a jeté dix-neuf ponts sur le ruisseau » qui coule depuis le marais au Weser, devant le front du camp, afin de faciliter la » retraite de l'armée, dans le cas où elle de» vrait l'effectuer. Le centre et la gauche se » retireraient, à travers ces ponts, dans leur » camp actuel. La droite et la réserve se re» tireraient sur la ville, occuperaient les » haies et les jardins qui l'environnent, et » placeraient l'artillerie, en avant de leur » front, pour contenir l'ennemi, de concert » avec le canon de la place. »

En conformité de ces dispositions, l'armée se mit en mouvement immédiatement après le coucher du soleil, et arriva à sa destination un peu après minuit. Ferdinand préparé à cet événement par la tournure des affaires, ordonna à son armée, le 31, à cinq heures du soir, de se tenir prête à marcher à une heure du matin : néanmoins le départ fut retardé jusqu'à cinq heures. Alors elle se mit en mouvement sur huit colonnes, et à six heures elle fut formée, la droite au marais, en arrière de Hahlen, la gauche liée avec le corps de Wangenheim, qui prit poste derrière les batteries en avant de Tonhausen. La cavalerie devait être distribuée sur les deux ailes, mais celle des Anglais, formant la droite, fut retenue par l'entêtement de lord Sackville, et n'arriva point à temps à son poste.

L'armée française avait devant elle une colline qui eût couvert sa marche. Les généraux occupés, depuis le point du jour, à déployer leurs colonnes n'eurent pas l'œil sur les manœuvres des alliés. *Leurs colonnes ne purent se débrouiller assez promptement; les unes étaient trop rapprochées, les autres trop éloignées : la confusion régnait dans toutes.* L'armée ne fut, à peu près, rangée en bataille, qu'à huit heures, à l'exception de la division Broglie, qui commença son attaque vers cinq heures du matin, sur le corps de Wangenheim, par une vive canonnade.

Au lieu de fondre sur l'ennemi, avec impétuosité, le duc de Broglie perdit trois heures à faire un feu d'artillerie auquel les alliés ripostèrent; il imagina peut-être, que ce grand bruit suffirait pour déposter le corps de Wangenheim; mais celui-ci se maintint avec fermeté : le duc trouvant le village gardé par des forces plus considérables qu'il n'avait supposé, se rendit auprès du maréchal de Contades, pour solliciter des renforts.

Au même instant l'armée alliée s'ébranlait, et Ferdinand qui s'attendait à être prévenu, arriva sur la ligne ennemie lorsqu'il n'y avait encore que la cavalerie en bataille au centre. Le placement de cette arme, contraire à toutes les règles de la tactique, coupa la ligne d'infanterie, et en détruisit toute la force en permettant de la séparer par l'effet d'une simple canonnade.

Dès que le duc s'aperçut de cette faute, il ordonna à l'infanterie hanovrienne et anglaise, et au régiment de Hardenberg, d'attaquer, sur-le-champ, afin de se jeter sur les flancs des lignes de l'infanterie française, au moment où le reste de la sienne attaquerait sa droite, et où le prince d'Anhalt inquiéterait la gauche, avec tous les piquets de l'armée qu'il commandait en qualité de général de jour. Cette infanterie des alliés avança vivement, quoique exposée, durant quinze cents pas, au feu de toutes les batteries qui couvraient le front des escadrons français.

Cette cavalerie, la force et l'orgueil de l'armée, marcha à la rencontre de l'infanterie allemande, et la chargea avec courage; mais le feu de celle-ci fut si bien

nourri et si bien dirigé, qu'après d'inutiles efforts, la première ligne se retira en désordre, suivie de près par l'infanterie alliée qui culbutait successivement ce qui voulait résister.

Contades étant arrivé au centre, sur ces entrefaites, ordonna au marquis de Beaupréau d'occuper, avec la brigade de Touraine et 8 pièces de canon, quelques maisons et jardins entourés de haies, en avant du front de la cavalerie; ce mouvement tendait à prendre de revers l'infanterie des alliés qui avançait avec tant d'audace. Tandis qu'il s'effectuait, quelques brigades de cavalerie chargèrent de nouveau avec la plus grande impétuosité, mais furent également repoussées.

Enfin arrivèrent les carabiniers et la gendarmerie; ces braves corps enfoncèrent d'abord la première ligne de l'infanterie alliée; mais reçus de la seconde avec un feu vif et nourri, ils prirent le parti de la retraite. Le lieutenant général Poyanne, qui les commandait, reçut deux coups de feu au travers du corps, et plusieurs coups de sabre sur la tête.

La brigade de droite, sous le général Vogué, fit une quatrième attaque, qui eut aussi peu de succès; car au moment où il voulut converser, le général Urf arriva de l'aile gauche avec quelques escadrons, la prit en flanc et la mit en déroute.

La cavalerie française du centre était donc totalement battue, et il ne manquait au duc que quelques escadrons pour rendre sa victoire décisive. Il envoya le lieutenant-colonel Ligonnier à lord Sakville, avec ordre de faire avancer la cavalerie de l'aile droite, par la gauche et par le bois, et de charger impétueusement l'ennemi. Cet ordre, réitéré par le capitaine Winzingerode, et par le colonel Fitz-Roi, fut inutile : l'infanterie anglaise en souffrit beaucoup. Le duc ne pouvant rien gagner sur Sakville, chargea lord Gramby, commandant la deuxième ligne, de faire ce mouvement : mais à l'instant où il allait commencer, Sakville accourut et l'en empêcha (1).

Cependant, l'infanterie alliée avançait toujours. Le comte de Lusace arriva avec les Saxons et la fit plier un instant; mais elle se reforma et reprit vivement sa marche offensive.

Dans ce moment le prince d'Anhalt attaquait Hahlen, et repoussait les Français jusqu'à Dutzen en longeant le marais.

Les brigades d'Aquitaine et de Condé qui voulurent soutenir les Saxons, furent repoussées, et le lieutenant général Maugiron qui les conduisait fut blessé de deux coups de feu.

Pendant que l'aile droite des alliés obtenait ces succès, la gauche ne faisait pas moins de progrès. Les Prussiens, les Hanovriens et les Hessois fournissaient une belle charge sur les grenadiers de France et Royaux. Quelques escadrons gagnèrent le flanc droit des brigades de Touraine et de Rouergue, les culbutèrent et prirent une grande partie de la dernière. Le lieutenant général Beaupréau y fut blessé.

Les alliés s'emparèrent des maisons et du terrain que l'ennemi voulait occuper, et repoussèrent les brigades d'Auvergne et d'Anhalt, que le maréchal de Contades jeta dans la mêlée, pour protéger la retraite.

Malgré cette confusion, le duc de Broglie canonnait toujours le corps de Wangenheim; son infanterie avança, il est vrai, mais hors de portée de mousqueterie; la cavalerie qui se porta au soutien du flanc droit de l'armée, déjà maltraité par le régiment de Hammerstein, fut culbutée par les dragons de Holstein. Alors le régiment

(1) Lord Sakville, jugé par un conseil de guerre, fut déclaré incapable de servir dans les armées de S. M. Néanmoins, employé quelque temps après, il ne contribua pas peu aux mauvais résultats de la guerre contre les États-Unis.

de la Marine pour lui faire jour, fournit son feu sur les dragons prussiens, qui conversèrent à gauche, le chargèrent, et le prirent avec 10 pièces de canon et 2 drapeaux.

A onze heures, l'armée française était en désordre, à l'exception du corps de Broglie qui n'avait point été engagé. Il couvrit la retraite de la droite sur Minden, et les Saxons celle de la gauche.

Cette bataille, où les Français perdirent 7,000 hommes, aurait été moins décisive, si le duc n'eût porté sur leurs derrières les corps de Drewes et du prince héréditaire. Ce dernier commandait l'expédition dont nous avons déjà fait mention; il arriva, le 31, à Quernhein, et battit le lendemain le duc de Brissac, posté avec 8,000 hommes à Kofeld pour couvrir les communications par Hervorden ; ce succès rendit la situation du maréchal de Contades très-critique, car le prince occupa, aussitôt après le combat, la position de Behmen, et les défilés de Bergkirchen. La retraite devenant impraticable sur la rive gauche du Weser, il fallut passer ce fleuve à Minden, et se retirer sur Cassel en toute diligence. Les bagages de l'armée furent presque tous enlevés près de Detmold, par les chasseurs de Freytag ; le maréchal y perdit les siens, ainsi que le prince de Conti.

Minden capitula le lendemain.

Tempelhof regarde cette bataille comme une des plus remarquables et des plus intéressantes sous les rapports de l'art. Les dispositions qui précédèrent l'affaire, celles qui eurent lieu pendant l'action, méritent, suivant lui, l'attention de la postérité. Ferdinand s'y montre en général qui connaît les ressources les plus étonnantes de l'art. Ses manœuvres, pour amener l'ennemi au point où il désirait, sont des chefs-d'œuvre; rien ne prouve mieux la solidité de ses maximes, que l'idée hardie qu'il conçut de *s'affaiblir pour être plus fort*. La division en plusieurs corps de son armée, déjà inférieure, avait en effet toutes les apparences d'une faute, et présentait trop d'avantages aux généraux français pour ne pas les engager à la mettre à profit.

A mon avis, cependant, il faut moins blâmer le maréchal de Contades d'avoir livré bataille, que de n'avoir pas connu son adversaire, et deviné le motif secret de ses dispositions fautives. On ne saurait trop le répéter, le premier mérite d'un général est de bien juger les talents et le caractère de son adversaire, de pénétrer ses vues les plus secrètes, et de saisir le but de ses opérations.

L'ordre de bataille de l'armée française était excessivement défectueux. C'est un usage consacré de placer la cavalerie dans la plaine, et l'infanterie sur un terrain coupé ; néanmoins cet usage doit être subordonné au grand principe de ne jamais morceler une ligne d'infanterie, en la coupant par une arme, qui n'a pas de consistance par elle-même.

Le projet d'accabler vivement le corps de Wangenheim était fort bon ; mais ce n'est point par une canonnade qu'on force un général d'abandonner son poste, surtout lorsqu'il en connaît les effets. Les canonnades sont des compliments auxquels on répond sans peine ; elles sont presque toujours aussi insignifiantes que celle de Minden : et l'on est obligé de mettre en action l'infanterie, lorsqu'on veut frapper un coup décisif (1).

Il suit nécessairement de là, que celle-ci doit charger l'ennemi avec toute la promptitude possible, dès qu'elle est formée, sans s'amuser au feu de mousqueterie :

(1) Les canonnades sont devenues plus sérieuses depuis que ceci a été écrit. Les armées ont eu jusqu'à mille pièces qui ont vomi la mort dans des colonnes souvent trop profondes ; ainsi l'artillerie a eu plus de part au succès des batailles, mais toutefois sans cesser d'être un accessoire.

pourquoi devrait-elle, en effet, servir de point de mire à l'artillerie ennemie?

Une longue expérience a prouvé d'ailleurs, que le feu de l'artillerie est beaucoup moins meurtrier dans une bataille qu'on ne le pense communément; cependant il faut distinguer l'effet physique de l'effet moral. Le prélude ordinaire d'une grande bataille est une vive canonnade; on croit démonter l'artillerie ennemie, et faire avancer l'infanterie avec moins de danger; mais on se trompe grossièrement. Tempelhof cite plusieurs exemples où des batteries de 20 à 30 pièces ont canonné la sienne pendant plusieurs heures, sans atteindre ni hommes, ni chevaux, et à plus forte raison la ligne d'infanterie. Si l'expérience ne justifiait pleinement son assertion, on pourrait l'appuyer encore par des arguments tirés de la construction même des pièces, et de leur tir différent. Il est certain que si la centième partie des boulets dirigés sur des batteries, dans les combats de la dernière guerre, avait atteint leur but, il ne serait pas resté une pièce d'artillerie aux deux partis.

Le sort de la bataille dépendait du succès de l'attaque sur le corps de Wangenheim; Contades, qui l'avait pressenti, aurait dû tracer à sa ligne une direction telle qu'il eût pu soutenir vigoureusement le duc de Broglie, refuser sa gauche, et engager ainsi son armée suivant la tournure qu'aurait prise l'attaque principale. (*Voyez chapitre VII, les réflexions sur l'ordre oblique de Leuthen.*) Cette disposition lui eût encore procuré plus de facilité pour s'avancer, car il n'aurait eu qu'à marcher par lignes et par la droite.

Les fautes les plus essentielles furent donc : 1° la lenteur du duc de Broglie, qui donna au corps de Wangenheim le temps de revenir de sa surprise et de se former en avant du village; 2° la longueur du déploiement des colonnes, qui dura quatre heures entières, au bout desquelles l'infanterie n'était pas même en ordre.

La conduite de Ferdinand, la sagesse de ses manœuvres, et la vivacité avec laquelle il se décida à faire attaquer la cavalerie française par son infanterie, méritent, au contraire, les plus grands éloges.

En traitant au chapitre V de la première partie, de l'influence des ordres de marche sur les succès de Frédéric, et de la différence qui existe entre ceux de ce prince et les déploiements de Guibert, j'ai cité l'affaire de Minden à l'appui de mes idées, parce qu'elle démontre plus particulièrement l'*absurdité* du système du tacticien français; mais depuis lors les batailles de Prague, de *Kollin*, de Rosbach, de Leuthen, de Zorndorf, ont ajouté une nouvelle force à mon *opinion*.

Nous avons vu la longue instruction de Contades à ses généraux, pour leur expliquer le mécanisme de la composition, de la marche et de la formation des colonnes. Malgré qu'elles fussent au nombre de neuf, et composées de deux ou trois brigades au plus, elles employèrent quatre heures à se former imparfaitement; quoique les distances soient beaucoup plus faciles à observer, quand elles ne sont pas étendues. Comment Guibert se serait-il tiré de là, avec ses quatre colonnes de cinq à six brigades, ayant à observer des distances hors de portée du rayon visuel (1)?

Il paraît que cet auteur a pris son système dans la conduite de Ferdinand, qui, en effet, réussit à former huit colonnes. Mais probablement les annales militaires, n'offriront qu'une fois de tels prodiges. A quoi aurait servi l'ouverture de ces huit marches, si le maréchal avait fait ses attaques en colonnes, ou qu'il eût avancé, comme Frédéric, par

(1) Je rappelle à mes lecteurs que si ces observations reposent sur le système des lignes déployées, je ne crois pas qu'il soit exclusivement indispensable; on a même déjà vu que je préfère un ordre en colonnes par bataillon, ou au moins un système modifié de ces deux ordres.

lignes et par la droite, sur une extrémité de la position des alliés? De telles dispositions en face de l'ennemi ne sont propres qu'à lui faire connaître le point d'attaque; pour être de quelque utilité, il faudrait supposer que l'on sera toujours maître du terrain qui servira de champ de bataille, et que l'ennemi s'y placera sur le front qu'on lui assignera; car s'il se prolonge à droite ou à gauche, il est certain que l'ouverture de la marche deviendra inutile, ou que la ligne sera débordée.

Il fallait absolument un champ de bataille comme celui de Minden, resserré entre le marais et le Weser, pour que le duc pût combiner d'avance son déploiement, et se servir d'un pareil système.

Il y a une grande différence entre ces dispositions arrêtées de longue main, et que l'ennemi peut faire échouer par un seul mouvement, et les dispositions prises à la hâte sur le terrain le jour de la bataille même, et exécutées rapidement par l'ordre de marche de Frédéric.

Pour l'exécution de son plan, Contades devait donner à chacune des brigades de son armée, une expédition de ces dispositions dont la précision est admirable, mais la longueur inouïe. Frédéric s'épargnant toutes ces écritures, aurait dit le matin même : *L'armée marchera par lignes, par pelotons à droite, prendra sa direction sur la droite, et se formera au signal de. . . . . . L'avant-garde composée de* 10 *bataillons et* 15 *escadrons fera telle attaque. . . . . La gauche sera disposée de manière à soutenir l'aile engagée.* Il est certain que les colonnes prenant la direction même qu'on veut donner aux deux lignes, sur une extrémité de l'armée ennemie, ou sur un point de sa position, pourront, lorsqu'elles seront arrivées à la hauteur des attaques, se former, dans quelques minutes, à un signal convenu, par peloton à gauche en bataille.

Je terminerai ce chapitre par quelques observations sur le placement de la cavalerie au centre, en première ligne. Dans un ordre de bataille en lignes déployées, ce placement doit entraîner une défaite, puisque la victoire dépend du maintien de la ligne; or tous les généraux savent aujourd'hui si l'on trouve, dans la cavalerie, la force et la stabilité nécessaires à la défense d'une position décisive en première ligne.

Les inconvénients d'un ordre pareil seront donc d'autant plus grands que la ligne sera longue, et la cavalerie plus étendue. La raison en est, que l'intervalle laissé au centre par la cavalerie rompue étant plus considérable, l'ennemi pourra facilement accabler une des ailes d'infanterie avant que l'autre soit en mesure de la soutenir. Les positions, le terrain, les circonstances détermineront celle qu'il conviendrait d'attaquer.

On verrait se reproduire les mêmes inconvénients si une armée était attaquée par une extrémité de sa ligne, en ordre oblique ouvert, ainsi que Frédéric le fit à Leuthen. (*Voyez* chap. VII.) L'extrémité attaquée composée d'infanterie seulement, ne pouvant être soutenue par sa cavalerie, ni par l'autre extrémité de l'infanterie, serait incontestablement culbutée, si l'ennemi employait contre elle les trois armes en forces supérieures. Et que deviendrait cette aile d'infanterie, si l'ennemi profitait des avantages naturels de l'ordre oblique ouvert, pour la faire déborder rapidement par une masse de cavalerie qu'on placerait en colonne à droite ou à gauche de l'infanterie? Je crois donc que si les circonstances exigeaient la présence de quelques escadrons en première ligne, il vaudrait mieux les disposer en colonnes dans les intervalles du centre et des ailes, ce qui les rendrait disponibles pour charger, sans nuire à la solidité de la ligne.

Opérations après la bataille de Minden.

La retraite du marquis de Contades, au

delà du Weser, procura plus d'avantages aux alliés que la victoire même. Cette retraite fut prématurée, car l'armée française pouvait tenir dans le camp de Minden, qu'elle avait gagné en assez bon ordre, et la présence du prince héréditaire, à Goofeld, ne devait point l'inquiéter, puisqu'après la prise de Munster, le duc d'Armentières s'était porté entre Lipstadt et Paderborn, et que la division Chevreuse occupait Bielefeld. Mais le marquis craignit que Ferdinand ne renforçât le corps du prince héréditaire pour attaquer celui d'Armentières, et ne le prévînt à Cassel, qui renfermait ses dépôts et couvrait ses communications. En effet, le marquis d'Armentières dut partir, le 3 août, pour la Hesse, et prit position, le 10, à Warbourg, après avoir jeté des renforts dans Munster et Wesel; l'armée française marcha, le 4, à Hastenbeck; le duc de Broglie fut détaché, le lendemain, avec 26 bataillons et 36 escadrons, le long du Weser, pour couvrir sa marche sur Eimbeck et Gottingen, et s'assurer des défilés de Munden et Witzenhausen. Le prince héréditaire passa le Weser à Rinteln, et suivit l'arrière-garde ennemie vers Eimbeck.

De son côté, Ferdinand partit, le 5, avec l'armée, de Goofeld, et vint, en six marches, camper le 12, à Stadt-Bergen. Sur ces entrefaites, le maréchal de Contades ayant continué son mouvement rétrograde, arriva, le 10, aux défilés de Munden; il établit le comte de Saint-Germain à Dransfeld, pour protéger le passage de l'armée : le prince héréditaire attaqua vivement ce corps, le 10, mais sans succès; Saint-Germain joignit heureusement l'armée à Cassel, le 12; la division d'Armentières se porta de Warbourg à Wolfshagen.

Tempelhof fait une longue dissertation pour prouver *qu'il ne faut point laisser une forteresse derrière soi*, et que Contades n'éprouva tant de revers, que pour avoir dépassé Lipstadt sans s'en être emparé. Je ne réfuterai pas une telle assertion, car l'expérience de dix campagnes et les événements les plus importants de la dernière guerre répondent, mieux que je ne saurais le faire, à ces calculs compassés qui ne serviront plus que comme un monument historique des combinaisons de ce temps-là.

Nous avons dit que le marquis d'Armentières avait marché à Wolfshagen, pour couvrir le flanc gauche de l'armée et les communications de Fritzlar et Marbourg. Ferdinand voulant le déloger afin d'obliger Contades à quitter les environs de Cassel, mit tous ses corps détachés en mouvement pour accabler cette division. Mais le défaut d'ensemble dans ces attaques multipliées donna le temps au marquis d'Armentières de se retirer. Cependant le but du duc se trouva rempli : Contades se replia derrière l'Eder, et même derrière l'Ohm, à Gros-Seelheim; Armentières, à Goofeld.

Ferdinand non content de ces demi-succès, résolut de déloger de nouveau l'armée française, et continua à manœuvrer contre la gauche. Il fit attaquer ou sommer les différents postes ennemis en présence même de leur armée; Cassel et Ziegenhain se rendirent aux premiers coups de canon. Pendant ce temps, le duc se porta, le 19 août, à Corbach, et ensuite à Munchhausen, où il prit position, le 25, en face de l'ennemi, dont la Lahn le séparait. Le maréchal d'Estrées arriva, le même jour, à l'armée française; la cour l'avait envoyé pour mettre d'accord Contades et de Broglie, qui s'accusaient réciproquement de la perte de la bataille de Minden, et dont la rivalité devenait funeste à l'armée.

En attendant, Ferdinand voulant profiter de l'état défensif des ennemis pour reprendre Munster, détacha le général Imhof avec 6,000 hommes en Westphalie. Aussitôt que le maréchal de Contades en fut informé, il envoya d'Armentières à Wesel pour y prendre le commandement de quelques régiments qui venaient de France, et en former, avec les garnisons, un corps assez nom-

breux pour secourir cette place. Ce moyen réussit. Imhof retardé par les pluies, n'ayant commencé le siége que le 3 septembre, fut obligé de le lever devant le marquis d'Armentières, et de se retirer, le 6, à Telligt.

Ferdinand, informé que le corps de Fischer était à Obervetter, séparé de l'armée française par la Lahn, chargea le prince héréditaire et Wangenheim de l'enlever le 27 août. Le poste d'Obervetter, situé dans une espèce de presqu'île, et entouré de rochers, avait paru si fort, que ce partisan, le jugeant inattaquable, se garda mal; Wangenheim ayant gravi les hauteurs escarpées et rocailleuses qui appuyaient le flanc gauche, tomba inopinément sur les ennemis. Fischer se fit jour avec quelques braves; une partie de son corps se sauva; 400 hommes furent pris ou tués. Cette surprise procura aux alliés les moyens de gagner l'extrême gauche de l'ennemi, et de le forcer à quitter son camp retranché; le prince héréditaire prit position à Wetter, vis-à-vis du duc de Broglie, l'armée campa entre Melnau et Amenau. Broglie resté seul sur la droite de la Lahn, craignant d'être accablé, repassa cette rivière, et se retira le 29 par Marbourg.

Le 2 septembre le prince héréditaire et Wangenheim passèrent la Lahn près de Gosfeld; la légion de Luckner surprit un poste avancé près d'Oberwaimar, et lui fit perdre 500 hommes; le général Wangenheim s'y établit, et le prince héréditaire marcha à Alma, poussant des partis sur Hohensolms; Ferdinand rapprocha alors le prince de Bévern de Marbourg, et plaça le duc de Holstein à Schwarzenborn.

Ces mouvements décidèrent enfin le maréchal de Contades à quitter, le 4, sa bonne position de Gros-Seelheim, pour se retirer sur Munzlar : dès qu'il fut parti, les alliés sommèrent le château de Marbourg; mais le colonel Duplessis força le duc à l'assiéger. L'armée française, loin de chercher à sauver ce poste, continua son mouvement rétrograde et campa vers Giessen. Broglie derrière la Lahn près de Dudenhofen, couvrant Wetzlar. Ferdinand, de son côté, vint successivement camper, le 10 septembre à Oberwaimar, le 18 à Salzboden, le 19 à Krofdorf; le corps de Wangenheim occupa les hauteurs vis-à-vis de Wetzlar.

Les deux armées restèrent quelque temps dans ces positions, parce que les alliés étaient éloignés de leurs magasins, et voulaient attendre la reddition de Munster; d'un autre côté, le maréchal de Contades ne pouvait se retirer plus loin sans abandonner la rive droite du Mein, et peut-être même celle du Rhin.

Le duc d'Armentières, après avoir ravitaillé Munster, le 12, s'était retiré sur le Rhin, et le général Imhof avait repris le blocus où il reçut quelques renforts; l'artillerie de siége n'arriva qu'au commencement de novembre, et la tranchée fut ouverte dans la nuit du 8 au 9. Le commandant fit de fréquentes et heureuses sorties; en vain d'Armentières voulut venir à son secours; il trouva Imhof si bien posté à Roxel, qu'il fut obligé de retourner sur ses pas : la place capitula enfin le 21 novembre : la garnison obtint sa libre sortie, juste récompense de la valeur qu'elle avait déployée.

Sur ces entrefaites, il ne se passa rien de bien important dans les armées, stationnées aux environs de Giessen. Le duc de Broglie remporta, il est vrai, une victoire; mais son champ de bataille fut la cour, et son adversaire le maréchal de Contades, qui rappelé, lui laissa le commandement de l'armée.

Les affaires n'en allèrent pas mieux; le nouveau général *manœuvra avec des détachements pour donner des inquiétudes et couper les communications*. La division portée sur Marbourg échoua; le duc de Wurtemberg, qui devait occuper Fulde avec 10,000 hommes, afin de couper les alliés de Cassel, ayant pris une mauvaise position, avec la ville et la rivière à dos, le prince héréditaire de Brunswick fut chargé de l'attaquer; le corps surpris en quelque sorte se retira

avec précipitation par la ville, mais il fut si vivement poursuivi qu'il n'eut pas le temps de se reformer. Une partie de l'infanterie et de la cavalerie s'échappa; 3 bataillons de grenadiers Wurtembergeois furent forcés de mettre bas les armes. Le duc de Broglie se voyant alors menacé sur son flanc droit, abandonna le camp de Klein-Linnes, et se retira entre Friedberg et Butzbach, laissant une garnison dans Giessen, qui fut investi. Les armées baraquèrent ne pouvant camper à cause de l'extrême rigueur du froid.

Ferdinand fut alors obligé d'envoyer un renfort de 12 bataillons et 20 escadrons au roi de Prusse, dont les affaires avaient pris une mauvaise tournure en Saxe, depuis les combats de Maxen et de Meissen; cet incident engagea le duc de Broglie à profiter de sa supériorité pour sauver Giessen. A cet effet, il résolut de porter le duc d'Armentières avec le corps du bas Rhin sur la droite, et celui du duc de Wurtemberg sur le flanc gauche des alliés, pendant qu'il les attaquerait lui-même de front sur Giessen, et que le marquis du Voyer se porterait à Limbourg pour se lier au duc d'Armentières. Après quelques mouvements insignifiants, les alliés levèrent effectivement le blocus de Giessen, et Ferdinand, déterminé à cantonner son armée, leva, le 4 et le 5, son camp de Krofdorf pour se rapprocher de Marbourg.

La marche du marquis d'Armentières éprouva des retards, parce que le Rhin chariait beaucoup de glaces; il arriva enfin, le 3 janvier, sur les rives de la Dille. Du Voyer marcha alors à Dillenbourg, fit occuper la ville par le régiment suisse de Waldner, et plaça sa division en cantonnements. Le duc Ferdinand ne jugeant point convenable de laisser un corps sur le flanc droit de ses quartiers, se rendit, le 7, à Gladebach, près du général Wangenheim, et dirigea le même jour ce corps en 3 colonnes sur Dillenbourg. Un avant-poste de dragons fut surpris à Wiselbach par la colonne de droite, pendant que celle du centre se porta directement sur Dillenbourg. Le régiment de Waldner, qui se croyait gardé, eut à peine le temps de courir aux armes; le colonel Paravicini fut tué, beaucoup de braves éprouvèrent le même sort, et près de 700 hommes furent pris: la campagne se termina par cet événement, qui décida le maréchal de Broglie à prendre des quartiers d'hiver depuis Giessen jusque dans le Hundsruck. Les alliés en firent autant; le corps du général Imhof resta dans la Hesse, et couvrit ses cantonnements de postes retranchés; l'armée se dispersa dans la province de Munster, et dans les évêchés d'Osnabruck, Paderborn, etc.

Les affaires maritimes de la France allaient encore bien plus mal que celles de ses armées de terre. La Guadeloupe était prise dès le mois de mai; le Canada où les Anglais avaient porté des forces supérieures, vivement disputé pendant trois ans, par Montcalm, fut définitivement perdu par la mort de ce brave, tué à Québec, dans un combat que sa mort changea bientôt en déroute. Dans l'Inde la défaite de l'escadre du comte d'Ache, changea en entreprise téméraire le projet de Lalli d'assiéger Madras: repoussé bientôt lui-même dans Pondichéri, il fut réduit à capituler.

Cependant le vieux et irascible maréchal de Belle-Isle avait imaginé de rendre aux Anglais les audacieuses visites qu'ils avaient osé faire à la Normandie dans l'année précédente: des préparatifs se faisaient à Toulon et à Brest pour la réunion des escadres; des troupes étaient assemblées, sous Chevert, vers Dunkerque.

Mais l'amiral Laclue commandant les douze vaisseaux sortis de Toulon, ne sut pas rallier convenablement son escadre; séparé de 5 vaisseaux à la hauteur de Lagos, il fut accablé par l'amiral Boscaven qui en avait le double. Quatre vaisseaux furent pris ou brûlés; 3 se sauvèrent à Lisbonne. Laclue perdit les deux jambes sans pouvoir se jus-

tifier d'avoir laissé éparpiller son escadre.

Ce n'était qu'un prélude à des désastres plus sanglants : aussi opiniâtre à mal choisir ses amiraux que ses ministres, la marquise de Pompadour, dont on se rappellera longtemps la funeste influence, avait déterminé Louis XV à confier le sort de sa marine à l'inepte et pusillanime maréchal de Conflans, et persista à le faire sortir de Brest, malgré l'échec essuyé par la flotte de la Méditerranée.

Les forces ennemies qui l'observaient furent dispersées par une tempête, sans qu'on sût en profiter pour les poursuivre; Conflans sortit enfin le 14 novembre; mais à peine signala-t-on l'escadre anglaise de 23 vaisseaux aux ordres de l'amiral Hawke, qu'il se jeta à la côte, imaginant que l'ennemi n'oserait pas le poursuivre en bravant des écueils inconnus. Son arrière-garde se trouva engagée dans ce faux mouvement; et bientôt séparée du reste de la flotte, elle eut à soutenir un combat inégal.

Le lâche maréchal sans rien faire pour la dégager, échoua avec le vaisseau amiral; une de ses divisions alla chercher un refuge dans la Vilaine, que l'on ne croyait pas pouvoir abriter des frégates. Le résultat de la bataille la plus malheureuse n'aurait pas surpassé cette honteuse retraite, qui coûta 6 vaisseaux coulés, échoués ou brûlés. Si on eût tourné vers la marine les ressources qu'engloutit l'armée du Hanovre, la France n'eût pas essuyé ces revers, que de tardives alliances ne réparèrent jamais.

CHAPITRE XVI.

Position générale des armées ; premières opérations à la droite et à la gauche.

Nous avons vu, à la fin de la campagne précédente, comment Frédéric répara la défaite de Hohenkirch, en concentrant ses forces en Saxe, où elles prirent, après de glorieuses opérations, des cantonnements.

A l'ouverture de la campagne, les armées des différentes puissances se trouvaient réparties comme il suit :

	Bat.	Escad.
Le roi avait en Silésie	54	88
Le corps de Fouquet, en haute Silésie, opposé à Deville, était de......	18	20
Le prince Henri commandait en Saxe	43	60
Le comte de Dohna, en Poméranie...........	26	35
TOTAL......	141	203

Les Autrichiens avaient :

	Bat.	Escad.	Croat.
Le corps du général Deville, en Moravie...	26	32	3,500
Celui de Laudon en Bohême, entre l'Elbe et la Silésie........	10	20	6,400
Celui de Beck, vers Politz	10	15	3,000
Celui de Harsch, vers Nachod	16	25	3,300
L'armée sous le maréchal Daun, à Gitschin	47	60	
Le corps de Gemmingen, aux frontières de Saxe, sur l'Eger .	9	39	3,000
(1) TOTAL .	118	191	19,200

Sans compter les corps réunis à l'armée de l'Empire, et forts d'environ 15,000 hommes.

L'armée des cercles cantonnait en Franconie, vers les frontières de Saxe, avec une division sur la Werra, aux confins de la Hesse. Cette armée, les corps autrichiens compris, comptait environ 45,000 combattants. L'armée russe était restée en Pologne;

(1) Les bataillons autrichiens étaient de 200 à 300 hommes plus forts que les prussiens. On ne peut évaluer ces derniers qu'à 600 ou 650 hommes.

on l'estimait à 60,000 hommes, avec ses troupes légères. Les Suédois avaient 15,000 combattants en Poméranie. Enfin les armées françaises recrutées de nouveau et mises sur un pied formidable inquiétait la Saxe et les États héréditaires du roi.

Frédéric ayant un ennemi redoutable sur ses derrières fut contraint dans cette position critique de faire face partout et de diviser ses forces. Il ne pouvait s'abandonner à aucune opération offensive, sans livrer à l'ennemi les États pauvres et faibles dont il tirait néanmoins toutes ses ressources pour la continuation de la guerre. Cette situation explique pourquoi il gagna de grandes batailles, et ne fut jamais en état de faire d'opérations brillantes. Depuis l'invasion tardive de la Moravie, ses plans ne visèrent qu'à gagner du temps et à se débarrasser, par une victoire, de celui de ses ennemis qui le serrait de trop près : tels furent ceux de la campagne de 1758 et des suivantes.

Les Autrichiens avaient, au commencement de cette campagne, une ligne d'opérations dont ils ne surent pas tirer parti. Daun résolut de se tenir sur la défensive, jusqu'à ce que les Russes eussent attiré une partie des forces du roi : il paraît du moins que nul projet de réunion ne fut primitivement combiné entre les alliés, car les premiers événements ne furent que des surprises de postes ou de petites expéditions contre les magasins, dont la plus importante fut l'enlèvement d'un bataillon de grenadiers, à Greifenberg.

Frédéric certain que pour opérer contre ses provinces, il fallait des subsistances, ne vit pas de meilleur moyen d'en retarder l'invasion qu'en détruisant les dépôts de ses ennemis. Il dirigea en conséquence dès la fin de février, quelques troupes sur la Wartha et Posen, qui y détruisirent ceux des Russes.

Au milieu d'avril, il forma deux entreprises plus sérieuses : le général Fouquet dut entrer en Moravie, pour y enlever les magasins autrichiens, tandis que le prince Henri pénétrerait en Bohême, et y détruirait les grands dépôts de l'armée des cercles et des troupes destinées à opérer contre la Saxe. Fouquet marcha par Troppau, sur la Mora; mais il ne put empêcher l'évacuation du magasin de Hof, et se retira sans avoir réussi. Le prince Henri fut plus heureux; il entra dans la Bohême occidentale, le 15 avril, sur deux colonnes, par Leutmeritz et Saatz. Cette partie de la Bohême n'avait pour la couvrir que le corps de Gemmingen, qui avait des cantonnements fort étendus. Son expédition réussit; il ramena 1,800 prisonniers, et ruina le magasin de Saatz, renfermant 32,000 tonnes de farines et des fourrages en abondance.

Aussitôt que le maréchal Daun fut informé de cette invasion, il fit partir le corps du général Beck, pour couvrir Prague et le grand dépôt de son armée; mais le prince Henri satisfait, s'était retiré en Saxe.

Cependant les grandes opérations de la campagne devant se régler sur les mouvements des Russes, il était probable que Frédéric serait bientôt obligé de porter la majeure partie de ses forces sur l'Oder pour s'opposer à leur marche. Il destina l'armée de Saxe à cette expédition; mais en attendant il en disposa pour attaquer l'armée des cercles, afin de mettre celle-ci hors de cause un certain temps, et de pouvoir dégarnir cette province avec moins de danger. En effet, sa conservation dépendait de celle de Dresde, capable alors de soutenir un siége de plus d'un mois; intervalle de temps suffisant pour achever les opérations décisives contre les Russes. Le prince Henri reçut donc l'ordre d'entrer en Franconie.

L'armée combinée d'Empire et d'Autriche, commandée par le duc de Deux-Ponts, était divisée en plusieurs corps : le général Haddick occupait à la fin d'avril, l'excellent camp de Monchberg, qu'on avait commencé à retrancher; le général Maquire en avait pris un à Asch, près d'Egra; le margrave

de Baden se posta à Stadtsteinach. Le gros de l'armée, conduit par le duc de Deux-Ponts, se porta, le 4 mai, à Culmbach : quelques détachements de troupes légères éclairaient à Hof et Nordhalben, les routes accessibles à l'ennemi.

Le prince Henri résolut d'attaquer le camp de Monchberg, avant qu'il fût en état de défense : en conséquence, toutes les troupes se rassemblèrent à Zwickau, dans les premiers jours de mai. Son projet était de porter le général Finck avec une division par Asch sur le flanc droit, et le général Knobloch par Nordalben sur le flanc gauche de l'ennemi, tandis qu'il l'attaquerait lui-même de front par la grande route de Plauen. Mais il était difficile de dérober sa marche dans un pays où les communications sont si rares ; et l'armée des cercles, prévenue à temps, abandonna Monchberg sans vouloir courir les risques d'une bataille. Il paraît certain que, d'après le plan général d'opérations, cette armée devait rester sur une défensive absolue, et ne s'engager sous aucun prétexte dans une affaire décisive; au moins on ne saurait expliquer autrement la promptitude avec laquelle elle se retira.

Voici le tableau journalier des positions :

PRUSSIENS.	IMPÉRIAUX.
Le 4 mai, *Knobloch*, à Anma. *Finck*, à Waldkirch, près de Reichenbach. *L'armée*, à Zwickau.	Position déjà indiquée. *Haddick*, à Monchberg. *Maquire*, à Asch. *Margrave de Baden*, à Stadt Steinach. *Le duc de Deux-Ponts*, à Culmbach.
Le 5, *Knobloch*, à Schleitz.	
Le 6, *Knobloch*, à Lobenstein. *Finck*, à Bergen. *L'armée*, à Polh.	
Le 7, *Knobloch*, à Northalben. *Finck*, à Adorf. *L'armée*, à OElnitz.	
Le 8, *Knobloch*, Séjour. *Finck*, à Asch.	Le 8 mai, *Maquire* se retire d'Asch, après une petite canonnade avec le corps de Finck.
Le 9, *Knobloch*, à Zeyern. *Finck*, Séjour. *L'armée*, à Hoff. *L'avant-garde*, à Birck.	Le 9, *Haddick* se retire de Monchberg à Culmbach.
Le 10, *Knobloch*, devant Cronach. *Finck*, par Sparneck et Monchberg à Weissenstadt. *L'armée*, à Monchberg.	Le 10, *L'armée*, à Culmbach. *Maquire*, à Wunsiedel, devant se diriger sur Bareith.
Le 11, *Knobloch*, devant Cronach. *Finck*, à Dobern. *L'armée*, à Penck, près de Bareith .	Le 11, *L'armée* marche sur Bamberg. *Maquire*, à Kemnach, dirigeant sa retraite sur Nuremberg, d'après un nouvel ordre.
Le 12, *Knobloch*, devant Cronach. *Finck*, à Bareith. *L'armée*, à Penck.	
Le 13, *Knobloch*, à Zeulen. *Itzenplitz*, à Melkersdorf. *Finck*, se réunit à *l'armée* à Altstædt.	
Le 14, *Knobloch*, à Lichtenfels. *Itzenplitz*, à Alzendorf, *l'armée* à Hollfeld, *l'avant-garde*, à Heiligenstadt, se dirigeant sur Bamberg.	Le 14, *L'armée* évacue Bamberg, et campe à Hochstadt. Le général *Kolb*, à Bamberg.

PRUSSIENS.	IMPÉRIAUX.
Le 15, *Knobloch*, à Zapfendorf. *Itzenplitz*, à Scherlitz. *L'avant-garde*, à Nistendorff.	
Le 16, Les trois corps réunis à Bamberg, sous le général Itzenplitz. *L'armée*, toujours à Hollfeld.	Le 16, Le général *Kolb* à Sommerfeld. *L'armée*, à Herzog-Aurach.
Le 17, *L'armée* campe à Sachsendorf.	Le 17, *L'armée* campe en arrière de Nuremberg, où elle se réunit à Maquire et Kolb.
Le 25, *L'armée* et *Itzenplitz* commencent le mouvement pour retourner en Saxe.	

Le reste des mouvements fut entièrement relatif à de petites expéditions du corps d'Itzenplitz, contre les magasins de Schweinfurt, etc.

On voit, par ce tableau, que le prince Henri ne réussit point à engager une bataille; la seule circonstance de son expédition qui mérite d'être citée, est l'engagement qui eut lieu contre le corps de Maquire. Repoussée d'Asch, le 8, par Finck, cette division avait l'ordre du général Haddick de se retirer sur Bareith. Finck en fut instruit et s'arrêta aux environs de Nagel, pour la laisser engager dans les gorges du Fichtelberg, et manda ce qui se passait au prince Henri; celui-ci, détacha, sur-le-champ, 4,000 hommes à Saint-Johann, pour fermer à Maquire les seuls débouchés des montagnes que les Prussiens n'occupassent pas encore sur sa droite. Cette division courait donc le risque d'être investie, puisque Finck se trouvait sur ses derrières. Heureusement Haddick lui ordonna de gagner la route de Nuremberg; ce qu'elle effectua, avec peine, à l'aide de guides du pays qui la conduisirent par des chemins de traverse. Après avoir échappé ainsi, comme par miracle, elle se dirigea par Kennat sur Neustadt et Nuremberg, comme on l'a vu par le tableau.

Cette expédition donna lieu aussi à quelques petits combats : le plus important eut lieu, près de Himmelskron. La cavalerie prussienne chargea une arrière-garde qui couvrait la retraite des équipages sur Culmbach, et lui fit 1,000 prisonniers. L'avant-garde de Finck eut également un succès vers Nagel.

Le prince Henri voyant l'impossibilité de frapper un coup important, jugea qu'une invasion lointaine serait contraire au système du roi, et compromettrait les affaires au point décisif; il prit le parti de ramener l'armée en Saxe. Les Prussiens cantonnèrent, le 3 juin, aux environs de Zwickau; le prince renforça l'armée de Dohna avec 10 bataillons et 20 escadrons, aux ordres du général Hulsen. Finck se porta, avec 4 bataillons et 5 escadrons, aux environs de Dresde pour observer les Autrichiens en Lusace.

L'armée des cercles campa à Forcheim, son avant-garde à Wustenstein. Haddick s'en sépara avec les troupes autrichiennes, et se réunit, par ordre du maréchal Daun, à celles qui formaient le corps de Bohême.

Position des grandes armées.

Tandis que ces choses se passaient en Franconie, dans le courant du mois de mai, les Russes commençaient à se mouvoir pour s'approcher de la Vistule.

Les armées, sous les ordres de Frédéric et de Daun, s'observaient. Le roi, avait pris, entre Landshut et Liebau, une position redoutable, dans laquelle il attendait avec calme que son adversaire développât ses projets. De son côté, le maréchal Daun, dont le plan était lié à la marche de ses auxiliaires, évitait soigneusement les occasions qui auraient pu entraîner l'armée au-

trichienne sur la scène, avant que les alliés fussent en lice.

Frédéric s'apercevant de la timidité du maréchal autrichien, résolut de détruire le magasin que les Russes avaient établi de nouveau à Posen, afin de retarder leur entrée en action, et de déranger l'ensemble des mouvements de ses ennemis. Le général Wopersnow fut chargé de cette entreprise avec 6 bataillons et 15 escadrons tirés de la Silésie, qui arrivèrent, le 18 mai, à Guhrau; mais la nouvelle de l'invasion de la Marche par une division autrichienne, fit changer la destination de ce corps qui se réunit à Naumbourg sur le Bober, avec les divisions des généraux Seidlitz et Czetteritz.

Daun voyant la Saxe découverte par l'éloignement du prince Henri, voulut en profiter pour jeter, entre les deux armées, le corps de Wehla, fort seulement de 4,000 hommes, tandis que le général Gemmingen appuierait cette faible diversion en marchant, comme nous l'avons dit, sur Chemnitz et Zwickau. Une telle entreprise devait avoir le résultat de toutes ces misérables opérations, qui passaient alors pour d'habiles conceptions. Wehla marcha jusqu'à Spremberg, mais fut assez prudent pour se retirer en Bohême par Hoyerswerda, et éviter par là d'être coupé.

Sur ces entrefaites, le bruit circula que Daun avait reçu de sa cour l'ordre de pénétrer en Silésie. Ce bruit ayant été appuyé par la reconnaissance que Laudon fit, le 21 mai, de la position du roi, les corps prussiens, détachés à Naumbourg, furent rappelés. Celui de Fouquet vint cantonner entre Kamenz et Franckenstein, et le roi campa entre Johnsdorf et Grissau. Tous les mouvements du maréchal se bornèrent néanmoins à menacer le comté de Glatz et les communications de son adversaire. Frédéric appréciant trop bien le caractère des généraux autrichiens pour être dupe de ces démonstrations, conserva son camp jusque dans les premiers jours de juillet, et fit seulement renforcer quelques postes importants.

Pendant que ces choses se passaient, la position des armées en Saxe et en Franconie était à peu près la même. Le prince Henri avait fait cantonner la sienne entre Dresde et Zwickau. L'armée des cercles ayant quitté, le 2 juin, son camp de Forcheim, occupa, le 23, celui de Hocheim, sur la route d'Asfurth à Konigshofen. Ses troupes légères battaient le pays sur la direction de la Werra, vers Meinungen, d'un côté, et vers Salfeld, Schleitz, et Hof de l'autre.

La grande armée autrichienne, sous Daun, campait à Schurtz. Deville, Laudon, Beck et Harsch occupaient toujours les mêmes positions. Ce calme était causé par la résolution d'attendre les Russes; dès que la cour de Vienne put enfin calculer avec certitude leur arrivée à Posen, et l'époque à laquelle ils commenceraient leurs opérations en Silésie, elle ordonna au maréchal Daun de s'avancer sur la Queiss. La grande armée autrichienne partit de Schurtz, le 28, et se porta sur deux colonnes à Horzitz et Neudorf.

Laudon et Beck restèrent, ce jour-là, dans leurs positions avec les troupes légères, et marchèrent ensuite à Hohen-Elbe et Eipel pour couvrir ce mouvement. Un corps aux ordres du général Harsch fut laissé à Pless, afin de couvrir les frontières de Bohême. Les généraux Haddick et Gemmingen reçurent ordre de passer l'Elbe, et de se diriger vers la haute Lusace pour couvrir le flanc gauche de l'armée contre le prince Henri.

Le roi informé, le même jour, qu'on observait du mouvement dans les corps ennemis, fit lui-même une reconnaissance sur Schatzlar, et ne put obtenir de rapport exact sur la direction qu'ils avaient prise. Il présumait bien, que Daun dirigerait ses premières opérations vers la haute Lusace, afin de seconder les Russes; mais ce mouvement lui sembla prématuré, car les colonnes de ces derniers ne s'étaient pas encore réunies

à Posen, et il paraissait probable que le général Dohna trouverait l'occasion d'en attaquer une, et de l'accabler ; ce qui suffisait pour déranger les plans de la cour de Vienne, et mettre Daun dans l'embarras. En effet, la première colonne, commandée par le général Frolof Bagrew, arriva seulement le 22 juin, à Uscie sur la Netze : en supposant que Dohna ne fût pas en état d'entraver ses opérations, il n'était pas vraisemblable qu'elle pût arriver aux frontières de Silésie avant quelques semaines, vu la difficulté de faire suivre les vivres en Pologne. Or, dans cet intervalle, la Bohême restait ouverte du côté de Konigsgratz, car les généraux Harsch et Deville étaient trop faibles pour la couvrir : dans cette hypothèse, Frédéric voyait une belle occasion de prendre l'offensive ; il pouvait aisément pénétrer dans le cercle de Konigsgratz, couper ces deux corps de la grande armée, pénétrer même dans le cercle de Buntzlau ; le maréchal perdant par là ses communications et ses principaux magasins établis à Jung-Buntzlau et sur l'Elbe, eût été forcé de rétrograder, peut-être même de livrer bataille avec des chances défavorables.

Ces considérations tinrent le roi en suspens, il était difficile d'accorder le mouvement audacieux des Autrichiens avec la prudence ordinaire de leur général. Comme il importait néanmoins de connaître la direction que l'ennemi avait prise, il ordonna au général Wedel de se porter avec 12 bataillons et 14 escadrons par Schatzlar sur Trautenau, et détacha Seidlitz, avec 8 bataillons et 15 escadrons, sur Hirschberg et Lahn, en vue d'y attaquer le corps autrichien qui avait longé les montagnes de Riesengebirge, pour se porter sur la Queiss, et gagner le flanc droit des Prussiens. Le corps de Bulow, inutile à Tonhausen, dut rejoin- l'armée.

Tandis que ces mouvements s'opéraient, l'armée autrichienne continuait le sien derrière la chaine de Riesengebirge. Le 29, elle campa en trois divisions, à Gitschin, Lomnitz et Horzitz. Elle séjourna le lendemain et se porta, le 1er juillet, à Turnau, Bredl et Gitschin. Laudon prit poste, le 30, à Hohenstadt, et le 1er, à Bohmisch-Gablenz ; le général Beck à Hennersdorf. Le 2 juillet, deux colonnes de l'armée se réunirent à Reichenberg ; la troisième marcha à Turnau, Laudon à Busch-Ullersdorf, et le général Beck à Hochstadt. On séjourna, le 3, dans ces positions, afin d'attendre le train d'artillerie, dont la marche était très-pénible dans un pays montagneux, où les chemins naturellement difficiles étaient encore gâtés par les pluies. La troisième colonne se réunit aussi, ce jour-là, à l'armée.

Le roi enfin informé, le 1er juillet, du mouvement de Daun, ne douta plus que son but ne fût de favoriser les Russes et de les renforcer ; en conséquence, l'armée se prépara à suivre le général Seidlitz par Hirschberg, dès qu'on saurait positivement si le corps de Harsch, resté à Jaromirs, n'était pas assez fort pour tenter, conjointement avec celui de Deville des entreprises dangereuses contre Glatz et le camp de Landshut. Seidlitz passa le Bober, le 3, campa à Husdorf, près de Lahn, et poussa des patrouilles le long de la Queiss. Un de ces détachements s'engagea avec l'avant-garde de Laudon, qui reconnaissait Greifenberg et Lowenberg. Dès que le général autrichien fut informé de la position de Seidlitz, il se retira à Gebardsdorf, près de Friedberg, où il réunit sa division.

Daun suivit son mouvement le 5, et marcha sur 4 colonnes à Friedland ; il campa, le 6, dans l'ordre de bataille, ci-contre, à Gerlachsheim, où il attendit des nouvelles des Russes. Le 8, Gemmingen fut détaché à Ullersdorf, et le général Wehla à Ostriz, pour couvrir les derrières contre les entreprises du prince Henri. Laudon marcha, le 10, à Lichtenau, vers Lauban pour couvrir le flanc gauche, et fut remplacé par Beck à Gebardsdorf.

LISSA, 1759.

Généraux . . . [ARE]MBERG. BUCCOW.

Lieutenants gé[néraux] D'ARBERG.

Généraux-maj[ors]

BUTTLER,
1 bat. Grenadiers.
2 — de l'Empereur.
2 — Wallis.
2 — Kollowrath.

ZOLERN,
5 — Deville.

PELLEGRINI.
5 — Archiduc Joseph.
5 — Archiduc Ferdinand.

AYASSASSE.
4 esc. Grenadiers à cheval.

Lieutenants gé[néraux] ESTERHAZY.

Généraux-majo[rs]

HERBERSTEIN,
1 bat. Grenadiers.
2 — Henri Daun.
2 — Molke.
2 — Merci.

THURN,
5 — Zerbst.

BERLICHINGEN.
5 esc. Palfy.
5 — Bathyani.

Lieutenants gé[néraux] DEYNSE.

Généraux-majo[rs]

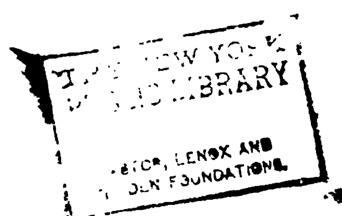
BULOW,
2 — Los Rios.
2 — Ligne.
2 — Luzani.

PELLEGRINI,
3 — Grenadiers.

ZISKOWITZ,
5 bat. Grenadiers.

BEBACH.
5 esc. Wurtemberg.
5 — Buccow.

r les hussards et l'infanterie légère, Croates, etc.


LIBRARY
LENOX AND
FOUNDATIONS

Sur ces entrefaites, Frédéric ordonna à Fouquet de venir, le 7, relever l'armée à Landshut, et à Wedel de quitter Trautenau pour la rejoindre. Il fit en même temps partir le train d'artillerie et le gros canon pour Vogelsdorf, et se mit en marche, le 5, à la tête de l'avant-garde, pour Hirschberg. L'armée le suivit, le 6, sur 2 colonnes; le roi se porta à Waltersdorf, et le général Krokow resta à Landshut en attendant le corps de Fouquet, dont l'avant-garde arriva le même jour.

Toute l'armée fut réunie, le 10, au camp de Schmotseifen ou de Durings-Vorweck. Cette position était très-forte et commandait les environs. L'armée y séjourna jusqu'à la fin d'août

Mouvements des Autrichiens pour se réunir aux Russes ; dispositions générales du roi.

Nous avons déjà dit que la marche des Russes devait être le régulateur des entreprises des alliés, et Frédéric se disposait à porter contre eux l'armée du prince Henri, tandis qu'il s'opposerait lui-même à Daun.

Dès qu'il s'aperçut que les Autrichiens voulaient envoyer un corps au soutien des Russes, il était naturel qu'il songeât à empêcher leur jonction : la position du prince Henri était propre à remplir ce but, puisqu'il pouvait gagner Sagan et la ligne du Bober avant l'ennemi. Daun, de son côté, ayant reçu, le 12 juillet, la nouvelle que Soltikof attendait sur la Wartha des renforts pour opérer avec succès contre le comte de Dohna, assembla un conseil de guerre, dans lequel il fut résolu de réunir les divisions Haddick, Gemmingen et Laudon, et de porter ce corps, d'environ 35,000 hommes, le long de la Sprée et de la Neiss, sur la Marche électorale. Tempelhof prétend que ce mouvement pouvait avoir des suites importantes (1). Il devait attirer selon lui l'attention du prince Henri, l'engager à dégarnir la Saxe, favoriser ainsi les entreprises de l'armée des cercles contre cette province, forcer le roi à faire un détachement considérable de son armée de Silésie, et procurer par là une occasion de l'attaquer avec une supériorité décisive.

Tous ces beaux résultats sont hypothétiques ; et dans le XVIIIe siècle, comme dans le nôtre, les généraux ordinaires ont souvent pris les accessoires pour le principal. Quoi qu'il en soit, ce projet prévalut, et devait être secondé par la marche de l'armée des cercles sur Erfurt et Leipsig, ainsi que par une expédition que les corps de Deville et de Harsch réunis, formeraient contre Fouquet à Landshut, ou contre les places de la haute Silésie. Comme il est impossible de donner la relation des mouvements aussi multipliés que ceux de tous ces petits corps, et qu'elle surpasserait d'ailleurs les bornes de mon ouvrage, je vais les présenter dans un tableau, où l'on saisira, d'un coup d'œil, les rapports des différentes opérations entre elles, et je me bornerai à esquisser les faits essentiels à connaître pour l'intelligence des plans des généraux.

(1) Il valait sans doute mieux réunir ces corps aux Russes que de les laisser isolés sur une ligne étendue, et occupés d'accessoires insignifiants; cependant le plan de Daun n'était pas encore conforme aux principes, car il aurait pu faire un meilleur emploi de ces divisions.

Tableau des principaux mouvements, jusqu'à la bataille de Kunersdorf.

PRUSSIENS.	ARMÉES COMBINÉES.
Le 3 juillet, *L'armée du roi* campait depuis l'ouverture de la campagne vers Landshut. *Seidlitz* se porte à Lahn. *Wedel* est à Trautenau. *Fouquet*, à Ullersdorf, opposé à Deville et Harsch. *Le prince Henri* en Saxe, vers Dresde. *Le comte de Dohna*, sur la Warthe, vers Posen. *Kleist* observait les Suédois avec 6 bataillons.	Le 4 juillet, *Daun*, à Reichembach avec l'armée. *Laudon*, à Gerbardsdorf. *Gemmingen* marche d'Aussig à Gabel. *Wehla*, de Gabel à Zittau. *Haddick*, était à Toplitz. *Beck*, depuis longtemps à Hochstadt. *Harsch* et *Deville*, vers Konigshorf. *L'armée des cercles*, à Romild en Franconie. *Les Russes*, à Posen. *Les Suédois*, derrière la Peene.
Le 5, *Le roi*, avec l'avant-garde, à Hirschberg.	Le 5, *L'armée de Daun* à Friedland. *La réserve* reste à Reichembach.
Le 6, *Le roi*, à Waltersdorf. *L'armée*, sur deux colonnes, à Hirschberg et Seifersdorf.	Le 6, *Carabiniers*, à Marclissa. *L'armée*, à Gerlachsheim. *La réserve*, à Friedland.
Le 7, *Fouquet* remplace l'armée à Landshut. *Le roi* séjourne.	Le 7, *La réserve* joint l'armée.
	Le 8, *Gemmingen*, à Ullersdorf. *Wehla*, à Ostritz. *Beck*, à Neustadt.
Le 9, *L'armée* passe le Bober, et cantonne entre Spiller et Jonsdorf.	
Le 10, *L'armée* campe à Schmotseifen, près de Liebental.	Le 10, *Laudon*, à Lichtenau, couvre le flanc gauche. *Beck* le remplace à Gebarsdorf.
Le 11, *Mosel* reste à Neudorf.	
Le 12, *Le duc de Wurtemberg*, détaché à Goriseifen par le roi.	
Le 13, *Fouquet*, toujours à Landshut.	Le 13, *Deville* et *Harsch*, réunis à Trautenau.

En Lusace et en basse Silésie.

PRUSSIENS.	ARMÉES COMBINÉES.
Le 13 juillet, *Le prince Henri*, vers Dresde en Saxe. *Finck*, à Bischofswerda.	
	Le 15 juillet, *Laudon*, à Lauban. *Haddick*, à Leutmeritz.
Le 17, *Finck*, à Marienstern. *Wurtemberg*, à Buntzlau.	Le 17, *Harsch* et *Deville*, à Schonberg.
Le 18, *Knobloch*, à Stolpe.	*La réserve* part pour remplacer Laudon à Lauban.
Le 20, *Le prince Henri* apprend les mouvements de Haddick, et marche à Camenz. *Le duc de Wurtemberg*, de Buntzlau à Sagan.	Le 20, *Deville*, à Conradswalde, pour tourner Fouquet.
Le 21, *Le duc de Wurtemberg* se retire à Buntzlau. *Le roi*, toujours à Schmotseifen. *Fouquet*, toujours à Landshut.	Le 21, *Laudon* à Radmeritz sur la Neiss. *Daun*, toujours à Marclissa. *La réserve*, à Lauban. *Les autres corps*, mêmes positions. *L'armée des cercles* en marche sur la Saxe par Gotha.

Prussiens.	**Armées combinées.**
Le 22, ***Finck***, à Bautzen.	Le 22, ***Haddick*** et ***Gemmingen*** réunis à Ullersdorf (1). ***Maquire***, de Kamnitz à Krewitz. ***Réserve*** disloquée. ***Carabiniers***, à Gebarsdorf.
Le 23, ***Le prince Henri***, à Bautzen. ***Le duc de Wurtemberg***, par ordre du roi, à Freywalde. ***Lentulus*** le remplace à Goriseifen.	Le 23, ***L'armée russe***, enfin arrivée vers l'Oder, bat Wedel à Kay, près de Zullichau.
Le 24, ***L'armée prussienne*** sur l'Oder est battue par les Russes à Kay.	Le 24, ***Laudon***, à Rothenbourg. ***Maquire***, à Krewitz. ***Haddick***, à Lauban. ***Deville*** échoue contre Fouquet. ***Daun*** est toujours à Marclissa.
Le 25, ***Le duc de Wurtemberg*** se retire à Burau. ***Le roi*** est toujours à Schmotseifen. ***Fouquet*** se maintient contre Deville en haute Silésie. ***Le prince Henri***, à Konigswartha. ***Finck*** reste à Bautzen. ***Wedel*** s'est retiré à Sawada.	Le 25, ***Les Russes*** sont à Crossen.
Le 26, ***Le prince Henri*** apprend la défaite de Kay, et marche à Weisswasser.	Le 26, ***Haddick***, le soir à Lehnau. ***Maquire***, à Bischofswerda. ***Laudon***, toujours à Rothenbourg.
Le 27, ***Le prince***, à Muska. Le 28, ***Le prince***, à Sorau; le soir, à Sagran. Le 29, ***Le duc de Wurtemberg*** le joint.	Le 27, ***Haddick*** part, et marche consécutivement pour arriver le 29 à Pribus. ***Laudon*** le joint. ***L'armée russe*** est à Crossen depuis le 28.
Le 30, ***Le roi*** est arrivé dans la nuit à Sagan.	Le 30, ***Haddick*** est à Tribel. ***Laudon***, encore plus près de Sommerfeld. ***Daun***, à Lauban. ***Buccow*** reste à Marclissa.
Le 31, ***L'armée*** marche d'abord sur Naumbourg, et revient ensuite sur Sommerfeld. ***Le prince Henri*** va commander en Silésie.	Le 31, ***Haddick***, à Pforten. ***Laudon***, à Sommerfeld. ***Beck***, à Naumbourg.
Le 1er août, ***Le roi*** ordonne à Wedel de venir le joindre à Mulrose, ainsi que Finck.	Le 1er août, ***Laudon*** et ***Haddick***, à Guben; le premier part pour se réunir aux Russes à marches forcées; le second, voyant le roi s'approcher, se retire à Weissac.
Le 2, ***L'armée***, à Markersdorf. ***L'avant-garde*** passe la Neiss, et donne sur les équipages de Haddick.	Le 2, ***L'armée russe***, à Aurith.
Le 3, ***L'armée***, à Gros-Briesen. ***La cavalerie***, à Beskoow. ***Finck***, vers Torgau. ***Wedel***, vers Crossen.	Le 3, ***Laudon*** joint les Russes à Francfort.
Le 4, ***L'armée***, à Mulrose. ***La cavalerie***, à Hohenwalde. ***Finck*** part de Sagan pour venir joindre le roi. ***Wedel***, de Logau, ***idem***.	Le 4, ***Haddick*** est retiré à Spremberg.
Le 6, ***Wedel*** joint le roi a Mulrose.	Le 6, ***Daun*** était depuis le 30 à Lauban.

(1) Il y a en Saxe et en Silesie vingt villages de ce nom qu'il faut prendre garde de confondre.

PRUSSIENS.	ARMÉES COMBINÉES.
	Buccow, à Marclissa. *Beck*, à Pribus. *Maquire*, à Hoyerswerda. *Wehla*, vers Sagan. *Ayassasse* remplace Beck à Naumbourg.
Le 7, *L'armée*, à Boosen. *Seidlitz*, à Leubus.	
Les 8 et 9, *Finck* joint l'armée.	Le 9, *L'armée russe* campe toujours près de Francfort.
Les 10 et 11, *Passage de l'Oder*, à Reittwen.	Le 10, *Deville* se met en marche pour venir joindre Daun. *Haddick*, à Guben, et pousse sa cavalerie pour joindre les Russes. *Maquire* reçoit l'ordre de se porter à Gorlitz.
Le 12, *L'armée*, vers Leissow et Bischofsée.	Les 11 et 12, *Daun* marche de Lauban à Gorlitz. *Le marquis d'Aynse* le remplace à Lichtenau, près de Lauban. Le 12, *Daun*, à Rotenbourg.
Le 13, *Bataille de Kunersdorf*.	Le 13, *Daun*, à Pribus. *Beck*, se porte vers Soran et Christianstadt.

En haute Silésie.

PRUSSIENS.	ARMÉES COMBINÉES.
Le 17 juillet, *Fouquet*, à Reichennersdorf. Le 18, *Ramin* se porte à Lindenau, combat Janus, et revient au camp.	
	Le 20 juillet, *Deville*, à Conradswalde, pour tourner Fouquet. *Wolfersdorf*, à Guldenœlse. Le 22, *Deville* près de Schweidnitz. *Combat de Freybourg*.
Le 23, *Gols*, à Friedland. *Krokow* est remplacé à Hirschberg, et vient joindre Fouquet. Le 24, *Fouquet* marche à Gottesberg pour occuper les défilés derrière l'ennemi. Le 25, à Conradswalde.	
Le 27, *Fouquet* occupe les positions de Todtenhubels pour arrêter la retraite des ennemis.	Le 27, *Deville*, s'étant décidé à la retraite, cherche à forcer le passage; il est repoussé, et marche par détours. Les 28 et 29, sur Johannesberg et Braunau. *Deville* part le 10 août pour joindre Daun, avec 12 bataillons et 25 escadrons.

Opérations contre les Russes.

PRUSSIENS.	RUSSES ET ALLIÉS.
Le 10 avril, *Dohna* enlève les retranchements de Pennamunde. Le 1er mai, il campe à Greifswalde. *Kleist* reste contre les Suédois avec 6 bat. et 7 escad. à Schewerinsbourg.	*Les Suédois* derrière la Peene. *Les Russes* derrière la Vistule.

PRUSSIENS.	RUSSES ET ALLIÉS.
	Le 18 mai, *L'avant-garde* part de Thorn.
	Le 22, *Frolof Bagrew* à Mowe.
Le 26, *L'armée,* à Stargard.	
	Le 3 juin, *le prince Galitzin* à Posen. *Willebois* à Nakel.
Le 9 juin, *L'armée*, à Soldin.	
	Le 11, *Frolof Bagrew* à Uscie, sur la Netze.
Le 12, *L'armée*, à Landsberg, 20 bat. 30 esc.	
Le 19, *Hulsen* vient de Saxe avec un renfort de 10 bat. et 22 esc.	
Le 23, *L'armée* bouge enfin, et marche à Schwerin.	
Le 26, A Birnbaum, l'avant-garde à Kamiona.	
Le 27, A Sirakow. Mouvement pour couper une division ennemie à Filehne.	Le 29, *L'armée* réunie à Posen.
Le 1er juillet, *L'armée* à Obernycky menace les communications de l'ennemi, échoue dans une entreprise sur Posen, et se retire, le 6, derrière la Wartha.	
Le 9, *Dohna* prévient l'ennemi à Casimirs.	Le 9 juillet, *Soltikof* marche à Tornowa pour couper les Prussiens.
Le 11, *Dohna* prévient encore les Russes à Wilzina.	Le 11, *L'armée* marche sur les hauteurs de Wilzina pour gagner le flanc gauche de l'ennemi.
Les 12 et 14, *Dohna* marche de Senkowa à Polnisch-Neustadt.	Le 12, *Soltikof* porte son avant-garde à Pynne, et cherche à couper l'ennemi de la Silésie.
	Le 14, *L'armée* vers Polnisch-Neustadt en présence des Prussiens.
Le 15, *L'armée* à Brecz.	Le 15, Séjour.
Le 16, A Meseritz.	Le 16, *L'armée* à Pobrouka.
	Le 17, à Bentchen.
Le 18, *Wopersnow* est détaché au couvent de Paradis pour empêcher l'ennemi de tourner l'armée.	
Le 19, *L'armée* le suit.	Le 19, à Bomst. *Stoffel* à Zulichau.
Le 20, *Wopersnow* chasse Stofel à Zulichau. *L'armée* le suit.	
Le 21, *L'armée* campe, la droite à Zulichau, la gauche vers Kalzig.	Le 21, *L'armée* campe entre Langmeil et Schmollen.
Le 22, *Wedel* remplace Dohna.	
Le 23, *Les Russes* veulent tourner la gauche. *Bataille de Kay.*	Le 23, *Soltikof* veut tourner la gauche et gagner Crossen : il bat les Prussiens à Kay.
Le 24, *Wedel* se retire derrière l'Oder, et campe à Sawada. *Wedel* vient vers Logau.	
	Le 25, *L'avant-garde* à Crossen.
	Le 28, *L'armée* à Crossen.
	Le 31, *L'avant-garde* à Francfort.
	Le 1er août, *L'armée* à Kurtsch.
Le 2 août, *L'armée* vers Crossen.	Le 2, *L'armée* à Aurith.
Les 3 et 6, Elle marche à Mulrose, et se réunit au roi.	Le 3, *Laudon* joint les Russes à Francfort.
Le 27, *L'armée prussienne*, formée des débris de Wedel, du corps du prince Henri, et de celui de Finck, campe à Boosen.	

Prussiens.	Russes et alliés.
Les 10 et 11, Elle passe l'Oder à Reitwen.	
Le 12, campe vers Lissow et Bichofsée.	
Le 13, *Bataille de Kunersdorf.*	Le 13, *Bataille de Kunersdorf.*

L'on verra par ce tableau que Daun, en manœuvrant sur la droite du roi, et campant à Marclissa, annonçait de vastes projets. Sa ligne d'opérations était parfaite ; mais il n'en tira d'autre avantage que de couvrir le mouvement de Haddick contre le roi, tandis que l'armée des cercles opérait en Saxe, et retenait le prince Henri. Malgré ces bonnes dispositions, l'entreprise fut sur le point d'échouer, parce que le prince, au lieu de rester en Saxe, prévint les Autrichiens entre le Bober et la Neiss. En effet, Haddick, après avoir laissé le petit corps de Brentano à Aussig en Bohême, était parti de Leutmeritz, le 15, et se réunit avec Gemmingen, le 22, à Ullersdorf, d'où il se dirigea par Lœbau et Lehnau sur Pribus. Laudon, de son côté, avait quitté Lauban, et se trouvait, le 11, à Radmeritz sur la Neiss. Ces deux corps opérèrent leur jonction à Pribus, le 29, et marchèrent par Sommerfeld à Guben. Alors Laudon laissa tous ses gros équipages et ses trains au général Haddick, et se porta en toute hâte à Francfort, où il joignit l'armée russe, le 3, avec 15,000 hommes, dont la majeure partie de cavalerie. Le corps de Haddick paraissait aussi destiné à se réunir à elle ; mais lorsque le général fut informé de l'approche du roi, il changea son plan, et quitta Guben le 1er octobre, pour se rapprocher de la Neiss.

Nous allons reprendre maintenant les mouvements des troupes prussiennes, avant de rapporter ce qui se passait dans la haute Silésie.

A l'époque du 22 juillet, le roi campait à Schmotseifen avec l'armée de Silésie : Fouquet était toujours vers Landshut ; le prince Henri avait rassemblé ses forces à Dresde, le 10, et détaché le général Finck à Bischofswerda, et ensuite sur Bautzen. Lorsqu'il eut appris, le 19, le but du mouvement de Haddick, ce prince marcha lui-même à Bautzen, et ne laissa en Saxe qu'un détachement sous les ordres du général Knobloch à Bischofswerda.

Le roi porta le duc de Wurtemberg sur la direction de Pribus ; mais ce général, instruit de l'arrivée de Laudon à Rotenbourg, ne crut pas devoir s'exposer à être attaqué par des forces supérieures ; il quitta Freiwalde le 25, et se retira à Burau. Le prince Henri laissa le général Finck à Bautzen avec 12 bataillons et 10 escadrons, et se porta le 25 juillet avec 20 bataillons et 35 escadrons à Konigswartha, où il apprit la perte de la bataille de Kay. Ce prince marcha en trois jours par Muska à Sagan, et y fut joint le 29 par le duc de Wurtemberg. Le roi arrivé dans la nuit, résolut alors de réunir les corps du prince Henri, du duc de Wurtemberg et de Finck à l'armée de Wedel, afin de livrer une nouvelle bataille aux Russes. Le prince Henri se rendit au camp de Schmotseifen pour remplacer le roi dans le commandement de l'armée de Silésie.

L'armée resta à Sagan jusqu'au 31. Le roi informé de l'arrivée de Haddick à Tribel, et sachant que la réunion des ennemis devait avoir lieu à Crossen, suivant leur convention, prit le change, et se porta le 31 à Naumbourg. Cependant, lorsqu'il apprit là que l'ennemi avait marché par Sommerfeld, il se mit à sa poursuite le même soir avec toute la cavalerie, il atteignit encore à Altwasser un détachement de l'arrière-garde, et le poussa jusqu'à Sommerfeld. Frédéric campa, le 2, à Malkersdorf ; son avant-garde passa la Neiss, et donna sur les équipages de Haddick, à qui elle enleva un bataillon d'escorte, 2 pièces de canon et 300 voitures. Le lendemain, l'armée se

porta à Gros-Briesen et toute la cavalerie à Beskow ; le roi campa, le 4, à Mulrose.

Pendant que tous ces mouvements s'opéraient, l'armée des cercles concourait à favoriser la réunion en menaçant la Saxe, et retenant le général Finck qui, de Bautzen, s'était retiré à Kamentz, le 27, et reporté, le 30, à Hoyerswerda. Cette armée que nous avons laissée au camp de Hocheim, en partit le 5 juillet, et s'avança jusqu'à Auerstedt, où elle campa le 31. Le général Finck, instruit de ces mouvements, au lieu de continuer le sien par Spremberg sur Pforten et Guben, revint, le 3 août, sur Torgau, ce qui contribua beaucoup à la réussite de l'entreprise des Autrichiens. Il reçut dans cette ville l'ordre du roi de venir le joindre, partit le 4, et arriva le 9 août par Lubben à Hohenzesar.

Wedel, après la bataille de Kay, s'était retiré par Sawada à Logau, où il campa le 2 août ; et reçut l'ordre de venir à Mulrose rejoindre l'armée le 6.

Frédéric marcha, le 7, avec l'armée sur 2 colonnes, et campa entre Boosen et Wulkau ; l'avant-garde, sous les ordres de Seidlitz, à Lebus.

Nous avons vu que Daun voulait faire attaquer Fouquet à Landshut. En conséquence, les généraux Harsch et Deville se réunirent, le 13 juillet, à Trautenau ; leurs forces montaient à 33 bataillons et 51 escadrons, sans compter la division légère du général Janus. Fouquet n'avait à leur opposer que 23 bataillons et 20 escadrons.

Le général Harsch étant tombé malade, Deville prit le commandement au camp de Schomberg, et marcha, le 20, à Conradswalde. Il projetait de tourner Fouquet, et de lui couper ses communications avec Schweidnitz ; mais celui-ci s'étant approvisionné n'en garda pas moins sa position. Les Autrichiens laissèrent 6,000 hommes sous le général Wolfersdorff à Goldenœlse, pour couvrir les dépôts de Trautenau, et marchèrent, le 22, par Gottesberg, dans la direction de Schweidnitz. Ils campèrent près de Kunzendorf ; les troupes légères de Janus vers le mont Zisken. Ce mouvement donna lieu à un petit combat entre l'avant-garde autrichienne et 200 hommes de la garnison de Schweidnitz, qui occupaient la ville de Freibourg.

Le 23, Fouquet resta en position, et se borna à détacher le général Golz avec 7 bataillons et 8 escadrons à Friedland, pour y enlever les équipages des Autrichiens. Frédéric, avant de quitter le camp de Schmotseifen, apprit la tentative de l'ennemi sur la haute Silésie ; mais il la jugea si peu dangereuse, qu'il envoya seulement 3 bataillons à Landshut pour y remplacer le général Fouquet, à qui il ordonna d'aller camper entre Conradswalde et Friedland pour couper l'armée autrichienne de la Bohême, en s'emparant des défilés par où elle était venue.

Dès que le général Deville fut informé de ce mouvement, il jugea qu'il n'avait pas un moment à perdre pour se retirer, résolut de s'ouvrir un passage, sur la route d'Alt-Lassig à Friedland, et chargea le général Janus de former son avant-garde.

Fouquet renforcé par 3 bataillons du général Golz, prit alors un poste avantageux sur les hauteurs de Vogelgesang et de Todtenhubels, où il fut vainement attaqué à deux reprises. Deville rebuté de tant d'obstacles se tourna alors contre la position de Goltz à Friedland. Janus y fut détaché, le 28, et devait être soutenu par le général Wolfersdorff ; mais il y eut peu d'ensemble dans les attaques, en sorte que ce corps autrichien n'eut d'autre parti à prendre que de se retirer en Bohême, par la route de Wustengiersdorf et Johannesberg qui fait un long détour. Toutefois ses dispositions furent si bien prises, que ce mouvement s'exécuta sans perte dans la nuit du 28 au 29.

Fouquet voulut faire envelopper l'arrière-garde vers Waldenbourg, par le général Ramin, avec 8 bataillons et 4 escadrons,

tandis qu'il se dirigeait lui-même par Conradswalde sur Gottesberg; mais elle se retira avec tant d'ordre, qu'il fut impossible de l'entamer, et que les Prussiens furent obligés de reprendre, le 30, leur camp de Conradswalde.

L'armée autrichienne campa à Braunau, Janus revint à Friedland, et Wolfersdorf, avec 9 bataillons et 5 escadrons, à Konigsheim. Fouquet trouvant la position de ce dernier hasardée, crut pouvoir l'enlever, et fit ses dispositions pour ce coup de main; mais lorsque ses colonnes arrivèrent en face, elle avait déjà été abandonnée. Les Autrichiens, qui s'étaient reployés à temps derrière Bersdorf, continuèrent paisiblement leur retraite sur Trautenau, et en furent quittes pour leurs équipages et 200 dragons. Les troupes prussiennes, après avoir terminé ainsi cette expédition, rentrèrent au camp de Landshut.

Deville fut, peu de temps après, appelé à l'armée de Daun, avec 5 régiments de cavalerie, et remit le commandement au général Harsch.

Avant de donner la suite des opérations du roi, nous allons reprendre celles des Russes depuis l'ouverture de la campagne.

CHAPITRE XVII.

Premières opérations de Dohna contre les Suédois et les Russes. Bataille de Kay. Le roi arrive au secours de son lieutenant. Bataille de Kunersdorf.

On a vu dans le chapitre précédent, que l'armée russe était encore cantonnée derrière la Vistule, au commencement du mois de mai.

Le général Dohna avait profité de son éloignement pour rejeter les Suédois dans Stralsund, et leur ôter les moyens de rien entreprendre d'important le reste de la campagne; il avait attaqué et emporté les retranchements de Penamunde, le 10 avril. Cette expédition terminée, il laissa en observation le général Kleist, avec 6 bataillons et 7 escadrons, à Schwerinsburg, et après plusieurs marches vint s'établir, le 12 juin, à Landsberg, sur la Wartha, dans l'intention d'enlever le corps russe de Galitzin, qui gardait Posen, à une très-grande distance de l'armée. Mais trop faible pour exécuter cette expédition, il attendit l'arrivée de Hulsen, qui lui amenait de Saxe un renfort de 10 bataillons et 20 escadrons de cuirassiers, en sorte que les ennemis eurent le temps de se réunir à Posen. Soltikof vint en prendre le commandement.

Le comte de Dohna, obligé de renoncer à son entreprise, voulut au moins chercher à couper un corps de 10,000 hommes, qui devait être resté à Filehne : il passa la Wartha dans ce but, et s'avança jusqu'à Obernicky, le 1er juillet. Ce corps s'étant déjà retiré, les Prussiens firent des démonstrations contre les dépôts de Posen, trop bien gardés pour en être inquiétés. Le comte, craignant de périr de faim dans un pays où sa petite armée ne devait manquer de rien, se décida à repasser la Wartha, pour se rapprocher de sa boulangerie, et campa à Obierzerze, le 6 juillet.

Soltikof poussa, le 9, un détachement de Cosaques à Samter, sur la droite de l'ennemi, pour cacher le mouvement de l'armée qui alla camper entre Tornova et Wiekowitz, afin de couper son adversaire des frontières de Silésie et de l'armée du roi. Celui-ci, instruit, un peu tard de ces dispositions, résolut alors de se porter à Casimirs, où il n'arriva que le 10 à midi, à cause des défilés.

Enfin les deux partis furent en présence; l'armée russe ayant sa droite mal appuyée, on proposa à Dohna de l'attaquer au point du jour, en échelon par la gauche. Il approuva ce projet, mais en différa l'exécution jusqu'au lendemain, sous prétexte que

ses troupes étaient fatiguées. Soltikof ne jugea pas à propos de l'attendre, et gagna par Pytin les hauteurs de Wilzinna, qui bordent le lac auquel s'appuyait le flanc droit des Prussiens. Ce mouvement, bien combiné, l'établissait sur leur extrême droite, et les coupait de la Silésie, leur ligne secondaire. Heureusement que Dohna arriva, sur ces hauteurs, par un mouvement de flanc, à l'instant même où l'avant-garde russe allait s'en emparer. Les armées campèrent de nouveau en présence.

Le lendemain, 12 juillet, les Russes se remirent en marche. Le but de Soltikof avait changé ; il laissa un corps considérable pour attirer l'attention de l'ennemi, ou le contenir au besoin, et déborda sa gauche avec le reste de l'armée, entre Casimirs et les lacs de Czerkowitze. Ce mouvement exécuté trop près de la ligne prussienne, fut aperçu de Dohna qui suivit les marais en se prolongeant toujours à gauche. S'il faut en croire plusieurs historiens, quelques généraux lui proposèrent d'imiter l'exemple de Frédéric à Rosbach, et d'attaquer l'ennemi dans sa marche, mais il n'en fit rien.

Le roi, mécontent d'un général qui laissait échapper de si belles occasions, le remplaça par Wedel. En attendant, Dohna chercha à se rapprocher de l'Oder, et se porta, le 14 à Neustadt, le 15 à Brecz, le 16 à Meseritz. *Ce mouvement fut*, dit-on, *causé par le manque de fours?* L'armée devait rester quelques jours dans cette position, pour se remettre de ses fatigues et de ses privations; son repos ne fut pas long : Soltikof, revenant à son système, chercha à la couper de Glogau et de l'Oder, vint s'établir, le 17, à Bentschen.

Dohna, de son côté, voulant déjouer les projets de l'ennemi, se porta, le 19, au couvent de Paradis, le 20 à Zullichau, où il prit position, le lendemain, la droite à la ville, la gauche formant un crochet en arrière, vers Kaltzig. (*Voyez* pl. XXIII, n° 1.)

Le général Wedel arriva, le 22, à l'armée. Le jour suivant, au lever du soleil, il reconnut le camp des Russes qui avaient pris position, le 21, entre Langmeil et Schmollen, sur la Faule-Obra. Ne pouvant rien découvrir de la droite, il conclut de la tranquillité qui régnait à la gauche, qu'il n'y avait point eu de changement, et rentra au camp à dix heures. Mais il prit pour le camp de la gauche, l'arrière-garde que Soltikof destinait à cacher le mouvement qu'il avait commencé, au point du jour, pour porter l'armée sur Heinersdorf, Niekern, Palzig et Crossen, afin de gagner l'Oder et de se réunir aux corps que les généraux Laudon et Haddick lui amenaient.

A midi, l'aile gauche des Prussiens découvrit les têtes des colonnes ennemies; on en rendit compte de suite au général, qui d'abord n'en voulut rien croire, et ne tarda pas à s'assurer, par ses propres yeux, de l'imminence du danger. Ses instructions étaient précises : il avait l'ordre d'empêcher la réunion des ennemis, fût-ce même par une bataille; son parti fut bientôt pris. L'occasion d'attaquer une armée en marche était belle; et il devait espérer que secondé par des troupes manœuvrières, il gagnerait bientôt les têtes de colonnes. Il ordonna donc de marcher sur-le-champ par lignes et par la gauche; la première dans la direction de Kay, la deuxième sur Mohsau.

Les armées étaient séparées par un ruisseau marécageux qui coule de Kay vers l'Oder, et qu'on ne peut passer que près du moulin de ce village; le chemin, qui y conduit, est fort étroit et bordé de marais. Les têtes des colonnes prussiennes arrivèrent près de Kay à trois heures après midi; la cavalerie de l'aile gauche se hâta de s'emparer de ce passage que les Cosaques occupaient déjà; elle y fut suivie par les 6 bataillons de l'avant-garde aux ordres du général Manteufel. Les Cosaques furent repoussés : la cavalerie prussienne, en débouchant du pont, se forma par escadrons, chargea la cavalerie russe, qui se montra

entre Palzig et Kay, et la rejeta sur l'infanterie. Dans cet intervalle, l'avant-garde ayant aussi passé le défilé, et s'étant formée dans la petite plaine à mesure qu'elle arrivait, la cavalerie se plaça derrière elle sur deux lignès. L'attaque se fit avec vivacité, et les têtes de colonnes ennemies furent refoulées.

Cependant ces 6 bataillons donnèrent enfin sur le gros de l'armée russe. Le feu redoubla alors avec fureur; le général Manteufel fut blessé, et ses troupes furent forcées de se retirer avec perte, pour faire place à l'aile qui arrivait au soutien, la gauche en tête, sous les ordres du général Hulsen. Cette infanterie marcha à l'ennemi avec audace, tandis que 20 escadrons longeaient, par leur gauche, le bois situé entre Palzig et Glocksen, afin de déborder la droite de Soltikof, et de la prendre à revers.

Le mouvement d'infanterie fut précipité; les bataillons marchaient en avant à mesure qu'ils étaient formés, et les Russes, dont le flanc se trouvait déjà menacé, eurent assez bon marché de ces attaques isolées pour gagner le temps de se mettre en ligne, et de garnir de batteries formidables le cimetière et les issues de Palzig, qui couvrait leur centre. L'infanterie prussienne arriva, en effet, jusqu'auprès de ce village, malgré tous les efforts de l'ennemi; mais elle y fut accueillie par un feu de mitraille qui l'obligea à se retirer avec grande perte. Les bataillons rompus furent néanmoins remplacés par ceux qui passaient successivement le défilé, et la charge fut renouvelée de concert avec l'aile droite, qui réussit à se porter en avant, malgré les obstacles multipliés du terrain. Mais ce petit nombre de bataillons, toujours morcelé, fut débordé par les Russes, et l'infanterie ainsi battue fut forcée à se retirer près de Kay; sa retraite entraîna celle de la cavalerie, qui avait chargé avec succès l'infanterie ennemie de la droite.

Les Prussiens avouèrent 6,000 hommes hors de combat; ils regrettèrent surtout le général Wopersnow. La perte des Russes fut à peu près égale. La bataille dura depuis quatre heures du soir jusqu'à sept. Le général Wedel à la faveur de la nuit revint en arrière du défilé de Kay, et réunit ses colonnes à Mohsau; il passa l'Oder le jour suivant près de Ticherzig, et vint camper à Savada, d'où il se porta ensuite à Logau; c'est là qu'il reçut l'ordre de joindre le roi, comme nous l'avons dit au chapitre précédent.

Les Russes ne surent pas tirer parti de leur victoire : tous leurs avantages consistèrent à faire occuper Crossen, le 25, et à se réunir ensuite au corps autrichien qui devait les renforcer.

Par une circonstance assez bizarre, Wedel, qui avait voulu imiter Frédéric à Rosbach, fut battu par les causes qui firent perdre cette bataille à Soubise; en effet, c'est pour n'avoir engagé que des bataillons isolés ou des têtes de colonnes à distances, contre une masse de troupes formées, qu'il échoua; car d'ailleurs son plan était conforme aux principes, et ce fut un vice d'exécution qui le fit tourner à l'avantage des Russes. On ne saurait adresser de grands reproches au général prussien; il n'était arrivé à l'armée que la veille : cependant on ne conçoit pas que campé si près des Russes, il leur ait laissé faire un mouvement aussi long que celui de Langmeil à Palzig, sans l'apercevoir ou s'y opposer; on s'étonne qu'il n'ait pas eu assez de temps pour reconnaître le terrain, et savoir qu'un défilé le séparait de l'ennemi. Dans ce cas, en persistant dans son projet, il était indispensable, pour mettre simultanément en action une assez grande quantité de troupes, de faire les attaques en colonnes par bataillon, et de former des colonnes serrées sur le centre pour le passage du défilé. Au lieu de cela, l'armée marchant à distances entières par la gauche, employa beaucoup de temps à franchir le défilé et à former une

ligne; ce qui procura aux Russes, les moyens d'opposer à des corps isolés, des lignes formées et bien soutenues.

Il me paraît, d'ailleurs, que Wedel mit trop de précipitation dans son entreprise : la relation donne à croire qu'il ne connut le mouvement de l'ennemi par Palzig sur Crossen, que lorsqu'il n'était plus temps de l'empêcher, à moins de côtoyer l'Oder par Netkau, ce qui eût été le comble de la témérité. Il fallait donc ou se décider à repasser l'Oder de suite pour essayer de le prévenir à Crossen par la rive gauche, ou attendre le lendemain matin, pour l'attaquer, en faisant dans la nuit tous les mouvements préparatoires. Les Prussiens, qui n'avaient pas marché dans la journée, auraient pu les faire sans inconvénient, et engager l'affaire au point du jour. Cette faute d'un général aussi habile que brave, fut vraisemblablement occasionnée par l'embarras que lui causa le mouvement des Russes sur sa gauche; il ne vit d'autre moyen de s'excuser auprès du roi, que de gagner une bataille. Aux yeux de Frédéric, c'eût été une double sottise que de laisser manœuvrer l'ennemi, et de ne pas le combattre.

Quant à la conduite de Soltikof, on ne peut disconvenir, qu'il avait assez bien manœuvré contre l'armée de Dohna, pour parvenir à son but, et que dans l'affaire même, il fit preuve de talents.

Bataille de Kunersdorf ou de Francfort.

On a laissé, au chapitre XVI, Frédéric campé à Boosen devant les Russes; Daun à Marclissa; le prince Henri à Schmotseifen en Silésie; Fouquet et Harsch dans leurs anciennes positions. Depuis le départ du général Finck pour se réunir au roi, la Saxe était restée ouverte à l'armée de l'Empire, qui se porta à Naumbourg sur la Saale, poussa des partis dans le duché de Magdebourg, et s'empara de Leipzig.

Le maréchal Daun, sans avis certain des opérations des Russes, et qui voulait favoriser leur jonction avec les corps de Haddick et de Laudon, partit, le 30 juillet, du camp de Marclissa avec l'aile gauche de l'armée, et marcha sur les hauteurs de Lichtenau, près de Lauban, laissant l'aile droite à Marclissa, aux ordres du général Buccow et du duc d'Aremberg. Beck, qui était resté si longtemps à Lichtenau, fut porté vers Naumbourg sur la Queiss, pour intercepter les communications entre le corps prussien de Schmotseifen et celui qui marchait alors sur Sagan.

Le 4 août, Daun apprit la victoire de Kay, et reçut la nouvelle que Haddick se retirait sur Spremberg, mais que Laudon était parvenu à faire sa jonction. L'éloignement des deux armées prussiennes donna l'espoir au maréchal autrichien d'isoler entièrement, et couper le prince Henri de la Marche et du roi. Rien, en effet, n'eût été plus facile avec de la rapidité et de la vigueur : malheureusement ce n'étaient pas là les qualités qui distinguaient Daun. Il n'osa pas se mettre en marche avant d'avoir attiré à lui le général Deville avec 12 bataillons et 25 escadrons, et ce ne fut que huit jours après, qu'il partit de son camp de Lauban, dans la nuit du 12, pour se rendre par Gorlitz à Pribus, où il arriva le 13 : Beck fut porté à Sorau pour observer la Silésie; Haddick détacha de Spremberg sa cavalerie pour opérer cette jonction qu'il ne croyait plus pouvoir exécuter avec de l'infanterie.

Le roi reçut à Boosen la nouvelle de la victoire du duc Ferdinand à Minden; il avait déjà ordonné de faire venir de Custrin les pontons et les barques nécessaires pour jeter deux ponts sur l'Oder, près de Reitwen, ce qui fut exécuté dans la nuit du 10 au 11, sans que l'ennemi en eût la moindre connaissance; l'avant-garde couvrit cette opération. L'armée marcha dans la nuit sur trois lignes par la gauche, et arriva au point du jour aux ponts, que l'avant-garde passa

aussitôt pour aller occuper les hauteurs de Oetscher; le gros de l'armée ne tarda pas à la suivre; la cavalerie traversa l'Oder à Oetscher. Tous les sacs et les équipages restèrent aux ponts, sous la garde de 9 bataillons et 7 escadrons aux ordres de Wunsch.

Le reste de l'armée composé de 53 bataillons et 95 escadrons, formant en tout environ 40,000 combattants, prit position, la droite à Leissow, la gauche en arrière de Bichofsée; l'avant-garde en échelon en avant de l'aile gauche et de ce village; le corps de Finck s'établit sur les hauteurs en arrière de Trettin, en échelon intermédiaire à droite, entre l'avant-garde et l'aile droite de l'armée. (Pl. XXII.) Le roi se porta sur les hauteurs de Trettin, pour reconnaître les Russes, et donna à son retour les ordres suivants :

« Si l'ennemi reste dans sa position, l'armée marchera au point du jour, par lignes et par la gauche : le général Finck fera des démonstrations sur les hauteurs avec une tête de colonne pour faire croire aux Russes que le roi a l'intention de les attaquer sur ce point. Mais il attendra, pour s'engager, que l'armée du roi commence le feu; alors il couronnera les hauteurs en avant de Bichofsée et de Trettin, avec de l'infanterie et beaucoup d'artillerie. La cavalerie de ce corps prendra une position intermédiaire dans la plaine, afin de soutenir au besoin l'infanterie, et de profiter des moments favorables pour charger l'ennemi. Pendant que ceci s'exécutera, l'armée continuera son mouvement sur deux lignes par la gauche : Seidlitz, avec la cavalerie de l'aile gauche, précédera la première ligne d'infanterie, et le prince de Wurtemberg, avec celle de l'aile droite la suivra. Ces deux généraux se formeront en troisième ligne, lorsque l'infanterie se mettra en bataille, les hussards de Kleist débordant le flanc droit. En général on aura attention de refuser la gauche, pour faire effort par la droite. »

Un peu plus tard, le roi ajouta que : « si l'ennemi marchait dans la nuit à Reppen, l'armée le suivrait à trois heures du matin, sur 3 colonnes par lignes : » on pensait qu'il prendrait position, la droite à Reppen, la gauche à Neuendorf, le front couvert par un ruisseau. L'avant-garde se serait alors formée près de ce village, et la bataille aurait été de même engagée par l'aile droite. Les ordres ultérieurs devaient être donnés sur le terrain.

Avant de commencer la relation de cette bataille, il convient de jeter un coup d'œil sur la position des Russes. Sur la rive droite de l'Oder, se trouve une vallée, ou plutôt un bas-fond formé par les débordements du fleuve, d'environ trois mille pas de largeur près de Francfort et qui a plus bas jusqu'à trois lieues : cet espace de terre. qu'on a conquis insensiblement sur les eaux, est couvert de fermes et de villages. Il est limité par une chaîne de collines qui longent la route de Kunersdorf. Le Judenberg, qui se présente en sortant de Francfort, est un groupe de plusieurs hauteurs très-escarpées, qui domine la plaine jusqu'à Kunersdorf. Depuis ce point, le terrain est presqu'uni jusqu'au mamelon de Spitzberg qui s'élève à huit cents pas de ce village. A droite de Kunersdorf, en remontant vers Francfort, se trouve le Kuhgrund, espèce de ravin qui coupe la plaine transversalement, et en forme deux plateaux. Trois étangs considérables divisent le village, et s'étendent à gauche jusqu'à la forêt; enfin à un quart de lieue en arrière de Kunersdorf, est située la colline de Muhlberg, aussi élevée que le Judenberg, et qui commande l'intervalle de ces deux monticules. Ce champ de bataille est borné par la forêt de Reppen.

Les Russes s'étaient établis sur les hauteurs, faisant d'abord face à l'Oder, leur gauche sur le Judenberg, la droite au Muhlberg, et s'y étaient retranchés. Mais lors-

qu'ils virent que le roi voulait les tourner, ils firent un changement de front, de manière que leur droite se trouva sur le Judenberg, et la gauche au Muhlberg. Chaque aile était couverte par quelques retranchements et des batteries formidables, il en était de même du Spitzberg qui protégeait le centre. Laudon formait réserve; son infanterie à la Ferme Rouge, la cavalerie plus en arrière vers le faubourg de Francfort : la cavalerie russe était également dans la prairie, à gauche de celle des Autrichiens. Laudon, prévoyant l'attaque, vint se poster dans le fond, formé par le dernier mouvement de terrain du Judenberg.

Le 12 août, à trois heures du matin, le roi se mit en marche par la gauche. Il voulait d'abord prendre l'ordre de bataille de Leuthen, et aborder l'aile gauche ennemie avec sa droite, tandis que le général Finck l'attaquerait à revers : mais il paraît que, malgré toutes ses précautions pour connaître le terrain, il n'en acquit pas de donnée suffisante, car les colonnes, après avoir longtemps marché par la gauche, rencontrèrent les étangs dont nous avons parlé, et furent forcées de revenir sur leurs pas chercher des débouchés. Cet incident fut très-fâcheux, parce que la chaleur était excessive; que les troupes se harassèrent et qu'on perdit un temps précieux. Enfin, à dix heures, l'armée fut formée en bataille dans la forêt; la droite sur les hauteurs, près du ruisseau de Hunerflies, la gauche au bois : on plaça, sans que l'ennemi s'en aperçût, une forte batterie sur le Kleistberg, à la droite.

Les Russes, occupés par les démonstrations de Finck sur les hauteurs de Trettin, ne troublèrent point ce mouvement, et lorsque les Prussiens parvinrent à la lisière de la forêt, ils se contentèrent d'envoyer au-devant d'eux quelques Cosaques, croyant que ce n'était qu'un détachement chargé de faire diversion en sa faveur.

Frédéric fit alors avancer 8 bataillons, formés sur deux lignes en échelons devant l'aile droite, pour emporter les retranchements et les batteries du Muhlberg. Toute la cavalerie fut assemblée derrière l'aile gauche, à l'exception de quelques escadrons de dragons. L'armée se trouva en bataille vis-à-vis du flanc gauche de l'ennemi, vers onze heures et demie, que la canonnade commença; pendant ce prélude, on établit une batterie sur la montagne de Seidlitz. Tout ce tapage se réduisit à ébranler l'infanterie russe, parce que les batteries étaient trop éloignées; celle du Kleistberg, qui enfilait la ligne ennemie, et tirait à ricochets jusqu'à Kunersdorf, causa seule du ravage dans les bataillons.

Les Russes n'ont jamais manqué d'artillerie ; ils avaient, sur leur gauche, près de 100 pièces de gros calibre, et un grand nombre d'obusiers ; ils répondirent au feu prussien avec une immense supériorité, et s'efforcèrent de mettre le feu aux abatis; rien ne saurait donner l'idée d'une scène plus épouvantable. Le roi ordonna, dans cet instant, aux grenadiers de s'emparer des retranchements et des batteries du Muhlberg. Le général Schenkendorf avec la brigade de première ligne, et le général Lindstedt avec celle de la deuxième, les franchirent et pénétrèrent dans le vallon, entre les bois et les retranchements, avec un aplomb difficile à dépeindre. Jusqu'alors, il est vrai, les grenadiers souffrirent peu, parce que les batteries ennemies mal disposées n'y atteignaient pas; mais lorsqu'ils eurent gravi la hauteur et furent à cent cinquante pas des retranchements, ils reçurent des salves de mitraille et de mousqueterie qui semèrent la mort dans leurs rangs. Cette reception ne les déconcerta point; après avoir fait une décharge, ils croisèrent la baïonnette. La réputation d'opiniâtreté si justement accordée aux Russes, faisait attendre une résistance desespérée, lorsqu'au grand étonnement de tous, le désordre se mit dans leurs bataillons. Les grenadiers

prussiens s'élancèrent alors dans les fossés, escaladèrent les parapets, et s'emparèrent, en moins de dix minutes, de 70 pièces de canon.

L'aile gauche des Russes se trouvant ainsi refoulée ; tout le terrain entre le Muhlberg et Kunersdorf fut bientôt couvert de petits pelotons, comme cela arrive souvent dans leur armée. Il ne manqua qu'une forte division de cavalerie pour charger, et la victoire eût été complète ; par malheur cette arme se trouvait à l'aile gauche, comme nous l'avons dit plus haut, et l'artillerie était encore en arrière, en sorte qu'on ne put tirer tout le fruit de cette glorieuse attaque. Si l'on avait placé de suite 30 pièces légères sur le Mulhberg, et battu sur-le-champ les masses désorganisées de l'ennemi, les suites de cette canonnade eussent été incalculables ; car il est difficile d'imaginer une position plus propre à l'artillerie; la pente du Muhlberg, vers Kunersdorf, est si douce, que les ricochets auraient parcouru deux mille pas sans s'élever au-dessus d'un homme, et l'ennemi, ne pouvant déployer plus de 2 régiments, eût été écrasé dans toute sa profondeur. Mais l'artillerie prussienne, trop lourde, n'avait pu suivre son infanterie.

Cependant le roi tenant sa gauche refusée, fit soutenir ces deux brigades par l'aile droite qui couronna bientôt les hauteurs enlevées. Les grenadiers, que leur attaque avait mis un peu en désordre, se reformèrent aussitôt; les Russes profitèrent de ce moment pour faire avancer quelques bataillons, et rétablir l'ordre dans ceux qui avaient été dépostés. Les grenadiers à la vue du roi qui vint au milieu d'eux, et de la première ligne qui s'avançait, se jetèrent de nouveau sur l'ennemi et le culbutèrent.

Malgre cet avantage, la marche des quatre lignes d'infanterie de la droite, ne s'opéra pas sans confusion. Les Russes eurent le loisir de tirer de l'artillerie de la droite, et de diriger les batteries du Spitzberg vers leur gauche : quoique pelotonnés, c'était des masses de braves résolus de ne point céder le champ de bataille. Leurs généraux garnirent d'infanterie et d'artillerie la plaine qui s'étend depuis le petit moulin jusqu'à Kunersdorf, formant ainsi un crochet avec leur premier ordre de bataille, et présentant un front redoutable à la place du flanc qui tout à l'heure avait été surpris. Laudon, s'ébranlait pour seconder leurs efforts.

D'un autre côté, les Prussiens avaient mis leur gauche en mouvement : Finck avait passé le ruisseau, au gros moulin et à celui de Beckers. La canonnade recommença alors avec une plus grande fureur, et Frédéric conduisit sa première ligne à l'ennemi. Celui-ci tint mieux qu'aux premières attaques; la fusillade fut vive et opiniâtre; de part et d'autre on brûla ses cartouches sans céder : enfin, Finck, menaçant de tourner les Russes, les força à se replier derrière Kunersdorf. Le désordre s'introduisit une seconde fois dans leurs rangs, et Laudon fut obligé de hâter le pas pour venir occuper le bord du Kuhgrund.

Dès cet instant, la fortune abandonna les drapeaux prussiens : ces bataillons, qui s'étaient si souvent couverts de gloire, lâchèrent pied, sans que la présence du roi et les dangers auxquels ils s'exposaient pussent les arrêter, et quoique la deuxième ligne, l'aile gauche entière, et le corps de Finck n'eussent pas encore été sérieusement engagés.

Nous avons dit que Frédéric ne présumait pas que des étangs arrêtassent sa gauche ; car il est vraisemblable que son intention était de mettre cette aile en action. lorsqu'il serait temps de l'engager : cela ne devenant exécutable qu'en rompant par pelotons, et se reformant au delà des obstacles sous le feu des batteries du Spitzberg, il n'en ordonna pas moins à la cavalerie, qui se trouvait à la gauche, de charger. Le général Seidlitz et le prince de Wurtem-

berg défilèrent par sections entre les étangs, à gauche de Kunersdorf. Après s'être formés sous le feu de l'ennemi, ils avancèrent sur lui avec audace; mais la mitraille sema bientôt la mort et l'épouvante dans leurs rangs. Seidlitz fut blessé; le désordre s'introduisit, et l'apparition de quelques escadrons russes et autrichiens, sur ses flancs, acheva la déroute de cette cavalerie qui vint se former derrière l'aile gauche : celle-ci se porta néanmoins en avant, et enleva Kunersdorf dont le cimetière resta aux Russes. Elle attaqua ensuite le Spitzberg avec une grande bravoure, sous les yeux du roi qui accourut et harangua ses troupes, puis se hâta de retourner à l'aile droite, arrêtée par les alliés devant le Kuhgrund (1).

Ici le combat recommença avec une nouvelle fureur; Frédéric conduisit lui-même les bataillons à la charge, tandis que Finck, se prolongeant à droite, cherchait à débusquer son adversaire de la hauteur d'Elsbuch.

L'ennemi, de son côté, avait massé toutes ses forces vers le Spitzberg, où l'infanterie se trouvait sur quatre et cinq lignes à cause du peu de largeur du terrain. Tout dépendait de la prise du Kuhgrund : ce chemin creux peut avoir quatre cents pas de long, soixante de large, et quinze à vingt pieds de profondeur, d'une pente très-roide : l'infanterie prussienne s'y élança, et chercha à gagner le rebord opposé que Laudon avait garni de toute son infanterie. Il faisait une chaleur excessive; les troupes prussiennes qui marchaient et combattaient depuis près de dix heures étaient déjà harassées; tous leurs efforts, pour gravir cette pente, furent vains; quelques braves y parvinrent et reçurent la mort dans les rangs ennemis. Le carnage fut effroyable, car on se fusilla et mitrailla à cinquante pas. Toutefois le roi ne perdit pas l'espérance, et renvoya à la charge les plus braves des bataillons repoussés, jusqu'à ce qu'enfin le plus grand nombre eût succombé. Le corps de Finck ne fut pas plus heureux à l'attaque des hauteurs de l'Elsbuch; il fut constamment culbuté, et l'aile gauche, qui voulait emporter le Spitzberg, éprouva le même sort.

Dans cette position critique, Frédéric envoie l'ordre à sa cavalerie de voler à la droite, et de chercher à entamer l'infanterie ennemie. Le duc de Wurtemberg part aussitôt à la tête de quelques régiments, forme près du grand moulin autant d'escadrons que le terrain le permet, et se dispose à charger à l'issue du Kuhgrund, lorsque blessé grièvement, il tourne les yeux derrière lui et voit fuir ses escadrons, épouvantés du feu terrible de l'ennemi. En vain, le général Putkamer s'avance avec ses hussards, il perd la vie et son attaque reste sans succès. En moins de six heures, les Prussiens eurent 16,000 hommes hors de combat. Pourtant ils faisaient encore des prodiges pour se maintenir; mais quelques escadrons autrichiens ayant chargé le flanc droit de Finck, au pied de l'Elsbuch, le culbutèrent et décidèrent la retraite. Le désordre fut si grand pour repasser les ponts du ruisseau de Hunerflies, que la plus grande partie de l'artillerie du roi, au nombre de 165 pièces, fut abandonnée. Frédéric, couvrant la retraite avec le régiment de Lestwitz, reçut une contusion, et vit prendre 2 bataillons derrière lui. Il ne repassa le défilé qu'un des derniers, poursuivi de très-près par l'ennemi.

(1) Frédéric a donné dans ses œuvres une relation inexacte de cette bataille; il n'y est point question de ce ravin, qui eut tant d'influence; il dit aussi qu'on poussa l'ennemi jusqu'au cimetière des Juifs et au Judenberg, parce ce qu'il aura pris le Spitzberg pour le cimetière; enfin il a beaucoup blâmé la charge de cavalerie exécutée à la gauche, tandis que Tempelhof assure qu'il en donna lui-même l'ordre.

L'armée adverse était elle-même en si mauvais état, que Soltikof ne lança à la poursuite des Prussiens que quelques escadrons autrichiens de Laudon. Les restes de l'armée victorieuse passèrent la nuit pêle-mêle sur les hauteurs de Oetscher; le roi ralliant les débris de la sienne au pont de l'Oder, passa la nuit à la réorganiser, et le lendemain à midi, cette opération fut terminée.

Afin de rendre la victoire décisive, Frédéric avait ordonné au général Wunsch, resté à la garde des ponts de bateaux, de se porter avec quelques bataillons sur Francfort, d'enlever la ville et de couper la dernière retraite de Soltikof en s'emparant du pont. Wunsch avait pris de si justes dispositions, qu'il fit la garnison prisonnière et garda les ponts; la perte de la bataille seule le força à revenir sur ses pas.

Dans cette mémorable et sanglante journée de Kunersdorf, les Prussiens perdirent 20,000 hommes, dont 18,000 hors de combat; c'était la moitié des forces présentes. La perte des ennemis fut d'environ 16,000 Russes et 3,000 Autrichiens tués ou blessés. Soltikof écrivit à l'impératrice *que, s'il remportait encore une victoire semblable, il irait en porter la nouvelle à pied, un bâton à la main.*

Le roi y montra un courage étonnant; on fut obligé de l'entraîner hors de la mêlée, et sans le dévouement du major Prittwitz, il y aurait perdu la liberté ou la vie. L'armée repassa l'Oder, le 13 au soir, et rompit aussitôt les ponts; elle se porta ensuite, le 16, à Malvitz; le 18, à Furstenwalde, où elle garda les passages de la Sprée et couvrit Berlin. Le roi se fit joindre par le général Kleist, qui avait jusqu'alors observé les Suédois sur la Péene avec 6 bataillons et 7 escadrons, recompléta ses parcs, et réorganisa ainsi une petite armée de 28 à 30,000 combattants.

De son côté, Soltikof après avoir passé l'Oder le 16, campa la droite à Tzetschenow, la gauche à Lossow, le corps de Laudon vers la droite, Haddick, avec 12 à 15,000 hommes, à Hohenwalde; les alliés restèrent jusqu'à la fin du mois dans ces positions, singulier résultat d'une victoire sans exemple dans l'histoire de cette guerre, et emploi bien fautif d'une supériorité numérique qui leur garantissait la conquête de la Prusse.

On a reproché à Frédéric de ne pas s'être contenté de la prise du Muhlberg, et d'avoir continué les attaques. Tempelhof, pour le disculper, fait une longue dissertation inutile à rapporter; car il est en effet ridicule de reprocher après coup à un général, d'avoir poursuivi ses succès. Sans doute le roi aurait mieux fait de se contenter d'une demi-victoire, que de perdre une bataille aussi terrible, s'il avait pu prévoir comment tournerait la seconde attaque. *Mais attendu que 8 bataillons seulement se trouvaient engagés, n'avait-il pas les plus belles chances pour donner le dernier coup à une armée pour ainsi dire cernée?* Toutefois, on ne saurait se dissimuler qu'après la prise du village de Kunersdorf, le roi n'ait eu une sorte d'intérêt à s'en tenir là; il occupait alors les deux routes aboutissant à la ligne d'opérations de l'ennemi, celles de Reppen et de Zielenzig. En laissant reposer ses troupes, et poussant 10 escadrons de hussards dans la plaine de Reipsig pour observer l'ennemi durant la nuit sur la route de Crossen, Frédéric mettait Soltikof dans l'alternative de capituler le lendemain, ou de se faire jour, ce qui eût été fort difficile, puisque les avantages du terrain et de la victoire de la veille, garantissaient aux Prussiens le succès d'une bataille défensive.

Mais comment blâmer un grand capitaine qui a enlevé la moitié d'un camp ennemi, de chercher à culbuter le reste? Ce ne sont pas là de ces observations admissibles. Je ferai au roi un reproche d'une autre espèce, *celui d'avoir mal soutenu la première attaque,* et je vais démontrer que c'était une faute

indépendante de toutes les circonstances.

Les combinaisons primitives du roi étaient bonnes; il avait gagné la ligne d'opérations des Russes, et mis les chances en sa faveur : néanmoins, il eût été peut-être plus avantageux de passer l'Oder au-dessus de Francfort, et d'arriver à eux par la route de Crossen, point de communication avec leur ligne secondaire, l'armée autrichienne; et dans le fond il valait mieux les couper de celle-ci, que de leur base, parce qu'en leur laissant la route de Crossen, ils conservaient la faculté de se réunir à Daun, ce qui eût été funeste aux intérêts du roi. Au surplus, sans discuter ces points de vue généraux, attachons-nous à faire sentir les fautes commises sur le champ de bataille.

Le roi ayant gagné les derrières et l'extrême droite de l'ennemi, il arrêta sa première attaque sur cette droite (devenue la gauche après que les Russes eurent fait face en arrière). Cette combinaison faite d'après les grands principes, aurait eu les mêmes résultats que la bataille de Leuthen (chapitre VII); mais l'exécution fut trop lente; « *car si l'attaque n'est pas soutenue vivement,* » *l'extrémité n'est plus partie faible, vu que* » *l'ennemi a le temps d'y porter tous ses* » *moyens* ». C'est ce qui arriva dans cette occasion. Comme tout dépendait de la première attaque, il fallait la brusquer, et ne pas laisser à l'ennemi le temps d'organiser sa résistance. L'échelon de 8 bataillons, en avant de la droite, était bien ordonné; mais il convenait de tenir l'infanterie de cette aile en colonnes d'attaque, pour les suivre rapidement, attaquer et déborder tout ce qui leur résisterait ou voudrait se reformer; enfin il importait d'avoir, sur ce point, au moins une division de cavalerie, pour soutenir l'infanterie et charger à propos.

Cette marche de la droite, en colonnes d'attaque, aurait rempli le double but *de mobilité et de force qu'il fallait opposer aux masses pelotonnées des Russes*. Les quatre lignes d'infanterie avaient tous les inconvénients des colonnes, sans aucun de leurs précieux avantages.

Quant à la cavalerie, il est incontestable que Frédéric distribua mal la sienne. S'il est vrai qu'il faut rassembler souvent de fortes masses ou réserves de cette arme, il ne l'est pas moins en thèse générale, qu'il faut aussi des divisions de cavalerie à chaque aile, afin de profiter des occasions qui se présenteraient pour achever la victoire, et rétablir le combat, si cela devenait nécessaire.

Frédéric dut se repentir de n'avoir pas suivi cette maxime à Kunersdorf.

Il paraît aussi que le roi engagea mal à propos son front aux secondes attaques, et s'opiniâtra inutilement à la prise du Kuhgrund. J'ai vu le champ de bataille, et me suis convaincu que tout aurait été gagné si l'on avait tourné le ravin et emporté le Spitzberg; c'était là vraiment la clef de la seconde position. Le roi, pouvant facilement découvrir cette hauteur retranchée, aurait dû sentir son importance. Après avoir occupé Kunersdorf, il fallait qu'il appuyât son mouvement à gauche; que Finck vînt remplacer son aile droite devant le Kuhgrund; que cette aile, se rabattant sur Kunersdorf, eût tourné le Spitzberg, tandis que la gauche l'aurait attaqué de front : dès lors, le chemin creux n'eût plus été tenable. D'ailleurs, l'ennemi n'aurait pas eu le temps d'y prendre poste et d'organiser sa défense, si la droite, formée en colonnes d'attaque, comme je l'ai déjà dit, eût exécuté ses mouvements avec rapidité, pour achever ce que les grenadiers avaient si bien commencé.

CHAPITRE XVIII.

Opérations en Saxe et en Silésie, à l'époque de la bataille de Kunersdorf, et à la suite de cette journée.

On se rappellera, que Finck n'avait laissé en Saxe que la garnison de Dresde, et quelques troupes à Leipzig, Wittenberg et Torgau. Qu'au moment où Frédéric combattait les Russes, et que Daun marchait à Pribus pour se lier de plus près à Soltikof, et protéger les opérations de l'armée des cercles, celle-ci, maîtresse du champ de bataille, avait envoyé un détachement sommer Leipzig, qui ouvrit ses portes le 6 août.

L'armée vint y camper le 8, et le duc de Deux-Ponts porta ensuite sur Torgau le corps du prince de Stolberg, fort d'environ 15 à 18,000 hommes. Cette expédition n'offre d'autre intérêt que la conduite héroïque du colonel Wolfersdorf, qui y commandait.

La place de Torgau n'était alors défendue que par une muraille et un fossé, auxquels on avait ajouté quelques parapets en terre. Malgré son mauvais état et la faiblesse de la garnison, Wolfersdorf y soutint trois assauts : un quatrième était entamé et la garnison manquant de munitions, il allait réussir, lorsque le brave commandant sortit à la tête de 400 hommes, prit la colonne d'attaque à revers et la mit en déroute avec une perte très-considérable.

Enfin, après une résistance aussi honorable, n'ayant plus de cartouches, il consentit à livrer une ville sans défense, à condition qu'il se retirerait librement avec sa garnison et tous ses bagages. Il sortit, le 8, avec les honneurs de la guerre, et reçut du roi l'ordre de se porter à Potsdam.

Le 20, Wittenberg fut sommé; le général Horn, qui l'occupait, avec 3 bataillons saxons capitulés à Pirna, ne voulant pas essayer de se défendre avec des troupes suspectes, livra la ville, et se retira également à Potsdam.

Pendant que ces choses se passaient, Daun avait porté les divisions de Wehla et Brentano devant Dresde, pour observer la place et agir de concert avec l'armée des cercles; il y joignit ensuite la division Maquire, ce qui forma un corps d'environ 15,000 hommes. Le duc de Deux-Ponts laissant le général Saint-André aux environs de Leipzig avec 12,000 hommes pour couvrir ses conquêtes, se porta à Meissen, où il arriva le 27 août. Maquire était déjà, le 26, devant la ville neuve de Dresde, et en avait attaqué vainement le faubourg.

Le comte de Schmettau, qui avait si bien défendu cette place, l'année précédente, s'y trouvait encore, et faisait tous les préparatifs d'une défense vigoureuse : il répondit aux menaces et aux premières attaques des Autrichiens, en faisant brûler le superbe faubourg, et évacuant la ville neuve, pour concentrer ses moyens dans la vieille, sur la rive gauche de l'Elbe. Mais tous les malheurs semblaient devoir accabler Frédéric dans cette campagne. Immédiatement après la perte de la bataille de Kunersdorf, il écrivit au comte de Schmettau pour le prévenir qu'il ne devait compter sur aucun secours, et l'engager à se ménager une capitulation qui sauvât la garnison et 20 millions qui se trouvaient dans les caisses. La cour de Saxe, tremblant d'être bombardée, détermina par ses sollicitations Maquire à proposer à Schmettau une capitulation avantageuse. Le comte profita de la démarche de Maquire pour demander, le 3 septembre, non-seulement la libre sortie de la garnison, mais encore de toutes les propriétés prussiennes, ce qu'on lui refusa d'abord, mais qui fut ensuite accordé à l'approche du corps de Wunsch.

Ce général, parti de Furstenwald, le 21

août, avec son régiment, avait rassemblé un petit corps de 7,000 hommes, et repris Wittenberg et Torgau en laissant librement sortir leurs garnisons. Obligé malheureusement d'attendre dans cette dernière ville son artillerie de Magdebourg, il n'en partit que le 3 septembre, et arriva le 4, à Grossenhain, où il apprit seulement, par le colonel Wolfersdorf, que l'on était en pourparlers; il accéléra alors sa marche pour délivrer Schmettau. Celui-ci, cependant, bien éloigné de croire qu'il pût être secouru de sitôt avait signé la capitulation le même soir, et avait rendu la place aux alliés.

Le lendemain, Wunsch croyant toujours les Prussiens dans Dresde, culbuta les corps de Brentano et de Wehla, des hauteurs de Boxdorf, et des bois de Moritzbourg, et s'avança jusqu'à Weissenhirsch, où il apprit la reddition de la place.

Cet officier qui, jusqu'alors, n'avait conduit que de petits détachements de troupes légères, montra dans cette occassion toute l'audace d'un soldat et l'habileté d'un général; non content d'avoir battu et ramené sur Dresde deux corps plus forts du double que le sien, il résolut d'abord d'enlever de vive force la nouvelle ville gardée par Maquire, et ordonna de détruire les ponts de communication des alliés sur l'Elbe, afin de leur ôter la possibilité de déboucher sur ses derrières.

La nuit et la fatigue des troupes, qui, depuis vingt-quatre heures marchaient et combattaient, le forcèrent de remettre son attaque au lendemain. Mais le calme de la réflexion le détourna de cette entreprise hasardeuse, et le décida à reprendre, dans la soirée, la route de Torgau, où se dirigeait de son côté le général de Saint-André.

Wunsch arriva devant la ville, le 7, après midi; il y reçut, le lendemain, une sommation du général Saint-André, à laquelle il répondit en attaquant les Impériaux dans la position avantageuse qu'ils avaient prise près du village de Zinna; il porta son effort sur la gauche, séparée de la ligne par un petit ruisseau, l'accabla ainsi par une manœuvre habile, mit l'ennemi en déroute, lui fit 700 prisonniers et prit 12 pièces de canon.

Ce combat, quoique peu important en apparence, eut toutes les suites d'une victoire: il releva le moral des armées prussiennes, et les mit à même de recouvrer la Saxe, tandis que tout aurait été perdu, jusqu'à Magdebourg, si le général Wunsch eût été battu.

Opérations des grandes armées après la bataille de Kunersdorf.

Nous avons laissé, au chapitre XVII, l'armée de Frédéric campée à Furstenwalde, le 18 août. Le prince Henri, se trouvait toujours à Schmotseifen, et Fouquet couvrait la position de Landshut contre le général Harsch. Ces deux derniers corps prussiens comptaient environ 50,000 hommes. Le roi n'en avait pas plus de 28,000.

L'armée austro-russe campait vers Lossow, entre Francfort et Mulrose. Daun s'était porté, le même jour, à Tribel, pour se lier de plus près avec les Russes, et couvrir, en même temps, les entreprises de l'armée des cercles contre la Saxe: Buccow était à Lauban avec 20 bataillons et 30 escadrons: le marquis d'Ainse, avec la réserve, à Rothenbourg: Deville à Marclissa, avec 12 bataillons et 25 escadrons, couvrant les communications de la Lusace avec la Bohême: Beck, avec ses troupes légères, vers Naumbourg: Harsch en haute Silésie; enfin Maquire et Wehla réunis avec l'armée des cercles, comme nous l'avons déjà dit.

Après la catastrophe de Kunersdorf, lorsque les débris de l'armée du roi couvraient Berlin, séparés de la majeure partie de ses forces qui gardaient la Silésie, la chute de la monarchie prussienne semblait inévitable. Mais l'Europe étonnée, vit Frédéric se relever sur ses ruines; et ses ennemis, grâces à

l'apathie de leurs généraux, se trouvèrent, à la fin de la campagne, à peu de chose près au même point d'où ils étaient partis. Si l'on recherche les causes de cette inaction, on ne tardera pas à s'apercevoir qu'elles proviennent : soit de la pusillanimité des généraux en chef, gens d'honneur sur le champ de bataille et manquant d'énergie au conseil ; soit du vice inhérent à toutes les coalitions quand elles ne reçoivent pas l'impulsion d'*un homme de génie*.

L'armée autrichienne, aussi belle que supérieure en nombre à celle qui lui était opposée, n'avait pas encore tiré l'épée, que les Russes, victorieux dans deux sanglantes batailles, avaient perdu la moitié de leurs troupes. Quoique Soltikof dût en partie le gain de la dernière à Laudon, il n'en découvrit pas moins l'arrière-pensée du cabinet autrichien ; et, dès cet instant, il y eût, entre les généraux en chef, une froideur qui alla toujours croissant. Daun envoya d'abord au maréchal Soltikof, son chef d'état-major, Lascy, afin de combiner un plan d'opérations ; mais ce général revint sans avoir rien terminé. Le maréchal russe déclara *que ses troupes avaient assez fait, et que si l'intention des Autrichiens n'était pas de le sacrifier, ils devaient poursuivre le roi avec leur armée, et achever ce qu'il avait commencé. Que, jusqu'alors, il laisserait reposer la sienne, à Guben, et se rapprocherait de l'Oder et des dépôts de Posen.*

Daun, pour éviter cet éloignement fâcheux, s'aboucha avec Soltikof, et l'on convint dans cette entrevue *que l'armée russe resterait sur la rive gauche de l'Oder jusqu'après la prise de Dresde, à condition que les Autrichiens lui fourniraient des subsistances, que les deux armées marcheraient ensuite en Silésie, et y passeraient l'hiver, si les Autrichiens parvenaient à s'emparer de Neiss qu'ils comptaient assiéger.*

Tandis que les coalisés subordonnaient ainsi leurs entreprises à la réussite d'un chétif accessoire, et que Daun, au lieu de frapper des coups décisifs, couvrait toutes ses communications et craignait autant le roi battu que victorieux, Frédéric se mettait en devoir de profiter des moments précieux qu'il n'avait osé espérer.

Ce grand homme avait reçu la veille de la bataille, par un aide de camp du duc Ferdinand, la nouvelle de la victoire de Minden. Il le réexpédia après sa défaite, avec cette réponse remarquable : *Je suis fâché de ne pas donner une meilleure réponse à un message aussi agréable ; mais si vous trouvez les passages libres, et que vous puissiez arriver jusqu'au duc ; que Daun ne soit pas à Berlin et Contades à Magdebourg, assurez-le de ma part que nous n'avons pas perdu grand'chose.*

D'un autre côté les communications du prince Henri avec le roi, ayant été interceptées, il ne fut instruit du résultat de la bataille que le 18. Sa position était embarrassante, et il s'en tira avec beaucoup d'habileté ; jugeant que le seul moyen de sauver les affaires était de se lier de nouveau avec le roi, et de s'établir, en traversant la haute Lusace, sur les derrières de Daun, afin de lui enlever ses magasins, et de pouvoir couvrir les provinces les plus intéressantes.

Il se fit joindre, en conséquence, par une division, et se dirigea, le 27 août, avec 30 bataillons et 58 escadrons sur la Lusace. Le général Ziethen avait suivi le 15, avec une avant-garde, le mouvement que Daun avait fait sur Pribus, et il se trouvait, le 28, à Sagan. Le prince s'y porta le 29, et Ziethen marcha à Sorau.

Daun informé de ce mouvement, craignit que l'ennemi ne gagnât quelques marches sur lui, et ne l'empêchât de communiquer avec les Russes ; jugeant ne pas avoir assez de forces pour s'y opposer, il prescrivit au général Buccow de quitter Lauban et de venir le joindre à Tribel, et au marquis d'Ainse de se rendre à Pribus ; bientôt l'apparition de Ziethen à Sorau donna au maréchal des inquiétudes si vives, que, sans at-

tendre ces renforts, il se replia derrière la Neiss, à Muska, où il joignit Buccow.

Ce faux mouvement aurait pu avoir des suites fâcheuses, car le général autrichien, par la perte d'une marche, découvrit le magasin de Guben, dont Ziethen se trouva par le fait aussi rapproché que lui. Heureusement que les Prussiens restèrent dans leur position, et que Daun, informé de la faiblesse de Ziethen, retourna le 1er septembre, à Tribel.

Tandis que ces choses se passaient, les Russes qui étaient restés à Lossow, chassés par la disette de fourrages, et comptant trouver en Saxe toute espèce de ressources, se mirent enfin en marche le 28 août, pour s'en rapprocher, et campèrent, le 30, à Lieberose, Haddick à Lambsfeld. Daun, prévenu de ce mouvement, craignit que le prince Henri n'interceptât leurs communications avec l'Oder et la Pologne, et résolut d'enlever le corps de Ziethen, pour faire une diversion ou ôter au prince les moyens de rien entreprendre. Le général Beck devait partir de Wiesen pour s'emparer du défilé de Buschmuhle, sur la route de Sagan et sur les derrières des Prussiens; le prince Esterhazy devait se diriger de Sommerfeld sur leur flanc droit, tandis que le maréchal, avec le corps principal, les attaquerait de front. Des obstacles ayant retardé l'arrivée de Beck, l'expédition échoua. Ziethen eut le temps de se replier sur le prince Henri, qu'il joignit à Sagan. Daun vint camper à Sorau. Beck vers Wolsdorf, couvrant et éclairant l'armée.

De son côté, Frédéric informé du départ des Russes, avait quitté aussitôt le camp de Furstenwalde, et s'était porté, le 31, à Woldau, sur la route de Lieberose à Lubben. Par cette marche habile, il couvrit à la fois Lubben et Luckau, points centraux de ses communications avec Berlin, et avec la Saxe et la Lusace; un parti fut poussé sur Lubben et Wetschau dont les environs étaient infestés de troupes légères ennemies. Cette position du roi fit craindre à Haddick que son intention ne fût de couper ses communications avec l'armée autrichienne, et, pour l'en empêcher, il quitta Lambsfeld, marcha entre Peitz et Cottbus, et fila ensuite jusqu'à Kahren, le 5.

Daun reçut, le même jour, la nouvelle de la reddition de Dresde. Il ordonna alors au corps de Haddick de marcher en Saxe, pour se réunir avec l'armée des cercles, afin d'assurer ses conquêtes, et d'opérer ensuite avec sûreté contre la Silésie.

La prise de Dresde fut annoncée, le 6 septembre, à l'armée russe. Frédéric, qui ne connaissait encore que les premiers succès de Wunsch, ne désespéra pas de sauver cette place, et détacha Finck, avec 9 bataillons et 27 escadrons, pour aller se réunir à ce corps et en prendre le commandement. Les instructions du premier lui prescrivaient de suivre Haddick sur le flanc, d'empêcher sa réunion avec l'armée des cercles, et de l'attaquer à la première occasion. Il partit, le 7, et arriva, le 9, à Gossenhain; apprenant ici la reddition de Dresde et la jonction de Haddick, il ne lui resta plus d'autre parti que d'aller vers Torgau y rallier Wunsch, et suspendre les progrès rapides des alliés en Saxe.

Pendant tous ces événements sur le grand théâtre des opérations, il ne se passait rien d'important dans la haute Silésie entre les corps de Fouquet et de Harsch. Après plusieurs mouvements, ils reprirent poste, les Autrichiens à Trautenau; les Prussiens sous Goltz à Landshut, et sous Stutterheim à Schmotseifen, pour observer Deville stationné à Marclissa.

La situation générale des affaires et la concentration des alliés dans la basse Lusace semblaient présager des événements décisifs. Jamais Frédéric ne fut dans une situation aussi désespérée; mais Daun n'é-

tait pas homme à en profiter. Une opération hardie lui faisait perdre contenance; ses espérances les mieux fondées dégénéraient en inquiétudes ridicules. Tel fut l'effet que produisit sur son esprit le mouvement du prince Henri sur Sagan.

Lorsque ce prince reçut, dans cette ville, l'avis de la marche des Russes vers la Saxe, et de la position que le roi avait prise, il sentit qu'il n'avait pas un moment à perdre, et qu'il fallait gagner cette province. Il résolut en conséquence de tourner l'ennemi par Buntzlau et Gorlitz, et de tomber sur la haute Lusace que le général autrichien avait dégarnie. L'armée partit, le 4, de Sagan, et arriva, le 7, près de Lowenberg où elle joignit le corps de Stutterheim: Ziethen fut détaché sur Marclissa avec 11 bataillons et 25 escadrons pour chasser Deville de Lauban, et détruire les magasins que ce général couvrait; Stutterheim se porta, le 9, sur celui de Friedland qu'il enleva. Le prince Henri marcha ce même jour à Lauban, et Deville se retira à son approche sur Gorlitz, où il fut joint par le corps de Beck, qui se retirait de Rothwasser. L'armée prussienne alla camper, le 12, à Gorlitz; Ziethen occupa le Landscrone; Stutterheim prit position entre Radmeritz et Seidenberg pour couvrir la gauche de l'armée, et les Autrichiens se retirèrent sur Bautzen.

A peine Daun eut-il connaissance des mouvements du prince Henri, qu'il mit le comble aux fautes qu'il avait déjà commises dans cette campagne: il quitta le camp de Sorau et marcha d'abord à Spremberg, dans l'espoir de couvrir ses conquêtes en Saxe, et conserver l'ensemble de ses opérations avec les Russes; mais lorsqu'il apprit que le prince Henri avait formé une entreprise offensive, et qu'il menaçait ses corps détachés ainsi que ses magasins, il rabattit beaucoup de ses projets et ne songea qu'à son dépôt de Bautzen: sans s'embarrasser des suites que cela devait avoir, il se mit en marche, le 12, et vint camper le 18 septembre, à Teichnitz. Afin de ne pas perdre ses communications avec les Russes, et observer le roi, il ordonna néanmoins à Haddick de détacher Wehla près de Hoyerswerda, et le général Palfy vers Spremberg. Beck dut se porter sur Friedland, afin d'empêcher les incursions des Prussiens.

Dès que les Impériaux prenaient une direction divergente, Frédéric pouvait tout espérer, et cette dernière bévue de Daun rétablit en effet ses affaires. Lorsque Soltikof eut connaissance du mouvement rétrograde de l'armée autrichienne, il éclata en reproches, et voulut sur-le-champ se retirer sur Crossen. Le marquis de Montalembert, envoyé de France à l'armée russe, parvint, il est vrai, par ses prières et ses représentations, à calmer Soltikof, et le décida même à faire le siége de Glogau; mais les torts de Daun n'en étaient pas moins réels, et les effets irréparables. Le général russe exigea un nouveau renfort, Daun lui détacha, à regret, le 15, un corps de 10,000 hommes sous les ordres de Campitelli, qui partit du camp de Bautzen, et rejoignit par Muska, l'armée russe.

Presque tous les généraux jugeaient convenable de repasser l'Oder à Crossen, et d'opérer sur la rive droite de ce fleuve, afin de se rapprocher des dépôts; cependant les instances du marquis de Montalembert et la nouvelle du renfort autrichien, décidèrent Soltikof à se porter sur Christianstadt. Il partit, le 18 septembre, de son camp de Guben, et vint s'établir, le 21, à Christianstadt sur la rive droite du Bober où il fut joint par Campitelli. Laudon couvrit l'armée dans ce mouvement, et alla prendre poste à Freystadt.

Frédéric, qui n'avait pas observé la marche des Russes de Liberose à Guben, partit, le 16, pour Wetschau, et campa, le 17, à Cottbus. Il paraît qu'il eut le dessein de se porter contre Daun, présumant que les Russes allaient repasser l'Oder; mais apprenant

qu'ils restaient sur la rive gauche et avaient l'intention d'assiéger Glogau, il résolut de les attaquer. L'armée se porta, le 19, à Forste, et le 20 à Schœnwalde; d'ici le roi manda au prince Henri et à Fouquet, de lui envoyer toutes les troupes disponibles. Frédéric ayant poussé sur Sagan une reconnaissance qui replia le faible détachement qui s'y trouvait, s'établit le 21 au matin, la gauche sur le Galgenberg, vers la ville, la droite à Elkendorf.

Cette belle marche acheva de rétablir ses affaires; elle le mit en état de se lier avec le prince Henri afin de sauver Glogau, et rompit pour toujours l'ensemble des opérations de ses ennemis. *Les Russes à Christianstadt, et les Autrichiens à Bautzen, avaient entr'eux la masse des Prussiens qui occupaient les deux positions intérieures de Sagan et de Gorlitz.*

Informé, le 21, que Frédéric marchait sur la direction de Glogau, Daun, résolut d'agir avec toutes ses forces contre le prince Henri, pour le repousser de la haute Lusace, en Silésie, et s'assurer ainsi la possession de la Saxe. A cet effet, il porta le général Odonell à Reichenbach avec les grenadiers à cheval; l'armée suivit, le 23 au matin, et campa près de cette ville. Daun poussa une reconnaissance sur le Landscrone, près de Gorlitz, et résolut d'enlever le corps de Ziethen, quand cela n'était plus en son pouvoir.

L'intérêt que les Autrichiens attachaient à la conservation de Dresde et à la conquête de la Saxe, démontré par toutes leurs opérations, ne pouvait échapper au prince Henri, qui voulant éloigner l'armée de Daun de la Silésie, et donner au roi les moyens d'opérer en sûreté, jugea qu'en gagnant la gauche de l'ennemi et menaçant Dresde, il l'obligerait à se diriger sur l'Elbe.

Le 23 septembre, le prince se mit en mouvement, et, après une marche forcée, arriva le 25, au point du jour, près de Hoyerswerda. Le prince ayant appris que le général Wehla se trouvait encore en observation derrière l'Elster, chercha à le surprendre, fit faire halte, dans les bois, à son avant-garde, et porta sur les flancs de forts détachements de cavalerie pour gagner et couper l'ennemi, tandis que l'avant-garde marcherait sur la ville.

L'opération fut parfaitement exécutée; dès que la cavalerie eut passé la rivière, elle se forma par escadrons et chargea vigoureusement les Autrichiens qu'elle dispersa. Une partie du corps réussit à gagner les bois, Wehla fut pris avec 1,800 hommes.

Cette marche rapide du prince Henri qui fit, avec l'attirail des magasins, vingt lieues en deux jours au milieu des armées ennemies, est une des plus belles opérations de cette guerre. Lorsque Daun eut connaissance du départ des Prussiens, il se porta, le 25, sur Gorlitz, afin de reconnaître le but de leur mouvement; informé alors qu'ils s'étaient dirigés sur Hoyerswerda, il retourna le même jour à Bautzen pour couvrir Dresde au besoin.

Deux jours après son arrivée à Hoyerswerda, le prince Henri fut prévenu que l'armée des cercles, réunie à Haddick, devait avoir attaqué et repoussé le général Finck de Meissen; nous allons rendre maintenant compte de cette opération en reprenant les choses de plus haut.

Nous avons vu que Finck s'était réuni, le 11 septembre, au corps de Wunsch. Le lendemain, ces deux généraux se reportèrent en avant; après avoir occupé Eulenbourg et Leipzig, où ils prirent 3 bataillons ennemis, ils se dirigèrent sur Dobeln et Meissen. Dès que le duc de Deux-Ponts en fut informé, il résolut d'aller les y attaquer, mais il jeta assez inutilement 16 bataillons dans Dresde, qu'il aurait pu aisément confier à un corps moins nombreux. Le corps de Finck campait vers Korbitz, et y fut attaqué le 21 septembre, par les Autrichiens, aux ordres du général Haddick; Wunsch occupait les

hauteurs de Siebeneichen, où l'armée des cercles s'amusa toute la journée à le canonner. Après un combat peu important, le général Finck repoussa l'ennemi avec perte d'un millier d'hommes, et l'armée impériale retourna à son camp de Wilsdruf.

Le prince Henri, mal informé d'abord de l'issue de cette affaire, se mit en marche, le 28, pour joindre Finck; arrivé le 29 à Elsterwerda, il y apprit alors le résultat d'un combat livré huit jours auparavant, et dont il aurait dû avoir connaissance dans les vingt-quatre heures. Il persista néanmoins dans son projet de jonction, et résolut de passer l'Elbe entre Meissen et Strehlen; l'armée campa donc, le 2 octobre, vis-à-vis de Torgau, l'avant-garde à Belgern.

Sur ces entrefaites, Daun comptant prévenir le prince Henri sur l'Elbe, avait quitté son camp de Bautzen pour marcher sur Dresde, où il arriva le 29. L'armée des cercles s'était retirée derrière le val de Plauen; celle des Autrichiens campa près de Kesselsdorf, où elle séjourna le 30, pour attendre ou couvrir ses parcs et les corps détachés. En attendant, Daun reconnut journellement la position de Finck, qu'il voulait accabler avant l'arrivée du prince Henri: l'attaque fut fixée au 2 octobre; mais lorsque les Autrichiens se mirent en mouvement, ils ne rencontrèrent plus l'ennemi, Finck avait décampé en silence dans la nuit, et se trouva posté vers 7 heures à Strehlen.

Le 3, Daun se porta sur sept colonnes à Lommatsch: Brentano inquiéta le camp de Strehlen. De son côté, le prince Henri passa l'Elbe le même jour à Torgau, campa à Belgern et arriva le 4 octobre à Strehlen, où il se réunit enfin avec le corps de Finck: l'armée consista alors en 53 bataillons et 103 escadrons. Le général Bulow fut posté avec sa division à Eulenbourg pour communiquer avec Leipzig.

Daun vint le même jour à Heyda; son armée n'avait pas moins de 64 bataillons, de 75 escadrons de grosse cavalerie, sans compter les hussards, l'infanterie croate, le corps de Brentano, celui de Gemmingen ni l'armée des cercles. Gemmingen, avec 8 bataillons et 10 escadrons, couvrait la gauche à Seerhausen; Esterhazy, avec les troupes légères, à Hof; le corps de Haddick fut amalgamé avec l'armée, et le général se retira.

Le maréchal autrichien avait enfin reçu de sa cour l'ordre d'attaquer le prince Henri; mais se souciant peu de courir les chances d'une bataille, il préféra obtenir l'évacuation de la Saxe, par des manœuvres, que de la gagner les armes à la main. Il crut qu'en menaçant les magasins de Torgau, il forcerait les Prussiens à quitter la position de Strehlen, et qu'il les couperait aisément de Wittenberg et de Magdebourg. Ces petits moyens lui parurent plus conformes à sa maxime favorite, qui était *d'aller lentement, mais à coup sûr,* et il forma le dessein de se prolonger insensiblement par sa gauche, afin de gagner l'extrême droite du prince, et de l'attaquer ensuite à revers; ce fut dans cette vue qu'il exécuta les mouvements suivants:

Le 5 octobre, Esterhazy se porte à Ratzen.

Le 6, L'armée à Hof, en présence du prince; les postes des deux armées séparés par le ruisseau qui coule à Schonewitz et Borna.

Daun convoqua un conseil de guerre pour délibérer s'il convenait d'attaquer les Prussiens dans leur position. Les avis y furent si partagés qu'on se sépara sans avoir rien arrêté.

Le 8, Esterhazy campe à Lampertswalde.

Le 12, Gemmingen et Brentano, renforcés par les grenadiers à cheval, sous les ordres de Buccow, marchent à Dahlen, et cherchent à enlever le corps de Rebentisch, qui avait remplacé Bulow, et se trouvait à Schilda le 13 au matin. Brentano se porte près de Sernewitz, et lui coupe la route de Strehlen et Torgau.

Le 15, Buccow se dirige sur Schilda; Rebentisch trop faible se replie à temps à Wildschutz, d'où il se replie à l'entrée de la nuit sur Torgau.

Par ces opérations, lentes à la vérité, mais d'autant plus prudentes, le général autrichien approchait insensiblement de son but. Cependant ses combinaisons avaient le défaut de laisser toujours à son adversaire le temps de lui opposer des contre-mouvements efficaces. Daun pouvait être rendu, le 7, au même point où il n'arriva que le 15, en marchant par lignes et par la gauche, campant à Dahlen et poussant Buccow sur Schilda ; car le prince Henri eût été forcé de l'attaquer ou de se retirer à Torgau ; le maréchal craignit de hasarder un mouvement semblable qui n'avait pourtant rien de bien difficile.

Aussitôt que le prince Henri sut, le 16 au matin, que Rebentisch avait été forcé de se retirer sur Torgau, il partit de Strehlen pour prendre près de cette première ville la forte position de Siptitz. Le prince craignant une entreprise sur Leipzig, détacha Finck avec 14 bataillons et 25 escadrons à Eulenbourg, pour entretenir les communications; ce corps campa, le 19, à Groisch au delà de la Mulde.

Daun séjourna le 17, les carabiniers occupèrent le camp des Prussiens, et le général Esterhazy les suivit avec les troupes légères. L'armée autrichienne campa, le 18, à Strehlen, et le 19 à Belgern.

Le prince Henri établit la brigade de Schenkendorf à cheval sur l'Elbe, près de Werda, afin de couvrir et d'éclairer l'armée. Apprenant que Daun se disposait à l'attaquer, il rappela Finck, et ne laissa dans Eulenbourg que 2 bataillons et 12 escadrons. On concevra difficilement que les Autrichiens ne se soient pas opposés à ces mouvements, chose qui leur était très-facile, puisqu'il ne s'agissait que de porter la forte division de Buccow, de Schilda, par la gauche, aux environs de Strehlen, et de la faire remplacer par l'armée.

La lenteur de Daun devait faire échouer ses plans les mieux conçus. Cependant songeant toujours à déloger les Prussiens de la redoutable position de Siptitz, il mit en mouvement l'armée des cercles, stationnée depuis si longtemps à Dresde ; le 18, les troupes légères de Kleefeld et Ried s'approchèrent de Torgau ; le duc de Deux-Ponts arriva, le 21, à Grossenhain.

Le 22, Daun se rendit de Belgern à Schilda sur six colonnes (1). Il remplaça Buccow par le duc d'Aremberg, à qui il ordonna de porter sa division sur Strehlen, afin de couper les communications des Prussiens avec Eulenbourg et Leipzig. Le 23, Gemmingen marcha avec 6 bataillons et 10 escadrons sur Eulenbourg.

Daun conçoit alors le projet d'envelopper le prince Henri : à cet effet le duc de Deux-Ponts se porte, le 25, à Peritz, le général Ried à Rosdorf, Palfy à Ubigau ; un pont est jeté sur l'Elbe à Leuwitz, pour entretenir la communication de ces corps avec la grande armée. D'un autre côté, le duc d'Aremberg, est dirigé sur Dommitsch, et Gemmingen à Duben sur les derrières des Prussiens : le général Guasco avec 5 bataillons et 5 escadrons s'établit à Schilda, afin d'entretenir les communications du duc avec l'armée.

Ce morcellement eut le résultat qu'il fallait en attendre. Le duc d'Aremberg, se portant, le 25, à Malitsch, donna sur le corps de Finck, que le prince Henri avait détaché sur ce point.

Le 26 au matin, le prince, après avoir reconnu la position du corps d'Aremberg, se décide à le tourner. Le général Wunsch reçoit ordre de se porter avec 5 bataillons et 10 escadrons sur Wittenberg, en longeant

(1) Cette méthode de marcher sur un grand nombre de colonnes pour déployer, est contraire aux ordres de marche indiqués dans le chapitre V. Elle exigeait un temps considérable, et c'est ce qui donnait tant de peur aux Autrichiens d'être attaqués dans un mouvement.

la rive droite de l'Elbe, de repasser sur la gauche, d'attirer à Remberg le général Rebentisch, et d'attaquer à revers l'ennemi conjointement avec lui, au moment où le corps de Finck l'abordera de front.

Sur ces entrefaites, Odonell avec 5 bataillons et 15 escadrons avait renforcé le corps de Guasco, destiné à soutenir le duc d'Aremberg, lequel devait partir pour Wittenberg, le 28 à huit heures du soir, et ne se mit en marche que le 29 au matin avec ses troupes, celles de Gemmingen et d'Odonell.

Ce jour avait été marqué par le prince Henri pour l'exécution de son dessein; lorsqu'il eut avis du départ de l'ennemi, il lança Finck et Wunsch à sa poursuite; le premier ne put l'atteindre. Wunsch, plus heureux, rencontra les postes du général Gemmingen au défilé de Merckwitz : l'apparition subite des Prussiens sur les derrières, tourna la tête au duc d'Aremberg, qui se retira avec précipitation sur Duben par la forêt de Torgau : Gemmingen ne cherchant plus qu'à le suivre et à gagner Duben, détacha 2,000 grenadiers, sur les hauteurs près du bois de Sackwitz, afin de protéger la retraite, qui s'opérait en désordre. Les grenadiers n'étaient encore qu'à mi-côte, lorsque la cavalerie prussienne parut sur le sommet, les chargea avec impétuosité, les culbuta, prit le général Gemmingen avec 1,400 hommes, sabra et dispersa le reste.

Les généraux Wunsch et Rebentisch campèrent à Mairo, et se réunirent, le 30, à Finck. D'Aremberg fut joint à Duben par Odonell, qui accourut trop tard à son secours, et ils se retirèrent ensemble à Eulenbourg. Les Prussiens campèrent, le 31, à Duben.

Le maréchal Daun parut fort mécontent de la conduite de ses généraux, bien qu'il fût la première cause de cet événement, en s'occupant à fortifier un camp, au moment où il détachait de grosses divisions au milieu de l'armée prussienne. Comment accorder une telle pusillanimité avec l'audace de jeter 28,000 hommes au loin sur les derrières d'un général habile? Ce corps se trouvait éloigné de 4 lieues de la grande armée et séparé d'elle par la forêt de Torgau; ce qui est plus inexplicable, c'est qu'on l'y laissa trois jours, n'ignorant pas que l'armée prussienne était à portée de l'accabler.

Le maréchal Daun perdit une belle occasion d'attaquer le prince à l'arrivée du duc d'Aremberg à Dommitsch; il devait alors se porter sur lui du côté des hauteurs de Siptitz vers Leswig, et combiner ses efforts avec ceux du duc qui aurait pris l'ennemi à revers; toutes les chances étaient en sa faveur, puisque rien ne l'empêchait de se retirer sous le canon de Dresde sans rien perdre, tandis que le prince Henri courait les plus grands risques, et n'avait de retraite que sur Magdebourg et Berlin; mais son inaction dénatura les résultats d'une combinaison qui devait être exécutée avec vigueur.

Avant de donner la suite des opérations en Saxe, reprenons celles du roi et de l'armée russe sur l'Oder.

CHAPITRE XIX.

Suite des opérations du roi contre les Russes; Soltikof retourne en Pologne; les Prussiens se concentrent en Saxe; affaire de Maxen; campagne d'hiver.

Frédéric, par sa marche sur Sagan, ayant formé une ligne intérieure qui le mettait en mesure de lier ses mouvements avec ceux du prince Henri, rompit le peu d'ensemble qui jusqu'alors avait régné dans les opérations de ses adversaires, et n'eut pas de peine à leur faire prendre une direction diamétralement opposée : car chacun d'eux se voyant isolé ne se crut plus en sûreté qu'en se rapprochant au plus vite de sa base.

Le premier n'ayant trouvé à Christianstadt aucun des approvisionnements que Daun lui avait fait espérer, ne dissimula pas son mécontentement. A l'annonce de fonds qu'on lui fit pour se procurer des vivres, il répondit *que ses soldats ne mangeaient point d'argent*, et qu'il allait repasser l'Oder à Crossen. Le marquis de Montalembert lui ayant démontré qu'il se rapprocherait bien plutôt de ses dépôts en prenant la route de Karolath, le maréchal se décida à s'y porter pour attendre les transports de la Pologne, auxquels il traça cette direction. L'armée se mit en marche le 22 septembre, et campa, le 23, à Freystad. Laudon à Windisch-Borau près de Neustadel.

Frédéric se porta le même jour à Suckau, pour être à même de défendre le défilé de Neustadel. Ce mouvement hardi faisant croire aux Russes que le roi avait reçu de nombreux renforts, ils jetèrent un pont sur l'Oder, aux environs de Wartenberg, et l'armée marcha, le 24, pour gagner Karolath par cette route. Laudon se dirigea sur Beuthen.

Aussitôt que le roi en fut instruit, il se mit en marche par lignes et par la droite, et alla occuper les hauteurs entre Zobelwitz, Baune et Milkau, dans la vue de fermer la route qui conduit, par Beuthen, à Glogau. Les Russes furent saisis d'étonnement de trouver les hauteurs de Kleinwirbitz garnies de Prussiens. Ils passèrent la nuit sous les armes, et campèrent le lendemain, 23, un peu en arrière. Tandis qu'on jetait un pont à Karolath, le roi, que son infériorité ne mettait pas en état de repousser une surprise, faisait prendre les armes tous les matins avant le jour. Fouquet lui envoya, le 27, un renfort de 3 bataillons et 3 escadrons, et le lendemain le général Queiss lui amena 6 bataillons, de sorte que son armée se trouva forte d'environ 36,000 combattants.

La mésintelligence entre les généraux ennemis s'accroissait chaque jour par de petits incidents ; entre l'emportement de Soltikof et la fierté autrichienne, il y avait peu de moyens de conciliation : Laudon ayant demandé, le 26, au maréchal russe, ce qu'il comptait entreprendre, celui-ci lui répondit les choses les plus désobligeantes, les plus dures, et serait parti sur-le-champ pour la Pologne, si les bonnes raisons du médiateur Montalembert ne l'eussent décidé à différer de repasser l'Oder jusqu'au 30 octobre.

Le roi fit poursuivre, sans succès, l'arrière-garde ennemie, et marcha, le 2 octobre, à Glogau, où il fit passer le fleuve à 12 bataillons, et à presque toute sa cavalerie qui prirent position à Klein-Zerbau, et devaient par leur excellente position, empêcher le bombardement de la place.

Les Russes se portèrent, le 2, à Kuttlau, et le 4, à Schwusen.

On a blâmé le roi de n'avoir pas passé l'Oder, le 2, avec la totalité de ses forces, pour s'emparer du défilé de Hundpass, qui couvre Herrenstadt et Gurau, ce qui eût, peut-être, forcé les Russes à reprendre immédiatement le chemin de la Pologne ; ce reproche n'est pas fondé, car il ne lui convenait point de mettre les Russes dans la nécessité de combattre pour s'ouvrir un passage ; puisqu'ils s'en retournaient volontairement, et que dans peu il en serait débarrassé. Cependant, lorsque Soltikof prit la direction de Schwusen, et parut vouloir prolonger son séjour, le roi résolut de faire passer l'Oder au reste de l'armée, et détacha seulement Schmettau, avec 7 bataillons et 10 escadrons, à Golgowitz, sur la rive gauche, afin de canonner le camp ennemi, et d'empêcher des incursions sur cette rive.

Ayant alors reçu l'avis que les Russes voulaient se porter sur Breslau, Frédéric en vue de les y prévenir, fit jeter un pont, le 7 octobre, à Koben, marcha à Klein-Gafron le 8 au matin, passa l'Oder et campa à Sophienthal.

Les Russes devaient partir le 20, et les

campements s'étaient déjà mis en route, depuis la veille, lorsqu'un courrier de Pétersbourg, ordonna à Soltikof de continuer ses opérations contre Breslau. En conséquence l'armée se porta, le 22, à Sandeborschke, vis-à-vis de Herrenstadt; Laudon à Babiele.

Les Prussiens arrivèrent ce jour-là à Kutschen-Borwitz, sous la conduite du général Hulsen, auquel le roi malade avait confié le commandement. L'ennemi fit sommer le bataillon, qui se trouvait à Herrenstadt, avec menace de brûler la ville. Le commandant répondit en brave; le bombardement commença et réduisit bientôt la ville en cendres, sans pour cela forcer la garnison à quitter son poste.

Cette tentative inutile termina la campagne de Soltikof. Un conseil de guerre, convoqué le même jour, déclara l'ordre de la cour de Pétersbourg inexécutable. L'armée russe partit, le 24 octobre, pour Tribusch où Soltikof reçut l'avis que Daun, désespérant d'attaquer le prince Henri avec succès, s'était décidé à prendre des quartiers d'hiver; cette nouvelle mit le comble à son mécontentement, et sur-le-champ il se dirigea vers Posen. Laudon rabattit sur Kalisch.

Aussitôt après le départ des Russes, Frédéric détacha les généraux Gablentz et Schmettau, avec 9 bataillons et 20 escadrons, vers Trachenberg, pour observer les mouvements de Laudon, sur les frontières de Silésie. Le général Meyer, avec 5 bataillons et 10 escadrons, alla relever, à Hirschberg et Landshut, les troupes de Fouquet. Hulsen se porta en Saxe avec 19 bataillons et 30 escadrons : le roi toujours malade, se fit transporter à Glogau.

Opérations en Saxe, après l'arrivée de Hulsen; affaire de Maxen.

Nous avons laissé plus haut Daun campé à Schilda, le prince Henri à Torgau, Finck à Duben. Le départ des Russes et l'arrivée de Hulsen, à Muska, engagèrent Daun à se replier sur Dresde; il se porta, le 4 novembre, à Naundorf, où le corps d'Aremberg le rejoignit. Le 5, il prit position à Lommatsch, et le 6 à Heinitz. Les corps d'Esterhazy et de Brentano éclairèrent cette marche.

Le prince Henri, de son côté, vint camper le 5 à Belgern et le jour suivant à Strehlen; Finck, avec 18 bataillons et 35 escadrons, à Mutschen. Le 8, l'armée forte de 40 bataillons et 63 escadrons, s'établit à Altsattel; le général Aschersleben à Naundorf, sur l'Elbe, avec 4 bataillons et 17 escadrons; une forte division sous Wedel s'établit près de Hirschstein; Schenkendorf à Karschitz, en intermédiaire de Finck, avec 2 bataillons et 8 escadrons; le général Dierke, à Grossenhain, avec 4 bataillons et autant d'escadrons.

Ces renforts mettaient le prince Henri en état de prendre l'offensive; mais, la position des Autrichiens étant trop forte, il résolut de les en déloger, en débordant leur gauche, et les coupant des montagnes de l'Erzgebirge. Finck prit dans cette vue position le 9 à Etzdorf. Brentano, qui flanquait la gauche de l'ennemi, se retira à Nossen, à l'approche des Prussiens.

Le prince remarquant avec plaisir l'immobilité de Daun, renforça Finck de 6 bataillons et 20 escadrons, et lui ordonna de déloger le 13, Brentano de Nossen, d'occuper Freyberg, et de pousser des partis sur Dippodiswalde et Dohna.

Aux premiers coups de canon, le maréchal se rendit au galop, auprès de son lieutenant, et devinant le projet de son adversaire, il retira ses troupes, et une partie de sa gauche en crochet vers Deutsch-Bohra, afin de couvrir son flanc et ses derrières. Finck s'établit alors sur les hauteurs qui s'étendent entre Zelle et Siebenlehn, de manière que sans aucun effort, il se trouva sur l'extrême gauche des Autrichiens, et coupa leurs communications avec Freyberg. Le roi arriva sur ces entrefaites à l'armée.

Le maréchal, ne pouvant se dissimuler les dangers de sa position, se retira dans la nuit, sur Wilsdruf, où il s'établit entre Sohra et Blanckenstein ; la réserve et les carabiniers sur les hauteurs de Polentz; le marquis d'Ainse à Batzdorf sur l'Elbe, vis-à-vis de Meissen; Brentano à Herzogswalde.

Aussitôt que le roi apprit le départ des Impériaux, il ordonna au général Wedel de les poursuivre, et se mettant lui-même à la tête de 8 bataillons de grenadiers et du petit corps d'Aschersleben, il atteignit le général Sincère près de Korbitz, et lui fit éprouver une perte considérable : l'armée partit le 14 à midi pour aller camper à Krogis; le corps de Wedel à Korbitz, celui de Schenkendorf à Deutsch-Bohra.

Cependant, Finck avait détaché le général Wunsch à la poursuite de l'ennemi, et envoyé Sydow, avec 4 bataillons à Freyberg. Frédéric jugeant que Daun allait se replier en Bohême, ne voulut pas lui laisser achever paisiblement sa retraite, et donna l'ordre à Finck de se porter en toute hâte à Maxen. Ce général arriva le 16 à Dippodiswalde, occupé depuis deux jours par une division de l'armée des cercles, qui ne put se retirer sur Possendorf sans perte : l'avant-garde, sous le général Wunsch, coucha à Maxen, et poussa une reconnaissance sur Dohna.

Le 17, Finck se réunit à son avant-garde. Le général Lindstedt, qui était resté à l'escorte des parcs avec 4 bataillons et 6 escadrons, occupa Dippodiswalde, pour couvrir ses communications.

L'arrivée d'un corps aussi nombreux sur ses derrières, donna des inquiétudes au maréchal Daun, qui quitta Wilsdruf le 17, et vint asseoir son camp dans le val de Plauen. Ce vallon formé par la Weistritz n'a que quatre cents pas de largeur depuis Plauen jusqu'à Postchapel : dans l'espace d'une lieue il s'élargit sensiblement, mais se resserre de nouveau et continue jusqu'à Dippodiswalde, au milieu d'une chaîne de défilés, formée par des groupes variés de hauteurs escarpées ou de rochers (1). De Dresde à Plauen, règne une plaine ; la cavalerie autrichienne y fut réunie : l'infanterie occupa les hauteurs de Plauen au Windberg. Le corps de Sincère fut placé sur les hauteurs de Hainchen, pour couvrir les derrières, et garder les défilés de Possendorf où passe la route de Dresde à Dippodiswalde. Brentano s'établit à Strelen sur la route de Pirna, et ensuite à Niekern. Enfin l'armée des cercles quitta le camp de Dresde, et prit position entre Cotta et Gishubel ; ses troupes légères, sous Ried, marchèrent à Glashutten et Lipstadt ; le comte de Palfy, avec les hussards, à Zéhist; le général Kleefeld, avec l'infanterie croate et hongroise, à Zaschendorf.

Finck aperçut, des hauteurs de Maxen, le mouvement de l'armée des cercles, et porta Wunsch sur Dohna.

Tandis que ces choses se passaient, le roi était venu, le 18, s'établir à Wilsdruf, l'avant-garde sous Ziethen, à Kesselsdorf. Frédéric informé des dispositions de Finck, engagea ce général à retirer le détachement de Lindstedt, attendu qu'il était insuffisant pour empêcher un corps nombreux d'arriver sur lui. Finck obéit, et ne laissa dans ce poste que 3 escadrons de hussards, afin d'épier les mouvements du camp autrichien ; mais il écrivit au roi pour lui faire observer les dangers qu'il courait, et lui indiquer la position des corps ennemis. Sa dépêche fut vraisemblablement interceptée, car elle resta sans réponse.

Finck reçut bien ensuite une lettre du roi qui le laissait maître d'agir suivant les circonstances ; mais Frédéric avait ajouté de sa propre main : *vous aurez sans doute une affaire avec les cercles ou avec Sincère*, et Finck inféra de ce post-scriptum, que le roi préférait qu'il défendît son poste. Il y resta

(1) Voyez la carte spéciale des environs de Dresde, par Pétry, ou celle de Bakenberg.

donc, comptant d'ailleurs que le roi qui devait avoir reçu sa précédente, ferait un mouvement en sa faveur, dès qu'il apercevrait Daun se tourner contre lui.

Cependant, ce maréchal voyant que Finck s'obstinait à conserver son poste, malgré ses premiers mouvements, résolut de l'enlever. Il s'aboucha le 18 avec le duc de Deux-Ponts, et convint que l'armée des cercles prendrait l'ennemi à revers par Dohna, tandis que Brentano l'aborderait de front, et que la grande armée, réunie au corps de Sincère, l'attaquerait sur la gauche, pour lui couper sa retraite sur l'armée du roi. A cet effet, le corps de Sincère, dont le général Odonell prit le commandement, fut renforcé de 12 bataillons et 10 escadrons, qui le portèrent à 30,000 hommes. Cette armée partit de Rupchen, le 19, à 7 heures du matin, et marcha directement sur Dippodiswalde, sous la conduite du maréchal. Daun. D'abord un brouillard épais empêcha Finck de s'apercevoir de ce mouvement; mais, lorsque l'horizon s'éclaircit, il aurait encore eu le temps de le prévenir à Dippodiswalde, s'il n'avait cru de son honneur et de son devoir de l'attendre. Le général Platten occupa Reinhardsgrimma et les hauteurs de Hausdorf, avec 5 bataillons et 5 escadrons. Les Autrichiens campèrent, la droite sur les hauteurs de Maltern, la gauche à Oberhaselich; le prince de Stolberg, avec 7 bataillons et 5 escadrons, prit poste à Buckardswalde.

Finck, ne doutant plus des projets de l'ennemi, fit ses dipositions de défense. Le général Wunsch resta avec 5 bataillons et 3 escadrons sur les hauteurs de Plaschwitz, vers Dohna, pour contenir l'armée des cercles et l'empêcher de franchir le ravin. Le reste des troupes fut rangé en bataille, en forme de croissant autour de Maxen. La ligne, prenant dans la direction de Muhlbach, se prolongeait sur les hauteurs en arrière de Witgendorf; le général Lindstedt couvrait la cavalerie et la droite, avec 3 bataillons sur les hauteurs en avant de Schmorsdorf.

Le 20, le corps autrichien se mit en marche sur quatre colonnes, la cavalerie sur les ailes; ne laissant à Maltern que la brigade Schenkendorf pour couvrir ses derrières. Daun fit former ses troupes sur deux lignes près de Reinhardsgrimma, et reconnut la position des Prussiens.

Finck, de son côté, était allé en reconnaissance, lorsqu'on vint lui annoncer que l'ennemi se formait en même temps vers Bohrsdorf, et derrière Reinhardsgrimma. Il ordonna au genéral Platten de se retirer en arrière de Hausdorf. Cette mesure paraît avoir été précipitée, car le défilé de Reinhardsgrimma présentait des obstacles difficiles à vaincre. Entre Hausdorf et le bois de ce village, est une hauteur très-élevée qui masquait le débouché des colonnes autrichiennes. Les grenadiers étant parvenus à la gravir, Daun y établit une batterie dont le feu protégea le déploiement des troupes qui se formèrent en bataille la droite sur les hauteurs en avant de Mulbach, la gauche vers Hausdorf. (Pl. XXIII, n° 2.)

Aussitôt après, le général Ziskowitz, à la tête de 5 bataillons de grenadiers, soutenus par les brigades d'Ainse, et de Dombasle, attaqua les Prussiens sur les hauteurs en avant de Witgendorf et de Maxen. Ces grenadiers furent un peu reployés à droite et à gauche; mais ils se jetèrent avec tant d'impétuosité par le centre, qu'ils enfoncèrent les bataillons de Grabow et de Zastrow, percèrent ainsi la ligne, et se précipitèrent dans le village de Maxen. Le genéral Finck envoya pour les contenir les dragons de Platten et le régiment de Rebentisch, qui furent entraînés par les fuyards. Les bataillons de Billerbeck, Kleist et Finck, furent ainsi enveloppés et pris entre deux feux: une charge de celui de Willemai, sauva, il est vrai, les deux derniers; cependant, comme cette aile ne put opérer de concert avec la droite, puisque l'ennemi tenait le centre en

masse, elle fut forcée à se faire jour pour se retirer sur Schmorsdorf.

D'un autre côté, Brentano s'étendait de plus en plus sur les derrières des Prussiens. Quelques instants avant l'enlèvement des hauteurs de Maxen, Finck voulut le faire charger par toute la cavalerie, afin de s'en débarrasser et d'opposer ensuite son infanterie au maréchal ; mais le feu de l'artillerie tint ses escadrons en respect, et ce mouvement ne servit qu'à les paralyser en les isolant du reste de la division. Daun fit reformer sa ligne et en lia la gauche au corps de Brentano.

Finck, avec les débris de ses bataillons, se retira sur les hauteurs en arrière de Falkenhain et Blochwitz, où Wunsch tenait encore après avoir repoussé toutes les attaques dirigées contre lui; ils y furent bientôt cernés. Comme il ne restait d'antre parti que de se faire jour, Finck fit reconnaître tous les chemins vers Burckardswalde, et convoqua un conseil : celui-ci considérant que le corps se trouvait réduit à moins de 12,000 combattants, désespéra de forcer le défilé tenu par un ennemi cinq à six fois plus nombreux, et fut d'avis de capituler.

Wunsch, que rien n'intimidait, proposa de se faire jour, pendant la nuit, aux environs de Sillen, avec toute la cavalerie; et Finck y ayant consenti, ce général partit, le 21 novembre, à trois heures du matin : mais il est probable qu'il aurait eu de la peine à réussir. On envoya après son départ le général Rebentisch à Daun, qui ne voulut entendre de proposition qu'autant qu'on fit revenir le général Wunsch. Les Prussiens n'étaient pas dans une position à dicter des conditions : après quelques débats, on fut forcé d'accepter celles de Daun, et environ 14,000 hommes se rendirent prisonniers : 3,000 avaient été mis hors de combat.

Le roi, mécontent du général Finck, le fit traduire à un conseil de guerre, qui le cassa et le condamna à deux ans de détention, ainsi que les généraux Rebentisch et Gersdorf.

Tandis que la fortune semblait épuiser tous ses coups sur Frédéric, il détachait par la forêt de Tharandt, au secours de Finch, le général Hulsen avec 9 bataillons et 20 escadrons. Mais ce dernier apprenant le 21, près de Dippodiswalde, le sort de son collègue, se retira à Freyberg. Le roi établit alors 4 bataillons à Mohorn pour communiquer avec lui.

Daun se reposant sur ses lauriers, cantonna son armée aux environs de Dresde ; celle des cercles alla prendre ses quartiers d'hiver en Franconie.

Le roi prit aussi des cantonnements resserrés en face des Autrichiens : l'avant-garde, de 9 bataillons et 24 escadrons, fut établie aux environs de Kesselsdorf ; la première ligne, de 23 bataillons auprès de Wilsdruf et Limbach ; la deuxième, de 8 bataillons, non loin de Blankenstein et Meissen ; la troisième, de 28 escadrons, près de Herzogswalde ; la réserve, sous Hulsen, de 11 bataillons et 35 escadrons, dans le voisinage de Freyberg ; 6 bataillons et 1000 chevaux furent postés à Koln, vis-à-vis de Meissen, sur la rive droite de l'Elbe, pour empêcher les Impériaux de fourrager le pays. Attendu la proximité de l'ennemi, les bataillons de piquet baraquèrent, malgré l'extrême rigueur du froid : ce service pénible coûta un grand nombre d'hommes.

Daun, encouragé par la réussite de son opération de Maxen, résolut d'enlever le corps de Koln ; il attira à lui, dans cette vue, la division de Beck, qui avait été si longtemps à Zittau, la renforça de 5 bataillons, et la poussa, le 3 décembre, devant ce poste ; le général Dierke qui le commandait ne pouvant rétablir le pont à cause des glaçons énormes que l'Elbe charriait, ramena avec des peines infinies, durant la nuit la plus grande partie de son corps sur des nacelles : le lendemain, ce qui restait fut attaqué avec impétuosité, et fait prisonnier, au nombre de 1,500 hommes.

Après des revers aussi accablants et

aussi multipliés, il ne paraissait pas possible que le roi se maintînt longtemps contre les forces du maréchal Daun; cependant ils n'apportèrent aucun changement notable dans les affaires : la présence d'esprit et le génie du grand homme égalaient la faiblesse de son vainqueur, qui se retrancha sous le canon de Dresde, comme après une défaite, et laissa l'armée battue maîtresse de la campagne.

Mouvements en Silésie.

Tandis que les événements se pressaient sur les bords de l'Elbe et de l'Oder, la plus grande tranquillité régnait en haute Silésie, où les Autrichiens avaient laissé 33 bataillons et 50 escadrons devant un faible cordon prussien. Le général Beck couvrait les environs de Zittau avec 13 bataillons et 30 escadrons, et n'était observé que par 4 bataillons et 4 escadrons, sous le général Goltz. Harsch et Janus, avec 20 bataillons et 30 escadrons, couvraient la Bohême vers Trautenau et Schatzlar. Fouquet leur opposait, à Landshut, 13 bataillons et 6 escadrons.

Lorsque les Russes furent partis pour la Pologne, et que le roi eut renforcé Fouquet de 5 bataillons et 10 escadrons, celui-ci rejoignit avec une division le corps de Schmettau, resté à Militsch pour observer les mouvements de Laudon. De là ils se dirigèrent vers les frontières de Pologne; mais en apprenant que le général autrichien revenait directement par la Gallicie sur la Moravie, Fouquet repartit, le 9 novembre, pour Cosel; harcela la marche de Laudon, et vint camper enfin, le 30 novembre, à Ratibor. Le général autrichien arriva le même jour à Teschen, après avoir marché sans relâche par Cracovie, Bielitz et Plessen : il se joignit au corps de Draskowitz, que Harsch avait envoyé à Troppau pour communiquer avec lui.

Laudon, dont les régiments se trouvaient réduits de moitié, las de guerroyer dans un hiver aussi rude, demanda un armistice pour prendre ses quartiers, et cette proposition fut accueillie avec joie par Fouquet, qui envoya Schmettau cantonner en Lusace, aux environs de Gorlitz.

Campagne contre les Suédois.

Les opérations en Poméranie méritent à peine une place dans l'histoire. Lorsque Kleist fut obligé de conduire son corps au roi, après la bataille de Kunersdorf, les Suédois eurent le champ libre, et s'amusèrent à fourrager, et à lever des contributions dans la Marche, où ils occupèrent Prentzlow.

Immédiatement après le départ des Russes pour la Pologne, le roi y détacha le régiment de hussards de Belling, et ordonna au général Manteufel, qui avait été légèrement blessé à Kunersdorf, de former quelques bataillons de convalescents; ce qui suffit pour contenir l'armée suédoise et lui faire repasser la Peene.

CHAPITRE XX.

Observations générales sur la campagne de 1759. — Les opérations du roi comparées au système de guerre actuel.

Frédéric avait terminé la campagne de 1758 par des opérations, qui réparèrent glorieusement sa défaite de Hohenkirch; il était parvenu à reléguer tous ses ennemis au delà de ses frontières, à mettre son armée dans de bons quartiers d'hiver, et trois mois lui avaient suffi pour recompléter ses corps; mais en restant dans l'apathie au commencement de la campagne de 1759, il commit une faute inouïe, qui devint la source de tous ses revers, et chacun d'eux en particulier, étant encore mérité, on eut

peine à reconnaître le vainqueur de Rosbach et de Leuthen. Les batailles de Jægerndorf et de Zorndorf auraient dû prouver au roi que les Russes étaient des ennemis dangereux dont il devait se méfier. Par une combinaison sans exemple des lignes d'opérations des coalisés, tous les ans, pendant six mois, cette armée russe s'éloignait assez du théâtre de la guerre pour paraître étrangère aux opérations; il lui fallait toujours deux mois pour revenir, et avec tout l'attirail de ses magasins ou de ses bagages, l'époque de son arrivée se trouvait absolument subordonnée à l'état des routes en Pologne, car au moment du dégel et du printemps, elles sont ordinairement impraticables pour un semblable train.

On pouvait donc hardiment calculer que les Russes n'opéreraient pas sur l'Oder, avant le mois de juin. *Frédéric avait ainsi, non-seulement les avantages immenses d'une ligne d'opérations intérieure contre deux lignes isolées à une distance énorme; mais encore la certitude qu'une de ces armées était paralysée pour la moitié de l'année.*

Il ne sut cependant tirer aucun parti d'une position aussi avantageuse; et son inaction est inexplicable.

Le roi avait 150 bataillons et 218 escadrons répartis en trois corps dans cette ligne intérieure. Les Autrichiens moins nombreux occupaient un front immense, et Daun n'avait pas plus de 50,000 hommes réunis. Qui aurait donc empêché Frédéric de rassembler rapidement sa masse, en laissant quelques succès aux Suédois et aux troupes de l'Empire? Il pouvait opérer ce rassemblement, même dans huit jours, sans qu'on eût le temps d'en profiter. N'était-il pas important d'attaquer Daun, dès la fin de février, et de le forcer, en prenant l'initiative contre ses communications, à recevoir une bataille qui eût décidé la querelle, avant que les Russes songeassent à se mouvoir? En laissant 8 bataillons et 10 escadrons observer la Peene, pendant l'hiver, et 17 bataillons et 15 escadrons en Saxe, devant les troupes d'Empire, conjointement avec un détachement de l'armée du duc Ferdinand en Hesse, les Prussiens auraient dû réunir, en huit marches, 120 bataillons et 180 escadrons, pour frapper un coup décisif, qui les eût menés sous les murs de Vienne.

Après le gain d'une bataille, on avait le temps de joindre 25 bataillons et le prince Henri, aux 8 bataillons opposés aux Suédois, et de former ainsi une armée de 30,000 hommes, pour amuser les Russes sur l'Oder, tandis que l'armée victorieuse eût poursuivi ses succès. En cas d'échec, les Prussiens n'eussent perdu en Bohême que le terrain de l'ennemi, et leur défaite aurait eu des suites bien moins funestes qu'une bataille perdue, lorsque 60,000 Russes étaient sur l'Oder, et 80,000 Autrichiens dans la haute Lusace, à cinq marches les uns des autres. S'il est vrai que l'armée russe donna tant de besogne, et fit plus de mal au roi que 100,000 Autrichiens, pourquoi attendre, pour entrer en action, que son arrivée vînt doubler les forces des ennemis?

Ce ne sont pas de ces critiques que l'on dit faites après coup, celles-ci ne sont applicables qu'aux fautes des combats; toutes les fois qu'il y a un vice dans le plan primitif d'une campagne, il appartient à celui qui l'a combiné.

Quel parti Napoléon n'eût-il pas tiré de la position avantageuse de Frédéric? Quels résultats différents n'aurait pas produit l'application de ses principes à cette position? Jetons nos regards sur ses campagnes, et voyons avec quelle habileté il sut, en 1796, isoler les Sardes et les Autrichiens, pour les battre successivement à Millesimo, à Mondovi et à Lodi; avec quelle étonnante rapidité il profita de la double ligne de Wurmser à Lonato et Castiglione, puis à Roveredo et Bassano. Cependant, à cette époque, simple général, il ne disposait que

des bataillons qui lui étaient confiés, et dont le nombre se trouvait bien inférieur à celui des Autrichiens (1).

En appliquant le système de Napoléon à la position de Frédéric, en 1759, on se convaincra que loin de faire une campagne malheureuse, il aurait vraisemblablement accablé l'armée impériale, pendant que les Russes cantonnaient encore vers Thorn et Dantzick. Ce n'est pas trop hasarder de dire, qu'il eût réuni ses 125 bataillons et 180 escadrons, dès la fin de février, aux environs de Lignitz, poussé des troupes légères vers Glatz, tandis qu'il aurait gagné à marches forcées Zittau et Jung-Buntzlau, pour isoler Daun de ses corps secondaires, et s'établir sur la gauche de son armée, postée vers Gitschin. En exécutant cette marche, les Prussiens s'emparaient de la ligne de l'Elbe : Gemmingen, Haddick et l'armée des cercles se croyant perdus, eussent décampé jusqu'à Nuremberg, comme ils le firent dans une situation moins fâcheuse; le maréchal Daun, tourné par la gauche, pouvait être prévenu partout, et jeté sur la chaîne du Riesengebirge ou sur l'Oder et les places de la Silésie.

Je ne disconviendrai pas qu'un général habile, actif et bien instruit des mouvements de ses ennemis, aurait eu sa retraite sur Konigsgratz et de là sur Olmutz; mais s'il eût perdu un seul jour dans la première position, le roi l'aurait prévenu à Chrudim; dès lors il devenait impossible de gagner Olmutz, et la perte d'une bataille eût anéanti l'armée autrichienne. D'ailleurs cette hypothèse de la possibilité d'une retraite repose sur une chance qui n'existait pas, *l'activité de Daun*.

Si le roi avait préféré opérer par la gauche, contre l'extrême droite de la ligne ennemie, il fallait qu'il marchât de Glatz et de Schweidnitz concentriquement vers Jaromirs et Konigsgratz, pour chercher ensuite à gagner sans cesse les Autrichiens par la rive gauche de l'Elbe, soit vers Chrudim, soit directement vers Nimbourg; trois ou quatre marches forcées décidaient l'opération. Ce plan paraîtra peut-être préférable à une tentative contre la gauche par Zittau et Buntzlau, parce qu'il présente une base de communications plus sûre; mais d'un autre côté, comme il ne procurait pas l'avantage de couper, à son milieu, la ligne trop étendue de l'ennemi, pour empêcher la réunion des forces autrichiennes, il me semble qu'on devait donner la préférence au premier.

Au reste, quel que fût le projet adopté, s'il reposait sur les bases d'une concentration générale, et des mouvements vigoureux et rapides contre Daun isolé, il aurait eu les résultats les plus brillants. Frédéric perdit quatre mois dans des camps, sans motif connu, se bornant à l'accessoire insignifiant de pousser l'armée des cercles sur la Franconie. Cette armée n'était pas à craindre, lors même qu'elle serait parvenue sous les murs de Dresde, car elle eût évacué la Saxe à la première nouvelle de la marche du roi contre Daun. On pouvait se servir plus utilement des 43 bataillons et 60 escadrons du prince Henri, en les réunissant à l'armée qui devait décider la grande question. On en changea bien l'emploi, quand les Russes parurent sur l'Oder, et il n'est pas difficile de prononcer, si le moment était alors plus favorable pour abandonner le sort de la Saxe à celui de la place de Dresde.

On ne saurait expliquer davantage l'opiniâtreté de Frédéric à rester quatre mois en Silésie, soit vers Landshut, soit au camp de Schmotseifen, tandis que Daun, menaçait la Lusace et séparait son armée de celle du prince Henri. Il importait fort peu de couvrir tous les villages de la Silésie; cette province n'était-elle pas assez bien gardée

(1) Depuis que ce chapitre a été écrit, les campagnes de 1805 et 1809 n'ont rien laissé à ajouter à ces preuves. On a vu avec quelle rapidité Napoléon a su profiter de la division des forces ennemies.

par ses huit forteresses? Ce qu'il fallait faire alors, c'était de rejeter Daun de Marclissa, vers Olmutz, ou Prague, suivant que cela aurait paru plus facile.

Une faute bien plus grave encore, c'est d'être resté au camp de Schmotseifen pendant les mois de juillet et d'août, lorsque Daun morcelé avait des détachements vers Dresde, sur l'Oder, à Marclissa et à Pribus. Le roi dit, dans ses œuvres, que ce camp devait résister à 80,000 Autrichiens; soit : mais je ne comprends pas comment on peut faire face à une armée, marchant dans la direction de Francfort, lorsqu'on reste paisiblement en haute Silésie, aux confins de la Bohême. En effet, le camp de Schmotseifen faisant front aux montagnes, ne mit aucun obstacle aux mouvements qu'il plut à Daun d'entreprendre pour aller à la rencontre des Russes.

La conduite de Frédéric, dans les opérations relatives à ceux-ci, ne se montre pas sous un meilleur jour. Au lieu d'envoyer au comte de Dohna un simple renfort de l'armée de Saxe, qui ne suffisait pas pour empêcher de perdre la bataille de Kay, il aurait dû faire marcher le prince Henri avec la majeure partie de cette armée, pour livrer la première bataille à Soltikof. Dans cinq marches, ce prince pouvait réunir sur l'Oder ses 30 bataillons et 40 escadrons, aux 27 bataillons et 50 escadrons de Dohna, pour attaquer les Russes, entre ce fleuve et la Wartha, avant que les Autrichiens pussent les joindre. Frédéric, mécontent des opérations du comte de Dohna, et se disposant à réunir ses forces contre les premiers, ne devait pas engager Wedel partiellement, au moment où le prince Henri et Finck se dirigeant vers lui, promettaient d'opérer à quelques jours de là, un effort simultané et décisif. Il fallut bien effectuer cette réunion après la bataille de Kay; pourquoi donc ne pas la faire avant?

C'était une faute répréhensible, que de laisser opérer la jonction des Autrichiens et des Russes, si facile à empêcher. Il est des circonstances à la guerre où l'on prend le change sur le but des mouvements de l'ennemi, et sur les moyens qu'il emploiera pour y arriver; mais ce n'était pas ici le cas : le roi convient lui-même qu'il devina, dès le principe, que Daun voulait porter le corps de Haddick sur l'Oder, et en effet la direction des mouvements de ce général l'annonçait. Le prince Henri était à Sorau, lorsque les Autrichiens se trouvaient en arrière de Pribus; comment le prévinrent-ils à Sommerfeld et à Guben? Le long séjour de ce prince à Bautzen, le corps qu'il y laissa, aux ordres de Finck, et qu'il rappela bientôt après, prouvent également que les Prussiens ne surent point prendre un parti décisif et vigoureux. Ce n'est pas dans des circonstances semblables, que l'on fait dix ou douze détachements sur une ligne d'opérations : il fallait se rassembler, marcher à l'ennemi, et l'on aurait battu en détail les corps qui s'avançaient sur l'Oder en tâtonnant.

Je ne dirai plus rien de la bataille de Kunersdorf, dont on a déjà fait l'examen à la fin du chapitre XVII. Bien que le roi l'ait perdue, ses combinaisons lui feront toujours honneur; son âme, retrempée par le malheur, reprend toute son énergie. Ses manœuvres après sa défaite méritent, ainsi que celles du prince Henri, un juste tribut d'éloges : non parce qu'elles réussirent, car ce résultat fut le fruit des fautes multipliées de Daun; mais parce que, dans le cas même où les Autrichiens seraient parvenus à les déjouer, comme cela semblait facile, elles étaient conformes aux principes. *Elles rétablirent en effet la direction intérieure des lignes d'opérations des Prussiens, et isolèrent au contraire leurs ennemis.* La fin de la campagne offre encore plus que le commencement, d'étonnants contrastes dans la tournure des événements, comme dans l'application des principes de l'art. *Après une bataille des plus meurtrières, et une défaite*

totale, Frédéric accumula succès sur succès, parce que ses ennemis ne commirent que des fautes. Lorsque l'armée russe fut retournée en Pologne, que la position du roi devint aussi avantageuse qu'elle avait été critique auparavant, il n'essuya plus que des revers.

L'affaire de Maxen doit être attribuée en partie aux fautes de Finck : une circonstance qui dépose contre la fermeté et la présence d'esprit de ce général, c'est l'ordre qu'il donna à Wunsch de revenir avec la cavalerie qui avait déjà échappé; il eût dû suivre ce corps plutôt que de le rappeler; car, au pis aller, il avait toujours le temps de se rendre avec les bataillons qui n'auraient pu se sauver. Finck aurait dû aussi tenter de se retirer par Glashutte et Frauenstein, ou de se jeter en Bohême par Gishubel, pour venir ensuite joindre l'armée par le Basberg, ou toute autre route. Néanmoins, on remarque avec surprise que Frédéric, qui a fait dans son instruction aux officiers généraux un long chapitre sur le danger des grands détachements, en ait envoyé un de 18,000 hommes sur les derrières de l'ennemi, sans prendre la précaution de le soutenir. Ce corps ne pouvant couper les communications de Daun avec la Bohême par la rive droite de l'Elbe, ne remplissait point son but. Il eût été préférable sans contredit de passer sur cette rive, et de venir camper vis-à-vis de Pirna, en jetant des ponts et poussant le corps de Finck sur la route de Dresde à Gishubel; car sans courir de risque on devenait maître des communications directes de Daun, et de le prévenir sur les autres.

Supposant que le roi fût décidé à opérer sur la rive gauche, et à porter Finck sur Dippodiswalde, il devait au moins venir camper sur l'extrême gauche de Daun, vers Tharandt et Rabenau, d'où il aurait couvert son détachement et menacé l'armée autrichienne de la serrer de plus près : d'ailleurs, dans cette position, Finck eût été à même de combattre simultanément avec le roi, si l'ennemi avait engagé une affaire sérieuse.

Je ne m'étendrai pas sur les détails du combat : Finck fit tout ce qu'il fallait pour être battu, puisqu'il confia la défense d'une des hauteurs à des hussards, comme si la cavalerie était susceptible de défendre des positions. Il commit en outre la faute de faire face partout et de livrer un combat défensif, au lieu de prendre l'initiative pour accabler une des colonnes de l'ennemi. Un général qui, en rase campagne, prend position, se laisse entourer par des forces triples, en se contentant d'opposer une faible division à chaque colonne, et attend ainsi un effort combiné de toutes les forces ennemies, pèche contre les premières règles de l'art; car c'est en s'unissant et courant au-devant d'une des colonnes d'attaque, qu'on peut espérer de rétablir l'équilibre des forces et des chances, en rompant ainsi la violence et l'unité des mouvements résultant d'un choc simultané. Des principes aussi simples n'ont pas besoin de preuves; cependant, s'il en fallait, qu'on ouvre l'histoire de la campagne de 1796 en Italie. Les batailles de Lonato, de Castiglione, et de Rivoli surtout, démontrent clairement que Bonaparte ne remporta la victoire sur Wurmser et Alvinzy que pour avoir réuni ses moyens et tombé successivement sur les colonnes autrichiennes qui voulaient l'envelopper.

Passant maintenant à l'examen de la conduite des Autrichiens, il faut convenir que si les combinaisons de Daun n'eurent rien de grand, son plan fut pourtant mieux raisonné que ceux des campagnes précédentes, en ce qu'il reposait sur le concert des mouvements et la concentration générale des forces alliées. Les premières opérations furent plus sages que celles de Frédéric, et cependant leur exécution fut contraire aux principes. Le conseil aulique jugea prudemment qu'il convenait d'attendre une armée de 60,000 Russes pour frapper les

coups décisifs : le projet que Daun eut d'empêcher la réunion des forces de Frédéric, en marchant sur Marclissa, lui ferait beaucoup d'honneur, s'il n'avait commis la faute de morceler ses troupes en 18 divisions isolées. Au lieu de suivre un tel système, il fallait laisser l'armée des cercles agir pour elle-même et profiter de l'expédition du prince Henri en Franconie, pour réunir dix de ces divisions et attaquer le roi en Silésie, que l'arrivée des Russes eût plongé dans le plus grand embarras.

Sans doute il était plus prudent d'attendre les Russes; mais pouvait-on de bonne foi compter que Frédéric restât dans l'inaction, pendant quatre mois? et ne devait-on pas craindre au contraire qu'il ne profitât de leur éloignement pour réunir ses forces et combattre les Autrichiens isolément? Il ne convenait donc point de se morceler.

Pour empêcher Frédéric de communiquer avec le prince Henri, il fallait mettre en mouvement une masse suffisante : on ne menace pas des communications en gardant une position, parce qu'il y a toujours moyen de passer à droite ou à gauche; si le roi ne profita pas des fausses mesures des alliés, ce fut une faute, parce qu'il perdait dans la défensive toutes les chances que les Autrichiens y gagnaient.

Le maréchal Daun à Marclissa, avait des détachements depuis Troppau en haute Silésie jusqu'à Culmbach en Franconie. Ce malheureux système de tout couvrir, devait-il être celui d'une puissance formidable comme l'Autriche, envers un roi presque sans ressources reelles? La guerre d'invasion est surtout avantageuse lorsqu'elle est dirigée contre un pays de peu d'étendue, et dont les ressources principales se trouvent sur le théâtre même des opérations ; les ennemis de Frédéric méconnurent cette vérité, car autrement il n'eût jamais fait plus d'une campagne.

Daun mérite des reproches sévères, pour n'avoir tiré aucun parti de la belle position qu'il eut après la bataille de Kay. Les Russes étaient, le 28, à Crossen; Haddick à Pribus, l'armée autrichienne à Marclissa : le prince Henri se trouvait vers Sagan avec un faible corps, et Wedel s'était retiré à Logau. Le maréchal devait se porter à marches forcées sur Sagan et y attaquer le prince, tandis que Haddick gagnait Sommerfeld ou Christianstadt. La réunion de 60,000 Autrichiens sur ce point, l'eût mis à même de pousser le prince Henri devant lui, et de le jeter sur l'armée russe en le coupant de celle du roi. Ce mouvement aurait été à moitié terminé avant que Frédéric pût en être informé, et une division autrichienne serait restée à Lauban, pour lui donner le change et retarder sa marche. Daun exécuta bien un peu plus tard son mouvement sur Pribus, sans que le corps prussien campé à Schmotseifen s'en inquiétât.

Nous arrivons maintenant à l'examen de la période la plus extraordinaire de toute cette guerre ; *les suites de la bataille de Kunersdorf*. Pendant que les Russes se battaient avec tant d'acharnement, Daun demeurait à Pribus, et Haddick à Guben : ces deux corps, formant 50,000 hommes environ, restèrent dans l'inaction, au lieu de se diriger vers Mulrose et Francfort, pour porter le dernier coup au roi ; les débris de l'armée prussienne eussent été coupés de leur base, jetés sur la rive droite de l'Oder et acculés successivement à la mer vers Stettin. Daun et Haddick avaient d'autant plus d'intérêt à exécuter ce mouvement, qu'ils pouvaient, en cas de revers, couvrir la retraite de l'armée russe le long de l'Oder, et se réunir à elle pour rétablir les affaires.

Si l'inaction du général autrichien fut blâmable à cette époque, elle devint impardonnable, après la nouvelle de la bataille de Kunersdorf. Depuis que Frédéric faisait la guerre, il avait été battu à Kollin, surpris à Hohenkirch, mais n'avait été complétement défait qu'à Kunersdorf. On connaissait la force de ses débris : Daun pouvait, en

trois marches, se réunir à Haddick vers Lubben, et se porter directement sur Berlin, pour gagner les derrières des Prussiens ; le roi perdait par cette manœuvre tous moyens de salut, car la masse de ses ennemis victorieux eût été établie au cœur de ses petits États, dont le sort ne serait pas resté longtemps douteux.

Cette vérité prouve encore que Daun, loin d'attendre à Pribus et à Tribel, jusqu'au 2 septembre, devait marcher à Mulrose ou du moins à Guben, pour être en mesure, soit de se joindre aux Russes, soit de porter les derniers coups au roi, suivant la tournure que les affaires auraient prise.

L'inaction de Soltikof, après la bataille, est excusable, parce que son armée avait réellement tout fait, et qu'il était scandaleux que celle de Daun n'eût pas encore brûlé une amorce. La dissension qui régna entr'eux, est un défaut inhérent aux coalitions *qui ne reconnaissent pas de chef*; il en résulta que Frédéric gagna du temps, et le temps fait tout à la guerre. C'est en perdant quelques heures, que l'on peut être engagé partiellement; que l'ennemi vous accable de sa masse, que l'on perd ou l'on gagne les communications et les grandes chances; enfin que les vaincus mettent un terme aux désastres d'une défaite. Le génie ne préside pas toujours au gain des batailles ; mais lui seul sait tirer parti de la victoire. Napoléon peut encore être cité ici comme un exemple. Quelle distance n'y a-t-il pas, en effet, des combinaisons qui ont amené les résultats de Bassano, de Marengo, d'Ulm, de Jéna et de Friedland, aux faibles conceptions de ces généraux médiocres, victorieux par hasard? Toutefois ce n'est pas aux combinaisons, garants du succès, que se restreint le talent d'un grand capitaine ; on le retrouve encore dans la vigueur qui fait recueillir les fruits de ces plans primitifs. Les manœuvres qui devinrent si funestes aux armées de Wurmser, de Mélas, de Mack et du duc de Brunswick, n'auraient été que de vaines menaces, si le génie qui les enfanta n'avait présidé à leur exécution. Napoléon ne livrait pas une bataille pour la gagner simplement ; mais bien pour achever l'anéantissement des corps organisés de l'ennemi. S'il est vrai que la force d'une armée ne réside pas moins dans l'unité de plans et de mouvements que dans la constitution physique, après une défaite, cet ensemble n'existe plus ; les généraux battus sont souvent sans projets, incertains sur la direction de leurs colonnes, et les corps désorganisés sans communication avec le chef qui donne l'impulsion. C'est le moment favorable d'attaquer, surtout si l'on a une bonne base; il serait absurde de rester tranquillement devant les vaincus, et de donner le temps à son adversaire de réorganiser ses moyens de résistance.

L'armée de Frédéric II aurait été détruite, si Daun eût manœuvré comme Napoléon après la bataille de Jéna en 1806, et Frédéric III eût sauvé les débris de la sienne, s'il avait eu après la bataille d'Auerstedt, autant de temps que le maréchal autrichien en accorda aux débris de Kunersdorf (1).

Jusqu'alors les fautes du général autrichien provenaient de son manque de résolution : mais sa retraite sur Bautzen est impardonnable. Parvenu par suite d'un bon plan primitif, et les fausses manœuvres du roi, à réunir les armées combinées dans une position centrale, au cœur des États prussiens, et à isoler les deux armées ennemies,

(1) Depuis la première édition de cet ouvrage, Napoléon a été renversé par l'application des mêmes principes; la vigueur déployée par les armées russes en 1812, a ébranlé son empire, et la poursuite après la bataille de Leipzig l'a fait crouler. Si Daun et Soltikof avaient agi avec cette énergie, Frédéric n'eût pas résisté un mois à leurs attaques. Les hommes qui voudraient mettre ces deux guerres en parallèle, et juger de la résistance de Frédéric, d'après les événements de nos jours, se tromperaient grossièrement.

Il n'avait rien de mieux à faire que de diriger un effort décisif contre l'une ou l'autre de ces parties isolées. Peu importait que le prince Henri menaçât la haute Lusace, il fallait le laisser courir, puisqu'il s'éloignait de plus en plus de la ligne secondaire qu'il devait soutenir, et à laquelle il aurait dû chercher à se lier de nouveau. Cette promenade donnait au contraire la facilité d'écraser le faible corps de Frédéric à Furstenwalde. Mais au lieu de se réjouir de la manœuvre du prince, Daun prit l'épouvante, renonça à tous les avantages de la concentration, et vint camper à Bautzen pour couvrir quelques sacs de farine. *Cette conduite incompréhensible donna donc à ses ennemis les moyens de former, à leur tour, une masse intérieure, qui déconcerta tous les mouvements successifs, découragea les Russes, et fut plus utile aux Prussiens que la victoire de Kunersdorf ne l'avait été aux confédérés.*

Daun aurait sûrement bien plus déconcerté le prince, s'il s'était porté à marches forcées sur Luben, et eût coupé les communications de Frédéric, déjà pressé à Waldau sur son front par l'armée russe.

Malgré toutes ces fautes, on doit néanmoins des éloges au maréchal pour l'affaire de Maxen; il profita avec habileté du gros détachement que Frédéric avait imprudemment poussé sans le soutenir. Sa conduite en cette occasion, est une forte preuve *de ce que l'on peut faire avec une masse centrale contre des parties isolées, en prenant l'initiative du mouvement, et le cachant ainsi pendant quelque temps.* Finck était détruit, et le roi qui ne s'en doutait pas, restait tranquille dans son camp de Wilsdruf.

Mais Daun ne profita pas de ses succès : la prise des corps de Finck et de Dierke avait rendu de la confiance à son armée; il avait à Dresde une place d'armes, où en cas d'échec il pouvait s'appuyer. Il n'osa ni marcher contre le roi, ni l'attaquer vigoureusement, en manœuvrant par sa droite pour le couper de l'Elbe et de sa base d'opérations. On a dit que la saison était avancée; cependant on s'est battu depuis en Pologne par un froid aussi rigoureux; d'ailleurs dans les sables de la Saxe et du Brandebourg, les routes sont meilleures en hiver qu'en été. Finalement il laissa à Frédéric le temps de réparer la perte de la moitié de son armée, et en fut bien puni la campagne suivante.

Je ne m'étendrai pas sur les opérations de Soltikof; il manœuvra fort bien contre Dohna, et se tira avec honneur de la bataille de Zulichau : il reçut celle de Francfort dans une position forte à la vérité, mais dont l'ennemi tenait les communications, et exposa ainsi son armée à une ruine totale; le courage de ses soldats, et l'attaque de Laudon faite au moment décisif, le tirèrent heureusement de ce mauvais pas. Le maréchal commit une faute plus grave avant la bataille, en ne s'éclairant pas dans la direction de Bischofsée, vers la forêt par où le roi devait déboucher : cette faute permit à Frédéric de cacher ses premiers mouvements, et de surprendre, avec toutes ses forces, une extrémité de la ligne ennemie, qui aurait été perdue, si les Prussiens avaient profité vivement de ce grand avantage.

L'inaction de Soltikof, dans les moments qui suivirent la bataille de Kunersdorf, est d'autant moins excusable, qu'avec sa nombreuse cavalerie, il pouvait pousser vivement l'armée prussienne déjà en déroute, sans craindre beaucoup de résistance, et avec certitude de la culbuter dans l'Oder. Après que le roi eut repassé ce fleuve, il pouvait encore l'accabler; mais si sa conduite fut contraire aux règles de la guerre, elle trouva du moins une excuse dans de justes mécontentements politiques.

FIN DU SECOND VOLUME
(ÉDITION DE PARIS).

TRAITÉ

DES

GRANDES OPÉRATIONS MILITAIRES.

GUERRE DE SEPT ANS.

CAMPAGNE DE 1760.

CHAPITRE XXI.

Préparatifs généraux; opérations des armées françaises et alliées.

Tandis que les armées prenaient un peu de repos, Frédéric négociait pour détacher quelques puissances de la redoutable ligue formée contre lui, et cherchait en même temps à recompléter les cadres de son armée. Le désastre de Maxen avait enlevé des corps entiers; et il restait si peu d'officiers, que la plupart des régiments n'en comptaient plus la moitié; car Frédéric qui affecta tant de philosophie et foula aux pieds mille préjugés, respecta ceux de la noblesse, et n'osa ouvrir la carrière des armes à tous les citoyens. Le recrutement ne fournit pas de soldats d'une forte constitution, mais quelques bataillons qui firent nombre. Le matériel d'artillerie fut recompleté. La cavalerie reçut quelques remontes.

Cependant les négociations entamées par le roi échouèrent à Versailles comme à Pétersbourg; le cabinet français était sincèrement attaché à l'Autriche; celui de Pétersbourg, mené par un favori, dévoué à Marie-Thérèse.

Les Anglais qui feignirent désirer la paix, la tinrent sans doute à trop haut prix, et continuèrent les subsides à leurs auxiliaires: l'armée du duc Ferdinand fut portée à plus de 70,000 hommes en troupes anglaises, hanovriennes, hessoises et de Brunswick.

De son côté, le cabinet de Versailles mit ses armées sur un pied respectable, et en

confia le commandement au duc de Broglie : la grande armée comptait 80,000 hommes: le comte de Saint-Germain commandait, sur le bas Rhin, un corps de 30,000, et le prince Xavier une réserve de 15,000.

L'Autriche et la Russie avaient renforcé leurs armées, et arrêté un plan de concentration sur l'Oder, mieux conçu que celui de la campagne précédente. Laudon allait commander un corps considérable en Silésie, et opérer sur ce fleuve conjointement avec Soltikof. Daun, avec une armée de 100,000 hommes, devait retenir le roi en Saxe, ou le suivre, s'il marchait au secours de la Silésie.

Tout présageait la ruine prochaine de Frédéric, et les premiers événements de la campagne n'auraient plus laissé de doute à cet égard, si les alliés n'avaient pas commis les mêmes fautes.

Le plan du maréchal de Broglie, était de s'emparer de la Hesse, et du Hanovre. Son intention d'opérer avec la grande armée, contre la gauche des alliés, tandis que le corps du comte de Saint-Germain pénétrerait en Westphalie. Les préparatifs d'entrée en campagne furent très-longs ; car suivant l'usage du temps, il ne se mit en mouvement qu'après avoir approvisionné les magasins qui devaient l'alimenter, opération difficile, eu égard à la force de l'armée et à l'épuisement du pays.

Enfin, le 16 juin, le comte de Saint-Germain passa le Rhin, et s'établit, le 20, à Dortmund ; l'armée campa, le 22, à Gruneberg, et le 24, vers Hombourg, derrière l'Hom : les troupes légères prirent poste à Dillenbourg et Stauffenberg. Le prince Xavier, quitta l'évêché de Fulde, et joignit le duc de Broglie à Hombourg.

Aussitôt que Ferdinand fut informé du départ des Français, il se porta, le 24, de Fritzlar à Neustadt ; tous les corps détachés se retirèrent. L intention du duc était d'attaquer ; mais, trouvant son adversaire trop bien posté, il se retira, le 26, à Ziégenhain, derrière la Schwalme ; suivi pied à pied par l'armée française qui vint camper, le 27, à Neustadt.

Ce mouvement rapide valut au maréchal de Broglie la prise de Marbourg, place à l'abri d'un coup de main, qui assurait ses communications. Comme il importait néanmoins de déloger de leurs positions les alliés, qui couvraient encore la Hesse, il résolut de manœuvrer de manière à couper le duc, de Lipstadt, et du corps de Sporken qui observait près de Lunen, le comte Saint-Germain, stationné à Dortmund.

Les deux armées occupaient des positions très-fortes, contre lesquelles une attaque eût peut-être échoué, et laissèrent combattre leurs troupes légères, dont nous passerons sous silence les stériles exploits.

Lorsque le maréchal de Broglie eut assuré le service des vivres, il ordonna au comte de Saint-Germain de venir le joindre par Minden et Corbach. L'armée se mit en marche, dans la nuit du 7 au 8, pour se porter à Frankenberg ; le prince Xavier forma l'arrière-garde et devait soutenir les trois corps avancés, aux ordres du duc de Stainville.

Le duc apprit ce mouvement un peu tard ; mais comme on ne pouvait en méconnaitre le but, il détacha le prince héréditaire, avec l'avant-garde, ordonna au général Luckner d'occuper les hauteurs de Sachsenhausen et de Corbach ; et le suivit avec le reste de l'armée, qui prit position, le 9 au matin, à Wildingen : le général Kielmanseg fut porté sur Frankenberg.

L'armée française avait repassé l'Eder, sur ce point, le même jour. Le marquis de Poyanne devait occuper les hauteurs d'Imminghausen, où l'armée allait s'établir, et le général Klosen éclairait sa marche. Ce dernier ayant rencontré vers Corbach le corps de Luckner, le maréchal de Broglie ordonna de le déloger sur-le-champ, et fit soutenir l'attaque par une brigade d'infanterie et les carabiniers.

Sur ces entrefaites, le corps de Saint-Germain, fort de 33 bataillons et 38 escadrons, arrivant à l'abbaye de Fritzlar, y reçut ordre d'accélérer sa marche, en même temps que la brigade Klosen, celui de se diriger vers le bois à gauche de Corbach; le maréchal arriva lui-même au point du jour à la tête de six brigades.

Pendant ce temps, le prince héréditaire, réuni au corps de Kielmanseg, prit possession de Corbach, et l'armée passa le défilé de Sachsenhausen, deux lieues en arrière. Ferdinand croyant n'avoir affaire qu'au comte de Saint-Germain, conduisit lui-même les brigades de Bock et de Marspourg à l'attaque du bois, et en délogea l'ennemi.

Surpris de cette action vigoureuse, le duc de Broglie s'imagina d'abord que toute l'armée alliée était présente; mais remarquant la faiblesse des deux colonnes qui suivaient la première, il ordonna au comte de Saint-Germain de reprendre le bois, et le soutint par 4 brigades. Cette attaque fut impétueuse; débordé par des forces supérieures et repoussé, Ferdinand fut obligé de charger à la tête de deux régiments anglais pour couvrir la retraite, qu'il effectua avec perte de 800 hommes et 15 pièces de canon. Le général Sporken ne fut cependant point coupé; il se retira par Buren et Stadtbergen, à Landau. Le prince héréditaire se vengea de ce petit échec, en surprenant, le 16 juillet, la brigade de Glaubitz, près d'Amenebourg, mais il fut moins heureux dans le coup de main qu'il tenta sur les magasins de Marbourg, que le duc de Stainville sauva.

Le maréchal français sentit le ridicule de cette guerre, et songea alors à couvrir ses communications avec les dépôts. Le corps du prince Xavier fut laissé à Frankenberg; celui de Stainville à Marbourg, et l'armée s'étendit à la gauche jusqu'à la Dimel. Le lieutenant général Dumuy prit le commandement du corps de Saint-Germain, qui occupait Mengeringhausen, et le défilé de Stadtbergen. De son côté, l'armée alliée s'éparpilla à gauche depuis l'Eder, jusqu'à Warbourg, et le long de la Dimel à droite; le gros vers Sachsenhausen.

Cependant Dillenbourg se rendit aux Français, le 15; le maréchal après avoir pourvu à la sûreté de ses magasins, résolut de chasser le duc Ferdinand de sa position : il dirigea, le 24, trois corps considérables contre la division de Sporken, qui menacée de front et sur ses derrières, se retira néanmoins sans perte sur Wolfshagen, où Ferdinand la suivit le lendemain. L'armée française vint camper vers Freyenhagen; le corps de Dumuy, entre Volkmaarsen et Marbourg.

Les alliés se portèrent le 26 à Hohenkirchen, le 27 à Kalde près d'Imminghausen; le prince héréditaire à Oberwemar; Wangenheim à Munchof; Kielmanseg sous Cassel; Luckner près de Zweeren; Sporken resta à Westufeln.

Le duc attendit dans ces positions son adversaire, qui se porta, le 27, à Volkmaarsen; la réserve du prince Xavier se rendit à Naumbourg, le corps de Stainville assiégea le fort de Ziégenhain, celui de Dumuy descendit la Dimel sur Marbourg. Le but de ses mouvements était de couper les alliés de Paderborn et de Lipstadt, de les acculer au confluent de la Dimel et du Weser, pour les forcer à évacuer la Hesse et à se retirer dans le Hanovre.

Dans cette position fâcheuse, Ferdinand après avoir balancé les inconvénients de tous les partis, porta le prince héréditaire et le général Sporken, avec 24 bataillons et 22 escadrons, à Korbeck, dans l'intention de s'assurer du passage de la Dimel; mais informé que le maréchal de Broglie, avait maladroitement pris, le 30, la direction de Zierenberg, et augmenté d'une marche la distance qui le séparait du corps de Dumuy, il résolut d'accabler cette division isolée. En conséquence l'armée se mit en marche, le 30 au soir, pour passer la Dimel et sou-

tenir le prince héréditaire dans cette entreprise. Lorsque les têtes de colonnes furent arrivées, le 31 au matin, sur les hauteurs de Korbeck, le prince héréditaire et le général Sporken se mirent en mouvement; les troupes du premier sous la conduite du lieutenant général Zastrow par Korbeck, Klein-Eder et Menne pour venir se former sur trois lignes, la gauche vers ce dernier village, la droite à Ossendorf : le corps du second devait passer par un long détour entre Eissen et Gros-Eder, traverser les bois près de Narde et se former sur trois lignes sur les hauteurs derrière l'ennemi. Par ces dispositions, le prince héréditaire débordait l'ennemi sur son flanc gauche et le prenait en même temps à revers : l'armée devait se former la droite près de Menne, la gauche en arrière de Warbourg, afin d'attaquer en même temps de front.

Dumuy qui eut avis de ce mouvement, détacha le marquis de Castries avec les grenadiers et chasseurs pour l'observer; mais un brouillard épais le déroba entièrement. Les têtes de colonnes du prince héréditaire arrivèrent vers les deux heures après midi, et commencèrent l'attaque. Sa réussite dépendant de la prise des hauteurs d'Ossendorf, Dumuy y détacha aussitôt la brigade de Bourbonnais, mais elle y fut prévenue par l'infanterie anglaise que soutinrent bientôt des grenadiers hessois et de l'artillerie.

Le combat était chaud : les Français successivement renforcés par les brigades de la Couronne et de Rouergue, les régiments suisses de Jenner et de Lochmann, opposèrent la plus vive résistance, et ne cédèrent qu'au moment où la colonne de Zastrow déboucha sur le flanc droit de Bourbonnais, et s'établit sur les hauteurs disputées; une charge de cavalerie, exécutée à propos, accéléra la retraite des Suisses et des Français. Dans ce moment arriva la cavalerie de l'armée du duc Ferdinand, soutenue d'une nombreuse artillerie; à son approche les escadrons français lâchèrent pied et abandonnèrent l'infanterie à elle-même. Zastrow se voyant si bien secondé, redoubla d'efforts et rejeta ce qu'il vit devant lui sur les ponts de la Dimel. La retraite s'exécuta sous la protection des brigades de Touraine et de Latour-Dupin, formées sur les hauteurs en avant de ces ponts. Les Français firent mine de tenir sur la rive opposée; mais se retirèrent sur Wolfshagen, lorsqu'ils virent que le duc Ferdinand faisait passer la rivière à 12 bataillons et 10 escadrons. Cette affaire leur coûta 4,000 tués, blessés ou prisonniers, et 12 pièces de canon; la perte des alliés fut de 1,200 hommes.

On se rappelle que la division de Kielmanseg gardait le camp retranché de Cassel; Ferdinand jugeant ne pouvoir couvrir en même temps la Hesse et la Westphalie, ordonna à ce général de se retirer sur Munden, dès que l'ennemi menacerait de le serrer de près. Le prince Xavier étant arrivé devant la ville, le 31, Kielmanseg se retira à Munden, puis à Imsen. Le prince occupa Cassel, et s'avança jusqu'à Dramsfeld. Le 4, il campa à Gœttingen, replia le corps ennemi sur Uslar et Beveringen. Les Français poussèrent alors des postes sur Nordheim et Eimbeck. Leur armée campa sur la rive droite de la Dimel, le corps de Dumuy à Stadtbergen, une division sous Castries à Wolfshagen couvrant les convois; celle du duc sur la rive gauche de cette rivière, entre Scheferde et Warbourg.

Le mois d'août s'écoula sans événements bien marquants.

Le duc de Broglie voulut d'abord manœuvrer par sa gauche, et pousser le corps de Dumuy sur la droite de l'ennemi pour menacer ses communications avec Lipstadt; mais le duc lui opposa à temps des forces suffisantes. D'un autre côté, le général Kielmanseg, ayant été renforcé et inquiétant le corps du prince Xavier, Broglie renonça à son premier projet, et résolut de se prolonger par sa droite, afin d'être plus à portée de soutenir ce corps qui devait envahir

le Hanovre : il porta Dumuy à Volkmissen, le 20 août, et vint camper avec l'armée à Immenhausen. Dumuy prit alors position à Heckerhausen sur le flanc gauche ; le duc de Stainville se porta de Korbach à Frankenberg couvrant les communications de Francfort.

Ferdinand, dans la vue de parer aux suites de ce mouvement, rappela les corps qui se trouvaient sur la droite, campa à Bune près de Borentrick, et porta plusieurs divisions vers Bodenhagen, Beverungen et Deissel. Ce qui le mit d'autant mieux en mesure de contrarier les projets de ses ennemis, qu'il fut renforcé par un corps de 10,000 Anglais récemment débarqué. Le prince héréditaire surprit, le 5 septembre, le poste de Zierenberg où il fit quelques centaines de prisonniers.

Chaque armée se trouvait bien établie et croyait ne pouvoir abandonner sa position, sans donner de très-grands avantages à l'autre. Le duc de Broglie renouvela ses tentatives sur le Hanovre par la rive droite du Weser ; le prince Xavier réoccupa Gœttingen et Nordheim, le 5 septembre, et campa à Eimbeck ; mais le général Wangenheim ayant été renforcé par les alliés, le prince, pour ne pas s'exposer à être coupé, se retira, le 12, à Witzenhausen. Ferdinand, voulant donner à l'ennemi des inquiétudes sur ses communications avec le Mein, porta un corps sur Marbourg. Le maréchal de Broglie, les couvrit avec la division de Stainville qui déjoua ses projets, atteignit ce détachement vers Raden, et lui fit 400 prisonniers.

On eut dit que cette campagne n'était qu'un simulacre de guerre : on s'amusait à manœuvrer, à se menacer, à faire des détachements et à les surprendre, sans se douter qu'on s'éloignait ainsi des premiers principes de l'art. Le duc de Broglie résolut enfin de forcer le corps de Wangenheim à se retirer, en s'étendant davantage par la droite. Ce fut dans ce dessein qu'il se porta, le 13, à Cassel, laissant le général Dumuy vers Wallerhausen, et poussant de nouveau le prince Xavier sur Gœttingen. Ferdinand alors repassa la Dimel, vint, le 14, vers Geismar, et ordonna à Wangenheim de quitter Uslar pour se reporter sur la Werra : ce général s'établit, le 15, à Dransfeld, et attaqua sans succès le poste de Munden.

Cependant Broglie avait trouvé le moyen de soutenir le prince Xavier. Il le fit renforcer, le 17, par 8 bataillons d'élite, sous le général Rougé; les grenadiers de France, sous Saint-Pern; les carabiniers et la réserve, aux ordres du marquis de Poyanne, tandis que le comte Chabot donnait le change aux alliés en manœuvrant vers Wolfshagen, sur leur flanc droit. Le maréchal se rendit, le 19, auprès du prince Xavier, auquel ces renforts formaient un corps de 25 à 30,000 hommes, et arrêta les dispositions d'attaque; mais Wangenheim eut le temps de gagner sans grande perte les bois entre Hameln et Ellerhausen. Quoique cette entreprise n'ait pas eu un plein succès, elle valut néanmoins beaucoup de terrain à l'armée française ; et afin de s'en assurer la possession pendant l'hiver, on mit Gœttingen à l'abri d'un coup de main.

Ces opérations manquèrent leur objet. Ferdinand sentait trop bien l'importance de sa position pour la quitter sur de simples menaces : il résolut au contraire d'y concentrer toutes ses forces. Le maréchal de Broglie déçu, prit alors le parti de réunir les troupes éparses en Flandre, d'y joindre quelques régiments sous les ordres de Castries, et de les porter, par Wesel, sur les derrières de l'ennemi. Ferdinand, ayant eu vent de ce projet, résolut de prévenir les Français vers Wesel, et de faire une diversion qui les forçât à quitter leur position; le prince héréditaire partit, le 22 septembre, de Warbourg, avec un corps de 15,000 hommes, tandis que le duc porta l'armée vers Libenau.

Le premier arriva, le 29, à Dorsten, et

bloqua Wesel, le 2 octobre ; ses troupes légères passèrent le Rhin, le 1er, et battirent le pays jusqu'à Clèves, où elles prirent 400 hommes. La place de Wesel avait une faible garnison et manquait de canonniers ; on l'aurait peut-être prise, sans les obstacles qu'éprouva la marche du parc de siége, par suite des pluies qui avaient rendu les routes impraticables ; les partisans poussèrent en attendant, jusqu'à Gueldre et Ruremonde. Cette diversion qui eût été funeste à son auteur, s'il avait eu un adversaire habile, plongea les généraux français dans le plus grand embarras. Cet accessoire devint l'objet principal de la guerre, et les grandes armées continuèrent à s'observer, comme si les opérations d'un détachement, devaient décider du sort de l'Europe.

Castries accéléra sa marche pour sauver Wesel. Son corps rassemblé, le 13 octobre, à Nuys, consistait en 32 bataillons et 38 escadrons, formant environ 20,000 hommes ; il se porta le 14, à Meurs, l'avant-garde à Rheinbergen. Dès que le prince héréditaire en fut instruit, prenant le sage parti de laisser quelques bataillons à la tranchée, il vola à la rencontre de l'ennemi, malgré l'infériorité de ses forces, et se porta, le 15, à Ossenberg. Le maréchal de Castries s'établit en arrière de la fosse Eugénienne, la droite à Rheinbergen, la gauche vers Clostercamp dans une forte position ; mais le prince, après l'avoir reconnue, pensa que l'ennemi en diminuerait d'autant plus sa surveillance, et résolut de surprendre sa gauche. Après avoir laissé 3 bataillons et 4 escadrons contre la droite, vers Rheinbergen, il se porta à onze heures du soir, avec 18 bataillons et 20 escadrons, sur Clostercamp. L'avant-garde donna à trois heures du matin sur un poste français, à une demi-lieue en avant de ce village : on fit feu contre l'ordre du prince pour enlever le poste ; cependant le silence et l'obscurité faisant croire que ce n'était qu'une patrouille, l'armée gagna le canal sans accident. Le corps de Fischer alors coupé et dispersé, engagea néanmoins une fusillade qui donna l'éveil à la brigade d'Auvergne et lui fit occuper le bois de Clostercamp et toutes les issues de ce bourg.

Le prince, marchant toujours dans le plus grand silence, passa le canal à Kampen, et s'empara du village de Kumpenbrock. L'armée française eût été perdue sans le dévouement du chevalier d'Assas, capitaine au régiment d'Auvergne. Cet officier, qui commandait le poste dans le taillis, en avant de Kumpenbrock, s'était avancé pour découvrir ce qui avait donné lieu à la fusillade qui avait eu lieu vers le couvent ; entouré tout à coup par des grenadiers anglais, qui le menacent de la mort s'il fait le moindre bruit, il juge que ce ne peut être qu'une surprise, et rassemblant toutes ses forces, il crie : *A moi, Auvergne, c'est l'ennemi !* il dit, et tombe percé de coups ; le lieutenant général de Ségur accouru dans le village avec un bataillon d'Auvergne, est blessé et pris.

Cependant l'alarme était donnée ; les Français ne se font point illusion sur le danger qui les menace. Castries conduit le régiment d'Alsace au secours d'Auvergne. Une brigade suisse se porte sur le flanc, gagné par les alliés, et le combat s'engage avec vivacité. Le régiment d'Auvergne tient en échec l'ennemi jusqu'au jour, que le reste des troupes françaises se porte au point d'attaque. Après un combat meurtrier, qui dura jusqu'à midi, les alliés se replièrent sur Alpen en bon ordre, sous la protection d'une réserve établie en échelon. La perte des Français fut d'environ 2,000 hommes, et celle des alliés de 1,800.

Si le duc de Castries avait su profiter de son avantage, le prince était perdu ; car les eaux ayant enlevé son pont sur le Rhin, on ne put le rétablir que le 18 ; mais le général français se laissa intimider par la bonne contenance des alliés, et leur fit un pont d'or. Le prince, après la levée du siége, se

retira à Brune, et se rendit, le 27 octobre, à Klein-Reckum ; le duc de Castries, à Drevenich. Les deux partis s'étant observés pendant un mois, prirent ensuite leurs quartiers d'hiver.

Tandis que ces choses se passaient sur le Rhin les armées principales restaient en repos sur la Dimel ; enfin le duc voulant prendre Gœttingen, passa le Weser, le 21 novembre, et le fit investir ; mais les pluies continuelles, le défaut de vivres, et les mouvements du duc de Broglie, le décidèrent à lever le blocus, le 13 décembre, pour entrer en cantonnements.

Ainsi finit la stérile campagne de 1760. On manœuvra sans se battre, on se battit sans manœuvrer : *les combats eurent lieu sur les points accessoires, tandis que les grandes armées se contentaient de menacer, par des détachements, les points sur lesquels elles auraient dû diriger leurs efforts et livrer bataille.*

Tempelhof a trop disserté pour prouver que le duc de Broglie adopta un mauvais plan en cherchant à pousser des corps par la droite, sur Gœttingen et le Hanovre, et qu'il eût mieux valu y marcher de front, par la Westphalie, afin de faire tomber auparavant les places de Lipstadt et de Munster, sans lesquelles ses manœuvres n'étaient que de véritables incursions. Il est facile de juger que ces raisonnements s'appuient sur un vieux système. Cette seconde partie du plan de Broglie se rapprocha alors avec celui de Contades dans la campagne précédente ; il consistait à manœuvrer par la droite, pour gagner l'extrême gauche et les derrières de l'ennemi, en le coupant du Weser. Il offrait comme l'autre de grandes chances, et manqua aussi dans son exécution : car au lieu de livrer une grande bataille, l'armée resta devant le front de l'ennemi, se bornant à pousser des divisions sur sa droite.

Lorsque le duc de Broglie fut maître de Cassel, et que les alliés campèrent sur la Dimel, il fallait les tourner par leur gauche, vers Robeck, changer de direction sur Warbourg, s'établir perpendiculairement à la Dimel, la gauche à ce fleuve, et pousser l'armée alliée sur Lipstadt. Broglie pouvait exécuter tout cela, en laissant un corps à Kalenberg et Hochenbourg ; mais il fallait le faire sans donner le temps à l'ennemi de manœuvrer. *Ce n'est pas en prenant des positions sur les communications et y séjournant, que l'on détruit les armées : si Napoléon était resté sur le Lech, en 1805, et sur la Saale, en 1806, il n'aurait pas empêché Mack de faire sa retraite par Donawerth ; et le duc de Brunswick, de se retirer sur l'Elbe.*

Les siéges de Lipstadt et de Munster, dont parle Tempelhof, n'étaient que des accessoires et n'eussent rien produit ; un seul mouvement du duc Ferdinand pouvait les faire lever. Il est toujours temps de songer aux places, lorsqu'on a décidé les grandes questions avec les armées qui doivent les secourir.

Je ne m'étendrai pas en réflexions inutiles sur la singulière expédition des alliés contre Wesel ; elle ne pouvait que distraire des forces considérables du point décisif, pour les appliquer à des entreprises hasardeuses, et compromettre non-seulement les corps qui s'y trouvaient employés, mais encore l'armée principale. Si le duc de Broglie avait opéré d'après les règles de l'art, il eût vraisemblablement fait payer cher à Ferdinand cette folle expédition.

CHAPITRE XXII.

Premières opérations en Silésie et en Saxe ; affaire de Landshut, et siége de Dresde.

Sans entrer dans les détails des petites affaires qui eurent lieu pendant l'hiver, je me bornerai à indiquer celles qui méritent d'être citées.

Les Suédois, inquiétés dans leurs cantonnements, voulurent enlever le pont d'Anclam, sur la Peene, afin d'être à l'abri de surprise. Leur coup de main réussit; ils s'emparèrent le 28 janvier des faubourgs, surprirent les postes et pénétrèrent pêlemêle avec eux dans la ville; le général Manteufel égaré dans l'obscurité, fut blessé et pris avec 150 hommes. Cet exploit fut le dernier de cette malheureuse armée; elle ne reparut sur le théâtre de la guerre qu'au milieu d'août, pour y jouer un rôle aussi insignifiant qu'auparavant.

Les armées en Saxe furent tranquilles, à quelques affaires de postes près. Le corps de Beck surprit le général prussien de Zetteritz, aux environs de Kosdorf, et le fit prisonnier.

Laudon, après avoir dénoncé la rupture de l'armistice qu'il avait conclu pour son corps, chercha à enlever celui de Goltz, qui cantonnait en haute Silésie à Neustadt et environs; mais ce général leva à temps une partie de ses quartiers, et les rassembla, le 14 février, à Ober-Glogau; néanmoins Laudon le gagna avec toute sa cavalerie, et attaqua le régiment de Manteufel qui couvrait les parcs. Ce brave régiment se forma en carré long, continua sa marche, repoussa cinq ou six charges avec une bravoure héroïque, et arriva heureusement à Steinau après avoir perdu 140 hommes.

Toutes ces choses ne décidaient rien; les grandes armées restaient dans leurs positions. Celle de Daun, par suite d'un système inconcevable, après avoir remporté des avantages signalés, continuait à s'enterrer sous des retranchements près du val de Plauen, et semblait ainsi trembler devant un adversaire qu'elle aurait dû écraser. Un corps nombreux aux ordres de Lascy cantonnait sur la rive droite de l'Elbe, et poussa celui de Beck sur Zittau. L'armée prussienne cantonnait en face, la droite vers Freyberg, le centre à Wilsdruf, la gauche aux environs de Meissen. Schmettau occupait Gorlitz avec 7 bataillons et 15 escadrons. Fouquet, en haute Silésie, se trouvait opposé au corps de Laudon. Enfin l'armée de l'Oder devait, sous les ordres du prince Henri, *tenir tête aux Russes lorsqu'ils paraîtraient sur la scène.*

Le plan d'opérations des deux partis fut, à peu de chose près, le même que celui de la campagne précédente : les coalisés ne voulaient frapper de grands coups en Silésie, qu'après l'arrivée des Russes; Laudon commandait une armée de 50,000 hommes; Daun devait retenir le roi en Saxe. Les affaires de Frédéric paraissaient plus désespérées que jamais : ayant perdu la clef de la Saxe, et ne pouvant abandonner ce pays sans laisser le sien à la merci de l'ennemi, il semblait que rien ne dût s'opposer à la jonction des armées coalisées.

Le 18 mai, l'armée du prince Henri prit des cantonnements le long du Bober et de l'Oder jusqu'à la mer Baltique; le gros entre Lovenberg et Sagan liait sa droite avec le corps de Fouquet, cantonné jusqu'à Landshut. L'armée du roi avait fait un petit mouvement rétrograde sur Corbitz et Meissen. Daun restait en position, se bornant à pousser le général Berlichingen sur Wilsdruf; Laudon s'était retiré en Bohême, laissant Draskowitz en haute Silésie, et Wolfersdorf à Trautenau, vis-à-vis Landshut.

Opérations en Silésie.

En attendant l'arrivée des Russes, le général Laudon résolut d'ouvrir la campagne par le siége de Glatz, et de s'emparer du poste de Landshut, qui lui était nécessaire pour arrêter ses communications avec la Bohême. Il rassembla son armée à Kosteletz, en partit le 29 mai, et campa le 31 à Frankenstein, tandis que Draskowitz occupait Weidenau, et que Wolfersdorf marchait à Teutsch-Prausnitz. Fouquet instruit de ces mouvements, se porta aussitôt aux environs de Freyberg, et rendit compte de sa situa-

tion au roi et au prince Henri en leur demandant des renforts. Chargé de la double mission d'observer les mouvements de Laudon contre la haute Lusace et de couvrir la Silésie, il lui était difficile de remplir ce rôle sur ce vaste théâtre, avec un corps aussi faible et devant une armée commandée par Laudon : n'ayant aucun renfort à espérer, il se replia, le 4 juin, à Wurben près de Schweidnitz.

Laudon, de son côté, se porta, le 5, sur deux colonnes à Nimptsh et Reichembach. Fouquet s'établit, le 6, à Romenau pour couvrir Breslau. Ce mouvement rétrograde permit aux Autrichiens de bloquer Glatz et d'occuper Landshut. Laudon revint, le 7, à Wartha, et fit investir Glatz.

Sur ces entrefaites, le roi ayant ordonné à Fouquet de reprendre Landshut, ce général laissa Ziethen avec 7 bataillons sur le Ziskenberg près de Furstenstein ; partit, le 16 juin, pour Hartmansdorf et Forste ; apprenant ici que l'ennemi avait encore 5 régiments à Friedland, il résolut d'attaquer Landshut sur-le-champ. Les Autrichiens défendirent mollement ces hauteurs presque inaccessibles, et se retirèrent sur celles de Reichennersdorf. Fouquet se fit alors renforcer par 3 bataillons de Ziethen, et reprit son ancien poste, qu'il couvrit d'un retranchement. La position était trop étendue pour les 17 bataillons et 14 escadrons dont se composait son corps, il fut obligé de le morceler. Il avait 4 bataillons sur les hauteurs de Blasdorf, 2 bataillons et 5 escadrons sur le plateau de Reichennersdorf, 3 bataillons sur le Galgenberg, 2 bataillons et 2 escadrons sur le Kirchberg, 2 bataillons et 3 escadrons sur le Buchberg, 2 bataillons et 2 escadrons sur le Mummelberg, 2 bataillons à Landshut. (*Voyez* pl. XXIII.)

Aussitôt que Laudon eut avis de ces mouvements, il résolut d'attaquer le général Fouquet. Il marcha dans ce dessein, le 17 juin, avec la réserve, à Schwartzwald, et ordonna aux troupes restées devant Glatz de le rejoindre, à l'exception de quelques bataillons qui devaient observer la place. Le corps, qui était à Friedland, joignit l'armée le 18. Nauendorf, avec l'avant-garde, prit position près de Forste et sur le Ziegenruck, tandis que Janus campait toujours à Reichennersdorf. Le général Wolfersdorf occupa le mont Nimchefsky et le pont de Faulebruck. Enfin, le corps de Beck, qui était à Friedberg sur la Queiss, reçut l'ordre de marcher par Hirschberg à Schmidberg.

Le général Fouquet se trouvait dans une position critique ; il rendit compte au roi de ces mouvements, en le prévenant qu'il n'osait rien tenter contre l'ennemi, sans s'exposer à perdre le poste important qu'il avait ordre de garder. Il promit au roi de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, et sollicita une diversion en sa faveur. Laudon ayant été joint, le 21, à Schwartzwald par les troupes qui venaient de Glatz, compta 42 bataillons, 40 compagnies de grenadiers, et 75 escadrons, avec lesquels il se crut en état d'écraser son adversaire, qui n'avait pas plus de 12,000 combattants.

Le 23 juin, à deux heures du matin, la canonnade commença, et les Autrichiens se mirent en mouvement sur quatre colonnes. La première, sous Laudon même, marcha sur Vogelsdorf pour déborder et prendre à revers l'aile gauche des Prussiens. La seconde, sous Muffling, devait emporter le Mummelberg. Le général Campitelli, avec 14 bataillons, devait soutenir ces deux colonnes. La troisième, sous le général Geisruck, attaqua le Buchberg. Enfin la quatrième, conduite par les généraux Janus et Wolfersdorf, devait attaquer la droite vers Blasdorf.

Les deux premières colonnes n'avaient devant elles que 3 bataillons qui tenaient un espace beaucoup trop considérable. Le régiment de Laudon se glissa entre deux hauteurs, culbuta le bataillon qui défendait la gauche du retranchement de Mummelberg, et se jeta sur les derrières du deuxième ba-

taillon de Fouquet, à l'instant où des grenadiers autrichiens l'attaquaient de front. La deuxième colonne ne rencontrant que le bataillon de Mosel, le déborda et l'accabla; alors tout commença à fuir : les deux détachements qui défendaient le Buchberg, se voyant à leur tour attaqués par le général Geisruck et menacés sur leur gauche, abandonnèrent leur poste. L'aile gauche battait en retraite, lorsque Fouquet envoya un bataillon de grenadiers à son secours : malgré la bravoure de ses chefs, qui furent blessés ou tués, il devenait impossible qu'il rétablît les affaires; il se retira avec perte; le reste de la gauche se replia sur le Kirchberg, la cavalerie se fit jour, et gagna la rive gauche du Bober.

Pendant que ces choses se passaient, les quatre bataillons de la droite, sous le général Schenkendorf, étaient aussi attaqués par la quatrième colonne, forte de 16 bataillons et 30 escadrons. Après une belle défense, les Autrichiens s'emparèrent des hauteurs de Blasdorf et de Reichnersdorf. Les bataillons repoussés se reformèrent sous la protection du Galgenberg, d'où Fouquet leur ordonna de reprendre leurs positions : cette attaque fut exécutée avec courage; on prit trois drapeaux à l'ennemi, qui fut rejeté dans Hennersdorf. Les choses en restèrent là sur ce point, et les Autrichiens portèrent une brigade d'infanterie avec toute la cavalerie de leur gauche au delà du Bober, pour s'emparer de la route de Schmiedberg et couper la dernière retraite de Fouquet. Ce général, ne voulant pas quitter son poste, se borna à faire observer ce mouvement par 3 escadrons.

Jusqu'alors l'ennemi n'avait enlevé que les postes accessoires; le corps principal tenait encore les hauteurs du Galgenberg et du Kirchberg, où tous les bataillons repoussés s'étaient retirés. Laudon fit ses dispositions pour emporter ces hauteurs : sa cavalerie de la droite, devenant inutile pour l'attaque de positions si escarpées et retranchées, il la détacha sur la rive gauche du Bober, afin de recevoir les débris de l'ennemi, lorsqu'il l'aurait déposté. Il établit une batterie de 12 sur le Ziegelberg, en face du Kirchberg, divisa son infanterie en deux colonnes : la première se porta sur Landshut, pour gagner la gauche de la position des Prussiens; la seconde traversa le village de Zieder et attaqua le Kirchberg de front. Cette dernière précéda l'autre, de quelques instants, mais fut rejetée en désordre sur Zieder : cependant Laudon ayant enlevé Landshut, traversé la ville, et emporté la redoute du Kirchberg, la première colonne revint bientôt à la charge. Les Prussiens qui défendaient cette hauteur, quoique à peu près entourés, firent leur retraite, avec fermeté, sur le Galgenberg.

Il ne restait à Fouquet que deux partis à prendre, de vendre chèrement sa vie sur le Galgenberg, ou de se faire jour; il choisit le dernier. Il envoya au général Schenkendorf l'ordre de repasser le Bober; l'officier qui le portait fut tué; Fouquet envoya alors un second ordre par son fils, et se mit en marche lui-même avec deux bataillons. Arrivé à Leppersdorf, on trouva la cavalerie ennemie en possession de tous les passages. Ne voulant pas donner aux Autrichiens le temps de le serrer de trop près, il forma sa troupe en carré et la harangua. La cavalerie autrichienne l'attaqua alors vivement; les dragons de Lowenstein se précipitèrent plusieurs fois sur les baïonnettes prussiennes: un feu bien menagé leur fit payer cher ces essais. Cependant ces attaques donnèrent à un bataillon de grenadiers le temps d'arriver au secours des escadrons impériaux. Le combat fut alors trop inégal; Fouquet eut son cheval tué sous lui; l'infanterie fut enfoncée et culbutée sur son général; les plus braves lui firent un rempart de leur corps. La mêlée était horrible, Fouquet mutilé de trois coups de sabre, fut sauvé par le colonel de Lowenstein, à qui il rendit son épée.

De son côté, Schenkendorf se défendait

avec bravoure, lorsqu'il reçut l'ordre de repasser le Bober. En effectuant sa retraite, il eut son cheval tué, et tomba aussi au pouvoir de l'ennemi. Le major Arnim, l'adjudant Treskow et d'autres officiers, se mirent à la tête des troupes, passèrent heureusement le Bober, formèrent un carré qui repoussa deux charges de cavalerie, et gagnèrent les hauteurs de Reisdorf; mais, lorsqu'ils aperçurent, dans le ravin, plusieurs bataillons déployés, prêts à les attaquer de concert avec la cavalerie, ils voulurent hâter leur marche pour gagner les bois de Reisdorf : ce mouvement causa un désordre dont les escadrons autrichiens profitèrent; ils se jetèrent impétueusement sur cette infanterie désunie, et en sabrèrent une grande partie. La cavalerie prussienne, qui avait aussi passé le Bober, se battit longtemps contre des forces supérieures; les plus braves se firent jour, le reste fut pris.

Ainsi finit la malheureuse affaire de Landshut, où Fouquet se battit avec tout le courage que l'on peut attendre d'un homme de cœur; près de 1,500 hommes parvinrent à s'échapper; 7,500, dont la moitié étaient blessés, furent pris. Les Autrichiens eurent plus de 3,000 hommes hors de combat.

Le général Ziethen, informé de cet événement, quitta le Ziskenberg, se retira sur Breslau, et recueillit les débris du corps de son collègue.

Fouquet nous semble à l'abri de tout blâme, car il prévit son désastre, en prévint le roi, et ne l'essuya que par une obéissance trop aveugle. Cependant, il paraît que sa position était trop étendue : le camp de Landshut est une de ces positions militaires reconnues; Frédéric y attachait, il est vrai, autant d'importance que Léonidas aux Thermopiles; mais Fouquet devait sentir que l'occupation des hauteurs de Blasdorf, et du Mummelberg, le morcelait trop. La position, proprement dite, est celle du Galgenberg et du Kirchberg, encaissé entre les ravins qui coulent à droite par Hennersdorf, et à gauche par Ziéder. Puisqu'il se résignait à recevoir le combat, il valait mieux se concentrer, la gauche au Kirchberg, la droite à Hennersdorf, afin de raccourcir sa ligne. Sans doute, il courait risque d'être tourné; mais cela était inévitable de toute manière, et il le fut en effet, malgré l'occupation du Mummelberg. Du reste, il conserva assez de présence d'esprit pour prendre l'initiative, et se jeter sur un des corps ennemis avant d'être serré de trop près. Mais il est une vérité constante, c'est que ne voulant pas se retirer sans combattre, il eut beaucoup mieux fait de se jeter en masse, par Vogelsdorf, sur la colonne de Laudon; car il ne pouvait se faire illusion sur le sort réservé à ses détachements disséminés. En manœuvrant de cette manière, il eût été certain de s'emparer de la route de Schweidnitz. Une faute plus positive et plus grave du roi, fut de laisser ce corps sans soutien, tandis que le prince Henri était dans l'inaction, avec 40,000 hommes, à trois marches de Landshut. Dans une position semblable, il fallait au moins laisser à Fouquet l'alternative de se jeter sous le canon des places fortes, qu'il avait à sa proximité, ou d'aller se réunir au prince. Nous développerons plus tard ces observations, en ajoutant les considérations qui résultent de la situation générale des affaires.

Laudon ne sut point tirer parti de cette importante victoire. La Silésie était ouverte, et si, pour l'envahir, on préférait attendre l'arrivée des Russes, on pouvait au moins s'emparer de quelques places; mais les Autrichiens ne commencèrent pas même le siége de Glatz, parce que leurs dispositions étaient si mal prises, qu'ils n'avaient aucun des approvisionnements nécessaires.

Opérations en Saxe.

Tandis que l'armée du prince Henri demeurait oisive sur le Bober, et qu'à trois

marches d'elle, le corps de Fouquet était accablé, le roi semblait indécis sur le parti qu'il voulait prendre.

Nous avons déjà dit qu'ayant fait un mouvement rétrograde, le 25 avril, il était venu camper, près de Meissen, avec une partie de l'armée, laissant le reste cantonné en arrière.

Tempelhof a présenté un tableau pompeux des combinaisons que Frédéric avait imaginées pour voler en même temps au secours de la Silésie, et couvrir une partie de la Saxe. Il prétend que son plan était d'entraîner Daun en Silésie, de peur qu'il ne formât sur la Saxe des entreprises dangereuses. Il est difficile de concevoir quel intérêt eût porté le roi à *concentrer la masse des forces ennemies sur le point où il se proposait d'opérer, en provoquant ainsi la jonction des armées autrichiennes et russes, qu'il devait craindre par-dessus tout*. Quel que soit le motif d'un tel jugement, nous verrons, au chapitre général des observations, que c'était par un système opposé, qu'il pouvait conjurer l'orage amoncelé sur sa tête.

Frédéric se prépara donc, le 4 juin, à marcher en Silésie. Il fit établir, le 6, une forte batterie sur les hauteurs de Seidlitz, et détacha, le 11, le général Krokow, avec 30 escadrons, par Torgau à Kosdorf, afin de couvrir le passage, en observant le corps de Lascy campé sur les hauteurs de Boxdorf. Ce passage de l'Elbe fut exécuté, le 14 au soir, par la première ligne d'infanterie, sur des barques, et par la cavalerie, sur des ponts de bateaux : ces troupes campèrent à Broschof. La deuxième ligne, aux ordres du général Bulow, resta à Schlettau, et Hulsen à Katzenhauser, pour couvrir cette opération. Le pont fut transféré à Meissen, et l'on en établit un à Kohlhof.

Daun reçut promptement la nouvelle que l'ennemi avait passé l'Elbe avec une partie de ses forces seulement : il dépendait de lui d'en profiter pour accabler l'une de ces parties isolées, en portant son armée, le 15 au soir, par lignes et par la droite, de Grossenhain à Radebourg, pour arriver au point du jour à Gros-Dobritz, sur l'extrême gauche du roi ; tandis que le corps de Lascy eût longé l'Elbe, pour attaquer la droite, vers Meissen. Le général autrichien avait tout l'intérêt possible à livrer bataille dans une position aussi avantageuse : il pouvait frapper un coup décisif, et ne courait pas le moindre risque, ayant une retraite assurée sur Dresde. Au lieu d'opérer ainsi, Daun craignit que Lascy ne fût attaqué, et porta la première ligne de l'aile droite à Wilschdorf, pour le soutenir au besoin. Le 17, seulement, il vint avec le reste de l'aile droite, à Boxdorf, remplacer le corps de Lascy, qui se rendit à Bernsdorf. Ce mouvement fut suivi peu après par l'aile gauche et par les détachements répandus aux environs ; le camp de Boxdorf fut retranché.

D'un autre côté, le général Bulow quitta aussi, le 17, le camp de Schlettau, où il était resté avec la deuxième ligne, et vint rejoindre le roi.

A l'ouverture de la campagne, Frédéric prévint ses généraux, qu'il serait plus nécessaire que jamais de faire des marches rapides et longues, et d'en supporter les fatigues avec constance et courage. Aussitôt qu'il fut informé du mouvement de Lascy, sur Radebourg, il s'y porta, le 18, sur trois colonnes, et campa, la gauche appuyée à la ville, la droite à Barbisdorf. Lascy paraissant tenir dans sa position, Frédéric ordonna au général Hulsen de le rejoindre à l'exception de 7 bataillons et 5 escadrons. Il assembla ses généraux, et leur donna les dispositions de l'attaque qui devait s'effectuer sur deux lignes d'infanterie, la cavalerie sur les ailes, et une troisième ligne comme réserve. Le 19 juin au matin, l'armée se mit en mouvement ; mais les patrouilles annoncèrent que Lascy s'était retiré. En effet, Daun ayant eu connaissance de la marche du roi, sur Radebourg, avait

attiré toutes les troupes restées sur la rive gauche de l'Elbe, et ordonné à Lascy de prendre position à Laues, pour couvrir le flanc droit de l'armée autrichienne qui prit les armes, à une heure du matin, dans son camp de Reichenberg.

L'on ne pouvait rien tenter contre un ennemi si bien en mesure et dans une position presque inabordable; le roi rentra au camp, se borna à faire occuper Bernsdorf, posta Hulsen, vers Gros-Dobritz, pour soutenir le corps de Linden resté à Schlettau, et porta 9 bataillons sur les hauteurs de Beerwald.

Le 22 juin, l'armée des cercles arrivant aux environs de Dresde, pour se lier à celle de Daun, campa au val de Plauen : ce renfort porta l'armée impériale à plus de 80,000 combattants. Daun ne profita pas de cette supériorité pour frapper des coups décisifs, et se borna à inquiéter les postes par le général Lascy.

Il parait que le projet attribué au roi par Tempelhof, n'a existé que dans l'imagination de cet auteur ; car il est vraisemblable que Frédéric ne serait pas resté huit jours à Radebourg, lorsque les moments étaient si précieux : dans le cas contraire, ce séjour serait une faute inexplicable.

Le 25, on reçut la nouvelle de la destruction du corps de Fouquet ; les Autrichiens firent des feux de joie. Le roi, d'abord anéanti par un coup aussi rude, recouvra bientôt sa sérénité : il fallait faire bonne mine à mauvais jeu, ou quitter la partie. C'est dans les circonstances difficiles, que Frédéric fut toujours un grand homme. Si son génie ne lui fit pas adopter constamment les combinaisons à grands résultats, il faut convenir que son caractère ne perdit rien de son élévation. Sa position devenait chaque jour plus critique : depuis dix-huit mois, il essuyait revers sur revers, et sans l'impéritie de ses adversaires, sa ruine eût été inévitable. Des plans justes, hardis et rapidement exécutés, pouvaient seuls le tirer d'embarras ; mais dans cette circonstance décisive, ses talents brillèrent moins que son courage.

Frédéric renonçant à se porter en Silésie, résolut de tenter un coup de main sur Dresde. Si cette entreprise présentait une apparence de succès, il aurait dû la former dès le commencement de la campagne, comme nous le démontrerons incessamment ; mais, le moment choisi était intempestif : d'ailleurs elle offrait des chances désavantageuses, puisqu'on avait tout à craindre, en cas d'échec.

Sans consulter les obstacles qu'une armée supérieure à la sienne opposerait à son projet, le roi envoya, à Magdebourg, l'ordre d'y préparer un équipage de siége. Il chercha aussi à arracher Daun de sa position, pour avoir l'occasion de lui livrer bataille. A cet effet, il quitta, le 26 au matin, le camp de Radebourg, et se retira, sur trois colonnes, à Gros-Dobritz : mais ces manœuvres furent inutiles, le maréchal imperturbable, augmenta les retranchements de son camp de Boxdorf; véritable Fabius, lorsqu'il fallait être Alexandre, il fit à contre-temps la guerre de positions ; se bornant à pousser quelques détachements sur Schœnfels, Blockwitz et Grossenhain, pour observer et éclairer la route d'Ortrand.

Le 29 au matin, le roi apprit que Lascy avait quitté Lause, renforcé par une partie de l'armée de Daun, et se portait, par Radebourg, sur Krakau : croyant d'abord qu'il aurait un engagement avec l'ennemi, Frédéric détacha le général Ziethen pour le suivre par Lampersdorf, et observer ses mouvements ; mais s'étant trompé de nouveau, il désespéra de lui faire accepter une bataille rangée. Tempelhof est ici en contradiction avec lui-même ; tantôt il fait préparer au roi le siége de Dresde, tantôt il affirme que son intention *était de gagner encore une marche pour se porter en Silésie*. Dans le fait, Frédéric se porta, le 2 juillet, au camp de Quolsdorf, tandis que Hulsen

retourna sur la rive gauche de l'Elbe, à celui de Schlettau.

Lorsque Daun fut instruit de la marche des ennemis sur Krakau, il ordonna à Lascy de ne les point perdre de vue. En conséquence, ce général vint prendre position à Lichtenberg : l'armée autrichienne se dirigea, le 3, à Hartha. Frédéric séjourna à Quolsdorf, et porta seulement une avant-garde, sur Pulsnitz, où il apprit les mouvement de Lascy. Il résolut de l'attaquer, et afin de donner le change sur son projet, il répandit que l'armée marcherait à Hoyerswerda. Daun craignant que le roi n'eut le dessein de gagner la route de Silésie, se hâta de s'assurer de celle de Bautzen et de Gorlitz, en portant dans la nuit, dans la première ville, la seconde ligne sous les ordres du général, comte de Wied.

L'armée prussienne, au contraire, partit, à minuit, pour se former sur les hauteurs de Neuendorf; mais les postes de Lascy l'instruisirent à temps de ce mouvement, et ce général se retira sur l'armée de Daun : les Prussiens ne purent même atteindre son arrière-garde, à cause des obstacles multipliés du terrain. Le roi bivouaqua en deçà de la Pulsnitz, vers Ohorn, et se mit en marche le 5 juillet au matin, pour aller camper près du couvent de Marienstern. Après le départ des Prussiens, Lascy se porta de nouveau en avant et prit position à Bischofswerda.

Daun, toujours inquiet sur la route de la Silésie, était parti, le 4 à midi, avec le reste de ses troupes, pour suivre le comte de Wied à Bautzen. Il continua son mouvement le 6, vint camper à Reichembach, et laissa, à Bautzen, un parti destiné à communiquer avec le corps de Lascy. L'armée autrichienne fit cette marche de huit lieues très-rapidement, malgré une chaleur si excessive, que plus de 200 hommes tombèrent morts sur les routes.

De son côté, Frédéric se proposait de passer la Sprée sur trois colonnes, et de camper vis-à-vis de Leichnam; mais lorsqu'il arriva vers Pannevitz, avec la tête de la première, il apprit que Daun était en marche sur Reichembach, et que, loin de l'y prévenir, il aurait de la peine à l'atteindre ; ce qui l'engagea à profiter de l'isolement du corps de Lascy, pour tenter de nouveau de l'attaquer. Au lieu de marcher sur Leichnam, il changea de direction à droite, passa la Sprée à Jurke, et vint camper, vers Doberschutz, sur les hauteurs qu'il avait occupées après la bataille de Hohenkirch. Le 7 au matin, à la tête d'un parti de cavalerie, il poussa les postes ennemis ; emporté par sa chaleur, il fut bientôt engagé, avec toute la cavalerie de Lascy, et ne se tira de ce mauvais pas que par l'arrivée d'un bataillon de grenadiers, qui protégea le ralliement de ses escadrons.

Le lendemain était fixé pour l'attaque du corps de Lascy. Malgré toutes les petites ruses dont le roi se servit pour répandre le bruit qu'il se rendrait à Reichembach, il ne put empêcher Lascy d'apprendre qu'il avait passé la Sprée, le 6 au soir. Le général autrichien se mit en marche vers une heure du matin, et se retira heureusement de Bischofswerda sur Weissenhirsch. Le roi lança vainement la cavalerie à la poursuite, et prit position à Barthe, où il fit au commandant de l'artillerie la première ouverture de son projet sur Dresde.

Le 10, Lascy passa l'Elbe et campa à Gros-Sedlitz; le roi à Durrenbuhlau. Le 12, la première ligne vint détruire les retranchements de Boxdorf, que Daun avait élevés avec tant de peine; la deuxième ligne resta à Weissig, sous le duc de Holstein; le général Hulsen campa à Mohschatz, sur la rive gauche de l'Elbe, et couvrit le passage qui eut lieu le 13 au matin. Le roi voulait marcher par Dippodiswalde, pour forcer l'armée des cercles à combattre ou à quitter le camp de Plauen; mais elle lui épargna les fatigues de ce mouvement étendu, et se retira, dans la nuit du 12 au 13, sur Dohna,

où elle joignit Lascy après avoir jeté dans Dresde un renfort de 10,000 hommes, qui en porta la garnison à 15,000 combattants. Le roi apprenant cette nouvelle en route, se dirigea sur Dresde par Plauen et Leubnitz : le duc de Holstein quitta Weissig, et investit la place sur la rive droite.

Le 14 au matin, le commandant fut sommé : sa réponse, suivant l'usage, fut négative. Les Prussiens se logèrent dans le faubourg de Pirna, et construisirent des batteries de mortiers, et à ricochets, derrière les masures des maisons brûlées dans les siéges précédents. Pendant la nuit on éleva une batterie de 8 pièces de canon et 2 obusiers dans le jardin de Mozinsky ; durant celle du 15 au 16, on creusa une petite parallèle contre la ville neuve, et dressa une batterie de 10 pièces de canon pour combattre le pont de l'Elbe.

Daun qui attendait le roi aux passages de la Silésie, fut fort surpris lorsqu'il reçut, le 10 juillet, la nouvelle qu'il s'était rabattu sur Dresde : il détacha le général Ried, pour le suivre, porta son avant-garde sur Bautzen, et avant de rien entreprendre, attendit des renseignements plus certains sur les projets des Prussiens. Enfin, informé, le 13, que Frédéric avait passé l'Elbe et marchait contre la place, il fit partir le lendemain, à deux heures du matin, le corps des carabiniers, et porta sur Dresde celui de Buccow qui était resté si longtemps à Gorlitz ; lui-même suivit, le 15, avec l'armée, et vint s'établir près de cette dernière ville.

De son côté, le roi pressait les travaux de siége avec toute l'activité possible. Le 18, les batteries de mortiers et de brèche furent achevées, et le bombardement commença le 19 au matin. Il apprit, le même jour, que Daun s'avançait au secours, et se trouvait déjà près de Weissig : il envoya un régiment de renfort au duc de Holstein, que les Autrichiens auraient pu attaquer avec avantage. Les Croates ayant emporté le poste de Weissenhirsch, le duc pensa que l'avant-garde de Daun les soutenait ; et craignant un engagement sérieux, il repassa l'Elbe sans délai, laissant le général Tettenborn avec une brigade pour protéger son mouvement ; ce général, engagé de front avec les Croates, fut sur le point d'être pris à revers par un régiment sorti de la place, et se retira avec perte de 700 hommes : le duc de Holstein effectua son passage sans être inquiété par la nombreuse garnison. Néanmoins le général Maquire fit faire quelques sorties les jours suivants. Dans la nuit du 20 juillet, la cavalerie autrichienne surprit les postes, et pénétra jusqu'au quartier du roi, qui faillit être enlevé.

Frédéric ayant réuni ses forces sur la rive gauche de l'Elbe, présumant que Daun voulait l'attaquer, résolut de le prévenir. Mais cette campagne semblait se passer en projets : l'ennemi resta tranquille, et les Prussiens se bornèrent à occuper les hauteurs de Rupchen et Gopeln, avec 8 bataillons et 18 escadrons. Daun prit poste, le 21, entre Boxdorf et Dresde.

Le bombardement continua ; les Autrichiens firent une grande sortie à minuit, surprirent le régiment de Bernbourg dans les tranchées et emportèrent une batterie : des renforts arrivèrent, et les repoussèrent. Le roi, mécontent du régiment surpris, lui enleva ses sabres.

Convaincu enfin de l'inutilité de ses efforts, il se décida à lever le siége ; l'évacuation du matériel commença le 27, le roi partit avec l'armée le 29 à dix heures du soir : la garde des tranchées formant l'arrière-garde. Le 30, le général Hulsen fut détaché avec une division à Kesselsdorf, et Wedel à Kienast près Meissen, afin de protéger la construction d'un pont. Le roi campa à Unkendorf. Le 31, il se porta à Meissen ; Hulsen à Schlettau. Après le départ des Prussiens, Lascy alla s'établir, le 30, au val de Plauen. Daun vint, le 31, à Bischofswerda. Lascy passa l'Elbe et prit poste vers Ubigau.

Le général autrichien ne pouvait douter que le roi ne marchât alors en Silésie ; mais comme l'opération sur Dresde lui avait donné une leçon, il attendit que les projets des Prussiens fussent mieux développés, et se borna à prendre toutes les mesures convenables pour harceler leur marche. Brentano et Ried, avec une nuée de troupes légères, brûlèrent les ponts de la Rader et de la Sprée, et gâtèrent toutes les routes. Beck en fit autant sur la Sprée, la Neiss et la Queiss, et couvrit d'abatis les grandes forêts de Pribus, Muska, etc.

Prise de Glatz.

Nous avons déjà dit que Laudon, après la destruction du corps de Fouquet, ne conçut aucune opération hardie, et que devant Glatz même investi depuis longtemps, on n'ouvrit la tranchée qu'un mois après. Cette inaction est d'autant plus blâmable, que, dès le 26 juin, le général Stampa était parti de la grande armée avec un renfort, et que le corps de Beck devait aussi rejoindre l'armée de Laudon. Avec des forces aussi considérables, on aurait pu couvrir le siége contre l'armée du prince Henri, ou même opérer vigoureusement contre le roi, de concert avec Daun.

Aux mouvements précurseurs de la marche du roi en Silésie, Daun fut déconcerté ; et les craintes pusillanimes qui l'assiégeaient, le portèrent à laisser Laudon en observation à Landshut, et à le diriger ensuite sur le Bober pour s'emparer des communications de Breslau. Le 5 juillet, ce général campa vers Lahn, où il apprit que Daun se trouvait à Bautzen, et que le roi était en route pour la Silésie ; alors il se hâta de gagner par une marche forcée les hauteurs de Hochkirch (à deux lieues de Lignitz), où il craignait que Frédéric ne le prévînt. Le maréchal campa le même jour à Ottendorf ; Laudon alla s'aboucher avec lui, et le siége de Glatz fut enfin résolu. Le corps resta à Hochkirch pour le couvrir, la division de blocus renforcée de 12 bataillons et 5 escadrons, passa sous le commandement du général Harsch.

L'artillerie arriva d'Olmutz le 16, et la tranchée fut ouverte le 21. Laudon se rendit lui-même, le 25, au corps de siége, et fit jouer les batteries le lendemain. La lenteur des Autrichiens fut réparée par la négligence des Prussiens. Les vedettes des assiégeants ayant occupé une flèche abandonnée, crurent s'apercevoir qu'il n'y avait pas de garde dans le chemin couvert, s'y glissèrent et trouvèrent les sentinelles endormies. Laudon y envoya aussitôt trois bataillons qui mirent en déroute ceux qui le gardaient, et pénétrèrent avec eux dans la vieille ville, sans que l'officier qui y commandait en eût connaissance. La nouvelle forteresse aurait bien pu se défendre encore, mais le colonel Oo la rendit, sans capitulation. Ainsi tomba cette importante clef de la Silésie. Frédéric, dans ses œuvres, assure que Laudon avait su s'y ménager des intelligences par le moyen du clergé catholique, et surtout des jésuites, ennemis jurés du nom prussien. Quoi qu'il en soit, cet événement l'un des plus singuliers des annales militaires, procura aux ennemis du roi une base d'opérations en Silésie, comme Dresde leur en avait donné une pour leurs entreprises en Saxe.

CHAPITRE XXIII.

Premières opérations du prince Henri et des Russes. Siége de Breslau. Le théâtre de la guerre se concentre en Silésie. Bataille de Lignitz.

Tandis que plongé dans l'apathie, Frédéric essuyait tous les revers de la fortune, sans songer à prendre aucune des grandes résolutions qui la fixent, l'armée russe faisait ses préparatifs d'entrée en campagne,

et le prince Henri, qui l'observait à une distance de cent lieues, restait, comme nous l'avons dit, cantonné vers Sagan.

Ce prince voyant enfin que les opérations ne tarderaient pas à commencer, réunit ses troupes près de Francfort, et les porta le 19 juin à Landsberg, sur la Wartha. Il avait 37 bataillons et 66 escadrons, dont 7 bataillons et 20 escadrons sous Forcade, couvraient la Poméranie, et s'étaient avancés jusqu'à Drambourg pour couper le général Tottleben, qui ravageait les environs de Belgarde et Koslin avec des Cosaques.

Le 12 juillet, le prince Henri passa la Wartha, et campa à Gleissen, le 14, formant un long cordon, afin de mettre le pays à couvert des incursions de l'ennemi.

L'armée russe complétement réunie à Posen, le 17 juillet, comptait 60,000 hommes de troupes réglées et 7,000 Cosaques. Après beaucoup de difficultés, aplanies par le marquis de Montalembert, Soltikof se décida à partir, le 24, directement pour Breslau; et afin de mettre les dépôts à couvert, on les établit sur la ligne de Siradin et de Kalisch.

La mésintelligence qui avait eu une si grande influence sur les affaires de la campagne précédente, vint de nouveau diviser les généraux dans celle-ci. Laudon ayant fait demander au maréchal russe le jour auquel il comptait arriver sur l'Oder, afin de régler ses mouvements en conséquence, Soltikof se crut offensé par cette question bien naturelle, et répondit avec emportement; il n'eût peut-être plus fait un pas, si l'infatigable et adroit Montalembert n'avait su le décider à partir le 26.

L'armée russe marcha sur six colonnes à Moszinna; l'avant-garde, sous Czernischef, resta à Winkowitz où elle se trouvait depuis le 20. Le 28, l'armée campa à Dollevo, l'avant-garde à Korkow; elle se porta en trois marches, le 1er août, à Kobelin, d'où l'avant-garde poussa jusqu'à Ratwitz, frontière de Silésie. Ici Soltikof fit séjourner ses troupes, quoiqu'elles n'eussent fait que des marches de 4 à 7 lieues au plus.

Le prince Henri ayant appris que les Russes devaient partir, le 24, pour la Silésie, se porta, le 26, à Starpel, ordonna aux corps détachés de le suivre, et poussa celui de Werner à Meseritz; Goltz se porta, le 28, du couvent de Parades à Riedschutz. Toute l'armée fut réunie, le 29, au camp de Padligar, où elle séjourna le lendemain. Le prince y reçut l'avis que les Russes se porteraient par Polnisch-Lissa sur Glogau, ce qui le décida à détacher le général Werner à Slawe, avec 9 bataillons et 22 escadrons, et à marcher lui-même sur trois colonnes à Linden. Il sut avec certitude alors, que le corps de troupes légères de Tottleben s'était seul dirigé par les plaines de Lissa, et que l'armée poursuivait sa route par Gosthyn sur Breslau. Cette nouvelle et celle de la prise de Glatz, faisant juger au prince qu'il devait tout craindre d'une entreprise de Laudon sur Breslau, et de la réunion des Russes avec ce corps, il se décida à passer l'Oder à Glogau, le 1er août, et à prendre position à Gramschutz où il apprit le même jour que Laudon avait déjà investi la place.

En effet, ce général eut à peine emporté Glatz, qu'il dirigea, le 26, le général Draskowitz sur Breslau, et ordonna à Nauendorf, qui était à Neumarck, de passer la Schweidnitz à Lissa, et de compléter l'investissement de la place; ce qui fut exécuté le 31. Le même jour, Laudon fit sommer inutilement le général-major de Tauenzien, et lui adressa, le lendemain, un long mémoire pour lui prouver qu'il aurait tort de se défendre dans une mauvaise place, contre une armée de 55 bataillons qui allait être jointe par 70,000 Russes, et qui lui ôtait tout espoir d'être secouru. Il le menaçait de la responsabilité de cette défense, qui compromettrait les habitants d'une ville florissante, qu'on ne devait point considérer comme place de guerre, et qu'on pou-

vait rendre sans manquer à l'honneur. Cette sommation fut appuyée, dès le soir même, par le feu de trois batteries qui causèrent plusieurs incendies.

En effet, Tauenzien n'avait que 3,000 hommes pour garder une enceinte immense, des ouvrages délabrés, et contenir une population nombreuse, faiblement disposée en faveur des Prussiens. Toutefois, il répondit avec fermeté, que n'étant pas chargé de la défense des maisons, mais de celle des remparts, si le général Laudon jugeait devoir commencer une attaque par brûler les malheureux habitants, il serait lui-même responsable d'un procédé aussi barbare, qui d'ailleurs n'aurait aucune influence sur sa résolution. Il prit toutes ses mesures de défense et excita le courage de sa garnison.

Le 2 août, les Autrichiens s'efforcèrent de nouveau et vainement encore d'émouvoir le commandant. Laudon ayant été informé que le prince Henri reparti le 2 août, avait bivouaqué aux environs de Parchwitz, se décida à lever le siége, repassa l'Oder, le 4, et alla prendre position à Kanth, derrière la Schweidnitz-Wasser.

Le prince, de son côté, marcha dans la nuit du 4 au 5 août à Neumarck, et envoya le général Werner, avec un bataillon et 15 escadrons, dans la direction de Kanth; ce détachement donna inopinément à Romolkawitz sur le corps de Caramelli, qui devait se réunir à celui de Nauendorf, pour observer vers Neumarck; les Autrichiens perdirent, presque en entier, le beau régiment de dragons de l'archiduc Joseph, et furent forcés de s'arrêter. Werner se porta à Lissa où il se réunit au prince; l'armée prussienne vint camper, le 6, sous le canon de Breslau (1).

Sur ces entrefaites, Soltikof ayant appris l'investissement de cette place, et la marche du prince pour la secourir, partit, le 4, de Koblin et campa à Militsch, où il reçut l'avis de la levée du siége et du mouvement de Laudon sur Kanth. Il se dirigea le 5 à Kolcharka, et le 6 à Grosweigeldorf, à deux lieues de Breslau : Czernischef, avec l'avant-garde, se porta à Leubus. A son arrivée, il fut fort étonné de ne trouver ni pont pour communiquer avec les Autrichiens, ni renseignements sur leur armée; il revint prendre poste à Auras. Laudon s'était retiré le 6 à Sacwitz, et le 7 à Strigau.

Aussitôt que le prince eut avis de l'approche des Russes, il fit traverser Breslau à 5 bataillons et 15 escadrons qui campèrent, sous les ordres du général Platten, entre la place et le vieux Oder, afin de mettre la ville à l'abri d'un bombardement. Ainsi le prince Henri, par un mouvement combiné sur de bons principes, et exécuté à propos, se tira d'un pas difficile, sauva la Silésie et peut-être le roi; car il est impossible de calculer les résultats que pouvait avoir cette réunion des armées ennemies à une époque aussi décisive.

Surpris de voir des Prussiens là où il comptait trouver une armée alliée, Soltikof en témoigna son mécontentement; en effet le premier plan d'opérations manqué, il fallait perdre beaucoup de temps pour en former un nouveau qui eût l'ensemble nécessaire, et passer la saison favorable à faire des projets; d'ailleurs les Russes comptaient sur la prise de Breslau pour avoir une nouvelle base et des magasins. Cependant, grâces à l'ascendant qu'avait pris Montalembert sur leur général, il se décida à conserver la position de Weigeldorff, ce qui obligea le prince à rester à Breslau, et l'empêcha de manœuvrer pour faciliter la jonction du roi qui était arrivé, le 7 août, à Buntzlau, et avait contre lui toutes les forces autrichiennes, comme nous allons le voir.

Frédéric marche de Saxe en Silésie.

La fermeté du roi fut violemment ébranlée par la nouvelle de la prise de Glatz; cet

(1) Tempelhof dit le 8; mais ce doit être une erreur.

événement, en consolidant l'établissement de l'ennemi sur les deux grands points de ses frontières, semblait devoir mettre le comble aux malheurs qui l'accablaient depuis 20 mois. Néanmoins la force de caractère qui paraît avoir été la plus grande de ses qualités, lui rendit bientôt ce front serein qui inspirait la confiance. *Nous recouvrerons Glatz au traité de paix*, dit-il alors : *Marchons en Silésie, afin de ne pas tout perdre*. Qu'on se rappelle pourtant les défaites de Kay, de Kunersdorf ; la prise importante de Dresde, la ruine des corps de Finck, de Dierke et de Fouquet; enfin la perte de Glatz, et l'on jugera de l'état actuel de ses affaires. Ses partisans tremblaient pour lui, mais loin que la force morale et l'audace de ses ennemis s'en accrussent, on eût dit qu'ils n'agissaient plus que pour ramener la fortune sous ses drapeaux.

Nous avons laissé Daun à Bischofswerda couvrant tous les passages de la Silésie, et le roi campé, le 31 juillet, à Meissen : Wedel passa l'Elbe, le même jour, afin de couvrir le passage de l'armée, qui le suivit le lendemain, 1er août, et vint camper à Wantewitz. Le roi séjourna le 2, pour attendre ses parcs ; il arrêta une instruction relative à l'ordre qui devait être suivi dans la marche pendant toute l'expédition. En voici l'extrait :

« L'armée marchera toujours sur trois » colonnes par lignes. La première sera » composée de la première ligne; la deuxième, de la seconde ligne; la troisième, de » la réserve.

» Les caisses et ambulances de régiments » suivront leurs corps. Les batteries de gros » canon suivront les brigades d'infanterie » auxquelles elles sont affectées.

» Lorsqu'on traversera des bois, les régiments de cavalerie marcheront entre deux » corps d'infanterie.

» Chaque colonne aura un bataillon franc » et 10 escadrons de hussards ou de dragons pour avant-garde.

» Elle sera aussi précédée de trois chariots, portant des ponts de madriers.

». Les arrières-gardes sont chargées du » soin de retirer ces ponts, lorsque l'armée » aura défilé.

» Les parcs seront divisés dans les colonnes, pour éviter les embarras qu'occasionne une grande réunion de chariots.

» S'il arrive quelque événement aux » deuxième et troisième colonnes, on en » rendra sur-le-champ compte au roi, qui » sera à la tête de la première. S'il survient » quelque chose aux arrières-gardes, on en » préviendra le lieutenant général Ziethen, » qui se trouvera à l'arrière-garde de la » première colonne.

» Les officiers auront soin que les soldats » marchent d'un pas égal, et ne courent pas » à droite et à gauche pour se fatiguer inutilement et perdre les distances.

» Lorsque l'armée sera appelée à se former, les voitures sortiront des colonnes » à gauche, et fileront pour aller parquer, etc., etc. »

Le 3 août, l'armée marcha dans l'ordre susmentionné, et campa à Konigsbruck.

Aussitôt que Daun fut informé que l'ennemi avait passé l'Elbe, il fit partir ses équipages le 2, et se porta, le 3, de Bischofswerda sur Bautzen. Lascy se porta à Lichtenau, et fit harceler la marche du roi par les troupes légères de Ried.

Je vais présenter, le tableau des marches des deux armées, pour gagner la Silésie.

PRUSSIENS.	AUTRICHIENS.
Le 3 août, *Le roi*, à Konigsbruck. Le général *Hulsen*, resta en Saxe contre l'armée impériale.	Le 3 août, *Daun*, à Bautzen. *Lascy*, à Lichtenau.
Le 4, *L'armée*, à Ratibor et Lugau.	Le 4, *Daun*, à Reichembach. *Ried*, de Bautzen à Weissenberg.

Prussiens.	Autrichiens.
	Lascy près de Bischofswerda.
Le 5, *Le roi*, à Dobschutz.	Le 5, *Daun*, à Neukretscham. *La réserve*, sous le prince de Lowenstein, reste à Reichembach. *Ried*, à Lobau. *Lascy* suit les Prussiens et campe à Geblitz.
Le 6, A Ober-Rothwasser.	Le 6, *Daun* passe la Queiss, et occupe le fameux camp de Schmotseifen. *La réserve* à Haugsdorf, derrière la Neiss. *Lascy* à Gorlitz. *Ried* à Bernstadel.
Le 7, *Le roi*, à Buntzlau.	Le 7, *Daun* séjourne. *La réserve* se rapproche de lui. *Ried* à Haugsdorf. *Lascy* à Marclissa, et laisse *Brentano* à Steinkirch sur la Queiss. *Beck*, qui avait jusqu'alors observé le prince Henri entre Buntzlau et Glogau, se réunit à l'armée, et forme avant-garde.
Le 8, Séjour.	

Enfin après avoir fait quarante lieues en cinq jours, passé l'Elbe, la Sprée, la Neiss et la Queiss, par une chaleur excessive et avec un train considérable, l'armée prussienne séjourna, le 8, à Buntzlau. Cette marche présenta un spectacle nouveau ; le roi paraissait être escorté par le maréchal Daun, qui se trouvait devant lui; par Lascy, qui le suivait; et par les troupes légères, qui longeaient ses flancs. C'était une promenade militaire plutôt qu'une marche de guerre; on allait néanmoins décider du sort de la Prusse.

Le roi apprit, à Buntzlau, que Daun campait vers Lowenberg : les deux armées étaient alors à une égale distance de Lignitz et de Breslau. Le maréchal craignant pardessus tout la réunion de Frédéric avec le prince Henri, résolut de prendre, sur la Katzbach, une position pour couper le roi, en même temps de Schweidnitz et de Breslau, et ordonna à Laudon de venir le joindre. Ce général, partit de Strigau, le 8 août, et vint camper à Seichau; le général Beck occupa les hauteurs de Goldberg : les Prussiens perdant ainsi leur communication directe avec Schweidnitz, il ne leur resta que celle de Lignitz ; encore Laudon priant le maréchal Soltikof de jeter un pont sur l'Oder, à Leubus, afin de joindre au besoin Czernischef, elle ne tarda pas à être inquiétée.

Le roi voulant continuer sa marche, par Adelsdorf, sur Lignitz ou Jauer, fit partir, le 8 au soir, ses équipages pour Haynau. Le 9 au matin, il se mit en mouvement, sur trois colonnes, pour Adelsdorf : l'avant-garde arrivait près de cet endroit lorsqu'il découvrit le corps de Beck, et la grande armée autrichienne, débouchant sur trois colonnes de Pilgramsdorf. Frédéric trop faible pour l'arrêter, ne put repasser la Katzbach pour gagner Jauer, ni songer à rester à Adelsdorf, puisque Daun, en prolongeant sa droite, lui aurait aussi coupé la route de Lignitz. L'armée prussienne changea donc de direction, et alla camper, vers Kroitsch, sur la gauche de la Katzbach, face à Goldberg. Daun, de son côté, longea la rive droite de cette rivière, et prit position, la gauche sur les hauteurs de Goldberg, la droite, prolongée par le corps de Brentano, vers Conradsberg. Laudon s'établit à Arnoldshof, le général Lascy à Lowenberg.

Le 10, l'armée autrichienne se mit en mouvement. Laudon ouvrit la marche, alla camper près de Greibnig, et poussa Nauendorf sur Parchwitz. Daun passa la Wuthende-Neiss en trois endroits et campa entre Wahlstadt et Hochkirch. Beck et Ried firent l'arrière-garde, et prirent poste à Cossendau et Dohnau. Le général Uhyazi flanqua la marche du côté de la Katzbach. Lascy remplaça l'armée au camp de Goldberg. Daun espérait ainsi empêcher le roi de franchir la Katzbach ; mais dans la crainte que le prince Henri n'arrivât de Breslau sur lui, et ne l'attaquât à revers, il fit part de sa position à Soltikof et du dessein qu'il avait de combattre le roi, le priant de s'opposer aux mouvements du prince.

Soltikof, était parti, le 9 août, du camp de Grosweigeldorf, pour prendre celui de Kunzendorf, près d'Auras. Ce général fut fort mécontent du départ de Laudon, car il lui semblait que Daun devait avoir assez de forces pour tenir tête à Frédéric. *Puisqu'il a laissé venir le roi jusqu'à Buntzlau*, disait-il, *il ne l'empêchera pas de passer l'Oder, de m'attaquer de concert avec le prince Henri, et sera dans l'impossibilité de me soutenir, étant séparé de moi par ce fleuve*. Toutefois le général russe se décida à rétablir le pont de Leubus, à en jeter deux autres, près d'Auras, et à détacher le corps du général Plemenikow sur la rive gauche de l'Oder, afin d'empêcher la réunion du roi avec le prince Henri.

Aussitôt que Frédéric sut que Daun s'était mis en marche, il partit sur quatre colonnes, afin de le prévenir au passage de la Katzbach et à Lignitz, et campa près de cette ville, sur quatre lignes, le gauche au faubourg de Goldberg, la droite à Schimelwitz ; il n'avait que 30,000 combattants, tandis que les corps autrichiens réunis en comptaient près de 90,000. Forcé d'exécuter tous ses mouvements sous leurs yeux, il changea journellement de positions, afin d'empêcher Daun d'arrêter une attaque combinée, sans perdre néanmoins son premier point de vue, c'est-à-dire sa réunion avec le prince Henri. Ignorant encore que Lascy fût entre Seichau et Goldberg, le roi résolut de tourner la gauche des Autrichiens, pour recouvrer ses communications avec Schweidnitz ; en conséquence, l'armée partit le 10 août au soir. Lorsque son avant-garde arriva au point du jour, aux environs de Hohendorf, il fut informé de la position de Lascy à Prausnitz, et on vit effectivement, ce corps s'étendre sur les hauteurs, au delà de la Katzbach, depuis Goldberg jusqu'à Niedergrain. Le roi ordonna aux têtes de colonnes de changer de direction à droite, afin de déborder la gauche de l'ennemi par Goldberg : le long trajet que ce mouvement nécessita, donna à Lascy le temps de se retirer à Kolbnitz, près de Jauer : les Prussiens passèrent la Katzbach sous le feu de l'artillerie, et enlevèrent la majeure partie de ses équipages; cependant il fut impossible d'atteindre ses colonnes. L'armée prussienne campa à Seichau le 11, et Bulow, avec 9 bataillons et 18 escadrons, sur les hauteurs de Prausnitz, pour en couvrir les défilés en cas de retraite.

Daun ayant reconnu la position du roi à Lignitz, et la trouvant abandonnée, partit pour Arnoldshof, où il comptait se réunir au corps de Lascy ; mais informé que ce général battait en retraite, il fit halte, forma son armée derrière la Wuthende-Neiss, fit passer cette rivière au corps de carabiniers et à la réserve ; le premier occupa le Breitenberg, l'autre prit poste sur les hauteurs de Hermsdorf et de Hennersdorf. Ce qui ferma aux Autrichiens la route de Schweidnitz et fit échouer le projet du roi. Daun campa ensuite à Peterwitz, sa gauche couverte par Lascy. Laudon vint le remplacer derrière la Neiss, Beck s'établit vers Buschmüle; Ried à Weinberg.

Frédéric, convaincu de l'impossibilité d'exécuter son premier dessein, résolut de gagner le lendemain, 12 août, Landshut, en

passant par Pombsen et les montagnes; mais la position du général Beck, qui gardait le défilé, lui en ôta les moyens : outre cela, Daun, qui craignait une entreprise sur Landshut y avait détaché Lascy; Frédéric inférant de ces mouvements que les Autrichiens voulaient l'attaquer, se fit joindre par le général Bulow, ordonna de lever le camp et de prendre les armes; peu après reconnaissant son erreur, le camp fut retendu. Le roi se reprocha lui-même, comme une grande faute, d'avoir exécuté ces trois dernières marches, sur Goldberg et Seichau, au lieu de s'être dirigé par Lowenberg et Hirschberg, attendu que Daun avait tous ses dépôts dans cette dernière ville, et que leur perte l'aurait forcé à se retirer en Bohême. Tempelhof pense différemment, parce que Lascy qui était alors à Lowenberg pouvait empêcher ce mouvement. Dans le fait, Frédéric était toujours assez mal instruit de la position de ses ennemis, parce qu'il ne faisait pas de grands frais d'espionnage.

Cependant il n'avait plus de temps à perdre; ses approvisionnements tirant à leur fin, il songea à se rapprocher de Glogau ou de Breslau, et repassa la Katzbach, durant la nuit pour éviter l'ennemi. Le général Bulow partit dans la soirée pour reprendre sa position au défilé de Prausnitz, et partit à huit heures et demie avec tous les équipages. Le général Ziethen ferma la marche.

Le 12, à huit heures et demie du soir, la cavalerie des ailes s'ébranla sur deux colonnes; l'infanterie, à neuf heures et demie dans le même ordre; 20 escadrons de hussards entretinrent les feux et garnirent les postes jusqu'à une heure. Toutes les troupes furent établies le matin derrière la Katzbach. Cette marche épineuse, fut heureusement exécutée, à l'égarement d'une colonne de cavalerie près. Si Daun en avait su profiter, l'armée était perdue; mais il resta tranquille, quoique instruit dès le même soir, que le roi avait déjà fait partir ses équipages.

Le 13, l'armée prussienne continua sa route et campa à Lignitz. (Pl. XXIII, n° 4.) A peine les tentes furent-elles dressées que l'on vit arriver l'armée autrichienne à Hochkirch. Lascy s'établit entre Goldberg et Niedergrain; Laudon vers Jeschkendorf; Nauendorf à Parchwitz.

Tandis que les armées prussienne et autrichienne exécutaient tous ces mouvements, le prince Henri demeura constamment sous Breslau; enfin lorsqu'il apprit que Soltikof avait marché, le 9, à Kunzendorf, il fit suivre son arrière-garde par les généraux Goltz, Platten et Thadden qui prirent position derrière la Weida. Les Russes lui opposèrent le général Tottleben, renforcé de 10 bataillons et de 10 escadrons, lequel n'osa cependant rien entreprendre contre eux. De son côté, le prince ne voulant pas laisser ses détachements exposés, passa l'Oder le 12 août, pour s'établir entre Mahlen, et Hunern, où il se retrancha.

Le 13, Laudon se rendit près du maréchal Soltikof, et le décida à porter le corps de Czernischef, renforcé à Grosbresa, de l'autre côté de l'Oder, route d'Auras à Lissa.

Bataille de Lignitz.

Le roi informé, dès le 13 au soir, que le corps de Czernischef devait passer l'Oder, jugea que Daun voulait l'attaquer. Comme la position de Lignitz n'était pas favorable à la défensive, il résolut de repasser la Katzbach, d'envoyer prendre des approvisionnements à Glogau, de marcher à Parchwitz, et de s'ouvrir ensuite une communication avec le prince Henri.

En conséquence, il ordonna que l'armée partît le lendemain de bonne heure, mais cette disposition ne put avoir lieu, à cause de la grande proximité de l'ennemi, qui découvrant la direction des colonnes, eût facilement accablé l'arrière-garde; il fallut donc attendre la nuit. Daun fit une reconnaissance qui donna une alerte aux Prus-

siens ; il paraît que son projet était de faire déborder le camp du roi par Lascy, tandis que l'armée principale l'attaquerait de front, et que Laudon s'emparerait des hauteurs de Pfaffendorf, pour couper sa retraite sur Glogau ; mais ces belles combinaisons échouèrent par le départ subit des Prussiens.

Frédéric, sentant la nécessité de quitter une position où les Autrichiens pouvaient l'accabler, jugea, avec raison, qu'il fallait prendre l'initiative du mouvement, afin de mettre de son côté les avantages, et s'assurer les moyens de porter sa masse contre une partie de l'armée ennemie : il alla reconnaître les hauteurs de Pfaffendorf, ordonna que l'armée partît à l'entrée de la nuit, marqua les ponts sur lesquels les colonnes traverseraient la Schwarz-Wasser, et assigna les points où elles se formeraient en attendant le jour.

L'armée se mit en marche, par lignes et par la gauche ; quelques escadrons de hussards entretinrent les feux, et firent les patrouilles pendant la nuit. Les colonnes passèrent la rivière et atteignirent les hauteurs de Pfaffendorf, sans que les Autrichiens s'aperçussent de leur départ. La réserve se forma sur les hauteurs en arrière de ce village, face à Lignitz : 5 escadrons de hussards, furent poussés en reconnaissance sur Polschildern.

Lorsque l'aile gauche arriva sur le Wolfsberg, près de Binowitz, le roi découvrant mieux la position de l'ennemi par les feux des gardes avancées, changea ses premières dispositions : la première ligne, reçut ordre de se diriger plus à droite et en arrière du bois de Humel, de manière que sa gauche fût en arrière de Panten.

Sur ces entrefaites le roi se coucha près du bivouac des grenadiers de Rathenow. A peine était-il assoupi que le major Hund accourut au galop, demandant où était le roi? Frédéric éveillé en sursaut, s'étant informé de quoi il s'agissait, le major lui dit d'un air animé : *Sire, l'ennemi est là, il a repoussé mes vedettes et ne se trouve qu'à quatre cents pas d'ici.* Le roi ordonna avec sang-froid à cet officier d'arrêter, autant que possible, la marche des Autrichiens, indiqua au général Schenkendorf, qui commandait la brigade de l'extrême gauche, une colline près de Binowitz, où il devait se former, prescrivit à la seconde ligne de se prolonger à gauche pour empêcher l'ennemi de déborder l'armée ; enfin porta sur-le-champ quelques régiments de cavalerie en avant, afin de l'amuser assez de temps pour l'exécution de toutes ces mesures. Le général Schenkendorf gagna la colline par une marche de flanc, y établit une batterie de 10 pièces de douze, au moment où les Autrichiens en étaient déjà si près, que l'on tira sur eux à mitraille, ce qui causa un grand ravage dans leurs colonnes et les empêcha de se former.

Laudon s'était mis en marche à l'entrée de la nuit, et avait passé la Katzbach sur trois colonnes, près de Polschildern. Comme il ignorait le mouvement du roi et qu'il se flattait de surprendre les équipages parqués près de Topferberg, il marcha sans avant-garde, à la tête du corps de réserve, qui donna sur le détachement du major Hund. Le général autrichien confirmé dans son opinion, et craignant de laisser échapper sa proie, ordonna à ses colonnes de doubler le pas. Qu'on juge de son étonnement, en trouvant les hauteurs sur lesquelles il voulait se former, garnies d'infanterie et de canon; cependant il jugea d'un coup d'œil exercé qu'il n'était plus temps de retirer la troupe engagée, sans risques ; il déploya le corps de réserve, aussi promptement que la faible lueur du jour et le rétrécissement du terrain le permirent, plaça plusieurs batteries et attaqua la hauteur avec beaucoup de courage. Le grenadiers de Rathenow et Nimchefsky, avec le régiment de vieux Brunswick, repoussèrent cette attaque et culbutèrent la réserve sur les colonnes qui n'avaient pu

suivre sa marche rapide (1). Ces colonnes furent également surprises du feu violent de mousqueterie et d'artillerie qui se faisait entendre, principalement celle qui devait traverser Panten, qui fit halte et se borna à occuper le village; cette hésitation donna le temps à l'infanterie prussienne de se former. Les régiments de Bernbourg et du prince Ferdinand, se rangèrent à gauche des bataillons dont nous venons de parler : la réserve accourut; trois de ses bataillons se lièrent à gauche de la ligne; celui des grenadiers de Falkenhein remplit à droite l'intervalle laissé entre la brigade Bernbourg et les premiers régiments engagés. La cavalerie se forma derrière la première ligne, à l'exception d'un régiment de dragons qui couvrait le flanc gauche. Une réserve, de trois bataillons, fut placée en arrière du centre. Le reste de l'armée était en bataille sur les hauteurs qui longent la Schwarz-Wasser, depuis Humeln, en suivant le cours de la rivière, jusqu'à Binowitz, en arrière de Lignitz, faisant potence vers cette ville, du côté du maréchal Daun, et vers Panten et Polschildern du côté de Laudon.

Sur ces entrefaites, le général autrichien ayant reformé quelques bataillons de ses colonnes du centre, s'était de nouveau porté contre les hauteurs, mais ne pouvant déployer plus de 5 bataillons, il avait toujours été repoussé. Sa cavalerie de la droite culbuta d'abord les dragons de Krokow vers Schonborn; mais les cuirassiers de margrave Frédéric la chargèrent en flanc et la jetèrent dans les marais de ce village. Laudon rassembla ses bataillons, en fit avancer de nouveaux, et chercha à déborder la gauche des Prussiens; ceux-ci par une manœuvre semblable, mirent derechef son infanterie en désordre. La cavalerie prussienne en profita, chargea les trois régiments de l'aile droite, et les détruisit presque en entier. Pendant ce temps, Laudon avait ordonné une charge de cavalerie sur le flanc gauche de l'infanterie prussienne, dont les premiers bataillons souffrirent d'abord un peu; mais le régiment de Bernbourg avança à rangs serrés contre les escadrons ennemis, leur fournit un feu meurtrier, les attaqua ensuite à la baïonnette, et les rejeta sur la droite de leur infanterie, qu'ils mirent en déroute vers Binowitz, où elle repassa la Katzbach.

Tandis que ces choses se passaient, l'aile droite des Prussiens, sous les ordres de Ziethen et Wedel, resta tranquille dans sa position, face à Lignitz, où de fortes batteries enfilaient les deux routes, et se tint prête à recevoir l'ennemi. Un assez grand intervalle séparait les deux ailes vis-à-vis de Panten. Si la colonne autrichienne qui se trouvait sur ce point, en avait su profiter, la gauche eût couru de grands risques, mais les chefs perdirent leur temps en délibérations.

Les généraux prussiens n'eurent pas plutôt aperçu cet état de choses, que les 7 bataillons de la gauche de l'aile droite, se prolongèrent vers Panten pour se mieux lier à l'aile gauche. Le colonel Mollendorf, voyant que l'ennemi faisait mine de déboucher du village, y marcha avec un bataillon de la garde, y mit le feu, força ainsi les Autrichiens à prendre la fuite, et s'empara d'une grande quantité d'artillerie.

Après cinq attaques successives, contre autant de lignes différentes, Laudon se détermina, vers cinq heures du matin, à céder le champ de bataille : cette affaire coûta aux Autrichiens plus de 10,000 hommes, dont 6,000 prisonniers et 86 pièces de canon; la perte des Prussiens n'excéda pas 2,000 hommes, parce qu'ils avaient tous les avantages du terrain.

Le roi prévoyant avoir besoin des troupes victorieuses pour soutenir son aile droite contre Daun et même contre Lascy, ne pour-

(1) Il faut se rappeler que le corps de réserve marchait en tête de Laudon, et qu'il avait devancé les colonnes.

suivit pas Laudon. Cependant le maréchal s'était mis en marche dans la soirée du 14, sur six colonnes pour s'approcher des bords de la Katzbach. Les partisans de Ried passèrent la rivière à onze heures du soir, pour déloger les Prussiens du village de Schimelwitz, qu'on fut fort étonné de trouver abandonné. Daun n'apprit cet incident qu'à deux heures du matin, et ordonna que l'armée passât sur-le-champ la rivière; mais cette opération, retardée par la construction des ponts et la fausse direction prise dans l'obscurité par quelques colonnes, ne fut effectuée qu'à cinq heures. Déjà il était trop tard : Laudon était hors de combat : tout contribua dans cette journée à assurer sa défaite; car le vent empêcha le maréchal Daun d'entendre la canonnade et d'accélérer sa marche.

Il était cinq heures, lorsque l'avant-garde autrichienne parut en arrière de Lignitz : l'aile droite des Prussiens se trouvait alors sur les hauteurs en arrière de Pfaffendorf; mais il fallait pour l'atteindre, passer la Schwarz-Wasser et traverser Lignitz. Le maréchal fit occuper la ville et le faubourg par les troupes légères de Ried, et passer le ruisseau à une trentaine d'escadrons, qu'il se proposait de suivre avec l'armée. Lascy reçut ordre de remonter la Schwarz-Wasser, et de la passer où il le pourrait, afin de tomber sur les derrières du roi. Le résultat d'une telle conception ne pouvait être douteux; la cavalerie n'osa déboucher devant l'infanterie prussienne, qui protégeait toutes les batteries de la droite, et Lascy chercha vainement un pont ou un gué pour traverser ce ruisseau : ses rives marécageuses en rendaient l'abord tellement difficile, qu'on n'aurait pu se servir d'un pont de chevalets, sans ouvrir des communications pour y parvenir. Son corps resta donc dans sa position. Le maréchal s'était déployé entre Weishof et Dornigt, mais lorsqu'il apprit la défaite de Laudon et vit la contenance des Prussiens, il se retira dans sa première position, entre Neudorf et Cosendau.

Cette victoire tira le roi du pas le plus difficile où il se fût trouvé; et il importait d'en profiter promptement, car on n'avait battu qu'un détachement de l'ennemi; son armée, intacte, tenait toujours la route directe de Lignitz à Breslau, et un corps nombreux de Russes avait pris position à Gros-Bresa. Frédéric, après avoir fait tirer plusieurs salves en réjouissance, prit donc ses mesures pour emmener avec lui les blessés et les prisonniers : de peur que Daun ne le prévînt à Neumarck, ne s'y réunît aux Russes, et ne lui coupât de nouveau la route de Breslau, il partit à dix heures du matin, avec 6 bataillons et 30 escadrons, passa la Katzbach et prit position sur les hauteurs de Parchwitz : le margrave Charles suivit de près, avec le reste de l'aile qui avait combattu; la droite, sous Ziethen, y marcha dans la soirée. Le général autrichien Nauendorf se retira de Parchwitz sur Mottigt.

Frédéric informé à Parchwitz, que le général Czernischef campait vers Lissa, en conçut de nouvelles inquiétudes : l'armée n'avait que pour un jour de vivres, et n'en pouvait tirer que des magasins de Breslau. Il s'agissait donc de détourner les Russes de Neumarck; le roi eut recours à la ruse, et feignit d'envoyer un espion, porteur d'une dépêche au prince Henri, dans laquelle il l'informait de sa victoire, et lui annonçait qu'il allait se réunir à lui pour attaquer Soltikof. Sans savoir quel serait le résultat de ce stratagème, l'armée se mit en route le lendemain, 16 août, sur trois colonnes; le roi conduisit celle de droite, composée de l'aile gauche, et couvrant la marche du côté des Autrichiens; la seconde colonne fut précédée d'une forte avant-garde, après laquelle marchaient les prisonniers et les blessés; la troisième composée de cavalerie légère, aux ordres du duc de Holstein et soutenue de quelques bataillons, la flanquait à gauche contre les Russes et les Co-

saques, qui pouvaient passer l'Oder au gué de Leubus. Ziethen, avec l'aile droite, forma l'arrière-garde.

Cependant Daun, sortant de son état de stupeur, avait envoyé, le 16 au matin, deux officiers au maréchal Soltikof, pour l'informer de ce qui s'était passé, et des mouvements qu'il allait faire pour gagner Neumarck; les corps de Lowenstein et de Beck s'y dirigèrent aussitôt, afin de s'y réunir avec Czernischef, que l'on espérait trouver encore sur la rive gauche de l'Oder; Laudon devait suivre de près cette avant-garde, et Daun, avec l'armée, se proposait de côtoyer sans cesse celle du roi, pour arriver en même temps que lui.

Sur ces entrefaites, l'avant-garde de Frédéric donna, près de Mottigt, sur le corps de Nauendorf, qui se retira aussitôt: les hussards prussiens rencontrèrent ensuite les éclaireurs du corps de Beck, et les repoussèrent. Ce corps parut bientôt après sur les hauteurs de Kumernig, et à une forte lieue en arrière, toute la grande armée autrichienne en pleine marche sur plusieurs colonnes, sans qu'on pût distinguer la direction qu'elle tenait. La position du roi était très-embarrassante: il se voyait au moment de perdre les fruits de sa victoire, et d'être coupé de ses dépôts; car il ignorait que Czernischef se fût retiré. En effet, soit qu'il eût reçu la lettre supposée, soit qu'il se fût déterminé par le rapport d'un officier de Cosaques, qui lui apprit, le 15 au soir, la défaite de Laudon, ou qu'au lieu d'Autrichiens, il eût rencontré à Parchwitz le corps commandé par le roi même, ce général n'ayant aucune nouvelle de Daun, s'était retiré le même soir, et avait repassé l'Oder à Auras. Soltikof approuva cette conduite irréfléchie, et fit même détruire le pont.

Frédéric dévoré d'inquiétudes, dans l'ignorance de ce mouvement, prit les devants avec quelques hussards, et se glissa par la forêt, assez près de Neumarck, pour découvrir tous les environs; *là*, ses craintes se dissipèrent, et l'armée s'établit tranquillement à Neumarck, communiqua avec Breslau et le prince Henri, auquel on dépêcha un courrier pour l'informer de la victoire de Lignitz. Le général Krokow, avec l'avant-garde et les prisonniers, partit pour Breslau, et se porta ce jour-là jusqu'à Borna. Le général autrichien voyant son but manqué, se retira vers Strigau.

D'un autre côté, Soltikof avait quitté le même jour le camp d'Obernig, pour celui de Peterwitz, afin de se rapprocher du flanc droit du prince Henri, et de mieux communiquer avec Militsch. Il répondit à l'officier envoyé par Daun, qu'il consentait à pousser Czernischef sur Neumarck, pour se réunir à Laudon, et se disposait en effet à jeter un pont, vers Auras, lorsqu'il apprit, dans la nuit du 16 au 17, que le roi occupait Neumarck. Cette nouvelle mit le comble au mécontentement du maréchal russe, qui, n'ayant aucun renseignement positif sur la position des armées autrichiennes, ignorait encore ce qui s'était passé. D'abord, il voulut se retirer sur les frontières de Pologne, attendu que le plan de campagne se trouvant renversé, rien n'empêchait le roi de se réunir au prince Henri, et qu'il n'écrasât l'armée russe avec toutes ses forces, avant qu'il fût possible de concerter de nouvelles entreprises avec Daun. Néanmoins, il ne refusa pas de concourir encore aux opérations des Autrichiens, mais il jugea prudent de ne pas attendre que le roi passât l'Oder, et se retira, le 18 août, sur Militsch. Ces petites contestations entre les généraux alliés, leurs mauvais plans, le défaut de confiance et d'accord, la lenteur, la pusillanimité, le disséminement des forces, furent les seules causes qui sauvèrent Frédéric. S'il avait eu affaire à un général vigoureux, quoique médiocre, et à des ennemis qui s'entendissent, il aurait succombé dans une seule campagne.

Le prince Henri le suivit le 19, et campa vers Trebenitz: le roi partit le même jour

le Neumarck, passa la Schweidnitz, et prit position à Hermansdorf; un pont fut jeté à Auras, pour communiquer avec le prince.

L'armée autrichienne se porta, le 17, sur trois colonnes, à Conradswalde, et prit poste à Hohenposeritz. Laudon s'établit à Strigau, et Lasey à Kratzau; le corps de Brentano sur le Zoptenberg, celui de Bock à Buckau, et Ried à Arnsdorf.

Tandis que Frédéric courait de Saxe en Silésie, triomphait à Lignitz, et rétablissait la direction intérieure de ses lignes d'opérations, en se liant avec le prince Henri, le général Hulsen, avec 17 bataillons et 25 escadrons, devait couvrir la Saxe et le Brandebourg, contre l'armée des cercles, réunie au corps de Haddick. Cette armée, forte de 35,000 combattants, resta enterrée sous les retranchements du célèbre camp de Plauen, aussi longtemps que le roi fut en Saxe; mais, dès qu'il eut mis le pied en Silésie, et prononcé par là son plan d'opérations, elle se mit en mouvement pour chasser Hulsen de la Saxe. Le combat de Strehla, livré le 20 août, fut le seul événement remarquable de cette période; il força Hulsen à se replier sur Torgau. Mais avant de rendre compte de ces opérations, il convient de suivre celles du roi en Silésie, afin de ne pas mettre de confusion dans les mouvements.

CHAPITRE XXIV.

Les armées prussiennes forment une ligne d'opérations intérieures, et manœuvrent avec succès. Daun est isolé et rejeté dans les montagnes de la haute Silésie. Opérations en Saxe, depuis le départ du roi.

Frédéric, en se liant avec l'armée du prince Henri, acquit une supériorité décidée, qu'on ne pouvait désormais lui arracher que par une longue série de mouvements bien combinés, et une attaque vigoureuse et simultanée. En effet, la position de l'Oder lui donnait l'immense avantage de rassembler sa masse sur une seule rive, et de paralyser une des deux armées ennemies, en mettant le fleuve entre elle et lui, tandis qu'il marcherait vivement contre l'autre.

Les alliés firent tout l'opposé de ce que leurs intérêts leur dictaient; et il paraît que, cette fois, Montalembert leur rendit un mauvais service, en contribuant, avec le général Blonquet, à faire adopter le plan d'une invasion dans la Marche de Brandebourg, qui isolait totalement leurs armées. Tempelhof justifie ce projet par des considérations politiques; il prétend que le ministre français engagea Soltikof à marcher vers Glogau, et à descendre l'Oder, afin de donner des inquiétudes au roi sur sa capitale, et de l'empêcher d'exécuter cette jonction redoutable. Mais le nom de *diversion*, que Tempelhof donne à ce projet, porte avec lui sa réfutation. Une diversion est toujours *un accessoire*, et tandis que Frédéric opérait avec toutes ses forces *sur le point principal*, on ne pouvait rien faire qui lui convînt mieux, que de donner aux armées ennemies une direction divergente, qui lui procurât le temps de frapper des coups décisifs contre une d'elles; il aurait bientôt retrouvé les points secondaires, après la défaite successive des grandes armées.

Malgré le défaut d'artillerie, on résolut de faire en même temps le siége de Glogau, et de porter un détachement jusqu'à Berlin, pour forcer le roi à se séparer du prince Henri; mais comme l'approvisionnement de l'armée était fort difficile, on crut obvier à cet inconvénient en marchant à petites journées, vers le flanc droit, jusqu'à une certaine hauteur; afin de préparer dans cet intervalle les magasins nécessaires, et de tomber ensuite rapidement sur la Marche de Brandebourg. L'armée russe se porta, le 24, à Trachenberg, et, le 28, à Hernstadt.

Plusieurs circonstances se réunirent pour

contrarier les vues du marquis de Montalembert. Soltikof tomba malade, et ne voulut pas confier le commandement à un autre; outre cela, Daun renvoya le général Blonquet pour annoncer que le conseil aulique demandait deux plans d'opérations, et qu'il fallait en conséquence attendre sa réponse. Le maréchal avait l'intention d'assiéger Schweidnitz, et faisait préparer l'artillerie nécessaire à Glatz.

Frédéric apprenant la marche des Russes vers la Pologne, conjectura que leurs opérations tiraient à leur fin, et fut affermi dans cette opinion par la maladie de leur général en chef. Il se contenta donc de les faire observer par une division de 12,000 hommes de l'armée du prince Henri, d'attirer à lui le reste de cette armée, et de pousser Daun en Bohême : en conséquence, le prince Henri, qui était malade, se retira à Breslau ; 24 bataillons et 38 escadrons, sous les ordres du général Forcade, passèrent l'Oder le 29 août à Pannewitz, et rejoignirent l'armée.

Le général Goltz se porta, le 27, à Sophiental avec 17 bataillons et 33 escadrons qui devaient observer les Russes, couvrir Glogau, et se jeter à la dernière extrémité dans cette place. Ce général eut l'imprudence de laisser une arrière-garde de cavalerie trop en l'air, et séparée des troupes par les équipages. Les Cosaques l'attaquèrent près de Gimmel, la dispersèrent et firent quelques centaines de prisonniers, ce qui n'aurait pas eu lieu s'il y avait eu là un seul bataillon avec ses pièces. Le corps passa l'Oder à Koben, le 28, et campa près de Glogau.

Le roi arrêta un nouvel ordre de bataille, et organisa son armée comme il suit :

Avant-garde. . .	10 bat. de grenadiers.		
1re ligne.	25	— 48 esc.	sur les deux ailes.
2e ligne	16	— 50 —	
Réserve	9	— 18 —	
TOTAL. . .	60 bat.	116 esc.	

Une batterie de dix pièces, fut affectée à chaque brigade; l'avant-garde eut une batterie d'artillerie à cheval, d'un pareil nombre de pièces.

C'était avec ces forces, qu'il fallait chasser Daun de la Silésie : celui-ci campait sur le Pitschenberg, entre les ruisseaux de Schweidnitz et de Strigauer-Wasser; son flanc droit couvert par Lascy, la gauche par Laudon, le front par les hauteurs retranchées de Zoptenberg qu'occupait le corps de Brentano. Cette position, un peu étendue, barrait la route de Schweidnitz, et chaque corps pouvait néanmoins être promptement soutenu.

Le roi voulant s'ouvrir les communications avec cette place, se mit en marche, le 30, par la grande route de Breslau, mais lorsqu'il arriva près d'Albertsdorf, il s'aperçut que Daun l'avait déjà prévenu, en prolongeant sa ligne à droite sur Domanze, et en portant Lascy au Zoptenberg. Il résolut, alors, de tourner cette montagne pour gagner les plaines de Reichenbach. Les têtes de colonnes changèrent donc de direction à gauche pour venir camper à Grunau et Knigwitz. Le roi ordonna de dresser les tentes, et de faire les démonstrations d'une attaque de front, afin de fixer l'attention de l'ennemi, et de l'empêcher d'occuper les montagnes entre Nimptsch et Langenseifersdorf ; tandis que, pour le prévenir dans cette position importante, il repartit avec l'armée à sept heures du soir : l'avant-garde occupait déjà à dix heures les hauteurs de Langenseifersdorf, où l'armée arriva au point du jour. Frédéric croyant que Daun avait pris position derrière les hauteurs de Koltschen, avança avec la tête de l'avant-garde pour s'en assurer et couvrir la marche; mais le maréchal s'était porté le 31 sur les hauteurs de Bogendorf, derrière Schweidnitz, en s'étendant sur les hauteurs jusqu'à Hohenfriedberg. Le roi put alors communiquer librement avec cette place, s'établit à Koltschen, et porta son avant-garde à Endersdorf.

Par cette marche savante, il renversa les espérances de ses adversaires, et leur inspira des craintes sur leurs communications avec la Bohême et leurs dépôts ; non-seulement ils renoncèrent au siége de Schweidnitz et à leurs projets d'invasion, mais ne songèrent plus qu'à couvrir leurs propres frontières.

Le roi marcha, le 1er septembre, à Pulzen, et le 3, à Buntzelwitz, la droite sur les hauteurs de Zedlitz, le centre vers le Nonenbusch, et la gauche sur la direction de Jauernick à Buntzelwitz : l'avant-garde sous les ordres du général Ziethen, se prolongea sur la droite vers Strigau. Quelques petits combats eurent lieu sur le centre ; vu la proximité des postes autrichiens, on fit des abatis dans le Nonenbusch pour le couvrir.

Les armées restèrent jusqu'au 11 septembre dans ces positions que l'art rendait encore plus redoutables. Cependant, l'incohérence et l'incertitude régnaient toujours dans les projets des armées coalisées. La cour de Vienne en formait tous les jours de plus bizarres que l'on n'exécutait point. Daun avait proposé aux Russes d'assiéger Glogau, conjointement avec un corps de 40,000 hommes que leur mènerait Lascy. Soltikof, l'accepta avec empressement, et envoya un officier à Daun pour l'en prévenir ; mais à peine était-il parti qu'il arriva un second message du maréchal autrichien, qui changeait tout, à cause des mouvements du roi contre lui. On cacha ce changement à Soltikof, et le marquis de Montalembert parvint à obtenir que son armée passerait l'Oder et qu'on détacherait 30,000 hommes sur Berlin, tandis que le reste camperait entre Francfort et Crossen pour couvrir l'expédition : l'armée se porta, le 11, à Guhrau. Mais il fallait attendre la réponse de Daun, et les courriers étaient forcés de passer par la Pologne : dans cet intervalle, le premier officier envoyé par Soltikof revint avec un nouveau plan, absolument différent, proposé par Laudon, le 5 septembre ; il s'agissait de passer l'Oder avec une partie de l'armée russe et de prendre position sur la Katzbach, où Laudon la joindrait par Peterwitz. Cette incertitude éternelle ne pouvait que déplaire. Fermor, qui avait pris le commandement par *interim*, déclara qu'il s'en tenait à la première résolution, au siége de Glogau, et qu'il se dirigerait sur Carolath, puisque les magasins étaient déjà établis pour opérer de ce côté-là. En effet il se remit en marche, le 13, et y arriva, le 19.

De tels hommes ne pouvaient manquer d'échouer dans toutes leurs entreprises contre un roi qui commandait ses armées en personne, et dont les projets étaient exécutés sans entraves ni retards.

Pendant que les alliés échangeaient leur correspondance verbeuse, le roi songeait aux moyens de chasser Daun ; il pouvait y parvenir en gagnant une bataille, ou en menaçant ses communications avec la Bohême d'où les Autrichiens tiraient leurs subsistances ; il préféra ce dernier parti, comme moins chanceux. A cet effet il marcha, le 11, avec l'armée, par lignes et par la droite, afin de tourner la gauche de Daun par la route de Strigau, sur Bolckenhain et Landshut. Mais cette guerre ne pouvait le mener à rien. Daun était son égal dans ce genre de tactique ; personne, mieux que lui, ne disputait un pays rempli de fortes positions.

Le maréchal et Laudon instruits à temps, déjouèrent ce projet en prévenant les Prussiens à Reichenau ; le roi convaincu de l'impossibilité d'employer la force pour les déloger, prit le parti de rester en position jusqu'au 16, et de revenir par sa gauche en défilant devant le front de l'ennemi, pour tenter la même manœuvre sur son extrême droite. Daun lui opposa le même obstacle, en portant vivement ses réserves de grenadiers sur les hauteurs de Kunzendorf, et en les suivant de près avec toute son armée. Déjoué, derechef, le roi prit la résolution de s'ouvrir une route, vers les défilés, par

Buckendorf et Hohengiersdorf ; et afin que l'ennemi ne pût l'y prévenir, il s'y porta, sans s'arrêter avec l'avant-garde. Ce mouvement précipité occasionna un intervalle dans les bataillons, dont les grenadiers à cheval ennemis profitèrent avec audace : ils chargèrent le régiment de Bernbourg, et prirent une grosse batterie ; mais les bataillons voisins s'étant formés, firent payer cher cette tentative, en fournissant un feu nourri sur cette cavalerie, qui rebroussa bientôt chemin. Sur ces entrefaites, l'avant-garde atteignit le pied des montagnes de Hohengiersdorf, et commençait à les gagner par plusieurs sentiers, lorsque le général Ferrari y parut avec 8 bataillons. La position était embarrassante, toutefois le général Neuwied réussit, par ses bonnes dispositions, à déloger les Autrichiens avec perte : pendant ce temps, le roi avait rangé son armée en bataille ; lorsqu'il apprit la réussite du combat, il alla camper sur les hauteurs de Hohengiersdorf, avec une partie de ses forces ; le reste demeura dans la plaine, entre Schweidnitz et le pied des montagnes.

Par ces deux marches hardies, exécutées à la vue d'une armée supérieure, Frédéric tourna l'ennemi, intercepta ses communications avec Glatz, mais s'exposa lui-même à une ruine qui eût été certaine, s'il avait eu affaire à des généraux qui l'eussent attaqué dans son camp de Reichenau : il faut la connaissance parfaite du caractère et des principes de Daun, pour justifier une entreprise semblable. Par sa nouvelle position de Hohengiersdorf, l'armée prussienne fut du moins en état de communiquer avec Schweidnitz et avec la base de ses opérations ; elle eût été en état de prendre cette position, dès le 8 septembre, en faisant, par la gauche, le mouvement qu'elle exécuta par sa droite d'une manière plus longue et plus dangereuse.

Le 18, le roi voulut prolonger un peu son mouvement par la gauche, afin de gagner Waldenbourg, où était la boulangerie autrichienne, et où aboutit la route de Friedland et de Glatz ; mais Laudon avait déjà occupé en forces les hauteurs et les débouchés de Neu-Reusendorf. Frédéric établit alors sa gauche sur la colline de Schenkendorf la droite sur les hauteurs de Nieder-Bogendorf ; la cavalerie resta dans la plaine, entre Schweidnitz et le pied des montagnes : les Prussiens couvrirent cette position redoutable de retranchements.

Daun avait établi son armée, la droite vers la Schweidnitz-Wasser, à Tanhausen, le centre vers Seitendorf, d'où la ligne se prolongeait jusqu'aux environs de Freibourg : Lascy était à Laugen-Waltersdorf, en seconde ligne de la droite.

Les armées restèrent quelques semaines à s'observer dans ces postes avantageux, où elles ne pouvaient s'attaquer sans risques : elles étaient si rapprochées qu'elles pouvaient échanger des boulets. Le roi cherchait à gagner du temps jusqu'à l'approche de l'hiver, et son adversaire espérait s'en débarrasser par la diversion de l'armée russe. Cependant, les généraux coalisés ne parvenaient pas à s'entendre ; Daun voulait que les Russes marchassent sur la Katzbach ; ceux-ci s'y refusèrent, de peur que le roi ne les écrasât avec toutes ses forces, et insistèrent tant pour une diversion sur Berlin, qu'elle fut résolue. Le général Tottleben, avec ses Cosaques, renforcés de 2,000 grenadiers, 2 régiments de dragons, et de toutes les troupes légères, devait se porter avec rapidité sur cette capitale, en passant par Guben et Beeskow ; l'avant-garde, sous Czernischef, eut ordre de prendre pour le soutenir, position sur la Sprée ; une partie de l'armée, en troisième échelon, à Guben ; tandis que le reste, sous Romanzow, demeurerait en observation sur la droite de l'Oder, aux environs de Crossen.

Daun, informé de ces dispositions, détacha le général Lascy, avec 15,000 hommes, pour se réunir aux Russes par la Lusace.

Avant de donner la relation de cette en-

treprise, je vais rapporter succinctement les opérations du général Hulsen en Saxe, après le départ du roi.

Opérations en Saxe pendant l'absence du roi; le général Hulsen en est chassé.

Pendant que Frédéric triomphait à Lignitz, et séparait les armées qui menaçaient de se réunir sur l'Oder, le général Hulsen devait tenir tête à l'armée des cercles, renforcée par un corps nombreux d'Autrichiens, ainsi qu'on l'a vu à la fin du chapitre précédent.

Le duc de Wurtemberg vint la joindre quelque temps après à la tête de ses troupes, qui formèrent un corps séparé.

Dès que le roi eut mis le pied en Silésie, cette armée crut pouvoir sortir de sa souricière et vint camper, le 18, à Wilsdruf.

Je ne m'étendrai pas sur les opération insignifiantes de cette armée, qui pouvant envahir en huit jours la Saxe et le Brandebourg, se borna à de misérables entreprises.

Après de lentes démonstrations contre le petit corps de Hulsen, elle le força à se retirer dans le même camp de Strehla que le prince Henri avait occupé l'année dernière. Ce camp était beaucoup trop étendu pour un corps aussi faible, et on résolut de l'attaquer, le 20 août. Les corps de Stollberg et de Kleefeld devaient aborder et tourner la droite des Prussiens, tandis qu'ils seraient soutenus en échelons par les grenadiers aux ordres du général Guasco, et que l'armée des cercles attaquerait le front de l'ennemi. Les mouvements ne se firent pas avec ensemble : Kleefeld attaqua seul le flanc des Prussiens, disposés à le recevoir; le prince de Stollberg ne prit aucune part au combat, et l'armée des cercles n'en fit que le simulacre.

Kleefeld fut donc repoussé avec perte de 1,200 prisonniers, et beaucoup de blessés. Cette affaire, conduite contre tous les principes, ne pouvait avoir d'autres résultats; les suites n'en furent pas, au reste, très-importantes. Le duc de Wurtemberg étant arrivé le 21 septembre à l'armée des cercles, lui assura une supériorité décisive. Hulsen fut alors forcé à se retirer jusque sous Wittenberg, et ensuite jusqu'à Belitz : la Saxe entière tomba ainsi au pouvoir des Impériaux, à l'exception de la place de Wittenberg, qu'ils serraient de près.

Nous allons nous reporter, maintenant, à la course des alliés sur Berlin, et aux opérations des Prussiens pour sauver leurs provinces envahies.

CHAPITRE XXV.

Les Russes assiégent Colberg et prennent Berlin. Le roi et Daun marchent en Saxe. Bataille de Torgau.

Tandis que Frédéric manœuvrait contre Daun, en haute Silésie, que Hulsen luttait en Saxe contre l'armée des cercles, et que la grande armée russe restait dans l'inaction, une flotte de cette nation avait débarqué, vers Colberg, 8,000 hommes pour assiéger cette ville, et se procurer ainsi une bonne base d'opérations. La place fut investie le 29 août, par terre et par mer, et le bombardement commença de suite; mais on avait affaire au major Heyden qui l'avait si vaillamment défendue dans la campagne de 1758. Les bourgeois rivalisèrent de courage avec la garnison et avec son gouverneur, qui était inébranlable. Enfin, le roi détacha le général Werner avec un petit corps de 4 bataillons et 10 escadrons au secours de Colberg. Ce général arriva le 18 septembre, si inopinément, qu'il surprit le détachement de garde au pont de la Persante, le sabra ou fit prisonnier, traversa la ville avec sa cavalerie, reconnut le camp des Russes sur la plage, et résolut de les attaquer le lendemain; mais ils avaient été si fort surpris de

l'arrivée de ce secours, qu'ils avaient abandonné leur camp et renoncé à leur projet. Une partie de l'armée de siége s'était embarquée, et le reste s'était retiré sur Koslin : la flotte même mit à la voile le 23.

Ainsi finit cette entreprise pour n'avoir pas été combinée avec les mouvements de l'armée principale qui opérait loin de là, ou plutôt qui n'opérait pas; il est vrai que le général Olitz fut détaché avec 12 bataillons sur Drossen, afin de soutenir au besoin le corps de siége; *mais il partit de l'armée le jour même où la place fut délivrée.*

Après une expédition aussi glorieusement terminée, le général Werner marcha par Stettin sur Passewalk contre les communications des Suédois; ceux-ci s'étaient mis en campagne au milieu d'août seulement, et satisfaits de l'occupation de Prenzlow et de Passewalk, étaient restés dans la plus profonde inaction devant les petits corps qui les observaient.

Werner, après avoir culbuté leurs postes, enleva, le 3 octobre, toutes les redoutes en avant de Passewalk; mais le général Ehrensward, qui y commandait, fit mettre le feu aux granges dans le faubourg, et menaça d'en faire autant à la ville : Werner se retira sur Stettin avec 600 prisonniers Suédois et 8 pièces de canon. Le reste des opérations de cette armée, qui n'entra en campagne que le 16 août, ne mérite pas d'être rapporté.

Invasion des Russes dans la Marche.

Conformément au plan que nous avons annoncé, Tottleben s'était mis en marche sur Berlin, et parut, le 3 octobre, devant cette capitale qui fut aussitôt sommée. Le général Rochow qui y commandait, assisté du général Seidlitz, qui n'était pas encore entièrement remis des blessures reçues à Kunersdorf, fit tous les préparatifs d'une vigoureuse défense et repoussa deux attaques de vive force aux portes de Halle et de Cotthus. Le corps de Czernischef campa le même jour à Furstenwalde; la principale armée russe ne se porta que le 5, vers Francfort sur l'Oder.

L'arrivée successive du corps prussien aux ordres du prince de Wurtemberg, qui avait été occupé contre les Suédois, et du général Hulsen venant de Saxe, déconcerta un instant les ennemis du roi : mais le général Lascy, détaché comme on sait avec 15,000 hommes de l'armée de Daun, ayant aussi paru devant la capitale, au moment où Czernischef se canonnait avec le prince sur les hauteurs de Lichtenberg, les généraux prussiens trouvèrent la chance trop inégale. Persuadés que s'ils étaient battus, Berlin serait mis au pillage, et qu'il convenait de conserver intact un corps de 16,000 hommes, plutôt que de l'exposer à une ruine certaine; ils se retirèrent sur Spandau et abandonnèrent la capitale à son sort; le commandant capitula. La mésintelligence entre les Autrichiens et les Russes parut en cette occasion dans tout son jour; les premiers la poussèrent jusqu'au point de forcer les gardes russes et d'en venir aux mains avec elles; les troupes de Lascy pillèrent la ville et commirent des dégâts immenses à Charlottenbourg. Tottleben fit entrer tous les grenadiers dans Berlin, et leur ordonna de faire feu sur les Autrichiens, s'ils maltraitaient encore les gardes. Ainsi cette capitale dut son salut, à la fermeté qu'un chef de Cosaques déploya contre des soldats pour ainsi dire compatriotes. Elle en fut quitte pour la ruine de ses établissements militaires.

Le séjour des alliés dans la capitale de la Prusse ne fut d'ailleurs pas de longue durée; on apprit, le 11, que le roi approchait : tous les généraux eurent peur d'être coupés. Lascy partit dans la nuit du 11 au 12, et se dirigea sur Torgau; Czernischef prit la route de Francfort le 12 au matin, et Tottleben le suivit après midi.

Frédéric marche en Saxe et Daun le suit.

Nous avons laissé le roi au camp de Hohengiersdorf, en face de l'armée de Daun. Aussitôt qu'il fut informé de l'invasion des ses États, Frédéric ordonna au comte de Wied de jeter 6 bataillons dans Breslau pour en renforcer la garnison, et d'arriver avec toute sa cavalerie à Schweidnitz (1). Il débarrassa ensuite l'armée de ses équipages et se mit en marche, le 7 octobre, à trois heures du matin, dans le plus grand silence, pour Buntzelwitz, d'où il poussa sur Strigau son avant-garde, composée de 10 bataillons de grenadiers et de 25 escadrons aux ordres de Ziethen. Le projet du roi paraît avoir été d'abord de se porter contre l'armée russe, pour l'attaquer et couper le corps qui était à Berlin, mais il apprit dans sa marche que la capitale était évacuée; il se dirigea alors sur l'Elbe, Daun le suivit.

Voici le tableau des mouvements des deux armées :

PRUSSIENS.	AUTRICHIENS.
Le 8 octobre, *L'armée du roi* à Brochelshof. *Hulsen* et *le prince de Wurtemberg* quittent Berlin dans la nuit du 8 au 9 et se retirent à Spandau. Les Cosaques enlevèrent leur arrière-garde.	Le 8 octobre, *Daun* marche à Lauterberg. *Laudon* reste en Silésie, vers Kunzendorf. *L'armée des cercles* devant Wittemberg. *Lascy* et *Czernischef* devant Berlin. *L'armée russe* marche vers Francfort.
Le 9, *Le roi* à Conradsdorf, près de Haynau.	Le 9, *Daun* à Schonewald et Weisenthal, en avant de Lahn.
Le 10, A Prinkenau.	Le 10, A Neulande, au delà de Lowenberg.
Le 11, A Sagan.	Le 11, Séjour. *Les troupes combinées* évacuent Berlin.
	Le 12, *Daun* à Longau, sur la Queiss.
Le 13, A Sommerfeld.	Le 13, A Pansig, derrière la Neiss.
Le 14, A Guben. *Frédéric* voulait attaquer l'armée russe, afin de couper la retraite aux corps qui étaient à Berlin; mais il apprit l'évacuation de cette ville, et marcha.	Le 14, A Ullersdorf. *Czernischef* joint l'armée russe qui se retire sur Drossen, n'ayant personne devant elle. *L'armée des cercles* prit Wittenberg. *Lascy* se retire sur Torgau.
Le 15, A Gros-Mockerau. *Le prince de Wurtemberg* s'avance trop tard au secours de Wittemberg; se retire de Belzig à Ziesar.	
Le 16, *Le roi* à Sikadel, entre Liberose et Lubben.	Le 16, *Daun* à Mikel, sur la Sprée. *L'armée des cercles* repasse l'Elbe à Bernsdorf, à moitié route de Konigbruck, à Hoyerswerda.
Le 17, *Frédéric,* à Lubben. *Le prince de Wurtemberg* à Treuenbritzen, se portant sur Magdebourg.	
Le 19, *Le roi* détache *Golz* en Silésie avec 16 bat. et 38 escad. pour secourir Kosel menacé par Laudon.	Le 19, *Daun* à Hermsdorf, près de Ruhland.
Le 20, *Le roi* à Dahme.	Le 20, *Daun* à Frauenheim. *Les Russes* cantonnent entre l'Oder et la Wartha, depuis Soldin jusqu'à Landsberg.
	Le 21, *Daun* à Martinskirch.
Le 22, A Jessen.	Le 22, A Tritewitz, vis-à-vis de Torgau. *Lascy* se réunit à l'armée.

(1) Le comte de Wied commandait alors le corps de Goltz dont nous avons fait mention.

Prussiens.	Autrichiens.
Le 23, *Le roi* avec l'aile droite, à Wittemberg. *Ziethen*, avec la gauche, reste vers Jessen et Schweidnitz.	Le 23, *Daun* fait jeter un pont sur l'Elbe, près de Torgau, et fait passer la réserve et les grenadiers qui campent à Dommitsch.
Le 24, *Le roi*, fait jeter un pont à Roslau. *Le prince de Wurtemberg* était à Calbe, et marcha ensuite sur Dessau.	Le 24, *Le maréchal* passe avec l'armée, et campe à Groswig. *Lascy* reste à Tschekau. *Ried*, avec les troupes légères, à Pretsch.
Le 25, *Le roi*, joint par 10 bat. du corps de Ziethen, marche le long de l'Elbe vers Coswig.	
Le 26, Il passe le fleuve à Roslau, et campe à Janitz. *Le prince de Wurtemberg* et *Hulsen* se réunissent à lui.	
Le 27, *L'armée* marche à Kemberg.	Le 27, *Daun* se porte à Eulenbourg, afin de soutenir l'armée des cercles. Celle-ci se retire près de Duben sur Leipzig. *Ried* est attaqué près de Granischen et repoussé sur Duben.
	Le 28, *Lascy* passe l'Elbe, et campe à Siptitz.
Le 29, *Le roi* campe, la droite à Duben, la gauche à Gorschelitz, pour empêcher la réunion de Daun avec l'armée des cercles.	Le 29, *Daun* reprend son camp de Torgau, la droite à Zinna, la gauche vers Groswig. *Lascy* en arrière de Schilda. *Brentano* à Betaune. *Les grenadiers* en arrière de Groswig. *L'armée des cercles* vers Leipzig. *Les Russes* toujours vers Landsberg sur la Wartha.
Le 30, *Frédéric* marche à Eulenbourg, campe vers Talwitz, entre Kultschau et Morbitz. *Hulsen* passe la Mulde, et campe à Gostevitz, afin d'éloigner un peu l'armée des cercles; il détache Linden avec 9 bat. et 15 escad. sur Leipzig.	Le 30, *Lascy* se retire à Mokrena. *Ried* à Strehlen. *Les grenadiers* à Weidenhain.
Le 2 novembre, *Linden* laisse 2 bat. dans cette ville, et revient à l'armée. *Le roi* se met en mouvement pour tâter les intentions de l'ennemi, et campe vers Schilda.	Le 2 novembre, *L'armée des cercles* à Vexelbourg. *Ried* à Mockrena.
Le 3, *Bataille de Torgau.*	Le 3, *Bataille de Torgau.*

On voit, par ce tableau, que les Russes restaient dans l'inaction derrière l'Oder, sans avoir d'ennemis devant eux; que Frédéric, prenant une direction centrale, dans l'intention d'attaquer une des deux armées, les isola de manière à ce qu'elles ne pussent se réunir sans combattre. L'apathie de ses adversaires ne lui donna pas la peine d'en venir à cette extrémité. Il n'exista jamais d'ensemble entre le général en chef de l'armée des cercles et Daun, malgré que rien ne les empêchât de se lier le 27 octobre; et c'est à ce défaut d'union qu'il faut attribuer la première cause de la bataille de Torgau. L'armée des cercles ne reparut plus sur la scène durant cette campagne.

Bataille de Torgau.

On a établi une grande controverse pour décider, si le roi avait eu tort ou raison d'attaquer Daun, dans la redoutable position de Torgau. Warnery, dans son *Histoire des campagnes de Frédéric*, l'a blâmé de l'avoir fait, prétendant qu'il pouvait forcer l'ennemi à la retraite en menaçant Dresde,

ı TORGAU.

Le général **ZIETHEN**.

Lieutenant NEUWIED, PRINCE DE WURTEMBERG.

Généraux-

...DERN,
- 1 — Prince de Prusse.
- 2 — Gardes.
- 1 — Saldern

ZEUNERT,
- 2 bat. Sybourg.
- 2 — Zeunert.
- 1 — Prince de Prusse.

BANDEMER,
- 5 — Carabiniers.
- 5 — Prince Henri.
- 5 — Seidlitz.

SCHWERIN.
- 3 esc. Gardes du corps.
- 5 — Gendarmes.

Lieutenants FORCADE, PLATTEN.

Généraux-

...v,
- 1 — Hulsen.

TETTENBORN,
- 2 bat. Lestwitz.
- 2 — Wied.
- 1 — Hulsen.

KROKOW.
- 5 esc. Zetteritz, drag.
- 5 — Norman
- 1 — Krokow.

Généraux—

...r,
- 2 — Bevern

BRAUN,
- 1 bat. Grenad. Lubath
- 1 — Bourgdorf.
- 1 — Beyer.
- 1 — Nessel.
- 1 — Lossow.

SCHLABERNDORF.
- 10 esc. Schorlemmer, dragons.

. . . .	42 bat.	55 esc
...ıen.	20 —	52
. . . .	6 —	35
TOTAL.	68 bat.	142 esc.

ou en interceptant ses communications avec cette place, et que d'ailleurs cette bataille n'assurait pas de grands résultats à cause de la proximité de cette capitale. Tempelhof relève le gant, et cherche à détruire cette opinion ; en effet, il eût été dangereux pour le roi de venir, avec une armée inférieure, se camper entre Daun et la place de Dresde, mettant ainsi à la merci du premier ses communications avec ses États. Mais, si Warnery s'est trompé, il me paraît aussi que Frédéric négligea de plus belles occasions d'attaquer Daun, et que son apologiste est tombé dans l'erreur opposée, en avançant qu'une bataille était indispensable, et soutenant que les Prussiens se trouvaient hors d'état de tenter une entreprise sur Dresde, *parce qu'ils ne traînaient que pour quinze jours de vivres avec eux*.

Quel que soit le fondement de ces différentes assertions, il paraît que Frédéric a légitimé sa résolution en nous disant, dans ses œuvres, *qu'il avait appris de très-bonne source, que les Russes cantonnés entre la Wartha et l'Oder, se proposaient de passer l'hiver au cœur de ses Etats, si les Autrichiens se maintenaient à Torgau* : alors il ne lui serait resté aucun moyen de recruter son armée. Dans tous les cas, puisque les Prussiens avaient perdu de si belles occasions, et que les Autrichiens occupaient une position si forte, la prudence conseillait d'attendre jusqu'au milieu de novembre ; car il eût été possible que Daun se retirât en Bohême, ou les Russes en Pologne, suivant leur usage.

Pour remplir en partie cet objet, le roi laissa la brigade Roebel vers Eulenbourg, et s'ébranla, le 2 novembre, en quatre colonnes, sur Schilda ; se tenant, pendant la marche, à l'avant-garde, afin de connaître la direction que prendraient les postes ennemis : tous se repliant sur Torgau, il jugea que Daun se préparait à l'y recevoir, et qu'il n'y avait pas d'autre moyen de l'en déloger, que de l'y attaquer. On donna, près de Schona, sur les Croates de Brentano, dont on prit 400 hommes. L'armée prussienne campa, la droite sur les hauteurs en avant de Schilda, la gauche au delà de Lang-Reichenbach : dans l'ordre de bataille ci-contre.

L'armée autrichienne changea alors de front et fit face en arrière, portant sa gauche sur les hauteurs de Zinna; la droite sur les vignes en arrière de Siptitz (*Voyez* pl. XXIV) : le corps de réserve, près de Groswig; la division de grenadiers de l'aile gauche, à Weidenhain; celle de grenadiers et carabiniers de la droite, en arrière de Neiden. Lascy se retira de Schilda sur Loswig et Torgau ; Ried, avec les troupes légères, sur l'extrême droite, vers Mokrena.

Cette position était redoutable; la gauche appuyait à l'Elbe ; le grand étang de Torgau, et cette ville fermée, la mettaient à l'abri de toute entreprise ; le front, presque inabordable, était couvert par le ruisseau de Rohrgraben, encaissé et marécageux, et par des hauteurs escarpées, en partie garnies de vignobles ; la droite, appuyée à la forêt de Dommitsch, avait son flanc couvert par cette forêt, et des abatis considérables ; le front de cette aile était à l'abri d'insulte sur les hauteurs de Groswig.

S'il fallait en juger par le résultat des attaques, et ce que Tempelhof nous dit, le roi aurait conçu un projet aussi hardi que savant. Le front des Autrichiens était inattaquable, les flancs ne pouvaient être débordés ; mais comme leur camp était peu profond, et que les lignes étaient l'une sur l'autre, Frédéric calcula qu'il pourrait mettre leur centre facilement en désordre, en le prenant entre deux feux, au moyen d'une double attaque de front et à revers. Ce plan n'était pas des plus prudents, et nous observerons dans le chapitre suivant, qu'il eut plus de succès qu'on n'avait droit de l'espérer.

Pour exécuter son dessein, le roi partagea son armée en deux parties ; il devait

tourner les ennemis avec la gauche et déboucher sur leurs derrières, à la faveur de la forêt de Dommitsch, qui lui permettait de cacher son mouvement. Ziethen, avec l'aile droite, devait vraisemblablement faire des démonstrations sur le front, et attaquer ensuite le centre des Autrichiens, dans l'instant où Frédéric l'attaquerait à revers. Il fallait un concours d'événements bien rares pour assurer la réussite d'un mouvement sujet à manquer, soit par le retard d'une des colonnes, soit par les difficultés du terrain, soit par la position même de l'ennemi, qui avait l'avantage d'être centrale. Mais au lieu d'anticiper sur les observations que nous aurons à faire, revenons à la relation de la bataille.

Frédéric après avoir dicté à Ziethen des instructions particulières, rassembla ses généraux, et leur donna l'ordre suivant :

« L'armée partira demain, 3 novembre, » à six heures et demie, sur quatre colon- » nes par la gauche; les dragons de Schor- » lemmer, les hussards de Mohring, de » Dingelstedt, et les dragons francs res- » teront en observation à Weidenhain. » Comme il doit exister un corps ennemi » vers Pretsch, ils auront soin de prendre » position de manière à faire face partout. » Notre aile gauche attaquera les Autri- » chiens : en conséquence, les généraux veil- » leront à ce que les bataillons marchent ser- » rés, et puissent s'engager à temps pour se » soutenir. Les lignes seront éloignées de » deux cent cinquante pas.

» Aussitôt que l'ennemi sera chassé des » vignes, on y établira des batteries de gros » canon, et les bataillons se reformeront. Si » l'on demande de la cavalerie, l'on ne fera » avancer que le nombre d'escadrons qui » pourraient agir. Sa Majesté se repose sur » la bravoure des officiers, et ne doute pas » qu'ils ne fassent tous leurs efforts pour » remporter une victoire complète. »

En conséquence de ces dispositions, qui subirent néanmoins plusieurs changements, l'armée partit le lendemain. La première colonne, forte de 10 bataillons de grenadiers et de toute la première ligne d'infanterie, éclairée par les hussards de Ziethen, devait passer entre les moulins de Mokrena, prendre le chemin de Weidenhain, et se prolonger ensuite sur la direction de Neiden.

La deuxième colonne consistant dans 7 bataillons de la réserve de Hulsen, suivis de toute la seconde ligne d'infanterie, côtoya la première à gauche, prit le chemin de Losnitz, se dirigeant ensuite sur Elsnig.

La troisième colonne, composée de toute la cavalerie des deux ailes et du reste de l'infanterie de Hulsen, marcha par Robershain, Schona et Strollen. Son mouvement était beaucoup plus étendu que celui des deux autres; elle passa par la maison de Chasse, laissant à gauche le village de Roitsch, et changea de direction à droite, pour se porter vers Vogelgesang, à l'extrémité d'Elsnig.

La quatrième colonne formée des équipages escortés de 30 escadrons, devait d'abord rester à Weidenhain, mais se porta par Roitsch à Trossin.

Lorsque la tête des colonnes arriva à la grande route de Leipzig, on fit halte, et ce corps se sépara de l'armée : il était composé des 4 brigades d'infanterie de l'aile droite, forte de 20 bataillons; de la cavalerie de l'aile droite, et de la brigade Kleist de l'aile gauche, en tout 52 escadrons. Ce corps ayant moins de chemin à parcourir, attendit dans le bois que les colonnes du roi fussent arrivées à leurs points d'attaque; il continua ensuite son mouvement.

Le roi suivit les routes indiquées; ses avant-postes poussèrent successivement le corps de Ried, de Mokrena sur Wildenhain et Groswig. On fit quelques prisonniers, qui apprirent que les dragons de Saint-Ignon s'étaient embusqués dans la forêt, de sorte qu'ils devaient se trouver entourés par les première et deuxième colonnes : les hussards

WITZ.

TANO.

6 esc. Hussards de l'Empereur.
6 — Esterhazy.

SAINT-IGNON.

5 esc. Saint-Ignon.

I,

5 — Serbelloni.

PAGE 325.

de Ziethen reçurent l'ordre de fouiller le bois, et ne tardèrent pas à donner sur l'ennemi qui se formait; il fut chargé, pris ou sabré.

Aussitôt que Daun apprit par Ried, que le roi traversait la forêt, et qu'il avait déjà dépassé la hauteur de Groswig, il jugea qu'il allait être attaqué à revers, fit faire une contre-marche par la droite, et porta sa ligne, la droite vers Zinna, la gauche en potence sur les hauteurs de Siptitz. L'armée autrichienne était organisée conformément au tableau ci-joint. Lascy s'était formé entre Zinna et le faubourg de Torgau; la réserve resta sur les hauteurs de Groswig; les grenadiers sous Ferrari se reployèrent sur Zinna; ceux du colonel Normann se postèrent devant l'aile gauche contre le bois; toute la réserve d'artillerie fut répartie sur le front de l'armée. Un long abatis, dont nous avons déjà parlé, couvrait la nouvelle position de l'aile gauche en potence; cet abatis commençait près de Groswig, longeait le cours du ruisseau de Röhrgraben, et s'étendait jusqu'en avant de Neiden; les Autrichiens en avaient enlevé du bois sec pour l'usage de leur camp, de manière qu'il était praticable en plusieurs endroits.

La tête des 10 bataillons de grenadiers de la première colonne prussienne, déboucha de la forêt vers une heure : le roi ordonna une halte pour faire serrer les bataillons, qui, obligés de marcher par le flanc, se trouvaient tout à fait rompus : les deuxième et troisième colonnes étaient encore en arrière, surtout la dernière que commandait le duc de Holstein. Le roi comptait néanmoins qu'elle arriverait en même temps que les autres, puisqu'elle était composée en majeure partie de cavalerie, et qu'il lui avait fait prendre un peu l'avance; par une fatalité inconcevable, elle ne se trouvait, à une heure, qu'à la maison de Chasse, à la hauteur de Weidenhain, ayant encore beaucoup de chemin à faire (1).

Le corps de Ziethen arrivé à dix heures sur la route de Leipzig, se trouva à une heure au pont qui coupe la chaussée à droite de Graffendorf : un détachement autrichien canonna et fusilla vivement son avant-garde; Ziethen présumant de cette défense que le corps devait être soutenu, le fit attaquer par plusieurs bataillons, et ordonna à une batterie de lui répondre. Ce détachement se retira alors sur la cavalerie que Lascy avait fait avancer au soutien.

Quand Frédéric entendit la canonnade et le feu de mousqueterie, il crut que Ziethen était pleinement engagé, et s'écria : *Mon Dieu, Ziethen attaque déjà, et mon infanterie n'est pas encore arrivée!* En effet, il n'avait encore sous la main que 10 bataillons de grenadiers, la brigade Ramin et un seul régiment de hussards. Il envoya aussitôt ses aides de camp pour hâter la marche; et comptant sur la bravoure de ses grenadiers, il résolut de commencer l'attaque, dans l'espoir que les autres troupes ne tarderaient pas d'arriver. Les deux batteries, de 20 pièces de 12, qui suivaient l'avant-garde, passèrent le ruisseau de Stribach sur le pont de la route, et les troupes sur de petits ponts qu'elles jetèrent ou que les Autrichiens avaient établis eux-mêmes pour leurs communications.

Après avoir franchi ce ruisseau, les grenadiers se formèrent sur deux lignes, comme on le voit sur le plan; la brigade Ramin se plaça en troisième, et fut successivement jointe par les autres de la première, à mesure qu'elles arrivaient la gauche en tête. Cette formation entraîna quelque dés-

(1) Le comte de Retzow dit que cette colonne, appuyant trop à droite, rencontra la deuxième, et que le général Hulsen, pressé de soutenir le roi qui s'engageait, pria le duc de Holstein de s'arrêter jusqu'à ce que les bataillons eussent filé. Si ce fait est vrai, il semble alors que le duc aurait mieux fait de déboucher avec cette colonne, que de se détourner de deux lieues.

ordre; plusieurs régiments firent face par le troisième rang; d'autres se trouvaient *par inversion en bataille :* le plus grand mal de ce désordre, fut que les batteries de gros calibre, attachées aux brigades, ne purent suivre dans le bois.

Les grenadiers s'étant formés sous le feu de mitraille, à huit cents pas de l'ennemi, ils franchirent les abatis, et attaquèrent le centre de l'aile gauche autrichienne, avec une bravoure extraordinaire; mais ils furent reçus par une salve à mitraille de l'artillerie qui garnissait le front de toute la ligne. Ce feu fut si meurtrier, que la brigade de Stutterheim fut, en peu de temps, presque entièrement couchée sur le carreau. Son général fut blessé; le colonel prince d'Anhalt et un grand nombre d'officiers furent tués, presque tous les autres blessés. Les batteries qui avaient voulu s'établir à gauche du bois, furent bientôt anéanties : hommes, pièces, chevaux, disparurent dans un clin d'œil.

La brigade Sybourg, qui avança ensuite, eut le même sort; le feu était si terrible, que le roi se retourna vers le général Sybourg, et lui dit : *Avez-vous entendu une semblable canonnade? pour moi je n'en ai jamais vu de pareille.* Il se trouvait à la droite, entre les deux lignes, et fut ainsi spectateur de la destruction de ses grenadiers, l'élite de son armée. Il montra, dans cet instant critique, autant de courage que de sang-froid : lorsqu'on lui annonça la mort du prince d'Anhalt, il se retourna vers son frère, qui était aide de camp de service, et lui dit : *Tout va mal aujourd'hui : mes amis me quittent; on vient de m'annoncer la mort de votre frère.* Expression sublime, où est peinte tout entière l'âme d'un héros, et qui, prononcée au milieu de l'horreur d'un tel combat, démontre la grandeur de son caractère mieux que tous les éloges et les mémoires apologétiques.

Les carabiniers autrichiens, voyant le désordre où se trouvaient les grenadiers, les chargèrent vivement, en sabrèrent quelques-uns, et forcèrent le reste à chercher son salut dans le bois. Les régiments d'infanterie de Dourlach, Wied et Puebla, croyant la victoire certaine, quittèrent les hauteurs de Siptitz pour poursuivre les Prussiens.

Sur ces entrefaites, la brigade Ramin, soutenue d'une partie de la première ligne, s'était déployée; elle attaqua les Autrichiens victorieux avec une grande vivacité, les culbuta, et s'avança auprès de la hauteur de Siptitz. S'il y avait eu là une forte division de cavalerie, la victoire eût été décidée; mais le roi n'avait que 800 hussards. Daun eut le temps d'accourir au secours de ses bataillons rompus. Il se mit à la tête de deux régiments d'infanterie de la réserve avec 10 escadrons de cuirassiers, et attaqua les Prussiens, qui chargés et débordés à gauche, au même instant, par 2 autres régiments de cavalerie furent entamés, et sabrés en grande partie et rejetés dans le bois : c'est à cette attaque que le maréchal Daun reçut un coup de feu.

Toute la première ligne du roi était donc battue et dispersée; mais les Autrichiens n'étaient guère en meilleur état, surtout leur cavalerie. Cependant la seconde ne se laissant point ébranler par des revers aussi sanglants, s'était formée dans cet intervalle et vint leur disputer la victoire. Le régiment du prince Henri fit des prodiges; mais, entouré par une cavalerie nombreuse, il fut presque entièrement détruit : chargeant ensuite les autres bataillons de la division, elle les chassa dans le bois.

Enfin, vers trois heures et demie, la cavalerie du duc de Holstein déboucha de la forêt. Sa destination était d'abord de soutenir les premières attaques; mais, dans l'état actuel des affaires, rien n'était plus pressé que de rétablir un peu le combat. Le duc marchait lentement vers Elsnig, sans s'inquiéter de ce qui se passait autour de lui; heureusement que le roi envoya l'ordre

de charger (1). Les cuirassiers de Spaen, qui venaient de déboucher, se prolongèrent à droite et tombèrent sur les régiments de Wied et Puebla, qu'ils entamèrent et firent prisonniers presqu'en totalité. Dix escadrons de cuirassiers autrichiens accoururent au secours de l'infanterie, et les continrent un peu; mais le régiment du margrave Frédéric, qui les suivait, donna si à propos, qu'il les enfonça, et se jeta à son tour sur les bataillons autrichiens. Les dragons de Bareith, qui formaient la queue de la colonne, ayant aussi vivement débouché, débordèrent le flanc droit de l'ennemi, culbutèrent successivement les régiments de l'Empereur, de Neuperg, Geisruck et Bareith, dont ils prirent la plus grande partie. (L'armée impériale avait aussi un régiment de Bareith infanterie.)

La première ligne des Autrichiens fut alors délogée, et la cavalerie du roi maîtresse du champ de bataille.

Sur ces entrefaites, le duc de Holstein, avec les 15 escadrons de la tête, avait suivi sa route entre le ravin de Zeischken et Wolsau, dans la vue de déborder la droite de l'ennemi, mais le ravin sépara les deux partis et on se borna à tirailler : Daun fit avancer du canon, et le duc se retira vers Neiden.

A quatre heures, les 5 bataillons de la réserve, qui se trouvaient à la colonne de cavalerie, avaient débouché avec une batterie de douze : les escadrons autrichiens se retirèrent alors et ne reparurent plus; cette infanterie s'établit sur le terrain de la première attaque, vers le petit mamelon en avant de Neiden; la cavalerie se forma sur les deux ailes : on resta dans cette position jusqu'à la nuit. A cinq heures et demie, le régiment de Vieux-Schenkendorf, de cette réserve, reçut l'ordre de déloger quelques bataillons autrichiens, qui paraissaient sur le plateau de Siptitz : de concert avec les restes de quelques bataillons de la brigade Butzke, l'ennemi fut chassé de cette hauteur, qui était la clef du champ de bataille. Il paraît qu'on est redevable du succès de cette attaque décisive principalement à l'arrivée des colonnes de Ziethen, dont nous allons reprendre les opérations.

Ce général avait d'abord formé son corps sur deux lignes, la droite au grand étang; mais lorsqu'il entendit le feu des attaques du roi, il fit étendre la seconde à gauche de la première, sans doute pour attirer l'attention de l'ennemi en montrant plus de forces. Lascy voyant ce mouvement, appuya à droite vers Zinna; Daun fit faire face en arrière à sa seconde ligne, qui se trouva ainsi opposée à Ziethen, et dirigea sur lui un feu très-vif de toutes les batteries, auquel les Prussiens répondirent, jusqu'à trois heures.

Lorsque Ziethen s'aperçut que le feu du roi diminuait et s'éloignait, il résolut de marcher par sa gauche au delà de Siptitz pour communiquer avec lui. Les colonnes étant vis-à-vis de ce village, le général ordonna au régiment de Dierke, d'attaquer un petit retranchement qui couvrait le moulin à vent; il fut emporté, mais les Autrichiens s'étant établi derrière le village, ce succès fut sans résultat. La brigade Saldern tenta, plus à gauche, de passer le taillis et de s'emparer des hauteurs couvertes de vignes; mais la résistance des Autrichiens et les obstacles du terrain rendirent tous ses efforts inutiles.

Ziethen prolongeait le mouvement à gauche, quand le colonel Mollendorf s'aperçut que l'ennemi n'avait point occupé la digue qui sépare les deux étangs, et que les hauteurs en face se trouvaient dégarnies. Il était cinq heures ; Daun avait en effet tiré des renforts de ce point, pour soutenir la droite que le roi menaçait de nouveau avec les restes de la brigade Butzke et le régi-

(1) D'autres prétendent que ce fut le colonel Dallwig qui chargea de son propre mouvement avec les cuirassiers de Spaen qu'il commandait.

ment de Vieux-Schenkendorf, comme nous l'avons déjà dit. Le général Saldern forma alors deux bataillons en colonne double, par le flanc droit et le flanc gauche, leur fit passer vivement la digue, gravir les hauteurs, et marcher sur Siptitz, où il les suivit avec le reste de ses troupes.

Ziethen fit ensuite passer tout son corps en partie par la digue, en partie par le taillis à gauche de Siptitz : quelques corps autrichiens reparurent pour s'opposer à cette opération, et causèrent même une perte sensible aux deux bataillons que nous venons de citer; mais ils furent enfin chassés. Ce combat se prolongea fort avant dans la nuit; il en résulta un peu de confusion, et quelques bataillons prussiens tirèrent sur les leurs. La brigade Saldern résista à tous les efforts de Lascy pour reprendre le village et la hauteur de Siptitz; d'un autre côté, le général Ziethen se liant au corps du roi, et aux 5 bataillons de la réserve, termina ainsi la journée. Ces troupes formant environ 28 bataillons, étaient en bon état, rangées sur la position qui était la clef du champ de bataille; outre cela, on reforma, pendant la nuit, environ 10 bataillons avec les débris de l'aile gauche ; de manière qu'on aurait pu renouveler l'affaire le lendemain avec succès.

En face de ces troupes, se trouvaient les régiments autrichiens de Lorraine, Mercy, Botta et Staremberg : le corps de Lascy avait en quelque sorte changé de front, et avancé vers Siptitz ; le reste de l'armée était en désordre, et avait considérablement souffert.

Daun, quoique blessé, ne quitta que fort tard le champ de bataille, pour se faire transporter à Torgau, et laissa le commandement au général Odonell. Lorsque le maréchal apprit à neuf heures l'occupation des hauteurs de Siptitz par Ziethen, il réunit ses lieutenants généraux, et leur demanda des détails ; les renseignements qu'il en reçut, lui donnant à craindre pour les suites d'une nouvelle bataille, il ordonna de repasser l'Elbe après minuit, ce qui s'effectua dans le plus grand silence et avec tant d'ordre, que l'armée prussienne ne s'en aperçut point. Le corps de Lascy longea la rive gauche de l'Elbe jusqu'à Loswig, d'où il se dirigea sur Dresde.

Cette journée fut remarquable par les scènes singulières qu'occasionna le désordre des deux armées dans la nuit. Le champ de bataille était semé de pelotons égarés; l'escorte qui accompagnait le roi à Elsnig, donna sur un bataillon de Croates appartenant au corps de Ried, et l'enleva presqu'en entier ; un instant après, elle tomba encore au milieu des carabiniers autrichiens. Cette seconde troupe fut chargée, prise ou dispersée. Toute la nuit on entendit un tiraillement occasionné par des scènes semblables ; on a même avancé que des bataillons ignorant l'issue du combat et s'étant reconnus à leurs feux, convinrent que celui dont l'armée aurait été battue, se rendrait prisonnier, lorsqu'il en aurait la certitude, au point du jour.

Enfin ce moment si désiré arriva ; le roi était déjà revenu à son armée; on eut la satisfaction de voir que l'armée autrichienne avait cédé le champ de bataille : mais le jour en découvrit toute l'horreur; les cris des malheureux baignés dans leur sang et mourant de froid, étouffèrent bientôt tous les sentiments d'orgueil qu'inspirait la victoire. Le roi campa à dix heures, la droite à Siptitz, la gauche à Neiden. Hulsen fut détaché avec 10 bataillons et 25 escadrons sur Torgau, qu'il occupa sans coup férir.

On séjourna le 5 novembre.

Tel fut le résultat de la célèbre et sanglante journée de Torgau. Les Autrichiens y perdirent environ 11,000 tués ou blessés, 8,000 prisonniers et 45 pièces de canon. La perte des Prussiens fut égale en tués et blessés ; ils eurent 4,000 prisonniers.

L'armée impériale se retira par la rive

droite de l'Elbe, repassa, le 8, sur la gauche, où elle joignit Lascy, se fit renforcer par le corps de Maquire, qui était à l'armée des cercles, et vint prendre son camp favori du val de Plauen.

Le roi la suivit de près, et vint, le 12, à Grumbach et à Reitsch. Le général Queiss passa l'Elbe sur un pont à Meissen, et se porta avec 9 bataillons et 8 escadrons à Tschaila, en face du corps de Beck. Le prince de Wurtemberg partit avec 8 bataillons et 5 escadrons, pour arrêter les courses des Cosaques dans la Nouvelle-Marche.

Pendant que ceci se passait, l'armée des cercles s'était successivement retirée, le 7 novembre, sur Chemnitz. Le roi détacha contre elle le général Hulsen, ce qui la détermina à se retirer, vers la fin du mois, derrière la Saale, où elle entra en quartiers d'hiver.

Les deux grandes armées, après s'être observées jusqu'à cette époque, conclurent enfin, le 11 décembre, un armistice pour prendre de bons cantonnements. Ainsi, à l'exception d'une petite partie des environs de Dresde, le roi recouvra toute la Saxe, et eut l'espoir de recommencer une campagne avec succès.

Nous avons dit que Laudon menaçait Kosel, et que le roi avait détaché Goltz avec un corps assez nombreux pour sauver cette place et couvrir cette province. Ce général arriva, le 25 octobre, aux environs de Glogau : Laudon instruit de son approche, bombarda vivement, mais inutilement Kosel en leva le siége le 30; évacua la Silésie vers le milieu du mois de novembre, et prit ensuite des quartiers d'hiver.

Tandis que toutes ces choses se passaient, les Russes cantonnaient toujours dans la Nouvelle-Marche et une partie de la Poméranie. Le général Tottleben, avec ses Cosaques, passa même l'Oder, et vint ravager la Marche-Ukeraine. Werner arriva à la fin d'octobre, et le força à repasser ce fleuve. Le maréchal Butturlin vint enfin, le 6 novembre, remplacer Soltikof, dont la santé n'était pas encore rétablie; il jugea, après la nouvelle de la bataille de Torgau, qu'il était impossible de se maintenir dans ce pays, d'ailleurs dévasté, et prit le parti de ramener l'armée en Pologne, laissant Tottleben en Poméranie avec ses troupes légères; mais lorsque le duc de Wurtemberg y fut arrivé de l'armée du roi, avec le détachement dont nous avons parlé, et qu'il se fut réuni à Werner, les partisans ennemis furent forcés à se retirer avec quelque perte.

Le prince se dirigea alors par Prenzlow sur le Mecklenbourg, où il prit ses cantonnements.

Telle fut l'issue d'une campagne où Frédéric, sur le point de tout perdre, reconquit non-seulement tous ses États, mais encore une partie de la Saxe par ses habiles manœuvres. Dês lors il eut pour lever des hommes, les payer et les approvisionner, les mêmes ressources qu'au commencement de la guerre. Le moral de son armée ébranlé par dix-huit mois de revers, fut retrempé par deux victoires, et devint garant de nouveaux succès.

CHAPITRE XXVI.

Observations sur la campagne de 1760.

La guerre se composant de trois combinaisons, sa théorie peut être divisée en trois branches, qui ont chacune leurs principes; d'où il suit que l'heureuse application des maximes de ces trois combinaisons réunies, constitue une bonne opération.

La première de ces combinaisons est *l'art d'embrasser les lignes d'opérations de la manière la plus avantageuse,* qu'on nomme improprement *plan de campagne.* Je ne vois pas en effet ce que l'on entend par cette dernière définition, car il est impossible

dans un plan général d'opérations, de prévoir au delà du second mouvement.

La deuxième, est *l'art de porter ses masses le plus rapidement possible au point décisif de la ligne d'opérations primitive ou accidentelle;* c'est ce qu'on entend ordinairement sous la dénomination de *stratégie*, qui n'est que le moyen d'exécution.

La troisième, est *l'art de combiner l'emploi simultané de ses masses sur le point important d'un champ de bataille.* C'est celui *du combat*, que plusieurs auteurs ont appelé *ordre de bataille*, et que d'autres ont présenté sous le nom de *tactique*.

On voit par l'exposé de ces combinaisons qu'un général peut avoir le talent d'en appliquer une, sans réussir dans l'emploi des deux autres. Jusqu'à Frédéric, on n'avait guère connu que la dernière : des systèmes, des préjugés, contribuèrent à les laisser dans l'oubli. Frédéric, lui-même, ne put en secouer le joug. S'il manœuvra avec habileté à Hohenfriedberg, à Soor; s'il commanda l'admiration à Rosbach, à Leuthen, à Kunersdorf; s'il déploya enfin un grand caractère dans presque toutes les circonstances de sa vie, on ne saurait disconvenir qu'il n'y eût au moins de l'exagération à le présenter aux yeux de ses contemporains, comme le plus profond tacticien et le plus habile homme de guerre qui ait existé. En effet, il ne fit faire que de faibles progrès à l'art; et s'il en perfectionna la seconde partie, l'histoire de ses campagnes prouve qu'il méconnut entièrement la première. Il porta quelquefois, il est vrai, sa plus grande masse aux points décisifs; mais il ne sut jamais embrasser sa ligne d'opérations, de manière à mettre toutes les chances favorables de son côté.

On se convaincra de la vérité de ces assertions, en se rappelant ce que nous avons déjà dit des avantages que possédait le roi, en occupant, avec une masse suffisante, une ligne centrale contre des armées isolées, qui n'opéraient que successivement à trois ou quatre mois d'intervalle, et dont les chefs irrésolus et pusillanimes, n'étaient jamais d'accord. Quinze mois de revers ne lui apprirent cependant pas, que c'était une faute majeure de passer dans l'inaction les six mois les plus favorables, au lieu d'écraser l'armée qu'il avait devant lui, quand les autres étaient à cent lieues, en quartiers d'hiver. Et depuis la première campagne, jusqu'à la dernière, il ne débuta jamais par un mouvement hardi et vigoureux, pour frapper le coup qui lui offrait les plus belles chances de succès.

Ce reproche, que nous lui avons fait pour la campagne de 1759, est encore plus fondé au commencement de celle de 1760. Le roi avait été accablé à Kunersdorf et à Maxen; il devait s'attendre que les coalisés chercheraient à opérer de concert, et peut-être même à se réunir en deçà de l'Oder, comme ils avaient déjà tenté de le faire avant ses désastres. Les renforts portés au corps de Laudon donnaient la mesure de ce que l'ennemi entreprendrait sur cette ligne, le seul moyen de le prévenir était de profiter du morcellement des Autrichiens pour rassembler son armée, celle du prince Henri, et le corps de Fouquet, entre Daun et Laudon, d'accabler avec la rapidité de l'éclair celui des deux qui lui offrirait les chances les plus favorables, de pousser ensuite l'autre assez loin pour n'avoir rien à en craindre le reste de la campagne, afin de venir tenir tête à Soltikof sur la Wartha. Le système suivi par les généraux russes dans les trois campagnes précédentes, indiquait assez qu'ils n'eussent jamais dépassé Posen, si les armées autrichiennes avaient essuyé un grand échec avant d'avoir levé leurs cantonnements.

Je ne répéterai pas ce que j'ai dit à cet égard au chapitre XX; j'observerai seulement, que les circonstances l'exigeaient d'autant plus impérieusement dans cette dernière campagne, qu'on ne pouvait espérer de succès que par une conduite vigou-

reuse, et qu'il était dangereux de laisser aux ennemis le temps de concerter leur réunion et la mise en action de toutes leurs forces : sous un autre rapport, l'occasion semblait encore plus propice, car les troupes autrichiennes se trouvaient partagées sur une ligne double, et qu'elles ne l'étaient pas en 1759.

Par suite du système sur lequel reposent toutes mes observations, je crois donc que Frédéric aurait dû donner à ses trois corps une direction rapide et concentrique sur Lobau ou Zittau, pour opérer ensuite, suivant les circonstances, contre celui des corps autrichiens qu'il eût été bientôt en mesure d'accabler et de couper de ses frontières. J'ai entendu Napoléon dire, à Varsovie, qu'il ne connaissait que trois choses à la guerre : *faire dix lieues par jour, combattre, et cantonner ensuite*. Cette grande vérité, appliquée à la position du roi, montre l'inconcevable négligence de ce prince sous son véritable jour, et permet de calculer le fruit qu'aurait obtenu l'application du système moderne en pareille occurrence. En se rappelant, par exemple, que les mêmes troupes, dont l'attitude menaçante en Bavière et en Souabe contenait l'Autriche à la fin de septembre 1806, entrèrent victorieuses à Berlin un mois après, on pourra juger si Frédéric eut vingt fois le temps et les occasions de se débarrasser des Autrichiens, dans les six mois qui s'écoulèrent chaque année avant que leurs alliés parussent sur la scène. Je ne veux pas dire par là que le roi aurait dû faire la guerre d'invasion au loin ; il se trouvait, depuis 1757, dans une position qui le lui défendait, ainsi que je l'ai observé dans le chapitre XIV ; mais c'était une raison de plus pour profiter de sa position centrale afin de se débarrasser du plus importun de ses ennemis, pendant qu'il avait les moyens de le faire avec toutes les chances de succès. Quels que soient les motifs allégués pour sa justification, on l'excusera difficilement de n'avoir pas livré bataille aux Autrichiens tandis que les Russes cantonnaient encore derrière la Vistule, et d'avoir accepté le combat à Torgau lorsqu'ils étaient sur le théâtre de la guerre, éloignés de quelques marches seulement : il commit la même faute à Kunersdorf, quand Daun pouvait aisément se joindre à Soltikof.

Mais s'il n'est pas exempt de reproches dans ces combinaisons, que dira-t-on de sa conduite dans l'affaire de Fouquet ? On se rappelle que, durant les mois d'avril et de mai, ce général cantonnait vers Landshut et le prince Henri sur le Bober, entre Lowenberg et Sagan, au moment où Laudon renforcé se préparait à entrer en campagne. Comment le roi laissa-t-il 30,000 hommes sur le Bober, afin d'observer une armée dispersée derrière la Vistule et à laquelle il fallait trois mois et demi avant d'arriver à Posen ? quatre jours suffisaient au prince pour se joindre à Fouquet et mettre Laudon hors de cause pour toute la campagne. Je renvoie encore une fois mes lecteurs aux affaires de Lonato et de Castiglione, à celles de Roveredo et de Bassano ; elles démontreront ce que peuvent l'initiative et la rapidité des mouvements, jointes à l'emploi successif d'une masse contre des corps isolés ; ces exemples valent les plus longs arguments ; ils prouveront si mon reproche est fondé (1).

Cependant les Prussiens firent l'inverse de ce qu'ils devaient ; Laudon manœuvrait depuis treize jours contre Fouquet, lorsque le prince Henri se mit en marche ; on croira, peut-être, que c'était pour aller accabler le général autrichien et le punir de ses démonstrations offensives ; pas du tout : c'était pour s'éloigner davantage de l'infortuné

(1) Abensberg, Eckmühl et Ratisbonne nous ont fourni depuis des preuves plus frappantes encore : il faut souhaiter qu'elles ne soient pas perdues pour l'art comme celles qui les ont précédées.

Fouquet, afin d'observer, de Landsberg, une armée russe qui ne se rassembla à Posen que cinq semaines après.

L'inaction de Frédéric aux environs de Dresde est aussi inconcevable que son entreprise sur cette ville. Comment espéra-t-il assiéger tranquillement une place qui avait 16,000 hommes de garnison, en présence d'une armée supérieure à la sienne? Pour cela, il fallait une grande bataille, et il eût été fort dangereux d'en livrer une sous le canon de Dresde. De plus, en la gagnant, on n'avançait pas les affaires, puisque la réunion de Laudon avec les Russes en Silésie, aurait bientôt fait payer cher la victoire. Une défaite, au contraire, entraînait la perte de la Silésie et de la Saxe, pour ne pas dire plus.

L'armée qu'il importait avant tout de détruire était celle de Laudon; c'était contre elle que les Prussiens devaient agir de concert; qu'il fallait frapper un coup décisif: car une fois ruinée, les Russes restaient sur la Wartha et les Autrichiens sur l'Elbe. Mais, pour obtenir ce beau résultat, il fallait des marches rapides et combinées entre les trois corps d'armée du roi, afin que Daun ne pût manœuvrer pour empêcher leur jonction. Si le maréchal fût resté sur l'Elbe, l'opération se trouvait assurée; s'il avait suivi Frédéric, celui-ci, qui se dirigeait concentriquement vers ses autres masses, les eût réunies pour lui livrer bataille avec une telle supériorité que la victoire ne pouvait être douteuse. Or les suites d'une victoire remportée sur une armée en marche, éloignée de sa base d'opérations, sont incalculables; elles auraient dans celle-ci forcé Laudon à quitter la Silésie, et les Russes seraient certainement restés sur la Wartha. Ce système présentait un autre avantage: Daun, pour suivre la marche rapide et concentrique du roi, n'aurait pu séjourner, ni s'établir à loisir dans des camps inattaquables; ainsi il eût été facile de le contraindre à accepter bataille ou à tout abandonner.

Le roi voulut bien ensuite faire une opération à peu près semblable lorsqu'il se porta en Silésie; mais quelle différence, il y avait alors 60,000 Russes dans cette province! quoique exécutée dans un moment peu opportun, je dirais même dangereux, elle le tira cependant d'embarras; trois mois plus tôt, elle aurait eu des résultats bien plus brillants, sans exposer aux mêmes dangers, car alors les Russes étaient à cent lieues de cette province.

Tempelhof a prétendu que l'intérêt du roi exigeait d'attirer Daun en Silésie; mais ne confondons pas les époques: cette opération eût été fort bonne au commencement de la campagne, quand les Russes ne se trouvaient pas sur l'Oder; après leur arrivée, elle eût été dangereuse. Sans doute, il convenait à Frédéric de se lier avec l'armée de son frère pour former une masse centrale; mais il n'entra jamais dans ses convenances, que l'ennemi manœuvrât dans le même sens; ce qui pouvait arriver de plus heureux au roi était que Daun restant en Saxe, lui laissât opérer cette concentration sans le serrer de trop près. Au reste, le général prussien qui prétend que le duc de Brunswick ne s'est pas opposé, en 1792, à la réunion de Kellermann et de Dumouriez, *afin de les battre en même temps*, paraît avoir calqué son raisonnement erroné sur celui-ci.

Tempelhof a aussi admiré les premières manœuvres du roi; nous avons déjà observé qu'il n'en connaît pas le véritable but, puisqu'il les rapporte tantôt à une marche en Silésie, tantôt au siége de Dresde. Dans le fait, il me paraît que ces manœuvres ne marquaient que de l'irrésolution: on n'y trouve aucun indice caractéristique d'un plan vastement conçu; ce qui vient à l'appui de cette assertion, c'est qu'il n'y avait aucun préparatif réellement ordonné pour le siége de Dresde, avant le commencement de juillet.

Après avoir reproché à Frédéric la ma-

nière dont il embrassa la ligne générale d'opérations et le mauvais emploi de sa masse sur les points décisifs, il faut lui rendre la justice qu'il mérite, pour l'exécution de quelques opérations partielles de cette campagne. Sa résolution de rétablir une ligne intérieure avec le prince Henri, et de se réunir au besoin à lui, pour frapper un coup décisif, est surtout digne d'éloges : c'était exécuter dans une circonstance critique, ce qu'il eût pu faire plus tôt sans danger; mais enfin c'était le seul parti convenable, et Daun n'y mit aucun obstacle. Frédéric montra une grande habileté dans les marches du 9 au 13 août sur la Katzbach; je lui reprocherai seulement d'avoir perdu une marche en séjournant inutilement le 8 août, à Buntzlau : on sait maintenant qu'il est facile de marcher sept à huit jours consécutifs, et il importait assez de gagner une journée sur Daun, pour supprimer ce séjour.

La marche de nuit, qu'il exécuta à Lignitz, pour sortir d'embarras, est un des mouvements les mieux combinés de ses campagnes; il devait nécessairement lui réussir : un critique sévère lui reprocherait peut-être d'avoir d'abord engagé trop peu de troupes contre Laudon, au lieu de profiter de l'absence de Daun pour décider les premières attaques, en y employant une partie des forces inutiles de sa droite, qui faisaient face à Pfaffendorf : mais il est excusable, parce qu'il fut presque surpris; néanmoins cette faute pouvait être irrépable, car Laudon aurait pu se maintenir jusqu'à l'arrivée de Daun, et alors la position du roi eût été désespérée. C'était du premier moment que tout dépendait; Frédéric avait trop de coup d'œil pour ne pas le sentir, et on ne conçoit pas comment il ne se décida pas sur-le-champ à jeter sa plus forte masse sur le corps qui le menaçait. Au reste, ce monarque, assoupi à son feu de bivouac, réveillé par le major Hund, qui lui apprend que l'ennemi est à 400 pas de lui, commande une juste admiration, par son sang-froid, et l'à-propos des ordres qu'il donna. Ce trait est un des plus beaux de sa vie.

La bataille de Lignitz offre un grand rapprochement avec les opérations de Bonaparte, lorsqu'il assiégeait Mantoue, et que Wurmser, débouchant en même temps sur Vérone et sur Brescia, voulait envelopper l'armée française : la seule différence qui existe, c'est que Bonaparte combina son mouvement rapide sur les deux parties isolées, et que Frédéric surpris n'eut point l'initiative de la combinaison (1).

Le roi lié avec le prince Henri, eût pu réparer en un instant, par sa jonction avec lui, toutes les fautes de la campagne; cette opération valait une victoire, et néanmoins il n'y songea pas. Les Russes ayant commencé à s'éloigner, Frédéric chercha à pousser Daun; cela était fort bien, il convenait qu'ils prissent une direction divergente si prononcée, que tout accord dans leurs opérations devînt impossible : mais pour cela, il fallait risquer une bataille. Les circonstances étaient plus impérieuses qu'à Torgau, et beaucoup plus avantageuses; le roi avait pour lui, sur ce point, toutes les places et la ligne de l'Oder; en Saxe, au contraire, il n'avait rien entre Dresde et Berlin, et la première ville était entre les mains des Autrichiens. Les Prussiens pouvaient réunir 70 bataillons et 120 escadrons, et tomber sur Daun à Domanze, le 30 août, au lieu de marcher sur Schweidnitz. Jamais le roi n'eut une plus belle armée; la victoire de Lignitz lui avait rendu toute sa force morale; en cas d'échec, on ne perdait rien,

(1) L'affaire de Lignitz offre encore plus de ressemblance avec les batailles qui ont eu lieu, depuis que ceci a été écrit, à Abensberg et à Eckmühl; on y a vu la défaite successive de parties isolées par une masse intérieure.

puisqu'on pouvait se reformer sous la protection de huit places fortes ; un demi-succès aurait donné de plus grands résultats qu'une victoire complète à Torgau. Enfin, sortait-on victorieux de la lutte? Daun, rejeté dans les défilés de la Bohême, sans autre retraite que Prague, ou Kœnigsgratz, perdait la moitié de son armée. Les Russes avaient déjà prouvé, qu'un revers essuyé par leurs alliés les eût ramenés sur la Vistule.

Je n'ai pas saisi le but des marches et contre-marches de Frédéric, lorsqu'il voulut rejeter Daun en haute Silésie ; il fallait, comme je viens de le dire, l'attaquer à Domanze, en masquant le Zoptenberg. Puisque le roi jugea préférable de menacer ses communications, la marche pour tourner le Zoptenberg par Langenseifersdorf était fort bien, mais les suivantes ne sont pas faciles à motiver. Frédéric cherchant à menacer les communications des Autrichiens avec la Bohême, devait manœuvrer par sa gauche, afin de s'établir sur leur extrême droite : de Pulsen, il pouvait en une marche se porter sur Hohengiersdorf, et s'appuyer à Schweidnitz ; alors la position de Daun étendue jusqu'à Hohenfriedberg, eût pu être attaquée avec succès à Bogendorf, et le voisinage de Schweidnitz offrait des avantages d'autant plus précieux pour combattre, que le champ de bataille se trouvait en liaison avec les places de Brieg, Neiss et Breslau.

Le mouvement que le roi fit sur Buntzelwitz, son séjour dans ce camp, et la marche par Strigau sur Reichenau, en débordant la gauche des Autrichiens, sont des opérations dont Tempelhof s'est plu à exagérer le mérite : si le but de Frédéric était de gagner les communications de son adversaire, par Landshut, pourquoi consumer alors treize jours dans deux camps? D'ailleurs, il n'eût rien gagné à cela, le maréchal ayant une communication directe et naturelle avec la Bohême, par Friedland, Braunau, Glatz ou Politz ; enfin, en se postant à Landshut, entre Daun et la Bohême, le roi aurait couru de grands risques, si le général autrichien l'avait attaqué ; en effet sans dépôts, sans communications, le moindre échec l'eût acculé aux défilés du Riesengebirge, tandis qu'il ne pouvait faire aucun mal aux Autrichiens : le gain ne valait pas la mise au jeu. En opérant de Pulsen sur Hohengiersdorf, et en attaquant les Autrichiens à Bogendorf, le 1er ou le 2 septembre, Frédéric, au contraire, pouvait faire son effort par la gauche, de manière à gagner Freybourg, à mesure des progrès des attaques ; il se serait ainsi établi sur la route de Glatz à Hohengiersdorf, et sur celle de Landshut à Freybourg. Notez bien qu'après avoir perdu quinze jours, il fut contraint d'en revenir à cette marche sur Hohengiersdorf ; mais alors les affaires avaient changé de face, les Autrichiens s'étaient resserrés dans un position redoutable qui assurait leurs communications.

Enfin me voici arrivé aux observations sur la bataille de Torgau.

Je ne reviendrai plus sur la question déjà discutée de savoir si Frédéric eut tort de livrer cette bataille. Il est de fait que, par la position redoutable où se trouvait l'ennemi, il avait peu à espérer et tout à craindre ; il devait donc différer l'attaque jusqu'au milieu de novembre ; alors, si Daun avait persisté dans sa résolution, il fallait bien l'empêcher de passer l'hiver en Saxe. J'examinerai donc seulement les dispositions du combat.

D'après les définitions que nous avons données au commencement de ce chapitre, les meilleures dispositions d'une bataille sont *celles qui ont mis en action, au même instant et au point décisif, toutes les masses présentes, à l'exception néanmoins de celles qui doivent servir de réserve.* Selon ce principe, toutes les doubles attaques qui s'exécutent par des mouvements étendus, et sur une multitude de points, me paraissent dangereuses ; et si elles réussissent c'est que l'ennemi leur oppose de mauvaises ma-

nœuvres, ou que toutes les circonstances se réunissent pour opérer un miracle ; comme ce cas est rare, on fera fort bien de les éviter, car leurs suites sont presque toujours funestes.

En lisant la relation de la bataille de Torgau, on trouvera à chaque ligne la vérité de ces assertions.

Au premier coup d'œil, on voit que la position de Daun n'était attaquable que par le bois et du côté de Neiden, entre le village et la forêt, c'est-à-dire, vers le crochet formé par la ligne autrichienne : en s'établissant donc en masse sur ce point; on gagnait le champ de bataille ; mais ce n'était pas une chose facile à exécuter (1).

1° On ne pouvait y arriver que par des défilés, et sous le feu de batteries formidables.

2° En formant une seule attaque, la tête de la colonne eût été écrasée avant que le reste des troupes eût été à même de prendre part à l'action.

3° En opérant sur deux ou plusieurs points, on risquait de ne pas agir simultanément, et l'on s'exposait à tous les inconvénients des attaques doubles.

Il est permis de douter que Frédéric ait fait tout ce qu'il fallait pour établir sa ligne sur le point mentionné; le sort le favorisa beaucoup, nous allons démontrer cette vérité.

Pour bien juger ses combinaisons, il faudrait connaitre les instructions réelles qu'il donna à Ziethen ; mais si les premiers mouvements de celui-ci ont été faits en exécution des ordres du roi, il n'est pas vraisemblable que le monarque ait voulu réunir ses troupes sur les hauteurs de Siptitz, comme cela eut lieu dans le fait ; car Ziethen n'en prenait guère la route en allant se déployer vers le grand étang. Il est bien plus naturel de penser que Frédéric, ayant avec lui autant de forces qu'il le jugeait nécessaire pour décider la bataille, avait posté Ziethen sur ce point, pour tenter un coup de main sur Torgau, et ruiner entièrement l'armée ennemie, en la faisant charger dans sa retraite par 52 escadrons, dans le terrain uni qui sépare la ville du Rhorgraben : car dans une supposition contraire, la position de Ziethen n'avait aucun but raisonnable. Aussi longtemps que les Autrichiens tenaient les hauteurs en forces, le corps de ce général, contraint à rester derrière le ravin, doit être considéré comme une masse non agissante, et c'eût été dans tous les cas, une grande faute que de lui faire jouer ce rôle.

Si Ziethen devait attaquer à gauche de Siptitz, il fit une parade maladroite en venant se déployer vers le grand étang, parce que le mouvement qu'il exécuta ensuite par sa gauche, fut fait en vue de l'ennemi, qui lui en opposa un semblable, et qui porta ses plus grandes forces entre Zinna et Siptitz ; d'ailleurs, il en résulta que son attaque fut retardée de trois heures.

Pour bien atteindre le but qu'on se proposait, il aurait fallu porter quelques escadrons avec du canon dans la position, afin de faire prendre le change au corps de Lascy, et de le tenir un peu en échec, entre l'étang et Torgau ; le reste de l'aile de Ziethen devait alors filer entre Groswig et Siptitz, pour opérer, le long de la forêt, le même effort que Frédéric y faisait du côté de Neiden : c'était le seul moyen d'établir unité d'action ou d'effet entre les deux attaques, et je suis persuadé que l'affaire n'eût pas été longtemps douteuse.

(1) Le point stratégique le plus avantageux était bien celui entre Zinna et le grand étang ; la réussite d'une attaque, sur ce point, aurait peut-être fait tomber Torgau et les ponts de l'Elbe au pouvoir des Prussiens, qui se trouvaient déjà avant la bataille sur les communications de Daun : l'armée autrichienne aurait couru risque d'une ruine complète ; mais cette attaque aurait placé l'armée de Frédéric entre celle de Daun et le grand étang qui eût empêché les colonnes prussiennes de se mouvoir, et ne leur aurait laissé, en cas d'échec, qu'un gouffre où elles seraient venues se précipiter.

Il n'exista, au contraire, aucun concert dans les attaques, comme on le voit facilement par la relation : la précipitation de la première tentative des grenadiers en fut une des principales causes. Dans l'état où se trouvaient les affaires, il n'y avait aucun inconvénient à ce que Ziethen canonnât et commençât l'action une demi-heure avant le roi ; il lui fallait au moins ce temps pour être pleinement engagé. Frédéric devait donc attendre l'arrivée de ses colonnes d'infanterie, plutôt que de faire écraser ses grenadiers seuls ; car s'il n'eût pas débouché aussi inconsidérément, il se fût bientôt convaincu que cette première canonnade de Ziethen ne durerait pas longtemps, et ne pouvait être qu'une affaire de poste. Cette résolution, d'attendre au moins un instant, aurait pu changer la face des affaires ; car le roi alors ne se serait pas engagé partiellement et successivement, comme il le fit pour réparer sa première faute.

D'après ce qu'on vient de lire, et même d'après les termes de la relation de Tempelhof, il paraît que Ziethen n'avait pas ordre de se lier au roi ; *car il prit sur lui d'en faire l'essai lorsqu'il entendit le feu s'éloigner ;* alors les combinaisons de Frédéric étaient dangereuses : Ziethen, par ce seul mouvement, sauva l'armée prussienne, et lui donna la victoire.

Enfin, si le roi ne fut pas dans son plan de bataille le tacticien inimitable qu'on nous a dépeint, il faut néanmoins lui rendre justice, il déploya un courage admirable, et sa grande âme ne parut jamais avec plus d'éclat ; le sang-froid et la persévérance avec lesquels il sut maintenir les débris de son armée jusqu'à l'arrivée de Ziethen, sont d'un héros. Il courut de grands dangers personnellement, et l'on assure que dans cette occasion, il eut la poitrine effleurée d'une balle.

Nous terminerons ces réflexions par un rapprochement entre la bataille de Torgau et celle de Preussich-Eylau, qui offre assez de ressemblance dans ses résultats, quoiqu'il y ait une grande différence dans les dispositions antérieures et l'ordonnance du combat.

A Eylau comme à Torgau, une division fut engagée seule et accablée. Dans l'une et l'autre de ces batailles, une grande charge de cavalerie rétablit un peu l'équilibre ; le concert des attaques se remit vers la fin, et les parties des deux armées victorieuses se lièrent sur le champ du carnage. A Eylau, l'arrivée de Davoust fit le même effet que l'arrivée de la colonne du duc de Holstein, et la marche du maréchal Ney sur Schloditten fit l'effet de celle de Ziethen ; l'une et l'autre eurent lieu au déclin du jour, et furent décisives. Dans les deux journées, la lutte fut sanglante, le carnage terrible, et l'artillerie joua un grand rôle ; enfin les armées victorieuses restèrent maîtresses du champ de bataille sans le savoir ; car les Russes à Eylau, comme les Autrichiens à Torgau, ne le quittèrent que fort avant dans la nuit.

Mais ces batailles diffèrent en bien d'autres points ; celle d'Eylau était amenée par un grand mouvement nécessité par celui des Russes sur la basse Vistule. Beningsen, en prenant une ligne d'opérations resserrée entre la mer et l'armée française, risquait par une manœuvre de celle-ci contre sa gauche, d'être jeté sur Elbing, et se mit dans l'alternative de se faire jour ou de capituler. Il s'en tira avec courage et honneur, mais par la prise fortuite du plan de son adversaire adressé au prince de Ponte-Corvo.

Frédéric ne cherchait pas un aussi grand résultat ; il voulait déloger Daun avec le moins de risque possible. Le roi fut la partie assaillante, et le général français, au contraire, fut surpris dans un mouvement. Frédéric pouvait éviter l'engagement successif et partiel de ses forces, tandis qu'il l'ordonna lui-même. Napoléon, attaqué pendant que les corps de Ney et de Davoust étaient en marche, prit toutes les mesures

pour rétablir l'unité d'action ; il avait, dès le matin, renvoyé un aide de camp du maréchal Ney, pour lui donner l'ordre de se rabattre sur sa droite, afin de venir se lier à la gauche de l'armée. Lorsque le corps d'Augereau eut été accablé par des forces supérieures, Napoléon réussit par le sang-froid et le courage qu'il déploya, ainsi que par ses bonnes dispositions, à soutenir le combat avec très-peu de forces agissantes. Il passa ainsi le moment critique, et gagna le temps d'attendre l'engagement du maréchal Davoust. Frédéric, au contraire, après la destruction de ses grenadiers, persista dans ses engagements partiels ; il ne prit aucune mesure efficace pour réunir ses efforts, et le hasard seul amena Ziethen à son secours.

Enfin, si le maréchal Ney n'arriva pas plus tôt que Ziethen, il n'y eut aucune faute de la part de Napoléon : l'aide de camp qui avait été envoyé s'était égaré, et arriva fort tard, lorsque le maréchal, voyant la lueur des coups de canon, et ne les entendant pas, marchait déjà de lui-même pour se lier aux forces agissantes, après avoir été malheureusement forcé d'attendre une brigade qui se trouvait engagée sur la première direction de Creuzbourg. Si l'officier envoyé avait remis l'ordre à temps, le maréchal serait arrivé sur le champ de bataille à deux heures, simultanément avec l'engagement de Davoust ; mais il en serait résulté un autre avantage, c'est que le maréchal Ney aurait traversé la direction du corps de Lestocq, qui ne serait point arrivé au soutien ; ainsi, l'ennemi aurait eu 15,000 hommes de moins, lorsque 40,000 hommes frais, des deux corps susdits, seraient entrés en action.

Au reste, ces deux sanglantes journées prouvent également combien le succès d'une attaque est douteux, lorsqu'elle est dirigée sur le front et le centre d'un ennemi bien concentré ; en supposant même qu'on remporte la victoire, on l'achète toujours trop cher pour en profiter. Autant il convient d'adopter le système de forcer le centre d'une armée divisée, autant il faut l'éviter quand ses forces sont rassemblées : car si l'ennemi n'est pas réuni, le centre devient alors la partie faible ; en l'occupant on sépare et accable isolément les divisions qui ne peuvent ni se rejoindre ni concerter un effort. Dans une armée en ligne serrée le centre est, au contraire, le point où se trouvent ordinairement les plus grandes forces, puisqu'on y place le plus souvent les réserves, et qu'il peut en outre être secouru très-promptement des deux ailes, non-seulement par un envoi de leurs forces inutiles, mais encore par un mouvement qu'elles feraient pour se rabattre de droite et de gauche sur l'assaillant.

Aucune bataille ne peut mieux donner une idée de ces variétés que celle de Cannes : Annibal engageant d'abord son centre le replia par une fuite simulée, jusqu'à ce que les Romains eurent dépassé ses ailes, alors celles-ci se rabattant sur eux, tandis que le centre faisait volte-face, les prirent de tous côtés ; ils furent accablés de traits, chargés par la cavalerie dans leur déroute, et entièrement détruits. Si les ailes de l'armée d'Annibal se fussent trouvées hors de portée d'attaquer simultanément, on pense bien que l'affaire aurait pris une tournure toute différente.

Il faut donc tirer de là les maximes suivantes :

1° *Lorsqu'on veut suppléer à l'infériorité du nombre en mettant toutes ses forces en action sur un seul point de la ligne ennemie, il faut, si cette ligne est contiguë, que ce point soit aussi éloigné du centre que cela pourra se faire. En effet le centre d'une ligne contiguë peut être immédiatement soutenu par les deux ailes, qui donneraient simultanément avec lui ; tandis qu'un point choisi sur une des extrémités de la ligne, ne peut être soutenu que très-lentement et successivement par les seules divisions du corps le plus voisin.*

2° *Une attaque sur le centre ne peut convenir que dans le cas où la ligne de l'ennemi serait trop étendue et occupée par des divisions isolées; alors elle doit réussir par le même principe. Les résultats en sont même beaucoup plus brillants, parce que les corps de l'ennemi se trouvent séparés à une grande distance, et souvent hors d'état de se réunir, tandis que le succès d'une attaque sur les extrémités ne peut procurer un avantage aussi grand que dans quelques circonstances seulement.*

Observations sur les opérations des armées combinées.

Je ne m'étendrai pas autant sur les opérations de Daun et de Soltikof ; il suffit d'en lire la relation pour y découvrir la mésintelligence, le défaut d'ensemble, l'irrésolution et tout ce qu'il faut enfin pour mal faire la guerre. Le Fabius autrichien qui, au lieu d'attaquer le roi lorsqu'il était devant Dresde, se perchait sur des montagnes, et s'y enterrait sous des retranchements devant une armée battue depuis vingt mois, et inférieure en nombre, n'est sans doute pas un modèle à proposer à ceux qui veulent apprendre à bien concerter le choix d'une ligne d'opérations, à l'embrasser de la manière la plus avantageuse, et à porter des masses, par des mouvements hardis et rapides, sur les points les plus importants de cette ligne.

Quelques parties du plan primitif des alliés étaient bonnes ; l'exécution fut pitoyable, comme les projets qui résultèrent ensuite de ces premières dispositions.

Laudon et les Russes devaient réunir 90,000 hommes sur l'Oder : c'était fort bien. Ils ne se réunirent pas, à cause d'un simple mouvement du prince Henri vers Breslau ; et rien ne les eût empêchés de le faire en prenant une marche concentrique par la rive gauche, ou, au pis aller, par la rive droite du fleuve. Laudon montra beaucoup de faiblesse en prenant une direction absolument divergente : on ne reconnaît pas là le vainqueur de Landshut, de Belgrade, l'homme que Frédéric craignait tant d'avoir en face.

Le général autrichien vint se réunir avec Daun ; cela serait dans le fond revenu au même, si les alliés avaient su tirer parti de leurs avantages et agir de concert. Nous avons dit que les premiers mouvements du roi auraient dû être de réunir sa masse par une ligne intérieure, et qu'il ne le fit pas. Daun devait profiter de cette faute, et l'attaquer, soit devant Dresde, soit dans sa marche pour la Silésie. Frédéric, isolé, et de plus, éloigné alors de ses deux bases d'opérations, aurait pu perdre une bataille décisive : je laisse au lecteur à prononcer quelles en eussent été les suites nécessaires.

Dès que Laudon l'eut joint, le maréchal aurait dû sur-le-champ attaquer le roi ; il avait deux fois plus de forces qu'il n'en fallait ; il tâtonna pendant sept à huit jours, et finit par laisser engager Laudon tout seul à une demi-marche de lui.

Si les alliés avaient voulu concerter un plan hardi et vigoureux, ils auraient dû faire passer l'Oder par l'armée russe à Stadtleubus, du 10 au 12 août ; la diriger vivement vers Lignitz pour s'y joindre à Daun, établir ainsi la masse de leurs forces au centre, isoler le roi du prince Henri, et livrer sur-le-champ bataille à l'un d'eux, en l'accablant par une supériorité irrésistible. Le roi surtout pouvait être attaqué avec succès ; il n'avait aucun refuge, et peu de munitions. Dresde était au pouvoir de l'ennemi, le chemin de la Silésie lui était fermé ; il ne lui serait resté d'asile que Berlin, où on eût encore pu le prévenir en exécutant, dans la bataille même, un mouvement prolongé par la droite. Les alliés avaient un avantage immense pour faire des entreprises grandes et hardies ; c'est que leur ligne d'opérations étant divergente, l'une des deux armées

pouvait mettre ses communications à découvert pour opérer des mouvements décisifs ; elle aurait toujours trouvé au besoin un point de retraite sur les frontières de son alliée.

Quant à la bataille de Lignitz, Daun avait conçu un assez bon plan, mais il s'y prit mal pour l'exécution ; il changea en accessoire la principale attaque, et de l'accessoire fit le principal. Laudon était chargé de prévenir Frédéric et de lui couper la route de Parchewitz : comme le projet du roi était de gagner cette route pour se lier avec son frère, il était clair qu'il ne resterait pas dans son camp de Lignitz, mais qu'il attaquerait Laudon ; on devait donc soutenir ce général en se liant avec lui ; il était inutile que toute la grande armée demeurât sur le front des Prussiens. Au reste, le général autrichien commit une faute lorsqu'il arriva sur le terrain, et qu'il s'aperçut que Laudon était repoussé, de ne pas marcher sur-le-champ vers Royn sur la Leisebach, pour y prévenir l'armée prussienne ; la victoire n'aurait eu aucun résultat, et le roi eût été hors d'état de communiquer avec le prince Henri, car Daun aurait tenu la position centrale, qui lui assurait en même temps les deux routes de Parchewitz, à droite, et de Neumarck, à gauche (1).

Frédéric étant parvenu, par la bataille de Lignitz, à rétablir une ligne intérieure avec l'armée de son frère, les généraux alliés devaient adopter un tout autre plan d'opérations, et porter un coup terrible à ce prince en transportant le théâtre de la guerre générale au cœur de ses États. La possession de Dresde assurait à Daun celle des deux rives de l'Elbe, et une retraite certaine sur la Bohême. Les alliés pouvaient donc opérer, de concert, un de ces mouvements dont Napoléon nous a donné de si nombreux exemples : les armées combinées auraient dû marcher vivement et concentriquement, celle des Russes vers Peitz ou Guben, celle de Daun à Luben, tandis qu'une petite division russe, en descendant la rive droite de l'Oder, se serait portée sur Francfort, simplement pour assurer une communication directe. Cent trente mille hommes, ainsi établis au cœur des États du roi, maîtres dans le fait de Potsdam et de Berlin, eussent bien forcé Frédéric à venir combattre sur ce point désavantageux, et à y jouer son tout, presque sans espoir de succès. En effet, si ce prince avait combattu entre l'Oder et l'armée ennemie, il était perdu sans ressource et jeté sur le fleuve ou sur la Pologne, tandis qu'au besoin, l'ennemi pouvait se retirer sur l'Elbe vers Dresde. Si le roi prenait le parti opposé, et qu'il s'engageât avec l'armée combinée, de manière à la placer entre lui et l'Oder, elle aurait eu alors sa retraite par Crossen, sur la rive droite de ce fleuve, et une défaite pouvait au contraire accomplir la ruine de Frédéric, car les armées russes et autrichiennes auraient été en possession de tous ses États ; il ne lui serait resté aucune retraite que celle sur l'Elbe, et aucune ressource pour lever des hommes et de l'argent. Il n'aurait pas même fallu jusqu'à l'hiver pour parcourir ses États dans toutes les directions, et pour achever la défaite d'une armée sans alliés, sans soutien, sans autre refuge que Magdebourg ou Stettin.

Pour entreprendre des opérations semblables, je sais bien qu'il ne faut pas, comme Tempelhof, compter la quantité de boisseaux de farine et d'avoine nécessaires à une armée aussi nombreuse pendant deux mois, et conclure, comme lui, à l'impossibilité de l'affaire, parce que l'on n'aurait pas tous ces boisseaux à l'avance. Il y avait

(1) Depuis que ce chapitre est écrit, j'ai vu la position de Royn, que j'avais indiquée pour son importance stratégique. Cette position est extrêmement forte ; Daun n'aurait pu trouver en Silésie de champ de bataille plus avantageux.

six ou sept marches à exécuter pour ce mouvement, et le pays pouvait amplement fournir à la subsistance des troupes; l'expédition devait réussir dans huit à dix jours; en cas contraire, on revenait sur Dresde sans aucun danger.

Nous avons vu, dans le cours de la relation, que Tempelhof avait reproché à Daun de s'être laissé tourner au Zoptenberg, au lieu d'étendre sa position un peu plus à droite; il me paraît, comme je l'ai dit, que ce reproche est mal fondé. Si Frédéric voulait tirer parti de la direction divergente qu'il venait de donner aux opérations de l'ennemi, il fallait qu'il profitât de leur isolement et de la réunion de ses forces, pour assaillir les Autrichiens seuls. Nous avons observé plus haut qu'il aurait eu une belle occasion d'attaquer leur centre vers Domanze, si le maréchal avait étendu sa droite vers Langenpeile et Reichenbach, et sa gauche vers Strigau, comme le dit Tempelhof, plus il aurait porté de forces vers ces deux points, moins il en aurait eu au point décisif. Il importait fort peu à Daun que le roi lui gagnât une de ses communications avec la Bohême par Glatz, il en eût conservé deux autres; d'ailleurs il lui serait resté, outre cela, deux lignes secondaires importantes, desquelles on ne pouvait pas le couper aisément; la première était celle de Dresde et de l'armée des cercles, la deuxième était celle de l'armée russe par Parchewitz, avec laquelle il eût pu se lier si le roi se fût jeté absolument dans les montagnes, sur l'extrême droite de ses ennemis. Ce que le maréchal avait de mieux à faire, n'était pas de s'étendre, mais bien de se réunir et d'attaquer; il pouvait surtout le faire avec avantage de son camp d'Adelsdorf, lorsque le roi entreprit son mouvement dangereux sur Reichenau. Au lieu de trembler pour une communication dont il n'avait pas besoin, et de manœuvrer comme avec des pions, Daun aurait pu marcher vivement aux Prussiens, tandis qu'ils venaient s'engager dans une position aussi hasardée. En manœuvrant un peu par sa droite dans l'action, il pouvait, en cas de succès, jeter Frédéric dans les défilés de la Bohême; l'armée russe, poussant le petit corps de Goltz, et revenant alors sur Breslau pour se lier à Daun, aurait achevé le succès de cette entreprise, à laquelle on ne risquait rien, puisqu'on communiquait avec Friedland et Glatz, d'un côté, et avec Dresde, de l'autre.

En général, la conduite de Daun, dans toutes les opérations de cette campagne, fut la même que celle de la campagne de 1759; on y trouve l'inconcevable lenteur, l'irrésolution, cette faiblesse de caractère que le courage personnel ne remplace jamais. Sa marche, pour suivre Frédéric en Saxe et camper à Torgau, est le mouvement le plus sage qu'il entreprit; mais encore ne fut-il lié à aucunes vues générales, à aucune combinaison avec les armées de ses alliés; il laissa même Laudon en Silésie, avec un corps nombreux, s'occuper d'accessoires inutiles, tandis que son entreprise, si elle eût été soutenue simultanément par Laudon et par les Russes, pouvait décider sur l'Elbe du sort de la monarchie prussienne. Qu'on se rappelle à quoi tint la bataille de Torgau, et on verra ce qu'il en serait résulté, si Laudon, l'armée des cercles et les Russes, avaient opéré sur ce point.

L'expédition sur Berlin, que M. de Montalembert présenta comme un chef-d'œuvre, était un pauvre accessoire, surtout dans le moment où les armées prenaient une direction divergente. Les accessoires, ou les diversions, sont surtout des sottises, lorsqu'on a affaire à un grand homme qui ne peut en être dupe, et qui sait en profiter pour décider les grandes questions. Cette expédition eût été fort bonne si, comme nous l'avons déjà dit, on l'avait exécutée par une concentration des armées sur la Sprée; on en eût fait alors l'opération principale, et une opération dirigée sur les points importants. Au reste, la manière dont elle tourna prouve,

qu'entreprise plus en grand, elle pouvait parfaitement réussir et procurer d'immenses résultats.

La relation que Tempelhof nous donne de la bataille de Torgau, permet difficilement de juger la conduite de Daun dans l'action; il paraît seulement que l'artillerie fit beaucoup plus d'effet que le bon emploi des troupes. On peut adresser, à cette occasion, au maréchal, le même reproche que l'on a fait au roi, c'est-à-dire qu'il avait de bien plus belles occasions de livrer bataille. Pour en convaincre mes lecteurs, je ferai simplement le rapprochement de la position respective à différentes époques.

Si Daun avait attaqué le roi à Reichenau, comme nous l'avons dit, il aurait eu bien plus d'avantages.

1° Celui de l'initiative, au moyen duquel il pouvait mettre toutes ses troupes en action, au lieu d'attendre, comme à Torgau, que l'ennemi attaquât sa droite.

2° Il avait de plus, à cette époque, le corps de Laudon, qui resta en Silésie; tandis que le roi avait de moins, les corps de Hulsen et du prince de Wurtemberg, qui ne le joignirent que sur l'Elbe.

3° Frédéric était, à Reichenau, dans une position hasardée, où une bataille perdue l'eût anéanti; c'était alors qu'il fallait profiter des grandes chances. A Torgau, en attendant surtout l'attaque, on ne pouvait que le repousser.

4° Cette opération, exécutée vers Adelsbach, pouvait être plus facilement combinée avec un mouvement des Russes, qui, dans quelques marches, eussent été à même de se lier avec l'armée victorieuse, en poussant ou laissant même de côté le petit corps de 12,000 hommes, qui se trouvait devant eux.

Au lieu de combiner ainsi l'emploi actif et vigoureux de la plus grande force possible, Daun, pouvant se lier, vers Eulenbourg, avec l'armée des cercles, négligea même de le faire, et laissa cette armée se retirer sans motif : 30,000 hommes furent ainsi inutiles en cantonnant à trois journées de Torgau, tandis qu'ils auraient pu contribuer à décider la bataille. On n'a pas d'exemple de dispositions plus fautives, plus inconcevables.

Quant à la bataille même, Daun s'y conduisit avec un grand courage; il fit à propos deux charges heureuses; mais, satisfait de garder ses hauteurs, il ne manœuvra point, ne prit aucune de ces dispositions qui font donner à un général le titre de grand capitaine; et s'il avait gagné la bataille, on aurait pu dire que c'était par hasard.

Il me semble également que le maréchal connaissant l'état de l'armée prussienne, aurait pu se dispenser de repasser l'Elbe, venir camper vers Schilda ou Oschatz, attirer à lui l'armée des cercles, et livrer un nouveau combat. Cette résolution eût été d'autant plus sage, que les Autrichiens avaient une retraite assurée sur Dresde, et que le roi n'était pas disposé à les suivre de près avec une armée abimée. Dans le cas où ils eussent remporté ici une victoire, il est vraisemblable que Laudon et les Russes auraient eu le temps de marcher concentriquement sur Spremberg, pour venir achever l'établissement d'une masse redoutable au cœur des États prussiens.

Si la bataille presque indécise de Torgau, eut des suites si funestes pour les armées combinées, c'est qu'elles le voulurent bien. Loin de se sauver chacune de leur côté, elles eussent dû perdre deux batailles semblables, et l'armée prussienne eût été détruite. Il semblerait que leurs généraux aient pris plaisir à cette guerre singulière, car ils préférèrent bénévolement donner au roi le temps de bien se refaire pendant l'hiver, afin d'avoir, au printemps, une nouvelle armée à combattre; du moins, il serait difficile d'expliquer cette étonnante manie de prendre tous les ans, pendant six mois, une ligne divergente de cent cinquante lieues, et de passer les six autres mois à tenter une réunion.

En voilà assez sur cette campagne. Je ne reviendrai plus sur les opérations de l'armée française, sur le Weser et le Rhin, dont j'ai observé les fautes principales, dans la relation succincte que j'en ai présentée au chapitre XXI.

CAMPAGNE DE 1761.

CHAPITRE XXVII.

Plan général de campagne; opérations des Français et de leurs alliés en Westphalie; observations.

Les puissances belligérantes, fatiguées d'une guerre ruineuse, dont les résultats semblaient problématiques, avaient ouvert un congrès; mais les négociations furent contrariées par la divergence des intérêts, et, pendant qu'elles se trainaient, les préparatifs d'entrée en campagne se continuèrent avec vigueur.

La France redoubla ses efforts; espérant mettre un terme à ses désastres maritimes par une alliance avec l'Espagne, elle employait les arguments que les principes d'une sage politique lui dictaient, pour décider cette puissance à faire cause commune avec elle, se repentant sans doute d'en avoir reconnu trop tard l'utilité. En même temps qu'elle donnait une nouvelle activité à ses chantiers, ses forces de terre furent mises sur un pied formidable : une armée de 80,000 hommes, se rassembla sur le bas Rhin, sous les ordres du prince de Soubise, pour assiéger Munster, Lipstadt et d'autres places, tandis que le duc de Broglie, avec 50 ou 60,000 hommes, partant de la ligne du Mein, pénétrerait par Gœttingen dans le pays de Hanovre, et menacerait les communications des alliés.

L'armée des cercles, devait de la Franconie, venir opérer sur la Saale, afin de lier la droite des Français à la gauche des Autrichiens, qui, sous les ordres de Daun, voulaient conquérir la Saxe.

Laudon commandait en Silésie un corps de 60,000 hommes, qui devait se réunir à la grande armée russe, commandée par Butturlin, et assiéger de concert avec elle les places fortes de cette province, du salut de laquelle dépendait le sort de Frédéric. Un autre corps russe, sous les ordres du comte de Romanzof, devait agir en Poméranie avec les Suédois et assiéger Colberg, pour avoir une base d'opérations plus avantageuse et plus rapprochée.

Nous verrons, par le narré des événements, jusqu'à quel point ces projets, plus ou moins mal conçus, reçurent leur exécution.

Le duc de Broglie avait mis ses troupes en quartiers d'hiver, entre la Fulde et la Werra, se liant par Gotha avec l'armée des cercles, qui cantonnait entre Erfurt et les frontières de la Bohême. Le but de toutes ses combinaisons était de conserver Gœttingen, base des mouvements offensifs en Westphalie pendant la campagne.

Le mois de janvier se passa en affaires de postes; ces escarmouches n'ayant d'autre objet que l'approvisionnement de Gœttingen, je ne crois pas devoir les rapporter.

Enfin, cette place ayant été ravitaillée, les troupes reprirent des cantonnements dans les premiers jours de février. Ils furent mal établis, car la masse des forces, qui aurait dû être à la droite en cas d'offensive, se trouvait éparpillée sans but sur tout le front; et la gauche et le centre, opposés à la majeure partie des forces ennemies, se trouvaient dégarnis sans que le point décisif en fût mieux renforcé. Le duc Ferdinand ne laissa pas échapper cette occasion; il demanda au roi de le faire soutenir vers sa gauche par la Thuringe, rassembla ses troupes en peu de jours, et les

divisa en trois corps pour tomber sur le centre des Français, et couper leur gauche en la forçant à repasser le Mein.

Le premier de ces corps, commandé par le prince héréditaire, rassemblé sur la droite entre Rhuden et Lipstadt, prit la direction de Fritzlar. Le général Sporken, avec l'aile gauche, se réunit à Duderstedt avec le corps détaché sur la Thuringe par le roi, pour attaquer la droite des cantonnements français, commandés par le comte de Stainville. Le gros de l'armée, sous les ordres du duc, se rassembla sur la Dimel, passa cette rivière et se dirigea sur Cassel. Le prince héréditaire se mit en marche, le 9 février, sur deux colonnes : la première, sous les ordres du général Breitenbach, dans la direction de Marbourg; le prince avec l'autre, sur Fritzlar. Cette double entreprise échoua; Breitenbach fut tué le 15, dans l'attaque de Marbourg; le prince héréditaire fut repoussé le 12, par le vicomte de Narbonne à Fritzlar. Le duc, avec le gros de l'armée, passa la Dimel le 11, et cantonna aux environs de Westufeln.

Le maréchal de Broglie, persuadé que ces mouvements n'avaient d'autre but que de l'inquiéter, ne prit d'abord que des demi-mesures pour s'y opposer; mais lorsqu'il reçut la nouvelle des succès remportés par ses troupes devant Marbourg et Fritzlar, il crut pouvoir conserver sa position, et se borna à la resserrer vers Meldungen. Le comte de Stainville eut ordre de passer la Werra et de venir le joindre, ainsi que les Saxons qui étaient dans le mauvais camp de Langensalza. Cet ordre arriva le 15, au moment où Sporken allait les attaquer; Stainville l'exécuta, sans s'inquiéter de ce que deviendraient ses alliés; le comte de Solms, qui les commandait, n'en ayant au contraire aucune connaissance, s'engagea et fut ainsi forcé à la retraite; elle s'opéra difficilement, la cavalerie du général Sybourg et des alliés entama les Saxons qui perdirent 2,000 hommes, et eurent de la peine à rejoindre Stainville à Eisenach. Le duc de Broglie apprit cet événement, le 16, en même temps que la nouvelle d'une seconde attaque sur Fritzlar, où M. de Narbonne avait accepté, le 15, une capitulation honorable; il crut alors qu'il était temps de dégager ses flancs, et se porta de suite à Hirschfeld, dans l'espoir d'y prévenir le prince héréditaire. L'armée française resta dans cette position, jusqu'à ce que les corps isolés sur la Werra eussent achevé leur mouvement rétrograde.

Ferdinand, de son côté, quitta les environs de Zierenberg, le 17, et cantonna ses troupes, entre Fritzlar et Gudensberg; le prince héréditaire marcha jusqu'auprès de Hombourg, où l'armée arriva, le 18, l'avant-garde à Ziegenhain; le prince héréditaire près de Hirschfeld. Le 19, l'armée cantonna aux environs de Schwartzenborn, l'avant-garde à Neukirch, le prince héréditaire à Obergeisa; Sporken entre Eisenach et Berka; son avant-garde à Vach, d'où le comte de Stainville se retira.

Ces mouvements donnant aux Français des jalousies sur la communication de Fulde, le maréchal concentra ses corps de droite à Hunefeld, et s'y rendit avec l'armée, le 20, après avoir détruit ses beaux magasins de Hirschfeld. De nouvelles inquiétudes l'en tirèrent bientôt, et l'amenèrent successivement, le 21 à Fulde, et le 26 à Bergen; abandonnant ou détruisant des approvisionnements immenses, amassés avec des peines inouïes, et indispensables aux opérations ultérieures. Stainville occupa Budingen et Salmunster; les Saxons s'établirent à Gelnhausen. Le lieutenant général Rougé, craignant d'être coupé, laissa garnison à Marbourg et se retira par Giessen sur Butzbach.

L'armée alliée marcha, le 21, à Hausen; le 23, à Grabenau; le 26, à Alsfeld, et prit des cantonnements serrés sur l'Ohm, aux environs de Schweinsberg. Le prince héréditaire couvrant la gauche à Lauterbach,

lord Granby avec l'avant-garde, entre l'Ohm et la Lahn; Luckner sur le Kintzingerbach, Kielmansegg à Laubach. Ferdidand fit assiéger Cassel, le 1er mars, et investir les autres places de la Hesse; le comte de Broglie défendit la première avec vigueur, et dans une sortie, détruisit presque toutes les batteries des assiégeants.

Les 8 et 9 mars, les Français reçurent un renfort de 15,000 hommes de l'armée du bas Rhin, qui mit le duc de Broglie en état d'agir offensivement pour sauver Cassel. Le 15, il s'ébranla avec toutes ses forces, et après plusieurs marches, il arriva en présence des alliés, le 18. Ceux-ci occupaient des cantonnements serrés sur l'Ohm, depuis Wetter jusqu'à Hombourg; ils avaient levé les siéges de Marbourg et de Ziegenhain; le corps de Granby chargé de les couvrir entre l'Ohm et la Lahn s'était réuni à l'armée. Le prince héréditaire flanquant la gauche vers Budingen, s'était retiré à Laubach et Gruneberg; Stainville le canonna, le 16, et le força à se retirer sur Hombourg.

L'armée française cantonna la droite vers Hungen, la gauche entre Giessen et Wetzlar; Rochambeau couvrant le front à Faurbach et Ilshausen; Fischer avec son avant-garde à Hachborn et Erbenhausen; le marquis de Poyanne à Treys et Allertshausen; la brigade suisse de Boccard en échelon à Altenbuseck; le duc de Stainville à Gruneberg; son avant-garde sous Closen à Londorf et Udenhausen. Enfin, le lieutenant général Dumuy après avoir passé la Lahn, cantonnait sur la Salzbott, et poussait des détachements sur Seelbach et Hohensolms.

Ferdinand crut pouvoir attaquer le flanc droit des Français qui lui paraissait être en l'air, et reporta le prince héréditaire, le 19, à Gruneberg. De son côté Broglie renforça, le 20 mars, le corps de Stainville de 3 brigades de cavalerie et des grenadiers de France, afin d'obliger le prince à repasser l'Ohm. Pour parvenir à ce but, l'armée française fit des démonstrations et inquiéta le centre et la droite du duc dans la vue de l'empêcher de soutenir le prince par Hombourg. A cet effet, la brigade Cursay eut ordre de s'avancer sur la Lahn jusqu'à Gosfeld, d'où elle devait porter les partisans d'Origny sur la Wetter, pour attaquer le corps de Scheiter. Rosières prit position avec un détachement sur les hauteurs de Panenberg; Rochambeau se forma vers Ebsdorf et poussa de forts partis sur Schweinsberg. Le baron de Closen se dirigea à Stangerode, et il lui fut recommandé de prendre ses mesures de manière à soutenir l'attaque principale, dirigée par le duc de Stainville sur Gruneberg, de contenir les troupes que l'ennemi ferait déboucher par Hombourg, et de prendre à revers la position que le prince héréditaire occuperait sans doute près de Gruneberg. Le corps de Closen avait pour soutien le marquis de Poyanne, qui s'avança à Londorf avec les carabiniers et la brigade d'Auvergne, lesquels étaient eux-mêmes appuyés par la brigade suisse de Boccard.

Stainville forma deux colonnes, et conduisit lui-même l'attaque de Gruneberg; le brigadier Diesbach commanda celle de Laubach. Le maréchal de Broglie suivit la première et reconnut la position ennemie d'une hauteur en deçà de la ville; quelques coups de fusil et de canon qui s'approchaient à la droite, lui firent croire que Diesbach avait débusqué Luckner de Laubach. Stainville fit alors avancer le régiment de Schomberg sur les hauteurs, entre Gruneberg et Laubach, pour couper la retraite aux alliés, porta la brigade de Royal-Allemand à son soutien, fit marcher le comte de Scey-Montbeillard avec les dragons du Roi et de la Ferronaye, sur les hauteurs de Stangerode, et dirigea enfin son infanterie droit sur Gruneberg.

Lorsque le comte de Scey arriva près de Stangerode, il aperçut déjà à gauche la division Closen. On découvrit en même temps

le corps du prince héréditaire, dans le village d'Alzenheim, entouré d'un étang et de plusieurs ravins. La tranquillité qui régnait dans ses postes avancés, prouvait qu'il ne s'attendait pas à une attaque; et si l'on avait profité de la surprise pour jeter vivement toute la cavalerie dans le village et en arrière, il est probable que le prince héréditaire aurait sauvé fort peu des siens. Mais comme s'il eût été convenable d'annoncer leur arrivée, les Français commencèrent une canonnade inutile. Les alliés se jetèrent hors du village, et se formèrent rapidement sur les hauteurs en arrière. Le baron de Closen, pour déborder leur flanc droit, détacha les volontaires à pied par sa gauche sur les bois de Bernsfeld, et se jeta avec sa cavalerie à droite du village contre leur flanc gauche. Arrivé près de l'étang, et s'apercevant que l'infanterie alliée n'était ni formée, ni soutenue par beaucoup de troupes à cheval, il se mit à la tête des régiments d'Autichamp, d'Orléans, et des volontaires de Saint-Victor, tomba sur les escadrons ennemis et les culbuta dans un taillis peu épais, qui se trouvait près de là. Changeant alors de direction à gauche, il se jeta sur l'infanterie, qu'il sabra à plaisir. Enfin les dragons du roi, du corps du comte de Scey, étant aussi arrivés, l'infanterie alliée fut poursuivie au travers du taillis, jusque sur sa cavalerie. Celle-ci voyant que les Français poursuivaient avec peu d'ordre, les chargea à son tour et ramena les plus avancés sur le second escadron de la Ferronnaye; mais ce régiment tint ferme, et les volontaires de Saint-Victor l'ayant soutenu à propos, la cavalerie alliée fut repoussée. Cette charge donna néanmoins au prince le temps de se retirer sur Burgmunden, et de repasser l'Ohm, il perdit 2,000 hommes, 19 drapeaux et 10 pièces de canon. Cet échec eût été bien plus considérable, si la brigade de Royal-Allemand, qui devait traverser le bois le long de l'Ohm, et se former dans la plaine, eût exécuté cet ordre; mais elle rencontra Luckner, qui se retirait de Laubach par Nieder-Ohm, avec lequel elle échangea fort inutilement quelques boulets, et resta cachée derrière une hauteur.

Après cette affaire, Ferdinand se rendit, le 22 mars au soir, dans les environs de Ziegenhain, dont il leva le siége le lendemain. Il repassa l'Eder le 24, prit des cantonnements aux environs, et fit lever celui de Cassel, le 28, pour se retirer derrière la Dimel le 31. Toutes les affaires d'arrière-garde furent à l'avantage des Français, qui firent encore près de 1,800 prisonniers.

Le duc de Broglie se trouva ainsi en possession de la Hesse, mais comme il avait perdu tous ses magasins dans sa retraite, et que le pays était entièrement fourragé depuis un an, il se crut hors d'état de poursuivre ses opérations avant d'avoir rassemblé de nouveaux approvisionnements; cette opération le retint longtemps dans l'inaction : l'armée alliée rentra, le 1er avril, en cantonnements derrière la Dimel; le duc de Broglie reprit les siens entre la Werra et la Fulde.

Les Français perdirent deux mois à se renforcer près de Wesel, et à fortifier les places de la Hesse. Leurs généraux écrivirent des in-folio pour mettre de l'ensemble dans leurs opérations sans pouvoir jamais y parvenir. Les alliés, de leur côté, augmentèrent les ouvrages de Hameln, Munster et Lipstadt, et les mirent dans un état respectable de défense. Jamais campagne ne présenta, d'une manière plus frappante, les funestes résultats d'un double commandement, et de l'emploi fautif des forces; jamais l'on ne dressa autant de projets, que les deux maréchaux et le ministre de la guerre français n'en rédigèrent. Les deux généraux en chef mirent tout leur talent à discuter ce que l'ennemi pouvait faire pour s'opposer à leurs mouvements réciproques, et finirent par laisser écouler la saison propre aux opérations, pour avoir voulu

calculer jusqu'à trente marches, ce que l'ennemi entreprendrait contre chacune d'elles. Si bien qu'une armée de 120,000 hommes, parfaitement organisée et de troupes aguerries, presque suffisante pour conquérir l'Allemagne, eut de la peine à se maintenir contre un ramassis de 60,000 combattants de toutes les nations, qui n'avait, pour ainsi dire, aucun moyen de recrutement assuré.

Enfin, l'armée du Bas-Rhin se réunit dans les premiers jours de juin, aux environs de Wesel et de Dusseldorf; celle de Broglie vers Cassel. Les alliés se rassemblèrent à Neuhauss, le prince héréditaire vers Munster, Sporken près de Warbourg.

Le prince de Soubise passa le Rhin, et campa, le 18 juin, à Matten, près de Dortmund. Ferdinand, instruit de ce mouvement, jugea qu'il était temps de se placer entre les deux armées françaises; il fit porter, le 20, le prince héréditaire à Ham, et vint camper lui-même, le 23, dans l'excellente position de Soest. Soubise marcha le même jour à Unna, et voulut se porter, le 28, à Werle, mais il y fut prévenu par le duc, qui vint ensuite se placer, le 29, à une demi-lieue de l'armée française. Son projet était de l'attaquer, mais il la trouva si bien postée, qu'il résolut de la tourner. Il partit à cet effet, le 1er juillet, à dix heures du soir, sur quatre colonnes, et après 36 heures consécutives de marche, il arriva, le 3 au matin, dans la plaine de Dortmund, sur les communications du prince français qui, étonné de cette manœuvre, leva sur-le-champ son camp pour se retirer à Hemmerle. Les alliés, trop fatigués, ne purent le suivre et se portèrent néanmoins dans la nuit du 3 au 4 sur Unna. Les armées manœuvrèrent en présence jusqu'au 7, où Soubise campa à Soest, et le duc Ferdinand près de Werle; l'armée alliée était organisée ainsi qu'il suit:

				Bat.	Esc.
Aile droite					
Aux ordres du prince héréditaire de Brunswick et du général Kilmansegg				27	24
Centre					
Aux ordres du duc en personne :	div. Conway.	8	7	24	23
	— Howard.	6	10		
	— prince Anhalt.	10	6		
Aile gauche					
Aux ordres de lord Granby, et ensuite du duc en personne, entre l'Asse et la Lippe.	— Wutgenau.	7	5	26	27
	— Granby.	12	14		
	— Wolf.	7	6		
Total général.				77	74

NON COMPRIS :

Le reste du corps de Sporken, campé à Hertzfele, et les autres détachements.

Tandis que ces choses se passaient, le maréchal de Broglie, à la tête de 50,000 hommes, avait commencé son opération le 26 juin, et replié successivement le corps de Sporken, sur Lipstadt, où il arriva le 8 juillet, conformément aux instructions du duc. L'avant-garde de Broglie joignit l'armée de Soubise à Soest le 7, et le lendemain ils se trouvèrent réunis et en ligne. Ferdinand se borna à rapprocher son camp du village d'Illingen, où se trouvait son centre, couvert par le ruisseau de Salzbach; la gauche était entre la Lippe et l'Asse, vers le village de Villinghausen (1).

Les généraux français perdirent huit jours en conseils de guerre; ils se lisaient, il est vrai, de beaux mémoires dans lesquels on discutait l'inconvénient d'attaquer l'ennemi dans sa position avantageuse. Ces

(1) Je n'ai donné qu'un croquis de cette bataille, et des suivantes sur cette ligne d'opérations, parce que n'avais déjà que trop de gravures. Les amateurs pourront suivre toutes les campagnes du duc Ferdinand et de l'armée française, sur l'atlas du colonel Bawr, chef d'état-major du duc, ou sur les cartes de la Hesse et de la Westphalie, par Julien, suffisantes pour ceux qui n'auront pas les belles cartes de Lecocq.

mémoires, qui sont bien moins des preuves de savoir que de manque de génie, discutaient toutes les hypothèses, et prouvaient clairement toutes les ressources qui restaient à l'ennemi pour s'opposer aux entreprises des armées françaises; aussi, loin de raffermir leurs généraux dans une résolution énergique, ils augmentaient leur incertitude.

Enfin, on convint d'un projet d'attaque pour le 16 juillet. Broglie se mit en mouvement le 15 pour venir, par Oslingshausen, prendre position vers Hultrup, où le corps du prince de Condé avait ordre de le rejoindre : son avant-garde devait faire attaquer, par deux brigades, les postes de Nordel et Willinghausen; Soubise se porta d'Ervitte sur la Saltzbach. Cette marche de deux lieues, exécutée dans la matinée du 15, avait pour but de se rapprocher de l'ennemi, afin d'être mieux en mesure pour l'attaque du lendemain, et de retrancher les hauteurs en arrière de Saltzbach pour protéger la retraite de l'armée en cas d'échec; mais elle dévoilait naturellement le projet que l'on avait formé, et devait le faire échouer.

Le 15, au point du jour, Broglie quitta le camp d'Ervitte, et fit camper son armée à Oslingshausen (Pl. XXI, n° 3), d'où il partit à cinq heures après midi, sur trois colonnes. Celle de droite composée de l'avant-garde, commandée par le lieutenant général Closen, devait attaquer Willinghausen; celle de gauche formée de la division Belzunce, avait ordre d'attaquer le château de Nordel; le centre, qui resta en arrière, était composé du gros de l'armée, lequel devait seulement soutenir, au besoin, les deux premières colonnes.

A six heures du soir, le duc fut averti de ces mouvements, qui menaçaient la route de Hamm; il ordonna sur-le-champ à lord Granby de garder son poste jusqu'à la dernière extrémité, et au général Wutgenau de le soutenir; la ligne se prolongea vers la gauche pour mieux appuyer l'aile qui allait être engagée; et la brigade d'Anhalt passa l'Asse pour remplacer Wutgenau et se lier à sa droite. Enfin, le général Sporken, qui campait à Herzfeld sur la rive droite de la Lippe, eut ordre d'envoyer à Granby un corps de 8 bataillons et 7 escadrons, commandé par le général Wolff.

Sur ces entrefaites, Closen attaquait le bois de Willinghausen avec les volontaires à pied de Saint-Victor, soutenus des régiments de Nassau, de Deux-Ponts, et des bataillons d'élite d'Auvergne et de Poitou. Les Anglais, aux ordres du général Granby, se défendirent d'abord avec vigueur; mais furent repoussés dans le village, et chargés avec une nouvelle impétuosité. Dans cet instant, le corps de Wutgenau arriva, et les Français furent contraints à rentrer dans le bois. Closen demanda alors des renforts au général en chef, qui détacha la brigade de Guerchy, et marcha lui-même avec le régiment du roi à son secours. L'attaque devint plus vive; Willinghausen fut pris et repris; et ce ne fut que la nuit qui mit fin au combat. Les Français restèrent maîtres de ce village, qui fut occupé par les brigades d'Aquitaine et de Rougé.

Tandis que ceci se passait, le maréchal reçut l'avis du prince de Soubise, qui lui annonçait sa marche sur Eimbecke, et lui mandait que, l'ennemi paraissant tirer toutes ses forces sur sa droite, il croyait devoir rappeler à lui le prince de Condé. Broglie avait de trop bonnes preuves du contraire pour y croire, il invita donc le prince de Condé à le joindre, et son collègue à le faire remplacer dans sa position intermédiaire.

Ferdinand, au premier avis du mouvement de ses ennemis, avait ordonné, comme nous l'avons dit, un prolongement général vers la gauche pour soutenir l'aile engagée; non content d'y diriger, pendant la nuit, les brigades anglaises de Cavendish et de Pembrock, il s'y porta lui-même, tandis que

le prince héréditaire, commandant l'aile droite, vint s'appuyer vers Illingen, dans la position où avait été le centre, et continua à tenir en respect l'armée de Soubise. Le 16, au point du jour, l'attaque de Willinghausen recommença par une forte canonnade. Broglie, ne se croyant pas assez fort pour se soutenir, manda au prince qu'il allait reprendre son ancienne position à Oslingshausen; mais, comme il se trouva engagé, il n'eut pas le temps d'exécuter sa retraite, et les renforts arrivant de toutes parts aux alliés, Ferdinand fit emporter le village de Willinghausen, après une résistance opiniâtre; le régiment de Rougé fut fait prisonnier : Broglie se décida alors à la retraite, et la fit protéger par les grenadiers de France, qui n'avaient point encore donné; elle s'exécuta en bon ordre, à la faveur d'un terrain très-coupé, qui empêcha la cavalerie d'agir.

Le message par lequel le maréchal annonçait qu'il voulait se retirer, arriva vers 7 heures du matin au prince, au moment où il entrait en action pour forcer le passage de la Saltzbach, vers Scheidengen : craignant de s'engager seul, il fit revenir ses colonnes au camp de Closter-Paradies qu'elles venaient de quitter, sans considérer que sa grande supériorité, et la présence du corps du lieutenant général Dumesnil, près de Werl, lui auraient donné les moyens d'accabler le prince héréditaire par Sundern.

Cette retraite termina l'affaire de Willinghausen, où les Français perdirent 5 à 6,000 hommes, et les alliés au delà de 2,000. Jamais combat ne montra, d'une manière plus évidente, les funestes suites de l'irrésolution, du défaut d'unité dans les mouvements, et surtout du partage de commandement : on y vit une armée, composée de vieilles troupes, se retirer devant un ennemi coupé de ses communications qui ne pouvait en mettre en action moitié autant, et dans une position hasardée. La postérité y recueillit aussi un exemple frappant de l'influence, que l'art de conduire les hommes exerce sur les événements. En comparant les opérations de l'armée de Soubise et les moyens de ses ennemis avec ce qu'on a vu de nos jours, on est obligé de convenir que cet art constitue réellement la force des armées et celle des empires. L'état militaire, présentant une pompeuse énumération de régiments, n'établit point le degré réel de force de l'armée, il vaudrait tout autant renoncer à en avoir un, quand le gouvernement ne met pas à sa tête un homme capable de le commander dans toutes les circontances.

Quoique la perte essuyée par les Français dût leur être très-peu sensible, à cause de leur supériorité, le combat de Willinghausen changea totalement la face des affaires. Les généraux commencèrent de nouveau à se disputer : Soubise voulait que les armées restassent réunies; Broglie insista, au contraire, pour qu'on les divisât, afin de faire une forte diversion, dans le pays de Hanovre, par la rive droite du Weser. Le prince adopta enfin cet avis, renforça de 30,000 hommes l'armée de son collègue, et campa avec le reste à Herdringen, le 25 juillet, afin de couvrir la Hesse. Broglie se mit aussitôt en marche, et arriva le 27 devant Paderborn, à l'instant où le gouvernement, qui improuvait toute séparation, venait d'adresser l'ordre d'attaquer de nouveau Ferdinand. Il n'était plus temps, car ce prince était en marche dès le 27 au matin, et vint camper le 30 à Buren, entre les deux armées françaises, laissant le prince héréditaire à Rhuden pour observer le corps de Soubise.

Le maréchal de Broglie prit position, le 28, à Dribourg et Dringenberg; il n'attendait qu'un nouveau renfort de 10,000 hommes, parti le 9 août du corps de Soubise, pour menacer Hameln, tandis que ce dernier ferait une démonstration contre Munster. Le duc résolut alors de prendre une position centrale qui empêchât en même temps ces

deux entreprises, et interceptât les communications entre les deux armées françaises. Il partit, le 10 août, et marcha par Detmold sur les hauteurs de Moltmorbergen, où il campa, le 13, la droite à Reilkirchen, la gauche à Sieghof.

Sur ces entrefaites, le ministère approuva le projet de la diversion, pourvu qu'au lieu de la porter au delà du Weser, l'on tournât le duc Ferdinand par la haute Lippe. Ce projet eut le même sort que tous les précédents, et, loin de l'exécuter, Broglie, après plusieurs mouvements insignifiants, passa le Weser à Hoxter, le 18 août menaçant Hameln et Brunswick. Ferdinand, sans s'inquiéter, resta sur la rive gauche du fleuve aux environs de Hoxter, pour couvrir les places qui lui donnaient un bon appui, et menacer en même temps les communications des Français avec la Hesse.

Le prince de Soubise, de son côté, avait marché dans les premiers jours d'août sur la Lippe, pour menacer Munster; mais le duc, s'inquiétant fort peu pour l'instant des succès de ce corps secondaire, retira même le prince héréditaire qui lui était opposé, et le porta en trois marches rapides, le 14 août, à Lichtenau, sur les derrières de Broglie, qui se trouvait alors vers Drybourg. Aussitôt que la grande armée française eut passé le Weser, le duc jugea qu'il ferait avorter ses projets en menaçant Cassel, tandis que le prince héréditaire déjouerait de son côté, ceux de Soubise. Le duc porta donc le corps de Granby, le 24 août, sur la Dimel, pour attaquer le duc de Stainville, et se porta lui-même avec l'armée, le 27, à Immenhausen. Cette entreprise lui réussit, car le général français accourut au secours de la Hesse avec une partie de son armée, et le duc, satisfait de l'avoir induit dans un faux mouvement, revint à Buhnau, le 1er septembre.

Broglie reprenant ses projets sur la Westphalie, retourna le 5, à Sulbeck et poussa sa réserve sur Gandersheim pour marcher sur Wolfenbuttel. Mais le duc lui opposa la manœuvre qui lui avait déjà si bien réussi; il passa la Dimel, le 18 septembre, poussa jusqu'à Wilhelmsthal, et se fit rejoindre par le prince héréditaire. Le général français reprit à son tour une position intermédiaire vers Munden, renforça Stainville, et forma une espèce de cordon de Luternberg à Eimbecke.

Nous ne donnerons pas les détails de ces petites opérations, dont le duc Ferdinand eut tout l'honneur par les combinaisons étroites de ses ennemis, auxquels la moindre démonstration faisait craindre de mourir de faim dans un pays riche et fertile, et qui, tremblants pour leurs nombreux détachements, en faisaient sans cesse de nouveaux pour les soutenir.

Enfin, Broglie se croyant en sûreté revint, le 3 octobre, à Uslar pour pousser des détachements sur Wolfenbuttel et Brunswick; le comte de Lusace y marcha avec la réserve. La première de ces places fut occupée le 10, la seconde qui n'avait qu'une faible garnison fut investie le 11; mais le prince Auguste de Brunswick, se trouvant avec quelques bataillons à Hanovre, surprit dans la nuit du 13 au 14 le poste de Selper, et s'introduisit dans la place, à la vue des Français.

Le comte de Lusace, qui n'avait point d'autres ennemis dans les environs, crut néanmoins voir toute l'armée des alliés, leva le blocus, évacua même Wolfenbuttel, et se retira sur l'armée de Broglie.

Ferdinand, résolu d'arrêter ces incursions, laissa derechef un faible parti pour observer Soubise, et se fit joindre par le prince héréditaire, qui était retourné à Lipstadt dans le même objet; mais le duc étant tombé malade, toutes les opérations furent suspendues jusqu'au commencement de novembre. Dès qu'il fut rétabli, il fit passer le Weser à son armée, le 4, et combina les mouvements de plusieurs colonnes pour couper la division Poyanne qui gar-

dait les défilés d'Escherhausen; le retard d'une seule fit, comme à l'ordinaire, échouer ce projet. Le prince héréditaire canonna Broglie vers Eimbecke, le 5, et le força à concentrer ses divisions, qui passaient tous les mois, de l'état le plus menaçant, au rôle défensif le plus honteux. Les armées étaient en présence; mais chacune d'elles croyant n'avoir pas d'intérêt à livrer bataille dans une saison aussi avancée, attendait que l'autre, de guerre lasse, lui cédât sa position. Voyant enfin que son adversaire avait autant de constance que lui, le duc menaça son flanc gauche et ses communications avec Gœttingen. Ce moyen réussit; Broglie, regardant la campagne comme terminée, ne jugea pas à propos de rester dans sa position, et se rapprocha par Morungen de Gœttingen, où il vint le 16. Peu de jours après, ses troupes prirent, derrière la Werra, les quartiers d'hiver qu'elles occupaient l'année précédente.

Le prince de Soubise l'avait devancé; après avoir menacé un instant Munster, et porté le prince de Condé sur Hamm, il se retira d'Appelhusen sur Westerholz, parce que le prince héréditaire avait emporté d'assaut la ville de Dorsten, où se trouvait la boulangerie française, et qu'il menaçait les caissons de vivres venant de Wesel. Aussitôt que le prince fut parti pour l'armée du duc, Soubise en revint au projet d'une incursion sur l'Ems; et n'osant l'exécuter lui-même de peur de perdre ses convois de pain, il poussa ses troupes sur Embden, se bornant à prendre position à Kosfeld, le 20 septembre. Cette guerre insignifiante ne vaut pas même la peine d'être rapportée par un tableau.

Ferdinand, voyant que le Weser séparait son armée de celle de Broglie, et que celle-ci était réduite à défendre momentanément la Hesse, renvoya le prince héréditaire sur Lipstadt, le 10 octobre, pour arrêter Soubise; mais ce dernier l'ayant déjà prévenu et jugeant n'avoir plus rien à faire à Kosfeld ni sur l'Ems, estimant d'ailleurs qu'une entreprise sur Munster serait trop scabreuse, se dirigea sur Borken près du Rhin. Le duc rappela alors le prince héréditaire, le 15 octobre, et Soubise resta tranquille dans ses cantonnements jusqu'au 10 novembre, où ses troupes commencèrent à passer ce fleuve pour entrer dans leurs quartiers d'hiver sur sa rive gauche.

Tel fut le résultat d'une campagne pour laquelle les Français avaient fait de préparatifs immenses. N'eût-il pas mieux valu renoncer à cette guerre impolitique, que de mettre de nombreuses armées en campagne, et de perdre chaque année 30,000 braves, pour défendre des sacs de farine?

Je ne m'étendrai pas sur les fautes de cette campagne; c'était la même ligne d'opérations que dans celles qui l'ont précédée. Le seul moyen de réussir était donc de marcher en masse par la droite vers les sources de la Lippe, de contraindre Ferdinand à recevoir une bataille sur ses communications, et de le rejeter sur le Rhin. Le duc, par son mouvement imprudent sur Dortmund et Unna, vint lui-même se placer dans cette situation difficile, et les Français ne surent pas en profiter. L'affaire de Willinghausen, comme je l'ai déjà observé, a été aussi mal combinée qu'elle pouvait l'être. Un simple coup d'œil sur une carte détaillée, convaincra que, quelle que fût la position du duc sur le terrain, la partie faible était l'aile gauche; placée dans un cul-de-sac entre l'Asse et la Lippe (1), où passait justement la route importante de Hamm. Le duc, dont

(1) M. de Broglie a pensé de même. Ce général a fait, sur les opérations de cette année, plusieurs mémoires basés sur d'excellents principes; mais, soit qu'il ne fût pas le maître, soit qu'il fût trop irrésolu, l'exécution ne répondait jamais à ses vues: il fallait agir plus vivement et moins écrire. Au reste, on ne peut disconvenir que lui et le maréchal d'Estrées soient les seuls généraux en chef des armées françaises qui aient passablement fait cette guerre.

le dessein était de tourner les Français, n'avait pris aucune de ces positions savantes d'où l'on pût atteindre ce but, sans risque ; et, dans le fait, il était plus tourné que l'armée française, dont les communications avec la Hesse et le Mein étaient entièrement couvertes. Si, au lieu de tâtonner devant toute la ligne des alliés, on eût laissé une division avec des troupes légères sur les hauteurs de Meyerke, devant leur droite et leur centre, et que les deux corps français, forts de 80,000 hommes, fussent venus en deux colonnes, la première en longeant les rives de l'Asse par Kirchdinken, et l'autre en suivant la rive gauche de la Lippe par Ultrup et Untrop, tandis qu'une division eût marché par la rive droite sur Hamm, pour s'emparer des ponts de bateaux ; il est incontestable que l'aile gauche des alliés eût été enlevée le 15, et que le reste, coupé de Munster, de Lipstadt et de toute communication, eût été anéanti dans les journées suivantes. Mais, pour cela, il eût fallu marcher vigoureusement, ne pas déployer ses masses sans objet, ni les mettre en parade, et s'amuser à canonner. Soit qu'il n'y eût qu'une aile des alliés sur ce terrain, soit que toutes leurs forces, au nombre de 60,000 hommes, y fussent réunies, c'était l'unique manœuvre à tenter, la seule capable de causer la ruine totale de leur armée, sans risquer autre chose que quelques milliers d'hommes, puisqu'on avait une retraite assurée de Soest sur Cassel, et même sur Siegen. Les positions générales des armées à cette affaire, étaient les mêmes que celles où Napoléon sut placer ses ennemis à Bassano, Marengo, Ulm et Jéna : on peut juger par là ce que serait devenu l'armée alliée, s'il avait eu seulement moitié des forces de Soubise et de Broglie.

Non-seulement les dispositions générales adoptées, n'étaient pas exemptes de blâme, mais leur exécution fut encore plus fautive. Lorsque Broglie s'aperçut qu'il avait devant lui des forces presque égales aux siennes, il était naturel de conclure que Soubise en avait beaucoup moins devant lui entre l'Asse et la Saltzbach : ce dernier, loin de se retirer avec 70,000 combattants devant 25,000, n'aurait-il pas dû brusquer le passage de la Saltzbach, s'emparer des villages d'Illengen et Sud-Dinker, et couper ainsi la droite du duc du reste de sa ligne, qui en était séparée par une rivière? il se fût emparé de cette manière des hauteurs de Rindern, et aurait poussé vivement les débris du prince héréditaire dans la direction d'Unna. Toute cette aile, rejetée sur le Rhin, eût été perdue; car le duc Ferdinand sans communications avec elle, eût été hors d'état de manœuvrer pour la sauver, ayant devant son aile gauche un corps deux fois plus nombreux que le sien, et l'armée entière de Soubise entre lui et le prince héréditaire.

Le reste de la campagne fut dirigé sur de meilleurs principes ; mais l'exécution en fut pitoyable. Une circonstance remarquable, c'est que Broglie eut des succès lorsqu'il combattit et manœuvra seul au mois de mars, pour reconquérir la Hesse, et n'essuya plus que des revers après avoir été rejoint par une armée de 80,000 hommes, supérieure elle seule à toutes les forces de l'ennemi. Ses opérations sur la rive droite du Weser sont inconcevables. En jetant les yeux sur la carte, on est tout étonné de voir un général, commandant 90,000 hommes contre 45,000, s'épouvanter à chaque démonstration de son adversaire, et faire 14 ou 15 détachements défensifs, au lieu de se précipiter sur lui. C'était bien sur le Weser qu'il fallait se porter par la droite, comme l'avait proposé Broglie ; mais ce n'était pas pour y jouer ce rôle passif. *L'art de la guerre ne consiste pas à faire des courses sur les communications de ses ennemis, mais bien à s'en emparer et à marcher à lui pour le combattre.*

Depuis que Soubise se sépara du maréchal de Broglie, il joua un triste rôle. Quoiqu'il eût encore au moins 40,000 hommes,

il n'osa rien entreprendre tant que le prince héréditaire resta vis-à-vis de lui avec 15,000. Ferdinand le regarda même comme assez peu dangereux pour rappeler trois fois ce prince sur le Weser, et ne laissa souvent devant lui que 3 à 4,000 hommes. Cependant, Soubise n'osa même s'écarter à plus de quatre marches du Rhin, de peur de manquer de pain et de compromettre ses convois. La position, l'emploi et les opérations de cette armée n'ont rien qui ressemble à une combinaison militaire. En effet, la course de ses partisans dans l'Oost-Frise, n'avait rien de commun avec le but de la guerre. Après s'être promenée pendant trois mois sans but et sans résultat entre Munster et Wesel, elle repassa le Rhin au commencement de novembre, et prit des quartiers d'hiver au moment où Broglie était sérieusement engagé au delà du Weser. Comment qualifier de pareilles manœuvres ?

Si, au lieu d'employer des forces aussi considérables à de misérables accessoires, le prince eût pris une position centrale à Stadbergen sur la Dimel, pour tenir les routes de Paderborn, de Lipstadt et Munster, il aurait rempli deux buts importants. Le premier en couvrant les communications du maréchal, de l'empêcher de déeamper à chaque démonstration du duc, et de lui permettre d'attirer à lui le corps de Stainville, qui n'eût plus été nécessaire à Cassel, et avec lequel Broglie aurait pu marcher en masse à des opérations décisives; le second de compléter les combinaisons offensives tendant à s'emparer de toutes les communications du duc, en le rejetant sur le Rhin ou la mer du Nord.

Ferdinand ne fit rien d'extraordinaire dans cette campagne. Il commit moins de fautes que ses ennemis, voilà tout. Le coup de main qu'il tenta au mois de février, contre les quartiers de Broglie, avait un but d'utilité ; mais il fut mal exécuté : on le fit par petits corps divergents, au lieu de pousser en masse vers la gauche et le centre des Français. Le duc était alors beaucoup plus fort, et il avait intérêt à profiter de ce mouvement pour frapper un coup décisif sur cette partie isolée, avant que l'armée de Soubise fût en état d'entrer en campagne. En cas de revers, il ne risquait rien ; s'il réussissait, il décidait la campagne en sa faveur. Négliger de tirer parti d'une situation semblable est un oubli inexcusable. Il n'avait de raisons pour ne pas diriger ce mouvement en masse par la droite contre le centre et la gauche des Français, que la crainte de compromettre ses communications avec le Weser ; mais était-elle bien fondée, lorsqu'avec 60,000 hommes, il pouvait en accabler 30 à 35,000 morcelés et percés par leur centre ? Les détachements des lieutenants généraux Saint-Pern et Stainville n'auraient jamais compromis les communications d'une armée victorieuse ; quand bien même l'entreprise du duc n'aurait obtenu qu'un demi-succès, parce qu'une telle entreprise, obligeant l'ennemi à concentrer ses cantonnements en arrière, équivaut à une victoire. D'ailleurs, il eût mieux valu risquer ses communications avec toutes chances de succès, que de les compromettre trois mois après contre des forces triples, comme cela arriva dans la marche sur Dortmund et Unna, si vantée par Tempelhof, et qui, n'en déplaise à cet historien, n'était qu'une saillie d'audace déplacée. En effet le duc perdit toutes ses communications pour gagner une des trois lignes de retraite de l'ennemi. Une telle manœuvre, exécutée avec une armée inférieure de moitié, ne saurait être justifiée. Le neveu de Ferdinand, qui commandait les Prussiens, en 1806, fit à l'imitation de son oncle un mouvement pareil, en marchant sur Gotha, tandis que Napoléon se dirigeait sur la Saale ; mais quel en fut le terrible résultat ; ne perdit-il pas l'armée et la monarchie prussienne ?

J'ai déjà observé, dans le chapitre XV, que le duc, en persistant à rester aux envi-

rons de Lipstadt, s'exposait à perdre ses communications, et se mettait dans la position où les Prussiens se sont trouvés à Jéna; cependant son mouvement sur Dortmund fut bien plus téméraire. Renonçant à l'appui des places de Lipstadt ou de Munster, et à toute retraite, il vint se placer entre le Rhin et une armée supérieure en nombre à la sienne, qui conservait deux communications. Enfin, cette marche du duc Ferdinand me paraît d'autant plus extraordinaire, que tout son système devait être d'empêcher avec une masse centrale la réunion des parties isolées de l'ennemi : en allant camper entre le Rhin et le corps de Soubise, il lui laissait, au contraire, le champ libre pour se réunir à celui de Broglie, et doublait ainsi sa force ; au surplus un peu d'attention fera apercevoir à mes lecteurs que la jonction de ces deux généraux fut le fruit de sa manœuvre. Est-ce pour de tels résultats que Tempelhof lui prodigue des éloges ?

CHAPITRE XXVIII.

Dispositions générales pour la campagne. Frédéric marche en Silésie.

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, les préparatifs immenses et les vastes projets des ennemis de Frédéric. C'était en Silésie que les grands coups devaient se porter après la jonction de l'armée russe avec Laudon, dont le corps allait être porté à 80,000 hommes, par les renforts tirés de l'armée de Daun. Le roi n'avait à opposer aux alliés qu'une armée fatiguée, et une nation dont la population épuisée ne suffisait plus au recrutement. Pour comble d'embarras, ils avaient refusé d'échanger les prisonniers, depuis 1760, et ils occupaient une partie des provinces où l'on aurait pu lever des hommes.

On se rappelle que le roi, en partant pour la Saxe, avait laissé le général Goltz en Silésie, pour observer les Russes et Laudon, avec environ 20,000 hommes. A la fin de la campagne, les deux partis prirent des quartiers d'hiver à la faveur d'une convention, qui fut prolongée jusqu'au 26 mai.

Les Autrichiens, ayant été renforcés jusqu'à 64 bataillons et 85 escadrons, Laudon dénonça l'armistice dans l'espoir d'enlever le corps de Goltz, pendant que le roi était encore en Saxe. Il pénétra en effet en Silésie, le 23 avril, sur 3 colonnes, et s'établit à Waldenbourg; mais Goltz rassembla ses troupes sous Schweidnitz, dans les fortes positions de Hohenfriedberg et Hohenkunzendorf, pour garder les défilés. Laudon prévenu et ayant ordre de ne rien compromettre jusqu'à l'arrivée des Russes et des renforts que Daun lui avait promis, renonça à son projet, et resta aux environs de Saltzbrunn.

Avant d'être informé de cet événement, le roi n'avait différé de marcher en Silésie, que dans l'intention de profiter des derniers jours de l'armistice, pour chasser l'armée des cercles de la Thuringe et du Voigtland, en Franconie. Dès qu'il eut avis de sa rupture, il rassembla, le 3 mai, 33 bataillons, 63 escadrons et 8 batteries de gros canon, passa l'Elbe à Strehlen, chargea le prince Henri de la défense de ce fleuve, et se porta en neuf marches à Hohenfriedberg, où il campa le 13. Son projet était de manœuvrer entre l'armée du maréchal Butturlin et celle de Laudon, afin de retarder leur réunion, et d'attaquer la dernière avant l'arrivée des Autrichiens, si l'occasion s'en présentait.

Daun, instruit de la marche du roi, fit partir pour Zittau, le 9 mai, 25 à 30,000 hommes, sous les ordres des généraux Sincère et Odonell, afin de préserver la Bohême d'invasion, et de se réunir ensuite à l'armée de Silésie, déjà renforcée des divisions d'Argenteau et de Gourcy. Laudon, de

son côté, rentra, le 12, dans le comté de Glatz, où il prit position à Braunau et Dittersbach. Son corps principal, fort de 40,000 combattants, occupa le camp retranché de Hartmansdorf; le général Ellrichshausen en flanqua la droite à Giersdorf; le général Wolfersdorf la gauche à Bolich, près de Trautenau; un corps de 13,000 hommes sous Draskowitz couvrait le comté de Glatz aux environs de Silberberg et de Wartha; enfin le général Bethlem, avec 4,000 Croates, observait les Prussiens vers Kunzendorf. Odonell tenait Zittau en Lusace avec 25,000 hommes.

Frédéric attira alors à lui une partie du corps de Goltz, et son armée, forte de 48,000 combattants, occupa le 16, les positions et cantonnements indiqués au tableau ci-contre. Le général Goltz, avec le reste de ses troupes montant à 10,000 hommes, occupa le camp retranché de Glogau pour observer les Russes. On envoya un renfort de 2,000 grenadiers au prince de Wurtemberg, qui, avec 12,000 hommes, tint le camp retranché de Colberg pour couvrir la Poméranie : enfin le prince Henri avec 32,000, s'établit le 4 mai sur les hauteurs de Schlettau et Katzenhausern, derrière la Triebsche, entre Militz et Nossen : cette position, déjà formidable par la nature, avait été fortifiée pendant l'hiver, et mise dans un état redoutable de défense.

L'armée de Daun, opposée au prince Henri, forte de 54 bataillons et de plus de 100 escadrons, restait tranquille aux environs de Dresde. Le maréchal pouvait cependant attirer à lui Lascy qui commandait un corps séparé à Reichenberg et Boxdorf, la division Guasco qui couvrait Egra, le général Haddick détaché à Dippodiswalde; enfin l'armée des cercles, forte d'environ 20,000 hommes, qui gardait le Voigtland. Toutes ces forces, après le départ du corps envoyé à Laudon, s'élevaient encore à plus de 70,000 combattants; malgré cette immense supériorité, Daun ne bougea pas de toute la campagne, et le prince He garda bien de le troubler.

Opérations en Silésie.

Les armées conservèrent leurs po respectives jusqu'à la fin de juin.

Le 22, le général Goltz manda au r le maréchal Butturlin, arrivé, le 13, sen, se porterait en Silésie les 24, 2 avec 4 divisions, évaluées à 60,000 battants, et proposa de les attaquer leur réunion, pourvu qu'on lui en quelque renfort. Frédéric y consenti détacha 8,000 hommes; mais le 28 juin moment où Goltz allait se mettre en m che, il fut saisi d'une fièvre violente do mourut deux jours après.

Le roi envoya Ziethen pour le rempla ce général arriva le 29, et se mit en m vement le lendemain; mais il était déjà tard, l'armée russe s'étant réunie le 29, s'établir le 30 à Czempin, à la tête des d lés de Zartsch. Le général prussien prit bonne position le 1er juillet à Kasten. S l'avis que les Russes devaient marcher à Dolsk, il alla camper le 3 près de Kopkowa. Malgré tous ses efforts, il ne se procurait que difficilement des nouvelles de l'ennemi, dont les Cosaques inondaient le pays et masquaient tous les mouvements. Ayant appris, le 9, que le maréchal Butturlin devait être arrivé à Borke, il partit sur-le-champ pour Boyanowa, et se dirigea, par Trachenberg, sur Prausnitz, d'où il couvrit en même temps Glogau et Breslau.

Frédéric avait de grands motifs pour éviter d'agir offensivement contre les Russes, et dans le fait, il n'avait rien à y gagner : il ordonna donc à Ziethen de partager son corps en deux divisions, et de les faire camper séparément à peu de distance de Breslau, sur la rive gauche de l'Oder, dans la vue de jeter un des corps sous Breslau si les Russes venaient à le menacer, et de couvrir Brieg avec l'autre.

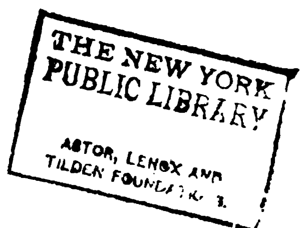
henberg,
d'Oppeln;
matin, le
, de son
itre coupé
ents pour
ennemies,
ables, prit
d'attaquer
ette direc-
mée avant
ral autri-
marche,
: les Prus-
enlevés à
seul sépa-
on subite
un désor-
il poussa,
itz, où il

exécutée
eu de ses
cès; Lau-
ndre aux
n camp à
roposa à
es entre-
jonction

tablir, le
d'Ullers-
té sur la
iéral Zie-
corps; le
se réunit
narcha à
mouve-
'ennemi,
Weide-
août à

des mar-
ent lieu,
mées, et

son côté ,
Glatz, où
tersbach.
40,000 co
ché de H
hausen e
le génér
lich , pr
13,000 h
le comté
berg et d
lem, ave
Prussiens
Zittau en
Frédéri
corps de
48,000 c
sitions et
ci-contre
ses troup
cupa le c
server le
2,000 gr
berg, qu
camp ret
Poméran
32,000,
de Schle
Triebsch
sition, d
été fortifi
état redo
L'arm
Henri, fo
100 esca
rons de
pendant
un corps
la divisi
néral H
enfin l'
20,000
Toutes c
envoyé
de 70,0
mense s



Le 15, l'armée russe entra en Silésie, et campa à Tschechen.

Pendant que ces mouvements s'exécutaient, le roi et Laudon étaient restés dans les montagnes; mais, lorsque les Russes commencèrent à se rapprocher de Breslau, ce dernier forma des magasins dans la haute Silésie, où se trouvait le corps de Bethlem, et porta, le 3 juillet, les troupes légères de Brentano à Michelsdorf. Frédéric présumant d'abord que l'ennemi voulait s'avancer sur Reichenbach et Nimptsch, pour le couper de Neiss, résolut aussitôt de quitter les montagnes, pour se rendre le 6 à Pulzen, près de Schweidnitz. Les divisions légères des Autrichiens vinrent bien en effet jusqu'à Heidelberg et Reusendorf; mais la grande armée resta immobile dans son camp, où elle fut jointe, le 15 et le 16 juillet, par le corps d'Odonell, qui venait de l'armée de Daun. Laudon eut alors sous la main plus de 75,000 hommes, et reçut de Marie-Thérèse l'autorisation pleine et entière de diriger ses opérations suivant qu'il le jugerait utile à la gloire de ses armes. Cette marque toute particulière de confiance de l'impératrice, le décida à sortir des défilés pour fixer l'attention du roi, lui donner le change, et protéger les mouvements des Russes. Il vint à Frankenstein, camper le 20 à Baumgarten. Une chaîne de petits corps garda les montagnes vers Habensdorf et Hohensgiersdorf; le général Bethlem menaça Neiss.

Ces mouvements, quoique bien masqués n'échappèrent point au roi; il s'aperçut que les Autrichiens voulaient opérer leur jonction avec les Russes vers Oppeln. Bien qu'il pût y prévenir ses ennemis par Grottkau, il lui importait encore plus de gagner Gros-Nossen avant eux, afin de conserver en même temps ses communications avec Neiss; il se mit donc en marche le 21, avant le jour, pour venir prendre position à Siegenroth, près de Nimptsch.

L'arrivée inattendue du roi à Siegenroth dérangea un peu le plan de Laudon, qui avait campé à Stolz, près de Munchenberg, dans l'intention de s'approcher d'Oppeln; il résolut de prendre, le 22 au matin, le camp de Gros-Nossen. Frédéric, de son côté, craignant par-dessus tout d'être coupé de Neiss, pivot de ses mouvements pour s'opposer à la réunion des armées ennemies, et où il avait des dépôts considérables, prit le parti de venir à Karlowitz, et d'attaquer Laudon, s'il se présentait dans cette direction; il mit en mouvement son armée avant le jour sur 3 colonnes; le général autrichien s'était également mis en marche, mais gagné sur son flanc droit par les Prussiens, ses campements furent enlevés à Gros-Nossen. Le ruisseau d'Ohlau seul séparait les armées, et cette apparition subite causa dans celle des Autrichiens un désordre dont le roi ne sut pas profiter; il poussa, néanmoins, jusqu'à Gros-Carlowitz, où il s'établit.

Cette marche hardie et rapide, exécutée en face de l'ennemi et sous le feu de ses postes, eut d'ailleurs un plein succès; Laudon renonça à l'espoir de se joindre aux Russes en haute Silésie, et prit un camp à Pomsdorf, le 22 juillet, d'où il proposa à Butturlin, qui s'était avancé sur les entrefaites à Namslau, d'effectuer leur jonction par la basse Silésie.

Frédéric, de son côté, vint s'établir, le 23, sur les hauteurs de Woitz et d'Ullersdorf; un pont de bateaux fut jeté sur la Neiss, près de Gumpiglau. Le général Ziethen quitta Breslau avec ses deux corps; le sien se porta d'abord à Zultz, puis se réunit à l'armée : celui de Knobloch marcha à Steinau. Le roi, après quelques mouvements contre les corps détachés de l'ennemi, informé que Laudon s'était retiré à Weidenau, rassembla son armée le 1er août à Opersdorf.

Nous ne donnerons pas le détail des marches et contre-marches qui eurent lieu, d'un côté pour réunir les deux armées, et de l'autre pour s'y opposer.

Cette jonction paraissait impossible à effectuer sans bataille, et le roi les donnait trop bien pour que les Autrichiens, malgré leur supériorité, voulussent rien hasarder. Dans le fait, il convenait aux alliés de ne combattre qu'après leur réunion, et par la même raison, il importait au roi d'engager une affaire décisive avec une des armées séparées. Laudon prit très-bien ses mesures pour faire réussir son projet, et fut secondé à merveille par ses alliés. Le comte Czernischef, après avoir fait une démonstration sur Breslau, devait venir jeter des ponts sur l'Oder et le passer à Leubus; l'armée russe l'aurait suivi sur Lignitz et Jauer, où Laudon se serait rendu de son côté. Le plan était bon, mais pour l'exécuter il fallait ou combattre le roi, ou lui donner le change; ce dernier parti parut le plus sage. Afin d'atteindre son but, le général autrichien employa toutes les ruses possibles; il continua à soutenir ses détachements vers Oppeln par des corps plus considérables; tantôt il faisait des démonstrations comme s'il eût eu le dessein de prendre la même direction, tantôt il faisait mine d'aller au-devant du roi pour l'attaquer.

Frédéric donna dans le piége, et se porta d'abord à Strehlen, tandis que le général Knobloch débouchait de Breslau, pour observer les Russes. Mais Laudon s'étant rabattu vivement sur Schweidnitz, et posté sur les hauteurs de Hohenfriedberg, en même temps que le corps de Beck, resté jusque-là à Zittau, se dirigeait sur Lignitz, le roi fut obligé de prendre la position centrale de Kanth, le 10 août. Pendant ce temps, l'armée russe s'etait avancée, le 5, de Bernstadt à Hunefeld; le 6, à Hochkirch; le 9, à Trebnitz; le corps de Czernischef à Auras. Le 10, ce dernier campa à Wohlau, et fit jeter trois ponts sur l'Oder, au couvent de Leubus. Le 11, tandis que l'armée marche à Kreidel, Czernischef passe l'Oder, et campe à Damm. Le 12, l'armée passe l'Oder, et campe près de Parchwitz.

La grande quantité de Cosaques répandue dans le pays fut cause que le roi n'eut aucune connaissance de tous ces mouvements (1). Cependant il ne lui restait plus de doute que les Russes ne cherchassent à passer l'Oder vers Breslau, et à se réunir à leurs alliés par la basse Silésie. Il lui parut évident que, pour favoriser leur marche, Laudon sortirait enfin de ses positions de Hohenfriedberg, ce qui amènerait l'occasion d'attaquer avec avantage, et de décider ainsi la campagne. A cet effet, il chercha à tromper le général autrichien sur la force du corps qui se trouvait à Kanth: la troisième ligne marcha sur les hauteurs, la droite à Schimelwitz; la gauche à Polsnitz; les cuirassiers en réserve derrière elle: le reste de l'armée prit entre Schimelwitz et le faubourg de Kanth, un camp masqué par les buissons qui bordent les rives de la Strigauer-Wasser. L'armée séjourna, le 11, dans cette position: une foule de faux rapports contribua à confirmer le roi dans son erreur. Il se porta, le 12, à Lonig, croyant pouvoir tomber sur Laudon qu'on disait en marche sur Strigau.

Le général Schmettau, qui avait été poussé sur la route de Neumark à Breslau, annonça qu'il n'avait rencontré que des partis de Cosaques, et que, suivant ce qu'il avait appris, l'armée russe n'avait pas encore franchi l'Oder. Cependant, comme nous l'avons dit, Czernischef était déjà sur la rive gauche depuis la veille, et l'armée passait à l'instant même où Schmettau faisait son rapport. Le roi persuadé que ce général se trompait, détacha de suite le général Mollendorf sur Dombritsch, avec ordre de pousser des patrouilles sur la Katzbach. Cette mesure eut plus de succès, car elles décou-

(1) Le journal de Thielke assure que le canon de Breslau apprit au roi, le 12, que l'armée russe avait passé l'Oder, et que ce fut là ce qui le décida à marcher de Kanth à Lonig.

vrirent un corps russe de 10 à 12,000 hommes, vers Polschildern. Mollendorf en rendant compte au roi, le 13 à midi, ajouta que tous les rapports confirmaient le passage de l'Oder par l'armée russe; mais Schmettau, par un nouveau rapport annonçant le contraire, prolongea ce malheureux état d'incertitude. Enfin, à cinq heures du soir, un second message de Mollendorf prévint qu'effectivement Butturlin était sur la rive gauche de l'Oder, et se dirigeait sur Panten. L'armée leva sur-le-champ son camp, se remit en marche sur quatre colonnes, et se dirigea par Lonig, non pour attaquer les Russes, mais pour en donner la crainte à Laudon, et l'attirer dans la plaine. Pendant cette marche, Frédéric reçut encore l'avis que Laudon était aussi en mouvement sur Jauer : cet avis était faux, mais probable : l'on croit facilement ce que l'on désire, et le roi n'avait aucun motif de penser que son adversaire restât dans une pareille inaction. En conséquence il fit faire halte à l'infanterie de l'avant-garde aux environs de Jenkau; les hussards poussèrent une reconnaissance sur Behrsdorf; l'armée, qui devait d'abord camper à Lonig, alla plus loin, prendre position, la première colonne vers Mertzdorf, la seconde à Dromsdorf, la troisième à Tschinwitz, la quatrième à Plomnitz, où Frédéric attendit le retour des hussards. Son intention était de passer au point du jour le ruisseau de Weidebach par brigades, et de se former inopinément sur les hauteurs de Jauer pour recevoir les têtes des colonnes autrichiennes, qui auraient ainsi donné sur le centre d'une armée déployée, et eussent été culbutées comme celles de Soubise à Rosbach. Les hussards rentrèrent, le 11 à trois heures du matin, annonçant qu'ils n'avaient point rencontré l'ennemi, mais qu'ils avaient distinctement vu les feux de la grande armée autrichienne dans son camp de Hohenfriedberg, et ceux de Brentano à Strigau. En effet, le général autrichien était resté immobile dans sa position, sans qu'aucune sollicitude pour ses alliés pût l'en arracher.

Alors l'armée prussienne fit demi-tour à droite, et revint à Lonig; quelques détachements furent portés à Kanth pour communiquer avec Breslau, et à Merschutz pour éclairer du côté de Jauer. Le général Platten, se porta, le 15, sur les hauteurs de Walstadt pour reconnaître l'armée russe. Il découvrit quelques milliers de Cosaques attaquant les hussards de Ziethen, vers Jenkau, sans pouvoir les entamer, et aperçut sur les hauteurs de Wandris une division de cavalerie régulière qui venait à leur soutien; il engagea aussitôt une canonnade avec ces escadrons, mais le roi ayant fait marcher le général Ziethen sur Nicolstadt pour les tourner, ils se retirèrent.

Pendant cette escarmouche, les avant-postes annoncèrent qu'il s'élevait de noirs tourbillons de poussière sur la route de Jauer. Le roi détacha sur-le-champ Mollendorf à Dromsdorf, et le général Ramin sur les hauteurs de Mertzdorf : on vit bientôt paraître 15 escadrons déployés entre Dromsdorf et Rudern, et derrière eux une colonne de cavalerie qui traversait au trot le village de Bartzdorf, se dirigeant sur Profen. C'était le général Laudon qui, jugeant au bruit du canon, que les Russes s'approchaient, s'était mis à la tête de 40 escadrons pour les soutenir, et établir avec eux la communication désirée depuis si longtemps. Le roi ignorant ce que cela signifiait, se mit lui-même à la tête d'une brigade d'infanterie et d'une division de cuirassiers, et s'avança par Skule sur Klein-Pohlwitz pour soutenir Ziethen, qui, après avoir évacué Nicolstadt, se trouvait entre cette colonne de cavalerie autrichienne et celle des Russes.

Laudon prit alors à gauche par Walstadt, et joignit la cavalerie de ses alliés près de Strachwitz. D'un autre côté, Platten se dirigea sur Wandris, et le roi, après s'être réuni à Ziethen, forma sa cavalerie et se

porta d'abord à Nicolstadt, puis dans la direction de Walstadt; il en résulta une canonnade et un petit combat. La cavalerie prussienne, qui avait la tête de colonne vers Strachwitz, culbuta quelques régiments autrichiens, s'engagea un peu trop, fut prise en flanc par des cuirassiers, et entourée d'une foule de Cosaques, au travers desquels elle se fit jour. Le roi, l'ayant soutenue, obligea celle des ennemis à se retirer sur l'armée russe, qui était en pleine marche pour Parchwitz et Klemerwitz. Butturlin campa dans cette dernière position avec sa cavalerie et environ 10,000 fantassins, qui avaient pris les devants; le reste de son armée n'arriva que le lendemain. Le roi se fit renforcer par la brigade d'infanterie de Mollendorf et celle de cavalerie du colonel Lottum, restées à Metzdorf, et retrancha pendant la nuit les hauteurs de Walstadt, avec 24 bataillons et 58 escadrons, ignorant que l'armée russe fût encore en arrière, et perdant l'occasion d'accabler le corps de Butturlin.

Ce général avait compté avec raison que Laudon s'avancerait, le 15, et le soutiendrait dans sa marche sur Klemerwitz, s'il était attaqué; mais les Autrichiens voulant que la réunion s'opérât au couvent de Walstadt, les Russes ne trouvèrent pas la moindre trace de leurs alliés, et si le roi les avait attaqués avec toutes ses forces, ils auraient été fortement compromis sur la gauche. Enfin, Butturlin insista et décida les Autrichiens à s'avancer vers Jauer. Laudon marcha, le 17 août, à Gerlachsdorf, Luzinsky sur le Streitberg, près de Strigau, Beck à Lignitz, Brentano près de Jauer; Janus garda les hauteurs de Kuntzendorf. L'armée russe ne bougea point de Klemerwitz. Le roi rectifia sa position dans la nuit du 16 : il plaça la droite à Gros-Wandris, la gauche vers Strachwitz; le quartier général à Nicolstadt.

Frédéric ayant ainsi les Russes devant son front, et les Autrichiens derrière lui, n'avait plus d'autre point de retraite que Schweidnitz; il se fit joindre par l'autre partie de l'armée restée à Lonig, sous les ordres du margrave Charles, et lui assigna une position, la droite sur les hauteurs de Granowitz, la gauche à Dromsdorf. Les deux partis restèrent en présence jusqu'au 19; les alliés perdirent ainsi sans retour, l'occasion la plus favorable d'accabler Frédéric. Au lieu de profiter du temps qui s'écoula du 15 au 18, ils tinrent des conseils de guerre, dans lesquels il fut résolu que l'armée russe se rapprocherait encore un peu le 19, et porterait sa droite à Eichholz, et sa gauche vers Lignitz. Dans cette situation embarrassante, il restait néanmoins au roi la possibilité de dérober une marche, de gagner les hauteurs de Kuntzendorf avant Laudon, et de le couper de tous ses magasins. Il la saisit avec empressement, le 19 août, au point du jour; mais le vigilant Laudon devina ce projet, et partit sur-le-champ lui-même pour Kuntzendorf, de manière que le roi le trouva, le 20 au matin, maître de ces hauteurs et de tous les défilés.

Frédéric jetant alors ses regards sur un poste d'où il pût à la fois empêcher le siége de Schweidnitz, couvrir Breslau, être à portée de ses magasins, vint s'établir, le 20 août, entre Buntzelwitz et Tscheschen, la droite sur les hauteurs de Zedlitz, la gauche à Jauernick. L'approche des Russes le décida à rectifier cette position.

Le camp de Buntzelwitz était formé par une chaîne de monticules séparés par plusieurs ruisseaux, dont les principaux étaient la Freyburger-Wasser et la Strigauer-Wasser, qui couvraient le front et ne laissaient que peu de points d'attaque. La ligne s'étendait dans une espèce de carré long, dont le côté droit était vers Tscheschen et Zedlitz, le front depuis Zedlitz jusqu'en arrière de Jauernick, le côté gauche depuis Jauernick jusqu'en arrière de Wurben, d'où cette ligne allait rejoindre le côté droit vers Tscheschen. (*Voyez* pl. XXIV.) Il y

avait six angles saillants formant de vrais bastions qui battaient tous les environs et flanquaient les retranchements intérieurs. Tous ces mamelons furent fortement retranchés, surtout ceux de Wurben, qui dominaient le camp et pouvaient en être considérés comme la citadelle; 180 pièces de canon, sans compter l'artillerie des bataillons, en défendirent les avenues. Le camp était entouré d'abatis, de trous-de-loup et de fougasses; l'armée y travailla pendant dix jours et dix nuits avec une activité extraordinaire. On profita de tous les avantages du terrain, soit pour y combiner l'emploi des différentes armes, soit pour y placer des ouvrages. En un mot, ce camp qui fit époque dans les annales de l'art, fut considéré longtemps comme un chef-d'œuvre de fortifications de campagne. Les deux fronts attaquables se trouvaient entre Jauernick et Buntzelwitz, entre Peterwitz et Neudorf.

Les généraux alliés ayant enfin réglé, le 21 août, l'affaire importante de leurs approvisionnements, le maréchal Butturlin se porta, le 24, à Jauer; Laudon fit couper les hauteurs de Strigau par les corps de Beck et de Brentano. Le 25, les Russes marchèrent à Hohenfriedberg; Laudon sortit enfin de ses montagnes, et campa, le 26, la droite à Bogendorf, la gauche à Zirlau. Le corps de Luzinsky s'empara des hauteurs d'Arensdorf, et s'y maintint malgré les efforts des Prussiens pour l'en déloger:

Cette apparition des Autrichiens fit enfin craindre au roi qu'ils ne tentassent une attaque générale; il ordonna que le soir les tentes fussent abattues, que l'armée passât la nuit sous les armes, et que les pièces fussent atelées. Cet état pénible dura plusieurs jours sans que l'ennemi se présentât; mais attendu qu'il pouvait venir le jour même où l'on aurait négligé ces précautions, il fallut se résoudre à les continuer.

Le 28, le général russe, cédant aux instances de Laudon, serra de plus près les Prussiens, en portant sa droite à Oelse, sa gauche à Strigau. Le corps du général Czernischef remplaça Brentano au Streitberg, et ce dernier prit poste à Niclasdorf. Le lendemain, Czernischef campa la droite à Muhrau, la gauche vers Jerichau; il détacha ses troupes légères aux ordres du général Berg, sur les hauteurs de Laasen, d'où elles chassèrent les postes prussiens de Conradswalde.

Laudon, s'apercevant que les travaux des Prussiens augmentaient chaque jour, pensa, un peu tard, qu'il fallait enfin les attaquer; il employa toute son éloquence pour déterminer Butturlin à coopérer à cette attaque le 1er septembre; mais ses efforts furent inutiles, le général russe déclara nettement qu'il n'y prendrait aucune part, et le conseil de guerre qu'il convoqua enchérissant sur sa sagesse, déclara qu'il était imprudent d'attaquer une position aussi redoutable, dont le roi serait bientôt forcé de sortir faute de vivres. Toutes les instances du général autrichien, le tableau des avantages incalculables qu'assuraient aux assaillants la supériorité et l'initiative, enfin l'honneur qu'ils recueilleraient de cette opération, ne purent rien sur l'esprit du général russe, qui crut faire beaucoup d'offrir un corps de 20,000 hommes, dans le cas où les Autrichiens seraient attaqués.

Laudon ne se laissant pas rebuter rédigea un projet d'attaque pour le 3 septembre, et se rendit, le 2, au quartier général russe pour le discuter. Ce projet parfaitement combiné, établissait un effort général sur le centre par échelons. (*Voyez* pl. XXIV.) Le centre qui formait la tête d'attaque, était composé de troupes choisies et de volontaires formés en colonne qui auraient emporté le village de Jauernick. Les divisions de l'aile droite, disposées en échelons à la même distance, devaient pénétrer par ce point et se former en ligne au fur et à mesure, de manière à donner une direction divergente aux ailes de l'ennemi qui au-

raient été ainsi battues et isolées. Ces dispositions faisaient vraiment honneur au coup d'œil de Laudon ; elles furent communiquées à tous les lieutenants généraux, et les troupes autrichiennes se rendirent même dans la nuit du 2 au 3, aux places de rassemblement indiquées ; mais Butturlin inébranlable, s'en tint à sa première résolution. Laudon, vivement affecté de ce procédé, en tomba malade, et les troupes rentrèrent dans leur camp. Dans le fait, cet événement n'est pas difficile à expliquer ; il faut en attribuer la cause au peu de ménagements gardé par Laudon. Il apporta à Butturlin un plan rédigé par le général Giannini, son chef d'état-major, dans lequel le rôle que ses alliés devaient jouer était déjà fixé d'une manière aussi peu honorable que contraire à la décision prise peu de jours auparavant par le conseil de guerre. Il parut en effet étrange au général russe, qu'après la délibération de ce conseil, auquel Laudon assista lui-même, on pût, sans l'avoir consulté dès lors, apporter un projet d'attaque tout préparé, dans lequel on déterminait ce qu'il aurait à faire, soit avec son armée, soit avec le corps de Czernischef.

Frédéric ignorait toutes ces circonstances heureuses pour lui ; mais il pensa néanmoins que ses ennemis ne se croyaient pas en mesure de l'attaquer, et ordonna qu'à l'avenir moitié seulement de chaque régiment prendrait les armes pendant la nuit. Le 4 septembre, il fit occuper les hauteurs de Sabischdorf par la division Gablentz ; un poste et une batterie furent établis au retranchement des Suédois que l'on avait remis en état.

Le 9 septembre, à l'entrée de la nuit, les Prussiens aperçurent le camp de Butturlin en flammes, et Brentano descendant les hauteurs vers Grunau. En effet, l'armée russe se portait à Jauer, d'où elle repassa l'Oder, laissant le général Czernischef à l'armée autrichienne avec un corps auxiliaire de 20,000 hommes. Laudon renonça alors à l'espoir d'attaquer le roi avec succès, et reprit, le 10 septembre au matin, le camp de Kuntzendorf. Frédéric échappa ainsi fort heureusement au plus grand danger qu'il eût jamais couru. On voit au surplus que la mésintelligence de ses adversaires y contribua autant que son génie.

Positions en Saxe et en Poméranie.

Tandis que ces choses se passaient, l'armée de Saxe était toujours dans la plus grande inaction, à quelques chicanes de postes près, qui ne valent pas la peine d'être rapportées. Daun campait avec une partie de ses troupes au Val de Plauen sous Dresde ; le reste cantonnait vers Dippodiswalde ; Lascy à Dobritsch. L'armée des cercles ne sortit du Voigtland que vers la fin de juillet, sous prétexte du manque de vivres. C'est la première fois qu'on ait entendu dire qu'il fallait rester en place, parce qu'on manquait de subsistances ; jusqu'alors, le besoin de vivres avait forcé d'abandonner un pays, et il appartenait au général Serbelloni de prouver le contraire. Enfin cette armée vint camper, le 21 juillet, vers Ronnebourg, poussant des postes à Gera et Naumbourg. Le prince de Wurtemberg défendait son camp retranché de Colberg, comme nous le verrons ensuite, et les Suédois, qui s'étaient mis en mouvement au *mois d'août*, pénétrèrent dans la Marche-Ukeraine, jusqu'à ce que les petits renforts arrivés au colonel Belling, qui les observait, les engagèrent à rentrer dans la ligne de démarcation.

Suite des opérations du roi. Laudon emporte Schweidnitz d'assaut.

Il est vraisemblable que Frédéric ignora la cause et le but de la marche des Russes vers l'Oder. Il présuma qu'ayant trouvé sa position inattaquable, ils avaient le projet

de faire, comme dans la campagne précédente, une diversion sur Berlin, afin de faciliter les opérations de Laudon en Silésie. Pour déjouer ce dessein, et mettre les Russes hors de cause pour le reste de la campagne, le roi résolut de détruire les magasins établis sur la ligne de Posen. Il chargea de cette expédition le général Platten, auquel il donna 14 bataillons et 25 escadrons avec ordre de se diriger ensuite sur Francfort ou Glogau, et, dans le cas où il rencontrerait des obstacles, de se porter à Landsberg sur la Wartha. Ce général, devant opérer sur les derrières d'une grande armée ennemie, reçut carte blanche, et n'eut d'autre instruction que de faire tout le mal possible. Il passa l'Oder à Breslau, dans la nuit du 11, campa à Sabisch le 14, et détruisit un magasin à Kobielin. Informé qu'un grand convoi parquait au couvent de Gostein, il prit les devants avec la cavalerie, et ordonna au général Knobloch de le suivre. Arrivé au couvent, le 15, il trouva en effet le parc barricadé et défendu par 5,000 hommes d'infanterie, ce qui le força d'attendre la sienne; alors il ordonna à 4 bataillons de grenadiers d'emporter le couvent et la barricade, tandis que le reste se formerait pour les soutenir. La barricade fut enlevée, le couvent pris; on tua 600 hommes, 1,500 demeurèrent prisonniers, le reste se dispersa dans les bois. Plus de 500 chariots furent détruits. Le corps campa, le 16, à Czempin, le 17, à Stenzewa, d'où il poussa un détachement sur Posen, dont le général Dalk s'était retiré après avoir fait évacuer les magasins. Platten continua sa marche pour Neustadt, où il resta quelques jours; il se porta, par Birnbaum et Golmitz, à Landsberg, où trouvant le 22, le pont de la Wartha coupé, il en fit jeter un avec des pontons et des radeaux qu'il trouva heureusement sur la rivière.

Cependant l'épuisement des magasins de Schweidnitz forçant le roi qui était jusqu'alors resté au camp de Buntzelwitz, à se rapprocher de Neiss, il porta son armée en trois colonnes, le 26, à Pulzen, le 28, à Siegroth, le 29, à Gross-Nossen. Le colonel Dalwig flanqua sa marche à gauche avec 1,200 chevaux et un bataillon de troupes légères pour éclairer les mouvements de Laudon du côté des montagnes. Le roi pensait que le général autrichien le suivrait pour couvrir la route importante de Glatz, et fut fort surpris qu'aucun rapport ne lui annonçât ce mouvement. Tous les détachements, envoyés dans le même but, n'ayant rien découvert, le roi fit partir, le 2 octobre, le général Lentulus, pour reconnaître aussi près que possible Schweidnitz et l'ancien camp des Autrichiens. Ce général ne fut pas plus heureux, mais annonça que, suivant le bruit répandu dans le pays, Laudon avait emporté Schweidnitz d'assaut.

En effet, ce dernier n'eut pas plutôt avis du mouvement des Prussiens, qu'il résolut de tenter l'escalade, tandis que Brentano, posté à Ludwigsdorf, et Draskowitz à Wartha, garderaient les communications avec les montagnes de Glatz : dans ce but, il fit resserrer, le 30 septembre, la chaîne de postes placée autour des ouvrages, en établit une seconde, et rassembla les échelles et les planches dans tous les environs.

L'attaque fut exécutée sur quatre colonnes dirigées contre chacun des forts (*Voyez* pl. XXIV): ces colonnes avaient à leur tête des canonniers, des sapeurs, des ouvriers munis de pelles, de haches, de pioches, et des hommes portant des échelles avec leurs fusils en bandoulière. Des officiers du génie, qui connaissaient la place, servaient de guides à chacune d'elles. Enfin on appela au quartier général les commandants de ces attaques, et on leur donna des instructions dont voici le résumé :

1° L'attaque se fera à la baïonnette, sans tirer un coup de fusil ; 2° aussitôt que les bataillons de la tête seront arrivés sur le

glacis, ils s'élanceront dans le chemin couvert et dans le fossé, planteront les échelles, et pénétreront vivement dans l'intérieur des ouvrages pour s'emparer des ponts-levis ; 3° les troupes conserveront avec soin les échelles, afin qu'après la prise des forts on puisse s'en servir pour escalader la ville ; 4° le bataillon de grenadiers attaché à chaque colonne, fera seul l'attaque ; il sera suivi d'un bataillon de fusiliers : celui-ci emportera la courtine qui lie les forts avec les lunettes ; les deux autres bataillons resteront en arrière avec les pièces d'artillerie, jusqu'à ce qu'ils soient appelés ; 5° aussitôt que les forts extérieurs seront enlevés, les bataillons de réserve, à chaque colonne, viendront en prendre possession : ceux qui auront exécuté l'attaque se remettront de suite en ordre pour emporter le corps de place.

Le commandant fut informé de ce projet, et, quoiqu'il n'y ajoutât pas foi, il fit prendre les armes à sa faible garnison, et lui assigna ses postes : 1,200 hommes gardèrent l'enceinte intérieure de la ville ; 1,000 furent disposés dans les quatre forts et dans les courtines ; 80 dans les fossés pour culbuter les échelles ; enfin le reste, consistant en 1,400 hommes, fut placé en réserve entre la première enceinte des forts et celle de la ville ; mais cette réserve n'eut point d'instruction sur ce que les divers détachements qui la composaient auraient à faire dans le cas où l'ennemi parviendrait à réussir sur l'un ou l'autre point, ni sur aucun des incidents probables dans une entreprise de cette nature. Il en résulta qu'au moment de l'escalade, une partie de la réserve se retira dans la ville, et que le reste courut de côté et d'autre, sans savoir ce qu'elle faisait.

Les colonnes attaquèrent avec vivacité, et, après un combat de quatre heures, plus ou moins bien soutenu par les différents forts, la place fut au pouvoir des Autrichiens, qui eurent 1,400 hommes hors de combat, mais firent 3,400 prisonniers. Laudon mit alors dans la place une garnison de 10 bataillons, en fit réparer les ouvrages, et resta campé sur les hauteurs de Kunzendorf. La nouvelle de cet événement imprévu et désagréable, força le roi à renoncer à ses manœuvres en haute Silésie, et à venir, le 6 octobre, à Strehlen, couvrir Breslau.

Le général autrichien n'osa rien entreprendre sans avoir reçu des ordres de sa cour (1). Les membres du conseil aulique, qui faisaient la guerre au coin du feu, lui ordonnèrent, malgré la supériorité de ses forces, qui étaient doubles de celles des Prussiens, de rester sur la défensive dans les montagnes, et d'envoyer au maréchal Daun les troupes qu'il en avait reçues au commencement de la campagne, si le roi se dirigeait contre lui. Le 11 novembre, les Autrichiens prirent des quartiers d'hiver, ainsi que Czernischef, qui cette fois resta avec eux dans le comté de Glatz. L'armée prussienne en fit autant dans les premiers jours de décembre, et termina ainsi fort heureusement sans combat et sans bataille, une campagne où les alliés auraient dû dix fois l'écraser.

Tandis que tout se terminait en Silésie d'une manière si pacifique et si inespérée, Frédéric courut un danger d'une autre espèce. Un gentilhomme silésien, nommé Warkotsch, qu'il comblait de ses bontés, résolut de l'enlever, conjointement avec le capitaine Wallis, et de le livrer aux Autrichiens. Ce projet fut révélé par un domestique de Warkotsch, au moment où les postes de Croates s'avançaient déjà pour recevoir le roi.

(1) Thielke dit positivement que Marie-Thérèse avait donné plein pouvoir à Laudon de diriger ses opérations. Au fond, il importe peu au lecteur de savoir que ce soit au conseil de guerre ou au général en chef qu'il faille attribuer l'honneur ou la faute ; il ne doit chercher ici que des principes.

Fin de la campagne en Saxe.

L'armée des cercles était venue se poster, comme on l'a déjà dit, vers Ronnenbourg, à la fin de juillet. Daun et le prince Henri gardaient toujours leurs positions, et sans les petits tours que se jouaient les partisans des deux côtés, on eût pris leurs camps pour des camps d'instruction. Le prince Henri fut forcé d'envoyer quelques bataillons à Berlin, que les Suédois menaçaient, et vers les frontières d'Halberstadt, pour les protéger contre les incursions des troupes légères françaises, dont l'armée passa le Weser le 19 août. Malgré cela, le général autrichien n'en devint pas plus hardi. Il souffrit même que le prince Henri portât Seidlitz avec 8 bataillons et 24 escadrons, le 2 septembre, contre les corps détachés de l'armée des cercles. Seidlitz s'avança sur Ronnenbourg, et, après avoir repoussé différents partis, allait attaquer la droite de cette armée appuyée au Rensterberg, lorsqu'elle changea de position. Il prit alors position à Altenkirch, où il menaçait la gauche. Le lieutenant général Serbelloni, considérant qu'il était inutile de fatiguer les troupes par une surveillance continuelle, jugea plus commode de les conduire au camp de Weida. Seidlitz rejoignit alors l'armée le 15, par Altenbourg et Borne.

Le prince Henri détacha une seconde fois ce général, le 12 octobre, dans les environs de Magdebourg, afin de balayer les petits partis ennemis qui y rôdaient. Daun n'en resta pas moins tranquille dans son camp, et séparé de l'armée des cercles.

Le 1er novembre, arriva le renfort de 24 bataillons et 42 escadrons, détaché par Laudon, après la prise de Schweidnitz; les forces de Daun s'élevaient alors à 76 bataillons et 140 escadrons : c'était plus qu'il n'en fallait pour écraser le prince Henri, et marcher à Berlin. Le 5 novembre, le maréchal se mit en effet en mouvement, et attaqua toute la ligne des avant-postes; mais la montagne accoucha d'une souris; Daun prit quelques villages sur la rive gauche de la Mulde, où les Prussiens gênaient les cantonnements qu'il avait marqués, et où il s'établit le 19 novembre. L'armée des cercles en fit autant le même jour, et toutes les deux se reposèrent de bonne heure des fatigues qu'elles n'avaient point essuyées.

CHAPITRE XXIX.

Affaire de Poméranie. Siége de Colberg.

Nous avons vu que les Russes, croyant se procurer une base d'opérations qui leur permît d'établir leurs dépôts près de la mer, se décidèrent à tenter le siége de Colberg. Le lieutenant général Romanzow fut chargé de cette opération, avec un corps de 18,000 hommes, que devait protéger la flotte combinée des Russes et des Suédois. Le prince de Wurtemberg, chargé de couvrir la Poméranie, poussa le général Werner aux environs de Koslin et Belgard, et campa, le 4 juin, sous Colberg; la gauche à la ferme de Bollenwinckel, la droite à la Persante : en avant de son front, couvert par un ravin très-profond, était le village de Neckin; des marais impraticables s'étendaient sur sa gauche; cette position avantageuse fut couverte encore par trente-huit redoutes y compris celles des hauteurs de Pretmin; l'espace entre la gauche et la mer, quoique peu praticable à cause des marais, fut encore lié à la colline par trois redoutes et un ouvrage avancé.

Lorsque le prince de Wurtemberg sut que Romanzow ne s'avançait d'abord qu'avec 10,000 hommes, il proposa au roi de l'attaquer pour s'en débarrasser pendant toute la campagne; mais Frédéric, qui donnait alors tous ses soins au projet du général Goltz contre Butturlin, crut que cela suffirait pour délivrer la Poméranie. Il refusa donc d'ac-

cepter la proposition du prince. Nous avons vu comment ce dernier projet échoua par la mort subite de son auteur. Frédéric se repentit trop tard d'avoir refusé une proposition utile dans tous les cas, et fondée sur les principes de l'art.

Le général russe fut renforcé le 5 juillet, et prit poste auprès de Koslin, en attendant la flotte, qui mouilla le 30, et débarqua des troupes et de l'artillerie. Son corps fut alors porté à 24,000 hommes. Le 22 août, il s'établit, la droite à Quetzin, la gauche à Dejow; la flotte arriva devant Colberg deux jours après, et commença de suite le bombardement qui dura près de quinze jours. Le 4 septembre, l'armée russe resserra le camp prussien; mais Romanzow le trouvant sans doute trop fort pour l'attaquer de vive force, résolut d'en faire le siége en règle.

Le prince de Wurtemberg, de son côté, prit les meilleures dispositions pour la défense de ses ouvrages, et rédigea une instruction qui peut servir de modèle en ce genre. Voulant utiliser sa cavalerie, il la détacha dans la nuit du 11 septembre, avec un bataillon franc, sous les ordres du général Werner, vers Belgard, afin de détruire les dépôts des Russes, et menacer leurs communications. Malheureusement Werner cantonna, le 12 septembre, son corps dans les villages voisins de Treptow, où il fut surpris par le colonel Bibikow qui l'enleva au sortir de cette ville avec son infanterie et une centaine de dragons. Le reste de la cavalerie s'étant replié sur les autres escadrons, eut le temps de se retirer, après avoir culbuté vers Kletkow une partie des ennemis dans la Rega, et leur avoir fait une centaine de prisonniers.

Romanzow continuait, pendant ce temps, ses approches contre le Bollenwinckel, clef du camp ennemi. Il fit attaquer, dans la nuit du 17 au 18 septembre, le retranchement élevé sur la plage, et la redoute verte (grüne Schantze); le premier fut emporté, la seconde résista. La nuit suivante l'attaque fut renouvelée sans succès et ce point devint depuis ce moment le point de mire des assiégeants. Le prince de Wurtemberg fit construire une redoute sur la plus haute sommité du Bollenwinckel; espérant que le général Platten ne tarderait pas à lui amener des subsistances et des renforts.

En effet, ce général, que nous avons laissé à Landsberg après son expédition contre les dépôts de Posen, en partit, le 25 septembre, se réunit le 27 à Freyenwalde à la cavalerie surprise à Treptow, et vint prendre position, le 2 octobre, à Prettmin, sur la rive gauche de la Persante, ce qui porta les forces du prince à 16,000 hommes; mais l'embarras des vivres n'en fut que plus grand, car il fallait les faire venir de Stettin par Golnow, à travers mille obstacles. On attendait un grand convoi de cette ville; mais Romanzow faisait tous ses efforts pour empêcher son arrivée. D'un autre côté, la grande armée russe, après son départ de la Silésie, étant venue successivement camper à Driesen et à Drambourg, détacha les généraux Berg et Fermor sur Greifenberg, avec ordre de pousser jusqu'à Treptow.

Cependant le colonel Kleist fut envoyé à la rencontre du convoi, et le joignit à Golnow. Le général Platten fut détaché avec 6 bataillons, pour attirer à lui tous les petits corps qui se trouvaient vers Greifenberg, et se porter ensuite sur Golnow, afin de faciliter la marche de Kleist et de son convoi. En même temps Knobloch devait se poster en arrière de Treptow, et y envoyer un détachement pour en retirer un bataillon et les vivres qui s'y trouvaient. L'officier qui lui porta cet ordre, le rendit mal ou ne fut pas compris; le général se porta avec son détachement, le 20, jusqu'à Treptow, où il fut coupé et entouré, le lendemain, par un corps russe que Romanzow y conduisit lui-même par Garrin.

Platten campa, le 19, à Schwanteshagen, et envoya, le 20, le lieutenant-colonel Courbières, avec deux bataillons et un régiment

de hussards, pour faire un fourrage vers Baumgarten et Zarnglaf. Ce détachement fut enlevé par le général Dolgorouky, à très-peu de distance du camp, sans qu'il fût possible de lui donner secours. Dans le même instant, la grande armée de Butturlin s'était portée aux environs de Regenwalde, et avait détaché le général Fermor, pour attaquer, de concert avec les troupes légères de Berg, le corps de Platten, et lui couper la retraite sur Stettin. Mais il décampa dans la nuit du 21 octobre, traversa la forêt de Kautreck, au milieu des tirailleurs ennemis; et comme Fermor avait commis la faute de s'arrêter à Glewitz, les Prussiens rejoignirent à Golnow le convoi dont ils devaient protéger l'arrivée.

Le 22, Fermor attaqua Golnow, ce qui força le train à revenir sur Stettin, et Platten à se retirer sur Damm le 23. Cet événement eut les plus funestes résultats : Knobloch, investi à Treptow, depuis le 21, fut forcé de capituler le 25, avec 1,800 hommes; la communication entre le camp de Colberg et le général Platten, fut interceptée; il fallut renoncer au convoi de vivres.

D'un autre côté, les Russes enlevèrent, le 22, la redoute de Spie, et l'on fut obligé de faire rentrer au camp les troupes qui occupaient les hauteurs de Prettmin, sur la rive gauche de la Persante. Ce contre-temps ne découragea pas le prince; il résolut d'attendre la dernière extrémité, avant de chercher à se faire jour, espérant que la rigueur de la saison forcerait les Russes à se retirer; et fit retrancher le passage de Colberger-Deep (1), point unique par lequel il pût opérer sa retraite. Un bâtiment chargé de grains, qui mouilla par hasard près du port, fut remorqué par des chaloupes, et procura du pain pour quinze jours.

Le 2 novembre, la grande armée russe se mit en route pour la Pologne, laissant à Romanzow un renfort nombreux sous les ordres du général Berg.

Le corps de Platten, que le roi avait d'abord destiné à couvrir Berlin contre l'invasion dont il le croyait menacé par les Autrichiens, se réunit ensuite, le 9, à Berlinchen au général Schenkendorf, qui amenait, dans le même but, 8 faibles bataillons de l'armée de Silésie. Ces deux divisions marchèrent à Naugarten, où elles arrivèrent le 14, poussant devant elles le corps de Berg, qui se retira sur Freyenwalde. Par un hasard fort heureux, le prince de Wurtemberg faisait, dans le même instant, ses préparatifs pour quitter le camp retranché, par le Colberger-Deep. Après avoir rassemblé, dans la nuit du 13 au 14, tous les canots nécessaires pour jeter un pont sur la Rega, et les avoir transportés de Colberg en arrière des dunes de l'étang de Kamper, le prince se mit en marche le 14 à sept heures du soir, laissant seulement les gardes des retranchements les plus avancés à leurs postes pour cacher sa retraite. Le corps arriva à une heure du matin, à Colberger-Deep, et, comme le pont de chevalets sur lequel on devait passer le lac, n'était pas prêt, l'avant-garde le passa en canots. Le corps suivit, lorsque le pont fut achevé, traversa le marais sur une vieille digue négligée par les Russes, et se rendit, le 15, à Treptow.

Le général Platten, parti le même jour de Naugarten, s'était dirigé à Koldemanz, où il apprit l'heureuse retraite du prince, et son projet de marcher, le 16, à Greifenberg. En effet, le prince ordonna à ce général de se porter à Plathe, pour y réparer le pont; et le 17, les deux corps se réunirent à Greifenberg. Le prince de Wurtemberg résolut alors d'opérer encore une fois sur les der-

(1) Colberger-Deep est un village situé près de la mer et du lac de Kamper; on chemine entre la mer et ce lac, jusqu'au goulet qui la ferme, de manière que ce passage forme un défilé étroit, dans lequel se trouve encore l'obstacle du goulet, qui exige un long pont.

rières de Romanzow, et se porta, le 18, à Falkenberg, poussant devant lui les troupes de Berg. Mais le général russe ne prit point le change ; il resserra la place de Colberg, et se posta lui-même avec un corps nombreux à Gostin, pour en couvrir le siége.

Dans cet état de choses, il ne resta d'autre parti aux Prussiens, que de se rapprocher de leur grand convoi de Stettin ; ils marchèrent donc par Naugarten et Schwusen, à Treptow, où le convoi arriva le 10. Après avoir pourvu à la subsistance de ses troupes, le prince retourna le 12 sur Colberg et trouva le corps de Romanzow en bataille entre Prettmin et Rehmer, sur la gauche de la Persante. La canonnade s'engagea aussitôt. Les Prussiens enlevèrent d'abord le passage retranché de Spie; mais il leur fut impossible de rien obtenir de plus ; et, la saison étant trop rigoureuse pour continuer les opérations, le prince fut forcé d'abandonner la place à son sort. Le 15, une partie de ses troupes se porta en Saxe et en Lusace, et lui-même dans le Meklenbourg. Le brave colonel Heiden rendit la place, le 16 décembre, faute de munitions et de vivres. Le corps de Romanzow qui en avait fait la conquête, prit ses quartiers d'hiver en Poméranie.

CHAPITRE XXX.

Observations générales sur la campagne de 1761. *Opérations de Daun, comparées à celles de* 1809.

Après avoir analysé les opérations de quatre ou cinq campagnes actives, il est difficile de dire quelque chose de neuf sur une campagne qui a eu lieu sur le même théâtre, sans combats. Les fautes ont toujours été les mêmes ; les coalisés ont embrassé la ligne d'opérations, de la manière la plus contraire à leurs intérêts. Frédéric, dont les moyens diminuaient chaque jour, ne savait à quel système il devait recourir : la guerre d'invasion ne lui convenait plus ; il n'était plus dans ses intérêts de courir alternativement sur les Autrichiens et les Russes, parce que cette guerre de vigueur lui eût enlevé ses derniers soldats, échappés aux scènes sanglantes de Zorndorf, de Kunersdorf et de Torgau. La prudence lui conseillait de les laisser tranquilles, jusqu'à ce que l'occasion se présentât d'attaquer avec succès une seule de leurs armées ; c'était en effet un moyen sûr de faire rentrer l'autre dans ses frontières. Peut-être lui reprochera-t-on avec quelque justice de ne pas avoir profité des mois de mars et d'avril, pour livrer une bataille à Daun, avant de quitter la Saxe et de marcher en Silésie.

Il me paraît au moins que Frédéric ayant une masse en Saxe, et voulant en porter une grande partie en Silésie, devait attaquer le maréchal avant de partir, pour lui ôter l'envie de profiter de l'énorme supériorité qu'on lui laissait sur le prince Henri. S'il avait prévu que Daun resterait dans l'inaction, sans doute il valait mieux l'y laisser; mais, à moins d'un traité entre lui et ce maréchal, il ne devait ni ne pouvait le supposer. Daun avait jusqu'alors montré une sorte de pusillanimité qui tenait à la supériorité de génie qu'il reconnaissait au roi; cependant il l'avait attaqué deux fois avec succès ; jamais il n'avait été opposé à un autre général, et il était naturel de penser qu'il ne craindrait pas autant le prince Henri que Frédéric, et ne perdrait pas l'occasion de battre 30,000 hommes avec 60,000.

Une fois arrivé en Silésie, il semblait inutile de laisser le corps de Goltz à Glogau, car les Russes étaient encore entre Posen et la Vistule ; si on l'avait réuni à l'armée, elle aurait été forte de 60,000 hommes, et, sans contredit, Frédéric eût bien pu attaquer Laudon, qui n'en avait pas 50,000. Les positions des Autrichiens étaient bonnes; mais pas inaccessibles, et il ne coûtait rien de

chercher à les déloger, au moins par des manœuvres. Si le roi fût parvenu à les rejeter au mois de mai, par Glatz, en Bohême, leur réunion avec Butturlin n'aurait pas eu lieu, et on aurait gagné les défilés qui assurent de grands avantages dans la défensive. Frédéric, loin d'empêcher cette jonction, fit au contraire tout ce qui dépendait de lui, pour la faciliter, en prenant le change sur les mouvements de l'ennemi. On lui a reproché avec fondement de n'avoir pas attaqué Laudon, le 22 juillet à Beerwalde, près de Munsterberg; car il eût mieux valu livrer bataille à cette époque, que de venir deux mois après s'enfermer dans un camp, entouré d'armées supérieures.

Aussitôt que le coup médité par le général Goltz fut manqué, et que les Russes s'avancèrent sur l'Oder, il fallait attaquer leur armée ou celle de Laudon. On avait tout intérêt à le faire, parce qu'une victoire renversait le plan de campagne, et l'on avait plus d'espoir d'en remporter une sur un corps séparé par un fleuve de celui qui devait le secourir, que de battre deux armées réunies, ou pouvant donner simultanément. Aucune considération militaire ne justifiera le roi d'avoir laissé écouler depuis le 1er jusqu'au 15 août, sans accabler les Russes ou les Autrichiens; il ne devait ni ne pouvait calculer que des forces aussi redoutables ne se joignissent que pour une parade.

Sans doute, l'idée du camp de Buntzelwitz est d'une noble audace; mais il me semble qu'il valait bien autant employer la moitié de cette audace, à livrer une bataille, dans la marche sur Munsterberg, le 22 juillet. En effet, un échec n'eût rien fait perdre au roi, tandis que, forcé à Buntzelwitz, tout était perdu. Il paraît au moins certain que, si le projet d'attaque conçu par Laudon eût été exécuté le 3 septembre, l'armée prussienne eût été totalement anéantie, pour peu que ce général eût su profiter de sa victoire.

En un mot, *s'il est reconnu qu'une armée occupant une double ligne d'opérations intérieure, contre deux armées isolées à une grande distance, ne doit point les aller chercher trop loin pour n'avoir pas un mouvement trop long à exécuter; il est indispensable aussi qu'elle se porte vivement sur celle qu'il importe le plus d'accabler, pour les tenir à une distance convenable et les empêcher de manœuvrer simultanément.* Frédéric agit tout à fait contre ce principe : peut-être avait-il quelques motifs secrets de croire que, dans le cas même où ces armées se réuniraient, non-seulement elles n'agiraient pas simultanément, mais qu'elles n'opéreraient pas même de concert. Ce serait la seule raison qui justifierait cet oubli.

Enfin, il me semble que Frédéric commit une faute qui lui coûta fort cher, en n'autorisant pas le prince de Wurtemberg à attaquer Romanzow en Poméranie, tandis qu'il était supérieur à ce général. Le prétexte d'attendre le résultat de l'attaque projetée par Goltz, n'est pas supportable. Golz n'avait pas assez de forces pour frapper des coups décisifs sur une armée trois fois plus nombreuse. J'avoue que l'emploi du corps de Wurtemberg eût été beaucoup plus convenable, s'il eût été placé d'abord à Landsberg pour concourir ensuite à l'expédition, tandis que Romanzow aurait attendu dans ses cantonnements les approvisionnements de siége; mais si le roi préférait le laisser en Poméranie, il y avait tout à gagner à lui faire attaquer Romanzow avant que celui-ci n'eût reçu ses renforts.

Le roi perdit par ces délais une place qui devenait très-dangereuse entre les mains de ses ennemis, et dont la conquête aurait peut-être donné une tournure décisive à la campagne suivante, si des événements d'une autre nature n'avaient changé totalement la face des affaires.

Ce que les Autrichiens firent de mal dans cette campagne, provient du mauvais choix de la ligne d'opérations et du système compassé de Daun.

La conduite de Laudon, sans être marquée au coin du génie, fut souvent digne d'éloges; et, dans cette guerre, c'était beaucoup. D'après le plan adopté, il avait intérêt à ne rien entreprendre avant l'arrivée des Russes, et il manœuvra très-bien pour se réunir à eux. Comme je l'ai déjà observé, le projet conçu pour attaquer le camp de Buntzelwitz, était basé sur l'emploi des masses au point décisif; la direction que Laudon voulait leur donner, aurait sûrement produit de très-grands résultats s'il eût réussi, comme tout portait à le croire. Enfin, il mit le sceau à ses opérations par l'escalade de Schweidnitz, entreprise bien conçue, encore mieux conduite, et dont le résultat donnait les moyens d'ouvrir l'année suivante une belle campagne. Celle-ci fut la seule où Laudon commanda en chef; et s'il ne fit pas mieux, on peut l'attribuer à ses instructions primitives, et au peu de secours qu'il reçut de l'armée russe, sur laquelle reposaient toutes les combinaisons du cabinet de Vienne.

Mais s'il eut un beau côté dans ses opérations, on lui adresse néanmoins quelques reproches. Le premier, est de n'avoir point profité de sa supériorité pour attaquer Goltz au mois d'avril, et de s'être borné à des démonstrations. Il devait le tenter puisqu'il ne risquait que la perte de quelques hommes, ce qui dans les proportions numériques des deux partis n'était pas un grand mal. S'il avait réussi, le corps eût été anéanti ou rejeté dans quelque place, où peut-être il n'aurait pu tenir; dans tous les cas, c'était un résultat à chercher. Le second, plus grave, est de ne point avoir profité de ses énormes avantages pour attaquer le roi à Nicolstadt, du 15 au 18 août. Il est inconcevable que deux armées, éloignées de 200 lieues, qui passent la moitié de la campagne à lier leurs opérations, et qui parviennent à placer entre elles un ennemi sans appui, sans retraite, divisé en deux corps pour faire face à leurs masses, et que rien n'empêchait de donner au même instant, aient passé quatre jours sans rien tenter, et laissé sortir le roi de cet embarras. Comment Laudon qui projeta l'attaque de l'armée prussienne, lorsqu'elle occupait un camp redoutable, appuyé à Schweidnitz, se justifiera-t-il de l'avoir laissée tranquille, dans une position commandée de toutes parts et sans retranchements, où elle n'aurait eu aucune retraite en cas de revers?

S'il faut en croire Thielke, Laudon ne peut rejeter ses fautes sur le conseil aulique; car il avait reçu, au commencement de la campagne, une lettre de la main de Marie-Thérèse, qui lui accordait carte blanche, et l'avait affranchi de la tutelle de ce fameux conseil, à qui l'Autriche doit tous ses revers depuis le prince Eugène de Savoie. Si le fait est constant, on peut aussi demander à Laudon pourquoi, après avoir escaladé Schweidnitz, il n'a pas réuni ses 90,000 hommes (en y comptant le corps de Czernischef), et n'a pas alors attaqué le roi, et marché sur Breslau; le maréchal aurait facilement accablé Frédéric, qui n'avait pas plus de 45,000 combattants divisés, et dont la défaite eût assuré la conquête de la Silésie. Au lieu de frapper ces coups importants, on renforça Daun, qui avait déjà deux fois plus de forces que son adversaire, et n'en fit aucun usage.

Ceux qui conçurent le plan général de la campagne, et Daun lui-même, sont bien plus répréhensibles que Laudon. En portant le théâtre des grandes opérations en Silésie, on engageait le roi à s'y rendre : or c'était, suivant un ancien proverbe, prendre le taureau par les cornes. Cette province lui présentait en effet la ligne de l'Oder; où depuis Stettin jusqu'à Neiss, huit places fortes lui offraient des appuis inappréciables en cas de défaite; des dépôts, des magasins, et surtout la faculté de manœuvrer sur les deux rives de ce fleuve. En Saxe et sur l'Elbe, au contraire, les Autrichiens avaient Dresde en première ligne, et Prague en seconde, tandis que le roi ne tenait que le

poste de Wittemberg. On était à cinq ou six marches du centre de sa puissance; et, une ou deux victoires terminaient la lutte, en lui coupant les communications de l'Oder.

Mille motifs devaient décider les Autrichiens à frapper les grands coups en Saxe, parce qu'un seul y aurait écrasé leur ennemi; en Silésie, il n'eût été blessé que légèrement. Ils avaient de plus en opérant dans cette première province, l'avantage d'une frontière saillante formée par les montagnes de la Bohême, au centre de leurs opérations, vers Bautzen et Zittau, entre Dresde et le comté de Glatz. Daun avait, au mois d'avril, 90 à 100,000 hommes y compris l'armée des cercles; Laudon alors en comptait 45,000 : si l'on eût laissé 20,000 hommes vers Glatz jusqu'à l'arrivée des Russes, qu'on eût remis à Butturlin la conduite des siéges, et qu'enfin Laudon et Daun se fussent rapidement formés, le premier de Dresde à Bautzen, avec des troupes légères à Pirna, le second de Bautzen à Hoyerswerda; et que deux masses de 60,000 hommes, dirigées par un seul chef, eussent attaqué Frédéric simultanément en le jetant toujours à gauche, il eût été coupé de toutes ses ressources : une bataille perdue aurait causé sa ruine. Si, contre toute vraisemblance, Daun perdait une ou deux batailles, qu'en serait-il résulté?.... N'avait-il pas derrière lui Dresde, les défilés de la Bohême, et, à la dernière extrémité, Prague? Une seule marche de l'armée russe sur Breslau, n'eût-elle pas amplement compensé ces deux batailles dont les pertes eussent pu être remplacées en quinze jours?

Ce fut à peu près la même direction que Daun donna à ses opérations, en 1760, lorsqu'il voulut empêcher le roi de se porter en Silésie, et certes il manœuvra bien plus habilement que dans cette campagne. Sa position eût produit les plus grands résultats si, à cette époque, il avait attaqué Frédéric en marche, comme nous l'avons observé au chapitre XXVI de la 3e partie. Mais ce n'est point en tenant des positions, en séjournant souvent et craignant de marcher trop près d'une armée inférieure en nombre, que l'on empêche son adversaire de rouvrir ses communications, et que l'on réussit. Si le maréchal avait porté, dès le mois d'avril, ses 125,000 hommes sur l'Elbe, en s'emparant de Torgau et de Wittemberg, et attaquant les Prussiens partout où il les aurait rencontrés sur l'une ou l'autre rive de ce fleuve; enfin, s'il avait manœuvré de manière à tenir la droite de l'armée toujours renforcée et prolongée sur la gauche du roi, il eût été impossible à ce prince de se retirer autre part que sur Magdebourg, ce qui eût mis ses États à la merci de ses ennemis. Frédéric sentant que cette conquête tendait à lui ôter ses moyens de recrutement, aurait à la vérité cherché à livrer une bataille dès les premiers mouvements : mais qu'en serait-il résulté, puisqu'en cas de revers, on trouvait un point de ralliement et d'appui sous les murs de Dresde, qui eût permis de recommencer, huit jours après, une nouvelle tentative? Deux batailles gagnées par le roi, eussent détruit son armée sans lui acquérir un pouce de terrain sur cette ligne d'opérations.

Il est plus naturel d'imputer ces fautes majeures dans l'emploi des forces, au conseil aulique qu'au maréchal, mais cela ne fait rien au fond. Peu importe, pour la démonstration et l'application des principes, que ce soit le cabinet ou les généraux qui aient mal combiné, je n'écris pour blâmer ni pour louer personne. Ce qui dépendait sans doute du maréchal, c'était de mieux employer les masses dont il avait le commandement exclusif : lorsque le roi partit, le 2 mai, pour la Silésie, il ne resta au prince Henri que 30,000 hommes; Daun avait 80,000 combattants, l'armées des cercles et le corps d'Odonell, compris. Pourquoi ne chercha-t-il pas à le rejeter sur Wittemberg, le 6 ou le 7 mai? Quel motif l'engagea à faire partir Odonell pour Zittau, et à dif-

férer de marcher sur la capitale, afin de détruire les ressources du roi, ou sur Buntzlau, pour se lier avec les Russes et Laudon? Il aurait eu, après le départ d'Odonell, encore 60,000 hommes pour poursuivre une armée réduite à 20,000 par les pertes présumables d'une bataille. Tempelhof, pour excuser le maréchal, n'a pas craint d'avancer que le roi, ne se trouvant qu'à quatre ou cinq journées de là, serait revenu sur ses pas. C'est un raisonnement faux; à Lignitz, Laudon fut battu à deux lieues de Daun, sans que celui-ci pût le soutenir; la bataille de Prague fut perdue, parce que les Autrichiens laissèrent un intervalle de quelques centaines de toises à l'angle que formait leur centre? Comment Frédéric, à quarante lieues du prince Henri, et courant à Schweidnitz, aurait-il donc empêché son frère d'être battu vers Meissen, sur la rive gauche de l'Elbe?

Pour apprécier l'argument de Tempelhof, examinons les opérations de Napoléon sur Ratisbonne, en 1809, et vers Mantoue, en 1796; on verra, dans les mémorables batailles d'Eckmühl, d'Abensberg et de Ratisbonne, deux grandes armées successivement battues, enfoncées et culbutées à deux journées de marche l'une de l'autre. On trouvera, en Italie, les deux colonnes de Wurmser anéanties en 24 heures, non pas à quarante lieues, mais sur le même terrain, à Lonato et à Castiglione. Que l'on place un instant Napoléon dans la position de Daun, avec ses 125,000 hommes, au mois d'avril, et que l'on suive la marche ordinaire des entreprises de ce grand capitaine, et l'on conviendra, qu'au mois de juin, il n'y aurait eu en Prusse d'autres troupes que celles enfermées dans les places.

Ces observations jointes à celles que nous avons déjà eu occasion de faire quelquefois sur les avantages de prendre l'initiative, nous engagent à récapituler les maximes qu'elles semblent consacrer :

1° *Il est incontestable qu'une armée en prenant l'initiative d'un mouvement, peut le cacher jusqu'à l'instant où il est en pleine exécution; ainsi lorsque les opérations ont lieu dans l'intérieur de sa ligne, un général peut gagner plusieurs marches sur l'ennemi.*

2° *Il est de la plus haute importance, pour juger sainement les opérations militaires, de bannir, de toutes les combinaisons, ces calculs compassés qui supposent qu'un général sera informé d'un mouvement et s'y opposera par la meilleure manœuvre, à l'instant même où il commencera.*

3° *Lorsque deux corps d'armée combineront leurs opérations de manière à mettre l'ennemi entre deux feux, à la distance de plusieurs marches, ils formeront une double ligne d'opérations contre une simple, et s'exposeront à être battus séparément, si l'ennemi profite de sa position centrale. Il en est de cette manœuvre comme d'un mouvement fait au loin sur les flancs, et l'on doit les mettre l'une et l'autre dans la classe de ceux qui ne peuvent produire un effet simultané au moment de leur exécution.*

4° *Il est prouvé par l'expérience de plusieurs siècles et par les maximes présentées dans le chapitre IX, qu'un général mettra toutes les chances en sa faveur, lorsqu'il prendra l'initiative des mouvements, soit dans ses opérations stratégiques, soit dans ses dispositions de combat.* Je suppose, en effet, qu'une armée de 40,000 hommes soit chargée de défendre un pays contre une de 60,000; si elle prévient l'ennemi, elle pourra par ses mouvements stratégiques, mettre en action le gros de ses forces sur un point où l'ennemi n'en aura pas autant à lui opposer et l'obligera ainsi à combattre avec désavantage, ou à faire des contre-manœuvres qui retarderont ses progrès.

Par l'application de ce système aux dispositions de combat, l'on double encore cet avantage, puisqu'on se trouve n'avoir à combattre qu'une partie du corps ennemi occupant le point désigné pour les efforts généraux.

Le rôle que joua Daun, comparé à ce qu'il eût pu faire, nous prouvera combien il fut loin de mériter la réputation colossale dont il jouit pendant longtemps dans l'armée autrichienne. Il ne suffit pas, en effet, de savoir bien faire camper ses troupes, et de les mettre en bataille pour être réputé grand capitaine.

Supposé que Daun, comme l'a avancé Tempelhof, n'ait pas combattu le prince Henri, le 6 ou 7 mai, parce qu'il avait peur que le roi ne revînt sur lui, il eût suffi pour le rassurer de remettre l'attaque jusqu'au 10, en ne faisant partir Odonell que le 15, puisqu'à cette première date le roi était déjà entré en Silésie, et que l'on n'avait plus à craindre son retour : la présence d'Odonell n'était pas urgente dans cette province, car il resta deux mois à Zittau, observé par un seul régiment de hussards. Ainsi le maréchal ne saurait être excusé quand bien même les instructions du conseil aulique lui eussent tracé sa conduite : d'ailleurs puisque ses panégyristes s'accordent à lui donner un grand caractère, que ne faisait-il dans cette circonstance comme le prince Eugène qui battit les Turcs malgré ses ordres. Un général qui a une réputation à soutenir, prouve qu'il manque de génie, en consentant à parader avec 80,000 hommes contre 30,000, et à ne pas tirer un coup de fusil dans une campagne, où l'on opère activement sur tous les autres points.

Daun ne commit pas une faute moins grave à la fin de l'année, en ne frappant pas un coup décisif, avec le renfort de 15 à 18,000 hommes que Laudon lui envoya. Il se borna à prendre quelques villages, afin de donner plus d'aisance à ses quartiers d'hiver : est-ce là l'emploi qu'il devait faire d'une masse de 75,000 hommes, qui n'en avait pas 30,000 à combattre pour conquérir un royaume, et terminer la guerre? Ce n'était pas dans l'intention qu'il restât sur une défensive ridicule, qu'on l'avait renforcé, en tirant des troupes de la Silésie après le départ de l'armée russe. Ce dernier trait mit le comble aux bévues de cette campagne : on eût dit que les généraux autrichiens étaient embarrassés de leurs régiments; ils les détachaient, les faisaient marcher et revenir : et tout cela sans aucun but raisonnable.

En considérant cet emploi fautif des forces, les résultats qu'il obtint, et ceux qu'aurait procurés un système basé sur les principes modernes, appliqué avec rapidité et vigueur, on conviendra que les Autrichiens n'auraient rien pu imaginer de plus mal, et qu'ils en auraient reçu un juste châtiment si le roi n'eût pas été épuisé.

Je ne parlerai pas des Russes : ils ne firent rien, parce que leur politique le voulut ainsi. La conduite du maréchal Butturlin prouve seulement que deux armées sous des chefs différents, et devant agir de concert sur une même ligne d'opérations, exécuteront difficilement quelque chose de parfait, et qu'une seule fera toujours mieux qu'elles, à part même la mésintelligence qui peut régner entre leurs chefs.

CAMPAGNE DE 1762.

CHAPITRE XXXI.

Campagne des armées françaises et alliées en 1762. Bataille de Wilhemsthal. Observations générales sur les lignes d'opérations en Westphalie.

Avant de rapporter les opératians de l'armée de terre, il ne sera pas inutile de jeter un coup d'œil sur les affaires maritimes. L'année 1760 s'était passée sans aucun événement d'importance. Celle de 1761, commença de même. On ignorait encore en Europe que Lally pressé dans Pondichéry y avait capitulé le 21 janvier, et que la Mar-

tinique allait être envahie. La mort de Georges II élevant un rival dangereux à Pitt dans la personne de lord Bute, gouverneur du jeune prince de Galles qui lui succédait, commença à donner des espérances aux amis de la paix.

Le duc de Choiseul avait enfin trouvé dans l'alliance de l'Espagne le seul remède aux maux dont l'Europe était menacée par le traité de Versailles : cependant il était déjà bien tard ; les flottes et le commerce espagnol privés de l'appui de la marine française, alors entièrement délabrée, ne firent qu'augmenter les trophées de l'ennemi. A peine Pitt eut connaissance des négociations entamées entre les deux cours qu'il proposa de tomber sur les bâtiments et les colonies de l'Espagne, comme cela s'était pratiqué en 1755, à l'égard de la France : contrarié dans ses projets, et préférant abandonner les rênes du gouvernement à les tenir d'une main peu sûre, il donna sa démission. Lord Bute lui succéda; toutefois l'impulsion imprimée par son prédécesseur à la marine anglaise, survécut à sa carrière ministérielle : les éléments de supériorité existaient, l'on ne prévint pas l'ennemi, mais l'on ne tarda pas à s'enrichir de ses dépouilles. La Martinique fut soumise, au commencement de 1762 ; l'ile de Cuba envahie, les Philippines conquises, la Havane et Manille saccagées; de nombreux et riches convois espagnols enlevés ; Acapulco même et la Vera-Cruz sur le continent américain offrirent un butin immense à l'audace des croiseurs anglais. Un outrage plus sanglant fut la prise de Belle-Isle à la vue des côtes de France, malgré la défense honorable du chevalier de Sainte-Croix, mais qu'on ne put empêcher, faute d'une escadre capable de tenir la mer.

Cependant lord Bute appliquant à propos la maxime de Rome, consentit à signer la paix dans la propérité : on a reproché au duc de Choiseul d'avoir compromis gratuitement les ressources de l'Espagne, en s'unissant trop tard à elle, ou d'avoir conclu trop tôt une paix onéreuse si le concours des deux nations rendait le rétablissement des affaires possible. Cependant on ne saurait dissimuler que le pacte de famille conservant toute sa vigueur pendant la paix, le traité de Versailles ne fût encore fort avantageux à la France. On pouvait endurer une humiliation passagère dans l'espoir de s'en venger aussitôt que les deux États auraient réparé leurs pertes et concerté un bon plan d'opérations. Sous ce point de vue, il serait d'autant plus injuste de le blâmer, que l'heureuse issue de la guerre d'Amérique, éclatée 15 ans après, en fit recueillir les fruits les plus glorieux. Mais pour ne pas anticiper sur les temps, il convient de revenir aux opérations militaires.

Les efforts extraordinaires de la France dans la campagne précédente, avaient abouti à la misérable affaire de Willinghausen, dont les suites, plus pitoyables que le combat, avaient remis les choses sur le pied où elles se trouvaient au commencement de la campagne. Le projet du cabinet de Versailles, opposé à celui de 1761, fut basé, sur la position actuelle des troupes, et la connaissance des fautes passées ; on résolut de faire agir la masse principale de 80,000 hommes, par la droite sur la Hesse, tandis qu'un corps de 30,000 opérerait sur le bas Rhin. Ce dernier fut confié au prince de Condé ; le gouvernement prit l'étonnante résolution de partager le commandement de l'armée principale entre les maréchaux d'Estrées et de Soubise, et de renvoyer les deux frères Broglie dans leurs foyers.

L'armée alliée se resserra un peu dans les premiers jours de mai ; le corps hanovrien de Sporken cantonna aux environs de Blumberg ; les Anglais sous le général Granby, aux environs de Bielefeld ; le reste entre Holzminden et Eimbecke. Ce dernier corps passa le Weser, le 15, et campa entre Reilkirchen et Horn. Le quartier général de Ferdinand, fut transféré, le 6 juin, de Pir-

mont à Corvey. Le général Luckner et le prince Frédéric de Brunswick restèrent sur le Weser à Eimbecke et Hoxter, pour couvrir le Brunswick et le Hanovre.

L'armée française cantonnait sur les deux rives de la Fulde, jusqu'aux environs de Corbach ; le corps saxon du prince Xavier occupait la Thuringe ; les troupes légères couraient jusqu'auprès de Halberstadt ; la place de Gœttingen, à la tête des quartiers, avait une forte garnison. Le lieutenant général Chevert devait la couvrir avec un corps de 18 bataillons et 28 escadrons. Tout fut assez tranquille de part et d'autre jusqu'au milieu de juin.

Ferdinand réunit son armée, le 18 juin, et s'établit successivement à Brakel, à Borckholz, et le 21 entre Korbeke et les hauteurs de Teichsel ; les troupes légères passèrent la Dimel, occupèrent le bois de Rheinhardswalde, ainsi que le château de Sababourg. Le prince Frédéric se porta à Trendelburg, pour soutenir ce poste ; le général Waldegrawe occupa les hauteurs de Libenau, et les brigades Walmoden et Zastrow campèrent sur les hauteurs d'Everschutz. Le 23, tous les avant-postes passèrent la Dimel, pour couvrir la construction des ponts, qui s'effectua pendant la nuit.

Au moment où le duc Ferdinand prenait toutes ces dispositions offensives, les généraux français semblaient agir de concert pour le favoriser ; ils crurent sans doute qu'en se rapprochant de la Dimel, le duc n'avait d'autre but que d'en défendre le passage. En conséquence, l'armée française après s'etre réunie, à Cassel, s'avança le 22 vers la Dimel, et vint camper à Burguffeln entre Immenhausen et Meyenbrechsen (planche XXI); la réserve de l'aile droite aux ordres de Castries, s'avança vers Carlsdorf, et prit position, la droite au bois de Rheinhardswalde. Le comte de Stainville sur les hauteurs qui longent le ruisseau de Westufeln.

Cette position était extrêmement mal choisie; car elle était trop éloignée de la Dimel, pour en disputer le passage; on commit de plus l'imprudence d'appuyer la droite à un bois, dont on ne fit garder ni même éclairer les débouchés, et qui, dans le fait, se trouva occupé par l'ennemi sans qu'on le sût : il aurait pu en résulter les suites les plus fâcheuses.

Le duc ne laissa pas échapper ces fautes, et résolut d'attaquer les Français le lendemain. A cet effet, il ordonna au général Luckner, posté à Sulbeck, de passer le Weser, pendant la nuit, à Wambeck, et de marcher à Gottesburen. Lord Granby avec son corps, dut passer la Dimel, le 24, à deux heures du matin, près de Warbourg, et arriver, par un long détour, sur les derrières des Français, pour s'emparer du Durenberg.

Le gros de l'armée reçut l'ordre suivant :

« Demain, 24 juin, à trois heures du matin, l'armée prendra les armes pour franchir la Dimel sur sept colonnes.

» La première de droite composée de la cavalerie anglaise, passera à Liebenau.

» La deuxième, composée de l'infanterie et de l'artillerie anglaise, au-dessous de ce village.

» La troisième, composée de l'infanterie de Brunswick, à Hemmern.

» La quatrième, ou la grosse artillerie hanovrienne, à Ewerschutz.

» La cinquième, consistant dans l'infanterie hessoise, entre Ewerschutz et Sielen ; elle sera suivie par 16 escadrons de la gauche.

» La sixième, formée de l'infanterie hanovrienne, passera à Sielen.

» La septième, composée du reste de la cavalerie de l'aile gauche, exécutera son passage au-dessous de Sielen.

» Les régiments combineront leur départ du camp, de manière que les colonnes soient rendues sur le terrain indiqué, à quatre heures précises. Le régiment anglais de Kinsley traversera la Dimel à deux

» heures près de Liebenau, et prendra po-
» sition sur les hauteurs, face à Zwergen, » afin de couvrir et protéger le passage des » colonnes. Les chasseurs de lord Cavendish, ceux de Hanovre, les piquets de l'armée, et le régiment de Riedesel, formeront » l'avant-garde.

» Aussitôt que les troupes anglaises, » hessoises et de Brunswick, auront atteint » les hauteurs situées près de Kelse, en » deçà des étangs, elles se formeront de » manière à ce qu'elles appuient leur droite » au bois et au ravin de Niedermeissen, et » la gauche près de la rivière d'Asse, dans » la direction de Carlsdorff. Le village de » Kelse, les étangs et le rideau des hauteurs » de Langenberg resteront devant le front; » la cavalerie de la cinquième colonne se » formera en échelons, à gauche, un peu en » arrière de l'infanterie hessoise.

» Les chasseurs de Cavendish et ceux de » Hanovre chercheront à s'emparer du rideau des hauteurs nommé Langenberg, et » des débouchés vers Westufeln et Call. Le » lieutenant général Sporken, qui commande les sixième et septième colonnes, » doit traverser Humme, passer ensuite entre Beverbeck et Hombrecksen, et combiner sa marche de manière à arriver en » même temps sur les hauteurs de Kelse. Il » s'y formera en faisant front vers Grabenstein, et donnera, à sa gauche, la direction sur le corps de Luckner.

» Le général Luckner se mettra en marche » de Gottesburen à trois heures du matin, et » se portera par Sababourg à Mariendorf; il » se formera là près du bois, de manière que » ce village soit près de la gauche, et que » la droite s'étende sur la direction de Hombrecksen; il devra accélérer sa marche » pour être en position à sept heures précises, l'infanterie en première ligne, la » cavalerie en seconde. La major Specht, » avec son détachement léger, partira à » trois heures de Sababourg, laissera son » infanterie dans le bois près de Holzhausen, et s'avancera avec sa cavalerie sur » Hohenkirchen.

» Lorsque l'armée sera formée, le général Sporken attaquera le flanc droit du » corps ennemi, posté vers Calsdorf, et le » général Luckner cherchera à le prendre à » revers. Si l'ennemi se retirait sans vouloir » s'engager, ces deux généraux le poursuivraient vivement, mais toujours de manière à ce que le premier reste sur son » flanc droit, et que le second se maintienne » sur ses derrières.

» Tous les équipages et chevaux de pelotons resteront à la tour de Warth, située » entre Bogentrick et Buhne. »

Ces dispositions furent exécutées avec assez d'exactitude. Les Français étaient aussi tranquilles dans leur camp que si l'ennemi eût été à vingt lieues. Sans doute qu'ils ne se doutaient pas qu'on pût passer une rivière en plein jour, en présence d'une armée aussi supérieure que la leur, pour livrer bataille encore le même jour.

Le général Sporken arriva à sa position, entre sept et huit heures; mais il fut aperçu et canonné par le corps de Castries, posté à Carlsdorf. Ce général se décida alors à attaquer l'ennemi, et à s'emparer des hauteurs d'Hombrecksen, sans attendre l'arrivée du général Luckner. Il y fit ensuite placer son artillerie, et répondre vivement à celle de Castries. Ce tapage tira bientôt l'armée française de sa léthargie; on battit la générale, et tout courut aux armes; le désordre inséparable de ces alertes aurait pu néanmoins être fatal à l'armée, car les généraux ne savaient ce qu'ils avaient à faire, et s'ils devaient ordonner la retraite ou engager un combat, pour lequel rien n'était disposé. En attendant, Castries faisait tous ses efforts pour suspendre la marche du corps de Sporken, et le menaçait sur son flanc droit par quelques bataillons qui furent obligés de revenir. Il tenta la même opération avec la cavalerie contre le flanc gauche des Hanovriens; mais le général Luckner étant

arrivé dans cet instant même à sa position, les Français furent contraints de renoncer à ce projet; ils continuèrent toutefois à défendre leur poste.

La canonnade dura plus d'une heure avec vivacité, sans que les démonstrations de Sporken fissent le moindre effet; cependant les têtes des troisième, quatrième et cinquième colonnes, ayant enfin paru sur le front de Castries, ce général jugea à propos d'ordonner la retraite, qui s'effectua avec beaucoup d'ordre sur l'aile droite de l'armée; il se reforma ensuite dans le ravin près de Grewenstein, et jeta une partie de son infanterie dans cette petite ville.

Tandis que le duc Ferdinand s'approchait sur plusieurs colonnes, du front de l'armée française, avec assez de lenteur, à cause des obstacles du terrain; le général Granby arrivait aussi par Zierenberg, débordait la gauche de l'ennemi, et la prenait à revers. Les maréchaux d'Estrées et de Soubise n'avaient pas calculé sur l'arrivée de ce corps, et son apparition subite leur fit peur; ils pensèrent qu'ils n'avaient pas de temps à perdre pour exécuter leur retraite, firent partir sur-le-champ tous les équipages pour Cassel, sous l'escorte de 6 bataillons, et donnèrent ordre à l'armée de se retirer sur plusieurs colonnes. Cependant le temps pressait, car le duc se déployait au pied du Langenberg, entre Meyenbreckse et Kelse, tandis que lord Granby s'avançait par Ershen et Furstenwalde; la retraite devenait épineuse, et le corps de Stainville, posté, comme nous l'avons dit, en avant de l'aile gauche, sur les hauteurs de Schachlen, le long du ruisseau de Westufeln, courait absolument risque d'être coupé. Dans cette position difficile, Stainville changea de front perpendiculairement en arrière, se jeta en potence dans le bois, entre Meyenbreckse et Wilhemsthal, et couvrit ainsi la marche des colonnes, tandis que le maréchal d'Estrées prit la cavalerie de l'aile gauche, et s'avança contre celle du duc Ferdinand.

Le corps de Stainville était composé des grenadiers de France, des régiments d'Aquitaine, de Poitou, et des deux régiments suisses de Waldner et d'Eptingen; il s'engagea, entre ces troupes et l'infanterie anglaise du général Granby, un combat des plus acharnés, et qui dura longtemps. Cependant l'armée alliée s'avançait toujours, et occupa enfin les hauteurs de Calle sur les derrières de Stainville, tandis qu'un détachement l'attaquait sur sa droite. Ce mouvement, exécuté au moment d'un coup de vigueur du corps de Granby, devint décisif; une partie de l'infanterie française fut enfoncée et dispersée avec une perte considérable. Stainville se décida alors à faire sa retraite; et quoiqu'il fût presque enveloppé, il l'exécuta avec tant d'ordre, que l'armée put suivre la sienne tranquillement, et qu'il s'en alla de position en position, sans autre perte que celle qu'il avait éprouvée dans le combat du bois.

L'armée française prit position sur les hauteurs de Tannenwalde. Le duc Ferdinand campa avec la sienne, la droite à Weimar, la gauche à Hohenkirch; le général Luckner à Holzhausen; lord Granby sur le Durrenberg, à la droite de l'armée.

Les Français perdirent 4 à 5,000 hommes en tués, blessés ou prisonniers; la perte des alliés fut très-peu considérable.

MM. d'Estrées et de Soubise passèrent la Fulde au-dessus ou au-dessous de Cassel, dans la nuit du 24 au 25, et campèrent entre Landwershagen et Lutternberg. Une division occupa le camp retranché de Kratzenberg, en avant de Cassel, où elle resta jusqu'au 17 août. L'ennemi ayant ainsi quitté la rive gauche de la Fulde, le duc détacha une brigade sur les hauteurs de Tannenwalde; le corps de Granby prit position sur celles de Karlsberg et dans le bois de Habichtswalde.

L'issue du combat de Wilhemsthal renversa les projets des maréchaux français, et les rejeta sur la défensive, malgré que la possession de Gœttingen, et la supériorité

de leurs forces, leur permissent de reprendre leurs opérations. D'un autre côté, le duc craignit de poursuivre ses succès sur le Mein, parce que sa gauche et ses communications étaient fortement menacées par cette place; il se borna à resserrer l'armée ennemie, afin de profiter de la première faute qu'elle pourrait commettre.

Les maréchaux espéraient tout de la diversion du prince de Condé, sur le bas Rhin, contre le corps du prince héréditaire; et se firent joindre, en attendant le résultat, par le prince Xavier de Saxe, qui des environs de la Thuringe, vint concourir à la défense de la Fulde. L'armée prit alors, le 26 juin, une position plus étendue, la gauche vers Durrenhagen et Berghausen, la droite sur les hauteurs de Heiligenrode et de Lutternbourg, avec une forte garnison à Munden, au confluent de la Fulde et de la Werra. Le lieutenant général Chevert était à Dreyrode près de Gœttingen, avec 18 bataillons et 38 escadrons.

La position de ce corps engagea le duc à renforcer le général Luckner à Holzhausen, et à porter sur ce point 12 bataillons et 24 escadrons. Quelques autres mouvements eurent lieu afin de couvrir ou inquiéter les communications. Le comte de Rochambeau fut détaché avec une brigade d'infanterie et 8 régiments de cavalerie, pour débusquer de Fritzlar la brigade de Cavendish, qui se retira sur Hombourg, à l'approche de l'ennemi. Le duc, voyant que l'armée ne tentait rien de plus sérieux, donna ordre à lord Granby, le 2 juillet, de se réunir à la brigade de Cavendish, et de chasser l'ennemi. Rochambeau, attaqué, se retira à Treisa, et lord Granby s'établit à Hombourg, d'où il poussa ses partis pour enlever les magasins de Rothenbourg et Melsungen. Ces petits accidents décidèrent les Français à se porter derechef en avant, le 4 juillet; les alliés se retirèrent à leur approche à Fritzlar. Rochambeau campa d'abord à Hombourg, et ensuite à Wubern.

Jusqu'au 15 juillet, aucun événement ne mérite d'être rapporté. L'armée alliée s'étendit insensiblement par la droite, d'où elle inquiéta les convois des Français. Elle prit position, le 16, sur les hauteurs du bois Habichtswalde, la droite au ravin près de Hof, la gauche au Durrenberg, faisant face à Cassel.

Les maréchaux croyant avoir découvert le projet du duc, et voulant le déjouer, rappelèrent la division de Chevert qui avait été si longtemps près de Gœttingen; le 21, leur aile gauche s'avança jusqu'à l'Eder. Pour mieux observer ces mouvements, le duc s'établit entre Niedenstein et Kirchberg; 4 brigades à Gudensberg; le corps de Granby à Gerstenhausen sur la Schwalm; Luckner sur les hauteurs de Wabern avec une nouvelle division : son ancien détachement sous les ordres du général Waldhausen, s'était porté de Holzhausen à Wilhelmshausen dans le Rheinhardswalde, et ensuite à Hombrexen, pour couvrir Marbourg et la Dimel.

Comme le corps du prince Xavier de Saxe s'était un peu trop étendu entre Lutternberg et Munden, le duc essaya de tirer parti de cette faute, si fréquente et si souvent punie à la guerre. Le général Waldhausen, renforcé de trois brigades fut chargé de cette opération. Il partit de Wilhemsthal, le 23 juillet à neuf heures, et arriva dans la nuit sur les bords de la Fulde, en exécuta le passage au jour, sur quatre points; le colonel Schliefen, partit de Uslar, et passa par Hedemunden sur la Werra.

Les bords de cette rivière étaient garnis de grenadiers saxons, qui se défendirent avec courage, mais furent culbutés. Waldhausen détacha 2 bataillons pour faire face à la garnison de Munden, attaqua les hauteurs de Lutternberg, chassa l'ennemi, et poussa la cavalerie saxonne sur celle du colonel Schliefen. Le reste se rejeta en désordre sur l'aile droite de l'armée française, après avoir perdu 1,000 prisonniers, 13

pièces de canon et 8 drapeaux. Les alliés tournèrent derrière la Fulde, et campèrent près de Hohenkirch. Pendant cette attaque, le prince Frédéric de Brunswick avait tenu en échec le camp retranché de Kratzenberg, par une vive canonnade.

Le 24 après midi, Ferdinand s'établit dans le bois d'Oberstenholz; lord Granby sur les hauteurs de Borken : le général Waldegrave le remplaça à Gerstenhausen, Luckner passa la Schwalm, et prit position sur la rive droite de cette rivière; les généraux Zastrow et Gilsa se dirigèrent sur le bois de Habichtswalde; les corps de Bock, Waldhausen et Holdenberg, se portèrent à Niedermessel; le colonel Schliefen à Geismar, pour couvrir les magasins du Weser.

D'un autre côté, le général Rochambeau joignit l'armée française, et campa vers Melsungen. Ferdinand, voyant cette aile isolée sur la gauche de la Fulde, tandis que le reste de l'armée était sur la rive droite, résolut de l'attaquer. Il porta son aile droite jusqu'à Elfershausen et Mostheim, et le général Sporken, avec le reste de l'armée, s'avança près de l'Eder, aux environs de Felsberg; mais lorsque le duc eut reconnu que cette partie de l'armée française s'était retranchée sur le Heiligenberg, il renonça à son projet, et retourna, le 26 juin, à Gudensberg. Les Français profitèrent de la leçon, et retirèrent leurs troupes sur la rive droite de la Fulde. Le reste du mois se passa en escarmouches contre les magasins.

Tandis qu'on s'amusait en Hesse à des entreprises insignifiantes, le prince héréditaire observait aux environs de Munster le corps du prince de Condé, lequel après s'être rassemblé à Wesel, le 21 juin, avait poussé insensiblement ses troupes légères sur l'Ems, dans la vue de détruire les dépôts de l'armée alliée. Le prince héréditaire, trop faible pour tout couvrir, resta aux environs de Munster, pour garantir au moins cette place et Lipstadt. Les événements de la Hesse ayant décidé les maréchaux d'Estrées et de Soubise à rappeler le prince de Condé, il partit, le 16 juillet, laissant le lieutenant général d'Auvet avec quelques milliers d'hommes sur le Rhin. Il se dirigea sur Dusseldorf, traversa le duché de Berg, passa la Lahn, le 6 août, à Giessen, et prit position à Alten-Buseck. De son côté, le prince héréditaire suivit cette marche par Corbach, arriva, le 2 août, aux environs de Marbourg, et campa à Ober-Weimar.

Le duc, dont le dessein avait été jusqu'alors de forcer l'armée française à quitter les environs de Cassel, ne pouvait y parvenir qu'en empêchant la réunion de cette armée avec le prince de Condé; or, pour cela, il fallait combattre. En effet, lorsque deux corps communiquent entre eux, et ont la latitude de prendre en arrière le point concentrique qu'ils désirent, leur jonction ne peut être empêchée que par un combat. Le duc résolut donc d'attaquer le gros de de l'armée qui occupait toujours à peu près la même position derrière la Fulde, depuis Munden jusqu'à Spangenberg; Stainville posté à Bebra, avait devant lui le général Luckner à Rothenbourg.

Toutes les dispositions furent faites pour attaquer le 8 août. Le général Luckner reçut l'ordre de laisser un détachement de troupes légères devant le corps de Stainville, et de filer avec le reste de ses troupes, par Heimbach, sur Spangenberg et Bergenheim. Le général Freytag dut passer à Neumorschen, et se porter à Morshausen. L'instruction adressée à lord Granby portait qu'il prendrait les armes et resterait en avant de son camp, en deçà de Melsungen; le général Conway, avec 12 bataillons anglais et l'artillerie nécessaire, passa l'Eder sur trois colonnes à Brunslar, et s'empara des bois situés entre ce village et Wagenfurth. Sporken occupa, avec 12 bataillons et 29 escadrons, les hauteurs entre Baunerherberg et Baldorf; 12 bataillons et l'artillerie hanovrienne, réunis au corps du gé-

néral Bock ; marchèrent au Brand, où ils joignirent le prince héréditaire, qui fut en outre renforcé de 12 escadrons et de la brigade Gilsa. La brigade Marbourg reçut ordre de se porter avec 4 escadrons dans le Habichtswalde. Le prince Frédéric, avec le corps de Waldhausen, partit le 7 au point du jour, passa le Weser, et remonta la Werra, dans la vue de marcher par Eschwege et Wanfried, sur les derrières de l'ennemi.

Lorsque tous les corps furent arrivés à leurs postes, lord Granby canonna l'ennemi à une heure après midi, et détacha le général Wangenheim à Mansfeld, avec 2 bataillons et 4 escadrons, pour jeter un pont sur la Fulde. Le général Conway, de son côté, repoussa les postes français entre Grabenau et Buchwerra, et plaça son artillerie sur l'Ellenberg, afin de jeter, sous la protection de son feu, un pont près de Buchwerra. Sporken occupa les moulins de Grifse, le général Malsbourg Nieder-Zweeren, et le prince héréditaire les défilés de Wilhemshausen, Spelle et Wohnhausen.

A six heures du soir, le camp français fut canonné vivement par toutes les batteries ; le général Wangenheim passa la Fulde à Mansfeld, et prit position dans le bois situé sur la gauche de l'ennemi. Conway fit passer la Fulde à 200 hommes, près de Buchwerra, afin de culbuter les postes, et de se retrancher sur la rive droite. La canonnade dura jusqu'à dix heures du soir. Tempelhof ne dit pas pourquoi l'attaque n'eut pas lieu ce jour-là, ni le lendemain. Il paraît que le projet était de faire aborder l'aile droite des Français par le prince héréditaire, tandis que le prince Frédéric arriverait sur leurs derrières par la Werra, et que les autres corps appuieraient l'attaque sur le front et la gauche, mais que les pluies continuelles ayant fait déborder toutes les rivières, en empêchèrent l'exécution; car le 10, tous les corps revinrent dans leurs positions. L'armée campa, la gauche sur le Baunerherberg, le centre vers Haldorf et Ellenberg, la droite près du bois de Melsungen ; lord Granby à la droite de l'armée, derrière Melsungen. Le corps du prince héréditaire à Hombourg sur l'Ohm, devant le prince de Condé qui était à Stangerode.

La position dans laquelle Ferdinand avait resserré l'armée française, ne lui laissait presque aucune ressource surtout en fourrages; les deux maréchaux, sentant en outre la nécessité d'opérer leur jonction avec le prince de Condé, résolurent de marcher sur Friedberg. En conséquence on retira les garnisons de Gœttingen et de Munden, et l'on confia la défense de Cassel au général Diesbach, à la disposition duquel on mit 16 bataillons et 300 chevaux. L'armée s'ébranla, le 17 septembre, au point du jour, entre la Fulde et la Werra sur Hirschfeld Le corps de Stainville forma l'avant-garde, le comte de Guerchy flanqua la droite de la colonne.

Le duc jugea bientôt que le but des ennemis était de joindre le prince de Condé, de délivrer Cassel, et de reprendre l'offensive : laissant donc assez de troupes devant cette place, il se porta en toute diligence par Hombourg et Schwarzenborn, aux environs de Grabenau. Les généraux Luckner et Bock furent destinés à renforcer le prince héréditaire, resté en face de Condé. Quant au duc, il resta deux jours dans son camp à observer la direction de la grande armée française.

Aussitôt qu'il en fut informé, il se porta, le 26 à Ulrichstein ; mais déjà il était trop tard, car elle était arrivée à Hitzkirchen; et comme les corps de Stainville et de Guerchy la précédaient d'une marche, et occupaient Windecken, la réunion avec le prince de Condé devenait presque impossible à empêcher.

Le prince héréditaire, de son côté, fit tous ses efforts pour y parvenir. Après avoir reçu, le 21 août, les renforts que lui amenaient les généraux Luckner et Bock, il ré-

solut d'attaquer le prince de Condé campé à Rheinersheim, passa l'Ohm, le 22 au matin, sur quatre colonnes, et repoussa l'avant-garde française. Malheureusement sa bonne volonté fut neutralisée, parce que, suivant l'usage des attaques multipliées, deux des colonnes n'arrivèrent point à l'heure fixée. Le 23, nouvelles tentatives ; mais les Français avaient abandonné la position : il établit son infanterie à Gruneberg, et les suivit avec sa cavalerie. Condé se mit en bataille, déterminé à tenir ferme. Le prince, surpris de cette attitude, crut prudent de retourner à Gruneberg, afin de combiner ses opérations pour le lendemain. Il se mit effectivement en marche au point du jour ; malgré sa diligence, il trouve la position évacuée : instruit par l'expérience de la veille, il suivit l'ennemi avec toutes ses forces ; mais il avait manqué le moment favorable ; et lorsqu'il l'atteignit, il occupait une excellente position près de Gruningen. Le 25 au matin, il essaya en vain de l'en déloger; ce qui le détermina à repasser la Wetter, et à revenir le 26 à Gruneberg.

Ferdinand qui s'était porté à Schotten, et de là sur Nidda, n'y arriva que pour voir le prince de Condé, camper à Pohlgons et sur le Johannisberg, d'où il se liait avec la grande armée.

Le 30 au matin, son avant-garde fut délogée après un combat assez vif par le prince héréditaire, qui s'était mis en marche pour Assenheim. Cependant le prince de Condé prévenu, vers les onze heures, du depart de ce dernier, s'était mis en marche de Bergen pour soutenir son avant-garde, et avait été renforcé par 5 bataillons de grenadiers que lui amena le duc de Stainville. Les têtes de ses colonnes arrivèrent au moment où le prince de Brunswick formait ses troupes, dans la position de l'avant-garde. Les brigades Boisgelin et de Berry, ainsi que les gendarmes attaquèrent sur-le-champ la droite des alliés, et Stainville, la gauche. Il s'engagea alors un combat très-vif, pendant lequel les Français, recevant successivement de nouvelles troupes, débordèrent la droite de l'ennemi. Le prince héréditaire fut obligé de repasser la Wetter après avoir perdu près de 1,500 hommes et dix pièces de canon.

Aussitôt que Ferdinand apprit la mauvaise issue de cette affaire, il détacha, dans la soirée, sa seconde ligne sur Bingenheim et Staden, et la suivit lui-même, le 31 août au matin, avec le reste de ses troupes et celles du prince héréditaire. La réunion des armées françaises s'effectua enfin dans la nuit du 30 au 31 ; elles campèrent la droite à Nidda, la gauche sur le Johannisberg; le corps saxon entre Bergen et Vilbel; celui du duc de Castries à Karben.

Après un événement si longtemps désiré, il s'agissait de sauver Cassel, bloqué par le prince Frédéric de Brunswick ; le moyen le plus court, était de livrer bataille ; mais la crainte de la perdre retenant les maréchaux, ils crurent atteindre leur but, en manœuvrant par leur gauche sur la Lahn, et s'ouvrir une communication avec Cassel par la principauté de Waldeck. Le prince de Condé ouvrit la marche, le 4 septembre, et se porta par Giessen à Grosenbuseck. L'armée le suivit, et s'établit le 9 à Burkardsfeld ; le prince Xavier resta avec les Saxons à Bergen.

Ferdinand devina à l'instant le projet de ses adversaires, et prit poste le 9, sur les bords de l'Ohm entre Schweinsberg et Hombourg : par cette position habilement choisie, il était en mesure de prévenir les Français sur tous le points.

Le 10, leur avant-garde, sous le duc de Stainville, passa la Lahn, et se dirigea sur Krosdorf : l'armée la suivit le 12, et campa près de ce village ; l'avant-garde se porta ce jour-là à Frohnhausen, qu'atteignit aussi le prince de Condé. Pour s'opposer à ce mouvement, Ferdinand laissa le corps de Granby sur les hauteurs de Hombourg, et se porta le 14 à Schwarzenborn, d'où il détacha la

division Conway à Roda, pour s'emparer le lendemain des hauteurs à droite de Wetter, où l'armée vint camper le 15. Par cette marche, le plan des généraux français fut encore une fois déjoué, car ils voulaient venir camper eux-mêmes à Wetter. En effet, ils avaient pris, le 16, la direction de Marbourg; mais instruits qu'ils avaient été prévenus par le duc, ils s'établirent dans une position très-forte, la droite à Marbourg, la gauche à Michelbach; le corps de Stainville couvrant leur front à Cosfeld, le prince de Condé à Werda : la Lahn et l'Ohm séparaient les deux armées.

Les maréchaux, convaincus que toutes leurs manœuvres n'aboutissaient à rien, en essayèrent de nouvelles sur leur droite. Les corps du prince Xavier et de Castries, des environs de Bergen, se portèrent par la rive gauche de la Lahn aux environs d'Amenebourg; leurs troupes légères, qui battaient le pays entre l'Ohm et la Fulde, inquiétaient déjà les communications des alliés avec le corps de blocus de Cassel et les magasins. En poussant ces divisions sur la rive droite de l'Ohm, pour agir de concert avec elles, il était probable qu'elles feraient lever le blocus, ou engageraient le duc à faire un mouvement. Les alliés gardaient les passages de cette rivière assez faiblement : Wangenheim était à Hombourg avec 7 bataillons et 7 escadrons; le général de Zastrow à Langenstein, avec 6 régiments hanovriens; lord Granby près de Kirchhain; le pont du moulin d'Amenebourg était barricadé et défendu par une grande redoute; le château renfermait une garnison de 600 hommes.

Tout à coup l'armée saxo-française s'établit vis-à-vis de Hombourg, la gauche près d'Amenebourg. Le 21 septembre, au point du jour, le château fut battu en brèche, la redoute du pont attaquée. La garnison se défendit avec bravoure jusqu'à huit heures, que le corps de Zastrow arriva à son soutien. Ce général fit relever les troupes de la redoute, plaça son artillerie sur la rive droite de l'Ohm, et chauffa les troupes françaises qui attaquaient la tête du pont. Ce tapage attira Ferdinand sur les lieux. Il fit aussitôt appeler le corps de Granby, qui vint relever à quatre heures du soir les troupes fatiguées de Zastrow. Enfin, après quinze heures d'un combat continuel, les Français renoncèrent à leur entreprise, avec perte de 1,100 hommes hors de combat; celle des alliés fut à peu près égale. La garnison du château d'Amenebourg, après une fort belle défense, se rendit au duc de Castries. Les deux armées conservèrent leurs positions. Les pluies extraordinaires qui tombèrent à cette époque, rendirent les routes impraticables, et suspendirent les opérations.

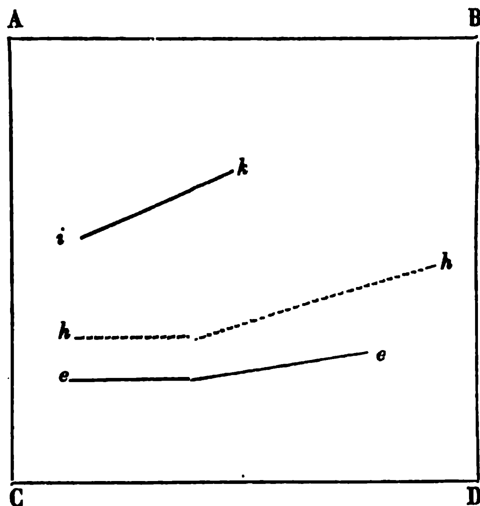
Au milieu d'octobre, Ferdinand fit renforcer, par 8 bataillons, le corps de blocus de Cassel, et commencer le siége le 16, sous la direction du général de Huth. Le commandant se défendit d'abord avec vigueur; mais, rendit la place, faute de vivres, le 1er novembre, à condition que la garnison rejoindrait l'armée.

Le 7 novembre, on reçut enfin la nouvelle du traité préliminaire conclu à Fontainebleau entre la France et l'Angleterre; il mit fort à propos un terme aux scènes vraiment inconcevables de cette campagne, sans en apporter au scandale causé par la conduite de la guerre maritime. Le pacte honteux, conclu à Versailles par le duc de Nivernois, céda à l'Angleterre Minorque qui lui ouvrait la Méditerranée; lui acquit le Sénégal, l'Acadie, le Canada et le cap Breton; lui garantit la possession non moins importante de la Floride et de Pensacola dont dépend l'empire du golfe du Mexique, celle des îles de Grenade, de la Dominique, de Saint-Vincent et de Tabago, stations avantageuses dans les Antilles, sur les côtes de l'Amérique méridionale; enfin le droit de couper des bois de teinture qui, entre ses mains, lui assurait un moyen de commerce

interlope facile et un prétexte pour élever de plus hautes prétentions sur l'Amérique espagnole.

Observations sur la dernière campagne du Hanovre.

Les fautes commises la campagne précédente étaient si sensibles, qu'elles firent changer le choix primitif de la ligne d'opérations. S'il était contraire à tous les principes d'établir, en 1761, deux lignes sur une seule frontière, il était plus ridicule encore d'employer 100,000 hommes à des opérations accessoires, telles que les siéges de Munster et Lipstadt, tandis que l'armée, appelée par sa position avantageuse à frapper les coups décisifs, n'avait été portée qu'à 45,000 hommes. On résolut donc de revenir au plan de 1759, et de rétablir la masse principale en Hesse, pour opérer par la droite; mais on isola de nouveau les forces, et l'on forma, sur le bas Rhin, une seconde armée absolument inutile. N'est-il pas en effet ridicule de voir un gouvernement faire des dépenses énormes, et lever des armées formidables, pour les laisser dans l'inaction, les tenir à des distances énormes, et employer trois mois à les réunir, pour raccommoder un peu la sottise de leur isolement, tandis que cette réunion pouvait s'opérer au commencement de l'année, par un seul trait de plume du ministre? On retomba en outre dans les fautes de 1759 et 1760, en ne donnant aucun grand but aux opérations, comme je l'ai observé dans le chapitre XV de la troisième partie. En jetant un coup d'œil sur le théâtre de cette trop fameuse guerre, on verra qu'il formait à peu près un carré, comme nous l'avons dit dans le chapitre XIV, deuxième partie.



La face AC se trouvait formée par le Rhin et l'Ems; la face AB par la mer du Nord; la face BD par le Weser; la face CD par la ligne du Mein, pivot naturel des mouvements offensifs des Français.

Il est impossible de trouver un théâtre de guerre plus avantageux. L'armée française avait pour elle trois des faces du carré; car la ligne du Rhin lui appartenait, la Hollande formait un obstacle par sa neutralité, et la mer du Nord valait mieux qu'une armée, puisque, si les alliés y eussent été acculés, ils auraient été obligés de se rendre ou de s'embarquer. Dans le fait, si une telle opération avait eu lieu à la suite d'une ou deux batailles vigoureuses, on peut bien penser qu'il ne s'en serait échappé qu'une faible partie; car 60 à 70,000 hommes ne s'embarquent pas facilement. D'ailleurs, à cette époque, la marine anglaise était employée dans des parages éloignés, et l'on peut affirmer que cette armée eût été à moitié détruite.

Pour parvenir à ce grand but, il suffisait de gagner obliquement la position centrale de Paderborn ou de Lipstadt à Minden, en opérant assez vivement pour que le duc restât toujours sur la gauche de l'armée, vers Munster et Osnabruck, dans l'angle CAB,

ligne *ik*. Cela était d'autant plus facile que, par la possession de Gottingen, les Français formaient déjà cette ligne brisée *ee*, qu'il eût suffi de prolonger vivement un peu à droite pour former la ligne *hh*, qu'on eût obtenue par 3 ou 4 marches. Il était d'autant plus naturel de donner cette direction aux opérations, et de les pousser avec vigueur, qu'en cas de revers, il était toujours facile de revenir de la ligne *hh* à celle du Mein, indiquée par le côté BD.

La campagne dans laquelle on se rapprocha le plus de cette manière d'opérer, fut celle de 1759 : les Français furent d'un seul coup, maîtres de la moitié du théâtre de la guerre ; et, si l'on avait ensuite agi avec plus de vigueur, la guerre eût été sans doute terminée en deux mois.

Je sais que cette direction, quoique décisive, n'aurait pas anéanti une armée sans combat. Il fallait encore au lieu de rester tranquilles six semaines dans des camps, *que les Français marchassent vivement à l'ennemi pour le battre et le détruire ; et, s'ils étaient repoussés, profiter de leur supériorité numérique et des avantages de la direction générale des opérations, pour l'attaquer de nouveau, et livrer des batailles jusqu'à ce qu'ils eussent atteint leur but.*

La campagne de 1806 contre la Prusse est la meilleure preuve de la vérité de ces assertions, ainsi qu'on l'a déjà dit au chapitre XIV. Le théâtre était le même que celui proposé plus haut : le Rhin, la mer du Nord, l'Elbe et le Mein en formaient les limites ; la marche sur la Saale produisit la ligne *hh*, et fit gagner l'Elbe avant les Prussiens, c'est-à-dire le seul côté du carré qu'ils eussent pour eux. Ce fut encore la même combinaison qui plaça l'armée de Melas à Marengo dans une situation si désastreuse, puisque, les Autrichiens ayant contre eux la ligne des Alpes, celles de la mer Méditerranée et du golfe Adriatique, Bonaparte vint s'emparer, sur le Pô, du seul point de retraite de leur armée. Enfin, c'est absolument la même ligne de manœuvre que Napoléon eut l'intention de prendre contre les Russes à l'expédition d'Eylau, et qui aurait obtenu les plus grands résultats, si les officiers dépêchés au prince de Ponte-Corvo, n'avaient été pris, et n'eussent ainsi donné, au général Beningsen, le moyen de sortir de l'angle formée par la Vistule, la mer Baltique et la ligne de Thorn à Kœnigsberg (1).

Dans les campagnes de 1758 à 1762, les Français avaient bien plus de motifs encore d'adopter le système dont nous venons de parler : leur armée déjà nombreuse pouvait être renforcée à volonté par des milices provinciales ; elle n'avait à combattre que les petits princes de Hesse et de Brunswick, soutenus d'environ 20,000 Anglais. Cette armée alliée, une fois chassée de ses foyers, par le mouvement que nous avons indiqué, n'avait plus de ressources ni de recrutement.

Dans le fait, ce sera une tache éternelle du règne de Louis XV, que ses généraux se soient laissés repousser pendant quatre campagnes consécutives, jusque sur le Rhin et le Mein, par une armée inférieure de moitié, composée des troupes de deux ou trois petits princes, qu'une seule bataille eût anéanties à jamais. On ne peut sûrement en accuser que leurs mauvaises combinaisons et leur irrésolution, puisque l'armée était brave, aguerrie, et que les troupes se couvrirent de gloire dans les affaires de Bergen, de Wilhemsthal, et à Amenebourg. En lisant ces tristes vérités, on se convaincra combien les princes ou les ministres appelés à désigner les généraux en chef, sont responsables de leur choix envers la postérité.

Je ne ferai pas une longue dissertation

(1) Ceci a été publié en 1809. Dès lors l'empereur Alexandre fit la même manœuvre en décidant la marche des armées russes et prussiennes par la Bohême, en 1813.

sur les opérations de cette campagne ; elles portent le cachet de la médiocrité des généraux qui les ont dirigées.

L'armée française, commençant ses mouvements offensifs à la fin de juin, avait les grands corps de Chevert et du prince Xavier, détachés à sa droite, indépendamment de l'armée du prince de Condé, sur sa gauche, à soixante lieues d'elle, ainsi moitié seulement de ses forces étaient disponibles. A quoi tendaient tous ces détachements pour des accessoires ? Comme l'armée de Soubise, dans la campagne précédente, le corps de Condé eût été bien mieux placé à Stadtbergen qu'à Wesel, attendu qu'il aurait lié ses opérations avec la grande armée, et en aurait assuré les communications en achevant de couper celles de l'ennemi ; en effet il eût formé la base ou le crochet important de la ligne *hh*, indiquée dans le carré.

Si la position de l'armée française sur la Dimel était défensive, elle fut très-mal choisie, comme nous l'avons déjà dit ; si elle avait au contraire un but offensif, pourquoi les maréchaux se laissèrent-ils déconcerter par les colonnes multipliées de Ferdinand, qui se présentaient au combat avec une rivière à dos ? Au lieu de se retirer précipitamment de Wilhemsthal, ils auraient dû faire un changement de front général contre le corps de Sporken aussitôt que l'affaire fut engagée ; ce corps eût été fort compromis, et par suite le reste de l'armée ; car, par cette manœuvre, Sporken eût été accablé, et le duc prévenu sur ses communications, dans l'instant même où la division Granby courait à sa ruine. Le même mouvement aurait pu s'exécuter par l'aile opposée contre cette division, en marchant sur elle, car elle eût été accablée isolément, pendant que le reste de l'armée déployait ses colonnes sur la Dimel.

L'affaire de Wilhemsthal présente absolument les mêmes dispositions générales que la bataille de Crevelt : c'est une aile gauche tournée, qui jette à la hâte un corps en potence, tandis que l'armée décampe ; la seule différence qu'il y ait, c'est qu'à Crevelt, le mouvement fut plus fortement combiné, que les alliés y portèrent une plus forte masse, et qu'il fut plus dangereux pour l'armée française, à cause du Rhin auquel sa droite fut menacée d'être acculée.

Dans tous les cas, ce combat devait être sans résultat, puisque moitié des forces françaises n'était pas présente, et que la majeure partie de celle-ci n'y prit aucune part. Un petit échec éprouvé par une division, décida néanmoins du succès de toute une campagne, quoique l'armée malgré ses détachements, fût encore bien supérieure à l'ennemi : on peut juger par là de la bonté des manœuvres et des idées militaires des généraux qui la commandaient.

On ne devinera jamais pourquoi les maréchaux, après avoir attiré à eux les corps de Chevert et du prince Xavier, et avoir ainsi acquis une grande supériorité, ne se décidèrent pas à opérer leur jonction avec le prince de Condé, en marchant en avant : il était plus honorable, et en même temps plus avantageux d'attaquer Ferdinand, et d'exécuter cette réunion de vive force, que de se sauver sur le Mein pour y parvenir. Mais ce qui est beaucoup plus surprenant encore, c'est leur pusillanimité après cette jonction : ils comptaient alors près de 100,000 combattants, contre 55,000 ; le premier de leurs devoirs était de sauver une place importante et 16 bataillons qu'elle renfermait ; cependant ils la laissèrent prendre à quelques marches d'eux. L'histoire des guerres de la révolution offre peu d'exemples pareils ; elle présente au contraire des contrastes frappants : les deblocquements successifs de Dunkerque, de Maubeuge et de Landau en 1793, font sûrement autant d'honneur aux généraux novices de la république, que le honteux abandon de Cassel en fait peu aux savants capitaines de Louis XV.

L'idée que le duc Ferdinand eut de mar-

cher au-devant de l'armée française, et de prendre l'initiative, était fort sage; mais ses attaques furent plus morcelées encore qu'à Crevelt. Je ne sais trop à quoi servait celle de Sporken contre le corps de Castries, tandis que lord Granby frappait le coup décisif à l'aile opposée. Il est certain que si Sporken avait été lié au centre du duc, et que celui-ci eût détaché un corps d'égale force au secours de lord Granby, tous les principes de l'art eussent été appliqués; l'armée alliée aurait alors concentré ses efforts sur la gauche des Français, qui, attaqués de front, en flanc et à revers, par des forces supérieures, n'auraient pas longtemps disputé la victoire. C'était ici le cas d'appliquer les maximes indiquées dans le chap. XII : car si l'armée française avait perdu une bataille décisive sur sa gauche, le corps de Castries trop éloigné pour y prendre part, l'eût été assez pour être coupé par les attaques du centre de l'armée alliée. *Mais le duc se priva d'un corps considérable au point décisif, pour faire entrer en action une plus grande masse de forces ennemies :* ce qui est une faute majeure.

Le projet du passage de la Fulde, est conçu sur des principes encore moins solides ; il fallait que le duc méprisât bien ses adversaires, pour s'étendre par ses ailes pendant trois jours, et porter au loin, sur la droite des Français, un corps qui devait franchir deux grandes rivières pour venir la tourner. Ce système d'envelopper au loin les ailes, a été sévèrement puni dans les dernières guerres, quand on a eu affaire à des généraux qui savaient employer des masses centrales; il a fait perdre la bataille de Neerwinde à Dumouriez, celle de Fleurus à Cobourg, celle de Lonato à Wurmser, celle de Stockach à l'armée du Danube, celles de Marengo à Melas, de Hohenlinden à l'archiduc Jean : il a causé la ruine des Autrichiens à Montenotte, Rivoli et Austerlitz ; il fera manquer toutes les opérations que l'on combinera sur un principe aussi faux. La seule excuse que l'on puisse alléguer en faveur du duc, c'est le caractère des hommes qui lui étaient opposés ; et cette excuse n'est guère valable, car il eût été possible d'opérer en masse sur une des extrémités, avec autant d'avantage dans le succès et moins de chances défavorables en cas de revers.

CHAPITRE XXXII.

Dispositions générales pour la campagne de 1762. *Opérations en Silésie.*

Frédéric se trouvait, à la fin de 1761, dans une position bien plus critique encore que l'année précédente ; il était probable qu'il succomberait enfin, malgré, tous ses efforts et les sottises de ses ennemis. En effet, la prise de Colberg n'avait pas seulement établi les Russes au cœur de ses États, elle leur donnait encore la facilité de commencer leurs opérations de bonne heure. D'un autre côté la prise de Schweidnitz, l'occupation de la haute Silésie, du riche électorat de Saxe et de la Poméranie, ne laissaient au roi aucun moyen de recruter son armée, qui fondait tous les jours ; pour comble de maux, l'Angleterre lui retint ses subsides accoutumés. La maison d'Autriche se croyait si sûre de terminer la guerre, qu'elle licencia maladroitement 500 officiers et 20,000 hommes de ses meilleures troupes. La Providence qui se joue des combinaisons humaines renversa toutes les espérances des ennemis du roi : l'impératrice de Russie, la plus implacable de tous, mourut le 8 janvier, et son fils Pierre III lui succéda.

A peine ce prince, attaché depuis longtemps au roi par les liens d'une sincère amitié, eut-il saisi le timon des affaires, qu'il annonça aux puissances belligérantes ses intentions pacifiques, et ordonna au corps de Czernischef de se retirer en Po-

logne, ce qui s'effectua dans le courant du mois de mars. Sa paix particulière fut signée à Pétersbourg le 5 mai, et la Suède ne tarda pas à l'imiter.

Frédéric, débarrassé de son plus redoutable ennemi, sentit renaître l'espérance. Son armée recomplétée comme par enchantement, et renforcée en outre par les corps de la Poméranie et de la Marche, fut bientôt en état d'ouvrir la campagne.

La défection de la Russie et de la Suède déconcerta les alliés, et détruisit leur premier plan. Daun vint prendre le commandement de la grande armée de Silésie, qui fut portée à 106 bataillons et 149 escadrons. Il paraît que la base de son projet était de se borner à conserver ce que l'on avait gagné, sans songer à étendre ses conquêtes. Serbelloni commandait le corps autrichien qui devait agir défensivement en Saxe avec l'armée des cercles. La France adopta un plan de campagne inverse de l'année précédente, et dont nous avons déjà rendu compte au chapitre précédent.

Daun arriva à l'armée le 9 mai, et la fit déboucher des défilés le 15, sur six colonnes, pour s'établir dans la plaine de Kratzkau, entre la montagne de Zoptenberg et le ruisseau de Schweidnitzwasser, la droite à Kaltenbrunn, la gauche vers Stephanshain.

Les Prussiens, sans s'inquiéter beaucoup, renforcèrent leurs postes et restèrent en cantonnements resserrés vers Strehlen et sur les deux rives de la Lohe. Le 20 mai, Frédéric ayant reçu la nouvelle qu'en vertu d'une alliance avec la Russie, le corps de Czernischef devait se joindre à lui comme auxiliaire, résolut de l'attendre; et le général autrichien, qui craignait déjà pour l'avenir, attendit complaisamment qu'on vînt l'inquiéter. Les deux armées gardèrent donc leurs positions pendant tous les mois de mai et de juin, sans autre événement que des escarmouches, où les Autrichiens eurent presque toujours le dessous, ce qui leur fit beaucoup regretter le licenciement de leurs excellentes troupes légères.

Frédéric voulait débuter par le siége de Schweidnitz; or, pour l'entreprendre, il fallait forcer Daun à quitter ses positions, en l'attaquant, ou manœuvrant sur ses communications. A cet effet, le général Werner rassembla un corps nombreux à Cosel, et se porta le 13 mai à Ratibor. Cette diversion ne remplit point son but : Daun ne fit point de grands détachements, il se borna à renforcer jusqu'à 9,000 hommes la division de Beck, qui couvrait la Moravie. Tout se passa en mouvements insignifiants jusqu'au 24 juin, que le duc de Bevern arriva avec un petit renfort à Eichlau, et prit le commandement d'un corps de 21 bataillons et 36 escadrons.

Enfin, Czernischef joignit l'armée prussienne le 1er juillet avec 23 bataillons et 16 escadrons, ce qui la porta alors à 82 bataillons et 135 escadrons, avec 316 pièces de canon, non compris la division de Bevern.

Le roi, dans l'intention de déborder Daun, de le couper des défilés, et de le forcer à une bataille, donna le commandement de 25 bataillons et 26 escadrons au général Neuwied, qui se porta dans la nuit du 1er au 2 juillet aux environs de Kostenblut, d'où il devait repartir la nuit suivante, pour s'emparer des montagnes de Ziskenberg, en arrière de Freybourg, passant par Weichereau et Bertelsdorf. L'armée qui s'était rassemblée le 1er à l'entrée de la nuit, s'établit dans le plus grand silence sur les hauteurs de Sachwitz, d'où elle devait également partir dans la nuit du 2 au 3 sur quatre colonnes, pour gagner Freybourg par Ossig, Rauske, Preilsdorf, Tscheschen, en passant à droite de Zirlau; mais Daun, instruit par un déserteur du départ du corps de Neuwied, se mit en mouvement dans la même nuit, et rentra dans les défilés, où il campa, la droite à Oberbogendorf, la gauche à Pulsnitz, le centre en arrière de Freybourg. Frédéric, ayant été informé de

cet événement, le 2 au matin, fit mettre ses troupes légères aux trousses de l'ennemi, et se porta le soir avec l'avant-garde sur les hauteurs de Wurben, près de Schweidnitz, où l'armée prit le 3 au matin, son ancien camp de Buntzelwitz. Le corps de Neuwied se porta le 2 à Strigau.

Frédéric savait que la position de Daun était inattaquable de front, mais il n'ignorait pas qu'en manœuvrant par Hohenfriedberg, on en déborderait à la fois la gauche, et menacerait Braunau, où se trouvaient ses grands magasins. D'un autre côté le maréchal jugeant par une reconnaissance, que le roi adopterait ce parti, porta sur-le-champ le corps de Brentano, de Burkersdorf sur les hauteurs d'Adelsbach, qui couvrent la route de Friedland à Braunau.

Daun ne s'était pas trompé : le roi avait résolu de porter, dès le 4, sur les montagnes de Hohenfriedberg la division Neuwied et un corps de 22 bataillons et 33 escadrons, commandé par le général Czernischef, pour opérer contre l'armée autrichienne, soit qu'elle se trouvât encore dans la position de Kunzendorf, soit qu'elle l'eût abandonnée. Mais Frédéric ayant été fortement indisposé, l'exécution de ce mouvement fut retardée jusqu'au 5.

Neuwied se mit en marche ce jour-là, à l'entrée de la nuit, sur Hohenfriedberg et de là sur Reichenau, où l'on rencontra les premiers postes de Brentano qui furent chassés. Le roi quitta à minuit le camp de Buntzelwitz avec le corps de Czernischef. Lorsqu'il entendit tirer le canon du côté du général Neuwied, il se hâta de le joindre avec la cavalerie, et ordonna, à son arrivée, de déloger l'ennemi des hauteurs entre Reichenau et Adelsbach ; mais les postes autrichiens se retirèrent sur les hauteurs à pic qui forment un plateau inabordable en arrière de ce dernier village, où le corps entier de Brentano était en position. L'infanterie prussienne traversa néanmoins Adelsbach sous le feu des batteries, et commença à gravir les montagnes. Le roi ayant reconnu les difficultés de cette attaque, y renonça. Toutes les troupes revinrent, à l'exception des 5 bataillons de la tête qui déjà trop engagés, ne purent se retirer. Après des efforts inouïs, ils parvinrent haletants, au sommet de la montagne, où ils furent chargés et culbutés dans les ravins, par des troupes fraîches et supérieures en nombre. Cette affaire, qui eût peut-être réussi, s'ils eussent été soutenus, coûta aux Prussiens 700 morts ou prisonniers, et 600 blessés; mais ce qu'elle eut de plus fâcheux, c'est qu'elle retarda Neuwied d'une journée, et donna au maréchal Daun le temps de soutenir ses dépôts de Braunau.

Frédéric poursuivit néanmoins son opération, en cherchant à déborder Brentano, pour gagner Friedland ; Neuwied reçut ordre de continuer sa marche; mais l'extrême fatigue des troupes ne permit pas de la pousser au delà de Wittgendorf. Daun qui, devinait depuis longtemps les projets des Prussiens, n'eut pas plutôt avis de ce mouvement, qu'il résolut de porter Brentano à Friedland, et d'exécuter un changement de front en arrière ; il repassa donc le ravin de Weistritz, et campa, la droite près de Breitenhain, la gauche sur les hauteurs de Charlottenbrunn : un corps sous le général Okelli, posté sur les hauteurs de Burkersdorf, lia la droite avec Schweidnitz, de manière que cette excellente position couvrit en même temps la place et les dépôts de Braunau.

Sur ces entrefaites, le général Ziethen qui était resté au camp de Buntzelwitz avec la moitié de l'armée, ayant appris, le 7, le départ des Autrichiens, se mit en mouvement pour occuper les hauteurs qu'elle venait de quitter, et s'établit la droite à Furstenstein, la gauche à Bogendorf. Le roi traversa Adelsbach, et campa entre Altwasser et Seifersdorf.

Neuwied, aux approches de Friedland, fut fort étonné de rencontrer Brentano que

l'on croyait encore sur les rochers d'Adelsbach. Comme il était dans une mauvaise position, et inférieur en nombre, on aurait pu l'attaquer; mais Neuwied, au lieu d'en donner l'ordre sur-le-champ, convoqua un conseil de guerre, dont son ennemi profita pour aller prendre l'ancien camp retranché de Dittersbach, où il fut à l'abri de toute attaque, et à portée d'être aisément soutenu par l'armée de Daun. Enfin le corps de Haddick, qui, jusque-là, était resté à Wartha, s'étant réuni à Brentano, le roi fut obligé de renoncer à ses entreprises sur ce point.

Pour épuiser tous les stratagèmes qui pouvaient faire sortir Daun de sa position, Frédéric essaya ensuite une diversion en Bohême. Le corps de Neuwied se porta sur les hauteurs de Trautenbach, et poussa ses partisans jusque sur Konigsgratz; mais le maréchal se borna à jeter quelques troupes dans la forêt de Konigsilva, pour donner des craintes à son adversaire, et à porter le corps de Brentano à Politz, et celui d'Ellrichshausen à Steingrund : il prit néanmoins la précaution de transférer ses magasins de Braunau à Scharfencck, dans le comté de Glatz.

Le roi, voyant la droite des Impériaux un peu dégarnie vers les hauteurs de Hohengiersdorf et Burkersdorf, prit alors la résolution de s'en emparer, pour la couper de Schweidnitz. L'exécution de ce projet était scabreuse; il fallait s'établir entre une forteresse et une armée supérieure qui la couvrait. A cet effet, le général Ziethen reçut ordre de se mettre en marche, le 13 juillet, sur deux colonnes; la première vint camper, la droite sur les hauteurs escarpées de Hohengiersdorf, la gauche au bois d'Ameisenwalde; la seconde prit position, la droite à la route qui conduit de Schweidnitz à Hohengiersdorf, la gauche à Bogendorf, face à Schweidnitz. Le 15, Neuwied revint sur Rosenau.

Le 16, l'armée conserva sa position. Le roi réfléchit aux moyens de forcer Daun à s'éloigner de la place, pour en faire le siége; il porta une colonne à Kunzendorf, et le corps de Neuwied à Gablau et Altreichnau; il fit en même temps des démonstrations pour occuper la gauche de Daun.

Le 18, le corps de Neuwied se rendit par Hohenfriedberg à Buntzelwitz. Un événement décisif semblait se préparer, lorsque Czernischef annonça au roi la terrible catastrophe qui avait précipité Pierre III du trône, pour y placer la célèbre Catherine, et lui communiqua l'ordre qu'il avait de retourner en Pologne. Tout ce que Frédéric put obtenir, fut que le corps russe restât encore trois jours dans sa position, dans un état de neutralité absolue; et il en profita pour combiner l'attaque des hauteurs de Leutmansdorf et Burkersdorf, qui dominaient la position des Autrichiens, et dont la perte les eût forcés de se battre avec désavantage, ou de se retirer.

Le 19 au matin, le roi porta son quartier général à Bogendorf, et le corps de Neuwied se mit en mouvement à l'entrée de la nuit, avec la brigade de Mollendorf. Le 20 au jour, toutes les troupes furent rendues à leur destination, passèrent le ruisseau de Weistritz sur des ponts de chevalets, et campèrent entre Bogendorf et Esdorf, face à Schweidnitz. On reconnut l'ennemi. Les hauteurs de Leutmansdorf et Burkersdorf sont très-escarpées, coupées, boisées, et d'un abord extrêmement difficile; elles étaient couvertes de fortes redoutes, élevées sur les bords du ravin où coule la Weistritz, palissadées et garnies d'abatis énormes. Le général Okelli occupait la position de Burkersdorf avec 9 bataillons : les hauteurs de Leutmansdorf n'en ayant que 4. Daun y envoya à midi la division Brentano, qui occupa non-seulement ces hauteurs, mais encore celles de Michelsdorf et de Ludwigsdorf. Lorsque les troupes prussiennes s'approchèrent, les postes ennemis se replièrent sur leurs lignes, à l'exception de celui qui

gardait le château de Burkersdorf. Le roi le fit emporter, et y établit, dans la nuit une batterie de 45 obusiers et 12 pièces de douze.

Le 21, au point du jour, le roi fit une nouvelle reconnaissance, et ne crut pas apercevoir plus de forces que la veille ; il ignorait l'arrivée du corps de Brentano. Les troupes, qui avaient pris les armes avant le lever du soleil, s'ébranlèrent. Le corps de Neuwied chargé d'enlever les hauteurs de Leutmansdorf, se forma en trois divisions ; les deux premières avaient ordre d'escalader les hauteurs et les redoutes, tandis que le prince de Bernbourg, couvrirait la gauche des attaques du côté de l'armée autrichienne, et s'emparerait de Leutmansdorf. Ce prince arrivé près de ce village, en chassa les postes ennemis, qui se replièrent sur les 6 bataillons postés sur la montagne de Bergseite ; après avoir reçu quelques renforts, il les assaillit avec impétuosité, et les repoussa jusqu'aux bois de Michelsdorf.

Tandis que cela se passait à gauche, le général Neuwied avait emporté le premier étage des hauteurs, et mis toute son artillerie en batterie contre les retranchements ennemis. Les Autrichiens soutinrent le feu avec fermeté, quoiqu'il fût supérieur au leur. Alors le général Neuwied ordonna l'attaque. Le colonel Lottum, avec une des divisions de droite, marcha aux retranchements, et engagea un combat très-vif ; mais s'étant aperçu qu'un ravin conduisait sur l'extrême gauche, il le traversa à la tête du régiment de Mosel, reforma sa troupe sur la hauteur opposée, et enleva les retranchements, presque sans coup férir. L'ennemi se retira en désordre, laissant onze pièces de canon au pouvoir des vainqueurs.

La droite ne fut pas aussi facilement délogée des montagnes de Leutmansdorf ; le prince de Bernbourg avait bien enlevé les premières hauteurs, mais la position retranchée restait encore à prendre ; on y porta les régiments de Wunsch, Moritz et un bataillon de Finek. Ces troupes rencontrèrent de si grands obstacles de terrain, et une résistance si opiniâtre, qu'elles perdirent 500 hommes avant de faire le moindre progrès. Enfin, elles trouvèrent les moyens de tourner les redoutes par un ravin, au moment où le colonel Lottum, débarrassé à la droite, menaçait de couper leurs défenseurs d'un autre côté. Ceux-ci se rejetèrent alors sur le corps de Brentano, qui voyant ses ailes débordées et sa retraite menacée, abandonna les hauteurs de Michelsdorf, et se retira sous un feu d'artillerie continuel jusqu'à Wustwaltersdorf.

L'attaque sur le corps d'Okelli, qui gardait les hauteurs de Burkersdorf, n'eut pas moins de succès. Neuwied y dirigea la première colonne, sous la protection de la grande batterie d'obusiers dont nous avons parlé ; le général Mollendorf devait soutenir cette attaque, et contenir en même temps les troupes de la garnison de Schweidnitz, dont une partie s'était formée en bataille sur les glacis. Le grand tapage de la batterie n'eut, s'il faut en croire les historiens allemands, d'autre résultat que de faire retirer en désordre la cavalerie d'Okelli (1).

Les troupes de la garnison de Schweidnitz étant rentrées, le brigadier Mollendorf trouva un moyen d'attaquer le prince de Ligne, retranché derrière un abatis, et couvert par la redoute à gauche du ravin de Weistritz. Les Prussiens traînèrent l'artillerie à force de bras par un sentier dit le

(1) Je ne sais pourquoi cette cavalerie aurait été condamnée à recevoir des obus, sur un terrain où elle devenait inutile. J'ai souvent vu, dans les campagnes de 1805 et 1806, qu'on faisait jouer mal à propos ce triste rôle à la cavalerie française. La placer en ligne, sous un grand feu d'artillerie, dans un moment ou sur un terrain où elle ne peut manœuvrer, est une faute contre tout principe de guerre. Cela n'est permis que dans une grande bataille, où il faut en imposer par une ligne quelconque pour masquer ou protéger une manœuvre décisive.

Schaafsritt, et canonnèrent vivement, tandis que les bataillons des gardes, gravissant les hauteurs les plus escarpées, et traversant des bois touffus, arrivèrent enfin devant l'abatis qu'ils essayèrent de franchir : dans cet instant, le maréchal Daun, voyant le prince de Ligne compromis, lui ordonna de se retirer ; les Prussiens s'emparèrent alors de la redoute où il avait laissé du monde pour couvrir sa retraite, et s'établirent sur les hauteurs.

Lorsque Daun vit le corps de Neuwied à Micheldsdorf sur ses derrières, et la brigade de Mollendorf sur les hauteurs de Burkersdorf, il résolut de quitter son camp à dix heures du soir pour placer sa droite au Falkenberg, le centre à Giersdorf, la gauche vers Tannhausen. A l'instant même où ce mouvement s'exécutait, le corps de Czernischef quitta l'armée prussienne pour retourner en Pologne. Frédéric, ayant enfin atteint son but, fit ses préparatifs pour le siége de Schweidnitz, et s'établit dans les positions suivantes, déjà fortes par leur nature, et qui furent encore retranchées avec soin :

Le général Gablenz, avec 5 bataillons et 10 escadrons, près de Hartmansdorf ; 5 bataillons, à Altwasser, sous le général Ramin ; le corps de Neuwied, fort de 19 bataillons et 18 escadrons, sur les hauteurs de Taschendorf ; le colonel Lossow, avec 2 bataillons, 20 escadrons, sur le Kolberg, près Waldichen ; la brigade Mollendorf, faisant face à Schweidnitz, avec 5 bataillons près de Weistritz ; 9 bataillons, sur les hauteurs de Barsdorf, aux ordres de Manteufel ; le général Bulow commandait 15 escadrons, à Seitendorf et 12 bataillons et 15 escadrons, à Bogendorf ; le prince de Wurtemberg se porta de Lowenstein à Peterswalde, avec 33 escadrons ; enfin, 3 bataillons restèrent à Wurben, avec la boulangerie.

Avant de donner une relation sommaire du siége de Schweidnitz et des opérations qui le suivirent, il convient de reprendre le fil des opérations en Moravie. Le duc de Bevern chercha à déborder le flanc droit du général Beck, et à menacer cette province par la route de Troppau. Son corps fut partagé en deux divisions : la première, sous les ordres du général Werner, forte de 10 bataillons et 15 escadrons, précédant d'une journée la seconde, composée de 11 bataillons et 21 escadrons, se porta le 2 juillet à Troppau, et le 9 à Misteck, d'où il poussa des partis et leva de fortes contributions. Le général Beck, ne croyant pouvoir l'empêcher ouvertement, se borna à marcher de Freudenthal à Bœhrn, et à répandre le bruit de l'arrivée de Laudon avec 50,000 hommes. Cette ruse réussit, et Werner craignant d'être accablé, retourna, le 12, à Matzinnau. Beck prit position le même jour à Bautsch et à Schwansdorf, d'où il se proposait de prendre une position entre les deux divisions prussiennes et de couper celle de Werner, qui retourna sur-le-champ à Gratz.

Le général autrichien, satisfait d'avoir rempli son objet, revint à Guntersdorf. Les deux partis restèrent dans ces positions jusqu'au commencement d'août, époque à laquelle le départ du corps de Czernischef força le roi à rapprocher celui de Bevern, qui vint camper, le 25, à Cosel. La division Werner prit position vers Neiss, le 28. Beck revint alors à Zuckmantel.

Frédéric présumant que Daun attirerait le corps de Beck pour secourir Schweidnitz, ordonna au duc de Bevern, dans le cas où celui-ci marcherait à Wartha, de se diriger promptement sur Neiss pour y remplacer le général Werner, qui en partirait sur-le-champ pour se réunir à l'armée devant Schweidnitz ; dans le cas contraire, le duc devait prendre ses mesures, pour n'arriver à Neiss que le 25 août.

Siége de Schweidnitz. Combat de Peile.

Le 4 août, la place fut entièrement in-

vestie par le général Tauenzien, avec 21 bataillons et 20 escadrons, formant environ 14,000 hommes; la garnison était de 11,000, commandée par le général Guasco; le célèbre Gribeauval commandait l'artillerie et dirigeait la défense.

Ce siége fut un des plus mémorables de l'histoire moderne. Une méchante place, qui venait d'être emportée d'escalade quelque temps auparavant, soutint deux mois de tranchée ouverte. Mais les choses avaient changé : la place défendue par un homme habile et une garnison choisie était attaquée par le major Lefèvre, homme faible, et d'ailleurs mal secondé, car l'art des siéges était fort reculé en Prusse.

Tandis que les travaux commençaient devant Schweidnitz, Daun restait dans son camp de Giersdorf, et, loin de chercher à secourir la place, il se retranchait de peur d'être attaqué. Le maréchal avait cependant résolu de s'avancer sur les hauteurs de Klotschen pour essayer de faire lever le siége; mais il attendait le corps de Beck qui partit, le 6 août, de Zuckmantel en Moravie pour Closter-Camenz où il se réunit, le 10, à la droite de l'armée. A peine le duc de Bevern eut-il avis de son départ, qu'il passa la Neiss, et chercha à le prévenir à Nimptsch, par une marche de nuit pour arriver, le 12 au matin, à Oberpeile, où il avait l'ordre de prendre position : le duc campa, en effet, la droite près de Reichembach, la gauche sur le Fichtelberg. (Pl. XXIII, n° 6.) Aussitôt que Beck apprit le départ de ce corps, il se mit en marche pour occuper le même poste; mais il n'était plus temps; il fut obligé de revenir, le 14, à Schonwalde. Les Prussiens poussèrent son arrière-garde, et établirent leurs avant-postes à Ellguth et Pulzendorf. Le roi envoya au duc de Bevern plusieurs batteries de gros canon, et retrancha sa position.

Cet événement contraria le maréchal Daun, dont le projet ne pouvait recevoir d'exécution qu'en battant le duc de Bevern, au risque d'engager une affaire générale contre son système : malgré cela, il fallut bien prendre ce parti. Il fit ses dispositions pour accabler le duc avec la plus grande partie de ses forces, tandis que le reste demeurerait en position pour donner le change au roi. En conséquence, les corps de Lascy et de Brentano partirent au point du jour pour se réunir à Beck, sur les hauteurs de Kleitsch.

Les généraux autrichiens firent dresser leurs tentes dès le matin dans la position de Lang-Bielau; mais à trois heures après midi, ils se mirent en mouvement. Le corps de Brentano et la cavalerie sous les ordres d'Odonell, se formèrent en avant de Niederpeile. Lascy traversa Mittelpeile avec quelques bataillons, plaça une forte batterie en avant et deux autres en arrière de ce village, tandis que le corps de Beck se porta sur deux colonnes contre l'aile gauche du duc de Bevern, traversa Oberpeile, et se déploya sur deux lignes entre ce village et Girlsdorf.

Aussitôt que la cavalerie d'Odonell déboucha de Niederpeile, le général Lentulus, avec 18 escadrons, traversa le bois derrière l'infanterie pour l'attaquer; plusieurs charges s'engagèrent sur ce point sans résultat, mais le canon força les Prussiens à se retirer.

Pendant que Lascy, Brentano et la première ligne de Beck s'amusaient à canonner, ce général, à la tête de sa seconde, avait traversé les taillis de Girlsdorf, s'était emparé des hauteurs voisines et faisait attaquer par ses grenadiers le Fischtelerberg; le terrain où ils devaient passer était marécageux et plongé par l'artillerie prussienne qui les maltraita : ce ne fut qu'à sept heures, que Beck put se tirer du bois et pénétrer dans la plaine sur les derrières de l'ennemi. Les autres divisions autrichiennes n'attendaient que ce moment pour entrer en action. Alors, le duc de Bevern attaqua vivement avec 2 bataillons la tête de la co-

lonne qui commençait à déboucher, et la rejeta dans le bois marécageux ; sur ces entrefaites, 15 escadrons, détachés de la gauche par le roi, culbutèrent la cavalerie ennemie vers Neiderpeile, où à peine reformée elle fut chargée de nouveau par le général Lentulus, du corps de Bevern, et poussée sur l'infanterie vers ce village, où le duc de Wurtemberg acheva de la mettre en déroute avec de nouveaux renforts. Enfin, le général Mollendorf arriva aussi avec 6 bataillons, après le coucher du soleil ; et les généraux autrichiens, voyant l'entreprise manquée, se retirèrent dans le camp de Haberndorf, après avoir eu plus de 1,000 hommes hors de combat.

Cette affaire fit honneur au duc de Bevern, qui n'avait que 11 bataillons et 5 régiments de cavalerie contre 33 bataillons et 14 régiments de troupes à cheval : il est vrai que les deux tiers de l'infanterie ennemie ne firent qu'une parade au bruit du canon ; mais cela contint la moitié du corps du duc, et il faut convenir qu'il saisit avec justesse l'instant décisif de frapper le coup qui devait le tirer d'embarras.

On ne peut interpréter l'inaction des corps de Lascy et de Brentano, surtout lorsque le feu de l'artillerie prussienne, sur la colonne de Beck, leur eut annoncé que les grenadiers étaient arrivés à leur destination, et commençaient à s'engager. Ils exposèrent le corps de Beck à être écrasé et enlevé. Dans tous les cas, il valait mieux s'engager sur le front plus tôt que plus tard ; on avait assez de forces pour enlever la position. On serait également tenté de blâmer Frédéric d'avoir tardé si longtemps à soutenir le duc; mais il est certain que le camp dressé à dix heures du matin par les généraux ennemis, sur les hauteurs de Lang-Bielau, lui avait fait prendre le change au point qu'il ne voulut pas croire à l'attaque. Si ses troupes avaient marché de suite, les corps de Lascy et de Brentano eussent été totalement défaits.

Le 17 août, l'ennemi resta campé à Haberndorf ; le lendemain matin il reprit ses positions et se porta ensuite par Wartha entre Patzdorf et Oberstein, Beck occupa le camp retranché de Wartha et Brentano prit poste à Schonwalde.

Il paraît que le non-succès de cette entreprise dégoûta Daun de tout engagement, car il ne tenta plus rien en faveur de Schweidnitz. Les travaux de siége s'y poussaient vivement; l'attaque fut dirigée contre le fort de Jauernick, Gribeauval employa avec beaucoup de succès pour sa défense la guerre souterraine. Les travaux de la sappe furent poussés avec activité jusqu'au 22 août. Les parallèles et les batteries avaient été conduites jusqu'à cent cinquante pas du chemin couvert, sous les contre-mines. Mais là il fallut tâtonner et détruire par des globes de compression le système de défense des assiégés. Cette guerre d'un genre tout particulier, dura pendant six semaines entières ; le major Lefèvre, qui dirigeait le siége, perdit la tête, et le roi donna, bien ou mal, ses ordres pour la continuation des travaux. Enfin, une grenade, lancée au hasard, fit sauter, le 8 octobre, le magasin à poudre du fort de Jauernick, et une mine emporta le lendemain une partie du chemin couvert et des palissades. Quoique les assiégés eussent repoussé l'attaque qui s'ensuivit, et réparé promptement ces accidents, le général Guasco, qui était en pourparlers depuis plus d'un mois, capitula et se rendit prisonnier avec 8,600 hommes. On n'a jamais pu concevoir ce qui le détermina à signer ce pacte désavantageux, après une aussi belle défense, qu'il était facile de prolonger encore. La garnison avait perdu du monde, à la vérité, mais la place n'avait point encore été battue en brèche, et n'était pas près de l'être : avant que l'on eût couronné le chemin couvert, et fait la descente du fossé, il se serait écoulé bien du temps, et la saison était assez avancée pour croire qu'elle contrarierait les travaux des assié-

geants. La perte des Prussiens s'éleva à 3,228 hommes tués ou blessés; celle de la garnison à 2,800.

Dès que la place fut rendue, le roi, voulant procurer au prince Henri les moyens d'occuper le Voigtland, détacha le général Neuwied, le 15 octobre, en Saxe avec 20 bataillons, 55 escadrons et 60 pièces de canon. Le reste, aux ordres du duc de Bevern, cantonna à Schweidnitz et dans les montagnes voisines. Daun fut tranquille de son côté, et, le 24 novembre, on conclut un armistice qui permit aux armées d'entrer en quartier d'hiver.

CHAPITRE XXXIII.

Opérations en Saxe. Bataille de Freyberg.

L'armée prussienne, privée de la plus belle partie de l'électorat de Saxe et du Voigtland, après avoir passé l'hiver, manquant de tout, dans un pays ruiné et d'ailleurs peu fertile, comptait encore à l'ouverture de la campagne 48 bataillons et 93 escadrons, faisant environ 35,000 hommes.

L'armée autrichienne, commandée par le maréchal Serbelloni, forte de 57 bataillons et 108 escadrons, avait sa masse aux environs de Dresde; le corps de Macquire occupait le camp retranché de Freyberg; enfin, une chaîne de postes couvrait les cantonnements depuis Nossen jusqu'à Roswein et Dobeln. L'armée des cercles, consistant en 38 bataillons et 47 escadrons, destinée à la renforcer, cantonnait aux environs d'Altenbourg et de Naumbourg.

Malgré cette supériorité marquée, il paraît que les généraux ennemis avaient l'intention de ne point se départir du rôle qu'ils avaient adopté la campagne précédente, car tout resta dans le plus grand calme jusqu'au 12 mai.

A cette époque le prince Henri, après avoir fait divers mouvements pour faire croire aux Autrichiens qu'il voulait se concentrer dans la belle position de Katzenhauser près Meissen, tomba avec quatre colonnes sur la chaîne de leurs postes, entre Roswein et Leisnig, la perça, enleva plusieurs cantonnements, et fit plus de 1800 prisonniers. Manœuvrant ensuite dans le but de pénétrer en Voigtland, et de s'établir entre l'armée autrichienne et celle d'Empire, afin d'empêcher leur réunion, il marcha, le 13 mai, à Hanchen, tandis que le général Hulsen, qui était resté avec une partie de l'armée dans la position de Katzenhauser, par une démonstration contre Nossen, obligea le général Brunian à l'évacuer pour se retirer sur Freyberg. Le 14, le prince fut en présence de Macquire, dont la position n'était pas attaquable de front. Ce général tremblant à l'aspect des Prussiens, ne jugea pas devoir attendre l'événement, et se retira la nuit sur Dresde, ce qui engagea le prince Henri à s'y établir. Seidlitz ayant nettoyé les ravins profonds de la Weistritz, depuis la forêt de Tharandt jusqu'à Frauenstein, le prince se porta, le 16, sur les hauteurs de Pretsckendorf, et le général Hulsen à Oros-Sohra près de Wilsdruf. Le corps autrichien de Macquire occupa le camp retranché de Dippodiswalde, une autre division les hauteurs de Rabenau, le reste de l'armée le Val-de-Plauen, sous Dresde.

L'armée des cercles s'était avancée jusqu'à Chemnitz. Lorsque le prince de Stollberg, qui la commandait, apprit que les Prussiens l'avaient isolé de l'armée autrichienne, il eut peur d'être attaqué, et rétrograda jusqu'à Zwickau; mais le maréchal Serbelloni lui donna l'ordre de revenir à Chemnitz. Le prince Henri le méprisa jusqu'au point de n'envoyer pour l'observer que 4 bataillons et 5 escadrons, qui prirent poste à Oederan, la Lohfluss à dos : ce détachement, attaqué subitement, le 21 mai,

par le général Luzinsky, perdit 700 hommes, ce qui obligea le prince de le confier au général Kanitz et de le renforcer d'un bataillon et 5 escadrons. L'armée des cercles, toute fière de ce succès, se reposa sur ses lauriers à Chemnitz. Les deux autres armées s'observèrent de leurs positions respectives sans tirer un coup de fusil.

Si le maréchal Serbelloni avait ordre de ne rien compromettre, le prince Henri avait bien plus de motifs d'en agir de même, aussi tout le mois de juin se passa sans événement digne d'être rapporté. L'armée autrichienne, renforcée par quelques régiments de Silésie, se borna à enlever le poste du général Kleist à Reichstadt, qui la gênait un peu.

Le prince Henri, de son côté, ayant été renforcé par un bataillon et 15 escadrons, venant de la Poméranie, résolut de se débarrasser, pour un moment, de l'armée de l'Empire, et détacha, le 20 juin, Seidlitz avec 3 à 4,000 hommes d'infanterie, et environ 4,000 chevaux pour menacer son flanc gauche. A peine les coureurs de ce corps parurent-ils dans les environs de Penig, sur la route d'Altenbourg, qu'elle se retira successivement sur Zwickau et Reichembach; mais les Prussiens la suivant de près, elle ne se crut en sûreté que sur les montagnes de Monchberg près de Bareith, où elle vint se percher le 27 juin.

Serbelloni, informé de cette étrange retraite, ordonna à l'armée de se reporter en avant, et crut devoir faire des démonstrations pour lui faciliter cette opération. Il médita un projet d'attaque sur la position de Hulsen, et fit, dit-on, d'excellentes dispositions pour l'attaquer sur sa gauche. Mais la pusillanimité était la maladie incurable de l'armée autrichienne : quatre colonnes s'étant présentées devant Constapel, Weisdrup, Hundorf, et Braunsdorf. Les deux premières, dont le succès devait décider l'affaire, revinrent dès que les redoutes de Pinkwitz leur tirèrent quelques coups de canon. Si bien qu'après un échange de boulets, exécuté à plus de quinze cents pas, et qui ne fit de mal à personne, la retraite des deux autres colonnes termina la journée.

On eût dit que Hulsen avait deviné l'incertitude de l'ennemi; car lui-même ne prit aucune mesure pour s'opposer à l'attaque de sa gauche : il ne lui avait pas même envoyé assez d'artillerie, qui, dans la position qu'elle tenait, devait être l'arme décisive : il resta tranquille sur tout le reste de sa ligne.

Dans le fait, l'entreprise de Serbelloni, dont Tempelhof fait tant d'éloges, était mal combinée : *lorsqu'une armée occupe une position perpendiculaire à un fleuve et qu'elle y appuie une de ses ailes, il faut bien se garder d'attaquer cette aile, parce qu'on s'exposerait à être jeté dans la rivière, si l'ennemi exécutait un changement de front en masse, du côté opposé. En attaquant l'aile opposée avec la presque totalité de ses troupes, on met au contraire les chances en sa faveur, parce que, cette aile vivement abordée par des forces supérieures, sera indubitablement enlevée, ou refoulée sur le reste de l'armée ennemie, mise en désordre, acculée au fleuve, et placée dans une position à être anéantie* (1).

(1) On peut citer pour exemple la bataille de Wagram, où les Autrichiens poussèrent imprudemment leur droite le long du Danube, tandis que Napoléon avait porté sa masse sur leur gauche pour s'y établir. Si le corps du général Hiller ne s'était pas promptement retiré, Napoléon n'avait qu'à renoncer à ses communications par Vienne, faire détruire les ponts, et changer de front sur l'extrême gauche des Autrichiens, pour les acculer au Danube; une bataille perdue par l'archiduc, dans cette position, eût terminé la guerre, et l'empereur n'avait rien à risquer; il pouvait prendre sa ligne de communication par la Franconie, ou la rétablir sur Passau. C'était le même mouvement qu'aurait dû faire Wurmser aux lignes de Wissembourg, et dont nous parlerons dans l'*Histoire des guerres de la révolution*.

Or Serbelloni avait deux fois plus de forces qu'il n'en fallait, pour exécuter une attaque semblable sur la droite du corps de Hulsen, qui eût été jeté dans l'Elbe ou forcé à se faire jour.

Tandis que ces choses se passaient, le prince Henri avait reporté le corps de Kleist à Oederan, avec ordre de se réunir aux troupes qui s'y trouvaient, et de faire une invasion en Bohême. Celui-ci s'avança, dans la nuit du 1er au 2 juillet, par Marienberg sur Einsiedel, y culbuta les postes ennemis, laissa la réserve de grenadiers dans les postes retranchés, et poussa jusqu'à Brix et Ossek, d'où il se retira, le 7 juillet, sur Oederan. Le prince Henri le renforça, et lui donna l'ordre de chasser le corps du général Blonquet, qui s'était avancé de Toplitz à Dux. Kleist se porta donc, les 17 et 18, sur Einsiedel, attaqua les Croates et les dragons postés dans le bois de Johannsdorf, les en chassa, et les poursuivit jusqu'à Herrlich, avec perte de 340 prisonniers. Le corps revint une seconde fois par Brix, Comotau et Pasberg, à Oederan.

Sur ces entrefaites, l'armée des cercles reçut, comme nous l'avons dit, l'ordre de se reporter en avant, de pousser Seidlitz, et de joindre par la Bohême l'armée autrichienne sous Dresde. Son mouvement commença dans les premiers jours de juillet sur deux colonnes ; l'armée commandée par le prince de Stollberg, vint à Hof ; le corps de Luzinsky à Egra. Le 14, la première se porta à Oelsnitz, la seconde à Auerbach, d'où elles chassèrent les postes du général Belling, sur Zwickau. Le 17, les deux colonnes se réunirent, et marchèrent à Schneeberg, croyant donner beaucoup d'inquiétude à Seidlitz, qui était toujours à Zwickau: les deux partis restèrent en position jusqu'au 20. Ce jour-là, le prince de Stollberg apprit que Seidlitz, loin de s'inquiéter de sa manœuvre, gardait paisiblement sa position, et que le général Kleist était arrivé à Marienberg en Bohême sur son flanc droit ; la peur le prit, il crut que les règles de l'art interdisaient de tenir toute position dont l'ennemi inquiéterait le flanc, quelle que fût d'ailleurs la faiblesse de l'adversaire qui s'y serait établi, et afin d'éviter une défaite, il se décida à opérer une seconde retraite, plus précipitée et plus honteuse que la première. Belling se mit, le 21, à la poursuite de l'arrière-garde, et lui fit 300 prisonniers. Cet échec démoralisa entièrement l'armée, qui ne reprit haleine à Monchberg que pour aller s'établir dans les montagnes des environs de Bareith, où elle se retrancha jusqu'aux dents.

Cette retraite offrait une trop belle occasion aux Prussiens, d'attaquer le corps autrichien posté à Toplitz, pour qu'ils la laissassent échapper. Le général Seidlitz marcha, le 29 juillet, de Zwickau par Annaberg, sur Schervina, où ses hussards surprirent, le 1er août, le corps du prince de Lowenstein. C'était tout ce qu'il pouvait désirer de plus heureux, mais il n'en profita pas avec son intelligence ordinaire : il attendit son infanterie, ce qui donna le temps au prince de changer de position, en sorte que le lendemain on perdit environ 700 hommes sans l'en déloger.

Aussitôt que l'armée des cercles apprit l'avantage remporté contre Seidlitz, elle vint prendre position à Hof, le 11 août. Le prince de Stollberg reçut l'ordre de rejoindre en Saxe ; il se mit en effet en marche le 18, et arriva par Egra et Dresde, le 6 septembre. Le général Belling profita de son absence pour faire une incursion en Bohême, qui lui réussit parfaitement, et où il faillit surprendre la forteresse d'Egra.

Sur ces entrefaites, le maréchal Serbelloni, ayant reçu de vifs reproches de ce qu'il ne couvrait pas mieux les frontières de la Bohême, remit le commandement au général Haddick, et se retira dans ses terres.

Opérations offensives. Bataille de Freyberg.

A cette époque, les troupes impériales occupaient les positions suivantes :

	Bat.	Esc.
Poste sur la rive droite de l'Elbe, vers Dresde	1	6
Le général Ried, entre Briesnitz et Bennerich	9	16
Sur le Windberg et au Val-de-Plauen	11	7
Sur les hauteurs de Rabenau	5	»
A Dippodiswalde	18	34
A Altenberg et Schellerau	8	14
A Toplitz en Bohême	10	38
L'armée des cercles	23	42
Le corps de troupes légères de Torreck	1	10
TOTAL	86	167

D'un autre côté, le prince Henri occupait toujours le camp de Pretschendorf ; le corps de Hulsen était à Wilsdruf, et Seidlitz eut ordre, le 2 septembre, de se retirer de Porchenstein à Burkersdorf, pour être plus près du prince. Haddick forma le projet de chasser l'ennemi du Voigtland et de le replacer dans la position où il s'était trouvé à la fin de la campagne précédente. Or, pour y parvenir, il y avait deux moyens : celui de livrer bataille, contre le système du conseil aulique, et celui de tourner la droite du prince Henri, de menacer sa boulangerie qui était à Freyberg, et même ses communications, tandis qu'une partie de l'armée inquiéterait son front et celui de Hulsen, afin de les empêcher de s'opposer au mouvement projeté. On préféra ce dernier parti; mais au moment où il allait s'exécuter, l'apparition d'un corps prussien en Lusace, le suspendit jusqu'au retour du détachement qu'il plût à Haddick d'envoyer à sa rencontre.

Enfin ce mouvement commença le 27 ; les corps postés à Toplitz et Altenberg se dirigèrent sur Freyberg ; le prince de Lowenstein conduisit le premier par Bohmisch-Einsiedel, sur le corps de Kleist, qui fut poussé sur Voigtdorf avec perte de 300 hommes. Le prince prit poste à Porschenstein ; Campitelli avec l'autre corps à Glausnitz. Dans le même instant Haddick fit quelques démonstrations contre le prince Henri, tandis que le général Ried repoussait les postes de Hulsen vers Weistrup, et s'emparait des hauteurs retranchées de Kunzendorf. Le 28, tout fut tranquille sur le front; mais le général Campitelli obligea Kleist à se retirer au village de Mulde.

Le 29 au matin, l'armée combinée prit les armes et fit des démonstrations sérieuses, afin d'attirer toutes les forces et l'attention du prince Henri et du général Hulsen, tandis que le prince de Lowenstein poussait le corps de Hulsen, tandis que le prince de Lowenstein poussait le corps de Kleist devant lui, et gagnait l'extrémité et les derrières des Prussiens par Mulde et Nassau, sur la rive gauche de la Mulde. Le général Ried débouchant de Tharandt, longea la forêt à droite, franchit sur deux colonnes le ravin de la Weistritz, et s'empara d'abord des redoutes qui liaient les communications de l'aile gauche du prince avec le poste de Hulsen, à Grumbach. Mais ces redoutes furent reprises vers le soir, et Ried replié sur Tharandt.

Cependant Lowenstein et Campitelli menaçaient déjà Freyberg, où se trouvaient les magasins de la boulangerie, et pouvaient compromettre le prince Henri, s'il venait à être attaqué le lendemain par Haddick. Ces considérations décidèrent ce prince à passer la Mulde dans la nuit du 30 septembre et à venir camper le jour suivant, derrière cette rivière, la droite vers Brandt, la gauche vers Tuttendorf. Hulsen reçut l'ordre de reprendre la position de Katzenhauser, derrière le ravin de la Tribsche. Haddick prit position sur les hauteurs de Satisdorf et de Fruenstein, et plaça ses avant-postes à Pretschendorf.

Le 2 octobre, ceux de Kleist furent vainement attaqués ; ce général repoussa l'ennemi et occupa alors les hauteurs de Mudigsdorf.

Belling se porta vers Gros-Waltersdorf. Différents postes entretinrent la communication entre Chemnitz et Zwickau.

Haddick ne s'en tint pas à la première partie de son projet ; et pour évincer les Prussiens du Voigtland, il résolut de les chasser de Freyberg, par les mêmes manœuvres qui leur avaient fait évacuer la position de Pretschendorf. Il attira à lui le corps du prince de Lowenstein le 4 octobre, et détacha le général Campitelli sur la rive gauche de la Mulde à Dorf-Chemnitz. Le prince de Stollberg se porta avec l'armée des cercles à Frauenstein; le général Luzinsky prit poste à Burkersdorf.

Le 13 octobre, le corps de Ried se dirigea vers Malitsch afin de tenir en échec le corps de Hulsen. Le prince de Lowenstein s'établit entre Limbach et Birkenhain. Macquire vint camper à Niederschone, entre la forêt de Tharandt et la Mulde. Une brigade qui le précédait, poussa les postes prussiens jusqu'au delà de Conradsdorf. Le général Luzinsky établi à Burkersdorf, inquiéta fortement la droite par Weissenborn. Enfin, le 14, le prince de Stollberg se réunit à Campitelli à Dorf-Chemnitz, pour opérer par la rive gauche de la Mulde sur Mudigsdorf, contre le flanc droit du prince Henri, et détacha Kleefeld pour déloger Belling des hauteurs d'Erbisdorf, ce qui fut tenté sans succès.

Le 15, on fit de nouvelles démonstrations contre l'aile gauche du prince vers Tuttendorf, et contre le corps de Hulsen. Le prince de Stollberg renouvela également ses tentatives contre celui de Belling, avec plus de succès que la veille. Ce fut le général Campitelli qui dirigea l'expédition pendant que l'armée se formait à Weidmansdorf; il s'empara des hauteurs de Langenau et envoya le général Kleefeld déloger les Prussiens de Monchfrey. Belling, ayant commencé son mouvement rétrograde un peu tard, ne put se retirer par Monchfrey, sur l'extrême droite de l'armée, et fut forcé de passer par Kleinhartmansdorf sur Langenau; arrivé à ce village, il trouva le corps de Campitelli, et fut obligé, pour joindre le général Sybourg, de filer entre Galentz et Reichembach, et de rabattre sur Linda. Ce contretemps eut des suites fâcheuses, parce que l'ennemi en profita pour tomber sur celui-ci au village d'Erbisdorf et au Kuhberg, tandis que sa cavalerie tenait le corps de Seidlitz en échec à Berthelsdorf. Campitelli n'ayant pu déboucher sous le feu de l'artillerie du Kuhberg, prit le parti de s'emparer des hauteurs d'Erbisdorf, que Belling aurait dû couvrir. Sybourg détacha, il est vrai, le régiment de Salmuth, espérant les gagner avant l'ennemi; mais il fut entouré et pris aussitôt qu'il eut débouché du village. Non content de cette faute, ce général voulut encore enlever Erbisdorf avec les 2 bataillons qui lui restaient, et en fit prendre un tout entier. De semblables combinaisons, devant un ennemi six fois plus nombreux, ne pouvaient pas avoir d'autre résultat. Il est même etonnant que celui qui les avait faites, ait pu se retirer sur les hauteurs de Brandt, avec quelques pièces d'artillerie. Le général Belling n'arriva que le soir à Linda et campa près de Kleinschirma.

La position du prince se trouvant déjà prise à revers, il fit partir tous les parcs à l'entrée de la nuit, et se retira avec l'armée sur deux colonnes par Losnitz sur Reichembach et Kleinvoigtsberg. L'armée des cercles prit possession du camp de Freyberg, et s'y retrancha.

Le prince Henri informé que le roi lui envoyait de Silésie un renfort de 20 bataillons et 55 escadrons, se flatta de conserver sa communication avec le Voigtland, et prit position sur les hauteurs de Marbach et d'Augustenbourg, pour se rapprocher du général Hulsen et se mieux lier avec lui; mais informé que les Autrichiens en attendaient incessamment un beaucoup plus considérable, il résolut de profiter de l'avantage de sa position centrale pour attaquer

l'armée des cercles, et la battre isolément.

L'aile droite de cette armée, formée par le corps autrichien du général Campitelli, avait son front couvert par les défilés de Kleinwaltersdorf et par des ouvrages qui se prolongeaient jusqu'au bois de Spittelwalde, lequel se trouvait devant le centre et la gauche, et avait grand nombre d'abatis, même des retranchements à ses issues dans la plaine de Kleinschirma. (*Voyez* pl. XXIII, n° 7.)

D'après les renseignements reçus, il semblait que la gauche était en l'air; le prince résolut donc de porter ses plus grandes forces par Brandt et Berthelsdorf sur cette extrême gauche et sur ses derrières, tandis que le reste des troupes attaquerait vivement le front, aussitôt que les affaires prendraient une bonne tournure vers cette gauche (1). A cet effet, l'armée fut divisée en quatre corps, de la manière suivante :

	Bat.	Esc.
1° Avant-garde, général Kleist.	7	12
2° Aile droite sous les ordres du général Seidlitz.		
Brigade Diringshofen.	5	»
——— Jeune Stutterheim.	4	»
——— Bandemer	»	10
——— Manstein.	»	10
3° Aile gauche sous Stutterheim.		
1re brigade.	5	5
2e brigade Belling	3	12
4° Division sous les ordres du général Forcade.	7	10
Total général.	31	59

Le prince de Stollberg, informé de ce mouvement, eut peine à croire que les Prussiens voulussent lui livrer bataille; pour être prêt néanmoins à tout événement, il fit prendre les armes à minuit.

Le 29 octobre, au point du jour, le prince Henri, qui se trouvait à la droite, donna l'ordre de marche. Le général Kleist se dirigea sur Oberschone, suivant ce qui lui avait été prescrit, pour s'emparer des hauteurs de Saint-Micheln, entre Brandt et le bois de Spittelwalde. Seidlitz avec les brigades Diringshofen et Manstein le suivait. La brigade Jeune Stutterheim et le général Bandemer avec ses cuirassiers, se formèrent à leur gauche vers Kleinschirma, pour se lier avec Belling et attaquer le Spittelwalde, lorsque la droite serait arrivée à sa destination. Le général Belling se porta sur le Nonenwalde et le bois de Struth, dont il chassa les troupes légères autrichiennes. La division Stutterheim s'avança sur les hauteurs de Gros-Schirma, jusqu'à ce que Belling eût débouché du bois dont il venait de s'emparer, et occupa ensuite les hauteurs en arrière de Kleinwaltersdorf, où il établit son artillerie pour battre le corps de Campitelli qui occupait les hauteurs retranchées au delà de ce village. Enfin le général Forcade resta en réserve en arrière de Gros-Schirma; il devait inquiéter la retraite de l'ennemi sur la rive droite de la Mulde.

Tandis que ces mouvements s'opéraient, le prince Henri avait débouché d'Oberschone, et débusqué les troupes légères de Torreck, placées à la gauche du bois de Spittelwalde, entre Linden et Saint-Micheln. Après ces premiers succès, les bataillons francs de Heer et Luderitz pénétrèrent dans le bois, en chassèrent les tirailleurs autrichiens, et s'établirent à sa lisière. Le reste de la colonne continua sa marche, et atteignit enfin les hauteurs à gauche de Saint-Micheln, entre Brandt et le Spittelwalde. Alors le prince Henri découvrit un corps de 6,000 hommes qui flanquait la gauche de l'ennemi sur les hauteurs d'Erbisdorf et du Kuhberg, en delà de Brandt.

(1) Si l'intention du prince avait été réellement de porter *la masse de ses forces sur la gauche de l'ennemi*, son plan eût été bon; mais on a plus d'une raison de croire le contraire, car rien ne l'annonce, si ce n'est l'assertion de Tempelhof.

Cet incident semblait devoir contrarier le projet du prince; toutes ses dispositions avaient été primitivement faites pour déborder l'extrême gauche, de sorte que la colonne destinée à cette opération décisive, se trouvait exposée à être prise à revers, et accablée par des forces supérieures; mais le général Kleist ayant assuré que le général Meyer commandait cette colonne, et que c'était un de ces hommes contre lesquels on peut tout entreprendre sans crainte, le prince se décida à continuer sa marche avec 5 bataillons de grenadiers et 15 escadrons, se bornant à laisser le brigadier Diringshofen avec 4 bataillons et 5 escadrons, en potence sur sa droite, pour l'observer; et expédia en même temps l'ordre au Jeune Stutterheim d'attaquer sur-le-champ le Spittelwalde.

Lorsque l'ennemi vit ses postes pressés vers le Spittelwalde et sur la direction de Saint-Micheln, il craignit pour sa gauche, et se prolongea dans cette direction, pour s'appuyer au mamelon des Trois-Croix.

Cependant le prince Henri s'avançait toujours de ce côté; le général Seidlitz attaqua le mamelon à la tête des grenadiers, tandis que Kleist et Manstein couvraient leur droite contre la cavalerie autrichienne. Aussitôt que Stutterheim eut reçu l'ordre d'enlever le Spittelwalde, le capitaine Pfuhl s'avança, contre la redoute placée à l'issue vers Kleinschirma, et un bataillon marcha à gauche contre le retranchement de Kleinwaltersdorf, l'artillerie protégea ces deux attaques. Les Impériaux évacuèrent les ouvrages, se retirèrent derrière les abatis au milieu du bois, où ils reçurent quelques bataillons de renfort. Les Prussiens qui franchirent d'abord l'abatis, ne tinrent pas longtemps contre des forces aussi inégales, et furent ramenés jusqu'au débouché de la forêt. En vain leur général les fit-il soutenir par un nouveau bataillon, ce faible renfort ne rétablit pas l'affaire; le Vieux Stutterheim détacha aussi un bataillon, et fit rapprocher son artillerie de Kleinwaltersdorf sans rien décider.

Sur ces entrefaites, l'attaque des grenadiers semblait prendre à la droite une bonne tournure, malgré les efforts de la cavalerie. Lorsque le Vieux Stutterheim eut la certitude qu'elle était bien engagée, il résolut d'attaquer la gauche de l'ennemi et traversa à la tête du régiment de Bevern, le village de Kleinwaltersdorf, soutenu par les grenadiers de Baehr et le premier bataillon de Manteufel. Les cuirassiers de Schmettau et les hussards de Belling suivirent cette infanterie. Les grenadiers de Lossow et les bataillons francs de Schach et Lenoble la précédèrent, balayèrent le village, et changeant subitement de direction à droite, menacèrent de couper la retraite aux troupes qui se défendaient avec opiniâtreté dans le Spittelwalde, que le Jeune Stutterheim attaquait de nouveau avec toute sa brigade réunie.

Cet effort simultané des trois divisions devint décisif. Aussitôt que les troupes de l'aile gauche eurent dépassé Kleinwaltersdorf, elles marchèrent vivement à l'ennemi. La cavalerie autrichienne, ébranlée par le feu d'artillerie, se retira devant elles, mais l'infanterie tint ferme, et repoussa une charge des cuirassiers de Schmettau. Enfin les hussards de Belling et les 2 escadrons de cuirassiers détachés, renouvelèrent cette charge avec tant d'impétuosité, que les régiments d'infanterie de Nicolas Esterhazy et de Giulay, furent culbutés et presque entièrement détruits. Ceux de Wied, de Wurtzbourg et Salm furent également enfoncés, et perdirent beaucoup de monde.

Dans le même instant, les généraux Seidlitz et Kleist avaient repoussé la cavalerie de la gauche ennemie, et favorisé par là une nouvelle tentative contre les grenadiers autrichiens qui défendaient le mamelon des Trois-Croix. Ceux-ci se voyant abandonnés par les escadrons qui les appuyaient, prirent le parti de se retirer par les faubourgs

de Freyberg sur Hillersdorf. Les troupes qui défendaient le bois de Spittelwalde, se voyant également compromises, se replièrent sur les hauteurs de Tuttendorf, où le prince de Stollberg fit halte pour rassembler les corps épars de son armée, et passer en ordre la Mulde. La division Meyer, qui aurait pu décider l'affaire en descendant de ses hauteurs sur le flanc droit des Prussiens, se retira par Bertelsdorf sur Sussenbach, après avoir envoyé quelques boulets au prince.

La perte de l'armée impériale fut de 4,500 prisonniers, et environ 3,000 hommes hors de combat : les Prussiens en perdirent 1,500 ; ils prirent 28 pièces de canon et 9 drapeaux. Cette affaire leur fit d'autant plus d'honneur, qu'ils n'avaient que 29 bataillons et 60 escadrons, contre 49 bataillons et 68 escadrons.

Le corps du général Hulsen ne prit aucune part à la bataille, et se borna à détacher le matin 7 bataillons et 25 escadrons sur les hauteurs de Hirschfeld et Neukirch, pour observer les Autrichiens vers la forêt de Tharandt. Il aurait pu devenir bien funeste à l'armée battue, s'il avait su profiter de sa position ; mais il revint le 31 au camp.

Le prince de Stollberg se retira à Frauenstein. L'armée prussienne reprit position à Freyberg ; le corps de Belling à Pretschendorf.

Le jour même de la bataille, les renforts des deux partis, qui venaient de la Silésie, arrivèrent sur l'Elbe ; celui des Prussiens, sous les ordres du général Neuwied, passa ce fleuve, le 30, et vint remplacer le lendemain, à Katzenhausern et Schlettau, le général Hulsen, dont la division se réunit ensuite au prince Henri. Le corps autrichien aux ordres du prince Albert de Saxe, rejoignit Haddick le soir même de la bataille. Ce général envoya alors à l'armée battue un renfort de 6 régiments, et resta cantonné entre Dresde et Dippodiswalde.

Le prince Henri n'était pas d'un caractère à s'endormir sur ses lauriers. A peine eut-il reçu ses renforts, qu'il donna la commission à Kleist, le 2 novembre, d'aller avec 6 bataillons et 25 escadrons, détruire en Bohême tous les dépôts de l'armée impériale, afin de forcer ainsi le prince de Stollberg à quitter sa position de Frauenstein. Pour appuyer ce mouvement, il détacha à Dorf-Chemnitz, 6 bataillons et 17 escadrons, sous les ordres du général Platten, et fit faire quelques démonstrations vers Pretschendorf et Wilsdruf, dans l'intention de fixer l'attention de Haddick, et de lui donner des inquiétudes. Le prince de Stollberg prit en effet le parti de quitter la position dans la nuit du 3 au 4 novembre, et de se retirer à Altenberg, d'où il se rendit peu après à Pirna. Le prince Henri porta alors le général Platten, à Porchenstein, l'armée le remplaça à Dorf-Chemnitz, tandis que Kleist marchant par Brix à Saatz, y détruisit un des grands magasins de l'ennemi. Ce général étant revenu à Oederan, le 11, le prince reprit son camp à Freyberg.

Frédéric étant arrivé, le 6, à l'armée, conçut le projet de profiter de la victoire remportée par son frère sur les troupes de l'Empire, pour entamer une négociation avec les petits princes qui désiraient la neutralité, afin de se débarrasser ainsi d'ennemis peu dangereux à la vérité, mais qui ne laissaient pas d'occuper des forces dont il se proposait de faire un meilleur emploi. La terreur étant le plus sûr moyen d'abréger les lenteurs diplomatiques, il prescrivit au général Kleist de marcher avec 6,000 hommes en Franconie, et de mettre le pays à contribution. Ce général partit d'Oederan, le 13 novembre, et arriva le 29 devant Nuremberg, qui lui ouvrit ses portes. Les partis prussiens poussèrent jusqu'aux environs de Wurtzbourg et de Ratisbonne, où ils firent trembler les membres de la diète. Le prince de Stollberg sollicita la permission de voler, avec ses troupes, au secours des cercles, mais Haddick la lui refusa, sous

prétexte qu'il fallait attendre des ordres de Vienne.

Sur ces entrefaites, Frédéric conclut, le 24 novembre, avec les Autrichiens, une convention qui fixa la démarcation des cantonnements des deux armées, sans faire mention de ceux que devait occuper l'armée de l'Empire, ni stipuler sur le sort des provinces envahies par Kleist. Il paraît que les Autrichiens, qui voulaient la paix, mais qui avaient des engagements particuliers avec les cercles, loin de contrarier le projet du roi, contribuèrent par cette conduite à leur faire désirer la neutralité, afin d'avoir un prétexte pour se délier de leurs promesses. Autrement il serait difficile de rendre raison de cette convention. Enfin le général Kleist étant revenu par Cobourg et Erfurt, le 17, toutes les armées entrèrent en cantonnements.

Peu de temps après, on rassembla un congrès au château d'Hubertsbourg, près de Dresde, et la paix définitive y fut signée, le 23 février 1763.

Une circonstance particulière de cette paix, c'est que tout fut remis sur le pied où les choses se trouvaient avant les hostilités, et qu'aucune des puissances belligérantes n'y perdit un pouce de terrain.

Ainsi finit une guerre singulière, dont on a beaucoup exagéré les événements; l'art des combats y fit quelques progrès, mais les grandes opérations de la guerre, la stratégie, l'art de profiter de la victoire n'y furent pas connus.

CHAPITRE XXXIV.

Observations sur la campagne de 1762, sur le débordement des ailes, et les attaques multipliées

J'ai déjà fait observer plus haut, qu'il était difficile d'émettre quelques nouvelles idées sur une campagne qui s'est passée sur le même théâtre que les précédentes, et avec des combinaisons dont la seule différence provient du changement de rôle de la Russie.

On sait aussi que depuis la prise de Dresde, l'intérêt des Autrichiens était de faire la guerre sur l'Elbe, tandis que celui des Prussiens était de la porter sur l'Oder. Les succès de Daun en Saxe pouvaient devenir décisifs, mais non en Silésie; c'est sur cette vérité que devait reposer le plan de campagne. Lors même que la mort d'Elisabeth n'eût pas amené un changement si marquant dans les affaires, il n'est pas probable que les alliés eussent tourné leurs efforts vers la Saxe; sous ce rapport, ils tombèrent dans la même faute que l'année précédente, c'est-à-dire qu'ils firent un accessoire du point principal, et portèrent leurs coups dans la direction où ils ne pouvaient rien produire de grand.

Dès que la paix avec la Russie fut connue, le gouvernement autrichien n'avait plus de motif de diriger des masses sur l'Oder; car cette paix devait le décider à faire la sienne, ou à pousser la guerre plus vivement que jamais. Dans ce dernier cas, l'Autriche n'avait qu'à faire envahir le Brandebourg par la belle armée de Daun qu'elle eut d'abord rappelée en Saxe. Cette armée avait toujours une excellente base d'opérations sur l'Elbe, et la position centrale de la Bohême qui lui permettait de porter rapidement ses forces sur les points les plus favorables. Les places de Glatz et d'Olmutz, avec les troupes qui se trouvaient dans l'intérieur de l'Autriche, étaient plus que suffisantes pour s'opposer aux opérations de Frédéric, qui n'avait plus les moyens d'envahir la Moravie et de tenir tête à 150,000 hommes de troupes aguerries et bien commandées.

Il y a peu de choses à dire sur ce qui se passa en Silésie. Le roi ne pouvait prévoir que les Russes ne resteraient que quinze jours avec lui, et ce serait outrer la critique

que de lui reprocher de n'avoir pas profité de ce temps pour attaquer Daun ; il fit tout ce qu'il put pour engager une affaire avec avantage. On doit croire qu'il eût brusqué le dénoûment, malgré la position avantageuse des ennemis, s'il avait deviné que le corps de Czernischef l'abandonnerait si promptement.

On ne peut, au contraire, concevoir comment Daun, après le départ des Russes, put rester spectateur du siége de Schweidnitz, avec 90,000 hommes. On eût dit qu'il était là pour couvrir le siége plutôt que pour l'empêcher. Excepté l'abandon de Cassel, par les maréchaux d'Estrées et Soubise, dont nous avons parlé au chapitre XXXI, l'histoire moderne n'offre pas d'exemple d'une pusillanimité pareille.

Le reste de la campagne porte l'empreinte de l'esprit qui en dirigea les premiers mouvements. Le roi aurait bien eu tort de chicaner des ennemis qui ne paraissaient pas disposés à lui enlever un pouce de terrain.

En réfléchissant sur les opérations qui ont eu lieu en Saxe, on ne peut trop s'étonner de l'absence totale des principes, qui les caractérise, et du singulier rôle que l'armée de l'Empire y joua.

Indépendamment de la faute que les coalisés commirent en formant sans nécessité une double ligne d'opérations en Silésie et en Saxe, ils la subdivisèrent en isolant à plus de trente lieues les deux armées qui devaient opérer sur le point accessoire, et permettant à l'ennemi de couper leur communication avec un faible détachement.

Comment qualifier les deux retraites de l'armée des cercles? la postérité croira-t-elle qu'un général, avec 30,000 hommes, se soit sauvé, à deux reprises différentes, devant 4,000, parce qu'un bataillon ou deux avaient paru au loin dans la direction d'un de ses flancs? C'est ainsi que l'abus des systèmes et des mots techniques, ont égaré les hommes faibles et superficiels. On considérait alors comme une faute de se laisser déborder. Un général qui aurait conservé une position, dont une des ailes eût été débordée, aurait cru commettre une faute très-grave ; et, d'après les règles reçues, devait décamper sans avoir reconnu ce dont il était menacé. Par conséquent, pour bien opérer, il fallait déborder : pour parvenir à ce but, il était indispensable d'étendre ses mouvements ; de là les attaques multipliées, les centres dégarnis, les mouvements décousus, les beaux systèmes que l'on a présentés comme l'agrandissement des combinaisons ; enfin, toutes les sottises dont les annales de la guerre fourmillent à la fin du dix-huitième siècle.

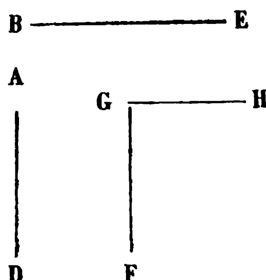
Je ne puis m'empêcher de réitérer ici une maxime que j'ai déjà indiquée : *Toute armée qui veut déborder en même temps par les deux ailes, doit avoir des forces doubles ; car indépendamment des ailes agissantes, il lui faut un centre qui tienne l'ennemi en échec.* Si les trois divisions ne sont que des détachements, elles ne produiront pas d'effet sur une masse centrale supérieure à chacune d'elles ; et courront risque d'être compromises dès qu'elle saura manœuvrer : les batailles de Rivoli et de Stockach, sont les meilleures preuves de cette vérité.

Lorsqu'on n'a pas de forces suffisantes pour faire trois masses, il est dangereux de déborder deux ailes, et peu avantageux de n'en inquiéter qu'une. Cette manœuvre ne consistant en effet qu'à porter un simple détachement sur une aile ennemie, tandis que la masse principale agit sur le front, c'est s'éloigner du but, et s'exposer à être battu. Au lieu de cela, il faut mettre l'accessoire devant le front, et porter la masse sur celle des extrémités, qui, par ses rapports avec les communications de l'ennemi, présente les plus grands résultats.

On objectera peut-être que cette manœuvre n'est dans le fond qu'un débordement, mais ce serait une chicane de mots ; car, si un général laissait 100 bataillons sur le

front de l'ennemi, tandis qu'il en porterait 10 sur une aile, il n'aurait pas pour cela gagné en masse une de ses extrémités. C'est cet emploi abusif de mots techniques, qui colore les plus lourdes bévues; c'est ainsi qu'on a prétendu qu'une armée française, en se portant des environs de Sedan à Bruxelles, déborderait le duc de Brunswick qui était à Verdun; c'est pour cela que les généraux autrichiens se crurent perdus, en 1794, pour avoir été débordés à dix marches; c'est enfin par ce motif que le prince de Stollberg ramena l'armée des cercles jusqu'à Bareith, de peur d'être tourné par quelques escadrons qui voltigeaient au loin sur ses flancs.

Je reviens aux opérations en Saxe. En jetant les yeux sur la carte, on verra que les doubles positions de Hulsen et du prince Henri formaient une équerre.



Le corps du prince AD, était séparé de celui de Hulsen BE, par la forêt de Tharandt, obstacle majeur, derrière lequel l'ennemi FGH pouvait opérer à couvert et où rien ne l'empêchait de s'établir pour accabler l'un ou l'autre de ces corps, attendu qu'ils avaient plus de six lieues à faire pour se secourir.

Les positions de Freyberg et de Katzenhausern avaient un inconvénient plus grave encore, puisque la Mulde coulait entre elles à une distance si considérable, qu'aucune des deux armées ne pouvait secourir l'autre dans une journée. Cependant comme elles y restèrent trois mois on eut tout le temps de combiner une opération. L'armée impériale avait beau jeu pour mettre 50 bataillons en action sur un seul de ces détachements; elle n'avait qu'à attaquer Hulsen par Wilsdruf ou Limbach, et inquiéter le prince Henri par des partisans, vers Beerwalde. Elle ne sut pas profiter de ses avantages, et se borna à parader le long de l'Elbe, afin de protéger l'armée des cercles, qui venait de Zwickau; singulière manière d'employer des troupes et de combiner leurs mouvements.

Si, au lieu de tâtonner ainsi, Serbelloni avait, dès le mois d'avril, appelé l'armée des cercles à Freyberg, et qu'avec des forces aussi supérieures il eût attaqué le prince Henri, par sa droite, dans le cas où il fût resté réuni, et par son centre s'il avait formé deux corps isolés; il l'eût accablé, rejeté sur les ponts de l'Elbe, et coupé de ses communications avec Wittemberg. Alors il eût été facile de porter 7 à 8,000 hommes de Dresde sur Meissen, par la rive droite, pour enlever les ponts et les détruire; cette division n'aurait couru aucun risque, ayant une retraite assurée sous le canon de Dresde. Le prince aurait toujours été contraint de faire un détachement presque aussi fort, pour les couvrir, en sorte qu'il serait resté à Serbelloni 55,000 hommes, pour en attaquer 26 à 27,000 sur leur extrême droite, en gagnant pendant l'action leurs communications avec Wittemberg. La petite armée prussienne, battue dans une telle situation, eût été anéantie, même en sauvant ses ponts: car forcée à repasser l'Elbe devant un ennemi victorieux et deux fois plus nombreux, moitié au moins de ses bataillons eût été perdue, soit dans le combat, soit dans la retraite. Si les Prussiens qui avaient eu jusqu'alors deux divisions isolées, les avaient maintenues jusqu'à ce moment, alors l'effort n'aurait pu avoir de meilleure direction que sur leur centre par la droite de Hulsen, afin de rejeter celui-ci sur l'Elbe, et d'enlever ensuite le détachement du prince, auquel

il ne serait resté aucune communication.

Au reste Serbelloni, en laissant prendre l'initiative des mouvements aux Prussiens, ne commit pas de faute plus grave que le général Haddick. Lorsque ce dernier prit le commandement, il disposait de 86 bataillons et 167 escadrons ; le prince Henri osant se maintenir dans la position hasardée qu'il avait choisie pour empêcher la réunion des ennemis, et qui était plus que téméraire après leur jonction, le général autrichien eût dû attaquer Hulsen par Wilsdruf ou Limbach, comme nous l'avons dit plus haut. Loin de là, il poussa la moitié de son armée contre le prince Henri, et cette moitié suffit pour le rejeter de Pretschendorf et de Freyberg : on peut juger par là ce qu'aurait produit une attaque bien combinée de la plus grande masse sur le premier, dont la force n'excédait pas 20 bataillons incomplets. Haddick l'observa, tandis qu'il faisait manœuvrer contre le prince, ce qui était une double faute. En effet, si le coup qu'il méditait de porter à celui-ci était son objet principal, il fallait qu'il y allât de sa personne et avec le gros de ses forces ; s'il n'était qu'un accessoire, on n'aurait pas dû le pousser et employer à cela tant de monde, tandis qu'on laissait Hulsen tranquille. Haddick pouvait laisser un général sûr, avec 37 bataillons et 67 escadrons vers Freyberg, et attaquer avec 50 bataillons et 100 escadrons, le petit corps de Hulsen, qui eût été détruit. Le prince sans communication avec l'Elbe eût été forcé à se sauver à Berlin, ou à recevoir un combat, dans lequel il n'avait d'alternative que de mettre bas les armes, ou de se faire jour, en sacrifiant la moitié de ses débris.

La bataille de Freyberg étant la seule qu'ait gagnée le prince Henri, elle fonda en quelque sorte sa réputation : en se donnant la peine d'analyser ses dispositions pour les rapporter aux principes reçus, on conviendra néanmoins qu'il remporta la victoire, parce qu'il faut qu'elle reste à l'un des partis. Le prince avait devant lui deux armées divisées, et il les combat avec deux corps également isolés. Lorsqu'il se détermina à livrer bataille, il pouvait laisser des postes au camp de Meissen, et attirer à lui la majeure partie des forces de Hulsen, pour décider d'autant plus sûrement le succès de ses entreprises contre l'armée des cercles. Loin de là, il ne se contente pas de maintenir l'isolement de ses forces, il attaque une armée deux fois plus nombreuse que la sienne, avec quatre colonnes très-distantes entre elles, et dont l'action n'est point simultanée ; celle du général Forcade reste même en réserve loin de l'extrême gauche et hors de portée du champ de bataille. Enfin, le prince qui marcha lui-même au point principal avec les deux plus fortes colonnes, les morcela tellement, qu'il ne lui resta, *au moment décisif,* que 5 bataillons de grenadiers et quelques escadrons, tandis que 28 bataillons se trouvaient disséminés sur une ligne de dix lieues : la moitié en attaques contre des accessoires, l'autre moitié dans un camp défensif. L'attaque du Spittelwalde fut exécutée par des bataillons engagés les uns après les autres, longtemps avant que la troisième colonne fût en état de donner. Il y eut partout incohérence dans les mouvements, et peu de batailles furent plus fautives : les Prussiens réussirent par les sottises inconcevables de leurs ennemis et le caractère de leurs chefs. Si, loin de trembler pour leur gauche, et de prolonger leur ligne défensive vers cette aile, les généraux Caramelli et Stollberg eussent fait marcher 30 bataillons par le Spittelwalde sur le ravin et le village de Kleinschirma, et leur cavalerie sur les hauteurs à droite, entre ce village et Wallersdorf, la brigade Stutterheim eût été écrasée, et les petits détachements du prince, percés dans leur centre, sans communication, eussent eu mille peines à se sauver.

Tempelhof loue Frédéric d'avoir profité d'un petit mouvement qui isola les deux

ailes autrichiennes à la bataille de Prague, et admire le prince Henri pour avoir, par un principe contraire, fait quatre attaques sans unité d'action loin du point décisif, flatterie impardonnable, qui tend à renverser tous les principes, et à nous présenter les événements du hasard comme le résultat des combinaisons du génie. Le fait est que Frédéric en déploya autant à la bataille de Prague, que le prince Henri, son frère, en montra peu dans celle de Freyberg.

La conduite du prince de Stollberg et de Caramelli fut d'autant plus blâmable, qu'ils savaient fort bien à quelles troupes ils avaient affaire; ils n'ignoraient pas que Hulsen campait avec la moitié des troupes prussiennes vers Meissen; et que le prince n'avait que 27 bataillons très-faibles. En voyant déboucher cette petite armée sur quatre colonnes morcelées, ils auraient dû profiter de l'avantage que leur donnait le bois du Spittelwalde pour cacher l'effort qu'ils feraient au centre sur celle de Stutterheim, avec la certitude d'un succès complet. Mais il est des généraux qui sont déconcertés, en apprenant que l'ennemi fait une multitude de colonnes; leur embarras témoigne contre eux; car ce devrait être toujours une raison de se réjouir, plutôt que de s'alarmer. Un général médiocre, en voyant faire des mouvements multipliés et des menaces sur son front ou ses ailes, croit être compromis; il décampe sans mettre ses masses en action : tels furent Clermont à Creveldt, Soubise et d'Estrées à Wilhemsthal, Stollberg et Campitelli à Freyberg. Bonaparte ne conçut jamais d'alarmes en pareille occurence; lorsqu'il assiégeait Mantoue, et que Wurmser s'avançait au secours de la place avec une armée deux fois plus forte que la sienne, l'avant-garde républicaine ayant été pressée sur l'Adige, il présuma d'abord que les masses autrichiennes marchaient par la rive orientale du lac de Garda; mais on vint bientôt annoncer qu'une autre colonne débouchait par la rive occidentale sur Brescia. A cette nouvelle, il ne put contenir sa joie; car il jugea, avec la rapidité de l'éclair, que l'ennemi faisait un faux mouvement, en mettant entre ses divisions un obstacle insurmontable. Le corps de Brescia, qui semblait si menaçant, fut culbuté dans les gorges et anéanti; celui qui déboucha par la rive gauche, éprouva trois jours après le même sort à Castiglione.

La paix d'Hubertsbourg vint mettre un terme aux scènes comico-tragiques de la trop fameuse guerre de sept ans. Au commencement de la révolution, l'homme qui avait assisté à la campagne de 1761, était regardé comme un héros, quoiqu'on n'eût pas tiré mille coups de fusil à l'armée autrichienne. Le général qui avait eu le bonheur de mener quelques bataillons au combat, ne se considérait pas moins qu'un Luxembourg ou qu'un Turenne; on disait de lui : *Il a fait la guerre de sept ans!* et son brevet d'immortalité semblait irrévocable.

D'où provient l'exagération de ces idées? sans doute de la médiocrité du siècle, de la flatterie et du charlatanisme de quelques écrivains. Au milieu de la foule d'hommes médiocres qui rampent autour de Frédéric, on voit, en effet, ressortir ce prince sous une forme colossale. Relativement aux temps, aux circonstances et aux moyens, il fit beaucoup et sera toujours grand, sans pour cela avoir été parfait capitaine.

En réfléchissant sur la force et l'ensemble de ses moyens organisés, on conviendra qu'il manqua le coup décisif en 1756. Si, à cette époque, où l'ennemi n'étant point rassemblé, où les Russes n'étaient pas même sur la Duina, où les troupes autrichiennes ne pouvaient lui opposer de masse, où l'Empire était plus disposé à se réunir à lui que contre lui; si, dans ce moment décisif. il eût eu le coup d'œil perçant et le génie militaire que Napoléon déploya en 1805 contre une coalition pareille, en 1806 contre les Prussiens encore isolés, et surtout en

1809 contre les levées gigantesques de l'Autriche, on conviendra que la guerre aurait pris une autre tournure : en quinze jours, le roi pouvait conduire son armée à Vienne et Passau, après avoir percé le centre d'une ligne sans fin que venaient garnir isolément une multitude de troupes tirées des garnisons. Ce coup, qui eût étonné l'Europe, et consterné ses ennemis, aurait grossi son armée d'une foule de partisans et de tous les princes de l'Empire, dont il serait devenu l'arbitre. Dans tous les cas, cette invasion tout à fait militaire, était le seul parti qui convînt aux circonstances ; car aucune masse organisée n'était en mesure de l'empêcher.

Comme nous l'avons déjà observé, il était encore convenable au commencement de 1757, de porter la ligne d'opérations en masse par la Moravie. Une bataille gagnée entre Olmutz et le Danube, eût procuré d'immenses résultats, et l'on avait toute facilité d'en tirer parti. Dans les trois campagnes suivantes, le roi fut vraiment grand ; après les scènes sanglantes de Prague, de Kollin, de Zorndorf, qui lui enlevèrent successivement la fleur de ses troupes, il fallut les désastres de Hohenkirch, de Kunersdorf et de Torgau, pour ébranler sa fermeté. Plus tard, lorsqu'avec une armée composée d'enfants de quinze à vingt ans, derniers rejetons d'une population épuisée, il fut obligé de tenir tête à des armées toujours plus aguerries, recrutées au contraire par une population robuste et inépuisable, et que sa chute parut inévitable, il sembla n'aspirer qu'à la rendre aussi belle que sa vie. La mort d'Élisabeth le sauva ; et l'Autriche, guidée par le mauvais génie qui la poursuit depuis un siècle, signa la paix quand elle devait pousser la guerre avec plus de vigueur que jamais. La politique, comme l'art militaire, firent, à cette époque un pas rétrograde qui nous rapprocha de l'état d'ignorance du moyen âge. Finalement, Frédéric se soutint contre l'Europe, étonna le monde, et parut faire des miracles, lorsqu'il ne fut sauvé que par la singulière conduite de ses adversaires. Dès la bataille de Rosbach, qui fut une simple échauffourée, les armées françaises n'opérèrent plus contre lui ; les Suédois firent semblant d'entrer en campagne pour gagner des subsides, et les Russes, malgré leurs sanglants succès, se contentèrent de séquestrer une province. Il eût suffi pour l'anéantir d'un peu d'ensemble, et d'un chef au-dessus du médiocre. Cet homme ne se trouva pas alors dans l'Europe, ou plutôt les princes ne voulurent point le chercher : Louis XIV ou Mazarin l'eussent rencontré.

Mais je m'aperçois que je me laisse entraîner à des considérations étrangères à mon sujet. Résumons les observations renfermées dans cet ouvrage, avant de passer à l'histoire des dernières guerres, plus riches en événements, plus fécondes en leçons de guerre et de politique.

CHAPITRE XXXV.

Exposé des principes généraux de l'art de la guerre (1).

Il a existé de tous temps des principes fondamentaux, sur lesquels reposent les bonnes combinaisons de la guerre, et auxquels on doit toutes les rapporter, pour juger de leur véritable mérite.

Ces principes sont immuables, indépendants de l'espèce d'armes, des temps et des lieux. Le génie et l'expérience indiquent les variations dont leur application est susceptible. Depuis trente siècles il y a eu des généraux qui les ont plus ou moins heureuse-

(1) Ce chapitre, composé en 1806 à Posen, fut imprimé, pour la première fois, en 1807 ; il a été augmenté depuis de quelques articles et notes relatives aux événements postérieurs.

ment appliqués. Cyrus (1), Annibal furent de grands capitaines; la Grèce et Rome en fournirent plusieurs; Alexandre manœuvra souvent avec habileté; César ne fit pas avec moins de succès, la guerre d'invasion et la grande guerre; Tamerlan même, que nous connaissons si peu, a laissé des institutions empreintes à chaque page de ce génie naturel qui sait commander aux hommes, et triompher de tous les obstacles (2). En comparant les causes des victoires de l'antiquité et des temps modernes, on est tout surpris de trouver que les batailles de Wagram, de Pharsale et de Cannes ont été gagnées par la même cause première.

Cependant, par une fatalité difficile à concevoir, la plupart des écrivains qui ont traité de l'art militaire semblent s'être donné le mot pour rechercher, dans mille détails accessoires, ce qui ne provenait que de la bonne direction des grandes opérations, ou du sage emploi des masses un jour de combat. Il en est résulté une foule d'ouvrages où les auteurs, arrangeant à leur manière des détails insignifiants, ont prouvé sans doute beaucoup d'esprit et d'érudition, mais en embrouillant une science qu'ils avaient l'intention de mettre à la portée de tout le monde, plusieurs ont été si loin que, dans des ouvrages intitulés *l'Art de la guerre*, on trouve de longs chapitres sur la manière dont les officiers doivent porter leur épée, et sur la forme des baguettes de fusil.

Le résultat de ces fatigantes dissertations a été de persuader à beaucoup de militaires, d'ailleurs fort estimables, qu'il n'y avait point de règles à la guerre; erreur absurde, insoutenable (3). Sans doute il n'existe pas de *système* de guerre exclusivement bon, parce que tous sont le résultat de calculs hypothétiques; c'est une combinaison de l'esprit humain, sujet à se tromper, et qui souvent à l'aide de grandes phrases et de mots techniques arrangés avec art, colore d'une apparence de vérité les idées les plus fausses. Mais il en est bien autrement *des principes;* ils sont invariables, l'esprit humain ne peut ni les modifier, ni les détruire.

Pour donner des notions exactes de guerre, il aurait donc fallu que les auteurs, au lieu de créer des systèmes absurdes, détruits les uns par les autres, eussent commencé par établir les principes auxquels toutes les combinaisons se rapportent. C'était un travail plus grand, plus difficile; mais qui eût offert un résultat assuré. On ne trouverait plus tant d'incrédules sur la réalité de la science. Mack n'aurait pas écrit en 1793, que les longues lignes étaient les plus fortes; Bulow dans son chapitre des excentriques, n'aurait pas prétendu qu'une armée battue devait, pour se sauver, se partager en autant de corps qu'elle pourrait prendre de routes, dût-elle ne jamais parvenir à rassembler ses colonnes ainsi disséminées; on n'aurait pas non plus introduit un système de cordon, qui éparpille une armée sur tous les chemins, au risque de la voir enlever comme Turenne fit de celle de Bournonville en Alsace.

Frédéric avait écrit sagement que le talent du grand capitaine était de faire diviser son ennemi; et, cinquante ans après, plusieurs généraux trouvaient admirable de se diviser eux-mêmes autant qu'ils le pouvaient. Une telle subversion dans les idées n'a pu pro-

(1) Voyez Cyropédie de Xénophon.

(2) Instituts de Timour, par Langlès.

(3) J'ai entendu, au château d'Austerlitz, un général d'une certaine réputation dire, en parlant d'une charge de cavalerie : « Je voudrais bien que » les fameux tacticiens m'expliquassent par quelle » règle nous sommes sortis de cette charge, où les » escadrons des deux partis étaient entremêlés. » Sans doute, dans une mêlée de cavalerie, où l'on est déjà trop engagé pour manœuvrer, la seule règle est de sabrer; mais que prouve cette vérité? qu'était cette charge elle-même dans le grand ensemble de la bataille? Napoléon, qui l'ordonna, nous l'a déjà expliquée; c'était l'action d'une masse secondaire, qui contenait un effort de l'ennemi, tandis que le grand coup se portait ailleurs.

venir que de l'incertitude qui régnait dans les opinions individuelles; en effet, les erreurs les plus grossières n'auraient pas été ainsi avancées, et les plus grandes vérités de l'art n'eussent pas été méconnues par les militaires, si, au lieu de suppositions vagues, de calculs incertains, on s'était attaché à démontrer des principes incontestables et à donner un régulateur commun à des opinions jusqu'alors divergentes.

J'ai osé entreprendre cette tâche difficile, sans avoir peut-être le talent nécessaire pour la remplir; mais il m'a paru important de jeter des bases, dont le développement aurait pu être retardé longtemps, si l'on n'avait profité des circonstances pour les fixer.

Le seul moyen d'arriver à mon but était d'indiquer d'abord les principes, d'en offrir ensuite l'application et les preuves par l'histoire de vingt campagnes célèbres. Cette histoire devait alors présenter une critique forte et raisonnée de toute opération qui se serait écartée des règles établies. Si j'avais pu approuver ce qui était en opposition avec ces règles, j'aurais été guidé par des motifs blâmables et indignes du travail auquel je m'étais livré; quelles que fussent les qualités personnelles d'un général et la réputation dont il jouissait, j'ai dû relever avec franchise toutes les fautes qu'il a pu commettre; je n'ai pas même hésité un instant à froisser mes affections particulières. Après un tel aveu, qu'on n'attribue mes réflexions ni à l'inimitié personnelle, ni à l'envie, la cause en sera tout entière dans l'intérêt de l'art.

Le principe fondamental, de toutes les combinaisons militaires consiste *à opérer, avec la plus grande masse de ses forces, un effort combiné sur le point décisif.*

On comprendra bien qu'un général habile avec 60,000 hommes peut en battre 100,000, s'il parvient à mettre 50,000 hommes en action sur une seule partie de la ligne ennemie. La supériorité numérique des troupes non engagées devient en pareil cas plus nuisible qu'avantageuse, car elle ne fait qu'augmenter le désordre, comme la bataille de Leuthen l'a prouvé.

Les moyens d'appliquer cette maxime ne sont pas très-nombreux; je vais essayer de les indiquer.

I° *Le premier moyen est de prendre l'initiative des mouvements. Le général qui réussit à mettre cet avantage de son côté, est maître d'employer ses forces où il juge convenable de les porter; celui au contraire qui attend l'ennemi ne peut être maître d'aucune combinaison, puisqu'il subordonne ses mouvements à ceux de son adversaire, et qu'il n'est plus à temps d'arrêter ceux-ci, lorsqu'ils sont en pleine exécution. Le général qui prend l'initiative sait ce qu'il va faire; il cache sa marche, surprend et accable une extrémité, une partie faible. Celui qui attend est battu sur une de ses parties, avant même qu'il soit informé de l'attaque.*

II° *Le second moyen est de diriger ses mouvements sur la partie faible la plus avantageuse. Le choix de cette partie dépend de la position de l'ennemi. Le point le plus important sera toujours celui dont l'occupation procurera les chances les plus favorables et les plus grands résultats. Telles seront, par exemple, les positions qui tendraient à gagner les communications de l'ennemi avec la base de ses opérations, et à le refouler sur un obstacle insurmontable, comme une mer, un grand fleuve sans pont, ou une grande puissance neutre* (1).

Dans les lignes d'opérations doubles et morcelées, c'est sur les points du centre qu'il convient de diriger ses attaques; en y portant la masse de ses forces on accable les divisions isolées qui les gardent. Les corps morcelés à droite et à gauche ne peuvent plus opérer de concert et sont forcés à ces retraites excentriques, dont les armées de Wurmser, de Mack et du duc de Brunswick ont éprouvé les ter-

(1) Voyez chapitre XIV et XXXI.

ribles effets. Dans les lignes d'opérations simples et dans les lignes de bataille contiguës, les points faibles sont au contraire les extrémités de la ligne. En effet, le centre est à portée d'être soutenu simultanément par la droite et la gauche; au lieu qu'une extrémité attaquée serait accablée, avant que les moyens suffisants fussent arrivés de l'autre aile pour la soutenir, car ces moyens seraient beaucoup plus éloignés et ne pourraient être employés que les uns après les autres.

Une colonne profonde, attaquée sur sa tête, est dans la même situation qu'une ligne attaquée sur son extrémité; elles seront l'une et l'autre engagées et battues successivement, comme cela a été démontré par les défaites de Rosbach, d'Auerstedt. Cependant il est plus facile de faire de nouvelles dispositions avec une colonne en profondeur, qu'avec une ligne de bataille qui se trouverait attaquée sur une extrémité.

En exécutant par la stratégie un mouvement général sur l'extrémité de la ligne d'opérations de l'ennemi, non-seulement on met en action une masse sur une partie faible, mais l'on peut de cette extrémité gagner facilement les derrières et les communications, soit avec la base, soit avec les lignes secondaires. Ainsi Napoléon, en gagnant en 1805 *Donauwerth et la ligne du Lech, avait établi sa masse sur les communications de Mack avec Vienne, qui était la base de ce général avec la Bohême, et il le mit dans l'impossibilité de joindre l'armée russe, qui était sa ligne secondaire la plus importante. La même opération eut lieu en* 1806*, sur l'extrême gauche des Prussiens par Saalfed et Géra. Elle fut répétée en* 1812 *par l'armée russe dans ses mouvements sur Kaluga et Krasnoï, et en* 1813 *par les alliés qui se dirigèrent à travers la Bohême sur Dresde et Leipzig contre la droite de Napoléon* (1).

III° *Le résultat des vérités précédentes prouve que, s'il faut attaquer de préférence l'extrémité d'une ligne, il faut aussi se garder d'attaquer les deux extrémités en même temps, à moins que l'on n'ait des forces très-supérieures. Une armée de* 60,000 *hommes, qui forme deux corps d'environ* 30,000 *combattants, pour attaquer les deux extrémités d'une armée égale en nombre, s'enlève les moyens de frap-*

(1) On a remarqué que les lignes centrales n'avaient pas sauvé Napoléon vers Dresde en 1813, ni dans la Champagne en 1814; mais j'observerai à mon tour que c'est bien à ce système qu'il a dû néanmoins ses succès momentanés dans ces deux campagnes. La cause de ses revers a été dans l'inégalité de la lutte et des moyens secondaires; dans la différence de la nature de ses troupes; dans le placement de la Bohême et de la Bavière en arrière de son extrême droite, et pour ainsi dire sur ses communications. Au reste, j'ajouterai encore que le système des masses centrales, n'avait été appliqué jusqu'alors que par des armées de 150 à 200,000 hommes au plus, et qu'il serait inutile de concentrer plus de forces sur une même ligne, puisqu'il est déjà difficile d'engager autant de troupes le même jour et sur un même champ de bataille.

Je n'ai pas non plus donné une préférence exclusive aux opérations centrales, puisque j'ai souvent présenté celles sur une extrémité de la ligne ennemie comme plus avantageuses. D'ailleurs il ne faut pas confondre une ligne d'opérations centrale opposée à deux parties sur un même front (par exemple celle de l'archiduc Charles contre Moreau et Jourdan en 1796), avec une ligne d'opérations totalement entourée d'ennemis; ces dernières sont beaucoup moins favorables, elles peuvent même devenir dangereuses, lorsque les masses ennemies sont plus nombreuses.

Enfin je dirai en me résumant, qu'une masse entourée de toute l'Europe soulevée contre elle, composée de parties hétérogènes, affamée par sa propre grandeur, et par des troupes légères comme on n'en avait jamais vu, ne pouvait par le fait seul de sa position centrale, éviter le sort dont celle de Napoléon a été frappée en Saxe. Mais une exception ne détruit pas une règle ou maxime générale; et, dans toutes les guerres ordinaires, une puissance qui combattra à chances égales, c'est-à-dire, à moyens égaux, en appliquant ce système, triomphera inévitablement, si ses ennemis suivaient un système contraire. J'en appelle aux officiers généraux les plus distingués de toutes les armées, et donne pour preuve les plus beaux faits d'armes de l'histoire moderne.

per un coup décisif en multipliant inutilement le nombre de moyens de résistance que l'ennemi peut opposer à ses deux détachements. Elle s'expose même, par un mouvement étendu et désuni, à ce que son adversaire rassemble sa masse sur un point, et l'anéantisse par un effet terrible de sa supériorité. Les attaques multipliées sur un plus grand nombre de colonnes sont encore plus dangereuses, plus contraires au grand principe de l'art, surtout lorsqu'elles ne peuvent entrer en action au même instant et sur le même point. Par suite de cette maxime, il convient au contraire, lorsqu'on a des masses fort supérieures à celles de l'ennemi, de faire attaquer ses deux extrémités; on parvient ainsi à mettre en action plus de monde que lui sur chacune de ses ailes, tandis qu'en gardant des forces très-supérieures massées sur un seul point, l'adversaire pourrait en déployer et faire combattre un nombre égal. Il faut avoir soin dans ce cas, de porter le gros de ses forces sur l'aile où l'attaque promettrait un succès plus décisif : c'est ce que nous avons démontré par la relation de la bataille de Hochkirch dans la guerre de sept ans. (Chap. XII.)

IV° *Pour opérer un effort combiné d'une grande masse sur un seul point, il importe, dans les mouvements stratégiques, de tenir ses forces rassemblées sur un espace à peu près carré, afin qu'elles soient plus disponibles* (1). *Les grands fronts sont aussi contraires aux bons principes que les lignes morcelées, les grands détachements et les divisions isolées hors d'état de se soutenir.*

V° *Un des moyens les plus efficaces pour appliquer le principe général que nous avons indiqué, est celui de faire commettre à l'ennemi des fautes contraires à ce principe. On peut avec quelques petits corps de troupes légères lui donner des inquiétudes sur plusieurs points importants de ses communications. Il est vraisemblable que, ne connaissant pas leur force, il leur opposera des divisions nombreuses et morcellera ses masses; ces troupes légères contribuent d'ailleurs à éclairer parfaitement l'armée.*

VI° *Il est bien important, lorsqu'on prend l'initiative d'un mouvement décisif, de ne rien négliger pour être instruit des positions de l'ennemi et des mouvements qu'il pourrait faire. L'espionnage est un moyen utile à la perfection duquel on ne saurait donner trop de soins; mais ce qui est plus essentiel encore, c'est de se faire bien éclairer par des partisans. Un général doit semer des petits partis sur toutes les directions, et il faut en multiplier le nombre avec autant de soin, qu'on évitera ce système dans les grandes opérations. On organise à cet effet quelques divisions de cavalerie légère, qui n'entrent point dans les cadres des combattants. Opérer sans ces précautions, c'est marcher dans les ténèbres et s'exposer aux chances désastreuses que produirait un mouvement secret de l'ennemi. On les a trop négligées; on n'organise pas assez à l'avance la partie de l'espionnage; et les officiers de troupes légères n'ont pas toujours l'expérience nécessaire pour conduire leurs détachements* (2).

(1) On n'entend pas par là qu'il faille former une colonne carrée pleine, mais que les bataillons soient disposés sur un terrain de manière à pouvoir arriver, avec la même promptitude, de tous les points vers celui qui serait attaqué.

(2) Les avantages immenses que les Cosaques ont donnés aux armées russes sont une preuve de la vérité de cet article écrit en 1806. Ces troupes légères, insignifiantes dans le choc d'une grande bataille, sont terribles dans la poursuite. C'est l'ennemi le plus redoutable pour toutes les combinaisons d'un général, parce qu'il n'est jamais sûr de l'arrivée et de l'exécution de ses ordres, que ses convois sont toujours compromis et ses opérations incertaines. Tant qu'une armée n'en avait que quelques régiments on n'en connaissait pas toute la valeur; mais, lorsque le nombre en a été porté jusqu'à 15 et 20,000, on a senti toute leur importance, surtout dans les pays dont la population ne leur est pas contraire.

Pour un convoi qu'ils enlèvent, il faut les faire escorter tous, et que l'escorte soit nombreuse et bien conduite. Jamais on n'est certain de faire une marche tranquille, parce qu'on ne sait pas où les

VII° *Il ne suffit pas, pour bien opérer à la guerre, de porter habilement ses masses sur les points les plus importants; il faut savoir les y engager. Lorsqu'on est établi sur ses points, et qu'on y reste dans l'inaction, le principe est oublié. L'ennemi peut faire des contre-manœuvres, et, pour lui ôter ce moyen, il faut, dès qu'on a gagné ses communications, ou une de ses extrémités, marcher à lui et combattre. C'est alors surtout qu'il faut bien combiner l'emploi simultané de ses forces.* Ce ne sont pas les masses présentes qui décident des batailles, ce sont les masses agissantes (1). *Les premières décident dans les mouvements préparatoires de stratégie, les dernières déterminent le succès de l'action.*

Pour obtenir ce résultat, un général habile doit saisir l'instant où il faut enlever la position décisive du champ de bataille, et il doit combiner l'attaque de manière à faire engager toutes les forces en même temps, à la seule exception des troupes qui seraient destinées à la réserve.

Lorsqu'un effort, basé sur de tels principes, ne réussira pas à procurer la victoire, on ne pourra l'espérer d'aucune combinaison, et il ne restera d'autre parti à prendre que celui de faire donner un dernier coup à cette réserve, de concert avec les troupes déjà engagées.

VIII° *Toutes les combinaisons d'une bataille peuvent se réduire à trois systèmes.*

Le premier, qui est purement défensif, consiste à attendre l'ennemi dans une forte position, sans autre but que celui de s'y maintenir; telles furent les dispositions de Daun à Torgau, de Marsin aux lignes de Turin. Ces deux événements suffisent pour démontrer combien de semblables dispositions sont vicieuses.

Le second système au contraire est entièrement offensif, il consiste à attaquer l'ennemi partout où on peut le rencontrer, comme Frédéric le fit à Leuthen et à Torgau, Napoléon à Iéna et à Ratisbonne, les alliés à Leipzig.

Le troisième système enfin, est en quelque sorte un terme moyen entre les deux autres, il consiste à choisir un champ de bataille reconnu d'après toutes les convenances stratétiques et les avantages du terrain, afin d'y attendre l'ennemi et de choisir dans la journée même le moment convenable de prendre l'initiative et tomber sur son adversaire avec toute chance de succès. Les combinaisons de Napoléon à Rivoli et à Austerlitz, celles de Wellington à Mont-Saint-Jean et dans la plupart de ses batailles défensives en Espagne, doivent être rangées dans cette classe.

Il serait difficile de donner des règles fixes pour déterminer l'emploi de ces deux derniers systèmes, qui sont les seuls convenables. Il faut avoir égard à l'état moral des troupes de chaque parti, au caractère national plus ou moins flegmatique ou impétueux, enfin aux obstacles du terrain. On voit donc que ces circonstances peuvent seules diriger le génie d'un général, et on doit réduire ces vérités aux trois points suivants :

1° *Qu'avec des troupes aguerries et dans un terrain ordinaire l'offensive absolue ou l'initiative d'attaque convient toujours mieux;*

2° *Que dans les terrains d'un accès difficile soit par leur nature, soit par d'autres causes, et avec des troupes disciplinées et soumises, il*

ennemis sont. Ces corvées exigent des forces immenses, et la cavalerie régulière est bientôt mise hors de service par des fatigues auxquelles elle ne peut résister. La milice turque fait aux Russes à peu près le même effet que les Cosaques aux autres armées européennes : les convois ne sont pas plus sûrs en Bulgarie, qu'ils ne l'étaient en Espagne et en Pologne. Au reste, je crois que dans les autres armées quelques milliers de hussards ou de lanciers volontaires, levés au moment de la guerre, bien conduits, et courant là où des chefs hardis les conduiraient, rempliraient à peu près le même but; mais il faudrait toujours les regarder comme des enfants perdus; car, s'ils devaient recevoir des ordres de l'état-major général, ils ne seraient plus des partisans. Ils n'auraient pas, il est vrai, la même qualité, et ils ne pourraient pas à la longue lutter avec des bons Cosaques, mais il faut à un mal inévitable opposer tous les remèdes possibles.

(1) Voyez chapitre XXVI.

est peut-être plus convenable de laisser arriver l'ennemi dans une position qu'on aurait reconnue, afin de prendre ensuite l'initiative sur lui lorsque ses troupes seraient déjà épuisées par leurs premiers efforts (1);

3° *Que la situation stratégique des deux partis peut néanmoins exiger quelquefois qu'on attaque de vive force les positions de son adversaire, sans s'arrêter à aucune considération locale; telles sont, par exemple, les circonstances où il importerait de prévenir la jonction de deux armées ennemies, de tomber sur une partie d'armée détachée, ou sur un corps isolé au delà d'un fleuve, etc., etc.*

IX° *Les ordres de bataille, ou les dispositions les plus convenables pour conduire les troupes au combat, doivent avoir pour but de leur procurer en même temps mobilité et solidité. Il me paraît que, pour remplir ces deux conditions, les troupes qui restent sur la défensive peuvent être en partie déployées, en colonnes, comme l'armée russe à la bataille d'Eylau; mais les corps disposés pour l'attaque d'un point décisif doivent être composés de deux lignes de bataillons, chaque bataillon, au lieu d'être déployé, serait formé en colonnes par divisions de la manière suivante* (2):

6e	5e	4e	3e	2e	1er Bon
12e	11e	10e	9e	8e	7e

Cet ordre offre infiniment plus de solidité qu'une ligne déployée, dont le flottement empêche l'impulsion si nécessaire pour une telle attaque et met les officiers hors d'état d'enlever leur troupe. Cependant pour faciliter la marche, pour éviter la trop grande profondeur de la masse, et pour augmenter au contraire le front, sans nuire toutefois à la consistance, je crois qu'il est convenable de placer l'infanterie sur deux rangs. Les bataillons se trouveront ainsi plus mobiles, car la marche du second rang, pressé entre le premier et le troisième, est toujours fatigante, flottante et par conséquent moins vive. Ils auront d'ailleurs toute la force désirable, puisque les trois divisions ployées présenteront six rangs en profondeur, ce qui est plus que suffisant. Enfin le front, augmenté d'un tiers, offrira plus de feu, dans le cas où l'on viendrait à s'en servir; et en même temps qu'il imposera davantage à l'ennemi, en lui montrant plus de monde, il donnera moins de prise à l'artillerie.

X° *Dans les terrains d'un difficile accès, comme vignes, enclos, jardins et hauteurs encaissées, l'ordre de bataille défensif doit être composé de bataillons déployés sur deux rangs, et couverts par de nombreux pelotons de tirailleurs. Mais la troupe d'attaque aussi bien que la réserve ne sauraient être mieux disposées qu'en colonnes d'attaque par le centre, comme nous l'avons indiqué à l'article précédent; car la réserve, devant être prête à tomber sur l'ennemi au moment décisif, doit le faire avec force et vivacité, c'est-à-dire, en colonnes* (3). *On peut néanmoins laisser*

(1) La bataille de Kunersdorf, qui offre beaucoup de points de ressemblance avec celle de Mont-St-Jean, justifie encore ce raisonnement.

(2) Une division est de deux pelotons; ainsi le bataillon étant de six compagnies, ou six pelotons, aura trois divisions; ce qui, dans le fait, le formera sur trois lignes.

(3) On a dit que lord Wellington combattait presque toujours déployé, cela peut être vrai pour les troupes qui devaient rester défensives, mais, pour les ailes offensives et manœuvrantes, je crois qu'il a dû former des colonnes. En cas contraire, ce serait la faute de ceux qui se seraient laissé battre à forces égales par un système semblable, car un général ne pourrait rien désirer de mieux que d'avoir un adversaire qui s'en servit toujours.

J'en appelle encore une fois à ce sujet aux généraux qui ont fait les grandes guerres européennes. Au reste, en donnant un ordre de combat comme le plus avantageux, ce n'est pas dire que toute victoire serait impossible, si on ne l'appliquait pas strictement : les localités, les causes générales, la supériorité du nombre, le moral des troupes et des généraux, sont des considérations qui entrent aussi

cette réserve en partie déployée jusqu'au moment de donner, afin que son étendue en impose à l'ennemi.

XI° *Si l'art de la guerre consiste à concerter un effort supérieur d'une masse contre les parties faibles, il est incontestablement nécessaire de pousser vivement une armée battue.*

La force d'une armée consiste dans son organisation, dans l'ensemble résultant de la liaison de toutes les parties avec le point central qui les fait mouvoir. Après une défaite, cet ensemble n'existe plus; l'harmonie entre la tête qui combine et les corps qui doivent exécuter est détruite; leurs rapports sont suspendus et presque toujours rompus. L'armée entière est une partie faible; l'attaquer c'est marcher à un triomphe certain. Quelles preuves de ces vérités ne trouvons-nous pas dans la marche sur Roveredo et les gorges de la Brenta, pour achever la ruine de Wurmser; dans la marche d'Ulm sur Vienne, dans celle de Jéna sur Wittemberg, Custrin et Stettin (1)*! Cette maxime est souvent négligée par les généraux médiocres. Il semble que tout l'effort de leur génie et le terme de leur ambition se bornent à gagner le champ de bataille. Une telle victoire n'est guère qu'un déplacement de troupes, sans utilité réelle.*

XII° *Pour rendre décisif le choc supérieur d'une masse, il faut que le général ne donne pas moins de soins au moral de son armée. A quoi servirait en effet que 50,000 hommes fussent mis en bataille devant 20,000, s'ils manquent de l'impulsion nécessaire pour enlever et culbuter l'ennemi? Ce n'est pas seulement du soldat dont il s'agit, c'est plus particulièrement encore de ceux qui doivent le conduire. Toutes les troupes sont braves, lorsque les chefs donnent l'exemple d'une noble émulation et d'un beau dévouement. Il ne faut pas qu'un soldat reste au feu par la crainte seule d'une discipline rigoureuse; il faut qu'il y coure par l'amour-propre de ne pas céder à ses officiers en honneur et en bravoure, et surtout par la confiance qu'on aura su lui inspirer dans la sagesse de ses chefs et dans le courage de ses compagnons d'armes* (2).

Un général doit pouvoir compter dans ses calculs sur le dévouement de ses lieutenants pour l'honneur des armes nationales. Il faut qu'il soit assuré qu'un choc vigoureux ait lieu partout où il ordonne qu'il en soit fait un. Le premier moyen de parvenir à ce but, c'est de se faire aimer, estimer et craindre; le second moyen est de remettre entre les mains de ce général le choix et le sort de ses lieutenants.

en ligne de compte. Et, pour raisonner sur une maxime générale, il faut admettre que toutes ces chances soient égales.

(1) Ce chapitre a été publié en 1806. L'armée russe a fourni depuis une nouvelle preuve de cette vérité, par l'activité et la persévérance avec lesquelles elle a poursuivi ses succès à la fin de 1812. L'empereur Alexandre a également fait une brillante application de ce principe en 1814.

(2) Les règles varient sans doute suivant les nations, et toutes les petites nuances du point d'honneur ne sont pas applicables à chaque armée, comme le journal militaire autrichien l'a remarqué avec raison sur un de mes chapitres. Mais, quoi qu'en dise ce journal, il est certain que les rigueurs de la discipline n'ont pas seules rendu les légions de Suwarow si braves, car il a eu le talent de les électriser à sa manière. Malgré la critique du rédacteur de l'article, je persiste donc à croire que les coups de bâton ne sont nulle part un bon mobile. Leur effet peut être modifié, adouci, réparé; mais il ne fera jamais un bon soldat, pas plus que les déclamations, qu'on a peut-être trop généralisées contre cette punition. Il y a d'autres moyens d'exciter le moral d'une armée, et j'en citerai un exemple. A l'affaire de Culm, un sergent du régiment de Devaux, apportant au prince de Schwarzemberg un drapeau qu'il avait pris, expliqua à ce maréchal les angles rentrants et saillants, formés par un ruisseau et par le village attaqué par le corps de Colloredo. Un officier du génie n'eût pas mieux parlé, et le prince en fut frappé lui-même. Ce brave homme était sous-officier depuis neuf ans; on lui donna deux ducats et on lui fit espérer la médaille pour son drapeau et pour sa narration vraiment didactique; n'aurait-il pas mérité une autre récompense, et n'était-il pas digne de commander une compagnie?

S'ils sont parvenus à ce grade par le seul droit de l'ancienneté, on peut décider d'avance qu'ils ne posséderont presque jamais les qualités nécessaires pour en remplir les importantes fonctions. Cette circonstance seule peut faire manquer les entreprises les mieux conçues.

On voit, par cet exposé rapide, que la science de la guerre se compose de trois combinaisons générales, dont chacune n'offre qu'un petit nombre de subdivisions ou de chances d'exécution. Les seules opérations parfaites seraient celles qui présenteraient l'application de ces trois combinaisons, parce que ce serait l'application permanente du principe général indiqué plus haut (1).

La première de ces combinaisons est l'art *d'embrasser les lignes d'opérations de la manière la plus avantageuse :* c'est ce qu'on nomme communément et improprement *un plan de campagne.* Je ne vois pas en effet ce que l'on entend par cette dénomination, car il est impossible de faire un plan général pour toute une campagne, dont le premier mouvement peut renverser tout l'échafaudage, et dans lequel il serait impossible de prévoir au delà du second mouvement.

La deuxième branche est *l'art de porter ses masses le plus rapidement possible sur le point décisif de la ligne d'opération primitive ou de la ligne accidentelle.* C'est ce qu'on entend vulgairement par stratégie. La stratégie n'est que le moyen d'exécution de cette seconde combinaison, on en trouve les principes dans les chapitres sus-mentionnés.

La troisième branche est *l'art de combiner l'emploi simultané de sa plus grande masse sur le point le plus important d'un champ de bataille ;* c'est proprement l'art des combats que plusieurs auteurs ont appelé ordre de bataille, et que d'autres ont présenté sous le nom de tactique.

Voilà la science de la guerre en peu de mots ; c'est pour avoir oublié ce petit nombre de principes que les généraux autrichiens ont été battus depuis 1793 jusqu'à 1800 et 1805 ; c'est par la même cause que les généraux français avaient perdu la Belgique en 1793, l'Allemagne en 1796, l'Italie et la Souabe en 1799.

Je n'ai pas besoin d'observer à mes lecteurs que je n'ai traité ici que les principes relatifs à l'emploi des troupes, ou la partie purement militaire ; d'autres combinaisons non moins importantes sont indispensables pour bien conduire une grande guerre, mais elles appartiennent à la science de gouverner les empires, plutôt qu'à celle de commander des armées.

Pour réussir dans de grandes entreprises il importe non-seulement de calculer l'état respectif des armées, mais encore celui des moyens de seconde ligne, qui doivent servir de réserve et remplacer les pertes de toute espèce, en personnel et en matériel. Il faut aussi savoir juger l'état intérieur des nations d'après ce qu'elles auraient déjà eu à soutenir antérieurement, et d'après la situation relative de leurs voisins. Il n'est pas moins nécessaire de mettre dans la balance les passions des peuples contre lesquels on a à combattre, leurs institutions et l'attachement qu'ils ont pour elles. Il faut calculer aussi la situation des provinces, l'éloignement de la puissance qu'on veut

(1) Les guerres nationales, où l'on doit combattre et conquérir un peuple entier, font seules une exception à ces règles ; dans les guerres de cette espèce, il est difficile de soumettre sans se diviser ; lorsqu'on veut s'assembler pour combattre, on s'expose à perdre les provinces conquises.

Le moyen de parer à ces inconvénients est d'avoir une armée qui tienne la campagne, et des divisions indépendantes pour organiser sur les derrières. Ces divisions doivent alors être commandées par des généraux instruits, bons administrateurs, fermes et justes, parce que leurs travaux peuvent contribuer, autant que la force des armes, à soumettre les provinces qui leur sont confiées.

attaquer, car les désavantages de l'agresseur se multiplient à mesure qu'il augmente la profondeur de sa ligne d'opérations. Enfin il faut juger la nature du pays dans lequel on va porter la guerre (1), et la solidité des alliances que l'on peut se ménager pour une entreprise lointaine.

En un mot, il est indispensable de connaître cette science, mélange de politique, d'administration et de guerre, dont Montesquieu a si bien posé les bases dans son ouvrage sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains. Il serait difficile de lui assigner des règles fixes, et même des principes généraux ; l'histoire est la seule école dans laquelle on puisse trouver quelques bons préceptes, et il est encore bien rare de rencontrer des circonstances qui se ressemblent assez, pour qu'on doive se régler, à une certaine époque, sur ce qui aurait été fait quelques siècles auparavant. Les passions des hommes influent trop sur les événements pour que les uns n'échouent pas, là même où d'autres ont réussi.

Napoléon connaissait peut-être cette science, mais son mépris pour les hommes lui en a fait négliger l'application. Ce n'est pas l'ignorance du sort de Cambyse ou des légions de Varus qui a causé ses revers ; ce n'est pas non plus l'oubli de la défaite de Crassus ; du désastre de l'empereur Julien ou du résultat des croisades : c'est l'opinion dans laquelle il était que son génie lui assurait des moyens incalculables de supériorité, et que ses ennemis au contraire n'en avaient point. Il est tombé du faite des grandeurs pour avoir oublié que l'esprit et la force de l'homme ont aussi leurs bornes, et que plus les masses mises en mouvement sont énormes, plus le pouvoir du génie est subordonné aux lois imprescriptibles de la nature, et moins il commande aux événements. Cette vérité, qui a été démontrée par les résultats des affaires de la Katzbach, de Dennewitz et de Leipzig même, ferait à elle seule un sujet d'étude intéressant.

Il n'entre pas dans mon plan de répéter ici les préceptes importants que Montesquieu et Machiavel nous ont laissés sur ce grand art de diriger les mouvements des empires ; on retrouvera cependant dans le cours de la narration de ces campagnes célèbres quelques réflexions sur les changements que les guerres de la révolution ont apportés dans les idées sur l'organisation et le déploiement des forces nationales, sur leur emploi et sur les suites qui en résulteront probablement dans les révolutions futures du corps politique. Les armées ne sont plus composées aujourd'hui de troupes recrutées volontairement du superflu d'une population trop nombreuse, ce sont des nations entières qu'une loi appelle aux armes, qui ne se battent plus pour une démarcation de frontières, mais en quelque sorte pour leur existence.

Cet état de choses nous rapproche du IIIe et du IVe siècle, en nous rappelant ces chocs de peuples immenses qui se disputaient le continent européen ; et si une législation et un droit public nouveaux ne viennent pas mettre des bornes à ces levées en masse, il est impossible de prévoir où ces ravages s'arrêteront. La guerre deviendra un fléau plus terrible que jamais, car la population des nations civilisées sera moissonnée, non comme dans le moyen âge afin de résister à des pleuples sauvages et dévastateurs, mais pour le triste maintien d'une balance politique, et afin de savoir au bout d'un siècle si telle province aura un préfet de Paris, de Pétersbourg ou de Vienne, qui la gouvernerait d'après les mêmes lois et les mêmes usages à fort peu de chose près. Il serait bien temps néanmoins que les cabinets revinssent à des idées plus généreuses,

(1) C'est ce qui m'a fait écrire, en 1805, que le système de Napoléon n'était pas exécutable en Russie ou en Suède.

et que le sang ne coulât plus désormais que pour les grands intérêts du monde.

Si ce vœu, vraiment européen, doit être relégué à côté des beaux rêves sur la paix perpétuelle, déplorons les petites passions et les intérêts qui portent les nations éclairées à s'égorger plus impitoyablement que les barbares ; déplorons ces progrès des arts et des sciences morales ou politiques, qui loin de nous conduire au perfectionnement de l'état social, semblent nous destiner à revoir les siècles des Huns, des Vandales, des Tartares.

FIN DU TROISIÈME VOLUME
(ÉDITION DE PARIS).

TABLE DES MATIÈRES.

CAMPAGNE DE 1760.

CAMPAGNE DE 1761.

CAMPAGNE DE 1762.

FIN DE LA TABLE.

